

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

BIOGRAPHIE BELGE D'OUTRE-MER

VII

FASCICULE C AFLEVERING

BELGISCHE OVERZEESE BIOGRAFIE

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES D'OUTRE-MER

Rue Defacqz 1 boîte 3
B-1050 Bruxelles (Belgique)

Tél. (02) 538.02.11
C.C.P. 000-0024401-54
Bruxelles

KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Defacqzstraat 1 bus 3
B-1050 Brussel (België)

Tel. (02) 538.02.11
P.R. 000-0024401-54
Brussel

**Commission
de la Biographie
belge d'Outre-Mer**

**Commissie
voor de Belgische
Overzeese Biografie**

Président — *Voorzitter*

P. SALMON

Membres — *Leden*

E. CUYPERS - H. DEELSTRA - J. D'HOORE - A. LAWALRÉE - A. LEDERER
M. LUWEL - J. STENGERS - R. VANBREUSEGHEM.

Secrétaire — *Secretaris*

J.-J. SYMOENS

Toutes les notices ont été approuvées en Commission sur rapport d'un spécialiste.

Les initiales du rapporteur sont mentionnées entre crochets *in fine* des notices.

Al de biografische nota's werden door de Commissie goedgekeurd, na verslag van een deskundige.

De initialen van de verslaggever worden tussen haakjes vermeld in fine van de nota's.

Liste des rapporteurs — *Lijst van de verslaggevers*

[A.D.] : A. Duchesne
[A.L.] : A. Lederer
[Comm.] : Commission/
 Commissie Biogr.
[E.S.] : E. Stols
[F.G.] : F. Grévisse (†)
[J.C.] : J. Comhaire
[J.D.] : J. D'Hoore
[J.E.] : J. Everaert
[J.O.] : J. Opsomer
[J.S.] : J. Stengers
[J.So] : J. Sohier

[J.T.] : J. Theuws
[J.V.] : J. Van Riel
[M.L.] : M. Luwel
[M.S.] : M. Storme (†)
[M.Sn] : M. Snel
[P.F.] : P. Fierens
[P.G.] : P. Geulette (†)
[P.S.] : P. Staner (†)
[P.Sa] : P. Salmon
[R.D.] : R. Devignat
[R.V.] : R. Vanbreuseghem

Quand un lieu ou une date de naissance n'ont pu être retrouvés, nous avons marqué „R.I.”, ce qui signifie „Recherches infructueuses”.

Wanneer een plaats of datum van geboorte niet werden teruggevonden, hebben wij „V.O.” geschreven, d.w.z. „Vruchteloze zoekingen”.

AVANT-PROPOS

La *Biographie belge d'Outre-Mer* publie la biographie des Belges ayant participé au développement et à la connaissance scientifique des pays d'Outre-Mer et en particulier du Tiers Monde.

Peuvent être pris en considération tous les Belges ayant œuvré à l'étranger ou ayant contribué au renom de la Belgique dans les pays d'Outre-Mer par des réalisations notables.

Peuvent également être pris en considération les Belges dont l'activité en Belgique a exercé une influence Outre-Mer, notamment des personnalités du monde politique, scientifique, artistique, religieux, administratif, commercial, industriel et diplomatique.

La *Biographie belge d'Outre-Mer* n'est pas limitée aux seuls nationaux belges. Peuvent être inclus les ressortissants d'autres pays, ayant été liés à des activités belges Outre-Mer.

Nulle limitation dans le passé n'est prévue dans le choix des personnalités à incorporer dans la *Biographie belge d'Outre-Mer*. Néanmoins un délai de dix ans est observé entre le décès d'une personnalité et la publication de la notice la concernant. Toutefois, une dérogation peut être prévue à ce règlement pour les personnalités décédées au cours des dix dernières années mais qui ont joué un rôle éminent dans les régions considérées.

La Commission prend connaissance des notices rédigées et décide de l'inclusion des textes dans la *Biographie belge d'Outre-Mer*.

VOORWOORD

De Belgische Overzeese Biografie publiceert de biografie van de Belgen die bijgedragen hebben tot de ontwikkeling en de wetenschappelijke kennis van de overzeese landen en meer bepaald van de Derde Wereld.

Kunnen in aanmerking komen al de Belgen die in het buitenland werkzaam waren of die bijgedragen hebben tot de faam van België in de Overzeese landen door belangrijke realisaties.

Kunnen eveneens in aanmerking komen de Belgen van wie de activiteit in België een invloed Overzee uitgeoefend heeft, meer bepaald personaliteiten uit de wereld van de politiek, de wetenschap, de kunst, de godsdienst, de administratie, de handel, de industrie en de diplomatie.

De Belgische Overzeese Biografie beperkt zich niet tot personen van Belgische nationaliteit. De onderdanen van andere landen, die verbonden geweest zijn met Belgische overzeese activiteiten, kunnen erin opgenomen worden.

Geen enkele beperking in de tijd is voorzien bij de keuze van de personaliteiten die in aanmerking komen voor de Belgische Overzeese Biografie. Wel dient er een periode van tien jaar te liggen tussen het overlijden van een personaliteit en de publikatie van zijn biografie. Een afwijking van deze regel kan echter toegestaan worden voor de personaliteiten, overleden in de loop van de laatste tien jaren, maar die een eminente rol gespeeld hebben in de betrokken streken.

De Commissie neemt kennis van de opgestelde nota's en beslist over het opnemen van de teksten in de Belgische Overzeese Biografie.

En sa séance du 25 novembre 1971, la Commission de la *Biographie belge d'Ou-tre-Mer* décida de scinder le Tome VII en 4 fascicules: A, B, C, et D.

Le Tome VII, fascicule A est sorti de presse le 27 mars 1973.

Le Tome VII, fascicule B est sorti de presse le 18 mars 1977.

Le présent fascicule, dénommé Tome VII, fascicule C, comporte 135 notices, ainsi que la liste alphabétique des notices parues dans les sept tomes et la liste des collaborateurs.

Le Fascicule D du Tome VII, annoncé dans le Tome VII, fasc. B, ne paraîtra pas. La Commission de la Biographie a, en effet, décidé, en sa séance du 28 novembre 1984 de clôturer le Tome VII par le fascicule C.

Le Tome VIII est en préparation.

Tijdens haar zitting van 25 november 1971 besloot de Commissie voor de Belgische Overzeese Biografie Boek VII in 4 afleveringen te splitsen: A, B, C en D.

Boek VII, aflevering A kwam van de pers op 27 maart 1973.

Boek VII, aflevering B kwam van de pers op 18 maart 1977.

Onderhavige aflevering, Boek VII, aflevering C genaamd, omvat 135 nota's, alsook de alfabetische lijst van de nota's die in de zeven Boekdelen verschenen en de lijst van de medewerkers.

Aflevering D van Boek VII, aangekondigd in Boek VII, afl. B, zal niet verschijnen. De Commissie voor de Biografie heeft inderdaad besloten, tijdens haar zitting van 28 november 1984, Boek VII af te sluiten met aflevering C.

Boek VIII is in voorbereiding.



Léopold

Hommage à Sa Majesté le Roi Léopold III

Cette courte biographie du Roi Léopold veut, à travers le Roi, à qui est dû tant de respect, décrire l'homme épris de science et le grand voyageur. Si elle cite les voyages que le Souverain effectua dans le monde, elle veut surtout dépeindre, à travers les noms de montagnes et de fleuves, l'amour passionné qu'il éprouvait pour la nature et les efforts incessants qu'il fit, avec tant de joie, pour mieux la découvrir et la protéger, l'étudier sur des bases scientifiques et la faire connaître dans sa vérité le plus souvent primitive.

En 1919, soit donc immédiatement après la première guerre mondiale, le Prince Léopold, alors Duc de Brabant et prince héritier, accompagna ses parents, le Roi Albert et la Reine Elisabeth, dans leur voyage triomphal à travers les Etats-Unis d'Amérique.

Il suivit également ses parents en 1920 dans leur voyage au Brésil, pays qu'il apprit à aimer. Il visita, à cette occasion, Rio de Janeiro, l'Etat de Belo Horizonte et celui de São Paulo.

En 1923, il accompagna la Reine Elisabeth dans un voyage d'études en Egypte. Après avoir assisté avec elle à l'ouverture des dernières chambres du tombeau de Tout Ankh Amon, il visita le Soudan Anglo-Egyptien et suivit le Nil Bleu jusqu'à la frontière de l'Abyssinie.

C'est en 1925-1926 qu'accompagné de la Princesse Astrid, il fit une visite approfondie du Congo belge, parcourant, le plus souvent à pied, les régions centrales et occidentales de cet immense pays. Il s'appliqua principalement à l'étude de l'état sanitaire des populations et du bien-être indigène et prononça, à son retour, devant le Sénat belge, un discours remarqué sur ces problèmes.

A peine deux ans après son retour, le Prince entreprit, avec la Princesse Astrid et le professeur Victor Van Straelen, directeur de l'Institut Royal Belge des Sciences Naturelles, un long voyage aux Indes Néerlandaises. A cette

occasion, le prince Léopold étudia de façon approfondie un grand nombre d'îles : d'abord Sumatra, parcourue du nord au sud, puis Java, d'est en ouest, Bali, Lombok, Sumbawa, les Célèbes, l'Etat de Bornéo et spécialement le fleuve Samarinda, les grandes et petites Moluques et pour finir les côtes de la Nouvelle-Guinée occidentale. C'est dans cette dernière île qu'il entreprit sa première expédition dans le Vogelkop et prit contact avec les tribus papoues. A Java et à Sumatra, il étudia en particulier les méthodes scientifiques hollandaises d'agronomie tropicale. La création de l'Institut national pour l'Etude agronomique du Congo belge (INEAC) est une des conséquences directes de ce voyage.

En 1932, le Prince Léopold reprit la route du sud-est asiatique. Au départ de Singapour, il visita la plupart des Etats de la presqu'île de Malaisie, et traversa le Siam du sud au nord. Il descendit le Mekong en pirogue en direction de Luang Prabang au Laos, puis à cheval et, par la route, atteignit Hanoï. Il parcourut ensuite successivement l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge. Rejoignant Hong-Kong, il se dirigea vers l'Archipel Philippin et visita longuement les îles de Luzon, Mindora, Palauan, Leyte, Sarnar, Negros et Mindanao. Il revint aux Indes Néerlandaises pour la deuxième fois, revit Bali et Java et organisa une expédition dans la région centrale de Bornéo où il remonta le cours du Barito.

C'est en 1933, qu'étant au Congo belge, il étudia spécialement les paysannats indigènes, dans le but d'orienter la recherche agronomique sur des bases scientifiques. L'Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo belge, déjà cité, fut créé dès son retour.

Le Prince Léopold succéda en février 1934 à son Père le Roi Albert. Il ne nous appartient pas de retracer les événements qui marquèrent son règne. Mais il importe de rappeler que, dès après son abdication en 1951, il s'applique à mieux découvrir le monde, à franchir continents et océans et à montrer aux Belges les possibilités naturelles incommensurables à explorer, à exploiter et à protéger.

Mettant à profit ses expériences antérieures, il partit en 1952 au Venezuela avec la Princesse Lilian. Accompagné en outre du professeur Cruxent, directeur du Musée des Sciences Naturelles de Caracas, il explora l'Amazonie vénézuélienne. Par le «Cano Cassiquiare», il réalisa la jonction en pirogue entre l'Orénoque et le Rio Negro et établit les premiers contacts avec les

Indiens Waica, Maqueritare et Piaroa sur les rives du Haut Orénoque. Il traversa alors la Colombie pour rejoindre le Panama et, de là, rentrer au Pays.

En 1954, encore avec la Princesse Lilian, il affronta la Colombie. Remontant la vallée du Rio Magdalena jusqu'à San Augustin, il fit des incursions en Amazonie colombienne sur le Rio Caqueta et le Rio Orteguasa. Les Indiens Witoto furent contactés à cette occasion. Il continua son expédition vers le nord, à pied et en pirogue, à travers le Darien, un des endroits les plus mal connus et des plus malsains du monde. Il recherchait la route suivie par Vasco Nuñez de Balboa qui, en 1513, découvrit le Pacifique. Il rencontra alors les Indiens Choco et Cuna.

En 1956 et toujours avec la Princesse, il revint au Panama pour explorer le site de «Santa Maria la Antigua del Darien», premier établissement espagnol sur le continent Sud-Américain. Il descendit le long de la côte du Pacifique en Colombie, traversa les Andes colombiennes, pénétra en Guyane vénézuélienne, y visita le Grand Sabana et établit des contacts avec les Indiens Camaracoto.

En 1957, ce fut l'Afrique. Accompagné de la Princesse Lilian, il visita les Parcs Nationaux du Congo belge. En sa qualité de Président de l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique Centrale (IRSAC), il parcourut les différentes stations et centres de recherches de cette institution, notamment Luwiro et le lac Tumba. C'est alors qu'il supervisa les prises de vue dans la grande forêt de l'Urega, du film «Les Seigneurs de la Forêt» dû à son initiative.

C'est également en 1957 qu'avec la Princesse il visita aux Etats-Unis des centres scientifiques et des centrales nucléaires dont il put décrire l'organisation et les activités aux savants et aux industriels belges.

L'Amérique centrale fut l'objet, en 1959, d'un voyage d'études qui se fit surtout par voie de terre. Le Roi commença par le Costa Rica dont il visita le plateau central et les régions côtières tant de l'Atlantique que du Pacifique. Il traversa ensuite toute la chaîne volcanique localisée dans le nord du Nicaragua. Continuant ses prospections, il gagna le Honduras et fit en pirogue la traversée des lagunes de la côte Atlantique. Toujours en pirogue, il remonta le Rio Patuca et le Rio Wuampu. Il visita le Salvador pour pénétrer ensuite au Guatemala; il vit Chichicastenango et se dirigea vers le nord, où, dans le Peten, il découvrit de nombreux temples Mayas, pyramides immenses, admirablement conservées. Sur les rives du Rio Usumacinta, il établit des

contacts avec les Indiens Lacandons. Il traversa, à cheval, les Alto Cuchumatanes et arriva ainsi au lac Izabal pour, en pirogue, aboutir au golfe du Honduras.

C'est également en 1959 qu'il effectua sa seconde visite aux Parcs Nationaux du Congo belge et du Ruanda, en compagnie de la Princesse Lilian. Il parcourut le Parc Albert, le Parc de la Kagera et celui de la Garamba. Il revint ensuite en Province de l'Equateur pour étudier le tracé des limites du grand Parc de la Salonga et de la Lomela, un territoire de 3 millions d'hectares. Il visita également de nombreux centres de recherche médicale.

En qualité de Président d'honneur de la Fondation belge pour la lutte contre la lèpre, il fit une longue visite, en 1960, au centre belge anti-lépreux de Polambakkam, près de Madras, et parcourut toute la région. Il se rendit ensuite à Ceylan où il visita le Jardin botanique de Peradenya et la région de Kandi. Il termina par le Népal et séjourna aux pieds de l'Annapurna.

En 1961, à la demande du gouvernement belge et accompagné de M. Robert Vaes, il dirigea une mission économique d'assez longue durée au Sud-Est Asiatique et en Extrême-Orient, à travers la Thaïlande, la Malaisie, le Cambodge, Hong-Kong et le Japon. La Princesse Lilian prit part à ce voyage.

C'est en 1962 qu'il dirigea pendant trois mois une grande mission scientifique et économico-sociale pour le Gouvernement belge et plus spécialement pour le Ministère de la Coopération au Développement. Il était accompagné de la Princesse Lilian et avait comme collaborateurs les professeurs P. Staner et R. Tavernier. Le reclassement des colons du Congo était un des buts de cette mission, l'autre visait surtout à développer la coopération scientifique entre les pays visités et la Belgique. Ce fut d'abord le Chili où l'on vit Santiago, Valparaiso, Antumatal, Valdivia et Concepción. Vint ensuite l'Argentine avec Buenos Aires, Bariloche, Neouquem, Cordoba et Posadas. Puis ce fut le Brésil, Foz d'Iguaçu, Brasilia, Rio de Janeiro, São Paulo, Botucatu, Santos, Belo Horizonte, Ouro Preto, Salvator de Bahia, Recife. La mission officielle s'arrêtait là. Commença alors la prospection de la grande forêt amazonienne dont on visita notamment Belem, Santarem, le Curua Una, le Rio Tapajos et enfin Manaus. Puis ce fut Trinidad, Tobago et les îles Barbades. Le Roi présenta aux ministres concernés les conclusions de la mission et fit un ensemble de suggestions, intéressant les colons du Congo et les milieux scientifiques belges. Ce rapport resta hélas lettre morte !

Fin 1962, le Roi entreprit un nouveau voyage au Brésil. Il affronta l'Amazonie, qu'il avait visitée lors du voyage précédent. Il voulait en explorer la faune et spécialement apprécier les qualités ichthyologiques de ses nombreuses rivières. Il était accompagné de M. J.-P. Gosse. Ce fut d'abord le Solimoes en Haute Amazonie, puis le territoire de Roraima ; c'est là qu'il parcourut le cours supérieur du Rio Branco jusqu'à Boa Vista. Il y établit des contacts avec les Indiens Waica, Xamatari et Mucajai, le long du Rio Uraricuera. Il franchit la Serra Parima et traversa le territoire de l'Amapa pour aboutir à l'Oyapock, à la frontière de la Guyane française.

En 1964, il parcourut le Mexique avec la Princesse Lilian et visita au Chili le désert de l'Atacama, où il participa aux fouilles conduites par un jésuite belge, le père le Paige. Toujours épris de l'Amazonie, il franchit la frontière brésilienne pour rejoindre l'île de Bananal et parcourir le Rio Araguaia, affluent du Solimoes ou Amazone. C'est alors qu'il établit des contacts avec les Indiens Karaja et Tapirape.

En fin d'année, accompagné de M. J.-P. Gosse, le Roi entreprit un deuxième voyage d'étude en Amazonie. Il fit un séjour prolongé au Parc National du Haut-Xingu, dans le Mato Grosso. Il récolta des poissons de cette rivière, mais rencontra surtout les différentes tribus indiennes peuplant cette région si intéressante du point de vue humain, et en rapporta une ample collection de photographies. Il vit notamment les Kamayura, Yawalapiti, Aura, Txicão, Kuikoro, Meinaco, Suyu, Trumaï, Cayabi, Juruna, Txucaramaï (ou Mecranonti du groupe des Cayapo). Revenu à Santarem, il poursuivit ses investigations ethnologiques en même temps que ses recherches ichthyologiques en remontant la rivière Tapajos et spécialement un de ses affluents le Rio Kururu. C'est à cet endroit qu'il établit les contacts avec les Indiens Mundurucu. Ayant parcouru en 1962 le Curua Una, il préféra prospecter, sur la rive gauche de l'Amazone, le Rio Trombetas qu'il remonta vers la frontière du Surinam.

Toujours accompagné de M. J.-P. Gosse, spécialiste en ichthyologie, il retourna en 1965 au Guatemala et au Costa Rica. Il fit la jonction par voie de terre du Costa Rica et du Panama et remonta en pirogue le Rio Bayano jusqu'au territoire des Indiens Cuna.

En 1966, en compagnie de MM. H. Harrer, H. Radidchnik et J.-P. Gosse, il explora le Surinam ou Guyane hollandaise. Ce fut d'abord la région méridionale jusqu'à la chaîne des Tumuc-Humac. Il remonta ensuite vers le nord en

pirogue et parcourut plus de 1000 km dans toutes les rivières du bassin du Maroni. Il traversa de nombreux rapides aidé par les «Bosnegers» et fut souvent obligé de marcher en forêt, guidé par les Indiens Wayana et Tirio. C'est là qu'il fit, pour la première fois, l'ascension du Kassikassima, jusque-là inviolé.

C'est en 1967 qu'il fit un voyage avec la Princesse Lilian aux îles Hawaï et visita notamment l'île Oahu, l'île Maouï, l'île Hawaï, l'île Kauaï et enfin l'île Molokaï qui avait été illustrée par le père Damien, missionnaire belge qui soigna les lépreux de l'île et mourut, atteint par la lèpre, en 1889.

A la fin de la même année, en 1967, avec M. J.-P. Gosse, il voulut étudier pour la troisième fois l'Amazonie. Il traversa le territoire du Rondonia, non loin de la frontière septentrionale de la Bolivie et visita l'Etat de Acre. Il remonta ensuite vers le nord et explora le Rio Negro. Il atteignit, en pirogue, la frontière du Venezuela (Cucuy) pas loin des sources de l'Orénoque. De Pari-Cachoerra il descendit les Rios Tiquié et Vaupes sur les rives desquels il prit contact avec les Indiens Maku, Tuyuka et Tucano. Il revint ensuite vers l'Amazone et en explora le cours moyen dans la région de Parintins, près de Santarem où il avait été en 1962.

Avec MM. H. Harrer et J.-P. Gosse, il revint en Guyane française en 1969. Parti du bassin du Maroni, il remonta jusqu'à l'Oyapock, à «Trois Sauts». C'est là qu'il établit les contacts avec les Indiens Galibi et Oyampi. Il parcourut ensuite, dans les Petites Antilles, la Martinique et la Guadeloupe.

En 1970, le Roi Léopold partit en Californie avec la Princesse Lilian. Il y parcourut différents parcs nationaux, dont le Sequoia National Parc et le Yosemite National Park et y visita des centres de recherche.

L'Inde et l'Indonésie avec Java et Bali furent visitées la même année.

En 1971, c'est l'Indonésie qui cette fois encore sera explorée. Ce fut d'abord Java avec un séjour dans la réserve de nature de Ujung-Kulong. Puis vint Bornéo ou Kalimantan. L'expédition qui se faisait avec MM. H. Harrer et J.-P. Gosse, se limita au nord de l'île. Ce fut d'abord le sultanat de Brunei, puis l'Etat de Sarawak avec les régions des sources de la Baram. A cette occasion des contacts furent établis avec diverses tribus : les Dayak, les Punan et les Kalabit. Puis ce fut l'Etat de Sabah avec la visite du Parc National du Mont Kinabalu qui se prolongea par l'exploration de la côte orientale et des îles localisées dans l'Archipel de Sulu.

En 1972, cette visite de l'Indonésie se poursuivit à Sumatra. Ce fut d'abord le lac Toba et les populations Batak, puis Sibolga et l'île de Nias, la région de Padang et de Bukittinggi qui, par une descente vers l'est, conduisit le Roi à Djambi, dans la plaine, où il eut un contact avec la tribu Kubu. Il revint après avoir revu Java et Bali.

En 1973, ce fut l'Irian Jaya, partie occidentale de la Nouvelle-Guinée. Cette grande expédition comprenait en plus du Roi, MM. A. Capart, X. Misonne, P. Simpelaere, J. Raynal et J.-P. Gosse. Ce voyage débuta à Jayapura, d'où le Roi se dirigea vers le lac de Sentani pour y procéder à des études en vue de développer la pisciculture et d'améliorer ainsi l'alimentation des populations locales. Ce fut ensuite l'exploration de la vallée de la Baliem, au cours de laquelle des contacts furent établis avec différentes tribus papoues ; on visita ensuite différentes régions de la côte Sud et le massif du Carstentop pour terminer par certaines îles de la baie de Sarera dont l'île de Biak.

En 1974, le Roi dirigea une expédition aux îles Andaman. Elle était composée de la Princesse Marie-Christine, de la Comtesse M.J. Toerring et de MM. H. Harrer, X. Misonne et J.-P. Gosse. On récolta des poissons d'eau douce et de petits mammifères. Des contacts furent établis avec les Negritos ; ils se firent sans difficultés à l'exception de la tribu d'une île, la North Sentinel, qui s'opposa avec arcs et flèches à toute approche.

Et voilà décrites les missions d'études conduites par le Roi depuis son abdication ; il parcourut 24 régions sur un peu plus de 20 ans, vit l'Amérique centrale et les Guyanes (4 fois), l'Amérique du Sud (5 fois), spécialement l'Amazonie (3 fois), l'Indonésie (3 fois), les Indes (3 fois), le Congo belge (2 fois), les Etats-Unis (2 fois), les îles de Hawaï et l'Extrême-Orient.

De toutes ses expéditions le Roi rapporta de très nombreuses photographies en noir et blanc et plus de 14 000 diapositives en couleurs, illustrant la faune, la flore, l'ethnographie. Il rapporta 8 films, à savoir : « Elata », réalisé au Venezuela par le professeur J. Cruxent, « Les Seigneurs de la Forêt », réalisé par la Fondation internationale scientifique, mais à l'initiative du Roi qui voulait ainsi rendre hommage au Congo belge et à ses habitants. Le professeur H. Harrer monta trois films respectivement sur le Surinam, la Guyane française et Bornéo, tandis que le professeur A. Capart en tournait un sur l'Irian Jaya.

Les collections récoltées au cours de ces expéditions se montent à plus de 70 000 poissons et autres animaux naturalisés déposés dans les collections de

l'Institut royal des sciences naturelles de Belgique. A ce jour, 61 espèces nouvelles de poissons ont été découvertes parmi cette récolte. De nombreuses plantes vivantes ont été déposées au Jardin botanique national de Belgique, à Meise et aux serres royales de Laeken. Quant aux animaux vivants, ils ont été offerts au Jardin zoologique d'Anvers.

Les nombreux voyages du Roi ont provoqué la publication de livres dont nous citerons les principaux :

- 1) Résultats scientifiques du voyage aux Indes orientales néerlandaises de L.A.A.R.R. le Prince et la Princesse Léopold de Belgique, par V. Van Straelen, Bruxelles, 1933.
- 2) Elata, Editions Vromant, Bruxelles, 1956.
- 3) Eblouissant Vénézuëla, par Ernst Schäfer, Bruxelles, 1956.
- 4) Les Seigneurs de la Forêt, Fondation Internationale Scientifique, Bruxelles, 1958.
- 5) Santa Maria la Antigua de Darien par Verlinden, Martens et Reichel, *Revista de Historia de America*, 25, Mexico, 1958.
- 6) La Fête indienne, Hachette, Paris, 1967
- 7) Indian Enchantment, Gateway, Los Angeles, 1974.

Le Roi créa, le 8 juin 1972, le Fonds Léopold III pour l'Exploration et la Conservation de la Nature. Le but en était de favoriser sur le plan national et international, l'étude et la conservation de la nature. Il patronne des expéditions, des voyages d'études, des publications et des documents se rapportant à cet objet.

Sous l'égide de ce Fonds, il fit en 1973 le voyage d'études en Irian Jaya (Nouvelle-Guinée) et en 1974 celui aux îles Andaman, clôturant ainsi ses expéditions.

Ces quelques pages ont voulu retracer ce que fut, au-delà de son règne, la vie du Roi Léopold III. Il n'entreprit jamais ses expéditions en touriste, mais au contraire en voyageur érudit et préparé, en chercheur enthousiaste, avide de mieux connaître, de découvrir par lui-même et d'enrichir le patrimoine scientifique belge. Passionné de tous temps par l'histoire naturelle et la géographie, il consacra de nombreuses heures à étudier les populations rencontrées, avec une prédilection certaine pour les plus « primitives », et à rassembler tout le matériel anthropologique et ethnologique possible, sans jamais cependant priver de leur patrimoine culturel les tribus qu'il visitait.

S'ils étaient préparés avec la conscience et la précision que le Roi mettait en toutes choses, ses voyages firent également l'objet de notes détaillées que, comme ses superbes photographies, il mettait volontiers à la disposition des chercheurs appliqués, comme lui, à sortir des sentiers battus et à étudier les hommes dans leur milieu naturel.

Le Roi aimait rencontrer les hommes de science et à partager leurs expériences. Et le Fonds qu'il créa lui donna l'occasion de faciliter les projets de voyageurs passionnés comme lui, ainsi que d'aider et de conseiller des jeunes.

A ce jour, 75 missions, financées par le Fonds, ont parcouru l'Océanie, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et ont rassemblé du matériel à étudier ultérieurement.

Grâce aux interventions du Fonds, certains parcs nationaux d'Afrique se maintiennent et s'étendent, le Chaco, en Amérique du Sud, est étudié systématiquement. Quant à l'île de Laing, au sud de la Papouasie, c'est un laboratoire de l'Université Libre de Bruxelles où de nombreux chercheurs des différents instituts belges de recherche procèdent à l'étude biologique des récifs coralliens.

Tout cela n'existerait pas sans l'action vigilante que le Roi Léopold III n'a cessé d'exercer au sein de ce Fonds auquel il consacrait une grande partie de son activité. Œuvre magnifique d'un grand Roi.

Nous donnons ci-après les qualifications du Roi au sein des organismes dont il faisait partie :

1. Président, jusqu'en 1934, de l'Institut des Parcs Nationaux du Congo ;
2. Président, jusqu'en 1960, de l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique centrale (IRSAC) ;
3. Président d'honneur de la Fondation internationale scientifique (FIS) ;
4. Président du Comité scientifique de l'institut international des Civilisations différentes (INCIDI) ;
5. Président d'honneur de la Fondation belge pour la Lutte contre la Lèpre ;
6. Membre de l'Explorer's Club de New York ;
7. Membre à vie de la National Geographic Society de Washington ;
8. Membre associé de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer de France ;
9. Membre actif de la Société des Explorateurs et Voyageurs français ;
10. Président-Fondateur du Fonds Léopold III pour l'Exploration et la Conservation de la Nature ;

11. Président d'honneur du Club Alpin belge ;
12. Membre de l'American Alpine Club, du British Alpine Club, du Club Alpin suisse.

Le Roi Léopold était, en outre, docteur *honoris causa* des Universités de Bruxelles, Louvain et Lille.

7 février 1985.

P. Staner (†).

BIOGRAPHIE BELGE D'OUTRE-MER

BELGISCHE OVERZEESE BIOGRAFIE

A

ADRIAENSEN (Henri), Missionaris (Turnhout, 8.1.1909 — Wilrijk, 24.1.1957). Zoon van Edward en Borgs, Maria.

Pater Rik heeft slechts enkele jaren in Kongo kunnen werken. Zijn slechte gezondheid (hoofdpijnen, ontsteking van het oor) hebben hem gedwongen tot terugkeer naar België in juni 1937. Na zijn priesterwijding bij de missionarissen van het H. Hart was hij in de missie werkzaam van april 1934, eerst als oprichter van de missiedrukkerij in Coquilhatstad, daarna als directeur van het internaat in Bamanya.

Terug in België kon hij genieten van de nodige verzorging en aldus nog heel wat jaren dienst bewijzen als leraar te Dinant, waar hij evenals overal om zijn vriendelijke omgang, zijn hoogstaande cultuur, zijn hartelijkheid een zeer graag gezien priester was.

Ten slotte haalden de kronische kwalen toch de overhand en brachten hem in de kliniek St.-Augustinus waar de uitstekende verzorging toch de fatale afloop niet kon beletten.

Bibl.: De nieuwe kerk van Bamanya. *Annales*, Borgerhout, 48, 1937, 78-83. — La nouvelle église de Bamanya. *Annales*, Borgerhout, 48, 1937, 78-83. — Hors-d'œuvre varié. *Annales*, Borgerhout, 48, 1937, 279-282. — De schone dood van Jan Mademu. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 32-37. — La très belle mort de Jean Mademu. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 30-35. — De Katam's. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 56-61. — Des Katams, famille congolaise. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 54-60. — Uit het reisboek. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 86-90; 128-132; 174-178; 198-203; 270-275; 50, 1939, 6-12. — Carnet de route. *Annales*, Borgerhout, 49, 1938, 86-90; 128-133; 176-180; 198-203; 270-275; 50, 1939, 6-12. — Een doodgewone namiddag. *Annales*, Borgerhout, 50, 1939, 56-61. — Un après-midi bien ordinaire. *Annales*, Borgerhout, 50, 1939, 56-61. — Ngunga, die zijn moeder doodde. *Annales*, Borgerhout, 50, 1939, 78-81; 104-109; 150-154; 272-275; 51, 1940, 43-46. — Ngunga, qui tua sa mère. *Annales*, Borgerhout, 50, 1939, 78-81; 104-109; 150-155; 272-

275; 51, 1940, 40-43. — La vie à Lofosola. *Annales*, Borgerhout, 51, 1940, 130-135. — Boy Peter-Boy Cow-Boy. Almanak, Borgerhout, 48, 1942, 12-16. — Boy Peter-Boy Cow-Boy. Almanach, Borgerhout, 46, 1942, 12-16.

5 juni 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Lit.: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.*, 11, 369. — *Annalen*, Borgerhout, 68, 1957, 41. — *Annales*, Borgerhout, 68, 1957, 48. — *Provincialia*, Borgerhout, jan. 1975, 5; 12. — 50 jaar in Zaïre, extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975, 26. Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, 1-2.

ALSTEIN (VAN) (Pierre Ignace Liévin), Marin (Gand, 11.11.1733 — Nantes, France, 27.12.1793). Fils de Gérard Ignace et de Gough, Marie Anastase.

On peut hésiter sur la manière dont il convient de parler d'un marin qui fit surtout métier de vendre ses semblables mais L. Van Alstein s'impose à l'attention par la minutie avec laquelle il tint ses journaux de bord, et surtout sa comptabilité négrière, ce qui en fait une source unique de documentation sur un aspect important de l'économie européenne à la veille de la Révolution industrielle.

Et d'abord comment un Belge put-il devenir marin au long cours et négrier? Les mers lointaines nous étaient interdites par un oligopole assez fort pour briser les ailes à la Compagnie d'Ostende, et quant à l'esclavage, nos tribunaux étaient formels, il ne pouvait pas en être question aux Pays-Bas méridionaux. «Il y a longtemps — écrivait de Ghe-wiet — que les esclaves dont il est parlé dans le Droit romain... ont cessé d'avoir lieu dans les Pays-Bas. Marguerite, Comtesse des Flandres, les a abolis par

son Ordonnance de 1132... Dès qu'un esclave arrive dans ces Pays, il devient *eo ipso* libre... ». La réponse est à trouver dans un phénomène encore peu étudié de la vie en Europe continentale au XVIII^e siècle, la diaspora irlandaise. La mère de L. Van Alstein en faisait partie et c'est chez un compatriote, Georges-Eustace de Kradistown, marié à sa sœur, qu'elle envoya le petit Liévin chercher fortune. Or cet oncle était devenu à Nantes un négrier.

Malheureusement pour le jeune homme, l'oncle venait d'être déclaré en faillite. Force lui fut donc de s'engager immédiatement sur un navire appartenant à la Société d'Angole, récemment fondée par quelques Irlandais entreprenants pour se livrer au fructueux trafic « triangulaire » : pacotille pour l'Afrique, esclaves pour « les Iles », denrées pour la France. Là encore, la chance n'était pas du côté du jeune marin, car la guerre avec les Anglais enlevait à son navire tout espoir d'atteindre les côtes d'Afrique. Le capitaine, cependant, parvint à le conduire en droiture à Saint-Domingue et à l'en ramener chargé de denrées coloniales, sucre et café surtout. De plus, Liévin trouva sur ce navire un protecteur, un officier irlandais nommé François de Beauman, qui le prit avec lui dès que se présenta la première occasion de faire voile vers l'Afrique, le 3 avril 1751. Le petit Gantois n'avait alors pas encore atteint l'âge de dix-huit ans.

Une particularité fondamentale de la traite transatlantique était d'être strictement réglementée, même entre membres de l'oligopole. Les Français n'avaient le droit de se présenter qu'en trois endroits : Gorée, au Sénégal, dont les esclaves étaient réservés à la Louisiane, à cause de la distance, Ouidah et environs, au Dahomey, et les quatre rades au nord du fleuve Congo, abandonnées par les Portugais. Il y avait bien un « no man's land », la baie du Biafra, mais là, c'était la foire d'empoigne, et L. Van Alstein ne s'y aventura jamais. Il participa ainsi à deux voyages triangulaires qui finirent bien et à un troisième, beaucoup plus mouvementé que les précédents. Arrivé à neuf lieues à peine du Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien), son navire tomba aux mains des Anglais qui le détournèrent vers la Jamaïque. L. Van Alstein se souvint alors de ce qu'il n'était ni Français ni Irlandais et rédigea, en un piètre néerlandais, une supplique dans laquelle il se présentait comme Hollandais, mais rien n'y fit, il dut attendre neuf mois avant de pouvoir bénéficier d'un échange de prisonniers qui le ramena à Saint-Domingue mais à l'extrémité de l'île opposée au Cap-Français. Il passa ainsi quarante jours chez des parents éloignés de sa mère, les Luckners, et ce fut la seule occasion qu'il eut dans sa vie d'observer le sort des esclaves qu'il transportait avec tant de régularité d'un côté de l'océan Atlantique à l'autre.

Pressé de reprendre l'exercice de sa profession, L. Van Alstein s'engagea alors sur un navire de l'escadre du convoi marchand escorté par le comte de Kersaint, ce qui lui donna l'occasion d'assister à un petit combat naval avant de rentrer en France. Infatigable, il prit alors place sur un « voituria » équipé en corsaire et armé par le plus célèbre des négriers irlandais, Antoine-Vincent Walsh (dont Louis XVI devait faire un comte) et força encore une fois le blocus anglais de Saint-Domingue.

Le 28 avril 1760, L. Van Alstein était reçu capitaine. Outre ses exploits d'ordre maritime, il avait à son actif d'avoir participé au transport de 2002 esclaves des ports du Congo au Cap-Français.

Capitaine à moins de vingt-sept ans, L. Van Alstein avait désormais la pleine et entière responsabilité de ses actes et sa comptabilité donne de curieux détails sur la manière dont il concevait le commerce d'êtres humains. En Afrique, il ne chassait pas l'esclave mais fournissait dans la pacotille offerte en paiement des fusils qui ne devaient pas lui laisser de doutes sur la manière dont cette chasse se pratiquait parfois. Il préférerait n'acheter que des individus présentés isolément et sur son bateau même, tenait hommes et femmes rigoureusement séparés, afin d'éviter de gênantes réunions entre les sexes. Une fois sur le bateau, les hommes (mais pas les femmes) étaient déshabillés entièrement « pour éviter la vermine », recouverts d'un pagne et couchés dans l'entre-pont, sur le dos, côte à côte et à même le plancher. Le chirurgien du bord devait leur rendre visite chaque matin et demander si personne n'était souffrant ou simplement mécontent de son sort.

Ce dernier point semble un peu naïf mais il correspond à la hantise qu'avaient les négriers de perdre leur marchandise humaine par le suicide autant que par la maladie. Cette hantise s'exprimait dès l'abord par le nettoyage des logis négriers que L. Van Alstein explique en ces termes : « La propreté est l'âme de ces voyages ; elle y vaut souvent mieux que le plus habile chirurgien ». La même préoccupation inspirait le règlement de discipline. « Le matin, — écrit encore le capitaine — les quarts-maîtres montent les premiers et appellent ceux qui ont fait du bruit ou chanté pendant la nuit. A ces derniers, sans jamais avoir égard à celui qui a tort ou raison, on applique à chacun une demi-douzaine de bons coups d'étrivier... Bien entendu, on n'emploie... que des instruments qui ne les font souffrir qu'un moment. » Par de tels procédés, L. Van Alstein se flattait de perdre moins d'esclaves que la plupart des négriers, mais il lui arriva quand même d'en perdre un sur cinq, sans parler des victimes de la chasse pratiquée avec ses fusils et des malades qui ne survivaient que peu de temps au voyage. Aussi, les passagers involontaires

étaient-ils vendus sans délai, avant même de quitter le navire, car c'était de son bord que le négrier traitait avec les clients.

En 1775, L. Van Alstein n'avait que quarante-deux ans quand il crut le temps venu de prendre sa retraite. A titre de capitaine, il avait mené au Cap-Français 770 esclaves, tous, comme les 2002 d'avant sa promotion, originaires de la « Côte d'Angole », c'est-à-dire vraisemblablement Bakongo dans leur immense majorité. Il chercha à s'intégrer dans la bonne société de Nantes et le journal qu'il continua de tenir, le montre, non dépourvu d'ambition. Il paya 10 453 livres tournois une généalogie de sa famille, consacra aux vêtements une grosse part de ses dépenses et, surtout, se fit suivre partout d'un petit esclave qu'il fit baptiser sous le nom de Jean-Joseph et qu'il mit en apprentissage chez un maître de la profession bien caractéristique de perruquier. C'était illégal puisque depuis le XVII^e siècle, tous les tribunaux de France suivaient la règle énoncée par Loisel : « Toutes personnes sont franches en ce royaume... » Il existait bien un édit de 1716 faisant exception pour les colons des Iles, mais L. Van Alstein n'avait jamais été colon. Mal lui en prit d'ailleurs, car Jean-Joseph prit la fuite une première fois en 1778, et il en coûta à son maître, 254 livres pour le retrouver, et une seconde fois en 1781, quand L. Van Alstein décida de « l'abandonner à son sort ».

C'est que les temps avaient changé, sans que le journal de notre Gantois devenu Nantais nous éclaire sur les circonstances. Quoiqu'il en fût, le capitaine reprit du service et, pour la première fois de sa vie, se rendit à la « Côte de Guinée ». Ce fut un voyage difficile mais il rapporta au capitaine 26 830 livres dont il semble avoir eu besoin pour poursuivre son ascension sociale. Il s'arrêtait là définitivement, ce qui est assez surprenant car la traite entraînait alors dans sa décennie la plus prospère, si prospère que de Belgique même, L. Van Alstein recevait d'alléchantes offres d'emploi. Un Bruxellois nommé Romberg, que Joseph II allait anoblir pour cette raison, était parvenu à s'entendre avec l'oligopole, tacitement du moins, et lançait des navires dans la traite avec l'appui des banquiers Walckiers et Chapel et de hauts personnages de Gand.

Peine perdue pour eux, L. Van Alstein loua au taux de 300 livres par an une chambre meublée dans l'hôtel Grou à Nantes. Tant d'apparente simplicité s'explique par le fait que la propriétaire de l'hôtel appartenait à une famille de colons irlandais, les O'Shiel, et que ses locataires étaient des compatriotes avec lesquels Van Alstein avait désormais partie liée. Malheureusement pour lui, il était trop tard. En août 1787, il obtint bien la naturalisation française

mais tout déjà faisait prévoir la prochaine catastrophe. L'Hôtel Grou salua avec enthousiasme la prise de la Bastille et se laissa mobiliser en vue de faire la Guerre aux Vendéens, côte à côte avec un bataillon de « Hussards de Saint-Domingue » recruté parmi les esclaves en rupture de ban qui foisonnaient dans les rues et même — quelle ironie ! — sur les quais de Nantes, mais la Révolution n'avait guère confiance en eux et, à la mort de Madame Grou, elle saisit l'occasion de l'inventaire à dresser de ses biens pour arrêter tous ses locataires afin d'évaluer leur civisme. Emprisonné le 3 novembre 1793, L. Van Alstein ne put supporter ce régime et il mourut après un bref passage à l'hospice. Ses biens allèrent d'abord à un frère, curé de Reningelst, près d'Ypres, et ensuite à une famille alliée qui fit don à l'Etat des journaux de bord de sa comptabilité négrière et des carnets de dépenses.

16 juin 1981.

[J.E.]

J. Comhaire.

Sources : BEGOUEN-DEMEAUX, M. 1951. Stanislas Foache, négociant à Saint-Domingue, Soc. Franç. Hist. Outre-Mer, Paris, 317 pp. — BEGOUEN-DEMEAUX, M. 1971. Les fondateurs : Choses et Gens du XVIII^e siècle, en France et à Saint-Domingue, Soc. Franç. Hist. Outre-Mer, 141 pp. — COMHAIRE, J. 1953. Coup d'œil sur l'Histoire des Peuples africains et afro-américains, Zaire, Louvain, juillet : 687-706, et septembre : 1028-1049. — CUVELIER, J. 1953. Documents sur une mission française au Kakongo 1766-1776, *Mém. Inst. r. Colon. belge*, coll. in-8°, 30 (1) 132 pp. — DE GHEWIET, G. 1758. Instituts du Droit belge, Derbaix, Bruxelles, T. I, p. 78, p. 93. — D'HOOP, F.H., 1891. La famille Van Alstein, Vandermeulen, Gand, pp. 274-275. — EVERAERT, J. 1965. Pierre-Ignace-Liévin Van Alstein, *Handelingen Maatschappij Geschiedenis en Oudheidkunde* (Gand), N.R. : 47-84. — EVERAERT, J. 1978. Socio-biografie van een slavenhandelaar, in : De Franse Slavenhandel : Organisatie, conjunctuur en sociaal milieu van de driehoekshandel, K. Acad. België, Deel 3 : 333-381. — MARTIN, G. 1931. Nantes au XVIII^e siècle : l'Ère des négriers, 1714-1774, Alcan, Paris, 448 pp. — MARTIN, P. 1972. The External trade of the Loango Coast, 1756-1870, Clarendon, Oxford, IX-193 pp. — RINCHON, D. 1925. Notes sur le marché des esclaves au Congo, *Congo*, novembre 1925, pp. 388-409. — RINCHON, D. 1929. La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens, De Meester, Wetteren, XVI-306 pp. — RINCHON, D. 1934. Les négriers belges au XVIII^e siècle, *Aucam*, (Louvain) janvier 1934, pp. 15-20. — RINCHON, D. 1938. Le trafic négrier d'après les livres du Capitaine gantois P.I.L. Van Alstein, Atlas, Bruxelles, 349 pp. — RINCHON, D. 1956. Les armements négriers belges au XVIII^e siècle, *Mém., Acad. r. Sc. colon.*, nouv. sér. in-8°, 7 (3), 178 pp. — RINCHON, D. 1964. Pierre-Ignace-Liévin Van Alstein, *Mémoire, IFAN*, Dakar, 452 pp. — STOCKMANS, F. 1971. Alstein, Van, in : Biographie nationale, Acad. R. Belgique, Bruxelles, Supplément, IX, pp. 2-7 (résumé du précédent). — VERHAEGEN, P. 1901. Le commerce des esclaves en Belgique à la fin du XVIII^e siècle, *Annales Soc. Archéol.* (Bruxelles) 15 : 254-262.

ANAGNOSTOPOULOS (*Emmanuel*), Gouverneur général honoraire de l'Épire, Commissaire général du Gouvernement hellénique auprès des réfugiés grecs au Congo belge et au Ruanda-Urundi (Aïdin, Asie Mineure, 1890 — Elisabethville, 27.5.1943).

Emmanuel Anagnostopoulos appartenait à une famille originaire de l'île de Crète ; il était né à

Aïdin, ville située 80 km au sud-est de Smyrne (Izmir actuelle).

Tout jeune, il s'intéressa à la politique et, sous le gouvernement de Venizelos, assumait les fonctions de gouverneur d'Asie Mineure, après l'occupation de ces régions par la Grèce en 1917, jusqu'en 1922, date de la défaite infligée par les Turcs à l'armée grecque.

Rentré au pays, il fut désigné comme chef de la délégation grecque qui traita, à Lausanne, avec les délégués turcs le problème de l'échange des populations grecques et turques.

En 1924, il devint gouverneur général de l'Épire, province nord-ouest de la Grèce, et conserva ces fonctions jusqu'en 1926, lorsqu'il renonça définitivement à la carrière administrative.

En 1930, on le trouve à Dar-es-Salaam, où il s'occupait de l'industrie du tabac. En 1937, il devint directeur du siège congolais à Bunia de l'East African Tobacco Cy., au service de laquelle il œuvra jusqu'à sa mort.

Aussi, lorsque le ministre Argyropoulos visita le Congo belge en septembre 1942, en vue d'y installer près de 3000 réfugiés grecs, il s'adressa à Emmanuel Anagnostopoulos et le nomma commissaire général auprès des réfugiés grecs qui s'installèrent jusqu'à la libération de la Grèce dans les centres d'accueil organisés par l'administration de la Colonie.

Emmanuel Anagnostopoulos, qui connaissait donc bien le Congo, répondit par la voie de la B.B.C. aux mensonges de la propagande allemande qui essayait d'empêcher le départ des réfugiés grecs vers le Congo belge en affirmant que dans ce pays sauvage, ils seraient dévorés par les lions et décimés par la maladie.

Il collaborait loyalement avec l'administration belge et servait d'intermédiaire entre celle-ci et le gouvernement hellénique. En mission d'inspection au Katanga, il était passé le 6 mai au camp de Shituru, près de Jadotville, et le 10 mai, à celui de Ruashi, près d'Elisabethville. Il était resté dans la capitale du Katanga pour saluer le gouverneur général Ryckmans en l'honneur duquel on organisait un défilé qui coïncidait avec l'expulsion des derniers Allemands du continent africain. A ces fêtes du 23 mai 1943, les jeunes grecs défilèrent avec les mouvements de jeunesse belges et congolais.

Le 26 mai, Emmanuel Anagnostopoulos participa au cocktail offert par le gouverneur général Ryckmans. Alors que rien ne le laissait prévoir, le commissaire général mourut soudainement le 27 mai à l'Hôtel Léopold II, laissant une veuve et un fils qui résidaient en Grèce. A ses funérailles, célébrées le 28 mai 1943, selon le rite orthodoxe, assistaient M. Pétilion, chef de cabinet du gouverneur général, Monsieur Bruneel, Consul Général de Grèce, et de

nombreux Belges et Hellènes. La troupe lui rendit les honneurs militaires.

23 avril 1981.

A. Lederer.

[Comm.]

Sources: *L'essor du Congo*, 28 et 29 mai 1943. — MAENHAUT VAN LERBERGHE, 1947. Les réfugiés grecs au Congo Belge (1942-1945). Bruxelles — LEDERER, A., 1981. L'odyssée des réfugiés grecs au Congo pendant la deuxième guerre mondiale. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 27 (3): 315-330.

ANTIN (Karl Emil), Mécanicien de steamer (Lajosocken, Finlande, 7.2.1873 — R.I.). Fils de Karl August et de Jonström, Amanda, marié à Nylund, Sigrid.

Après avoir obtenu le diplôme de mécanicien de 2^e classe, travaillé dans divers ateliers et navigué sur des bateaux de la flotte marchande finlandaise, Karl Antin signa, le 23 février 1906, un contrat avec l'Etat Indépendant du Congo, comme mécanicien de 2^e classe au traitement de 3500 F. Parti le même jour d'Anvers, il arriva à Boma le 14 mars 1906 où on le désigna pour la Marine du Haut-Congo.

A Léopoldville, il servit comme navigant sur divers bateaux de la flotte fluviale; mais sa santé résista mal au climat tropical et il dut démissionner pour raison de maladie, le 29 avril 1907.

Sa santé rétablie, il retourna au Congo et, le 20 novembre 1907, il était de retour à Léopoldville, son traitement ayant été porté à 3800 F, puis à 4400 F, le 1^{er} avril 1909.

Au cours de ce terme, il a servi comme mécanicien sur le *Délivrance I* puis, à partir du mois d'août 1908, sur le remorqueur *Ibis*.

Le 1^{er} juillet 1910, il fut promu à la 1^{ère} classe de son grade et il opta pour une carrière de dix ans de service en Afrique; en effet, un arrêté royal daté du 20 juin 1910 prévoyait, pour ceux qui avaient pris cette option, une pension dès la fin de leur terme de dix ans de séjour effectif en Afrique. En vertu du nouveau statut, son traitement fut porté à 8400 F à la date de sa promotion, ce qui constituait une substantielle augmentation.

Fin de terme, il s'embarqua à Boma le 18 avril 1911 et il était de retour au Congo le 3 novembre de la même année; au 1^{er} janvier 1912, son traitement était porté à 9000 F. Au cours de ce terme, il fut embarqué comme mécanicien sur l'*Auxiliaire V* qui était détaché au bief supérieur du Kwango; il fallait un mécanicien expérimenté et débrouillard pour ce service, car le bateau restait plusieurs mois sur un bief isolé du restant du réseau navigable par les

rapides de Kingushi qui n'étaient franchissables, et encore très difficilement, qu'aux hautes eaux.

Entre temps, la guerre avait éclaté en Europe, mais néanmoins, Antin s'embarqua à Banana le 31 octobre 1914. Il était de retour à Boma le 8 octobre 1915. Cependant, alors qu'il était de nouveau affecté au service du Haut-Congo, sa santé ne tint pas le coup, et, après quelques mois, il quittait définitivement l'Afrique.

Distinction honorifique: Il était porteur de l'Etoile de service.

18 décembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Reg. matr. n° 586.

ANTOINE (Victorien), Ingénieur agronome, Professeur à l'Université Catholique de Louvain (Noville-lez-Bastogne, 23.3.1883 — Heverlee-lez-Louvain, 21.2.1972).

La carrière de Victorien Antoine a été essentiellement universitaire. Il fit de brillantes études à l'Université de Louvain, où il conquist successivement le diplôme d'ingénieur agricole en 1905 et celui d'ingénieur forestier en 1906. Il entra immédiatement au Service des Eaux et Forêts du Ministère de l'Agriculture, où il fit une brève carrière, interrompue lorsqu'il fut nommé chargé de cours en 1911, pour succéder au professeur Lecart dans l'enseignement des sciences forestières. Il est nommé professeur extraordinaire l'année suivante, professeur ordinaire en 1918. Il est admis à l'éméritat en 1953.

Victorien Antoine a été un forestier de grande classe, en même temps qu'un grand administrateur et organisateur. De 1934 à 1953 il remplit les fonctions de directeur de l'Institut agronomique (la future Faculté des Sciences agronomiques) de l'Université de Louvain, s'attachant activement et efficacement au perfectionnement des études agronomiques, parmi lesquelles celles d'ingénieur agronome des régions tropicales retenaient une grande partie de son attention. Il créa les nouvelles installations de l'Institut agronomique, dans le Parc d'Arenberg à Heverlee, inaugurées en 1939.

Le professeur Antoine s'était intéressé de longue date aux pays d'Outre-Mer. Il avait été un des membres fondateurs de l'AUCAM (Association Universitaire Catholique d'Aide aux Missions).

Il enseigna la sylviculture tropicale de 1920 à 1947. Sa principale contribution à l'œuvre belge au Congo a été la fondation en 1932 des Centres agronomiques de l'Université de Louvain au Congo (CADULAC). Un premier Centre fut établi à Kisantu (Bas-Congo)

en 1932, à proximité du Jardin botanique du frère J. Gillet. Deux autres Centres furent ensuite créés: à Kamponde (Kasai) en 1937 et à Bunia (Ituri) en 1938. Ces Centres, dotés chacun d'une Ecole moyenne d'Agriculture, ont formé plusieurs centaines d'assistants agricoles qui furent de précieux auxiliaires du Service agricole du Gouvernement. Au centre de Kisantu étaient annexées deux fermes-écoles, fondées en 1939 à Ndembo et à Kiyanika, pour la formation, par un enseignement essentiellement pratique, de véritables agriculteurs professionnels. Ces fermes-écoles dispensaient aussi un enseignement aux paysans adultes et organisaient des stages d'initiation agricole pour instituteurs de l'enseignement primaire rural. La CADULAC avait fondé aussi, à Kisantu, une des premières caisses d'épargne et de crédit au Congo, à l'intention des paysans de sa région.

La CADULAC participa à la création de la première Université du Congo: l'Université Lovanium, sur le plateau de Kimuenza (Kinshasa). Son Ecole moyenne d'Agriculture fut à ce moment transformée complètement et élevée au niveau universitaire, pour prendre rang de Faculté d'Agronomie. Le professeur Antoine devint ainsi un des membres-fondateurs du Conseil d'administration de cette Université en 1948. Il participa à la direction de l'Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo (INEAC), comme membre du Comité de direction de 1940 à 1952.

Fonctions diverses, Comités et Commissions: Ingénieur honoraire de l'Administration des Eaux et Forêts; m. du Conseil supérieur des Forêts; m. du Conseil supérieur de la Pêche; m. d'honneur de la Société royale forestière de Belgique; m. fondateur et président du Centre de Recherches de Biologie forestière à Bokrijk; m. de la Commission de Surveillance du Service des Expériences forestières; m. de la Commission d'appel pour la protection des bois et forêts appartenant à des particuliers; président de la CADULAC 1932-1961; m. du Conseil d'administration de l'Université Lovanium 1948-1962; m. du Comité de direction de l'INEAC 1940-1952.

Distinctions honorifiques: Commandeur de l'Ordre de Léopold, Grand officier de l'Ordre de la Couronne, Croix civique de première classe; Commandeur de l'Ordre de St. Sylvestre, Officier du Mérite agricole de France.

26 mars 1980.

[Comm.]

J. Opsomer.

AREND (Nicolas Louis Vincent), Magistrat (Nobressart, 5.4.1867 — Arlon, 14.3.1953). Fils d'An-

toine et d'Orgier Marie; époux de Jacmin, Marie-Joséphine Emilie.

Après avoir achevé ses humanités anciennes au petit séminaire de Bastogne, Nicolas Arend sortit docteur en droit de l'Université de Louvain en 1891. Il avait effectué son service militaire à la compagnie universitaire. Aussitôt inscrit au barreau d'Arlon, il effectua une visite protocolaire au gouverneur de la province qui, après lui avoir brossé les sombres perspectives d'un jeune juriste dans un trou de province, évoqua le brillant tableau d'une carrière congolaise, avec promesse d'une nomination dans la magistrature belge à son retour d'Afrique. Il lui fit signer une « demande de renseignements ».

Peu après, stupéfait, Nicolas Arend recevait un ordre d'embarquement. Une note de crédit de mille francs pour équipement et une invitation à un dîner de gala du Roi-Souverain balayèrent ses réticences.

Onzième des cent vingt-huit magistrats de l'Etat Indépendant du Congo, il prit le bateau à Anvers le 10 février 1892, fut substitut du procureur d'Etat à Boma, pour y être désigné juge territorial au tribunal de première instance du Bas-Congo le 4 mars 1893. Il rentrera en congé le 17 mai 1894.

Ce premier terme sans problème, sa brillante santé furent une propagande vivante pour le Congo au fin fond du Luxembourg. Très volontairement cette fois, il reprit le chemin de l'Afrique le 6 juin 1895. Il fut dirigé en qualité de juge sur la Nouvelle-Anvers.

Sauf sa tige, il fut dépouillé de tous ses bagages, dont la précieuse moustiquaire, sur la route des caravanes vers Léopoldville. Il rejoignit son poste en pirogue.

Hélas, dans cette région marécageuse, il fut bientôt atteint par la malaria, soignée à l'époque à la quinine aux seuls moments des crises, et par la dysenterie dont l'unique médication était le laudanum ! Le médecin du poste décida son rapatriement. Son retour fut un calvaire, abandonné dans son *tipoye* par ses porteurs sur la route des caravanes, il absorba une dose qu'il croyait mortelle, de laudanum. Quand il sortit de son sommeil, il vit revenir ses porteurs apeurés par la perspective d'une accusation de meurtre sur la personne d'un magistrat.

A Matadi, vu son état de santé, personne ne se résolut à l'embarquer, sauf un capitaine portugais qu'il réussit à allécher par l'espoir d'hériter de sa bourse.

L'air marin lui fit du bien, il n'en débarqua pas moins en Europe le 15 octobre 1896 dans un état toujours critique et drogué. Le consul belge de Lisbonne vint à son secours. Nouvel Ulysse, à son

retour à la maison familiale, seul son chien le reconnut. Sa convalescence fut longue.

Nicolas Arend n'a laissé aucun papier sur ses séjours congolais, et il était particulièrement discret sur ses activités professionnelles en Afrique.

Le Roi tint ses promesses: le 15 février 1897, il était nommé juge de paix suppléant à Arlon, pour être titularisé le 14 mai 1899.

Jusqu'à son éméritat en 1937, tenu pour un magistrat de valeur, le juge de paix d'Arlon, desservant aussi le canton de Fauvillers, fut un notable de province sans histoire apparente, sauf que son activité patriotique lui valut deux ans et demi de forteresse en Allemagne.

Co-fondateur du cercle colonial d'Arlon en 1921, il le présida jusqu'au moment de sa retraite, et, en cette qualité, fut administrateur des journées coloniales de Belgique.

En 1900, il s'était marié, et le couple eut trois fils, tous universitaires, et deux filles. Trois de ses enfants séjournèrent au Congo, dont son fils Maurice, ingénieur en Afrique de 1927 à la veille de l'indépendance et notre principal informateur. Il perdit son épouse en 1942.

Distinctions honorifiques : titulaire entre autres de l'Etoile de service avec raie et de la Chevalerie de l'Ordre de Léopold.

8 septembre 1963.

[Comm.]

J. Sohier.

Réf: Matr. des A.E. n° 15. — CHAPEAUX, A. 1894, Le Congo éd. Ch. Rosez, Brux., p. 644. *Tribune congolaise*, 15 août 1933. *Bull. de l'Ass. des Vét. col.*, nov. 1939, p. 7. — Mercuriale du procureur général de Liège, 1953. — Lettres du bourgmestre de Nobressart, 18 juin 1957, et du président du tribunal de première instance d'Arlon, 10 mai 1983. — Souvenirs de la famille Arend.

ATIMAN (*Adrien*), Médecin, catéchiste (Tombouctou, 1866—Karema, 24.4.1956).

Adrien Atiman a eu une histoire peu ordinaire !

Nous sommes en 1875, il devait avoir 9 ou 10 ans. Un jour qu'il joue avec des camarades sur les bords du Niger, aux environs de Tombouctou, il est enlevé, ainsi que ses compagnons par des Touaregs. Il est conduit au marché d'esclaves de Tombouctou où il est vendu pour une barre de sel à un individu qui met l'enfant dans un sac, le charge sur un dromadaire et se joint à une caravane qui traverse le Sahara et remonte vers le sud algérien. Au marché d'esclaves de Metlili, le petit Atiman est racheté par les Pères Blancs qui le dirigent, avec plusieurs gosses sauvés de la même façon, vers Alger où Mgr Laviegnie accueille les enfants avec toute sa bonté. Atiman reçoit une instruction soignée en Afrique du Nord, en Algérie d'abord, puis en Tunisie. Le petit Souda-

mais se montrait intelligent, et en 1881, il fut envoyé à Malte pour y faire des études de médecine à l'Université des Chevaliers de Saint-Jean. Quelques dizaines de jeunes gens suivaient les mêmes cours que lui. Mgr Lavigerie pensait que la meilleure façon d'évangéliser l'Afrique était de former de nombreux médecins-catéchistes, des apôtres restés profondément africains, pénétrés d'esprit de foi, de charité, et bien initiés à la médecine ; ces gens pourraient soigner les corps et parler aux âmes. Atiman resta 7 ans à Malte pour y devenir médecin. Entre temps, il avait été baptisé en 1882 sous le nom d'Adrien.

Le 16 juillet 1888, il s'embarque à Marseille avec un groupe de Pères Blancs. Ils arrivent à Zanzibar, puis la caravane se forme pour entreprendre le voyage de la côte au lac Tanganyika. Après plusieurs mois, le 3 mars 1889, la caravane arrive à Karema. Adrien Atiman commence alors sa carrière de médecin-catéchiste. On n'a pas de grand hôpital ! Il y avait là un ancien « boma » donné en 1885 par Léopold II aux Pères Blancs, à charge pour eux de s'occuper des 90 esclaves libérés qui y vivaient à l'abri de leurs anciens maîtres. Les Pères Blancs avaient en plus racheté quelques centaines d'enfants qu'on s'efforçait d'instruire. Au moment du mariage, ils recevaient une maison, des champs, quelques outils et un peu d'étoffe.

C'est dans ce Karema primitif qu'Atiman exerça son métier et son apostolat, commençant par donner des soins aux esclaves rachetés, affaiblis, malades et souvent blessés. Dans ses vieux jours, souvent le docteur Atiman se plaisait à comparer le Karema de l'époque avec la grosse bourgade actuelle pleine d'activité et de vie.

Petit à petit, l'influence du docteur s'étendit. La mission cherchait à nouer d'amicales relations avec les tribus du voisinage, mais se heurtait à l'hostilité ouverte des Wabende dont l'influence se faisait sentir dans un vaste rayon et qui avaient la réputation d'être la tribu la plus barbare des rives du Tanganyika. Cette peuplade était connue pour ses brigandages. Au cours d'incursions dans les tribus voisines, elle pratiquait d'effroyables razzias, ramenant des troupeaux et des groupes compacts d'esclaves.

Dans un but de rapprochement, on proposa à Adrien Atiman d'épouser la fille d'un chef Wabende. Le rapprochement se fit, mais le mariage ne fut pas très heureux. La jeune femme était peu éduquée, volage, et elle mit très souvent la patience de son mari à rude épreuve. Il lui resta cependant toujours fidèle. Avec l'âge, la jeune princesse des Wabende devint plus sage et même « elle eut alors pour son mari de grandes attentions », note un témoin. De cette femme, Atiman eut un fils, Joseph qui fut ordonné prêtre en 1923.

Le docteur Atiman soignait ses malades avec dévouement et compétence. Il devait ménager les médicaments venus d'Europe, car le ravitaillement n'arrivait qu'une fois par an. Il suppléait par l'emploi de remèdes préparés sur place. Toute sa vie, il eut le souci de se tenir au courant et, comme nous dirions aujourd'hui, de se « recycler ». Volontiers il allait à Kigoma et à Albertville pour voir les médecins européens (le docteur Lejeune, notamment), et ainsi rafraîchir ses connaissances et en acquérir de nouvelles.

Durant la guerre de 1914, il fut médecin de garnison. Il soigna beaucoup de soldats. Des Européens avaient recours à ses soins, notamment le capitaine Jacques, venu pour combattre l'esclavagisme. Il parlait aussi faire de longues tournées en brousse dans un vaste rayon, une boîte de remèdes en bandoulière.

Médecin, il était aussi catéchiste. Il soignait le corps, mais n'oubliait pas l'âme. Certains vieux brigands le réclamaient à l'approche de leur mort pour recevoir le baptême de sa main. Il conseillait, reprenait, encourageait, tout en faisant au mieux son travail de médecin.

Le docteur Atiman vivait très modestement, se nourrissait à l'africaine et utilisait ses petites économies pour aider les pauvres. Il avait à cela d'autant plus de mérite qu'à maintes reprises, les autorités allemandes, puis belges, puis anglaises lui offrirent des postes avantageux avec de hauts salaires, bien supérieurs à ce que la mission était capable de lui donner. Il refusa toutes ces offres et voulut rester le médecin-apôtre qu'il avait choisi d'être.

Pour donner une idée de l'estime dans laquelle il était tenu par tous, on peut citer les distinctions qui lui furent accordées. Il reçut la médaille « Pro ecclesia et pontifice » de Léon XIII, celle « Bene merenti » de Pie XI ; il fut fait commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre par Pie XII.

Trois autres distinctions lui furent décernées par le gouvernement belge pour les soins donnés avec dévouement aux troupes coloniales durant les campagnes de 1916-1918 et durant les années qui suivirent.

L'Angleterre reconnut les mérites du « Grand Vieillard de Karema » : elle fit épingler sur sa poitrine quatre médailles dont l'une, le « Welcome Medal », est réservée à ceux qui ont rendu des services éminents à l'Afrique, quelle que soit leur race ou nationalité. Une seule personne peut en bénéficier chaque année. Cette médaille fut accordée aussi, par exemple, au maréchal Lyautey et au docteur Schweitzer.

Le « Grand Vieillard » allait peu à peu vers la fin. Il avait travaillé durant 68 ans comme médecin-caté-

chiste. Le 24 avril 1956, il s'éteignit. Si la date de sa naissance est exacte — on pense qu'il est né en 1866 — il avait donc 90 ans. C'est une très grande figure qui disparaît alors.

Août 1983.

[M.S.]

J. Grosjean.

Bibliographie: FOUQUER 1964. Le Docteur Adrien Atiman, Ed. Spes. — JOBIDON, E. 1954. Grands Lacs, Namur. — NICOLEAU, G.

1953. Atiman, l'esclave du Niger. Casterman. — MAJERUS, P. 1933. Vom Sklaven zum Missionsarzt. Werden und Wirken eines Negerarztes am Tangayika, Adrian Atiman. In: *Afrika-Bote* (Trier): 24-28, 52-56, 79-84, 108-112, 137-140, 165-168, 193-196, 221-224, 248-252, 276-280, 307-308. — BREEDVELD, W. 1966. Atiman, de negerdokter bij het Tanganyikameer. B. Gottmer's Uitgeversbedrijf. Nijmegen. — STORME, M. 1957. Rapports du Père Planque, de Mgr Lavigerie et de Mgr Comboni sur l'Association Internationale Africaine, *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. polit., nouv. sér. in -8°, 11 (2), pp. 126-127. — *Voix d'Afrique* 1957, Adrien Atima, voix d'Afrique (Strasbourg), 1 et 2.

B

BAETENS (*Maria Rosalia*), Kloosterlinge-missionaris, *Marie de Bon-Secours* (Eksaarde, 22.8.1863 - Kisantu, 25.1.1906). Dochter van Seraphinus en Van Vervaet, Sophia.

Ze trad binnen in het klooster der Zusters van O.L.Vrouw van Namen. Ze was bestuurster van de huishoudschool van de 't Kintstraat te Brussel, toen de Kongregatie het op zich nam om met de Paters Jezuïeten mee te werken in de Kongo-missie, in het Kwango-distrikt. Ze bood zich aan en vertrok met de eerste groep Zusters, op 6 juni 1894. Langs de karavanenweg bereikte ze Kimwenza rond half augustus. Daar hadden de Zusters de zorg over de schoolkolonie voor meisjes. In 1900 werd de kolonie, samen met deze van Ndembo, overgebracht naar Kisantu. Na tien jaar Kongo-verblijf moest ze om gezondheidsredenen, in juli 1904, naar België terugkeren. Op 2 maart 1905 kon ze opnieuw afreizen naar Kongo, maar ze overleed te Kisantu op 25 januari van het volgende jaar.

8 november 1976.

[Comm.]

M. Storme (†).

Lit.: Burgerstand Eksaarde. — Archief Zusters O.L.V. Namen. — JANSSENS-CATEAUX. Les Belges au Congo III, pp. 1456-1457. — LA-VEILLE 1926. L'Evangile au centre de l'Afrique. Louvain, pp. 124-125. — DENIS, L., 1943. Les Jésuites belges au Kwango 1893-1943. Bruxelles, pp. 59-60. La mission des Jésuites au Kwango. Notice historique, 1918, pp. 21-22 & 104. — ALEXIS, F., Soldats et Missionnaires au Congo de 1891 à 1894, pp. 220-223.

BAKUTU (*Boniface*), Catéchiste (± 1880, Flan-dria, 1.9.1967). Fils de Bolonjo et Mbela.

Ce nom est encore bien connu et son souvenir vivant dans le bassin de la Tshuapa, surtout dans sa section occidentale, où cet homme a exercé une

grande influence religieuse comme catéchiste principal, dans divers postes de mission, mais spécialement à la tête de l'important catéchuménat de Bolima.

Son apostolat s'est exercé non seulement aux stations mêmes mais partout à l'intérieur où plus d'une fois il a été envoyé en mission spéciale ou en inspection au nom des supérieurs ecclésiastiques.

Par sa conviction chrétienne profonde, par sa solide formation de catéchiste, par sa piété personnelle, par sa vie familiale exemplaire, par l'éloquence de ses prédications, par sa fidélité aux ordres de ses chefs, il exerçait une influence si grande sur les catholiques que les missionnaires lui confiaient des responsabilités étendues et qu'il avait mérité l'estime de ses compatriotes non catholiques et des Européens. Non qu'il n'y ait pas eu de conflits, surtout avec certains agents de l'administration, à cause de son franc-parler pour la défense de ce qu'il estimait les droits de l'Eglise et de la vie chrétienne. Quelquefois, il manquait de discernement au sujet des limites entre les pouvoirs et devoirs respectifs. Même certains missionnaires se sentaient parfois froissés par la franchise dans l'exposé de son point de vue, pas toujours totalement en harmonie avec le jugement de tel missionnaire mal informé. Ou encore lorsqu'il exprimait certains souhaits qui pouvaient paraître exagérés aux yeux de l'Européen, quoique en concordance avec la mentalité des autochtones. Mais c'étaient là des détails passagers ou des imperfections mineures qui ne ternissent pas l'image générale de quelqu'un qui a rendu des services inestimables à l'Eglise catholique dans l'Equateur, par le nombre considérable de convertis et de catéchumènes instruits, de chrétiens fourvoyés ramenés dans le droit chemin, de ménages réconciliés, de malheureux assistés, de missionnaires informés ou encouragés.

Bakutu était l'un des rares survivants que j'aie connus parmi les premiers catéchumènes formés à la vocation de catéchiste par le frère trappiste Valentin Van Bogaert aux débuts de la mission de Bamanya. Il y avait été envoyé par les agents de l'Etat Indépendant du Congo avec d'autres garçons (et filles) faits prisonniers ou trouvés errant après la mort (constatée ou présumée) de leurs parents suite à la première expédition de reconnaissance et (ou) de conquête par la Force Publique en préparation de la fondation d'un poste d'occupation à Bolondo sur la basse Loilaka. Son nom est inscrit au registre de la mission de Bamanya sous le n° 69. Comme date d'arrivée on y lit 6.12.1897, en compagnie de 11 autres garçons originaires de la même région. Le lieu d'origine indiqué est Besumbo, déformation de Besombo, village Bombwanja incorporé aux Bonkoso. Sa famille y fait partie du clan des Baseka Jwafa. D'autres dates s'y lisent : baptême 29.6.1898, confirmation 12.8.1899, mariage avec Rosa Benteke 20.7.1907. Après la mort de cette épouse dont le souvenir amoureux ne l'a jamais quitté, Boniface avait épousé Amanda Bolumbu en 1918, puis Sofia Mputu en 1924. Il mourut à Flandria (Boteka) le 1.9.1967, laissant comme enfants adultes 3 garçons et 3 filles.

D'après ses explications personnelles confrontées avec les témoignages de parents et d'autres personnes de son village natal, il était au moment de l'invasion des soldats, un garçon formé, d'environ 15 à 18 ans. On peut donc admettre comme plausible qu'il était né vers 1880.

Ses grands mérites pour l'évangélisation ont été reconnus par l'octroi de la distinction pontificale «*Pro Ecclesia et Pontifice*» (photographie dans «*50 Ans au Zaïre*», 1975, p. 10). L'école primaire pour garçons à Boteka (Flandria) porte son nom.

10 septembre 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

BARBERA (*Stefano Vincenzo Benedetto*), Chef de section à la Compagnie du Chemin de Fer du Congo (Barazetto-Biella, 6.10.1860 - Barazetto-Biella, 12.9.1932). Fils de Giovanni et de Barbera Caterina.

Avant son départ pour le Congo, Stefano Barbera exerçait en Italie, le métier de maçon. Comme plusieurs de ses compatriotes, il cherchait à s'expatrier pour améliorer sa situation ; à cette époque, la vie était dure et les salaires peu élevés dans sa patrie. Déjà bon nombre d'Italiens travaillaient à la construction du chemin de fer des Cataractes qui devait

relier Matadi à Léopoldville en traversant les Monts de Cristal.

Ayant appris par des compatriotes passant leur congé ou mettant un terme à leur carrière africaine que les traitements étaient confortables à côté des faibles salaires d'un maçon en Italie, il tenta d'améliorer sa situation financière, d'autant plus qu'il avait trois jeunes fils à élever. Il signa un contrat en qualité de maçon, avec la Compagnie du Chemin de Fer du Congo (C.C.F.C.).

Il partit d'Anvers le 8 septembre pour arriver à Matadi le 6 octobre 1895. La construction de la ligne était en plein avancement. C'était l'époque où la Commission d'Enquête examinait si cette ligne de chemin de fer avait des chances d'être achevée ; la conclusion fut affirmative. On avait atteint le Km 138 et 3250 hommes étaient au travail.

Dès son arrivée, Stefano Barbera se fit remarquer par son excellent travail, sa vie sérieuse et son zèle à la besogne, qualités plutôt rares à l'époque, car si le Congo eut la chance d'attirer des hommes de valeur, il s'y trouvait également des fainéants et certains qui avaient préféré quitter leur patrie pour se faire oublier après l'une ou l'autre mésaventure. Barbera n'était pas de ceux-là et fera une longue carrière au Congo ; pas moins de onze termes s'échelonnant du 8 septembre 1895 au 10 juillet 1927.

A force de travail consciencieux, il gravira les échelons de la hiérarchie pour être nommé d'abord chef maçon, puis chef de chantier et, finalement, chef de section. Après 32 ½ ans au service de la Compagnie, dont 24 ½ ans de séjour effectif au Congo, il fut pensionné en mai 1927 et retourna achever sa vie dans sa ville natale.

Il compte parmi les pionniers grâce auxquels l'Afrique Centrale a pu être mise en valeur et participer à la vie économique mondiale.

Ses trois fils ont également pris du service au Congo et y travaillèrent jusqu'à l'âge de la pension.

Distinction honorifique : Chevalier de l'Ordre du Lion.

18 novembre 1983.

[Comm.]

A. Lederer.

Fiche signalétique de l'Acad. royale des Sciences d'Outre-Mer. — Archives du C.C.F.C. — CORNET, R.J., 1947, La Bataille du Rail. Bruxelles.

BARZIN (*Henry*), Ingénieur des mines (Focant-Beauraing, 14.2.1884 - Auderghem, 31.12.1971).

Henry Barzin passa sa jeunesse à Vaucelles-Doisiche (Profondeville) où son père faisait négoce de tabac.

Doué pour les mathématiques, le jeune Henry Barzin fut encouragé par un de ses professeurs à entreprendre des études d'ingénieur. A 18 ans, il s'inscrivit aux cours préparatoires de l'Ecole des Mines et Faculté Polytechnique de la Province de Hainaut à Mons. Il y fut admis en 1903 et trois ans plus tard il opta pour la section «Mines» de cet établissement d'enseignement supérieur. C'est ici que Henry Barzin reçut de Jules Cornet, le savant géologue qui s'était illustré par ses travaux au Katanga, les leçons qui devaient marquer l'orientation de sa future carrière professionnelle.

Henry Barzin obtint avec distinction le diplôme d'ingénieur des mines en 1909. Il voua un attachement reconnaissant à l'Institution qui l'avait préparé au métier d'ingénieur et il y revint ultérieurement siéger dans les jurys d'examen.

Aussitôt diplômé, Barzin entre au service de la Cie des Chemins de Fer du Congo supérieur aux Grands Lacs Africains qui, concessionnaire de très vastes zones à vocation minière, devait procéder à la reconnaissance géologique et minière de son domaine. Celui-ci était délimité à l'ouest par le fleuve Lualaba et à l'est par la frontière entre l'Etat Indépendant du Congo, l'Uganda et l'Afrique Orientale allemande de l'époque, au nord et au sud par les parallèles de Stanleyville et de Nyangwe.

Une demi-douzaine d'équipes de prospection prirent le départ sur le terrain à partir de juillet 1909 pour cette mission. C'est à l'une d'elles, dirigée par Georges Passau, que Henry Barzin fut adjoint comme ingénieur, en même temps que W. Stahlschmidt, prospecteur de nationalité allemande, et N. Cartiaux, agent de l'Etat Indépendant détaché au service des C.F.L.

La mission Passau fut chargée de la reconnaissance d'une zone de 70 000 km² comprise entre d'une part le Lualaba et le 28^e méridien et d'autre part la ligne de partage des eaux Lowa-Ulindi et le parallèle de Nyangwe.

Fin 1911, après près de deux ans de travail, la mission Passau avait couvert les quatre cinquièmes de cette zone d'un réseau dense et systématique d'itinéraires, récoltant des observations décisives pour l'orientation des recherches et études ultérieures. Elle avait aussi dressé l'esquisse géologique de la région de Ponthierville, où des formations de schistes bitumineux étaient déjà connues, et localisé plusieurs gisements de fer.

L'équipe Passau-Barzin accomplit ses explorations en véritables pionniers : les régions parcourues n'étaient pas encore occupées ni soumises, la pénétration en forêt tropicale, hostile et inhabitée, posait des exigences d'organisation matérielle absorbante pour le recrutement des porteurs et travailleurs et de

leur ravitaillement. Pour Henry Barzin qui était pourtant de robuste constitution, ce fut une rude école. Mais l'expérience vécue devait fixer sa vocation africaine pour de bon.

En effet, après avoir accepté, à son retour du Congo, un poste d'ingénieur aux Forges de Vireux-Molhain, Henry Barzin préféra retourner en Afrique. Il y reprit du service cette fois auprès de l'Union Minière du Haut-Katanga (UMHK). Cette société était concessionnaire de la zone du Cuivre dans le sud du Katanga, dont Jules Cornet avait prédit la richesse. L'UMHK avait déjà mis quelques gisements en exploitation, dont principalement les mines de Kambove et de l'Etoile près d'Elisabethville. Leurs vastes carrières à ciel ouvert, mécanisées au maximum pour l'époque, et les usines de traitement des minerais se trouvaient à ce moment encore sous la direction technique d'ingénieurs et de «superintendants» venus des grandes exploitations en carrière des Etats-Unis d'Amérique. Sous leur férule, des équipes de jeunes ingénieurs belges, dont la formation minière avait été principalement axée sur l'exploitation souterraine des charbonnages, faisaient l'apprentissage des techniques, de l'organisation de chantiers et de méthodes de travail à l'américaine. Pour Henry Barzin, comme pour bien d'autres qui le reconnurent loyalement, ce fut une autre rude école.

Parti pour le Katanga à la veille de la Grande Guerre, Barzin ne put rentrer en Belgique que cinq ans plus tard. L'UMHK l'envoya faire le tour des principales mines de cuivre des Etats-Unis pour compléter sa formation. Il retourna en Afrique en 1920 et prit les fonctions de sous-directeur des mines à Panda-Likasi, étant plus particulièrement en charge de la mine de cuivre de Kambove.

A mesure que s'affirmait sa compétence et son autorité, Henry Barzin accède à des responsabilités plus étendues. Directeur du Département des mines (1924-27) il pilote le Prince Léopold au cours de sa visite des installations minières de l'UMHK. Promu directeur général adjoint en 1928, il assume ensuite l'intérim de la direction générale (1929-30) pour, en janvier 1930, devenir directeur général en Afrique de l'Union Minière.

A cette époque sévit la Grande Crise économique des années trente. L'effondrement des cours du cuivre plonge les producteurs dans des situations très difficiles et le métal jaune connaît une période de mévente. L'UMHK se voit contrainte de fermer des sièges d'exploitation, d'arrêter ses investissements et de réduire drastiquement les effectifs de son personnel et de ses cadres. Un différend sur la politique à suivre dans cette conjoncture de crise ayant surgi entre le directeur général d'Afrique et

l'administration métropolitaine de la société, Henry Barzin préféra passer le commandement (1931) et entra en Belgique, libre d'engagement avec l'Union Minière.

Il accepta en 1932 une mission d'ingénieur conseil pour l'étude d'un projet d'exploitation cuprifère en U.R.S.S., où il séjourna quelque temps.

Peu après, le Comité Spécial du Katanga proposa à Barzin d'effectuer une mission similaire en vue de définir un plan d'exploitation du gisement d'étain de Manono, concédé à la Cie Géomines.

Celle-ci, fondée en 1910 à l'initiative d'un groupe d'ingénieurs et d'industriels diplômés de l'Université de Liège soucieux de participer à la mise en valeur de la jeune colonie du Congo belge, avait obtenu une vaste concession de recherches minières dans le Nord-Katanga. Ses géologues et prospecteurs y découvrirent le bassin charbonnier de la Lukuga proche du lac Tanganyika ainsi que plusieurs dépôts stannifères, dont celui de Manono s'avéra le plus important. Une campagne de sondages (1925) permit de localiser en dessous du gisement détritique primitivement découvert, une laccolithe de pegmatite feldspathique stannifère, long de 5 km et large de 500 m. Sa réserve était estimée à 60 000 tonnes de cassitérite régulièrement disséminée dans la masse sous forme de grains très fins, mais avec une teneur relativement constante quoique faible d'environ un kilo en moyenne par m³ en place.

En 1929, la Cie Géomines décida de mettre ce gisement de Manono en valeur. Elle procéda à une importante augmentation de son capital social, porté à 200 millions de francs, pour permettre cette entreprise.

Un an plus tard, le départ était donné sur place aux premiers travaux d'infrastructure, entre autres les aménagements et constructions pour une centrale hydro-électrique de 15 000 cv. Mais le choix définitif des méthodes d'extraction et du type de traitement des minerais restait à faire, choix à propos duquel les techniciens eux-mêmes étaient divisés.

C'est dans ces conditions que le Comité Spécial du Katanga, qui comme pouvoir concédant et actionnaire important de la Cie Géomines était au plus haut point intéressé par ce problème, fit appel à la compétence et à la longue expérience d'Henry Barzin en la matière.

Ayant accepté cette mission, Barzin s'adjoignit quelques-uns de ses anciens collaborateurs et assistants que l'UMHK venait de libérer de leur engagement par suite de la crise économique de l'époque. L'équipe formée par Barzin se rendit à Manono en 1932 et visita toutes les exploitations minières en marche dans d'autres endroits des concessions. Elle concentra ses analyses et inspections sur le gisement

de Manono. L'étude géologique de celui-ci fut contrôlée et les estimations de réserves minières vérifiées.

Dans son rapport de mission, Henry Barzin proposa un plan d'attaque du gisement et un programme d'investissement. Il s'agissait d'ouvrir plusieurs carrières à ciel ouvert et d'y installer des moyens d'extraction et de traitement entièrement mécanisés : attaque par pelles électriques de grande capacité de la pegmatite altérée, traitement des matières dans des laveries comprenant des sections de débouillage, des jigs et des tables à secousses de finissage. C'était un flow-sheet classique mais dont l'originalité résidait dans le système de translation des minerais extraits et des matières stériles ; c'est à travers un réseau de 8 à 10 km de courroies transporteuses de 800 mm de large que se faisaient tous les transports depuis le front d'abattage en carrières jusqu'au sommet des terrils en passant par les laveries.

Son projet ayant été adopté, Henry Barzin fut chargé d'en assurer l'exécution.

Nommé directeur de la Cie Géomines en 1933, Barzin forma une équipe de collaborateurs principalement choisis parmi l'élite des ingénieurs, techniciens et gens de maîtrise qu'il avait connus à l'UMHK et qui se trouvaient en disponibilité.

Dès lors, et pendant plusieurs années, Manono devint un vaste chantier, occupant une cinquantaine d'ingénieurs et techniciens européens et mobilisant près de 5000 travailleurs africains.

A partir de 1937 quatre carrières étaient en exploitation, chacune avec leur usine de traitement des minerais. Des ateliers mécanique et électrique ainsi qu'une charpenterie en assuraient l'entretien courant, le montage et la construction d'installations. Une cité avec son urbanisation surgit de terre. Une fonderie électrique traitant la cassitérite extraite sur place démarra en 1938.

Ainsi, à la veille de la deuxième guerre mondiale, Manono constituait un centre minier et industriel moderne et parfaitement équipé, quasiment autarcique dans son éloignement des industries auxiliaires du Haut-Katanga et de l'étranger. Grâce à cette situation, la Cie Géomines fut capable de fournir une importante contribution à l'effort de guerre assumé par la Colonie durant cette période 1940-45. C'est notamment à la fonderie de Manono que l'entière production stannifère du Congo belge fut transformée en étain métal et exportée aux Alliés privés des ressources des pays producteurs d'Extrême-Orient.

Parallèlement et complémentirement aux projets miniers et industriels qu'il avait fait réaliser à Manono, Henry Barzin fut heureux de pouvoir mettre en

pratiquée une « politique indigène », comme on l'appelait à l'époque, conforme à ses vues personnelles et tendant à stabiliser et à former sur place la main-d'œuvre africaine occupée par la société. Très éloignée des conceptions de cités ouvrières du genre « compound » ou « camp de travailleurs » aménagés autour des nouveaux centres miniers et industriels d'Afrique du Sud, de Rhodésie et du Haut-Katanga, celle de Barzin tendait à créer des agglomérations de type familial avec une population peu nombreuse. Tout autour des exploitations furent construits en matériaux durs des villages groupant de 150 à 200 foyers vivant au milieu de plantations d'arbres fruitiers et à proximité de cultures maraîchères familiales.

L'équipement social de Manono comprenait un hôpital avec ses annexes de dispensaires, organisations pré- et postnatales, des écoles missionnaires, une école ménagère, des équipes de formation professionnelle, etc.

Un stade de sports, inauguré par le Prince-Régent lors de son périple d'après-guerre, et un important bâtiment abritant salles de réunion, de restaurant, etc. furent mis à la disposition des organisations et associations de travailleurs.

Pour Henry Barzin ces réalisations dans le domaine social, dont il fit la description dans un article de la *Revue coloniale belge* (décembre 1946, pp. 369 ss.), lui valurent autant de satisfactions personnelles et d'appréciations d'autrui que l'ensemble du complexe minier et industriel de Manono, dû à son savoir d'ingénieur et qui fut incontestablement une réussite.

Du moins, aussi longtemps que l'exploitation minière put se poursuivre dans la partie altérée du massif pegmatitique en place.

L'épuisement progressif, d'ailleurs prévu, de cette tranche du gisement de Manono devait à un certain moment poser le problème de la valorisation des zones inférieures constituées de pegmatite inaltérée très dure.

Cette partie du gisement, d'une considérable importance comme réserve stannifère, présentait des caractéristiques de teneur et de répartition de la minéralisation semblables à celles de la couche supérieure. Mais elle ne pouvait être exploitée qu'en insérant des techniques de minage et de broyage de la roche dans le processus.

En entrepreneur volontaire, Barzin n'hésita pas à attaquer ce problème aussitôt après la guerre afin d'offrir de plus longues perspectives d'avenir et d'activités tant à la société qu'à la populeuse agglomération qui s'était constituée autour du centre minier de Manono. On y dénombrait environ 25 000 habitants

dont la moitié étaient des travailleurs et leur famille au service de Géomines.

Sous la direction de Barzin, des études et des essais furent entrepris en vue de définir les moyens d'attaque et de traitement de la pegmatite dure. Le plan d'exploitation qui en résulta exigeait des installations considérables de broyage à quatre étages et l'accroissement correspondant de la puissance de la centrale hydro-électrique de Piana à porter à 40 000 CV. Ce plan fut retenu et la société, en augmentant son capital social d'un demi-milliard, entama sans retard son exécution.

L'entreprise s'avéra d'une grande complexité. L'extrême dureté de la roche à traiter posa à l'usage de continuel problèmes de mise au point, tantôt en matière de forage et de minage, entre autres celui d'un fractionnement suffisant, tantôt en matière de broyage.

Une équipe d'ingénieurs, consciente de l'enjeu économique et social que proposait la nouvelle phase des exploitations, s'affairèrent à les résoudre. Barzin fut à plusieurs reprises à leur côté sur place entre 1949 et 1951. Il se rendit aussi aux Etats-Unis en automne 1950 et février 1951, activant les fournitures de matériel commandé pour Manono et négociant leur financement par l'E.C.A.

Déjà septuagénaire, Henry Barzin ne cessait de déployer son énergie pour mener à bien un projet auquel il croyait et qu'il se proposait comme dernière œuvre d'une féconde carrière d'ingénieur et de chef d'entreprise.

Le nouveau complexe « Roches dures », impressionnant par sa taille, démarra en 1952 et fonctionna pendant près de cinq ans. Il produisit environ 5000 tonnes de cassitérite extraite de la partie inaltérée et dure du gisement de Manono. Mais, compte tenu de la teneur en étain relativement faible en regard des opérations de production, une exploitation du genre ne pouvait être rentable que soutenue par un prix élevé de l'étain.

Or, les années 1956 et suivantes furent des années difficiles pour tous les pays producteurs d'étain, soumis à des limitations d'exportation de leurs produits, instituées dans le cadre de l'Accord International de l'Etain, pour soutenir les cours de ce métal. Dès lors, la décision d'arrêter la marche des installations des « Roches dures » fut prise en attendant le retour de conditions économiques meilleures.

Si dans la suite celles-ci devinrent plus favorables, la situation intérieure du Congo après son accession à l'indépendance ne put faire renaître le climat requis pour reprendre l'exploitation de la pegmatite dure de Manono. Vingt ans après Barzin, cette reprise figure toujours au programme de la société

zaïroise concessionnaire de cette importante réserve minière.

Homme de caractère et lutteur de nature soumis à la pression d'impératifs économiques et financiers puissants, Henry Barzin a évidemment ressenti cet échec. Il n'empêche que son nom se trouve indissolublement uni à celui de Manono, centre minier dont il fut le créateur et l'animateur.

Citons encore à l'actif de Barzin la valorisation de la tantalite associée à la cassitérite extraite du gisement de Manono ainsi que les études, poussées jusqu'aux essais en usine pilote, entreprises dès 1951 pour valoriser le spodumène, minerai de lithium, autre substance abondamment présente dans la pegmatite de Manono. En ce dernier domaine Henry Barzin, devinant les usages nouveaux que trouveraient à l'avenir les sels de lithium dans les industries modernes, fit œuvre de pionnier. Sous son impulsion donnée à l'époque, le projet de valoriser le spodumène présent à Manono demeure inscrit au rang des réalisations que le Zaïre tient en réserve. Il est en effet reconnu que Manono compte pour une des principales ressources de spodumène du monde.

Né pour l'action, Henry Barzin a été tout au long de sa vie d'ingénieur à la recherche de projets et de créations industrielles. Chef énergique, il sut persuader et enthousiasmer ses collaborateurs. Il était taiseux et avare d'éloges, juste et très sensible aux efforts et aux dévouements qu'il savait susciter autour de lui. Sous des dehors peu expansifs, parfois bourrus, se cachait un cœur généreux et une bonté foncière.

Les traits secrets, atténués par un sourire bienveillant aux lèvres, telle est l'image parfaitement ressemblante que nous donne de Henry Barzin le buste du sculpteur Dupagne, que les administrateurs et le personnel de la Cie Géomines offrirent à leur administrateur délégué pour son 65^e anniversaire.

Au cours de la longue carrière professionnelle de Henry Barzin tant à l'UMHK qu'après son accession à d'autres hautes responsabilités, Madame Barzin, née Germaine Terfve, épousée à Elisabethville en 1921, fut une compagne d'élite, cultivée et charmante. Accompagnant partout son mari, elle sut, partout aussi, lui créer un intérieur raffiné, un jardin toujours ordonné et fleuri où se détendre, où trouver une affection attentive.

Si l'UMHK et Géomines lui ouvrirent de grands champs d'initiatives et d'action, il faut encore citer parmi les affaires auxquelles Henry Barzin donna son impulsion ou l'empreinte de son esprit d'entreprise: La Cie Géologique et Minière du Ruanda-Urundi (Géoruanda) exploitant la mine d'étain de Rwinkwavu au Ruanda (1945), les Ateliers de Constructions Métalliques d'Usumbura et aussi la Brasse-

rie de Manono, spécialement installée pour fournir aux populations locales une boisson saine à des prix raisonnables.

Outre ses fonctions d'administrateur délégué et directeur général de la Cie Géomines (1934-56), Henry Barzin se vit confier un mandat d'administrateur dans plusieurs sociétés: Minière de la Luama, Charbonnage de la Luena, Charbons de la Lukuga, Société Générale de l'Etain, Ateliers de la Louvière-Bouvy, Ateliers de Construction et Chaudronnerie de l'Est.

Membre associé de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer depuis 1938, Henry Barzin participa de temps à autre aux réunions et travaux de sa Section. Il y présenta un mémoire intitulé: «Problèmes d'exploitation et de traitement des minerais primaires inaltérés de Manono» (1952).

Le 31 décembre 1971, à l'âge de 87 ans, Henry Barzin succomba des suites d'une courte maladie.

Son éloge funèbre fut prononcé par M. R. Van Ganse, directeur, en séance de Classe le 28 janvier 1972.

Distinctions honorifiques: Officier dans les trois Ordres nationaux de Léopold, du Lion et de la Couronne. La Croix civique de 1^{re} classe lui fut décernée pour son dévouement lors de l'épidémie de grippe espagnole.

15 juillet 1977.

[P.S.]

P. Leynen.

BATJOENS (*Charles*), Landmeter (Scheldewindeke, 24.4.1886 - Sint-Amandsberg, 18.6.1978). Zoon van Livinus en van Van Den Meersschaut, Marie-Octavie; echtgenoot van De Paep, Juliana.

Charles Batjoens, na de voleindiging van de moderne humaniora, vervolgt zijn studies aan het Sint-Amandsinstituut te Gent, waar hij zijn diploma van landmeter behaalt. Op 1 maart 1906 treedt hij in dienst bij de Staatsspoorwegen te Antwerpen als klerk. Zijn kandidatuur voor de post van landmeter bij het Kadaster van de Onafhankelijke Kongo-staat wordt op 17 mei 1907 weerhouden. Gedurende enkele weken volgt hij dan de cursus in de koloniale opleiding op het Departement van Financiën. Op 8 juni 1907 wordt hij voor een periode van 3 jaar aangeworven als landmeter bij het Kadaster, 2e klasse, dit aan een loon van 3000 F. Hij gaat schep te Antwerpen op de *Bruxellesville* op 20 juni. Eens in Kongo aangekomen, wordt hij aangewezen om verbonden te worden aan de Kommissie ter Afbakening van de gebieden der Inboorlingen in het Distrikt van de «Stanley Pool». Zijn loon wordt verhoogd tot 3500 F op 16 juni 1908 en tot 4000 F

op 16 juni 1909. Hij tekent een gedetailleerde kaart van het gebied begrepen tussen de «Stanley Pool», Inkisi, de spoorweg en de Kongostroom. Gepromoveerd tot de 1e klasse van zijn graad, vertrekt hij op 7 juni 1910 aan boord van de *Bruxellesville* naar Antwerpen, waar hij op 26 juni ontscheept. De 7e september van datzelfde jaar ontvangt hij de Onderscheiding van Verdienste.

Bevestigd in zijn graad van landmeter bij het Kadaster 1e klasse door een ministerieel besluit van 27 december 1910, gaat Charles Batjoens scheep te Antwerpen op de *Elisabethville* op 4 februari 1911. Hij komt aan te Boma op de 25e van die maand. Eén dag later wordt zijn loon verhoogd tot 10 000 F. Op 7 april 1911 wordt hij aangeduid als hoofd van de Zending ter Afbakening van de Gebieden der Inboorlingen, werkend in de zone van Bus-Bloc te Busanga in het Evenaarsgebied. Op 2 mei wordt hij benoemd tot waarnemend substituut. De 15e december 1911 wordt hij aangeduid om zijn functies waar te nemen in het Distrikt van het Leopold II-meer te Inongo. Op 1 maart 1913 wordt zijn loon verhoogd tot 10 500 F. Op 12 april ontvangt hij de Onderscheiding van Verdienste met 2 armen. De 21 juni 1913, op het einde gekomen van de looptijd van het kontrakt, komt hij aan te Boma. De 27e scheept hij in op de *Albertville* met bestemming Europa. De 20e november wordt hij ontlast van zijn functies, dit op eigen aanvraag en om persoonlijke redenen. De 27e mei 1914 wordt hij tenslotte ontslagen van deze functies, eveneens op eigen aanvraag.

Charles Batjoens hernam op het einde van het jaar 1913 trouwens zijn betrekking bij de Staats-spoorwegen. Gedurende de Eerste Wereldoorlog is hij lid van een inlichtingendienst die de Belgische militaire overheid op de hoogte houdt van de Duitse activiteiten in het bezette land.

Van 27 maart tot 15 december 1925 vertrekt hij opnieuw naar Kongo op bijzondere zending als landmeter bij de «Société des Ciments du Congo» te Lukala. Hij vervolgt tenslotte zijn carrière bij de Nationale Maatschappij der Staatsspoorwegen, in de exploitatiediensten. Op 1 mei 1946 is hij gepensioneerd honorair stationschef 2e klasse.

Eretekens: Onderscheiding van Verdienste met 2 armen; Burgerlijk Kruis 1e Klasse 14-18; Burgerlijk Kruis 2e Klasse; Onderscheiding voor het 100-jarig bestaan van België; Veteranenkruis van Koning Albert; Gouden palmen der Kroonorde; Ridder in de Orde van Leopold II; Burgerlijk Kruis 1e Klasse; Medaille voor het Vijftigjarig bestaan van Belgisch-Congo.

25 mei 1979.

[Comm.]

Pierre Salmon.

Arch. van het Min. van Buit. Z. — Afrikaanse Arch. — Inschrijvingsregister 169 (889). — Persoonlijke Dossiers SPA 1098 en 11 255 (K 2123).

BAUER (de) (*Raphaël*), Chevalier, Banquier et Consul général d'Autriche-Hongrie à Bruxelles (Buttenwiesen, Bavière, 25.8.1843 - Bruxelles, 10.1.1916). Fils de David et de Maier, Mina; époux d'Alice Lambert.

Raphaël de Bauer passa sa jeunesse en Bavière où il faisait partie de la communauté juive. A l'âge de vingt ans, il vint habiter la Belgique et, le 29 octobre 1867, il épousait à Bruxelles Alice Lambert, fille du banquier Samuel Cahen, dit Samuel Lambert, agent de la maison Rothschild en Belgique. Le 1^{er} septembre 1868, Raphaël de Bauer était agréé comme consul d'Autriche à Bruxelles.

C'est le moment de sa carrière où il fut entraîné dans le tourbillon du financement international de diverses lignes de chemin de fer. Il entra au service de la banque de Fernand Bisschoffsheim et de Maurice de Hirsch. Le jeune Raphaël de Bauer servit d'intermédiaire entre Bruxelles et Vienne dans diverses transactions. En 1870, la banque Bisschoffsheim et de Hirsch était mise en liquidation et ses activités financières étaient reprises par la Banque de Crédit et de Dépôt des Pays-Bas, qui ouvrit, en 1870, à Bruxelles, une succursale; Raphaël de Bauer en devint directeur, conjointement avec Joseph Montefiore Levi.

Le 31 juillet 1871, de Bauer s'installait avec sa famille à la rue de la Chancellerie et y transférait les services de la banque. A cette époque, par suite de la guerre entre l'Allemagne et la France, Bruxelles était devenu une des places financières les plus importantes d'Europe du fait de sa neutralité.

Après la défaite de la France, l'Allemagne exigea le paiement d'une somme de 5 milliards de francs-or comme condition d'évacuation du territoire français. Un premier emprunt de libération de deux milliards lancé en 1871 avait été presque entièrement souscrit par la Banque Rothschild. La Banque de Crédit et de Dépôt des Pays-Bas, qui n'avait participé que pour une faible part dans cette opération, entreprit des pourparlers avec la Banque de Paris en vue d'une fusion, afin de prendre une part plus importante à l'occasion du deuxième emprunt français lancé en 1872. Les deux banques fusionnèrent le 2 janvier 1872; et c'est ainsi que naquit la Banque de Paris et des Pays-Bas. La plus grande part de la souscription vint de Bruxelles et voilà pourquoi le comptage des pièces d'or en vue de leur transfert en Prusse se fit à Bruxelles, qui présentait également l'avantage de la neutralité.

Raphaël de Bauer, qui était devenu le directeur de la succursale belge de la Banque de Paris et des Pays-Bas, fut mêlé en 1874, aux tractations relatives à l'acquisition des îles Philippines, à laquelle Léo-

pold II avait songé un moment ; toutefois, ce projet demeura sans suite. Mais lorsque Léopold II s'intéressa à l'expansion économique de la Chine et à l'œuvre civilisatrice à entreprendre en Afrique, la Banque de Paris et des Pays-Bas intervint pour financer ces entreprises.

En 1879, Raphaël de Bauer reçut de l'Empereur d'Autriche, concession de noblesse avec le titre de chevalier, vraisemblablement parce qu'il avait joué un rôle d'intermédiaire lors de la transformation d'une compagnie de chemins de fer turque en société autrichienne et pour y avoir introduit des directeurs austro-hongrois.

La mort de Jonathan Bisschoffsheim en 1883 et le décès, en 1886, de Goldschmidt, qui avait remplacé Georges Montefiore Levi, raffermissaient la position de Raphaël de Bauer dans le monde des affaires au moment où Léopold II se lançait dans de grandes entreprises dans les pays d'outremer.

Le beau-frère de de Bauer, Léon Lambert, qui avait succédé dans les affaires bancaires à son père Samuel mort en 1875, était devenu le banquier des affaires coloniales de Léopold II. Il est probable que de Bauer soutint, de 1881 à 1883, les tractations de Léon Lambert à Paris, lors des discussions au sujet du partage des rives du fleuve Congo. En effet, c'est à la même époque qu'il demanda la reconnaissance, en Belgique, du titre de noblesse obtenu en Autriche. Mais on exigea qu'il acquière au préalable la naturalisation, ce qui fut fait le 26 juillet 1883, avant de lui accorder la grande naturalisation belge le 6 juin 1884 ; il obtint son introduction dans la noblesse belge, avec titre de chevalier, le 20 avril 1885, entre la clôture de la Conférence de Berlin, où le partage des territoires en Afrique avait été signé avec les puissances, dont la France notamment, et la proclamation de l'Etat Indépendant du Congo.

La reconnaissance de ce nouvel Etat constituait une occasion intéressante d'expansion des activités bancaires et de Bauer n'y demeura pas insensible, d'autant plus qu'il restait seul directeur de la succursale de Bruxelles. Dès le 22 août 1889, avec Léon Lambert et la Maison Brugmann, Raphaël de Bauer souscrivit une participation à la constitution de la Compagnie du Chemin de Fer du Congo. Cette activité vint à point pour remplacer celles engagées en Argentine qui s'interrompirent brusquement en 1890, suite à l'effondrement d'une banque de Londres.

Raphaël de Bauer, grâce à son gendre Auguste Léon, regroupa les affaires ferroviaires, auxquelles s'était intéressée la succursale de Bruxelles, en une Banque Belge des Chemins de Fer, constituée en 1894 avec un groupe de banquiers autrichiens et allemands. Auguste Léon, secrétaire général de la

nouvelle banque, fit ouvrir deux sièges, l'un à Bruxelles, l'autre à Vienne et acquérir des participations importantes dans les affaires ferroviaires américaines et italiennes. En 1914, les Allemands firent dissoudre cette banque comme bien ennemi.

En 1895, la Banque de Paris appelait Raphaël de Bauer au sein de son conseil d'administration ; en outre, il assumait, à partir de 1896, la présidence du Comité consultatif de Bruxelles.

C'était l'époque où le gouvernement chinois désirait construire le chemin de fer Pékin-Hankow ; de Bauer entra en relation avec des groupes américains et belges. Le 23 février 1897, la Société Générale de Belgique et la Banque de Paris mettaient sur pied la Société d'Etudes pour le Chemin de Fer de Hankow à Pékin. La Banque de Paris souscrivit 24% du capital et fut représentée au sein du conseil d'administration par Raphaël de Bauer. Le contrat provisoire avec le gouvernement chinois fut signé en mai 1897 et c'est Raphaël de Bauer, au nom de la Banque de Paris et de la Société Générale, qui versa le cautionnement auprès de la Banque Sino-Russe. La France et la Belgique, grâce à ce contrat, purent livrer une partie importante du matériel de voie et du matériel roulant nécessaires pour cette ligne de 1300 km de longueur. L'accord définitif avait été conclu à Shangai le 28 juin 1898. La première tranche de l'emprunt émis rencontra un succès tel qu'il fallut y appliquer un coefficient réducteur. Pendant tous les pourparlers, Raphaël de Bauer avait servi de négociateur pour la Banque de Paris avec la Société Générale et la Banque Sino-Russe.

A la même période, la construction du chemin de fer du Congo arrivait à son terme. Pour coordonner la mise en valeur du Congo et l'expansion belge en Chine, un groupe de banques belges, allemandes et françaises, constitua, en 1899, la Banque d'Outremer. La succursale belge de la Banque de Paris y participa avec la Société Générale ; le baron Léon Lambert, anobli par Léopold II en 1896, en fut le premier président et Albert Thys, le premier administrateur délégué.

Le 28 mars 1900, Raphaël de Bauer et Albert Thys, avec près de cinquante participants, fondaient la « Compagnie Internationale d'Orient » dont l'objet s'étendait de l'étude à la réalisation de toutes opérations d'industrie, de travaux publics, de commerce et de finance dans les pays d'Orient et, particulièrement en Chine. Elle participa à un syndicat anglais qui racheta les mines de Kaiping et confia la direction des travaux à Emile Francqui et à Herbert Hoover. Pendant toutes ces transactions, le chevalier de Bauer servait d'intermédiaire entre la Banque d'Outremer, la Banque de Paris, le ministre

belge des Affaires Etrangères et, même, le Palais Royal.

En 1908, les dirigeants de la Banque d'Outremer émettent l'idée de créer au Congo une banque pouvant émettre des billets tout en traitant des affaires commerciales, même jusqu'au Congo français où rien de ce genre n'existait. La Banque de Paris acquiesça à cette proposition. Raphaël de Bauer fit partie du conseil d'administration de la Banque du Congo Belge dès sa fondation le 11 janvier 1909 et y demeura jusqu'à sa mort.

En 1911, la Banque du Congo Belge reçut le privilège d'émettre des billets, à condition de s'en tenir aux opérations bancaires, à l'exclusion de toute opération commerciale. Aussi, le 10 août 1911, la Banque de Paris participa à l'augmentation de capital et à la constitution d'une « Banque Commerciale du Congo » pour reprendre les activités désormais interdites à la Banque du Congo Belge. Peu après, la Banque de Paris participait à la création de la « Banque du Commerce d'Anvers », correspondant, dans cette ville, à la Banque Commerciale du Congo.

En 1910, il devint encore administrateur de la Compagnie Congolaise pour le Commerce et l'Industrie et de la Société de Recherche Minière du Katanga.

En août 1914, la deuxième guerre mondiale mettait fin temporairement à l'expansion bancaire échaudée par le chevalier Raphaël de Bauer. Il n'eut pas l'occasion d'en voir la reprise, car il décédait à Bruxelles le 10 janvier 1916. Raphaël de Bauer fut un grand banquier de stature internationale; contrairement à ses contemporains, il ne fonda jamais sa propre banque, mais préféra servir plus modestement comme directeur au sein d'une société anonyme. Cela ne l'empêcha point d'y imprimer un esprit d'entreprise et de promouvoir l'initiative privée dans le cadre général d'une économie libérale qui favorisa l'expansion commerciale et industrielle de la période antérieure à 1914.

17 janvier 1984.

A. Lederer.

[M.L.]

Sources : Fiche signalétique de l'Acad. r. Sci. Outre-Mer. — Arch. de la Banque du Congo Belge. — Arch. du Min. des Aff. Etrang. — Rapport annuel, exercice 1971, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, Bruxelles, 1972, p. 21-26. — PIRENNE, 1976. Bauer (Raphaël de), *Biographie nationale belge* (Bruxelles), 39, col. 79-94.

BAUW (DE) (*Anatole Constant Armand*), (Note rectificative et complémentaire au t. 7 A, col. 30), Administrateur de sociétés (Gand, 17.4.1887 - Uccle, 6.1.1961). Fils d'Oscar (*Biographie belge d'Outre-Mer*, t. 1, col. 91) et d'Elvire Vander Beke, et

neveu de Guillaume De Bauw (*Biographie belge d'Outre-Mer*, t. 2, col. 46)

Après des études à l'Institut supérieur de commerce de l'Etat à Anvers, De Bauw obtint, en 1908, les diplômes de licencié en sciences commerciales, consulaires et coloniales.

Après un stage commercial de deux années à Londres, il est nommé le 30 juillet 1910 directeur de l'Industrie et du Travail au Vice-Gouvernement Général du Katanga sous l'autorité du gouverneur Wangermée.

Il rejoint son poste à Elisabethville via le Cap, le lendemain du jour où la capitale du Katanga est reliée par le chemin de fer à la Rhodésie.

La tâche confiée au jeune fonctionnaire était lourde, car il s'agissait d'organiser un service nouveau à compétences multiples et notamment celle qui concerne la main-d'œuvre indigène dont l'immigration pose des problèmes délicats.

L'implantation des colons retient également son attention. Elle était vivement souhaitée par le Gouvernement en raison des ambitions de nos voisins du Sud dans une région non délimitée et dans laquelle les richesses minérales s'avéraient considérables.

De Bauw eut à faire face, pendant la guerre 1914-1918, à de nouveaux problèmes : exportations accrues, ravitaillement des troupes en campagne dans des conditions financières difficiles.

En 1915, sa carrière prend une direction nouvelle par une réforme administrative qui englobe ses attributions dans le service des affaires économiques dont il devient directeur.

Durant un congé en Angleterre, en 1916, il demande une mise en disponibilité pour occuper temporairement les fonctions de directeur général en Afrique du Comité Spécial du Katanga.

Rentré en Belgique en 1919, il publie en français et en néerlandais *Le Katanga*. De retour au Katanga, il s'oriente vers les affaires privées : Compagnie Foncière du Katanga, Compagnie d'élevage et d'alimentation du Katanga et participe à la fondation des Brasseries du Katanga.

En 1921, il fut nommé membre de la Commission pour la Protection des Indigènes.

En août 1928, il est appelé à la direction de la Compagnie Cotonnière Congolaise (Cotonco) dont il devient administrateur délégué et plus tard président. Il joue un rôle essentiel dans le développement de cette société, comme d'ailleurs dans celui de la culture cotonnière au Congo, conditionné par la création de nouvelles usines d'égrenage, d'huileries pour le traitement des graines, de postes d'achats et de pistes cotonnières.

A son intervention fut créé le « Comité Cotonnier Congolais » (1929), groupant toutes les entreprises cotonnières dans la coordination de leurs efforts pour l'amélioration de la qualité du coton sur le plan de l'homogénéité et du haut grade.

Sur le plan agronomique une collaboration de plus en plus étroite avec les services techniques de l'Institut national pour l'Etude agronomique du Congo fut mise sur pied.

Il restait un problème à résoudre : les planteurs de coton ne comprenaient pas les fluctuations des cours d'achat dues aux variations des prix de vente sur les marchés mondiaux. De Bauw proposa la formule originale du potentiel encouragée par le Gouvernement et dont les effets furent particulièrement heureux. Elle fixait la rémunération du planteur en fonction de la valeur de réalisation de la récolte antérieure, réduisant au minimum les fluctuations de revenus que les producteurs tiraient de leur récolte.

Une caisse de réserve cotonnière fut créée et les planteurs conservaient la propriété du coton qu'ils livraient aux industriels, le comptoir de vente des cotons, sous le contrôle gouvernemental ayant la charge de la réalisation.

Après plusieurs voyages d'inspection en Afrique jusqu'en 1937, De Bauw y réside de 1940 à 1944, en tant que représentant général du groupe de la Cotonco. De 1942 à 1944, il avait été appelé à siéger au Comité Permanent chargé de délibérer sur la gestion des affaires de la Colonie. Il fait un ultime voyage en Afrique en 1949.

Il fut administrateur de la CITAS, de l'Intertropical-Comfina, de la CCCI, la SOCONGA et d'autres filiales de sociétés belges au Congo, au Mozambique, en Angola et en Afrique Equatoriale Française. Il a été membre du Conseil d'administration du Fonds du Bien-Etre indigène. Il était président du Conseil supérieur de l'Assistance sociale coloniale de 1950 jusqu'à 1959. A partir de 1955, l'état de santé de De Bauw l'amena à réduire peu à peu ses activités. Il y mit fin en 1959, deux ans avant son décès.

Grâce à son intelligence, son inlassable activité, son expérience des affaires doublée d'un sens social profond, De Bauw aura largement contribué à la prospérité des territoires d'Afrique placés sous la juridiction de la Belgique.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold, de l'Ordre royal du Lion, du Christ du Portugal, de l'Ordre d'Adolphe de Nassau du Luxembourg; Grand officier de l'Ordre du Mérite industriel et agricole du Portugal; Chevalier de la Légion d'Honneur; Chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre, etc.

4 avril 1972.

M. Van Den Abeele (†).

1 novembre 1984.

[Comm.]

Jean et Robert De Bauw.

Bibliographie : Le développement industriel au Katanga. *La Tribune congolaise* (Anvers), 1919, n° 16. — Le Katanga, notes sur le pays, ses ressources et l'avenir de la colonisation belge, avec une préface par Ernest Dubois, directeur de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers et membre du Conseil Colonial. Bruxelles, Larcier et Falk, 1920, IV, 170 + VII pp., in-8°, 102 illustrations. — Katanga, het land, zijn hulpbronnen en de toekomst van Belgische kolonisatie. De Nederlandsche Boekhandel, Antwerpen, 1920, in-12°, IV + 150 pp., 102 ill., 1 kaart. — Le Katanga, pays du cuivre. — *L'Événement illustré*, Bruxelles, mars 1920, in-4°, 32 pp., 101 photographes. — La main-d'œuvre indigène. — *L'Etoile du Congo* (Elisabethville), numéro spécial du 15 juin 1921, 6 pp. — L'industrie belge et le Congo. *Bull. Soc. belge d'Etudes et d'Expansion* (Liège), 37 (15 octobre 1921): 37: 254-262. — La colonisation européenne au Katanga, « Le Congo belge », la vie technique, industrielle, agricole et coloniale, Supplément, Paris, juin 1924, pp. 134-135. — Le coton en Afrique centrale. *Bull. Soc. belge d'Etudes et d'Expansion*, (Liège), février 1931, pp. 18-26. — Créons des besoins nouveaux aux indigènes. *Bull. trim. Comité Cotonnier congolais*, 1936, 3: 11-12, Bruxelles. — Un groupement professionnel colonial. le Comité Cotonnier congolais. *Bull. soc. belge d'études et d'expansion*, (Liège), 4: 3. — La situation économique au Congo Belge. *Bull. d'Information et de Documentation de la Banque nationale de Belgique*, 6: 231-234. — D'Alger à Boma, causerie. *Bull. inform. Cercle anc. Étud. Inst. sup. Comm. Etat à Anvers*, 1937, pp. 8-28. — Cotton growing in the Belgian Congo. *Empire cotton growing Review*, 1937, 4: 277-285. — Comment utiliser les ressources des caisses de chefferie? *Bull. trim. Comité Cotonnier congolais*, (Bruxelles), pp. 69-72. — L'essor de la culture cotonnière en Afrique centrale. *Bull. Soc. belge d'Etudes et d'Expansion* (Liège), 1938, 109: 39-44. — La production cotonnière. Interview, *Le Courrier d'Afrique* (Kinshasa), 14 (1943): 112-113. — Avons-nous un programme colonial? *Rev. colon. belge* (Bruxelles) 1945, 1: 4-7. — La Compagnie cotonnière congolaise, Le passé - L'avenir. In: Trente années de culture cotonnière au Congo, Bruxelles, 1948, pp. 19-43.

BEECKMANS de WEST-MEERBEEK (Paul), Missionnaire (Antwerpen, 25.12.1904 - Albertville, 13.2.1955).

Le Père Paul Beeckmans est né à Antwerpen dans une famille de l'aristocratie. Il commença ses humanités à Paris, durant la guerre, et les continua dans sa ville natale. Entré chez les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), il reçut une partie de sa formation en Afrique du Nord, à Alger d'abord, où se trouvait le noviciat, à Carthage ensuite, où se trouvait le séminaire de théologie. Il finit ses études à Heverlee.

Mais, durant les années passées en Afrique du Nord, il s'intéressa vivement à l'étude de la langue arabe et, à la fin de son séjour, il en avait déjà une connaissance « encourageante ». Il s'offrit même à travailler en pays musulman. « Mon attrait pour les missions musulmanes n'a fait que s'accroître depuis que je suis en Afrique et que je connais mieux les Arabes, apprenant leur langue avec enthousiasme », écrit-il alors.

Cependant, après son ordination en 1931, ce ne fut pas vers l'Afrique du Nord qu'il fut dirigé, mais on l'envoya au Congo, dans ce qui était alors le Vicariat apostolique de Baudouinville, et qui est actuellement le diocèse de Kalemie. Il commença son apostolat à la mission d'Albertville (Kalemie). Il fut nommé bientôt au petit séminaire de Lusaka, jusqu'en 1936, puis à la mission de Mpweto dont il

devint responsable 2 ans plus tard et où il resta jusqu'en 1944.

A ce moment, il revint à Albertville comme supérieur de la mission. Pour ceux qui ont connu cette époque, la figure du Père Beeckmans n'est jamais séparée du souvenir d'Albertville : c'est là qu'il donna toute sa mesure. Au moment où il arrive à Albertville, la mission avait à desservir un territoire grand comme la Belgique ; en plus du centre d'Albertville qui grossissait à vue d'œil, la mission avait la charge de 45 chapelles-écoles dispersées dans la brousse. Plus tard, en 1948, on fonda la mission de Lubuye qui reprit la plupart des chapelles-écoles. Dorénavant, la mission d'Albertville s'occupera surtout du C.E.C. (Centre Extra-Coutumier).

Le Père Beeckmans était un homme dont on dirait actuellement qu'il savait allier l'évangélisation avec le souci du développement. Sans doute ne s'est-il jamais posé la question en ces termes, comme tant d'autres du passé. Il songeait à l'évangélisation, mais il allait de soi que si l'on prêche l'amour des autres, on doit soi-même s'intéresser à leur sort et essayer de faire pour eux ce qu'on peut. Mais si chacun adopte facilement cette façon de voir, encore les réalisations dépendent-elles du dynamisme de la conviction personnelle, de la perception concrète des besoins, de la compréhension des personnes et des situations, du sens de l'organisation et de qualités humaines telles que le courage, le sens des relations, le tact et l'équilibre. Toutes choses que possédait Paul Beeckmans. Il n'était ni leader, ni tribun. Il dirigeait calmement et sans bruit, mais efficacement.

Il eut notamment un grand souci de l'enseignement dans sa mission : nouvelles écoles, nouveaux bâtiments scolaires pour les écoles déjà existantes. Une de ses dernières initiatives fut de faire les démarches pour obtenir des écoles de quartier pour les filles africaines. Il montrait un grand souci pour les instituteurs qu'il suivait de près et aidait de ses conseils. Durant le temps où la mission était responsable d'un territoire très étendu, il s'occupait aussi des dispensaires situés sur toute la mission.

Au C.E.C., il était aumônier du « Cercle des évolués » et il fut à l'origine du stade des sports pour l'obtention duquel il dut faire des démarches longues et difficiles.

Une paroisse européenne était née aussi par l'afflux croissant d'Européens : Paul Beeckmans s'en occupait avec zèle et tact.

Si l'on en juge par la foule qui assista à ses funérailles, tout le monde l'estimait et l'aimait, Européens et Africains : pour ces derniers il était le « Padri Mkubwa Paolo ».

Paul Beeckmans avait cependant une santé précaire et souffrait régulièrement d'hypertension. Il fut emporté par une congestion cérébrale dans la nuit du 12 au 13 février 1955. Il avait 50 ans.

Août 1983.

J. Grosjean.

[M.S.]

Réf. : Grands Lacs, Namur, Notices nécrologiques 1956, pp. 60-64.

BEKEN(VAN DER) (*Louis*), Missionaris (Nieuwkerken, 1.10.1905 - Wilrijk, 29.4.1969). Zoon van Jozef en van Van Goethem, Maria.

De steeds blijmoedige en gemakkelijk lachende Pater Louis kwam na de vormingsjaren en de pries-terwijding (2.2.1931) bij de Missionarissen van het H. Hart, naar Kongo op 22 september 1933. Daar was hij leraar aan het klein Seminarie, rector van de posten Bokuma en Bamanya, de parochie Coquilhatville-Bakusu, overal met dezelfde ijver, altijd actief en vriendelijk-gedienstig voor iedereen. Tevens was hij lid van de bisschoppelijke raad en *Vicariss Delegatus* van de Apost. Vikaris, aan wie hij trouwens zeer gewaardeerde diensten bewees. Op 1 april 1960 ging Pater Louis definitief naar België. Daar had hij volop bezigheid met allerlei, vooral pastorale taken in Borgerhout, Asse, Den Haan; daarna te Carnières (30.7.1963), als aalmoezenier in de « Home Sacré-Cœur » en godsdienstleraar aan de gemeenteschool, totdat hij zwaar ziek en uitgeput op 11 april 1969 naar de kliniek werd gebracht, enkel om daar korte tijd nadien te overlijden.

Bibliografie: *Annales*, Borgerhout: p. 46, 1935, pp. 36-37, 81-82, 104-105, 49, 1938, pp. 104-106, 276-277, 51, 1940, 174-176.

7 september 1981.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Lit.: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta*, 14, 284. — *Annalen*, Borgerhout, Onder Ons, juni/juli, 1969. — *Asca Nostra*, 11 (1969 - Nr. 2): 38-40. — *Provincialia*, Borgerhout, april 1969, pp. 129-130. — 50 jaar in Zaire, extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975. — *Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart*, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 156-157.

BELLEFROID (de) (*Victor Jacques Hyacinthe*), Ingénieur agronome (Seraing, 31.1.1886 - Liège, 22.11.1964).

Il sort ingénieur agronome de l'Institut Agronomique de l'Etat à Gembloux en 1908 et est engagé comme contrôleur forestier du Congo où il part directement.

Il sera bientôt chef de culture. Il crée les stations agricoles gouvernementales de Djombo, Bodala et Befori dans la Lofoi supérieure. De 1911 à 1915, il

est Agricultural Superintendent de la Société Lever Brothers et crée au Congo plusieurs stations pour la multiplication de l'Elaëis. De 1915 à 1918, rentré en Belgique, il remplace son frère, tué à l'ennemi, et s'occupe du commerce des parents.

En 1919, il retourne au Congo et rachète Lukolela à l'Etat pour y faire la culture du cacao et du café. Cette station était à cette époque complètement envahie par la brousse. Mais il eut la surprise d'y découvrir des cacaoyers donnant jusque 10 kg de cacao sec. Il plante alors des cacaoyers sans désespérer et crée en 1921 la Société Anonyme de Lukolela Plantations dont il devient le premier administrateur-directeur général. Cependant, il s'était assuré le concours de deux spécialistes des affaires congolaises, le Dr Abrassart, ancien médecin de l'Abir et M. Breulette. Au rythme de 100 ha de cacaoyers par an, il est bientôt à la tête d'un domaine de 800 ha avec en plus 50 ha de caféiers. Il atteint 250 kg de cacao sec à l'ha. Sa société est donc prospère. On surnomme gentiment M. de Bellefroid «Bembele» (= le moustique).

De la fin 1931, date de sa rentrée en Belgique jusqu'en 1947, il reste administrateur et conseiller technique de Lukolela Plantations. Il assume en même temps les fonctions de commissaire de la Sté Immobilière du Kivu, la SIMAK.

Il fait de nombreuses conférences, publie des études multiples, voyage en Afrique et en Europe; il est co-fondateur de l'Ecole coloniale de Liège. Il prend sa retraite en 1948 et décède à Liège le 22 novembre 1964 après une vie consacrée intégralement au Congo.

Distinctions honorifiques: Etoile de service du Congo; Chevalier de l'Ordre de Léopold; Officier de l'Ordre royal du Lion.

Publications: Compte Rendu de la Mission Bellefroid dans le District de l'Equateur. *Bull. Agr. Congo*, 1911, 2: 611. — Note sur la Culture du Cacaoyer dans l'île de San Tomé. *Ibid.*, 1920, 9. — Note sur la Culture du cacaoyer dans les terres rouges de Lukolela. *Ibid.*, 1928, 19: pp. 1-55. — Culture industrielle dans l'Equateur. *Agr. et Elev. au Congo*, 1927, p. 255 et 1928, p. 8. — A propos d'essai d'établissement d'une formule de vente de cacao, *Ibid.*, 1932, p. 143. — Le marché du cacao. *Ibid.* 1932, p. 172. — Etude sur la crise agricole du Congo Belge. Société d'Etude et d'Expansion, 1932, p. 150. — Proposition concernant les grandes cultures au Congo Belge - Journées d'Agronomie Coloniale, 1933. — Stabilisation des prix du cacao. *Agr. et Elev.*, 1933, p. 28. — Les vues officielles britanniques sur la propagande internationale du cacao. *Ibid.*, 1933, p. 86. — Un cartel des producteurs. *Ibid.*, 1933, p. 181. — Intervention de la Belgique pour le Congo. — *Bull. Assoc. Vétér. Col.*, 1933, pp. 5-6. — La culture du caféier. — Journées financières, 1934. — Un séchoir mixte à cacao - Matériel Colonial, 1937.

11 septembre 1980.

P. Staner (†).

[A.L.]

BEQUAERT (*Maurits Leopold Maria*), Ingénieur, Ornitholoog, Archeoloog (Brugge, 25.8.1892 - Brugge, 24.10.1973).

Toen Maurits Bequaert tot erelid werd verkozen van «Dodonaëa» verscheen in het *Biologisch Jaarboek Dodonaëa* een artikel van de hand van Prof. P. van Oye met als titel: Ons Nieuw Erelid Maurits Bequaert (1). Hij was 75 jaar toen hem deze eer te beurt viel. Toen hij tachtig werd verscheen een speciaal nummer van *Africa-Tervuren* aan hem opgedragen. De inleidende bijdrage droeg als titel: Maurits Bequaert wordt tachtig. Zijn leven en zijn twee reizen naar Zaïre voor de Prehistorie (2). Met Maurits Bequaert ging op 24 oktober 1973 een man heen die als het ware een driedubbele loopbaan achter de rug had: ingenieur, ornitholoog en archeoloog.

Hij volgde het lager onderwijs in zijn geboortestad. Het middelbaar onderwijs genoot hij te Aalst in het Sint-Jozefcollege. Inderdaad was zijn vader benoemd tot hoofdinspecteur van het lager onderwijs in het oostelijke gedeelte van Oost-Vlaanderen. Op 19-jarige leeftijd keerde Maurits met zijn familie terug naar Brugge. Hij had toen de Oude Humaniora achter de rug. Op de schoolbanken was zijn belangstelling gegroeid voor de oude culturen bij het lezen van Herodotus en Xenofoon's verhaal «De Anabasis». Hij koos echter geen historische studierichting aangezien hij zich aan de Universiteit te Gent liet inschrijven als student in de Burgerlijke Bouwkunde. Voordat de Eerste Wereldoorlog uitbrak had hij het diploma van burgerlijk conducteur op zak. In oktober 1914 vervoegde hij het Belgische leger als vrijwilliger. Na de oorlog keerde hij naar huis als aspirant-hulpofficier van de Genie. Verschillende eretekens en zes frontstrepen getuigen van zijn moed tijdens oorlogsactiviteiten. In het begin van 1919 hervatte hij zijn studies te Gent. In 1921 verwierf hij het diploma van burgerlijk ingenieur.

Kort daarop begon zijn koloniale loopbaan. Inderdaad benoemd tot adjunct-ingenieur van Bruggen en Wegen ten voorlopige titel op 18 november 1921, vertrok Maurits Bequaert vanuit Antwerpen met de *Albertville* op 12 november 1921. Hij kwam op 30 november te Boma toe. Op 6 december 1921 werd hij voorlopig aangesteld als attaché bij de studiedienst van de haven van Kinshasa. Op 22 februari 1922 werd hij aangesteld als attaché bij het Bestuur van Openbare Werken. Op 16 september werd hij attaché bij de Evenaarsprovincie. Op 1 januari 1923 werd hij benoemd tot ingenieur 2de klasse ten voorlopige titel. Op 1 juli 1924 werd hij benoemd tot ingenieur ten voorlopige titel. Hij ver-

trok te Boma aan boord van de *Elisabethville* op 6 december 1924 om op Kerstdag in Antwerpen toe te komen. Op 16 maart 1925 vertrok hij vanuit Antwerpen om op 1 juni 1925 te Boma toe te komen. Op 31 mei werd hij aangeduid voor de Evenaarsprovincie. Op 17 juni nam hij de directie over van de Dienst van Openbare Werken. Op 11 september 1926 werd hij aangesteld als attaché bij de dienst van de hoofdingenieur van Openbare Werken. Op Kerstavond werd hij aangesteld als attaché in Ruanda-Urundi. Op 10 maart 1927 werd hij aangesteld om de functies te vervullen van diensthoofd bij Openbare Werken. Hij werd hoofdingenieur benoemd bij Bruggen en Wegen op 1 juli. Op 6 september 1929 ging hij met verlof. Zijn derde termijn ving aan op 12 maart 1930 toen hij werd aangesteld als attaché bij het Algemene Vice-Gouvernement van de Provincie Kongo-Kasai. Op 15 oktober 1931 werd hij attaché bij het Territorium Ruanda-Urundi. Op 18 april 1932 nam hij tijdelijk de directie van de Speciale Dienst van Neder-Kongo op zich. Op 26 december werd hij aangeduid om de functies te vervullen van chef van de brigade te Matadi. Hij werd op 3 mei 1933 in disponibiliteit gesteld in het belang van de dienst. Het eervolle einde van zijn loopbaan werd toegestaan op 9 januari 1935.

Het werk van Maurits Bequaert moet afwisselend en verscheiden geweest zijn. Zo legde hij talloze wegen aan zowel in moerassige gebieden zoals het wegennet bij Coquilhatstad (nu Mbandaka). In Ruanda en Urundi, nl. te Usumbura werkte hij aan het wegennet. Hij bouwde ook talloze bruggen zoals te Mbandaka, waarbij hij ook het klooster voor de E.Z. Vincentius a Paulo bouwde. Havenwerken blijken ook tot zijn specialiteit behoord te hebben, aangezien hij te Mbandaka de haven aanlegde en later te Matadi werken liet uitvoeren aan de kaaimuur. Dat hij ook gebouwen van openbaar nut liet oprichten, blijkt door de bouw van het postgebouw te Leopoldstad.

Pas na zijn koloniale loopbaan had hij plots tijd om zich met de archeologie bezig te houden. Een loopbaan als archeoloog moet hem al die jaren hebben aangetrokken.

In oktober 1934, reeds 41 jaar oud, liet hij zich dan eindelijk aan de Gentse Universiteit inschrijven in de Kunstgeschiedenis en Oudheidkunde. Hij beleefde van toen af het leven waarvan hij altijd gedroomd had. Het toenmalige professorenkorps maakt op de student een diepe indruk. Laten wij hier de namen vernoemen van P. De Keyser, F. Olbrechts, F. Speleers, Fl. Van der Mueren, E. Van de Velde, H. Van de Weerd en Aug. Vermeylen.

De latente interesse van Maurits Bequaert laaide nu pas voor goed op. Het verband tussen de Steen-

tijd en de Geologie bracht hem ertoe bij Prof. A. Schoep mineralogie te gaan studeren en bij Prof. A. Hacquaert, geologie.

Toen hij op 11 juli 1936 het diploma van licentiaat in de Kunstgeschiedenis en de Oudheidkunde behaalde had de nu archeoloog-ingenieur met kennis van geologie en mineralogie een stevige scholing achter de rug om een loopbaan als prehistoricus te beginnen. Dr. H. Schouteden, directeur van het toenmalige Museum van Belgisch-Kongo wenste de pas afgestudeerde op voorspraak van Prof. Olbrechts onmiddellijk in te schakelen als attaché. Dit mandaat werd officieel bekrachtigd op 15 april 1937 door minister Rubbens. Maurits Bequaert kreeg toen de leiding toevertrouwd van de Afdeling Prehistorie.

Nu begon voor Maurits Bequaert als het ware een nieuw leven. Hij trad in de echt met Juffrouw Jeanne Schotte, onderwijzeres gevormd aan de Normalschool te Brugge. Zij werd voor haar echtgenoot een verkleefde medewerkster. Enerzijds nam zij actief deel aan de archeologische werkzaamheden van haar man, anderzijds illustreerde zij zijn ornithologische studies met mooie aquarellen. Als attaché bij het Museum te Tervuren moest Maurits Bequaert zich wijden aan de studie van belangrijke verzamelingen alsook studiereizen ondernemen naar Kongo en deelnemen aan internationale congressen. Zijn bijzonderste archeologische activiteiten waren geconcentreerd in twee reizen naar Kongo. De eerste had plaats van 6 juni 1938 tot 28 december 1939. De tweede liep van 25 augustus 1950 tot 22 december 1952. Tijdens deze beide reizen was hij vergezeld van Mevrouw Bequaert-Schotte die hem steeds ter zijde stond en soms ook zelf de opgravingen leidde.

De eerste studiereis van het echtpaar Bequaert-Schotte in Congo

Pas gehuwd vertrok Maurits Bequaert met zijn vrouw op 6 juni 1938 uit Antwerpen. De duur van de reis werd vastgesteld op anderhalf jaar. Zijn opdracht was hoofdzakelijk de provincie Kasai te bereizen, om er de Prehistorie te bestuderen, in de afzettingen van stromen, rivieren en beken. Ook moest hij verzamelingen studiemateriaal naar Tervuren brengen. Daarnaast was hij gelast met een diepgaand onderzoek naar de Prehistorie van de hoofdstad Tshitolo. Deze bevindt zich in de buurt van Bibanga. Na het volbrengen van deze opdrachten bezocht hij Kabinda, Lobefu, Tshofa, Gandajika, Hemptinne Sint-Jozef en Merode Sint-Salvator. Hij keerde terug langs Lubumbashi en Lobito. Hoe snel ook hij de streek van Bas-Congo en Kwango doorreisde had, hij had toch graafwerk verricht te Tumba,

te Ngungu, te Gidinga, in Kasongo-Lunda en Panzi. Hij had ook te Banza Bata een historische begraafplaats uit de XVIIIde en begin XIXde eeuw bezocht en te Ngungu een grot doorzocht. Zijn echtgenote maakte zich tijdens deze ondergrondse exploraties bijzonder verdienstelijk. De eerste reis eindigde te Antwerpen op 28 december 1939.

De tweede studiereis

Samen met zijn echtgenote vertrok Maurits Bequaert op 25 augustus 1950 om vooral de Prehistorie van Bas-Congo en Kwango te onderzoeken. Van 18 september tot 7 oktober 1951 werkte hij in het gebied tussen Boma en Kimuenza (bij Leopoldstad); van 20 februari tot 21 november 1952 werkte hij te Ndinga en Mukila in Kwango. Ondertussen was hij met Eerw. Br. Hendrik van Moorsel werkzaam te Leopoldstad.

Van Boma tot Kimenza

Eerst doorreisde hij de streek tussen de kust en Luozi. Hij hield stil op vele plaatsen, groef putten, geulen, grachten en bezocht vindplaatsen van prehistorica. Hij bezocht de verlaten goudmijnen Maymbe. Hij begaf zich over de Zaire en trok van plaats tot plaats. Hij bezocht Kasi, Nunu, Congodia-Vanga, Yanga-dia-Mafu, Kimpangu, Mokanga, Kilueko, Ngungu, Longo, Kanga-di-Zambi, Sana-Bata.

Zijn werkzaamheden te Leopoldstad

Op verschillende plaatsen te Leopoldstad werden opgravingen ondernomen. Hij was tijdens deze werken vergezeld door Eerw. Br. H. van Moorsel. Zo ook bestudeerde hij de vondsten die deze laatste had samengebracht in het Sint-Anna-Museum.

De werkzaamheden in Kwango: Ndinga en Mukila

Tijdens zijn reis van Kinshasa naar Kwango, ondernam Maurits Bequaert te Lueko bij Kisantu een opgraving. Daarna begaf hij zich naar Ndinga. Het was in deze streek dat de belangrijkste vindplaatsen werden ontdekt. De opgravingen te Ndinga werden tot 28 juni voortgezet. De vondsten waren zeer talrijk en verschaften de gravers de grote voldoening eindelijk een industrie *in situ* te hebben ontdekt. Hierna werd de aandacht op Mukila geconcentreerd. Ook hier werd veel opgegraven met niet minder succes. Hetzelfde gebeurde op de heuvels Mukambo, Kapunga, Mukanza en Makongo. Doch dit was meteen het einde van de zending. Langs

Kikwit en Lusanga begaven Maurits Bequaert en zijn vrouw zich naar België. Gedurende dit laatste gedeelte van zijn reis deed hij hier en daar nog vondsten. Op 22 december waren zij weer te Antwerpen.

Tijdens deze twee reizen bracht het echtpaar Bequaert-Schotte een massa archeologisch materiaal bijeen. Deze praehistorica waren voorzien van nauwkeurige gegevens, zowel wat de juiste herkomst betreft, de diepte waarop ze werden gevonden, alsook alle andere bijzonderheden. Dit terreinwerk lag dan ook aan de grond van een lange reeks studies die hij over de archeologie van Congo publiceerde.

De opgravingen door M. Bequaert en zijn echtgenote uitgevoerd bieden ons prima studiemateriaal, op de beste manier gedocumenteerd. Indien M. Bequaert heel wat grondige bijdragen publiceerde, dan liet hij daarnaast ander opgegraven materiaal tot nog toe onbestudeerd. Het is nu pas dat een aantal studenten dankbaar gebruik maken van het opgegraven materiaal om het te bestuderen, te valoriseren en eventueel te publiceren.

Het is pas als wij de nota's, kaarten en plannen bekijken en de door Maurits Bequaert opgegraven artefacten onder ogen krijgen dat wij beseffen wat een enorme taak hij verricht heeft. Alles is tot in de kleinste details opgetekend. Zijn zin voor nauwkeurigheid kende de juiste maat. Zijn bijdragen zijn dan ook belangrijke werken vooral dan met betrekking tot de Prehistorie van Midden-Afrika.

Indien wij Maurits Bequaert belicht hebben als archeoloog dan willen wij terugkeren naar zijn jeugd. Zijn interesse voor de ornithologie dateert van vóór de eerste wereldoorlog. Zo liep hij als 11 tot 12-jarige knaap in het spoor van zijn broer Jozef die naar Amerika zou uitwijken. Zo ziet men dat Maurits Bequaert reeds vroeg een persoonlijkheid ontwikkelde met een enthousiaste kijk op de natuur die hem omringde. Zo legde hij zich toe op het vogelwaarnemen, meestal helemaal op zichzelf. Doch eens als ingenieur in Kongo werkzaam had hij geen tijd voor ornithologie, net zo min als voor de archeologie. Het is echter nadat hij archeoloog was geworden dat zijn oude interesse weer oplaaide. Zijn nieuw beroep en zijn oude liefhebberij gingen van nu af hand in hand. Terwijl hij in het buitenland vertoefde als archeoloog, ging hij er over tot ornithologische waarnemingen. Dit was het geval in Zwitserland, Zweden, Denemarken, Spanje en Duitsland. In België waren vooral West-Vlaanderen en Brabant zijn werkterreinen. Tijdens zijn ornithologisch werk, werd hij ter zijde gestaan door zijn echtgenote, zijn trouwe medewerkster.

Indien wij het wetenschappelijk werk van Maurits Bequaert onder ogen nemen dan stellen wij vast dat hij in de eerste plaats een waarnemer was. De meeste van zijn publicaties zijn van beschrijvende aard en zijn daardoor wat de archeologie betreft van blijvende waarde. Hiernaast stelde Maurits Bequaert dossiers samen met het oog op studies die spijtig genoeg niet werden afgewerkt. Naast dit materiaal van beschrijvende aard, liet hij een aantal handschriften na met een documentair karakter die wellicht bestemd waren voor studies van meer analyserende aard. Tot syntheses is hij echter niet gekomen.

Indien Maurits Bequaert op internationaal gebied bekend is om zijn archeologische studies dan is hem spijtig genoeg niet de roem te beurt gevallen. Dit is wellicht te wijten aan het feit dat hij pas laat tot de prehistorie was gekomen. Hij was 45 toen hij benoemd werd aan het Museum te Tervuren. Hij had dan wel een loopbaan van 20 jaar voor de boeg doch deze was onderbroken door de Tweede Wereldoorlog met al zijn nefaste gevolgen. Toen Maurits Bequaert overleed ging met hem een groot werker heen.

12 juli 1976.

[P.G.]

F. Van Noten.

Ref.: (1) VAN OYE P., 1967. Ons nieuw Erelid Maurits Bequaert. *Biol. Jaarb. Dodonaea*, 35: 5-14. — (2) Maurits Bequaert wordt tachtig. Zijn leven en zijn twee reizen naar Zaire voor de Prehistorie. *Africa-Tervuren*, 18 (1972-3/4): 61-63.

BIENFAIT (*Luc Frédéric Joseph*), Médecin (Petit-Fays, 6.2.1913 - Waterloo, 3.3.1970). Fils d'Arthur et de Cassart Elisabeth; époux de Noerdens, Claire.

Promu docteur en médecine, chirurgie et accouchement à l'Université Catholique de Louvain, en juillet 1937, Luc Bienfait accomplit son service militaire, tout en continuant à s'intéresser à la gynécologie et à l'obstétrique à l'Ecole de Rufin Schockaert. Après avoir suivi les cours à l'Institut de Médecine tropicale, il s'embarque pour le Congo belge le 26 août 1938 et est désigné pour la Province de Coquilhatville. C'est sous la direction du docteur Henri Ledent et avec son ami Bobkoff qu'il va entreprendre un recensement médical détaillé des populations situées au sud de l'Equateur, notamment des Bofidji et des Indjolo. Cette enquête minutieuse permettra d'établir l'importance de la dénatalité dans les populations de l'Equateur. Ce travail sera à la base des missions successives qui s'efforceront d'y apporter les remèdes et permettra d'établir l'importance de la syphilis dans ces populations. Luc Bienfait sera désigné pour le secteur de Lukolela où

il connaîtra un bien grand chagrin, la perte de sa petite fille Hélène et pendant des années Luc et son épouse seront inconsolables jusqu'à la naissance de leur fils Jean-Louis en 1948. Ils reviendront à Coquilhatville en février 1941 pour reprendre successivement l'hôpital pour Européens, puis celui des Noirs. Le 16 juin 1943, il est désigné comme médecin de la Formulac à Katana au Kivu où il va rejoindre son ami Joseph Lambillon. A eux deux, ces médecins d'élite vont donner un grand renom à cette institution située dans un endroit idéal, où de nombreux malades que la guerre oblige à demeurer en Afrique, viendront rétablir leur santé. Luc Bienfait y restera jusqu'en juin 1946 et après un congé en Europe, il reprendra l'hôpital des Noirs de Bukavu avec le grade de médecin chef de service des Hôpitaux. Il assurera dès lors les services de gynécologie, obstétrique et chirurgie opératoire des Hôpitaux jusqu'en 1957, date à laquelle il sera autorisé à faire valoir ses droits à la retraite.

L'inspecteur royal des colonies P. Staner a remarquablement synthétisé la carrière de Luc Bienfait en lui adressant le 4 novembre 1957 les remerciements du Ministre des Colonies. Nous reproduisons l'extrait suivant :

« Je profite de cette circonstance pour vous remercier des excellents services que vous avez rendus en province du Kivu où votre compétence, votre haute conscience professionnelle et votre dévouement inlassable, tant à l'égard des populations indigènes que des résidents européens, vous valurent les considérations les plus élogieuses de la part des hautes autorités médicales de la colonie ».

Mais Luc Bienfait allait pendant près de vingt années encore aider ses compatriotes de retour d'Afrique. Il fit partie jusqu'à la fin de sa vie des médecins cliniciens de la rue de Bréderode. Son esprit toujours en éveil, poursuivant inlassablement sa formation et grâce à sa cordialité, il assumait la plénitude de sa vocation. Malheureusement un mal implacable allait écourter son existence. Il meurt dans la résignation le 3 mars 1970.

Distinctions honorifiques: Chevalier de l'Ordre royal du Lion; Médaille de l'Effort de Guerre colonial et Etoile de service en argent à trois raies.

26 janvier 1981.

[R.V.]

J.-B. Jadin.

BLOMQUIST (*Gustaf Robert*), Mécanicien de steamer (Aabo, 17.6.1868 - Bumba, 19.11.1905). Fils de Johan Henrik et de Noylund, Anna-Louisa; époux de Primatjenko, Alexandra.

Après avoir obtenu un diplôme de mécanicien de 1^{re} classe, Gustaf Blomquist a travaillé dans divers ateliers de Finlande, puis il a navigué en qualité de chauffeur et de mécanicien dans la marine marchande finlandaise.

Il partit le 4 mai 1905 d'Anvers pour le Congo à bord du s/s *Léopoldville* qui arriva à Boma le 25 mai. Le 27 mai, il fut désigné pour la Marine du Haut-Congo, et il servit à bord des bateaux du fleuve. Héls, sa carrière fut bien courte, car il se noya accidentellement à Bumba le 19 novembre 1905.

1^{er} septembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Reg. Matr. 5158/874.

BOSCH (van den) (*J.M. Rémi Firmin*) (Baron), Magistrat et Homme de Lettres (Peer, Limbourg, 19.12.1864 - Saint-Gilles, Bruxelles, 20.1.1949). Fils de Pierre J. Alphonse et de Duvivier, Marie Alexandrine Jeannette; époux de De Volder, Anna Paule M. Jossine.

A quarante-cinq ans, F. van den Bosch était déjà une figure nationale, tant dans le monde des Lois que dans celui des Lettres. Il venait d'être nommé procureur général à la Cour d'Appel de Gand et Maurice Gauchez, qui ne partageait pas ses idées, saluait l'acharnement de ce critique littéraire à dire du bien des auteurs qui le choquaient le plus. Aussi stupéfia-t-il, consterna-t-il ses amis en leur annonçant en 1909 son départ pour l'Égypte.

De fait, ce n'est pas sans une certaine émotion qu'il débarqua à Mansourah, une bourgade connue seulement des hagiographes parce que Saint Louis y avait été prisonnier de Shejeret-Ed-Durr («L'arbre de perles»), la seule femme qui ait jamais régné sur un Etat arabe et musulman.

Pour comble, sa famille, déjà nombreuse, eut à endurer cinq semaines dans un hôtel peu confortable avant qu'il pût lui procurer la «joie délicate et intime de se reconstituer en Orient un 'cadre' national».

Ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier son pays d'adoption, bien au contraire. Dès son premier retour en congé, il vantait à ses amis le «spectacle quotidien et dont pourtant on ne se lasse point» de la vie en Égypte et des couchers de soleil contemplés d'une vaste terrasse sur les bords du Nil. De son enfance campinoise, il avait gardé un amour et, mieux encore, une connaissance de la nature qui lui faisait découvrir avec ravissement parmi les roseaux du fleuve une variété jadis cueillie dans sa petite ville natale. Il ne devait jamais apprendre l'arabe mais le

sabir n'eut bientôt aucun secret pour lui parce que du jour même de son entrée en fonction, il reçut non sans surprise un appel téléphonique du «mamour de caracol» (le commissaire de police).

Le travail d'ailleurs était trop absorbant pour être monotone. Coiffés du fez et ceints du grand cordon rouge et vert des fonctionnaires ottomans, les magistrats des juridictions mixtes avaient à réconcilier le Droit romain avec le Droit musulman, problème insoluble qu'un code *ad hoc* ne permettait de contourner que par une connaissance approfondie du Code Napoléon, art que le magistrat belge pratiquait avec une maîtrise qui laissait confondus ses collègues anglo-saxons.

Dès 1916, F. van den Bosch était muté au Caire. Des responsabilités toutes nouvelles l'y attendaient car à l'agitation qui n'a jamais manqué dans cette capitale, l'une des plus cosmopolites de la terre, s'ajoutait la tension créée par la Grande Guerre. L'Angleterre en avait profité pour substituer son autorité de fait à celle du sultan-calife et la population musulmane était d'autant mieux portée à le regretter que cette lointaine majesté s'était toujours abstenue de la déranger dans ses habitudes. La compétence, la droiture surtout, plus encore que sa souriante bonhomie, valurent immédiatement à F. van den Bosch une foule d'amis venus des milieux les plus divers, depuis le célèbre colonel Lawrence jusqu'au prince Fouad. Le premier lui procura la documentation nécessaire à un important article sur «Les termites allemands en Égypte» destiné à la presse de guerre belge et, avec le second, il se lança dans une entreprise de grand intérêt social, celle d'une université populaire.

En 1917, Fouad devenait sultan d'Égypte et le magistrat belge se voyait, sans l'avoir cherché le moins du monde, promu à un rang de conseiller d'autant plus redoutable qu'il n'avait rien d'officiel. Aux Anglais et aux Égyptiens qui lui exprimaient une égale et embarrassante confiance, il ne parlait qu'un seul langage, celui du bon sens, prêchant la conciliation, par exemple, à un conseiller juridique anglais qui parlait d'étouffer dans le sang la révolte qui ne manqua pas d'éclater à la fin de la guerre. Le général Allenby et Lord Lloyd lui donnèrent raison et ils offrirent à l'Égypte une indépendance conditionnelle que Fouad accepta, devenant ainsi S.M. Fouad I^{er}, en 1922.

L'estime de ses collègues valut au magistrat belge d'occuper la même année le poste suprême de procureur général près la Cour d'Appel d'Alexandrie. Il allait y donner toute sa mesure en dépit des embûches présentées par ce que lui-même appelait «le milieu le plus délicieusement frivole du monde». Frivole peut-être mais seulement pour lui en dehors

de longues heures d'études et de réflexion qui aboutirent à une liste impressionnante de réquisitoires et de décisions. Nous n'en citerons que deux, elles suffiront à mesurer l'importance du rôle joué à l'époque par le procureur général d'Alexandrie.

Appelé d'urgence au palais du Caire, en avril 1924, F. van den Bosch y trouva le roi Fouad en compagnie de Zagloul Pacha, le premier chef de gouvernement égyptien qui ait été à la fois Musulman et Egyptien (les autres avaient été Turcs, comme le roi lui-même, à l'exception de deux Chrétiens). Très tendu, le souverain expliqua que son premier ministre lui refusait le droit de choisir librement les sénateurs que la constitution lui réservait le privilège de nommer et qu'il en appelait à son ami belge. F. van den Bosch demanda la permission de se retirer un instant et ses deux interlocuteurs comprirent qu'il allait faire ce que tout bon Musulman aurait fait en la circonstance, c'est-à-dire prier.

À son retour, la réponse était claire et nette : puisqu'en dépit de ses propres avertissements, on avait copié dans ses principes au moins la constitution de son pays, le magistrat belge ne pouvait que conclure que le roi régnait sans gouverner et que, par conséquent, il n'avait qu'à signer la liste présentée par son premier ministre. Fouad I^{er} comprit et la démocratie fut sauvée en Egypte pour la durée de son règne. Il n'eut d'ailleurs qu'à s'en féliciter car l'assassinat d'un général anglais, sept mois plus tard, fit de Zagloul le bouc émissaire que le souverain ne pouvait plus être.

À la même époque, à Alexandrie, le procureur général avait sur les bras une affaire qui passionnait le peuple égyptien jusque dans les villages les plus reculés. La maison Rothschild de Londres (celle dont le chef lui-même disait philosophiquement que son nom faisait horreur) réclamait au gouvernement du Caire le règlement d'une dette contractée par le khédive en 1864 et 1865. Or il s'agissait d'un emprunt contracté à l'origine par le sultan de Constantinople. La Sublime Porte s'en était déchargée sur l'Egypte en demandant à celle-ci d'en déduire le montant du tribut annuel prélevé depuis la conquête de 1512. Le royaume libéré du tribut par l'indépendance n'était-il donc pas libéré aussi d'une dette qui semblait en dépendre ? L'opinion égyptienne était unanime à cet égard et le premier ministre n'avait pas hésité à dire bien haut : « Il ne s'agit pas d'une question de dignité mais d'une question d'argent ».

Le procureur général n'était pas de cet avis. En deux longs exposés qui étaient de véritables leçons de Droit naturel, il soutint qu'un débiteur ne peut pas se sentir libéré d'une dette pour cette seule raison que ses rapports ont changé avec une tierce personne. Il ajoutait que pour un Etat naissant

comme l'Egypte, rien n'importait plus que le crédit qu'elle s'assurerait en s'acquittant d'obligations librement consenties par ses chefs légitimes. Ces déclarations témoignaient d'un beau courage dans un pays où les crises politiques se résolvait couramment par des coups de feu. Aussi les politiciens s'en emparèrent-ils aussitôt, cultivant dans le petit peuple une amertume qui ne devait disparaître qu'après de longues années. Au moins F. van den Bosch eut-il la satisfaction de se voir compris quand il prit sa retraite en 1929. Des centaines d'amis et d'admirateurs participèrent aux hommages qui lui furent rendus aux trois sièges des juridictions mixtes et le ministre de la Justice tint à présider la cérémonie organisée au Caire à cette occasion.

Un mot sur le « milieu frivole » d'Alexandrie s'impose parce qu'il permit à F. van den Bosch de jouer un autre rôle important, celui d'animateur culturel. Président de la Société des Amis de l'Art, il y attira des célébrités politiques, littéraires et artistiques qui y exercèrent une réelle influence, même si l'on peut sourire de la façon dont les dames de la ville réclamaient à grands cris dans les librairies « les œuvres complètes de Charles De Coster » après une conférence d'Emile Vandervelde sur Thyl Uilenspiegel.

Précisons que, féministe à sa manière, F. van den Bosch avait déjà, en 1892, souhaité voir en Belgique plus de femmes qui ne seraient « ni des oies blanches, ni des bas bleus ». Poursuivant en Orient cette souriante croisade, il eut le plaisir de noter un jour : « Et quand telles de ces Grecques, de ces Juives et de ces Syriennes veulent se soustraire, pendant quelques instants, à la frivolité coutumière, elles savent laisser tomber de leurs jolies lèvres, des aperçus dont la justesse, l'originalité et l'imprévu, révèlent une culture personnelle et assez sérieuse ». Ce n'était pas de sa faute si les Egyptiennes étaient encore exclues de ces agapes culturelles (elles se sont rattrapées depuis). Il s'en ouvrit à une princesse royale réputée féministe dont il nous a rapporté la conversation, notant avec sa finesse habituelle comment elle s'était voilée en entendant un domestique annoncer le retour de son mari au palais.

Le retour au pays natal de ce coopérant avant la lettre, alors âgé de soixante-cinq ans donna lieu à des commentaires dignes d'intéresser ceux qui hésiteraient à faire carrière dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Tiers Monde. « À chaque vacance — écrivait Henri Davignon — il devenait plus de chez nous, mieux avisé du destin de nos Lettres, avec son autorité de novateur, fort de l'expérience acquise, celle de l'action dans un pays étranger pour lequel il entendait que la Belgique existât ». Joseph Conrardy, lui, notait comment «... l'an 30, rentrant en Belgique, on fut émerveillé de trouver un van den

Bosch... nouveau ? aucunement, mais identique à celui qu'on avait connu jadis, et jeune, et vivant, et souple, et remuant, alors que la plupart de ses confrères demeurés au pays étaient quelque peu passés, éteints, rancés... ».

De fait, ce « diable d'homme », devenu baron et académicien tant en Egypte qu'en Belgique, en avait encore pour vingt ans à faire partager les fruits d'une philosophie conçue dans les bruyères de la Campine et mûrie au soleil de l'Orient. Il n'oublia jamais l'Egypte, y retourna, exposa ses problèmes dans des articles fort remarquables et présida même la Chambre de Commerce belgo-égyptienne, mais c'est surtout en Belgique qu'on réclama partout sa présence : à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, à la Commission royale des Monuments et des Sites, à l'Institut national de Radiodiffusion, au Palais des Beaux-Arts, à la Croix-Rouge et en bien d'autres institutions. Il fut aussi un collaborateur inlassable de la *Revue Générale* et de la presse quotidienne, terminant dix jours avant sa mort un dernier article pour *La Libre Belgique*. La seule concession qu'il ait accordée à l'âge était de recourir aux services de secrétaire de sa fille Agnès, que son enfance égyptienne rendait particulièrement propre à cette tâche.

Aussi ses funérailles furent-elles celles d'un homme foudroyé en pleine action. D'innombrables célébrations de la Politique, du Droit et des Lettres y coudoyaient des confrères de tous âges et de toutes opinions car « il avait des adversaires mais pas d'ennemis » et la présence du Cardinal venu de Malines attestait que la religion avait fait l'unité de cette vie si variée. Par une heureuse coïncidence, le deuil était conduit par un chargé d'affaires au Caire qui n'était autre que le « petit Jean » du premier article sur Mansourah.

Distinctions honorifiques : Grand officier des Ordres de la Couronne et de Léopold II ; Grand Officier des Ordres du Nil, de l'Etoile noire, du Sauveur, d'Isabelle-la-Catholique et de la Couronne d'Italie ; Commandeur de la Légion d'Honneur, des SS. Michel-et-Georges, de S. Olaf, etc.

Publications relatives à l'Egypte et à la Palestine :

a. Ouvrages et brochures : Le long de ma route : Egypte, Palestine, Grèce. De Lannoy, Bruxelles et Giraudon, Paris, 1924, VIII + 229 pp. — Avis du Procureur général, Affaire du Tribut d'Egypte. Juridictions mixtes d'Egypte, Alexandrie, 1925, 19 pp. — 1926. Conclusion du Ministère Public : Gouvernement Egyptien contre Sélim Sasson, Matthew R. Pattison et R.S.N.M. Rothschild and sons de Londres. Juridictions Mixtes d'Egypte, Alexandrie, 1926, 11 pp. — Vingt années en Egypte, Perrin, Paris, 1932, 266 pp. — Sur le Forum et dans le Bois Sacré. Lethielleux, Paris, 1934, 206 pp. — Ceux que j'ai connus, Figures et Images d'Orient. Paris et Bruxelles, 1940, 184 pp. — La Tentation de l'Orient. — Renaissance du Livre, Bruxelles et Paris, 1944, 183 pp.

b. Articles dans la *Revue Générale* (Bruxelles) : Aux rives du Nil, janvier 1911 : 110-119. — La semaine Sainte à Jérusalem, juin 1912 : 873-882. — Sur les routes de Judée, septembre 1912 : 374-381. — Le train de luxe du Pharaon, avril 1924 : 473-477. — Godefroid Kurth en Egypte, janvier 1924 : 143-147. 1926. Discours du Procureur Général. — In : Livre d'Or des Juridictions Mixtes : 1876-1926, Alexandrie,

pp. 481-495. — 1928. Les origines de la constitution égyptienne : souvenirs d'un témoin, août 1928 : pp. 251-256. — Adieu à l'Egypte, mai 1929 : pp. 525-534. — Un Haut-Commissaire britannique en Egypte : Lord Lloyd, septembre 1929 : 257-267. — L'éducation d'un prince égyptien, décembre 1929 : 723-732. — Vingt ans d'Egypte : vers une constitution, mai 1931 : 534-539. — Discours au déjeuner F. Van den Bosch, février 1934 : 250-256. — Palestine 1934, mai 1934 : 513-522. — La grande pitié de deux tombes royales, juin 1934 : 651-657. — Les juridictions mixtes d'Egypte, avril 1937 : 481-498. — L'Orient au Musée, août 1937 : 195-203.

c. Autres articles : La Belgique en exil, L'Egypte contemporaine. Paris, 1917, pp. 168-190. — Discours à la Chambre de commerce belgo-égyptienne. *Mercur* (Bruxelles), 1933, annexe 5002. — 1933. Egypte et Angleterre. *Le Soir* (Bruxelles), 10 janvier. 1933. — Collaboration sous pseudonyme à la *Revue Générale* (« Les Cinq »), *La Libre Belgique* (« Un Catholique Indépendant »), *Le Soir*, etc.

31 mars 1982.

J. Comhaire.

[A.L.]

Sources : 1931. Réception de F. van den Bosch, *Bull. Acad. r. Lang. Litt. franç.*, mars 1931. — Archives du baron Jean Van den Bosch. — BENTWICH, N., 1933. The end of the Capitulation system, Brit. Yearbk. Internat. Law, 14. — BERTELSON, L., 1960. Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique. Renaissance du Livre, Bruxelles. BRINTON, J.Y. 1930. The mixed Courts of Egypt, Yale University, New Haven, Conn. — CONRARDY, J. 1948. Firmin Van den Bosch, ce diable d'homme, Bruylant, Bruxelles. — DAVIGNON, H. 1949. F. Van den Bosch, l'homme et l'écrivain, *Rev. Gén.*, février 1949 : 586-589. — DE SEYN, E. 1936. Dictionnaire biographique des Sciences, des Lettres et des Arts en Belgique. L'Avenir, Bruxelles, 2 : 1004-1005. — EEMAN, J.A. 1951. F. van den Bosch en Campine et en Egypte, *La Métropole* (Anvers), 18 octobre 1951. — GAUCHEZ, M. 1910. Le Livre des Masques belges, Société Nouvelle, Mons, 3 : 106-114. — MOUSENNE, M. 1959. F. van den Bosch - les meilleures pages, Renaissance du Livre, Bruxelles, XXIII-104 pp. — NOTHOMB, P., 1952. F. Van den Bosch. *Ann. Acad. r. Lang. Litt. franç.* : 77-82. — POLTI, E.I. 1965. L'Egypte de 1914 à « Suez », Presses de la Cité, Paris, pp. 136-137. — RENTON, A.W. 1933. The Revolt against the Capitulations, *J. Soc. compar. Legisl. internat. Law* (London), Third series, vol. 15.

BOUGNET (Pierre Jacques Servais Eustache), Commissaire provincial (Jemeppe-sur-Meuse, 30.12.1885 - Bruxelles, 4.1.1961).

Parti en 1919 au Congo en qualité d'agent territorial de 2^e classe (grade auquel il fut nommé le 14 juillet 1919), Pierre Bougnet exerça tout d'abord ses fonctions dans le nord-est de la Province Orientale à Aru.

Ses promotions au grade d'agent territorial de 1^e classe en 1921, d'administrateur territorial de 2^e classe en 1923, et d'administrateur territorial de 1^e classe en 1926 montrent que ses qualités de meneur d'hommes et de réalisateur furent reconnues. Il occupa les postes de Bondo et Niangara.

Il gravit rapidement tous les échelons de la hiérarchie territoriale puisque bientôt le District du Haut-Uele lui fut confié ; il fut nommé commissaire de District de 1^{er} classe le 1^{er} juillet 1930.

Il jouissait dans ce pays ingrat, qu'il parcourait inlassablement et qu'il connaissait à fond, d'une immense autorité et d'un tel prestige que la consécration de sa belle carrière vint quelques années plus tard ; il fut nommé commissaire provincial et dirigea la Province Orientale comme il avait dirigé les terri-

toires et le district dont il avait eu la charge, avec compétence, avec énergie et avec un sens profond de la grandeur de sa mission.

Et c'est en sa qualité de directeur général du Fonds du Bien-Etre Indigène qu'il put, après sa retraite, de 1948 à 1951, répandre de nouveaux bienfaits sur ce pays où il avait vécu et auquel il avait consacré, avec son épouse et ses enfants, ses années de jeunesse et d'âge mûr.

14 mai 1980.

M. Willaert.

[P.S.]

BROHEZ (*Modeste*), Lieutenant-Colonel (Pâturages-Eugies, 23.1.1873 - Schaerbeek, 30.5.1950). Fils de Modeste et de Dieu, Palmyre; époux de Fievez, Pharaïlde.

Quatrième d'une famille de huit enfants, Modeste Brohez s'engage à 16 ans dans l'armée belge. Il est admis dans la 44^e promotion de l'Ecole Militaire dont il devient le sous-chef. Soucieux d'élargir sa culture, il suit les cours d'Eugène Monseur, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, qui voyait, à cette époque, dans la comparaison des coutumes et des usages, le meilleur moyen de rapprocher les peuples et les hommes. Le 16 janvier 1901, il part pour l'Afrique à la tête de la troisième mission envoyée par le Comité Spécial du Katanga. Il sera ainsi un des premiers Belges à traverser l'Afrique de Zanzibar à Boma.

Arrivé au Katanga, le lieutenant Brohez commande d'abord le camp d'instruction de Lukonzolwa depuis sa fondation en juin 1901 où il assurera avec efficacité la formation d'un contingent de soldats congolais. Il prend ensuite la direction des troupes stationnées dans le secteur de Moero. Il parvient à conclure un traité de paix avec Simba, chef insurgé de l'île Kilwa sur le lac Moero et obtient la soumission des chefs du Marungu et de la Luvua. En 1902, le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo se préoccupe des visées de Cecil Rhodes sur le Katanga. Déjà la Tanganyika Concessions Ltd. envoie sur le terrain des missions de prospection. Le lieutenant Brohez, chargé de fortifier la frontière est du Katanga, élabore les plans de plusieurs forts dans un esprit nouveau et en dirige la construction : ces sortes de « nids d'aigles » pourront être facilement défendus par des officiers européens résolus.

Le 1^{er} août 1902, il est envoyé sur ordre du Roi-Souverain en mission spéciale dans la région minière. Il refuse de diriger un contingent important appuyé par l'artillerie et préfère partir avec une petite escorte très mobile. Il rallie les populations

africaines, ordonne le désarmement des soldats sud-africains transformés pour la circonstance en prospecteurs et poursuit les partisans isolés jusqu'au lac Bangwelo. Le 15 novembre, il plante le drapeau bleu étoilé d'or sur la mine de Kambove. Il franchit ensuite le Lualaba, remporte une victoire décisive à M'Sumba (N'Zilo) sauvant ainsi d'un massacre certain la mission anglaise Hook-Reid, condamne le chef des Bena-Loanda à la déportation et désigne un nouveau souverain. Il repasse ensuite le Lualaba et est accueilli partout en libérateur. Au cours de ses pérégrinations, il se livre à de nombreuses observations scientifiques et remplit avec brio les fonctions de soldat, d'administrateur et d'agronome. Rentré malade à Boma, il quitte le Congo le 3 août 1903.

Rentré en Belgique, il se préoccupe de faire connaître l'œuvre africaine du Roi-Souverain à ses concitoyens au moyen de livres, de conférences, d'articles de revues et de journaux. Léopold II le nomme secrétaire général de la propagande congolaise. Il présente des exposés devant l'Académie des Sciences de Paris, l'Université de Bordeaux, l'Université Libre de Bruxelles, la Société royale belge de Géographie — qui lui décerne sa médaille —, la Société royale de Géographie d'Anvers — qui consacre un long article à ses travaux —, l'Académie internationale de Sociologie — qui lui confère un siège en son sein. Commensal de l'Institut de Sociologie Solvay dirigé par Waxweiler, il est délégué au Congrès des sciences morales et sociales de Londres (1908), élu membre correspondant de la Société d'économie politique de Bordeaux et membre du Comité de patronage des licenciés sortis de l'Université de Liège. Avec une véritable prescience de l'évolution de la doctrine coloniale, il estime, en s'inspirant des données ethnographiques et sociologiques recueillies sur place, que le Noir est bien plus un homme qui raisonne comme nos paysans qu'un sauvage ou un grand enfant.

Il poursuit en même temps une carrière militaire brillante. Il est nommé professeur de déontologie à l'Ecole Militaire, puis précepteur du lieutenant Che-Long-Chin, qui sera promu général en chef de l'armée chinoise en 1914 et qui lui écrira à cette époque : « Tout ce que je suis, je le dois à ta science profonde et sûre ; je porte ton portrait sur mon cœur comme un talisman ».

En 1914, le commandant Brohez se signale sur le front par sa résistance opiniâtre à l'ennemi. Le 22 octobre, avec une poignée d'hommes, il refoule les Allemands sur le pont de Tervaele, clef de voûte de la résistance belge, ce qui permettra l'inondation de la plaine de l'Yser. Grièvement blessé au cours de cet engagement, il est cité à l'ordre du jour de l'armée le 19 mars 1915 et nommé par le roi Albert

chevalier de l'Ordre de Léopold avec palmes. En 1916, il passe dans l'Intendance et s'affirme très vite comme excellent administrateur ; en 1918, il opère la liquidation des services d'intendance de la base secondaire du Havre, puis prend la direction de ceux de Rhénanie. En septembre 1919, le colonel Brohez quitte l'armée et consacre sa retraite à des travaux scientifiques. Le 30 mai 1950, il décède à Schaerbeek.

Distinctions honorifiques : Etoile de service ; Commandeur de l'Ordre de Léopold II avec palmes ; Officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre de la Couronne avec palmes ; Croix de guerre avec deux palmes ; Médaille de l'Yser ; Médaille de la Victoire ; Croix militaire de 1^{re} Classe ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Médaille commémorative du Congo ; Chevalier de l'Ordre français des Croix de Sang (nouvel Ordre de Malte).

Publications : La Mouche Tsé-Tsé et la colonisation au Katanga. Vander Auwera et Cie, Bruxelles 1905. — La colonisation au Katanga. Vander Auwera et Cie, Bruxelles, 1906. — La philosophie de la colonisation. Imprimerie de la Gironde, Bordeaux, 1907. — Divers articles dans le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*, le *Mouvement sociologique*, la *Revue de la Société d'Economie politique de Bordeaux* et plusieurs journaux d'opinion.

20 février 1984.

P. Salmon.

[A.L.]

Sources : Archives de l'Académie, fiche signalétique. — *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux*, juillet 1930, pp. 20-21. — *La Belgique active*, 1934, p. 106 et pp. 323-324.

BRUNEEL (Léon Séraphin Emile), Avocat, Directeur de la Justice et Président de sociétés (Gand, 23.11.1890 - Bruxelles, 14.12.1969). Fils d'Isidore et de Watervliet Marie. Epoux de Duchateau Marie.

Après ses humanités, Léon Bruneel suivit les cours à la Faculté de Droit de l'Université de Gand. Nanti de son diplôme de docteur en droit, le 18 octobre 1913, il s'inscrivit au barreau de sa ville natale et prêta son serment d'avocat à la Cour d'appel le 14 novembre 1913.

Au début de la guerre 1914-1918, il s'engagea comme volontaire et conquist ses grades au front, sous le feu de l'ennemi ; nommé officier-mitrailleur en avril 1918, en cette qualité, il participa à la grande offensive libératrice au cours de laquelle il fut grièvement blessé.

Léon Bruneel partit pour le Congo belge en septembre 1919, avec le grade d'administrateur principal et fut désigné pour le Maniema. Le 2 juillet 1920, il assumait les fonctions de directeur des services administratifs de la Justice à Elisabethville. Trois ans plus tard, il s'installait comme avocat près la Cour d'Appel de la capitale du Katanga.

En 1927, il fut nommé consul de Grèce à Elisabethville et promu consul général en 1929. Il était retourné en Belgique peu avant que son pays ne fût entraîné dans la seconde guerre mondiale. Le

10 mai 1940, comme officier de réserve, il reprit du service actif dans l'Armée belge. Après la capitulation, il fut démobilisé et séjourna à Bruxelles.

En décembre 1940, Léon Bruneel fut élu secrétaire du Cercle royal africain ; mais ce ne fut pas pour longtemps car, en 1942, il s'évadait de Belgique et après de multiples péripéties, réussissait à regagner Elisabethville où il rouvrait son cabinet d'avocat. Après la fin des hostilités en Europe, il revint au pays où il continua à s'intéresser aux questions coloniales.

Lorsque P. Wigny devint ministre des Colonies en 1946, il choisit Léon Bruneel comme chef de cabinet. A ce titre, il accompagna le Ministre au Congo en 1948, lors de la célébration des fêtes organisées pour le cinquantième anniversaire de l'inauguration du chemin de fer Matadi-Léopoldville. Il assumait ces fonctions jusqu'au mois de juillet 1949, date à laquelle il fut nommé administrateur-gérant de l'Otraco à un moment où de difficiles problèmes de transport étaient à résoudre et où de nombreuses commandes de matériel étaient à passer, posant d'épineux problèmes de financement, car, en même temps, le Parlement accordait à l'Otraco son autonomie financière, donc l'obligation de trouver lui-même les capitaux nécessaires à ses investissements.

De 1950 à 1952, Léon Bruneel fut appelé à la présidence du Cercle royal africain. Le 6 janvier 1953, changement d'orientation dans sa carrière : il est appelé à la présidence de la Société des Mines d'Or de Kilo-Moto, succédant au gouverneur G. Moulart. A l'heure où sonnait l'indépendance du Congo, il se trouvait devant une tâche délicate de transition, à laquelle il fit face avec son bon sens et son esprit de justice.

Ses qualités d'homme le firent accéder à des postes importants dans les organismes coloniaux. Citons, par exemple, la présidence de la Fédération des Entreprises du Congo, la Présidence du Cercle royal africain, la présidence de l'Association des Vétérans du Congo et la présidence de la Ligue du Souvenir congolais ; à ce dernier titre, il organisa le 1^{er} juillet, jusqu'en 1959, la manifestation qui se déroulait sur la Grand'Place de Bruxelles, en hommage aux vétérans coloniaux des deux guerres.

Lors de l'Exposition Internationale de Bruxelles en 1958, Léon Bruneel fut président des Comités exécutif et permanent de la section du Congo et du Ruanda-Urundi.

Ses succès dans le monde des affaires et les cercles coloniaux, il les devait à sa haute culture, à son affabilité, à son élégance sobre et à son goût du faste de bon aloi, sans ostentation. Grâce à sa grande connaissance de l'Afrique, il pouvait aborder avec aisance les différents milieux d'affaires coloniaux.

Ecoutant les uns et les autres, il ne tranchait pas *ex cathedra* dans les domaines étrangers aux disciplines de sa compétence, mais suggérait des éléments de solution à ses interlocuteurs.

Tous ceux qui ont servi sous ses ordres conservent de lui le souvenir d'un chef courtois, efficace et juste.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold II ; Commandeur de l'Ordre royal du Lion ; Officier de l'Ordre de Léopold avec glaives ; Officier de l'Ordre de la Couronne avec palmes ; Croix de guerre avec palmes et citation à l'Ordre de l'Armée ; Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand et titulaire d'autres décorations belges et étrangères.

21 novembre 1983.

[M.L.]

A. Lederer.

Archives et fiches signalétiques de l'Académie. — *Revue Coloniale* belge, 1.4.1953. — Avis nécrologique du 18.12.1969. —

BULCK (VAN) (*Gaston*), Jésuite, Linguiste et Ethnologue, Membre associé de l'Académie (Berchem-Antwerpen, 24.9.1903 - Louvain, 6.7.1966).

Gaston Van Bulck est né à Berchem (Antwerpen) le 24 septembre 1903. Après de brillantes humanités accomplies au Collège Notre-Dame à Anvers, il entre au noviciat des Jésuites à Drongen en 1921. Deux ans plus tard on le retrouve à Beverlo où il effectue son service militaire de 1923 à 1925. Et déjà se révèle le travailleur acharné qu'il ne cessera d'être jusqu'à son dernier jour. La vie de garnison laisse pas mal de loisirs ; le P. Van Bulck, qui n'a jamais supporté de perdre son temps, les utilise à préparer et à présenter, avec succès, au jury central, les examens des deux candidatures en Philosophie et Lettres (groupe Philologie classique) et à l'Université de Louvain l'examen de candidat en sciences coloniales. Il consacre ensuite trois années à préparer une licence en philosophie à la Faculté des Pères Jésuites, à Louvain.

Ses supérieurs décident alors de l'envoyer à Paris, en Sorbonne, pour y acquérir une solide formation dans un domaine où il semble particulièrement bien doué : la linguistique. Saisi d'une véritable frénésie d'apprendre, il conquiert coup sur coup le diplôme de l'Institut de Linguistique, sous la direction de Meillet et Vandryes, le diplôme de l'Institut d'Ethnologie, sous la direction de Rivet et Mauss et le diplôme de l'Institut de Phonétique, sous la direction de Pernot. Poursuivant sur sa lancée, il présente au jury central, à Bruxelles, en novembre 1929, le doctorat en philologie classique avec une thèse consacrée à « Enkele kenmerken der gesproken woordkunst met toepassing op Homeros ».

Il voudrait compléter cette formation de base par des études spécialisées en ethnologie et linguistique

africaines. L'Université de Vienne compte alors d'excellents maîtres en ces matières, les professeurs W. Schmidt, W. Koppers, H. Junker et W. Czermak. Le P. Van Bulck suit leurs enseignements pendant deux ans, de 1929 à 1931. Il couronne ces études par un doctorat en ethnologie et langues africaines avec une dissertation de plus de 250 pages qui paraît dans les *Wiener Beiträge zur Kulturge-schichte und Linguistik*, sous le titre « Beiträge zur Methodik der Völkerkunde ».

La formation théorique étant solidement assurée, il convenait encore de la compléter par du travail de terrain. Aussi le P. Van Bulck entreprend-il un premier voyage d'exploration en Afrique. De décembre 1931 à juillet 1933, il se rend de Dakar au Congo en suivant la zone de contact entre les régions islamisées et les régions christianisées. Il parcourt méthodiquement le nord de la Côte d'Ivoire, de la Gold Coast, du Togo, du Dahomey, du Nigéria, du Cameroun, de l'Oubangui-Chari et du Congo. Il termine ce premier voyage africain par un séjour de quelques mois chez les Bakongo orientaux, à la mission de Ndinga.

Riche d'une ample moisson d'informations ethnologiques et linguistiques, il rentre en Belgique pour entreprendre des études de théologie, dernière étape de sa formation. Il conquiert une licence en théologie à la Faculté des Pères Jésuites de Louvain (1933-1937) et consacre une année à la formation ascétique et mystique à Tronchiennes. Entre temps il est ordonné prêtre, le 24 septembre 1936.

Cette longue formation allait enfin pouvoir porter ses fruits. Nommé professeur à l'Université grégorienne de Rome, il inaugure, en 1938, ses enseignements d'ethnologie, d'anthropologie et d'histoire des religions, enseignements qu'il poursuivra, malgré quelques interruptions, jusqu'à la fin de sa vie.

Convaincu de la nécessité de confronter régulièrement la réflexion théorique et l'observation directe et de les enrichir l'une par l'autre, il entreprend, en 1939, un deuxième voyage d'étude en Afrique. Son objectif, cette fois, est de tracer la limite méridionale de l'extension des langues bantoues. Parti du Cap, il visite le Bechuanaland, le Basutoland, les Rhodésies du Sud et du Nord, le Katanga, le Kasai et atteint le Kwango en mai 1940. La guerre qui éclate à ce moment l'amènera à prolonger son séjour en Afrique jusqu'au début de 1947. Attaché comme missionnaire au poste de Dinga pendant les cinq premières années, il consacre son apostolat aux Bayaka tout en poursuivant ses enquêtes linguistiques et ethnologiques parmi eux. De 1945 à 1947, il enseigne au Séminaire de Lemfu et en profite pour acquérir une connaissance approfondie du kikongo. Lorsque la relève missionnaire est assurée, il peut

rentrer en Europe et reprendre ses cours à la Grégorienne.

Ce ne sera pas pour très longtemps car, en 1949, il est invité à participer à une grande expédition organisée par l'International African Institute de Londres et qui a pour objectif de marquer la ligne de partage entre les langues bantoues et soudanaises depuis le Cameroun jusqu'au Kenya. Le P. Van Bulck est chargé de codifier toutes les langues et dialectes rencontrés dans la zone qui s'étend de Juba sur le Nil jusqu'à Libenge sur l'Ubangui. Il complète cette mission par un séjour de quelques mois au Tchad avant de regagner la Belgique.

Dès son retour, en octobre 1951, il est chargé d'organiser et de diriger l'Institut africaniste que l'Université de Louvain a décidé de créer. Désormais il partagera son temps entre Rome et Louvain, entre l'enseignement et les publications scientifiques. Il se rendra encore quelques fois en Afrique, pour de plus brefs séjours, et participera activement à un certain nombre de congrès et de réunions scientifiques internationales. Son œuvre était appréciée dans les milieux spécialisés et de nombreuses sociétés savantes tinrent à se l'associer. C'est ainsi qu'il fut élu membre de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, de la Société de Linguistique de Paris, de l'Institut Anthropos de Vienne et Freiburg, de l'Association néerlandaise d'Anthropologie culturelle à Amsterdam, de l'Institut international africain de Londres dont il fut nommé administrateur.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'approcher le P. Van Bulck ont été frappés par sa curiosité scientifique toujours insatisfaite et par son acharnement au travail. Que ce soit sur le terrain ou dans le calme de son bureau, au milieu d'un amoncellement de notes et de livres, il ne perd pas une minute, lisant, annotant, rédigeant sans relâche, comme s'il était pressé d'avancer dans une œuvre dont l'ampleur même l'effrayait.

Il aurait pu limiter ses travaux à une seule discipline ou à un domaine géographiquement restreint, mais ce qui le passionne, c'est d'aller à la découverte et à la rencontre de l'homme africain. Linguistique, ethnologie, histoire des religions, missiologie, sociologie sont, à ses yeux, autant d'approches de l'âme bantoue. Car, en réalité, le P. Van Bulck est resté missionnaire au plus profond de lui-même. Il avoue d'ailleurs que les quelques années qu'il a consacrées, pendant la guerre, à l'évangélisation chez les Bayaka et les Bakongo constituent une des périodes les plus riches de son existence et son plus précieux souvenir. Il est convaincu, avec raison, que le travail scientifique auquel il s'adonne, loin des champs d'apostolat, fait partie intégrante de l'action missionnaire. Lorsqu'il publie le résultat de ses enquêtes linguisti-

ques ou ethnologiques, il sait qu'il aide l'Eglise à mieux comprendre les hommes auxquels elle apporte son message, à les rencontrer avec plus de profondeur et de respect. La vocation religieuse sous-tend, chez lui, l'activité scientifique. Loin d'être cause de conflits intérieurs, elle est principe d'unification de toute sa vie. C'est pourquoi il se dépense sans compter, jusqu'à mourir d'épuisement à l'âge de 63 ans. Vie relativement brève mais consacrée, avec passion, à la recherche de la vérité et au service total des autres.

Publications: Beiträge zur Methodik der Völkerkunde. *Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik*, 2, (1931), 256 pp. in -8°. Universitäts-Institut für Völkerkunde, Wien. — Les Ba-Dzing dans nos sources de littérature ethnographique. *Congo*, 2 (1934-3): 297-331. — En collabor. avec BURSSSENS, A. 1935. De Africa-spelling en de Kongoleesche talen. *Kongo-Overzee*, 2de Jg, (2): 65-93. — Knroem, het opperste wezen bij Gaboen pygmeeën. *Xaveriana*, 1935, 142, 31 pp. — 1935. Rapport d'une mission d'études effectuées au Congo belge (janvier 1932 - août 1933). *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 1935 (6): 116-139. — Gesproken woordkunst in Afrika met toepassing op de Ba-Kongo. Typarij, Brussel, 1936, 39 pp. — Phénomènes religieux et cycles culturels en Afrique. *Congo*, 2 (1936-1): 1-55, 2 (2): 161-197. — Practisch nut der volkenkunde voor de missionaris. *Verslagboek van de XIIIe missiologische week van Leuven*, pp. 252-279, Eds. Universelle (Brussel) & Desclée De Brouwer (Paris), 1936, 332 pp., Museum Lessianum - Section Missiologique, n° 24. — Verslag van de ethnologische afdeling der Vlaamsche wetenschappelijke congressen, Gent, april 1936, *Kongo-Overzee*, 2de Jg, (1936-5): 294-302. — (En collab. avec BURSSSENS, A.) 1937. Accent in de Kongoleesche talen. *Kongo-Overzee*, 3de Jg, 3: 113-164; 4: 177-208. — Indications bibliographiques concernant l'étude de la sorcellerie et de la magie. In: *C.R. de la XIVe Semaine de Missiologie*, Louvain, 1936, pp. 233-285, Eds. Universelle (Bruxelles) & Desclée De Brouwer (Paris), 466 pp. Museum Lessianum - Section Missiologique, n° 25. — De invloed van de Westersche cultuur bij de Bakongo's. *Kongo-Overzee*, 1936, 2de Jg, (5): 285-293; 3de Jg, (1): 26-41. — Magie, tooverij en heksery in de volkenkunde. — *Verslagboek van de XIVe missiologische week van Leuven*, pp. 324-348, Eds. Universelle (Brussel) & Desclée De Brouwer (Parijs), 1937, 466 pp., Museum Lessianum - Section Missiologique, n° 25. — Ethnologie et ethnographie dans les Pays-Bas. *Congo*, 1 (1938-3): 241-260. — 1938. XXIe Nederlandse Ethnologendag. *Kongo-Overzee*, 4de Jg, (1938-2): 54-81. — 1938. Notes d'Ethnologie. Style oral et symbolisme au Mayombe. *Congo*, 1 (1938-5): 481-498. — Le style oral chez les Bakongo orientaux. *Revue de l'Aucam*, (1938-67): 340-358. — Le style oral chez les bantous. Plaisir esthétique ou fonction organique sociale? *Revue de l'Aucam*, 1938, 4: 200-219; 5: 290-306; 6: 340-358. — Sociale functie van recitatief en leetuur bij volkeren met gesproken woordkunst. *Verslagboek van de XVIe missiologische week van Leuven*, pp. 355-380, Eds. Universelle (Brussel) & Desclée De Brouwer (Parijs), 1938, 448 pp. — Die Ubangi-Uele-Sprachengruppe im Nördlichen Belgische-Kongo. *Zeit. f. Ethnologie*, 1938, 3-4: 176-192. — (En collabor. avec FAHRENFORT, J.-J., WISSE, J & FISCHER, H.Th.) 1939. Van verre volken. Leven en Bedrijf der vreemde volken. W. Den Haan, Utrecht, 1939, 359 pp. — Cinq nouvelles classifications des langues bantoues. *Zaire*, 2 (1948-9): 969-988. — Naar een indeeling van de Afrikaanse stammen. *Zaire*, 2 (1948-1): 15-24. — Notule sur la « Classification des langues en Afrique », du R.P.L. De Boeck. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 1948 (4): 874-882. — Het probleem der pygmeeëntal volgens Schebesta. *Kongo-Overzee*, 14de Jg, 1948, 5: 305-309. — Le problème Bochimani et Hottentot. Les faits linguistiques. *Studia Missionalia*, 1948, 4: 119-185. — Où en est le problème des Pygmées de l'Ituri? *Zaire*, 2 (1948-4): 423-436. — Les recherches linguistiques au Congo belge. Résultats acquis; nouvelles enquêtes à entreprendre. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 16, 1948, 767 pp. — La religion des Bakongo orientaux. Essai d'analyse d'un complexe culturel. *Zaire*, 2 (1948-6): 663-673. — Où en est l'application des cycles culturels dans l'ethnologie africaine? *Zaire*, 3 (1949-1): 3-27. — Existe-t-il un groupe de langues soudanaises équatoriales? *Zaire*, 3 (1949-6): 607-616. — Het probleem van het pygmeeënras volgens Gusinde. *Kongo-Overzee*, 15de Jg., (1949, 1): 45-58. — Het probleem der pygmeeënreligie volgens Schebesta. *Kongo-Overzee*, 15de Jg., (1949, 2): 108-118. — Religie en Magie. *Jezuitenmissies*, 60 (1949): 112-136. — Classifica-

tion des groupes de langues en Afrique selon Westermann. *Zaire*, 4 (1950-2): 189-201. — La stratification culturelle de l'Afrique d'après H. Baumann. *Anthropos*, 45, 1950 (4-6): 593-617. — Les deux cartes linguistiques du Congo belge. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 25 (2), 1952, 68 pp. — Existe-t-il une langue des Pygmées en Afrique Orientale? *Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik*, vol. 9, (Kultur und Sprache), 1952, pp. 365-396. — International Bantu-Sudanese Team. *Aequatoria*, 15^e ann., 1952, 3: 81-92. — Manuel de linguistique bantoue. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 17 (3), 1952, 323 pp. — Le problème linguistique dans les missions d'Afrique centrale. *Zaire*, 6, (1952-1): 49-65. — Taalstudie op de bantoutaalgrens (juni 1949-januari 1951) (Internationaal Bantu-Sudanese Team). *Kongo-Overzee*, 18de Jg, 1952, 1: 35-49. — La linguistique en 1952 (Chroniques africanistiques I). *Zaire*, 7 (1953-3): 265-280. — L'ethnologie en 1952 (Chroniques africanistiques II). *Zaire*, 7 (1953-4): 395-405. — L'ethnographie en 1952 (Chroniques africanistiques III). *Zaire*, 7 (1953-4): 503-524. — L'anthropologie, la paléontologie, la préhistoire en 1952 (Chroniques africanistiques IV). *Zaire*, 7 (1953-6): 625-641. — L'histoire en 1952 (Chroniques africanistiques V). *Zaire*, 7 (1953-7): 707-726. — Carte linguistique du Congo belge et du Ruanda-Urundi. In: Atlas général du Congo belge. Inst. r. colon. belge, 8 pp. (1954). — Journées d'étude d'ethnologie et de missiologie (Paris-Louvain, juillet-août 1954). *Zaire*, 8 (1954-9): 955-979. — Liste des langues et dialectes du Congo belge. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon. belge*, 1954 (2): 258-292. — Mission linguistique (1949-1951). *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 31 (5), 1954, 77 p. — Orthographe des noms ethniques au Congo belge suivie de la nomenclature des principales tribus et langues du Congo belge. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 28 (2), 1954, 146 pp. — Het oudste Kabongo-woordenboek (1768-1775). E.H. Jean-Joseph Des-couvrières (1743-1804). *Kongo-Overzee*, 20ste Jg., (1954, 2): 97-124. — Le problème du mal chez quelques populations d'Afrique noire. *Rythmes du monde*, 29^e ann., nouv. sér., 3 (2): 93-111 (1955). — Le cinquième congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques (Philadelphia U.S.A., 1-9 septembre 1956). *Zaire*, 10 (1956-9): 965-983. — La conception coutumière d'enfant légitime, d'enfant nkuli et d'enfant umisambanano au Rwanda. *Zaire*, 10 (1956-7): 729-737. — Existence et portée du monothéisme africain. In: Formation religieuse en Afrique noire. C.R. de la semaine d'études de Léopoldville (22-27 août 1955), pp. 20-43, Ed. Lumen vitae, Bruxelles, 1956, 431 pp. — D'où sont venus les fondateurs d'Etat dans l'entre-Kwango-Lualaba? *Festschrift anlässlich des 25-jährigen Bestandes des Institutes für Völkerkunde der Universität Wien*, 1929-1954, pp. 205-217 (1956). — (En collabor. avec HACKITT, P.) 1956. Report of the Eastern Team. In: Oubangui to Great Lakes (Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland), International African Institute, Oxford University Press, London, vol. 1, pp. 63-122. — Le temps et l'au-delà. Journées d'études «Ethnologie et chrétienté» (Paris, 27 juin-1 juillet 1955), *Zaire*, 10 (1956-2): 165-179. — Rapport sur le travail de J.-M. DOMONT, intitulé: «La prise de conscience en milieu rural Congo». *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, 1957 (2): 239-268. — Stand en mogelijkheid van de eigen talen der Kongolezen. Verslag van de 113e Studiedag van de «Lodewijk De Raet Stichting» (Brussel, 26 juli 1959), *Stichting Lodewijk De Raet*, 4: 23-65 (1959). — L'empêchement de parenté en droit coutumier africain. *Zaire*, 13 (1959-4): 339-385. — Mission and Individuum. In: Das Sozialgefüge der Völker und die Weltmission heute. Missionstudienwoche (Bonn a/Rhein, 22-26. September 1958), pp. 29-45 (1959). — Mon frère le Pygmée. La plus passionnante découverte de l'ethnologie contemporaine. *Vivante Afrique*, 21: 22-50 (1959). — De religione in culturis styli oralis. — In: Introductio in Studium Religionum comparatarum. Pars secunda, Ad usum privatum Auditorium, Pontificia Universitas Gregoriana, Romae, 54 pp. (1960). — Famille monogame et structure clanique. In: Rapports et C.R. XXI^e Semaine de missiologie, Louvain, pp. 51-70, Eds. Universelle (Bruxelles) & Desclée De Brouwer (Paris), 1961, 317 pp. Museum Lessianum - Section Missiologique, n° 42. — Linguistique. In: Livre Blanc, Acad. r. Sci. Outre-Mer, I, pp. 187-200 (1962). — Un demi-siècle d'activité ethnographique en Afrique centrale. Histoire, langues et cultures. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 1963 (3): 506-543. — De religione in culturis styli oralis. — In: Introductio in Studium Religionum comparatarum. Editio tertia, pars prima, Ad usum privatum Auditorium, Pontificia Universitas Gregoriana, Romae, 44 pp. (1963). — La cathoëthe de l'ethnologie (Bibliographie). *Studia Missionalia*, 14: 239-258 (1964).

31 juillet 1976.

[Comm.]

J. Denis.

Sources: Archives de l'Académie, fiche signalétique. — Archives de la Compagnie de Jésus, Bruxelles. — Sint Unum, Riv. Univ.

Gregoriana, Roma, 1966, pp. 17-18. — Onoma, Bull. Inform. et Bibliogr., vol. XII (1966-67), pp. 259-261. — Jezuïeten, Brussel, 1967, n° 3, pp. 139-142. — AFRICA, Bull. Intern. African Inst., London, vol. 37, 1967, p. 96-97. — DE CLEENE, N., Notice nécrologique, *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 1967 (1), pp. 143-146, (Bibliographie par BERLAGE, J., pp. 147-155).

BURNIAUX (Robert), Magistrat (Châtelet, 17.3.1905 - Dinant, 22.8.1970).

La séparation des pouvoirs, qui m'a tant desservi dans l'esprit des Africains — je n'étais pas un «vrai» gouverneur, puisque je ne pouvais rendre justice — est également cause de ce que j'ai apprécié les qualités humaines de Robert Burniaux avant de percevoir son exceptionnelle valeur professionnelle.

Lorsque j'ai pris mes fonctions à Usumbura, début 1955, il exerçait depuis deux ans celles de juge-président du Tribunal de première instance du Ruanda-Urundi, poste qu'il occupa encore jusque 1959 où une nomination de conseiller à la Cour d'Appel de Léopoldville l'éloigna, au regret de tous, du Territoire sous Tutelle.

Pendant ces quatre années, j'entendis bien, de la rumeur publique, que Robert Burniaux était un magistrat scrupuleux, intelligent, profondément humain et non dépourvu d'humour, mais nos fonctions étaient parallèles et nos routes professionnelles ne se croisaient guère.

La vie mondaine d'un chef-lieu centrafricain nous rapprochait toutefois souvent, et ces contacts semi-officiels se doubleraient encore de quelques rencontres privées, dues au hasard heureux qui nous faisait partager d'exceptionnels amis communs.

Et c'est ainsi qu'avant de connaître le magistrat, j'ai eu l'occasion d'approcher, d'admirer et d'aimer l'homme. Large d'esprit comme de carrure, il unissait une intelligence très vive et un remarquable esprit de synthèse avec une très grande bonté. D'une profonde sensibilité, il aimait la vie qui l'émerveillait quotidiennement. Poète, il écrivait des pages pleines de charme, des contes, des chansons, et savait animer avec finesse des soirées entre amis. Il était nettement plus littéraire que scientifique, se souciait peu de la valeur de l'argent, mais beaucoup de celle de l'amitié. Et sous ce dernier rapport, sa vie fut une pleine réussite. Il se fit et laissa des amis partout. Quelqu'un me raconta que, lorsque jeune substitut, il quitta Luebo en 1932 à la fin de son premier terme, il eut la surprise à Port-Francqui de trouver une délégation d'Africains venus de loin, à pied, lui dire merci et au revoir, et lui offrir des cadeaux. A son départ d'Usumbura en 1959, un même courant de sympathie et de regret se manifesta autour de lui. Cette sociabilité et amabilité congénitales lui valurent bien des joies et des réconforts et parfois aussi

quelques mécomptes. Un Procureur du Roi ne lui fit-il pas, un jour, payer assez durement l'innocente question posée sans malice par quelqu'un : «...mais qu'est donc devenu ce charmant magistrat qui vous a remplacé pendant votre congé ? »

En 1960, de Robert Burniaux et de son exceptionnelle épouse qui ne faisait qu'un avec lui, j'avais donc surtout des souvenirs chaleureux et le regret d'une séparation. Aussi est-ce avec une réelle joie que j'appris en juillet 1960 qu'il rejoignait le territoire sous tutelle, après l'effondrement congolais qui l'avait vu rester dernier magistrat belge à Léopoldville, et qu'il nous revenait comme procureur général (avec rang d'avocat général) près la Cour d'Appel du Ruanda-Urundi.

Disposer d'un procureur général de grand format et de haute valeur humaine était, en effet, pour le territoire sous tutelle, en cette période combien troublée, un facteur absolument essentiel.

Déjà le 13 juillet 1960, lorsque la Force Publique congolaise élimina ses officiers belges et que, pour bloquer la contagion, nous avions dû, avec une poignée de paras et l'aide de nos « affreux » militarisés, désarmer en douze heures quatorze garnisons de soldats congolais disséminés dans tout le Territoire, il était clairement apparu que semblables situations de crise ne pouvaient être affrontées avec succès que dans une étroite et constante entente des détenteurs des divers pouvoirs, c'est-à-dire du procureur général, chef du Judiciaire, et du commandement militaire, responsable du maintien de l'ordre, tous deux appuyant et conseillant sans réserve le Résident général qui cumulait les exercices du législatif ordinaire et de l'exécutif.

C'est dire si, à dater du 1^{er} août 1960, date où il rejoignit Usumbura en effervescence — 5000 habitants européens, 10 000 réfugiés, un aérodrome fourmillant d'avions civils autant que militaires... — il fut précieux de pouvoir compter sur un procureur général comme Robert Burniaux. Et les occasions abondèrent alors pour moi, qui avais précédemment principalement connu ses qualités humaines, de découvrir aussi sa maîtrise professionnelle, son sang-froid dans les phases de tension, son érudition juridique, son intelligente conception de jusqu'où il pouvait me permettre d'aller trop loin.

Rappelons au passage que nous avions de surcroît, lui et moi, la bonne fortune de bénéficier d'un troisième élément du tripode, le commandement militaire absolument parfait. Ce commandement militaire était, en effet, entre les mains des colonels Delperdange et Laurent, qui acceptèrent d'être de tous nos incessants caucous, énonçant de leur côté avec calme jusqu'où il était raisonnable, en cas de besoin, d'envisager l'emploi de la force. Jamais je

n'oublierai comment, grâce à ces hommes, des décisions graves purent être prises, souvent dans la hâte, mais néanmoins avec pondération et efficacité, et souvent en une ambiance détendue où le sens de l'humour de Robert Burniaux intervenait pour beaucoup. Mes collaborateurs et moi, face à une difficulté, propositions une solution dont le procureur général disait : « Cela, je ne puis le couvrir » ou dont les militaires déclaraient : « le risque est trop grand, c'est inexécutable ». On cherchait alors d'autres formules, avec leur aide. Et quand ils allumaient le double feu vert, nous étions tranquilles. On pouvait passer à l'action.

Aussi, lorsque le 9 mars 1961 — alors qu'allaient arriver à Usumbura la Mission et les observateurs des Nations Unies — Robert Burniaux dut rentrer en Europe pour un congé que sa santé nécessitait (et qu'elle fit, d'ailleurs, prolonger), son départ fut une fois de plus amèrement déploré. Et à ce moment, je pouvais également parler en connaissance de cause de ses remarquables qualités de magistrat.

Né le 17 mars 1905 à Châtelet, Robert Burniaux réside à Dinant dès les premiers mois de son existence et ce jusqu'à son départ pour l'Afrique vingt-cinq ans plus tard.

En août 1914, âgé donc de huit ans, il doit vivre un drame épouvantable qui le marquera pour sa vie entière. Lors du massacre de Dinant, il est placé devant le peloton d'exécution, tenu aux épaules par son père, lequel est tué sur lui, alors qu'on laisse pour mort l'enfant terrifié. Une petite Française, en vacances à Dinant et amie de la famille, contribue à le consoler et à lui redonner goût à la vie, devient sa confidente, puis sa fiancée, puis l'admirable compagne de sa vie.

Après des études primaires et secondaires effectuées avec facilité à Dinant, il fait, à la demande de sa mère, et en se sacrifiant un peu car ses aspirations sont autres, des études de droit à Louvain, dont il sort diplômé en 1929. L'année suivante, marié, il s'embarque le 17 juillet pour le Congo en qualité de « magistrat à titre provisoire » et exerce ses fonctions de substitut successivement dans les Parquets de première instance de Boma, Lusambo, Luebo. Il défend alors avec succès la thèse requise pour une nomination à titre définitif, laquelle a lieu le 12 juin 1933. Jusque 1940, il continue à exercer les mêmes fonctions dans les Parquets d'Inongo, Lusambo, Luebo, Boende (Parquet qu'il crée) et Léopoldville. Sa ligne de conduite, que ne partagent pas tous ses collègues, sera toujours de travailler la main dans la main avec le Service Territorial. Par ailleurs, à cette époque, des offres extrêmement alléchantes lui sont formulées, à Tshikapa, pour passer à la Forminière. Il est tenté mais croit devoir refuser, se considérant

engagé d'honneur vis-à-vis de l'Etat, qui l'a aidé en son début de carrière.

Il est surpris en Europe en mai 1940, réussit à s'échapper via l'Espagne et le Portugal, et reprend aussitôt ses activités de substitut à Boma (1940) et Léopoldville (1941).

Mais la vie civile lui pèse tandis que ses compatriotes se battent. Il songe surtout à son frère, brillant officier, appelé, d'ailleurs, à devenir, plus tard, le chef de l'aviation belge, celui d'un secteur de l'OTAN, attaché à la Maison du Roi...

Et si s'engage, bien que des amis — et le bon sens — lui annoncent que sa carrière en pourrait pâtir. En 1941, il prend part à la campagne d'Abyssinie en qualité de substitut de l'auditeur militaire, puis, après les opérations, exerce pendant quelques mois les fonctions de chef-adjoint du 2^e Bureau de l'E.M./F.P. En Abyssinie, il paie un dur tribut, contractant un béri-béri dont il subira les séquelles sa vie entière.

En novembre 1942, il reprend ses fonctions judiciaires au Corps expéditionnaire belge, au Nigeria, d'abord, puis en Egypte et Palestine. Une promotion comme auditeur militaire ne le console guère de ce que son unité n'a jamais l'occasion de combattre. Il est démobilisé, un peu déçu, en 1944. Et sa déception se prolonge, car les années vont passer et ses fonctions de substitut perdurer nettement plus longtemps que dans une carrière normale. Certes, en 1946, pour compenser ces retards, il est nommé « premier substitut » (grade nouveau, peut-être créé à son intention). Avec ce titre, il est chef de Parquet à Jadotville jusqu'en 1950, puis fait fonction de Procureur du Roi à Elisabethville pendant trois autres années. Et toujours pas de promotion. Ses amis s'indignent plus que lui, le poussent à demander une intervention politique de la part de son frère, ce qu'il repousse avec indignation. « Je n'ai pas de charnière dans le dos » affirme-t-il fréquemment. Et pourtant, le train-train du Parquet de routine, vols de bicyclettes, distillations clandestines, n'est guère à même de répondre à ses aspirations : jeune, il rêvait de navigation au grand large, d'aviation, même, comme son frère... Il aspire à des fonctions plus amples, à des responsabilités plus larges.

Sa nomination à Usumbura en 1953 lui permet enfin d'accéder définitivement à cette activité majeure qu'il souhaitait et qu'il n'avait exercée jusqu'alors que comme suppléant. Passé en 1959 à Léopoldville, il fait fonction de président de la Cour d'Appel en mars 1960, puis de premier président jusqu'au 31 juillet suivant, traversant donc les remous du premier mois de l'indépendance congolaise.

Après ses sept mois de Procureur général à Usumbura, il rentre pour raison de santé, sollicite de retourner encore en Afrique, mais en vain, et est mis à la retraite à la fin de 1961, commandeur de l'Ordre du Lion et revêtu de diverses autres distinctions, militaires et civiles. Il est toutefois prié par le Ministre des Affaires Etrangères de revenir une dernière fois à Usumbura en mars 1962, pour y occuper pendant deux mois le siège du ministère public dans les débats en appel du procès du meurtre du Prince Rwagasore.

Pour un Robert Burniaux, la mise à la pension ne signifie toutefois pas une interruption de la vie active. Un de ses amis de jeunesse, avocat à Dinant, lui propose de l'aider, ce qu'il accepte avec empressement. Pour pouvoir donner sa mesure — magnifique signe de jeunesse et de simplicité d'âme — il se rend à Liège prêter serment d'avocat entre les mains du Président de la Cour d'Appel. Ce dernier le félicite et ajoute : « Souvent, j'ai vu un jeune avocat passer à la magistrature, jamais un haut magistrat redevenir simple avocat... ».

Une lourde tâche l'attend encore, si lourde qu'elle abrégera probablement ses jours en imposant un excès de travail à son organisme qu'il eût dû mais n'a jamais su ni voulu ménager. La présidence de la C.A.P. de Dinant lui est conférée et il s'acquitte de cette charge avec un enthousiasme extraordinaire, pourchassant le crédit, circulant souvent, en Belgique comme à l'étranger, participant en personne au choix de l'outillage d'un nouvel hôpital dont il avait fait sa chose. Il cache à son entourage qu'une angine de poitrine l'étreint, comme le 22 août 1970 il mourra sans une plainte, après quelques heures de grande souffrance certaine, qu'il s'efforcera encore de cacher à sa femme.

A l'instar de son existence, il a voulu que sa mort soit toute de simplicité et de grandeur.

Avril 1978.

[Comm.]

J.P. Harroy.

BUSBECQ (*Ogier Ghislain*), (Chevalier de), Diplomate (Commines, 1522 - Saint-Germain, près de Rouen, France, 28.10. 1592). Fils de Georges Ghislain et de Hespel, Catherine.

Encore un Belge connu à l'étranger bien mieux que dans son pays natal. Tant que dura l'Empire Ottoman, c'est-à-dire plus de trois siècles après sa mort, toutes les chancelleries du monde recommandaient la lecture de ses Lettres aux diplomates en partance pour la Sublime Porte, tant il avait scruté

les réalités profondes et permanentes de la politique des sultans.

Busbecq était enfant naturel mais son père, émerveillé de son intelligence, lui fit recevoir la meilleure éducation possible et obtint en 1540 sa légitimation de Charles Quint, souverain d'ailleurs habitué à cet exercice de son pouvoir. Le jeune homme avait étudié à Louvain avant de fréquenter certains humanistes de France et d'Italie et il parlait flamand, français, latin, grec, allemand et anglais, en attendant d'apprendre l'esclavon. Ses aptitudes attirèrent sur lui l'attention de Ferdinand I^{er} (1503-1564), frère de Charles Quint, roi de Bohême et de Hongrie, déjà promis à la couronne impériale qu'il devait ceindre en 1558.

En 1554, à l'âge de trente-deux ans, Busbecq participa à la mission envoyée à Londres par Ferdinand pour féliciter Marie Tudor de son mariage avec le roi d'Espagne Philippe II et le 3 novembre de la même année, il était invité à se rendre à Vienne, peut-être sur la recommandation de Jean Vander Aa, conseiller du roi. Une offre aussi dangereuse que flatteuse l'y attendait. Ferdinand I^{er} avait cherché en vain à obtenir de Soliman le Magnifique (1495-1566) son assentiment à l'annexion de la Transylvanie, offerte à la Hongrie par la veuve de son dernier prince. Busbecq se sentait-il capable de réussir là où un diplomate chevronné avait échoué ? Il avait douze jours pour non seulement répondre mais aussi se mettre en route. Ayant accepté cette offre, Busbecq arriva à Constantinople le 20 janvier 1555, après une chevauchée en plein hiver dans les neiges des Balkans qui était par elle-même un exploit. Or, Soliman était en campagne contre les Persans. Busbecq n'hésita pas à reprendre sa chevauchée et le 7 avril suivant, après avoir parcouru près de sept cent cinquante kilomètres à travers l'Asie Mineure, il trouvait le sultan à Amasia, l'antique capitale du Pont. Soliman était à la fois au faite de la gloire et au comble du désespoir car la célèbre Roxelane (?-1561) l'avait poussé par ses calomnies à faire étrangler Mustapha, son fils favori, celui-là même qu'il avait cru seul capable de défendre les marches de l'Empire Ottoman. L'ambassadeur ne put tirer du malheureux père qu'un seul mot sans cesse répété : « Giuzel ! Giuzel ! » (bien ! bien !). Il n'avait plus qu'à rentrer à Vienne.

Déjà au cours de cette randonnée, Busbecq avait eu la présence d'esprit de commencer les recherches qui devaient contribuer à l'avancement d'un nombre incroyable de sciences. A Ankara surtout, l'antique Ancyre, il avait comblé un grand rêve des humanistes de la Renaissance en retrouvant — cachée derrière une maison turque qui lui était accolée — le mur

du monument où était gravé le récit officiel des exploits de l'empereur Auguste.

A Vienne, ce fut d'abord la consternation et Ferdinand s'en ouvrit à Charles Quint dans une lettre écrite en français. Il y confirmait néanmoins sa confiance en « Bousbeek » et de fait, l'ambassadeur repartit pour Constantinople dès novembre 1555, bien décidé à y rester le temps qu'il faudrait pour obtenir satisfaction. Il y réussit après six ans d'efforts au cours desquels il connut la prison et vit son voisinage ravagé par la peste qui emporta son compatriote, le docteur Guillaume Quackelbeen, de Courtrai, en 1561. Il connut de multiples tribulations, dues moins à l'hostilité des Turcs qu'à celle de l'ambassadeur de France, qui voyait en Busbecq un dangereux espion espagnol. Et rien de tout cela ne l'empêchait d'enrichir ses collections : des centaines d'inscriptions et de médailles grecques, des dessins sur tous les sujets, notamment des animaux mal connus en Europe, des semences de plantes qui allaient ajouter à sa beauté : le marronnier d'Inde, le lilas, la tulipe, sans oublier la linguistique. Il rédigea une grammaire turque et le seul essai connu sur le langage de ces Goths de Crimée que Rubruquis avait visités quatre siècles auparavant. Il avait été ravi de pouvoir s'entretenir en flamand avec deux d'entre eux, venus présenter l'hommage de leur nation à la Sublime Porte. Les mots retenus par le professeur Van Bree suffiront à montrer l'intérêt de cette découverte : « schlipen » pour « slapen », « reghen » pour « regen », « schuester » pour « zuster », « singhen » pour « zingen », « oeghen » pour « oogen ».

Soliman une fois conquis, Busbecq en obtint un traité avantageux et même des faveurs telles que la libération de trois capitaines de vaisseau espagnols réclamés par le roi de France. L'ambassadeur rentra à Vienne, accompagné d'un plénipotentiaire turc d'origine polonaise, Ibrahim Strozzeni, à la fin du mois d'août 1562. Ferdinand, devenu empereur, était à Francfort afin d'assister au couronnement de son fils Maximilien comme roi des Romains, c'est-à-dire en fait comme héritier de l'empire. Prié de garder à Vienne son compagnon que tout le monde soupçonnait d'être un espion, Busbecq remporta un nouveau succès en faisant comprendre à son souverain que si tel était le cas, il avait intérêt à faire étalage de sa puissance en lui faisant parcourir ses Etats.

Devenu l'homme de confiance de la cour de Vienne, Busbecq ne cessa pas d'être chargé de missions dont nous mentionnerons seulement la triste fin. Après avoir veillé dix-sept ans aux intérêts sans cesse menacés par les guerres de religion de l'archiduchesse Isabelle (1534-1592), veuve de Charles IX, roi de

France, ce septuagénaire qui avait bravé tant de dangers au cours de cinq mille cinq cents kilomètres de chevauchée à travers les Balkans et l'Anatolie, tomba dans une embuscade tendue par des Ligueurs alors qu'il rentrait au pays natal. Les assaillants s'aperçurent trop tard de leur erreur et Busbecq, transporté au château de Maillot, à Saint-Germain, près de Rouen, ne tarda pas à y succomber.

Les mérites de Busbecq avaient été reconnus par l'octroi de titres de chevalier de Hongrie d'abord, du Saint-Empire ensuite. Au pays natal, il avait décliné l'offre d'une charge au service du duc d'Albe mais un successeur de ce dernier, l'archiduc Albert érigea à titre posthume sa terre en baronnie, ce qui a porté certains auteurs à le décorer lui-même du titre de baron. L'empereur Maximilien II exprima les sentiments de la maison de Habsbourg en écrivant : « Les ambassadeurs flamands sont presque les seuls dont les négociations aient été utiles à l'Empire d'Allemagne ».

Les témoignages privés, qui sont innombrables, reflètent mieux que les hommages officiels les aspects multiples de sa personnalité. L'un des plus curieux est celui de Bayle, oracle du siècle des Lumières : « Il ne démentit point la bonne opinion que l'on a communément de l'esprit de ceux qui comme lui naissent hors du mariage », et le plus

précieux celui d'un historiographe officiel français, E. Charrière parlant du « savant belge Busbecq, dont le long séjour en Turquie devait être signalé par des découvertes scientifiques importantes et donner lieu à la publication de ses lettres célèbres sur l'Orient ».

Quelques éditions des lettres de Busbecq : 1581-1582. *Itineraria Constantinopolitanum et Amasianum*, Anvers. — 1589. A. G. Busbequii legationis turcicae epistolae quatuor, Paris. — 1630-1631. *Epistolae ad Rodolphum II a Gallia scriptae*, Louvain et Bruxelles. — 1633. *De re militari contra Turcos*, Leyde. — 1740. *Augerii Busbequii omnia quae extant*, Bâle. — etc.

25 novembre 1981.

[J.O.]

J. Comhaire.

Sources : BABINGER, F. 1919. *Die Welt des Islams*. Berlin. — BAYLE, P. 1734. *Dictionnaire historique et critique*. 5^e éd., Amsterdam, vol. 2, pp. 209-213. — BULLART, I. 1682. *Académie des Sciences des Arts*, Paris, vol. 1, portrait p. 79. — CHARRIÈRE, E. 1848. *Négociations de la France dans le Levant*. Paris, vol. 2, pp. 715-716 et autres, et notice dans la *Rev. nation. Belg.* de 1844. — DBVLAMINCK, B. 1977. *Complément au dictionnaire étymologique du gotique*. Louvain. — HAMMER-PURGSTALL, J. von. 1835-1843. *Histoire de l'Empire Ottoman*. Paris. — HEFFNER *Bull. Acad. r. Belgique*, notice, annexe, pp. 1853-1854. — KRAUSE, W., 1968. *Handbuch des Gotischen*. 3^e éd., Munich. — LANZ, K. 1846. *Correspondenz des Kaisers Karl V.* Leipzig, vol. 3, n° 992, pp. 675-676. — MOMMSEN, T. 1865. *Res gestae divi Augusti, ex monumentis ancyrae et Apolloniensi*. Berlin. — NIBÉRON 1729-1745. *Mémoires*. Paris, vol. 22. — REINACH, S. 1885. *Traité d'épigraphie grecque*. Paris, p. 61. — SAINT-GENOIS (de) 1846. *Les voyageurs belges*. Bruxelles, vol. 2. — VAN BREE, C. 1977. *Leerboek voor de historische grammatica van het Nederlandsch met een beknopte grammatica van het Gotisch*. Groningen, p. 28. — VAN DE VELDE, R. 1964. *Het Krimgotisch*. Louvain. — VASSILIEV, A. 1936. *The Goths in the Crimea*. Cambridge, Massachusetts. — Voir aussi notice de Gachard, *Biographie nationale*, 3.

C

CAPELLE (*Etienne*), Missionnaire, (Marcheville, 11.01.1869 - Baudouinville, 17.12.1951).

Etienne Capelle entra, frère, chez les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) à Maison-Carrée (Alger) en 1889. Déjà un an et demi plus tard, il est désigné pour la mission du Haut-Congo et part avec une caravane qui comprenait 16 Pères Blancs, 10 prêtres et 6 frères, ainsi que 2 médecins africains ayant terminé leurs études à Malte. Tout le groupe arrive à Zanzibar; il est signalé là au début d'août 1890. La caravane arrivera à Karema, sur la rive du lac Tanganyika, le 2 mars 1891. Arriver au centre de l'Afrique prenait plus de temps qu'à nos jours ! Le Frère Etienne Capelle traverse le lac et arrive à Mpala. Pour mémoire, précisons que Karema et Mpala, sur les 2 rives du lac, étaient d'anciennes possessions de l'Association Internationale Africaine, qui avaient été proposées au Cardinal Lavigerie,

fondateur des Pères Blancs, lequel avait accepté ces postes pour en faire des stations missionnaires. De Mpala, Etienne Capelle est envoyé au nord, à la mission de Kibanga, sur la presqu'île de l'Ubwari qui, de la côte ouest du lac, s'avance vers le nord. Cette mission de Kibanga était isolée : la mortalité décimait la population et la mission pouvait à tout instant être anéantie par les esclavagistes. Mgr Roelens, qui venait d'être nommé administrateur apostolique du Haut-Congo, décide de supprimer la mission et de transporter toute la chrétienté sur le plateau du Kirungu où sera fondé Baudouinville — actuellement Moba.

Mgr Roelens fait débroussailler le plateau et y construit les bâtiments provisoires qui doivent servir aux missionnaires et aux émigrants.

En juillet 1893, le frère Etienne est là et ce sera une période de constructions : on construit directement « en dur », Mgr Roelens n'aimant guère le

provisoire. Puis ce sont les cultures qui doivent être lancées avec la saison des pluies ; finalement il y aura une vingtaine d'hectares de blé, maïs, pommes de terre, riz, haricots, sarrasin, manioc, café. A propos de café ... Quand il était en voyage avec sa caravane, le Frère Etienne avait vu pour la première fois des caféiers dans une mission des Pères du St. Esprit sur la côte du Zanzibar. Il en emporta une poignée de graines. On dit qu'entre temps il n'y songea plus et les retrouva un jour au fond de la poche d'un vêtement qu'il n'avait plus porté depuis. Ce qui est plus sûr, c'est qu'il sema le café : un pied sortit de terre, tint bon, porta des fruits ... et on le multiplia. Une tradition orale, qui semble exacte, dit que lorsque les Pères Blancs montèrent vers le Kivu, quelques années plus tard, ils emportèrent du café qui fut planté notamment dans la région de Kabare, près de Bukavu.

Entre temps, le frère Etienne construit durant la saison sèche et cultive durant la saison des pluies. Il faut beaucoup de nourriture, car il doit assurer l'entretien et le ravitaillement des missionnaires et aussi celui de nombreux enfants recueillis, la plupart rachetés aux esclavagistes.

Quand on commence la mission de Lusaka, en 1896, le frère Capelle y est envoyé : là aussi bâtiments à construire et champs à planter. Il parachève son travail à Lusaka en jetant un pont sur la rivière Lufuko — un pont suspendu de 30 m de long.

Puis il retourne à Baudouinville ; nous sommes en 1897. Le frère Etienne y restera jusqu'à sa mort en 1951.

Il va commencer par travailler à la construction de la future cathédrale. Le travail se poursuivra durant 7 saisons sèches : il sera l'adjoint et le contremaître de Mgr Roelens qui réalise là une construction où n'entre aucun matériau venu d'Europe et qui restera longtemps la plus importante de tout le pays : 55 m de long, 22 de large, 15 de haut, avec une tour de 30 m.

Mais le Frère, Bwana Tieni, n'abandonne jamais les cultures : construire et cultiver.

On peut certes le ranger parmi les obscurs pionniers du développement de la région de Baudouinville. Par tout ce qu'il a réalisé, par tout ce qu'il a introduit dans les cultures de la région, par toutes les constructions qui ont rendu possibles tant de réalisations diverses, par tous les collaborateurs, les ouvriers et les hommes de métier qu'il a formés, par tout ce qu'il a pu « faire passer » par son contact, ses conseils et son exemple ...

Etienne Capelle était non seulement un grand constructeur et un maître agriculteur, mais il savait partager ses connaissances avec les Africains qui travaillaient avec lui. Sur le plan humain, c'est peut-

être son plus beau titre de gloire. Son mérite fut d'ailleurs reconnu : en 1926 il est nommé chevalier de l'Ordre royal du Lion, en 1929 il reçoit la médaille commémorative du Congo, en 1933 il est chevalier de la Couronne.

Il avait prononcé son serment de missionnaire le 17 août 1890, lors de son passage à Zanzibar. Il en fête le 60^{me} anniversaire le 17 août 1950, entouré des témoignages de sympathie des plus hautes autorités. Il meurt l'année suivante dans son cher Baudouinville où il avait passé la plus grande partie de sa vie.

Août 1983.

J. Grosjean.

[M.S.]

Source: *Grands Lacs*, Namur, 1951, Notices nécrologiques, pp. 48-51.

CARION (*Adolphe Constant Henri*), Consul général et Chargé d'Affaires (Bruxelles, 13.1.1846 - Santiago de Chili, 23.3.1893). Fils d'Auguste et de Delmée, Justine.

Après avoir obtenu au jury central le titre de candidat en philosophie et lettres le 26.8.1868, Carion fit de longs séjours en Espagne et en Italie ; il demanda au Roi une nomination d'attaché de légation qui lui fut accordée le 22.2.1873. Il fut en poste successivement à Florence et à Constantinople, où il exerçait ses fonctions sans traitement, car il possédait des revenus personnels confortables provenant de propriétés foncières.

Le 16 juillet 1879, il était envoyé en qualité de consul général à Santiago, au traitement annuel de 18 000 F. Dès le début de son séjour, il rendit de signalés services à ses compatriotes. Le Chili était un pays avec lequel la Belgique essayait d'augmenter le courant d'affaires car, son industrialisation semblait progresser le plus rapidement.

Plusieurs Belges y avaient établi des maisons de commerce et l'un d'eux, Van Montenaken, y avait monté à Santa Fé, la plus importante distillerie du pays, pour le compte du Comte de Flandre.

Grâce à l'action de Carion, en 1889, une douzaine d'ingénieurs belges occupaient des places importantes, avec contrat, dans les administrations du Chili telles que les Travaux Publics, le chemin de fer, la distribution d'eau. A cette époque, des ingénieurs belges construisirent un chemin de fer minier dans le nord du pays ; cette ligne eut à subir d'ailleurs un grave préjudice en 1891, à la suite de l'utilisation de son matériel par l'armée au cours du conflit de frontière entre le Chili et le Pérou. Carion intervint avec diligence pour défendre les intérêts belges dans le différend qui les opposa au gouvernement chilien.

En 1888, l'ingénieur belge Legrand, engagé par la Compagnie Commerciale Française au Chili, s'occupait de l'étude d'implantation de tramways et de lignes de chemin de fer; Carion ne manqua pas d'informer le Ministre des Affaires Etrangères de Belgique sur les projets du gouvernement chilien, qui envisageait de créer le chemin de fer longitudinal, deux lignes transandines, ainsi que diverses lignes d'intérêt local.

La plupart de ces ingénieurs ont dû repartir assez rapidement, car le conflit Parlement-président Balmaceda culmina avec le suicide de ce dernier le 13 décembre 1891, ce qui entraîna la suspension des contrats qui avaient été prévus.

S'il encourageait l'arrivée au Chili de colons belges possédant une formation suffisante et un peu de capital, il mit le gouvernement en garde contre l'arrivée d'agriculteurs venant à l'aventure et attirés par des promesses fallacieuses; quelques compatriotes avaient fait une triste expérience et végétaient misérablement dans des régions peu fertiles.

Carion, qui avait reçu l'exequatur pour exercer les fonctions de consul général au Pérou et en Bolivie, y accomplit deux voyages d'exploration commerciale.

Il fut alors nanti du titre de consul général - chargé d'affaires, ce qui le rangeait dans le corps diplomatique; son traitement fut porté à 20 000 F.

En juin 1890, il accueillit le professeur Louis Cousin, de l'Université de Louvain, qui venait créer à Santiago la Faculté des Sciences appliquées et qui exerça, dans la suite, une influence considérable sur le développement des chemins de fer au Chili; il entraînait à sa suite douze ingénieurs de Louvain et une vingtaine d'ingénieurs diplômés des autres universités belges.

Le rôle de Carion au Chili était très apprécié et il a certes exercé une influence considérable en faveur de la Belgique. Cependant, à plusieurs reprises, il se plaignit du traitement insuffisant qu'on lui octroyait, compte tenu du coût de la vie qui, à Santiago, était cinq fois plus élevé qu'à Bruxelles; en 1893, son traitement avait été porté à 22 000 francs, ce qui était nettement inférieur à ce qu'il estimait nécessaire pour tenir un rang comparable à celui des représentants des autres pays européens; mais le ministre rétorquait à chacune de ses demandes que le budget ne permettait pas de lui allouer davantage. Le 23 mars 1893, un coup de théâtre se produisit et aucun signe avant-coureur ne le laissait prévoir. Carion se suicida, après avoir remis une lettre à un ami à qui il avait demandé de passer par son domicile.

L'enquête révéla que ses comptes personnels accusaient un déficit de l'ordre de deux millions de

francs. Pour tenir un train de vie digne, il dépensait au-delà de son traitement en prélevant des sommes importantes sur sa fortune personnelle. Il avait opéré des transactions boursières compensatoires malheureuses pour tenter de rétablir sa situation qui s'était détériorée, et c'est ainsi qu'il fut conduit à la ruine.

En fait, plusieurs compatriotes avaient confié au consul de Belgique des sommes relativement importantes, fruits de leurs économies. Au lieu de faire des placements sûrs à intérêt fixe, Carion avait joué en bourse et pour combler ces déficits, avait été entraîné à consacrer des sommes de plus en plus importantes à des placements aventureux sans qu'il pût jamais espérer combler les pertes importantes qu'il avait subies.

5 août 1980.

A. Lederer.

[E.S.]

Sources : Min. Aff. étrang., doss. pers. 59, A. Carion. — Min. Aff. étrang., dossier 2972, II, Émigration. — LEDERER, A. 1981. Louis Cousin, un grand maître de notre Alma Mater (1839-1913). *Rev. des Amis de l'Univ. Louvain*, 3 (4) : 6-10. — STOLS, E. 1979. L'expansion belge en Amérique latine vers 1900. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 1979 (2) : 100-134. — VERNIORY, G. s.d. Dix années en Araucanie, 1889-1899, 4 vol. dact.

CARTON DE TOURNAI (*Henri Joseph Georges*), Ministre des Colonies, Sénateur, Membre de l'Académie (Tournai, 19-2-1879 - Bruxelles, 19.1.1969). (Note complémentaire au tome 7 A, col. 97).

Distinctions honorifiques nationales : Grand officier de l'Ordre de l'Etoile Africaine (23 oct. 1954); Grand officier de l'Ordre de Léopold (26 nov. 1932); Grand Croix de l'Ordre de Léopold II (février 1946). — *Distinctions honorifiques étrangères* : Saint-Siège : Grand Croix de l'Ordre de St-Grégoire le Grand (25 juin 1936); France : Grand officier de la Légion d'honneur (1 juin 1932); Portugal : Grand Croix du mérite (3 juin 1932); Italie : Grand Croix Colonial de l'Etoile (1933); Roumanie : Grand Croix de la Couronne (26 juin 1924); Lettonie : Grand Croix des Trois Etoiles (28 mai 1934); Ethiopie : Grand Croix de l'Etoile (janvier 1925); Annam : Grand Croix Ordre impérial du Dragon d'Annam (30 juillet 1932).

26 octobre 1973.

V. Devaux.

[Comm.]

CASTILLE (*Armand Marie Gérard Ghislain*), Pharmacien, Docteur en Sciences chimiques, Professeur à l'Université Catholique de Louvain, Membre de l'Académie (Saint-Nicolas-Waas, 27.6.1898 - Herent-lez-Louvain, 27.4.1973). Fils d'Alphonse et de Van Cleemput, Alice; époux de Vanderplanc-ken, Yvonne.

Toute la carrière d'Armand Castille a été universitaire. Il fit de brillantes études à l'Université de

Louvain, où il conquiert en 1921 le diplôme de pharmacien et en 1922 celui de docteur en sciences chimiques, chaque fois avec la plus grande distinction. De 1920 à 1922 il avait déjà rempli les fonctions d'assistant en chimie analytique à la Faculté des Sciences de Louvain. Comme lauréat du concours des bourses de voyage, il fit un séjour à l'Université de Zürich, où il fut nommé assistant cantonal à l'Institut de Chimie physique du professeur Victor Henri (1921-1923). En 1923, il est nommé chargé de cours à l'Université de Louvain et, en 1925, professeur à la Faculté de Médecine et directeur de l'Institut de Pharmacie (fonction qu'il occupera jusqu'à son éméritat en 1968). En 1927 comme « advanced fellow » de la « Commission for Relief in Belgium », il fait un séjour de cinq mois aux Etats-Unis, au « Bureau of Standards » à Washington et à l'Institut de Chimie physique de l'Université de Californie (Prof. Lewis).

Pendant de longues années, le professeur Castille assura, en français et en néerlandais, une charge d'enseignement particulièrement lourde en chimie pharmaceutique organique (jusqu'en 1962) et minérale (jusqu'en 1965), bromatologie, toxicologie, hygiène alimentaire et toxicologie du travail, ce qui ne l'empêcha pas d'effectuer d'importantes recherches et de diriger les travaux de nombreux étudiants du doctorat en sciences pharmaceutiques. C'est du reste à son initiative que ce doctorat avait été créé à Louvain en 1930. Cet exemple fut suivi ultérieurement par les autres universités belges. C'est à lui aussi qu'est due l'introduction de la bactériologie et de la pharmacodynamie comme cours obligatoires à l'Institut de Pharmacie. Il fut aussi le créateur du nouvel Institut de Pharmacie de Louvain, inauguré en 1934. Il avait été doyen de la Faculté de Médecine en 1945-46.

Une grande partie des recherches du professeur Castille et aussi de ses élèves se rapporte à l'analyse de produits végétaux. Sa thèse doctorale, déjà, traitait d'un sujet de chimie végétale : l'étude de l'*Artislochchia*, plante des pays chauds, et la constitution de l'acide aristolochique. Il fit dans la suite, pour le Ministère belge des Colonies, de nombreuses études sur la composition chimique de plantes tropicales. Parmi celles-ci, il faut citer en particulier le *Strophanthus*, l'*Ongokea*, etc. et surtout le pyrèthre. Cette dernière étude conduisit à l'isolement et à l'établissement de la structure moléculaire de deux composés nouveaux : la pyrèthrosine (sesquiterpène) et le pyrèthrol (triterpène).

Armand Castille était par ailleurs un toxicologue de réputation mondiale. Les nombreuses analyses et expertises dont il fut chargé dénotent une grande compétence, une habileté opératoire exceptionnel-

le, alliées à une conscience professionnelle et un sens des responsabilités dignes des plus grands éloges.

Il déploya une grande activité encore dans le domaine de l'analyse des produits alimentaires et au Conseil supérieur de l'hygiène. Il était également membre de la Commission de la Pharmacopée belge et, depuis 1965, vice-président de la Commission européenne de la Pharmacopée du Conseil de l'Europe à Strasbourg. Partout ses avis faisaient autorité. Il participa activement aux travaux de ces commissions jusque peu de temps avant sa mort.

En 1939, Armand Castille siège à la Commission administrative de l'INEAC (Institut national pour l'Etude agronomique du Congo). En 1945, le Fonds national de la Recherche scientifique le charge d'une mission en Grande-Bretagne, aux fins de faire rapport sur les progrès réalisés pendant la guerre 1940-45 dans le domaine des sciences pharmaceutiques. Le 4 février 1954, ils est nommé membre associé de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer (à l'époque Institut royal colonial belge), dans la Classe des Sciences naturelles et médicales. Il est membre titulaire à la date du 16 septembre 1965. Il avait été choisi comme vice-directeur de la classe pour l'année 1971.

Le professeur Castille était un homme de commerce agréable, distingué, dévoué à ses proches : sa famille, ses étudiants et anciens étudiants, ses collaborateurs et le personnel de son laboratoire.

Distinctions scientifiques et académiques : 1. *Prix et missions :* Prix Jean-Servais Stas de l'Académie des Sciences (1922). — Lauréat du Concours des bourses de voyage (1923). — « Advanced fellow, Commission for Relief in Belgium » (1927). — Chargé par le F.N.R.S. d'une mission en Grande-Bretagne (1945). — Chargé de mission par le Ministère des Colonies au Congo et au Ruanda-Urundi (1950). — Professeur d'échange à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Paris (1953). — Docteur *honoris causa* des Facultés de Pharmacie de Paris et de Madrid. — 2. *Académies et Sociétés savantes :* outre l'Académie royale des sciences d'Outre-Mer, Armand Castille était membre et ancien président de l'Académie royale de Médecine de Belgique — m. de l'Académie nationale de Médecine de France — m. de l'Académie de Pharmacie de Paris — m. délégué de l'« Academia Real de Farmacia » de Madrid — m. d'honneur de la « Sociedad Española de Bromatología » de Madrid — m. de l'Académie Internationale de Médecine légale — m. de la « Chemical Society » de Londres. — 3. *Comités et Commissions :* m. de la Commission administrative de l'I.N.E.A.C., m. de la Commission de la Pharmacopée belge, vice-président de la Commission européenne de la Pharmacopée, m. permanent de l'EUROTOX, Comité européen permanent de recherches pour la protection des populations contre les risques d'intoxication à long terme, m. du Conseil supérieur de l'hygiène de Belgique ; président du Comité scientifique de la Commission anti-doping du Gouvernement belge, m. Centre national de Prévention et de Traitement des Intoxications. 4. *Distinctions honorifiques :* Grand officier de l'Ordre de Léopold, Grand officier de l'Ordre de la Couronne. Croix civique de première classe. Médaille de la Victoire 1940-1944. Médaille du Volontaire 1940, Officier de l'Ordre du mérite scientifique de France.

22 janvier 1977.

[Comm.]

J.E. Opsomer.

La bibliographie du professeur Castille a paru dans le *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 1974 (1) : 76-78.

CERCKEL (*Edgard Gustave Victor*), Officier de la Force Publique (Louvain, 28.11.1866 - Mariakerke-lez-Gand, 8.10.1957). Fils de Joseph-Constantin et de Aerts, Jeanne-Catherine.

C'est bien jeune qu'Edgard Cerckel s'engagea à l'armée. En effet, il entra le 16 février 1883 à l'école des volontaires, fut nommé caporal le 21 février 1883 et sergent au 1^{er} régiment de ligne le 15 décembre 1884. Puis, il passa à l'artillerie, où il fut nommé brigadier au 4^e régiment d'artillerie caserné à Tirlemont le 4 octobre 1885, et maréchal des logis le 18 novembre 1886. Tout jeune, il fit déjà montre de bravoure, car il reçut la médaille civique de 1^{re} classe en 1891, pour acte de courage et de dévouement pour sa conduite valeureuse lors d'inondations à Tirlemont.

Cerckel répondit généreusement à l'appel de Léopold II qui demandait des hommes pour le Congo ; il partit d'Ostende le 23 août 1891, à bord du s/s *Lulu Bohlen*. Arrivé à Boma, il fut nommé sergent à la Force Publique et désigné pour rejoindre l'expédition Dhanis qui se rendait au Kwango.

Dhanis avait été nommé commissaire de district de 1^{re} classe et reçut pour mission d'explorer et d'occuper les territoires situés à l'est du Kwango supérieur. A vrai dire, cette région avait été peu explorée et, dans un accord signé avec les Portugais, la frontière était délimitée de façon peu précise. Aussi, Léopold II essayait d'appropriier à l'Etat Indépendant du Congo les territoires compris entre le Kwango supérieur et le Kasai. L'expédition arriva à Kasongo-Lunda en suivant la rive droite du Kwango. Le pays avait été désolé par la guerre et dénué de toute ressource. Pour progresser vers le sud, force fut à Dhanis de s'y rendre par la vallée de la Wamba, où il était possible de se procurer des vivres. Il arriva ainsi jusqu'à Kapenda Kamulenda où le chef Chinje reconnut l'autorité de l'Etat. Après cela, Dhanis fit de Popokabaka le chef-lieu de district du Kwango et entama son organisation. Cependant, les Portugais protestèrent de façon assez véhémence et la frontière fut définie selon un compromis signé à Bruxelles le 25 mai 1891.

En décembre 1891, Dhanis était nommé au district du Kasai et allait remplacer Le Marinel à Lusambo. Cerckel suivit son chef qui allait s'illustrer dans de fameux exploits.

Le manque de bateaux obligea Cerckel à séjourner du 1^{er} janvier au 4 mai à Berghes-Ste-Marie, à l'embouchure du Kasai, en face de Kwamouth. Il s'y trouvait avec de nombreux soldats ; en échange de la ration, ses hommes aidèrent les Scheutistes à édifier les constructions de la nouvelle mission. Enfin, il put partir vers le Kasai et Dhanis le désigna

pour aller fonder le poste de Kabinda, qu'il rejoignit le 8 septembre 1892.

En principe, Dhanis se rendait à Lusambo pour rejoindre Le Marinel qui préparait une expédition vers le Katanga, car on y signalait des interventions étrangères. Finalement Dhanis devait remplacer Le Marinel. Alors qu'il préparait l'expédition vers le sud, il se rendit compte de ce qu'un danger bien plus grand pointait à l'est. Du côté du Lomami, les Arabisés régnaient en maîtres et s'emparaient, avec la complicité de chefs esclavagistes, de nombreux Africains qu'on conduisait en convoi vers la côte orientale, puis vers Zanzibar.

Dhanis estimait trop dangereux de se diriger vers le Katanga, alors qu'il risquait d'être attaqué sur le flanc. Il prévint Boma. Tout comme à Bruxelles, on ne s'y rendait pas compte du sérieux de la situation. Tous les indices concordaient ; Gongo Lutete, un des principaux auxiliaires des Arabisés, s'apprêtait à attaquer les troupes de la Force Publique.

Alors que Dhanis organisait la concentration de ses hommes vers le Lomami, il avait donné ordre à Cerckel de demeurer à Kabinda afin d'y surveiller le chef Lupungu, dont il doutait de la fidélité, suite aux informations inexactes que lui avait communiquées le poste de Gandu. Mais Cerckel réussit à convaincre Dhanis de la fidélité de Lupungu avec lequel il se rendit vers la Lomami, apportant un renfort de mille trois cents fusils et de plusieurs milliers de porteurs de lances. Le 20 novembre, sur sa route, Cerckel rejoint le canon dont il devra diriger le tir et, le 21 novembre 1892, il se trouve à la Lomami.

Le lendemain, Lupungu attaquait les Arabisés passés sur la rive gauche, et Cerckel, qui avait pris part aux différents combats fut envoyé de Lusambo pour aller chercher le chef Dibwé qui voulait se soumettre à l'Etat Indépendant. De son côté, Dhanis avait vaincu les chefs arabisés Munie Mohara et Munie Pembe ; il se présentait à proximité de Nyangwe, la vieille citadelle qui servait de marché d'esclaves pour les trafiquants. Le lieutenant de Wouters fut envoyé en avant-garde, accompagné de Cerckel et de de Hinde, puis de Michaux ; pendant ce temps, Dhanis attaquait par une autre voie. Le 2 mars 1893, dans un combat de rive à rive, Cerckel tua le chef de Nyangwe, ce qui eut pour effet de démoraliser les Arabisés et de conduire à la conquête de la ville. Le 4 mars, grâce aux canots rassemblés par Scheerlinck, les soldats de l'Etat Indépendant occupaient Nyangwe, pendant que les esclavagistes se retiraient vers Kasongo. Dhanis les poursuivit ; l'avant-garde était commandée par Gillain et Doorme, tandis que Cerckel assurait la sécurité à l'arrière. Le 22 avril 1893, Dhanis occupait Kasongo et c'est là qu'il nom-

ma Cerckel lieutenant pour services rendus pendant la campagne.

Ensuite, il accompagna Doorme dans ses reconnaissances en direction de Kabambare ; au cours de celles-ci, il s'empara encore, par surprise, de quelques places et obtint la soumission des populations au sud de Kasongo. Après cela, il va relever de Heusch à Kabinda. Cerckel, qui aurait pu rentrer en congé en Europe, préféra rester en Afrique pour seconder le commissaire de district, dépourvu de personnel. Il se joignit à une expédition vers le sud et s'arrêta à Kasongo-Niembo, où il fondait un nouveau poste. Alors qu'une partie de l'expédition partit châtier le chef Kazembe, du Lualaba, qui avait massacré les membres de l'exploration d'Hakanson, Cerckel rentra à Kasongo.

Le chef Niembo réclamait la protection des Belges contre son frère Kabongo qui s'était allié aux gens de Msiri, à certains Portugais et à des partisans de Kazembe, tous trafiquants d'esclaves qui attaquaient les villages pour enlever les hommes. Cerckel effectua une reconnaissance et, sans avoir tiré un coup de feu, se trouva au milieu du boma de Kazembe qui fut abattu. Le lendemain, toutes forces réunies, les troupes passèrent à l'assaut de Kabongo. Vers midi, suite au manque de munitions, elles amorçaient un mouvement de repli, lorsque Cerckel, avec cinq hommes, s'élança sur le talus, ce qui provoqua la débandade des indigènes qui s'enfuirent, abandonnant la ville.

À l'arrivée à Kabinda, il apparut qu'il fallait punir le dangereux chef révolté Kapepula. Avec Shaw, son successeur et septante-huit hommes de Lupungu, Cerckel quitta Kabinda le 16 octobre 1894. Cette petite troupe obtint, le 11 novembre, la soumission de Kapepula. Cerckel put enfin rentrer en Europe et était de retour à Anvers le 13 février 1895.

Pendant son congé, d'autres événements se déroulaient en Afrique, notamment la révolte de Luluabourg. Cerckel repartit pour le Congo, en octobre 1895 ; il était de retour à Kabinda en février 1896. Le 16 juin, il se rendit dans la région dominée par Kapepula et il dut lutter contre les populations des villages situés à peu de distance de la région où circulaient les révoltés de Luluabourg ; sur ordre de Dhanis, il reprit la zone de la Lomami et, ensuite, celle de Tschoffa.

Cerckel prit également part à l'occupation du Katanga, où il fut envoyé en renfort au commandant Brasseur, en octobre 1896. Le fauteur de troubles dans la région était le sultan arabisé Chilawa, qui résidait au sud du lac Bangweolo. Brasseur, essayant de le rallier à l'Etat Indépendant, détacha une troupe de 25 hommes commandée par Cerckel et Deloin, auprès de ce chef turbulent. Mais cette force

numériquement trop faible fut refoulée avec pertes. Brasseur essaya de renouveler son attaque, mais il fut tué au cours du combat. La situation était fort mauvaise à cause de certains revers essuyés par les troupes de l'Etat Indépendant. Il fallait découvrir les coupables et faire naître la confiance dans le pays. Kapepula, n'admettant pas la soumission de ses sujets, devenait de plus en plus remuant. Le 15 juin 1896, Cerckel s'y rendit pour lutter contre les villages lacustres du Lubangulé et ceux situés plus au sud ; sans s'en douter, il était à peu de distance des révoltés de Luluabourg. Le 23 août 1896, il quitta cette région pour reprendre la zone de Tschoffa.

Finalement, des renseignements assez précis furent recueillis sur les révoltés ; le gouverneur général, de passage à Nyangwe, décida d'envoyer une expédition assez forte pour en venir à bout. Cerckel fut délégué le long de la rive droite du Lomami pour retrouver le chef Dibwe caché dans la forêt et le rétablir dans son village. Cerckel revint prendre le commandement de Tschoffa, tandis qu'une partie de l'expédition se dirigeait sur Nyangwe.

La fatigue, le manque de vivres et de médicaments ont raison de sa santé et, le 28 août 1898, alors qu'il avait été nommé capitaine, il retourne en Europe après avoir, au préalable, participé à la répression de la révolte des soldats de la garnison de Lusambo.

N'étant pas en état de retourner au Congo et le Ministre lui refusant un congé, il donna sa démission d'officier d'artillerie. Il partit alors au Brésil pour diriger, pendant trois ans, les établissements de la Cibils du San Lorenzo.

Il repartit au Congo le 26 novembre 1903, pour commander pendant deux ans le corps de police du Katanga. Cerckel n'arrivait à Pweto que le 6 mars 1904, soit près de trois mois et demi, à cette époque, pour arriver à son poste de travail. Comme les nouvelles circulaient plus vite que les hommes, à son arrivée tous les indigènes savaient déjà que Cerckel avait séjourné à Kabinda et à Tschoffa. Grâce aux conversations avec les naturels de la région, il possédait une excellente source d'informations et on lui rendait compte, à sa demande, de tout ce qui se passait dans la région. Au lieu de laisser la sentinelle qui devait monter la garde devant sa maison, il eut soin de la placer à grande distance.

En ce temps-là, le Comité Spécial du Katanga était chargé de l'occupation au nom de l'Etat et les troupes furent appelées Corps de Police ; leur chef, relevant directement du gouverneur général, était installé à Lukonzolwa, où séjournait également le représentant du Comité, qui était en fait le directeur. Les troupes étaient divisées en trois pelotons de 500 hommes, commandés chacun par un sous-lieutenant. En fait, l'effectif ne fut jamais complet

et c'est avec une troupe squelettique qu'il fallait maintenir l'ordre dans cette immense région au moment où l'on voulait mettre en valeur les richesses minières du Haut-Katanga.

Cerckel, mis au courant de ce que deux indigènes avaient été dépouillés sur la route par deux soldats, réunit les chefs de village pour leur reprocher de ne pas venir à la station vendre tout ce dont les soldats avaient besoin. Pour faire un exemple, il punit sévèrement les deux soldats qui durent payer en plus aux indigènes la valeur des objets volés ; pour éviter le retour de pareils incidents, Cerckel ouvrit un marché qui fut régulièrement approvisionné et où les hommes du Corps de Police trouvaient ce dont ils avaient besoin pour vivre. Ainsi, l'ordre fut rétabli dans la région ; les soldats étaient ravitaillés et les agriculteurs vendaient leur récolte. Chacun y trouvait son compte.

Les agents envoyés d'Europe pour le Comité Spécial du Katanga ignoraient au départ s'ils allaient être occupés à des fonctions civiles ou être incorporés dans le Corps de Police. Aussi, n'arrivaient-ils toujours qu'avec un équipement civil. Or, à Lukonzolwa, d'accord avec le représentant du Comité, Cerckel désignait, selon le grade militaire qu'il avait obtenu précédemment, ceux qui seraient incorporés au Corps de Police. Ceux-ci recevaient une paire de parements avec galon, à glisser sur leurs manches, un K (Katanga) à fixer sur leur chapeau et une épée. Cet accoutrement assez ridicule, faut-il le dire, nuisait au prestige des nouveaux venus tant auprès de la troupe que des officiers ayant servi à la Force Publique et même auprès des magistrats. Aussi, pour rétablir la discipline, force fut à Cerckel de réprimer impitoyablement tout écart et de punir les coupables de la troupe en les envoyant à Lukonzolwa, où ils furent mis au pas sans ménagements.

Les commerçants et les missionnaires surent gré à Cerckel d'avoir rétabli la discipline dans la région qui commençait à s'organiser.

Tout ceci se faisait avec un personnel insuffisant. Force était de travailler de jour et de faire les écritures de nuit, à la lueur d'une bougie. Pour les trois secteurs, il n'y avait que deux médecins et en cas de maladie grave d'un agent dans le secteur dépourvu de médecin, il fallait près de deux mois pour prévenir celui qui était le plus proche et attendre son arrivée.

Chaque chef de poste était soumis à une besogne écrasante : faire les prévisions pour l'année suivante, rendre compte de la gestion de l'année écoulée, prévoir les vivres et la paye de chaque homme. Un jour, Cerckel vit revenir toute une caravane, chargée de documents de trois années refusés à Boma. Les trois seuls Européens de Lukonzolwa, c'est-à-

dire Cerckel, le secrétaire du représentant et un sous-officier, passèrent tout leur temps disponible, plus de longues parties de nuit pendant des semaines à refaire les documents qui furent enfin trouvés parfaits à Boma.

Lukonzolwa recevait les fournitures pour tous les postes du Katanga, devait les diviser en charges couvrant pour six mois les besoins de chaque poste, en dresser les bordereaux et factures et, au retour, contrôler les utilisations, les paiements, tenir les écritures et contrôler la répartition entre les postes et le détail des dépenses jusqu'à épuisement de chaque espèce de marchandise.

Les hommes qui voyageaient devaient rapporter à Lukonzolwa des pierres de toute espèce qu'ils trouvaient, en donnant des explications sur le lieu de ramassage. Le soir, elles étaient examinées dans l'espoir de trouver un échantillon utile. C'est ainsi que Cerckel put repérer un gisement d'étain et apprendre que près de Lukumbi, les indigènes brûlaient des pierres noires dont on ne lui avait encore fourni aucun échantillon. C'est ainsi qu'en août 1905, Cerckel put demander à l'ingénieur Manfroy de faire un détour pour s'assurer de la présence de charbon près de Lukumbi.

La fin du contrat de deux ans signé par Cerckel approchait. Il quitta Lukonzolwa le 31 octobre 1905 et fut chargé de transporter la première récolte d'or. Le 29 janvier 1906, après un voyage de trois mois, il remettait à Bruxelles 42 pépites d'or, pesant ensemble 629 grammes.

C'était le dernier séjour de Cerckel au Congo ; il avait alors près de quarante ans et il ne supportait plus très bien le climat tropical.

Il faisait partie de cette poignée de pionniers qui vécurent relativement isolés dans cette province éloignée et qui valurent d'avoir conservé le Katanga à la Belgique.

De retour au pays, il s'occupa assez activement de l'Association des Vétérans Coloniaux fondée en 1928 et il présida la section d'Anvers. Ensuite, il se retira à Mariakerke-lez-Gand.

Cerckel vécut jusqu'à 91 ans. Il recevait volontiers dans sa maison tous ceux qui venaient l'entretenir de cette période héroïque au cours de laquelle la colonne d'Hodister avait été massacrée et pendant laquelle Sefu avait assassiné le lieutenant Lippens et le sergent Debruyne. Il resta le dernier survivant de la campagne arabe, et son inhumation au cimetière d'Ixelles eut lieu au milieu d'un grand concours de personnalités coloniales. Le survivant de la lutte antiesclavagiste emportait dans sa tombe les souvenirs douloureux et sublimes de cette période au cours de laquelle les Belges réussirent à vaincre les

complices des pourvoyeurs de négriers vivant du commerce d'esclaves.

Edgard Cerckel était porteur des distinctions honorifiques suivantes : Officier de l'Ordre de Léopold. — Officier de l'Etoile africaine. — Officier de l'Ordre royal du Lion. — Médaille civique de 1^{re} classe pour acte de courage et de dévouement. — Etoile de service à 2 raies. — Médaille de la Campagne Arabe.

30 janvier 1984.

A. Lederer.

[A.D.]

Sources : Fiche signalétique de l'Académie. — *Belgique d'Outre-Mer*, Bruxelles, novembre 1957, pp. 864-865. — *Revue Congolaise Illustrée*, Bruxelles, 1957, pp. 27-28 et p. 44. — COMÉLIAU, M.L. 1948. Dhanis, Fr. Biogr. colon. belge, Inst. r. colon, belge, 1: col. 314:318. — CERCKEL, E.G.V. 1938. Le vieux Katanga. *Bull. mens. Ass. Vétér. colon.* (Bruxelles), pp. 6-10. — *Le Soir* (Bruxelles), 30 octobre 1957. — *La Dernière Heure* (Bruxelles), 30 octobre 1957. — *Courrier d'Afrique* (Léopoldville), 5 novembre 1957. — FLAMENT, F. et al. 1952. La Force publique de sa naissance à 1914. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in -8°, 27 (1), pp. 179-185, p. 217 et pp. 233-238. — *Agence Belga*, 28 octobre & 2 novembre 1957.

CHARMANNE (*Hector Jules Joseph*) (Note complémentaire au t. 3, col. 142-143).

A la sortie de l'Université, il entra en 1875 à la Compagnie du chemin de fer de l'Etat belge où il fut occupé à la construction de nouvelles lignes de chemin de fer dans la Province de Liège. En 1882, il quitta le chemin de fer de l'Etat pour se mettre au service d'une société privée qui l'envoya en Tunisie pour y construire une voie de chemin de fer et établir les tramways dans la ville de Tunis.

De 1887 à 1894, il fut occupé à la construction du chemin de fer, puis, pendant peu de temps, il dirigea une société commerciale en Tunisie. C'est alors qu'il sollicita une place dans la carrière consulaire. Cette demande fut accueillie très favorablement au Ministère des Affaires Etrangères, car son expérience dans le domaine du chemin de fer et sa connaissance du milieu industriel de son pays étaient de nature à faire obtenir des commandes à la Belgique.

Il fut envoyé en 1895, en qualité de consul, à Calcutta où il séjourna trois ans, pendant lesquels il visita les différentes provinces de l'Inde. Au cours de ce séjour, en 1895, il se rendit en Birmanie.

En 1898, il fut nommé consul général en Afrique du Sud où il résida à Durban. Il y séjourna jusqu'en 1902; il tenta de nouer des affaires dans le domaine des chemins de fer, mais la situation était fort difficile, car le pays était en proie à la guerre des Boers. Après la défaite de ceux-ci, l'Afrique du Sud se tournait naturellement vers la Grande-Bretagne pour créer l'infrastructure du pays et il ne devenait guère possible à l'industrie belge de s'y introduire.

En 1902, il obtint l'exequatur de consul général à Ottawa, où il séjourna de 1902 à 1906. Dans ce

poste, il eut l'occasion de mettre de nombreuses firmes commerciales et industrielles belges en relation avec des maisons canadiennes, notamment dans le domaine ferroviaire.

Hector Charmanne fut alors nommé consul général à Bangkok, au Siam; mais il ne se rendra jamais au lieu de sa nouvelle affectation, car sa santé exigeait des soins se prolongeant pendant plusieurs mois et il se vit forcé de demander, après son congé réglementaire, une mise en disponibilité de trois mois.

Sa santé rétablie, il était nommé à Cuba et arriva à La Havane en juillet 1907; il était également accrédité comme consul général auprès des Antilles françaises, britanniques, hollandaises et danoises, ainsi qu'auprès de la République Dominicaine et Porto-Rico. A La Havane, il reçut le titre de ministre résident, toutefois sans entrer dans le corps diplomatique.

Au cours de ce séjour, grâce à ses conseils et la documentation qu'il fournit, il fit adhérer la République de Cuba à l'Union internationale pour la Publication des Tarifs douaniers. Déjà âgés de plus de 50 ans, sa femme et lui-même supportaient mal le climat chaud et humide de La Havane et en 1910, il demanda un poste dans un pays plus tempéré.

En 1910, il fut envoyé en poste à Santiago; comme la République du Chili allait célébrer le centième anniversaire de son indépendance, il reçut le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S.M. le Roi des Belges. Il succédait à Camille Janssen, le premier gouverneur général du Congo. A Santiago, la nomination de Charmanne fut très bien accueillie dans la petite colonie belge, car il s'y trouvait un certain nombre d'ingénieurs occupés à la construction ou à l'exploitation de chemins de fer, parmi lesquels Omer Huet qui avait été autrefois envoyé par Léopold II au Congo pour donner un avis sur la construction du chemin de fer de Matadi au Stanley Pool. Charmanne eut l'occasion d'intervenir à maintes reprises en faveur de l'industrie belge.

Lorsque la guerre mondiale éclata en Belgique, en principe, le Chili demeurait neutre; mais il y existait une très importante colonie allemande qui comportait de nombreux conseillers militaires qui avaient formé pratiquement tous les officiers de l'armée chilienne. Bien que l'ensemble de la population exprimât ses sentiments de sympathie en faveur de la France et de la Belgique, deux milieux étaient germanophiles: l'armée et le clergé, ce dernier depuis les mesures anticléricales de Combes. Il ne se rendait pas compte que cette époque était dépassée.

Pendant cette pénible période, Hector Charmanne déploya d'immenses efforts pour montrer la jus-

tesse de la cause des Alliés et la violence inadmissible des Allemands vis-à-vis des civils. Il se trouva le plus ancien représentant étranger accrédité à Santiago. Le 22 novembre 1922, il était enfin admis à faire partie du corps diplomatique belge.

Suivant toujours de près l'évolution de la technique, il donna plusieurs conférences remarquables à la société des ingénieurs chiliens sur le matériel ferroviaire ; elles eurent pour conséquence diverses commandes à la Belgique.

Le 30 avril 1925, il mettait fin à sa carrière et il rentrait définitivement au pays, après avoir séjourné quarante-trois ans hors d'Europe.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de la Couronne ; Commandeur de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'honneur ; Médaille civique de 1^{re} classe.

20 juin 1980.

[E.S.]

A. Lederer.

Sources : Min. Aff. étrang., doss. pers. 412, Hector Charmanne. — STOLS, E. 1979. L'expansion belge en Amérique latine vers 1900. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 1979 (2) : 100-134. — VERNIORY, G. Dix années en Araucanie, 1889-1899, 4 vol, dact. — LEDERER, A. 1981. Louis Cousin, un grand maître de notre Alma Mater (1839-1913). *Rev. Amis Univ.*, 3 (4) : 6-10.

CITO (Nicolas), Ingénieur, Administrateur de sociétés, Membre associé de l'Institut royal colonial belge (Bascharage, G.-D. Luxembourg, 25.1.1866 - Knocke, 19.6.1949). Fils de Jean et de Margue, Madeleine.

Nicolas Cito est né et a été élevé dans la région minière et métallurgique du Grand-Duché et il fréquenta l'Athénée de Luxembourg ; après avoir obtenu son diplôme d'humanités, il s'inscrivit aux Ecoles spéciales de l'Université Catholique de Louvain où il conquist son diplôme d'ingénieur en juillet 1891.

Il débuta dans une usine métallurgique près de Longwy, pour y accomplir un stage de quelques mois.

Ensuite, il signa un contrat au service de la Compagnie du Chemin de Fer du Congo ; après 26 jours de traversée, il débarquait à Matadi au mois de juin 1892 et, dès le lendemain, il était à son poste au Km 4 de la voie en construction depuis 1889 ! C'était l'époque où les difficultés s'accumulaient au point que certains milieux doutaient de la possibilité de réussir l'entreprise titanessque dans laquelle Léopold II avait lancé les Belges ; les attaques dans la presse fusaient de toutes parts, le recrutement de travailleurs congolais devenait de plus en plus difficile, car la maladie et la mort faisaient des ravages effroyables : des travailleurs étaient embauchés dans différents pays d'Afrique, au Sierra Leone, au Dahomey, au Sénégal et même en Asie où l'on recrutait

540 Chinois et en Amérique, aux Bahamas. Les accidents graves avec tués se multipliaient, car une bonne partie du personnel était inexpérimentée dans le maniement des explosifs, la construction d'une voie de chemin de fer, la conduite d'une locomotive.

Nicolas Cito, dès le début, se trouva au cœur de la « Bataille du rail » si bien décrite par R.J. Cornet ; pendant deux ans, il œuvra en première ligne, sous la conduite du directeur Espanet, un ingénieur et un chef qui avait été récupéré de Panama, après le fiasco de Lesseps. Au moment de son départ en congé, Espanet décernait à Nicolas Cito l'éloge suivant : « Excellent agent à tous les points de vue, dévoué et instruit ; a rendu tous ces derniers temps des services au-dessus des forces d'un homme ».

En 1895, Nicolas Cito repartit pour un second terme, mais il en fit trop ; malade et épuisé, il dut rentrer en Europe après six mois, pour se refaire la santé. A peine rétabli, il repartit une troisième fois en mai 1896, en qualité de chef de service. Pendant ce temps, le massif de Palabala, le plus fort obstacle, avait été vaincu, la vallée de la M'pozo franchie et on arrivait au plateau de Kenge ; désormais, le travail avançait plus rapidement.

La confiance était revenue à la suite du rapport de la commission d'enquête envoyée en 1895 au Congo par Léopold II, pour examiner si l'entreprise était réaliste ; la commission se composait d'Omer Huet, Jules Cornet et Tobie Claes, trois hommes qui s'illustrèrent dans la suite de leur carrière.

Nicolas Cito, chef de la superstructure, avec une ardeur au travail inépuisable, s'acharnait à suivre au plus près l'avance de Paulissen, chef de l'infrastructure ; alors qu'en quatre années la ligne arrivait seulement au Km 40, le 16 mars 1898, soit après neuf ans, elle arrivait au Km 388. Le dernier boulon d'éclisse avait été serré à N'Dolo par le directeur Goffin et Mgr Augouard, l'évêque de Brazzaville. A Nicolas Cito échut l'honneur de conduire, le 16 mars 1898, la première locomotive qui arriva au Stanley Pool. C'était un grand jour, car désormais l'accès au centre du continent noir était grandement facilité.

Le premier juillet 1898, treizième anniversaire de la proclamation de l'Etat Indépendant du Congo, eut lieu l'inauguration officielle de la ligne : Albert Thys, entouré de soixante-cinq personnalités belges et étrangères, présidait les cérémonies. Ce jour même, il nommait Nicolas Cito directeur en Afrique de la Compagnie du Chemin de Fer du Congo.

Après avoir assuré pendant quatre ans et demi la direction du chemin de fer Matadi-Léopoldville, en mars 1903, Nicolas Cito, dont la capacité de travail était bien établie, avait été appelé au Palais royal de Laeken. Léopold II le reçut et lui confia la direction générale du Chemin de Fer Hankow-Canton. C'était

l'époque où Jean Jadot était occupé à construire le chemin de fer Pékin-Hankow dont le rythme des travaux avait été ralenti en 1900 par la révolte des Boxers.

Si les Belges ne reçurent point la commande de la ligne Hankow-Canton, ils participèrent largement au financement de celle-ci et obtinrent d'en assurer, à ses débuts, la direction générale. Nicolas Cito rejoignit le siège de la société à New-York et fit deux voyages d'inspection en Chine pour s'assurer de l'état d'avancement des travaux.

En 1906, il fut appelé sur un nouveau champ d'action où s'illustraient les ingénieurs belges dans le domaine des chemins de fer. Depuis 1890, Louis Cousin, dont Nicolas Cito avait été l'élève à l'Université de Louvain, avait été le conseiller du gouvernement chilien pour l'établissement d'un réseau ferré dans ce pays, tout en créant la Faculté des Sciences appliquées à l'Université de Santiago ; dans son sillage, l'illustre professeur avait entraîné une trentaine d'ingénieurs belges, dont la plupart firent une brillante carrière en Amérique Latine.

La ligne la plus importante était le chemin de fer longitudinal qui devait s'étendre du nord au sud du pays. Un autre Belge, Omer Huet, était devenu directeur général des chemins de fer du Chili à partir de 1897, ce qui valait à la Belgique de nombreuses commandes et la participation de nombreux compatriotes au développement industriel de ce pays. C'est dans le cadre de cette action d'ensemble que Nicolas Cito partit au Chili comme chef de mission des études et de la construction du chemin de fer longitudinal ; il y œuvra pendant deux années.

En 1908, il travaillait au sein du groupe de la Banque d'Outremer, fondée par Albert Thys. A ce titre, il devint administrateur délégué de la « General Sandur Mining Cy. Limited » et fit plusieurs voyages d'inspection aux Indes Anglaises pour surveiller les travaux aux mines de manganèse de cette société où des intérêts belges étaient engagés. Ensuite, de 1910 à 1912, il suivit différentes affaires en Amérique Latine, surtout dans le domaine agricole au Guatemala et au Pérou. Dans ce dernier pays, il surveilla les études du canal d'irrigation de la Chira, dans la province de Piura. Il se rendit également au Panama, afin d'y visiter les travaux de construction du canal qui étaient menés à bonne fin sous la conduite énergique du Belgo-américain G.W. Goethals.

En mai 1913, on le trouve au Mozambique, où il inspecte les travaux anciens de techniciens belges qui avaient étudié le premier tronçon d'une ligne destinée à relier Beira aux lacs Nyassa et Tanga-nyika.

Lorsqu' éclata la guerre 1914-1918, Nicolas Cito s'installa à Londres, sur l'ordre du général Albert Thys ; de là, il donna les directives à un grand nombre de sociétés coloniales dépendant du groupe de la Banque d'Outremer ou dans lesquelles elle avait des intérêts.

Après la guerre, le 8 avril 1920, il fut nommé administrateur délégué de la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga. On sait que la liaison ferrée entre Elisabethville et Bukama fut achevée en juin 1918, pendant la première guerre mondiale. Ce tronçon de chemin de fer matérialisait un vœu de Léopold II : la liaison entre la région minière du Katanga et le port de Matadi, entièrement sur le territoire du Congo belge. Mais cette voie nationale exigeait de nombreux transbordements du train au bateau, la traversée laborieuse des papyrus du lac Kisale et la navigation sur le dangereux parcours parsemé d'écueils aux basses eaux entre Kongolo et Kabalo.

Pour parfaire l'œuvre entreprise, il fallait prolonger la ligne de chemin de fer jusqu'à Léopoldville, afin d'acheminer le cuivre du Katanga jusqu'à Matadi, sans aucune rupture de charge. Deux tracés étaient possibles, le tracé méridional, le plus court, mais le plus accidenté, passant par Charlesville, ou un tracé mixte aboutissant plus au nord à Port-Francqui, sur le Kasai. Ce dernier impliquait encore deux transbordements, à Port-Francqui et à Léopoldville, mais ce tracé ferroviaire étant moins accidenté, pour évacuer 100 000 tonnes de cuivre du Katanga, 270 trains suffisaient via Port-Francqui, alors qu'il en fallait 400 via Charlesville.

Après l'hiatus de la première guerre mondiale, ce n'est qu'en 1921, que le ministre L. Franck obtint le vote des Chambres en faveur de la prolongation du chemin de fer du Katanga et il opta pour le tracé par Port-Francqui. Les travaux furent entamés à la fin de 1921 et les 1123 km de voies étaient déjà mis en service au cours de l'été 1928. En 1925, le prince Léopold avait visité les chantiers de la voie et, en 1928, le roi Albert et la reine Elisabeth vinrent inaugurer la ligne. Jean Jadot et Nicolas Cito étaient présents à cette cérémonie qui marquait un progrès considérable en matière de transport dans la colonie belge.

Pendant huit années, Nicolas Cito avait assuré l'exploitation du réseau ferroviaire du Katanga et mis en service les nouveaux tronçons au fur et à mesure de leur achèvement, ce qui lui valut de faire plusieurs voyages d'inspection au Congo.

A la fin de 1928 et au début de 1929, il se rendit encore en voyage aux Indes anglaises pour visiter les mines de la General Sandur Mining Company Limited.

De retour à Bruxelles, Nicolas Cito continua à diriger les différentes affaires qui lui avaient été confiées. En outre, il devint président de la Compagnie des Chemins de Fer du Kivu, président de la Société d'Exploitation forestière au Kasai, président de la Belgo-Katangaise, vice-président de la Société des Accumulateurs Tudor, administrateur de la Compagnie des Chemins de Fer des Grands Lacs et administrateur de plusieurs sociétés belges, luxembourgeoises et coloniales.

Le 22 janvier 1927, Nicolas Cito était devenu consul général du Luxembourg à Bruxelles. Deux fois, du 8 janvier 1918 au 16 janvier 1919 et du 29 juillet 1919 au 4 février 1921, il fut appelé à la présidence de l'Association des Intérêts coloniaux belges, qui avait vu le jour à Londres en pleine guerre.

Le 23 avril 1936, la Compagnie du chemin de fer du Congo, dont Nicolas Cito était devenu le vice-président un an auparavant, fut mise en liquidation et c'est lui qui signa l'acte de cession de cette ligne à l'Otraco, un organisme parastatal autonome, qui avait pour mission de gérer les transports au Congo.

Si la santé de Nicolas Cito était toujours excellente, une grave affection des yeux le rendit presque aveugle, aussi, le 24 juin 1937, il donnait sa démission de vice-président à la Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga, tout en conservant son mandat d'administrateur. Progressivement, il se vit contraint à réduire ses activités. Mais la date du cinquantième anniversaire de l'inauguration du chemin de fer Matadi-Léopoldville approchait. La Belgique désirait commémorer dignement cet événement. On rechercha les pionniers; trois ingénieurs de la construction étaient encore en vie: Hubert Biermans-Lapôtre, Nicolas Cito et Arthur Lemmelyn, ce dernier ayant été perdu de vue et retrouvé un peu par hasard à la Bibliothèque Royale. Le 23 mai 1948, c'était une cérémonie officielle à l'Université de Louvain au cours de laquelle Nicolas Cito fut fait docteur *honoris causa* de l'Alma Mater, où il avait conquis son diplôme d'ingénieur. Le 30 mai 1948, Dalhem, le village mosan où était né Albert Thys, rendait hommage aux pionniers du chemin de fer; Nicolas Cito était un de ceux dont on fit l'éloge qu'il avait si bien mérité. Malheureusement, il ne put être du voyage organisé à Léopoldville en juin et juillet 1948, à cause de sa cécité.

Tous les milieux coloniaux furent douloureusement attristés en apprenant qu'il était mort inopinément à Knocke, le 18 juin 1949, au cours d'une promenade.

Il avait été nommé membre associé de l'Institut royal colonial belge le 3 avril 1930, à sa fondation,

mais son affection grave aux yeux l'avait tenu éloigné des travaux de cet Institut.

Malgré sa brillante carrière, il était resté simple et accueillant. Pendant les dernières années de sa vie, il était pratiquement aveugle et harcelé par des maux qui le faisaient souffrir; néanmoins, il montrait un courage et un optimisme qui provoquaient l'admiration de tous.

Sa grande carrière peut être résumée par la parole de Paul de Tarse: «Aperire terram gentibus».

Distinctions honorifiques: Grand officier de l'Ordre d'Adolphe de Nassau; Grand officier de l'Ordre Royal du Lion; Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Chêne; Commandeur de l'Ordre de Léopold; Commandeur de l'Ordre de la Couronne; Officier de l'Ordre de l'Etoile noire; Chevalier de la Légion d'honneur. Chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie; Médaille commémorative du Congo.

6 décembre 1983.

A. Lederer.

[M.L.]

Sources: Archives et fiche signalétique de l'Académie. — CORNET, R.J. 1947. La bataille du rail. Bruxelles, éd. Cuypers — LEDERER, A. 1980. Le rôle des Belges dans le développement des moyens de transport Outre-mer. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 26 (suppl. n° 1): 71-79. — Dalhem et le souvenir de Thys. *Rev. colon. belge* (Bruxelles), 1949, p. 420. — Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga (1906-1956), Bruxelles du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga (1906-1956). Bruxelles, 1956, pp. 79-108 et 137-144. — FONTAINAS, P. 1950. Nécrologie de N. Cito. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge* 1950 (1): 81-85.

CLARKE (John Alexander), Représentant légal de la «Garenganze Evangelical Mission» (Glasgow, 11.11.1876 - Mulongo, 9.5.1960).

Cet apôtre de la charité quitte sa ville natale de Glasgow, en 1898, à destination du Katanga, via Southampton, Lisbonne et Benguela en Angola où il débarque le 17 mai 1899. Lobito n'existait pas encore.

Au contraire de son mari qui était d'un tempérament un peu vif, volontaire, Mme Clarke était de nature calme. Elle l'aidait dans la discrétion, usant de ses bien personnels pour la construction de dispensaires, de logements, et même d'un bâtiment qui servait de bureau pour les Noirs qui secondaient J. Clarke dans les traductions bibliques. Cette bienfaitrice recevait dans sa maison Blancs et Noirs, sans distinction. Cette épouse attentive et apôtre comme lui, le quitta en avril 1954.

J. Clarke a répondu à l'appel de son maître Jésus-Christ: «Toi, suis-moi», en s'aventurant dans une brousse sauvage et inhospitalière, alors qu'il était riche, que sa famille possédait une firme de constructions navales, dont le Roi d'Angleterre était l'un des associés, et avait un brillant avenir devant lui. Il a été élevé dans le giron de l'Eglise presbytérienne et sa formation était orientée vers les Indes où les

siens comptaient de nombreux intérêts. Mais une prédication de Frederick Stanley Arnot, rentré au pays après cinq ans et demi de voyage d'exploration dans le Sud de l'Afrique et de dur labeur au Katanga, le fait changer d'avis. J. Clarke partira donc au Katanga. Arnot lui-même y était allé, poussé par Livingstone, et avait planté sa tente le 14 février 1886 à Mukuru, sur la rive gauche de la Lufira, en face de Bunkeya.

Un long et pénible voyage va mener J. Clarke de Glasgow à Lukafu. A Benguela, il loue les services de 40 porteurs avec lesquels il va tenter lui aussi de pénétrer dans le Centre africain. Les zones à traverser ne sont pour ainsi dire pas occupées par des Européens. Il faut traiter avec les chefs indigènes. Pour le passage d'une rivière, un bout de tissu. Un maigre poulet est troqué contre une cuillerée de sel. Les porteurs sont assez facilement ravitaillés, car le gibier foisonne. Le sentier est en réalité une piste d'esclaves. Des milliers de ces malheureux y sont conduits la corde au cou vers les ports de l'Ouest. Des centaines de cadavres gisent sur le passage, ceux des captifs qui n'ont pu supporter leurs tourments et sont tombés en chemin. La caravane atteint enfin le Katanga, région qui a pris le nom de son grand chef, comme c'est souvent le cas en Afrique. Ce voyage rempli d'événements imprévus, aura duré 2 ans.

Les assemblées des Frères qui soutenaient les missionnaires ne formaient pas de sociétés organisées avec direction en Europe, et ne nommaient non plus de directeurs en Afrique. On les connaissait sous le nom de «Bretheren» ou encore «Plymouth Bretheren». Chacune d'elles avait la responsabilité de ses travailleurs sur le champ d'activité. Le nom des candidats devait être repris sur une liste de prières (Echoes of service), ce qui impliquait pour les intéressés de ne recevoir des directives que de la part de Dieu. Rien ne leur était imposé, ni où ils devaient aller, ni quelle besogne ils accompliraient.

Mais les Autorités belges au Katanga n'étaient pas satisfaites de ce manque d'organisation, ne sachant avec qui traiter de l'une ou l'autre affaire. Elles firent comprendre aux missionnaires que s'ils voulaient continuer leur œuvre, il était nécessaire d'obtenir la Personnalité Civile à Bruxelles. Ils se mirent donc d'accord pour se grouper sous la dénomination «Garenganze Evangelical Mission».

Les pourparlers eurent lieu à Bruxelles où J. Clarke s'était rendu. Il fut aidé par H.M. Stanley et d'autres. Au sujet de l'arrangement intervenu, J. Clarke écrit : «Comme tous les missionnaires travaillent sur un pied d'égalité, cette organisation n'est que de pure forme». C'est lui qui fut nommé représentant légal. A son retour à Koni (1904), cela l'amusa très fort de se voir reçu par les Autorités

officielles comme «Révérend John Alexander Clarke, directeur de la G.E.M.», ce qui en fait ne correspondait guère à la réalité, vu que l'agent de liaison n'avait aucune autorité sur ses compagnons de travail.

Même des années après, quand d'autres représentants lui succédèrent, les agents de l'Etat continuèrent à l'appeler directeur et fondateur de la Mission, alors qu'en fait celle-ci a été fondée par Frederick Stanley Arnot. Cela suscita quelques difficultés avec ses collègues, mais, par contre, il n'eut qu'à se féliciter de la compréhension des autorités belges qui se sont suivies au Katanga, et de leur bonne volonté pour l'octroi de concessions de terrains, de coupe de bois et dans l'assistance médicale.

C'est en septembre 1901 que le Révérend Clarke commence sa vraie vie de missionnaire près de Lukafu. Plus tard, cette localité sera abandonnée à cause de la trypanosomiase qui étend ses ravages parmi la population. La traite des Noirs ne prendra fin qu'en 1910.

Garenganze est un bien curieux nom pour une œuvre missionnaire. En voici l'explication.

Lorsque le Révérend Arnot arriva à Mukuru, il s'informa du nom de la tribu. Il lui fut répondu que les maîtres du pays sont les «Bagarenganze». C'est de là que la «Garenganze Evangelical Mission» tient son nom, mais il ne fut officialisé que plus tard.

Au cours de ses 56 années passées au Katanga, le Révérend Clarke rencontre toutes les hautes personnalités de passage. Il fut l'ami du Roi Albert bien avant son avènement et en reçut personnellement la Croix de chevalier de l'Ordre royal du Lion. Il le fut aussi du réputé évêque du Katanga, Mgr de Hemptinne, ami de Rutten, des Gouverneurs de province, des colons, mais aussi des indigènes auxquels il consacra sa vie. Avec le général Wangermée, il trace les plans de la cité d'Elisabethville et l'accompagne sur le terrain. Il traduit la Bible en kiluba avec l'aide efficace de vieux katangais sans grand savoir, mais bien au courant des finesses de leur idiome. Il dispense lui-même l'instruction tout en estimant qu'on ne doit pas la pousser à l'excès.

A Mulongo, des écoles primaires ont été construites, des œuvres sociales créées. En 1947, plus de 6000 personnes ont été soignées au dispensaire. A.C.A. de Bauw, du Comité Spécial du Katanga, a fait installer une maternité. Le Gouvernement a apporté son aide en médicaments. Mais le nombre de patients ne fait qu'augmenter...

Quand les médecins-sorciers ont soutiré tout l'argent de leurs clients superstitieux, ils les envoient chez J. Clarke. Ce sont de misérables créatures affamées, désespérées qui se présentent. Cette situation a été exposée à M. Wigny, ministre des

Colonies, qui a bien voulu témoigner de sa sollicitude en aidant le dispensaire à se développer.

En 1908, le Gouvernement demande à J. Clarke, à Munongo, de recruter 300 porteurs pour le Prince Albert. Il n'y avait guère de routes en ce temps-là... Grâce à son influence sur les chefs Sanga, il parvint à les obtenir. Il les envoie à Broken Hill, terminus du rail à la frontière rhodésienne. En arrivant à Lukafu où il devait passer quelques jours avant de partir pour Lukonzolwa, le Prince invite J. Clarke pour le remercier personnellement. Il se montra fort aimable envers lui et s'intéressa vivement au travail de la mission.

Au cours de ce long entretien, J. Clarke fait part au Prince de ses craintes, au sujet de la terrible maladie du sommeil. Il lui montre un trypanosé au dispensaire et sollicite son appui dans sa lutte contre ce fléau. Après l'avènement d'Albert comme Roi des Belges, une équipe de médecins fut envoyée avec le professeur Rodhain. La maladie fut combattue sans relâche par des prospections de plus en plus étendues.

Nous sommes en 1922, J. Clarke se trouve à Bruxelles. Le Roi Albert le fait chercher par son secrétaire, Max Léo-Gérard, et le reçoit avec beaucoup de bienveillance au Palais. Pendant les deux heures que dure l'entrevue, le Roi ne demanda pas seulement des nouvelles du Katanga, mais prit le plus grand intérêt pour tout ce qui s'était passé depuis sa visite quatorze ans auparavant. Il fut particulièrement heureux d'apprendre ce qui avait été fait pour sauver les gens de Mwenda de la maladie du sommeil. En voici un aperçu.

Le général Wangermée et le Révérend Clarke avaient eu plusieurs entretiens avec le docteur Polidori au sujet de la trypanosomiase qui sévissait sur les rives de la Lufira et de ses tributaires. Le général écrivit à J. Clarke pour lui demander sa coopération avec le Gouvernement afin de déplacer la population en un endroit non infesté par la tsé-tsé, vecteur de cette maladie. Un emplacement fut trouvé sur la rivière Bunkeya, et après avoir surmonté beaucoup de difficultés et d'étranges superstitions indigènes, les missionnaires, les chefs, les notables et plusieurs milliers de gens quittèrent Lutupishya.

Après trois jours de marche, tous arrivèrent à Bunkeya, et le chef Mwenda s'installa à l'endroit même que son père Msiri avait choisi de nombreuses années auparavant, quand il vint de la région de Mulungwishi.

Ce déplacement fut une difficile entreprise pour chacun et pendant les six premiers mois, le manque de nourriture se fit cruellement sentir. Mais on dut reconnaître que des centaines de vies humaines avaient été sauvées en insistant pour que les habi-

tants de la région de Lutupishya quittent cet endroit. Néanmoins, ceux qui avaient contracté la maladie ne guérissent pas. Finalement le médecin put déclarer que son extension était arrêtée. C'est en partie pour ce motif qu'en 1959 le Roi Baudouin décerna à J. Clarke la décoration d'officier de l'Ordre de l'Etoile africaine.

Pour la mission, ce fut une sérieuse affaire que d'abandonner tous les bâtiments, maisons, écoles, dispensaire, etc. tout comme le Gouvernement devait le faire également à Lukafu. Toutefois, cette perte matérielle a été bien acceptée pour sauver la vie de ceux pour lesquels les missionnaires avaient consacré leur existence. Il faut dire aussi que quoique la mission n'ait reçu aucune compensation définie pour ses pertes, le général Wangermée fit montre d'une grande sympathie et de générosité. Il ordonna à l'administrateur de Kambove de s'entendre avec le chef Mwenda pour construire une vaste chapelle-école dans le nouveau village, en remplacement de celle de Lutupishya.

Arnot avait prévenu Clarke, avant son départ, que les Portugais d'Angola lui réclameraient des taxes exorbitantes. En effet, il dut payer de 40 à 50 % sur les marchandises courantes, 100 % et plus sur les cotonnades. Il emportait une grande quantité de choses, perles, munitions, etc., car en Afrique centrale, la monnaie n'existait pas encore, tout se traitait par troc. De plus, il fallait prévoir de nombreux cadeaux aux chefs pour traverser leur territoire.

A son arrivée à Benguela le 17 mai 1899, J. Clarke dut attendre longtemps les 40 porteurs qui venaient de Chilonda distant de 350 milles. Il lui faudra aussi longtemps pour atteindre cette première étape à raison de 10 à 15 milles par jour. Il vivait en bonne camaraderie avec ses porteurs; il chassait pour les approvisionner en viande. Pour se donner du courage, ces hommes faisaient entendre leurs chants de caravane. Le soir, après le repas pris en commun, J. Clarke notait phonétiquement tout ce qu'il entendait. En mangeant avec eux, il les faisait rire, car il se servait des deux mains, alors que la coutume voulait qu'on n'utilise que la main droite... Il apprit ainsi tout un vocabulaire.

La caravane s'arrêtait dans le courant de l'après-midi. On coupait d'abord des piquets pour établir une clôture ad hoc, et du bois pour le feu. Ils repartaient au lever du jour.

A Chilonda, il fut reçu par des missionnaires déjà établis. Le tiers du voyage était accompli. Il devait maintenant attendre qu'arrivent d'autres porteurs. Six mois passèrent qu'il mit à profit pour préparer la suite de son cheminement et à étudier la langue. Il dut marcher pendant trois mois avant d'atteindre

Luwale. Hélas, là l'attendait un message lui demandant de retourner à Chilonda... pour rencontrer d'autres missionnaires nouvellement arrivés qui voyageraient avec lui. Il partit donc avec seulement quelques hommes peu chargés et refit le chemin en quinze jours seulement. A Chilonda (terr. de Bie), il trouva un collègue très malade qui devait être rapatrié. J. Clarke fut chargé de le conduire en hamac jusque Benguela. Ce fut là une épreuve pour sa foi de se retrouver à son point de départ.

Il repartit, emmenant un nouveau collègue, William Lemmond. De Benguela jusqu'au Katanga, la distance à franchir est de 1200 milles. Ils furent les derniers missionnaires à emprunter cet itinéraire. Les suivants viendront de la côte Est, chemin plus court, moins pénible. A chaque étape principale, il fallait attendre plusieurs mois pour voir arriver les porteurs de remplacement appelés de plus loin, pour éviter les fuites. Sur le sentier des esclaves, Clarke et Lemmond croisaient de longues files de ces malheureux conduits comme du bétail. La souffrance de tous ces hommes, femmes, enfants était indescriptible. Il arrivait parfois que des conducteurs de petits groupes s'effrayent à la vue de Blancs armés et s'enfuyaient dans la brousse. Ils en ont sauvé ainsi des centaines.

L'intérêt de J. Clarke ne se confinait pas seulement à évangéliser. Dans différents carnets, il notait par catégorie tout ce qu'il voyait et entendait. Il réfléchissait à ce qui pouvait améliorer la condition de vie des Africains. L'enseignement, les cultures vivrières, l'élevage, faisaient partie de ses préoccupations. Il introduisit du maïs qui donnait 20 et 30 fois plus. Il importa et distribua un important lot de poules « Leghorn ».

J. Clarke aida également les prospecteurs de l'Union minière en leur indiquant les gisements qu'il avait lui-même découverts.

En 1909, il compléta une grammaire et un vocabulaire en luba sanga. Ses notes, réunies à celles de Crawford, lui facilitèrent la rédaction de ces ouvrages. Polycopiés, ils furent mis à la disposition des missionnaires et des fonctionnaires de l'Etat.

Les fatigantes randonnées à travers le Katanga, dont il a tracé une carte remarquable, sa solitude, ses accès de fièvres paludéennes, le contraignirent à prendre un véritable congé en 1909. Le voyage de retour connu moins d'aléas, car le chemin de fer de Cape Town était construit jusqu'à Broken Hill, poste important de la Rhodésie. En 1911, la voie ferrée fut prolongée vers Elisabethville.

La foi chrétienne prit une extension extraordinaire au Katanga. La « Garenganze Evangelical Mission » créa de nouvelles stations, davantage d'écoles et plus de dispensaires.

Le 9 mai 1960, John Alexander Clarke s'éteignait à Mulongo. Aussitôt que sa mort fut confirmée, les tambours des environs se mirent à battre le message repris par d'autres, le long du fleuve Lualaba, les villages forestiers, et par delà le lac Kabamba. Par tous moyens, les gens arrivaient de partout. Les Anciens des Assemblées des Frères, le personnel hospitalier, les boys de maison et les jardiniers veillèrent la dépouille mortelle de « Bwana Kalala », assis tout autour, selon la coutume, car il était considéré au même titre qu'un grand guerrier. A l'aube, la chorale réunie dans le jardin entonna les hymnes préférés. Dès les premiers rayons de lumière, la population commença à se réunir. Les fonctionnaires de l'Etat, les commerçants, de nombreux amis africains formèrent un long cortège évalué à 5000 personnes, poussant des lamentations et chantant des cantiques, jusqu'à la dernière demeure de J. A. Clarke à Mulongo, où il repose auprès de la vaillante pionnière que fut son épouse.

Le Révérend J. A. Clarke n'a cessé de faire preuve de loyauté vis-à-vis des autorités belges. Il s'identifiait avec elles dans leurs entreprises civilisatrices en se disant belge, malgré l'attachement qu'il conservait à son Ecosse et à l'Assemblée des Frères Grandes à laquelle il appartenait. Cette loyauté avait déjà été le fait de ses prédécesseurs.

Les Belges doivent se souvenir de ces témoins impartiaux, mais aussi coopérants dans la lutte contre les convoitises étrangères qui menaçaient en particulier le Katanga. Voici le témoignage de M. Clarke :

« Frederick Stanley Arnot, membre de la « Royal Geographical Society » de Londres, après un pénible voyage de cinq ans et demi, au cours duquel il traversa le continent africain de l'Est à l'Ouest, de Durban à Benguela, avec de larges incursions à l'intérieur, arriva le 14 février 1886, à Bunkeya, capitale du chef Msiri. C'est là que Arnot commença sa grande œuvre d'évangélisation, fondant la « Garenganze Evangelical Mission », parmi les peuplades polyglottes rassemblées dans cette importante agglomération. Le chef l'accueillit chaleureusement et fit montre de bienveillance.

Charles Albert Swan et William Faulkner (celui-ci canadien) rejoignirent Arnot à Bunkeya, ayant suivi la route ouverte par Arnot, cinq ans auparavant. Peu après leur arrivée, ce dernier partit en congé. Pendant trois ans et demi, Swan et Faulkner restèrent sans interruption chez Msiri. Ils furent rejoints en février 1891 par Hugh Thomson, Frederick Lane et Daniel Crawford, qui arrivèrent à Bunkeya par l'Ouest, et s'installèrent au poste de la mission sur la colline dominant la cité indigène. Les arrivants trouvèrent Swan en bonne santé ; par contre, Faulkner, atteint d'une maladie tropicale, dut se retirer à Bié, dans l'Angola, où il fut accompagné par Lane. Les missionnaires n'avaient plus reçu depuis deux ans et demi ni ravitaillement, ni lettres.

C'est pendant que Swan était en charge de la mission qu'Alfred Sharpe de la « British South Africa Co » vint voir Msiri à Bunkeya le 17 novembre 1890. Le chef manda aussitôt Swan et l'interrogea sur le pourquoi de la visite de ce nouveau « muzungu ».

En fait, ce dernier était venu pour faire signer à Msiri un traité en faveur de son gouvernement, mais Swan l'avertit qu'il était officiellement informé par Londres qu'une convention internationale avait inclus la région dans les limites de l'Etat Indépendant du Congo. Sharpe insista, cependant, pour que le traité soit lu au chef, ce qui fut fait sans rien cacher de la situation. Msiri refusa de signer et dit à Sharpe qu'il devait quitter le pays. Swan était seul avec Sharpe à Bunkeya. Il fut donc le seul à savoir ce qui se passa lors de cette visite.

Quelques mois après, le lieutenant Le Marinel arrive à Bunkeya. Peu de jours avant son arrivée, il avait envoyé à Swan un message expliquant l'objet de sa visite au nom du Roi des Belges. Msiri était d'abord opposé à la venue de Le Marinel dans sa capitale, mais, à la demande de Swan, il consentit à le recevoir. Finalement, Swan obtint pour Le Marinel et ses officiers l'autorisation de construire une station sur un tribunaire de la Lufira et c'est lui qui leur indiqua sur les rives de la Lofoi un site convenable pour un poste gouvernemental.

Après que Le Marinel eut installé ses officiers à Lofoi, il retourna à Bunkeya avec Swan et, le 5 juin 1891, il partit pour Lusambo en la compagnie de ce dernier qui se rendait en congé en Europe.

Cette obligeance de la part de Le Marinel marquait sa gratitude pour les inappréciables services que Swan lui avait rendus dans ses négociations avec Msiri et dans le choix du poste de la Lofoi.

Avant de s'en aller avec Le Marinel, Swan laissa comme successeurs Hugh Thomson et Daniel Crawford, qui continuèrent le travail de la mission. Peu après, ceux-ci considérèrent sage de déplacer la mission et de l'installer à l'embouchure de la Lofoi sur la Lufira, près du poste de l'Etat Indépendant.

Lorsque Msiri apprit l'approche du capitaine Stairs, qui arriva à Bunkeya le 14 décembre 1891, il envoya chercher les missionnaires à la Lofoi pour les consulter. C'est ainsi que Daniel Crawford se trouvait à Bunkeya lorsque Stairs y arriva avec le lieutenant Bodson et les autres membres de l'expédition.

Après la mort de Msiri et la chute subséquente de son royaume, son second fils, Mukandabantu, fut installé à sa place par Stairs sous le nom de Mwenda II, et le drapeau bleu étoilé de l'Etat Indépendant fut hissé dans la capitale».

Distinctions honorifiques : Médaille de la « Royal Africa Society of Great Britain » ; Officier de l'Ordre de Léopold II. — Officier de l'Ordre de l'Etoile africaine ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion.

Publications : Traduction de la Bible en Kiluba aux éditions de la Société biblique britannique et étrangère, Londres. (Un exemplaire de cette Bible, spécialement relié, a été remis au roi Baudouin par le Révérend Wakelin-Coxil, représentant des missions protestantes au Congo belge à Bruxelles). — Trois volumes de commentaires sur l'Ancien Testament. — Short survey of the beginning and development of missionary in Lubaland. Souvenirs d'un pionnier au Katanga (Garenganze).

23 mai 1983.

[Comm.]

A. Lestrade.

Réf. : Congo Mission News, n° 111, 1940, p. 15, Léopoldville. — Comptes rendus du Congrès scientifique d'Elisabethville, vol. 7: 78-80 et 87 (1950). — *Essor du Congo*, 31.1.1948, 24.7.1948, 28.7.1948, 5.10.1955. — *Le Soir*, 22.4.1949, 6.4.1950. — Agence Belga, 17.4.1952, 6.7.1956. — *Courrier d'Afrique*, 14 et 15.5.1960. — *Belgique d'Ouvre-Mer*, 271 : 760-765 (1957) — VIRGIN, Z. Africa footprints. The story of John Alexander Clarke of Congo Belge, Toronto, Ont., M4J 4H9.

COMHAIRE (*Léopold Henri*), Chef du bureau d'études des machines marines à Cockerill (Chokier, 24.11.1864 - Chokier, 28.1.1939). Fils de Paul et de Dony, Française ; époux de Mélotte, Clémentine.

Dès le XVII^e siècle, la famille Comhaire est mentionnée à Chokier ; elle fait partie du monde des bateliers établis dans ce village où existait un chantier naval. Chokier constituait la dernière étape avant d'arriver à Liège sur la voie fluviale reliant la France à l'Allemagne ; au cours de ses voyages, Pierre le Grand s'y était arrêté et y avait passé une nuit.

Après ses études primaires, Léopold Comhaire s'incrit à l'Ecole industrielle supérieure de la Province de Liège, à Seraing, où il conquit son diplôme en 1872, n'ayant pas encore atteint l'âge de dix-huit ans.

A l'issue de ses études, il accomplit trois ans de service militaire au 5^e régiment de Ligne caserné à Anvers.

Ensuite, il entre comme dessinateur industriel aux ateliers de Cockerill, à Seraing, et il y accomplira toute sa carrière. Depuis toujours, dans la firme liégeoise, le département des machines marines avait revêtu une grande importance et c'est celui auquel Léopold Comhaire se consacra principalement. A cette époque, Cockerill avait déjà construit de nombreuses machines pour les bateaux de la Meuse, de l'Escaut, du Rhin, de la Volga et de divers fleuves russes.

En 1878, le roi Léopold II avait invité Stanley à se rendre pour cinq ans au Congo, pour le compte du Comité d'Etudes du Haut-Congo. L'illustre explorateur devait remettre le programme des besoins de l'expédition et indiquer où on pourrait construire un bateau de qualité pour explorer le fleuve dont il venait de révéler le cours. Stanley avait pris contact avec Cockerill et, de sa main, avait fait un croquis du bateau souhaité ; il avait soulevé l'enthousiasme de l'ingénieur Van Schendel avec qui il avait été en relation à Seraing. Pour passer à exécution des idées mises sommairement sur papier, il fallait des plans. C'est Léopold Comhaire qui fut chargé de dresser ceux de l'*En Avant*, sous la direction personnelle de Stanley pendant les mois de décembre 1878 et de janvier 1879. Il fallut faire preuve de beaucoup d'imagination, car le bateau était destiné à naviguer sur le tronçon du Congo navigable en amont du Stanley Pool. Pour y parvenir, il fallait remonter ce frêle esquif à Banana, puis le démonter à Vivi et le transporter par route à créer jusqu'à Isangila, où il devait à nouveau être remonté. Le petit steamer devait naviguer sur le bief très difficile d'Isangila à Manyanga, où il devait être à nouveau démonté pour être transporté par monts et par vaux jusqu'à Kinshasa.

Il fallait imaginer un bateau se prêtant facilement à ces opérations répétées, ainsi que les chariots pour le transport sur des pistes peu aménagées et à forte déclivité. L'*En Avant* était un petit steamer à roues latérales ; pour son transport, trois chariots avaient été prévus ; un pour la coque, un pour la machine de 12 ch et un pour la chaudière. Les autres pièces de cette embarcation de 12 m de longueur devaient être transportées à dos d'homme, en colis n'excédant pas 30 kg. C'était la première fois que Cockerill eut à résoudre le problème d'un bateau à transporter au travers de la chaîne des Monts de Cristal. Il eut à le faire encore une quarantaine de fois, jusqu'en 1898, année de l'achèvement de la ligne de chemin de fer de Matadi à Léopoldville.

Léopold Comhaire était devenu le spécialiste des machines de propulsion des bateaux du Congo. A l'expérience, il s'avéra que le type «side-wheeler» était excellent au point de vue rendement, mais que sur un fleuve où il fallait accoster à des «beaches» non aménagés, les roues latérales étaient trop exposées. Dans un premier temps, quelques bateaux furent équipés d'une machine verticale attaquant une hélice ; cependant, la puissance était trop limitée à cause du faible tirant admissible et, de plus, un accident à l'hélice exigeait la mise à sec du bateau pour réparation.

Dans la suite, Léopold Comhaire conçut des bateaux à roue arrière, tant pour l'Etat Indépendant du Congo, qui était le principal client, que pour les sociétés privées qui s'installaient en Afrique centrale. La chaudière verticale, adoptée pour les bateaux à hélice, fut remplacée par des chaudières type locomotive à chauffage au bois ; le foyer était relativement profond et la longueur du faisceau tubulaire n'excédait pas 1,50 m à 2,05 m de longueur. Ce type beaucoup plus robuste fut toujours employé aussi longtemps que des steamers furent mis en service au Congo.

Pour les bateaux dont la puissance était inférieure à 100 ch., Léopold Comhaire adopta la propulsion au moyen d'une roue arrière unique reposant en porte-à-faux sur deux longerons latéraux servant de fondation pour les cylindres. C'étaient les unités du type «stern-wheeler». Au début, les deux cylindres admettaient la vapeur à haute pression (machine type jumelle), mais dans la suite, même pour des puissances modérées, Léopold Comhaire adopta des machines «compound», c'est-à-dire que la vapeur venant de la chaudière se détendait partiellement dans un cylindre haute pression, puis, passant par un «receiver», continuait sa détente jusqu'à l'air libre dans un cylindre basse pression. Citons parmi les bateaux célèbres du type «stern-wheeler» les *Délivrances*, *Archiduchesse Stéphanie* et *Princesse Clémentine*.

A partir de 1898, pour les plus grandes puissances, Léopold Comhaire adopta la propulsion au moyen de deux roues arrières solidaires du vilebrequin attaqué par une machine «compound» avec condenseur, de façon à abaisser la pression de détente à environ 0,8 kg/cm² sous la pression atmosphérique ; c'étaient les steamers du type «quarter-wheeler». Citons parmi les unités les plus célèbres de cette classe le *Brabant*, le *Roi Albert* et la *Reine Elisabeth*.

Léopold Comhaire était devenu l'âme du bureau d'études des machines à vapeur de la flotte du Congo et, de son vivant, il est intervenu dans la construction de presque tous les bateaux destinés à naviguer sur les biefs en amont du Stanley Pool. Il avait acquis

la maîtrise de son métier et, à la fin du XIX^e siècle, il avait été nommé professeur à l'Ecole industrielle supérieure à Seraing.

Cependant, il ne se cantonna pas exclusivement dans le domaine des bateaux fluviaux ; il s'illustra surtout par la construction des machines alternatives et des roues de la malle *Louise-Marie* qui fut, à l'époque, le bateau le plus rapide du monde. Mais une nouvelle technique venait d'apparaître sur le marché depuis que Parsons, en Angleterre, avait mis au point la turbine à vapeur pour la propulsion des navires. Elle était avantageuse, car d'un encombrement et d'un poids beaucoup plus réduits, d'un rendement plus élevé, mais elle postulait la propulsion par hélice à cause de sa vitesse de rotation plus grande. Cependant, dès qu'on chargeait trop le propulseur, la vitesse du navire diminuait à cause de la cavitation. Léopold Comhaire participa très activement à la mise au point des machines de la malle *Princesse Elisabeth* pour laquelle le nouveau mode de propulsion avait été adopté. Grâce aux essais de Schaffran, encore très peu connus à l'époque, les ingénieurs de Cockerill purent dessiner et réaliser des hélices à l'abri des inconvénients. Pour la surveillance de cette installation toute nouvelle et pour la formation du personnel de la salle des machines, Léopold Comhaire fut détaché toute l'année 1905 à Ostende.

Les ateliers John Cockerill avaient fourni de nombreuses machines pour les bateaux des fleuves de Russie et de Sibérie.

Lors de la mise en service du transsibérien en 1896, le voyageur parcourait 2300 km sur les fleuves Amour et Oussouri à bord de bateaux commandés par le Belge Nagelmackers, chez Cockerill, pour compte de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits ; Léopold Comhaire avait participé à l'étude des machines de ces unités et l'ingénieur Helman avait surveillé leur mise en route en Sibérie. Pendant sept ans, le voyage transsibérien s'effectua en naviguant de Sretensk à Khabarovska sur les bateaux de Cockerill.

Léopold Comhaire montait en grade et avait été promu chef du Bureau d'études des machines marines de Cockerill. En 1910, il fut envoyé en Russie et eut l'occasion de descendre tout le cours de la Volga, jusqu'à la mer Caspienne, pour la rénovation de la flotte de la firme Somolet.

Vers l'année 1900, il eut à s'occuper des machines de bateaux fluviaux destinés à l'Amérique du Sud, notamment de deux «stern-wheelers» qui remontèrent les rapides du Tocantins, au Brésil, et de quelques petits steamers mis en service dans le bassin du Paraguay. Léopold Comhaire eut aussi à dresser les plans des machines des bateaux à acheminer en

pièces détachées sur une section navigable du Rio Magdalena, en Colombie, séparée de l'estuaire maritime par des rapides infranchissables. Ces bateaux étaient indispensables pour approvisionner le matériel de la voie ferrée devant assurer la liaison entre ce fleuve et Bogota.

Élevé dans le sillage de son père, Ernest Comhaire s'intéressa dès son jeune âge à la mécanique et fit de brillantes études d'ingénieur civil des mines à l'Université de Liège. Diplômé en 1904, Ernest fut placé par son père, Léopold, comme ouvrier volontaire à l'atelier de mécanique de Cockerill ; il fit d'ailleurs également une brillante carrière.

Jusqu'en 1914, tous les bateaux destinés au Congo avaient été étudiés avec la participation de Léopold Comhaire pour les machines et les roues. Mais en 1914, sa carrière allait marquer un arrêt forcé de cinq ans par suite de l'invasion de la Belgique par les Allemands. A ce moment, on achevait la construction de deux moteurs Diesel devant équiper un bateau, le *Belgica*, destiné au Congo et offert par le Roi Albert sur sa cassette. Ces moteurs, dont s'occupait Ernest Comhaire, restèrent en souffrance à Seraing, toute la durée de la guerre. Léopold aida son fils à passer en Hollande, en février 1917, pour s'engager dans l'armée belge.

Avec la fin des hostilités, approchait également le terme de la carrière officielle de Léopold Comhaire qui fut mis à la retraite en 1919, chez Cockerill et à l'Ecole industrielle supérieure de Seraing. Ceci ne signifiait cependant pas la fin de sa vie active. En effet, il fut rappelé à Cockerill pour l'étude et la surveillance de la construction des machines du *s/s Elisabethville*. C'était la première grande réalisation de l'après-guerre et il était important qu'elle constituât une réussite. Léopold Comhaire participa aux premiers voyages du villobat dès 1922. Il s'agissait d'un événement majeur pour la colonie belge ; le gouverneur général Lippens, qui venait de donner sa démission de son poste à la suite d'un différend avec l'administration de Bruxelles, rentra en Belgique en février 1923, à bord du *s/s Elisabethville*. Il fallait que ce voyage de retour fût un succès pour la propagande coloniale en Belgique et pour assurer la réputation de Cockerill à l'étranger. Or, au cours du voyage, le commodore Dorchain, commandant de l'unité, avait envisagé de s'arrêter à La Pallice, suite à certains incidents à la machine. Léopold Comhaire assura le commodore qu'il ramènerait le bateau jusqu'à Anvers sans qu'on ne dût stopper ; le retour se fit en respectant l'horaire.

Lorsqu'Ernest Comhaire, en 1925, devint directeur technique de l'Unatra (Union nationale des Transports fluviaux), l'armement desservant le bief moyen du Congo, un programme important de cons-

truction de bateaux fluviaux dut être lancé. De nombreuses surveillances et des réceptions de la qualité des matériaux étaient à faire. Le fils eut recours aux services de son père qui était l'homme le plus compétent et le mieux désigné pour exercer ces fonctions. Léopold Comhaire fut agent réceptonnaire de l'Unatra depuis 1926 jusqu'en 1936.

Il mourut à Chokier le 28 janvier 1939, après une carrière bien remplie.

Ce n'était pas seulement un technicien probe et compétent ; il avait en outre un sens civique prononcé. C'est ainsi qu'il reçut en 1882, la médaille civique pour acte de courage lors des inondations qui désolèrent la vallée de la Meuse.

Pendant la première guerre mondiale, il s'efforça d'aider ses compatriotes dans le besoin ou soumis aux tracasseries de l'occupant.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre de Léopold II ; Croix civique de 2^e classe ; Décoration industrielle de 1^{ère} classe ; Médaille du Centenaire de la Belgique ; Médaille civique pour acte de courage.

2 février 1981.

A. Lederer.

[J.C.]

Sources : Archives de la famille Comhaire. — DOUXCHAMPS, H. 1971. Fonds Comhaire. *Le Parchemin*, n° 151, janvier-février 1971, Office généalogique et héraldique de Belgique. — DAVE, P. L'empire colonial belge. — A la découverte de Chokier. — Recueil de documents publiés par la paroisse St. Marcellin (1971). — Communiqué n° 32 du 14 février 1939 de l'Association des diplômés de l'Ecole Industrielle Supérieure de Seraing. — LEDERER, A. 1965. Histoire de la navigation au Congo. Musée r. Afr. centr., Tervuren — LEDERER, A. 1967. Comhaire, Ernest. In : Biogr. belge Outre-Mer, Académie royale Sci. Outre-mer, t. 6, col. 225-232. — LEDERER, A. 1980. Le rôle des Belges dans le développement des moyens de transport Outre-Mer. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*. 26 (suppl. n° 1) : pp. 65-110.

CORNET (*Oscar Maximilien*), Agent sanitaire (Lodelinsart, 5.11.1891 - Bruxelles, 18.5.1956).

Engagé en 1909 comme volontaire de carrière au 9^{ème} bataillon du Génie, Oscar Cornet achève son contrat en 1913, mais est rappelé sous les armes le 1^{er} août 1914 et participe à la guerre de 1914-18 comme soldat-infirmier.

Titulaire du certificat d'agent sanitaire de l'Ecole de Médecine tropicale, il est engagé en décembre 1918 comme agent sanitaire successivement à l'Union Minière du Haut-Katanga, à la Géomines et aux Huileries du Congo belge.

En janvier 1934, il s'engage au service du Ministère des Colonies et se voit désigné pour exercer ses fonctions au FOREAMI. Il est affecté jusqu'en 1937 à la surveillance sanitaire de la zone périphérique de Léopoldville où il participe au dépistage de la maladie du sommeil.

Nommé auxiliaire sanitaire de 1^{ère} classe, il est désigné en février 1938 pour le district urbain de Léopoldville où il se voit chargé de l'inspection de l'hygiène des travailleurs dans les entreprises, en même temps que de la surveillance sanitaire du port et des bateaux du fleuve.

Après un congé en Afrique du Sud, il est désigné en 1941 comme officier de quarantaine de l'aéroport de Ndolo. Il dirige les équipes qui assurent l'hygiène et la désinsectisation de l'aéroport et des aéronefs et vérifient les vaccinations et l'état de santé des passagers.

Dans ces fonctions qu'il assurera avec jovialité et bonhomie jusqu'en 1951, il s'est acquis la sympathie des passagers et des équipages des compagnies aériennes.

Un trait de courage à signaler: alors qu'il rentre en Belgique en décembre 1945, l'appareil de la SABENA à bord duquel il a pris place fait un atterrissage forcé au Dahomey et prend feu. Avec le mécanicien, Cornet se précipite dans les flammes et dégage le pilote assommé à son poste et déjà touché par le feu. Celui-ci lui devra la vie.

Revenu en Belgique en mai 1951, son état de santé ne lui permet plus de reprendre du service. Il est relevé de ses fonctions sur avis de la Commission médicale du Département.

8 juillet 1983.

M. Kivits.

[R.V.]

CORSWAREM (DE) (*Jozef*), Broeder-missionaris, Redemptorist, *Broeder Frans* (Kleine-Brogel, 19.7.1893 - Dila, 19.3.1938). Zoon van Albert-Oscar en van Voets, Maria-Theresia.

Hij was de oudste van 9 kinderen uit een diep-christelijk gezin en studeerde aan het Sint-Lambertuskollege te Peer. In september 1911 trad hij in het noviciaat der Paters Redemptoristen te Beauplateau, waar hij het jaar daarop zijn eerste religieuze geloften aflegde. Daarna verbleef hij in het klooster van de rue Hors-Château te Luik.

In augustus 1914 voor legerdienst opgeroepen, deed hij gedurende gans de oorlog dienst als brankardier, eerst bij de 3^e Kompagnie van het 12^e Linierregiment en daarna bij de Ruiterij-afdeling. Pas in augustus 1919 werd hij gedomobiliseerd en hij vertrok naar de Redemptoristenmissie in Galicië. In april 1926 werd hij bestemd voor de apostolische prefektuur van Matadi, in Belgisch-Kongo, die in 1930 verheven zou worden tot vikariaat, met Mgr. Cuvelier als eerste apostolische vikaris. Eerst was hij werkzaam te Nkolo, waar hij instond voor de bouw

van de kerk en voor de koffieplantage, daarna te Kimpese. In 1936 bracht hij enkele maanden herstelverlof door in België, om op 15 januari 1937 naar Kongo terug te keren. Nu werd hij aangesteld voor de inrichting en de verzorging van de veestapel te Kinzundu, in de vallei van de Inkisi, ten noorden van Dila. Op 19 maart 1938 bracht hij het Sint-Jozefsfeest door bij zijn konfraters op de missie te Dila. Daar moest hij ook met de Pater-vliegenier Bradfer een proefvlucht meemaken rond en boven een pas aangelegd landingsterrein. Bij het loskomen van de grond nam het vliegtuig geen voldoende snelheid, holde tegen het struikgewas en ging over de kop. Pater Bradfer kwam er met oppervlakkige verwondingen van af, doch Broeder Frans botste met het hoofd tegen de harde wand en was op slag dood.

Eretekens: Oorlogs-, IJzer- en Vuurkruis, Palm en Leeuw.

Publ.: Brief in: Gerardusbode (Leuven) 1930, p. 251

16 november 1976.

M. Storme (†)

[Comm.]

Lit.: Familiearchief de Corswarem. — BOON, J. 1944. Het tragisch ongeluk te Dila. In: De eerste missievlucht naar Kongo, pp. 205-207, Brugge, Brussel. — CORMAN. *Annuaire*, 1935, p. 262. — Kerk en Missie, 1937, p. 58. — STREIT. *Bibl. Miss.*, 20, p. 161. — VAN WING-
GOEMÉ. *Annuaire*, 1949, p. 645.

CORTEBEECK (Jan), Missionnaire (Tisselt, 1.8.1881-Heverlee, 5.8.1959). Fils d'Edmond et de Adriaens, Apollonia.

Après sa profession religieuse chez les Missionnaires du Sacré-Cœur (4.10.1902) et l'ordination sacerdotale (4.8.1907), le père Cortebecq fut chargé de cours aux séminaires de sa congrégation à Borgerhout, à Asse, à Tilburg, et à Arnhem.

Plus porté à l'activité directe qu'à l'enseignement et ardent patriote, le père Jean rendait des services importants à la cause alliée en Hollande pendant la première guerre mondiale. Le certificat du Grand Quartier Général français à Folkestone rend «homage à son dévouement désintéressé et à son ardent patriotisme, par les services incessants et importants au mépris du danger que couraient son existence et sa liberté, pendant 18 mois», jusqu'au moment où il a été contraint de cesser pour des raisons indépendantes de sa volonté. En témoignent aussi la lettre de félicitations du maréchal Pétain (10.7.1919) et la décoration de chevalier de la Légion d'Honneur conférée le 20.9.1920 (N° 25.431).

Ayant dû quitter le continent précipitamment, le père Cortebecq rejoignit l'armée belge où il fut incorporé comme aumônier le 9 février 1917 jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918 (dates inscrites à la Carte du Feu C. 6479).

Démobilisé, le père Jean partit pour la mission de Papouasie en octobre 1920. Là, il fit le service de tout missionnaire avec ses confrères français dans la station de haute montagne Ononge.

Après un congé en Belgique, il s'embarqua pour le Congo en avril 1930. Là, il fonda le poste de Bolima mais se rendit surtout utile comme itinérant, en route, toujours à pied, avec son bâton de pèlerin, à Bondombe, Boende, Bokela, infatigable et courageux, malgré l'âge avançant. Finalement, il lui fallait proposer une activité moins astreignante physiquement. Ainsi, il occupait ses dernières années d'Afrique au soin spirituel des lépreux de Wafanya, du 28.2.1950 au 18.5.1958, avant de rentrer, totalement épuisé, se reposer en Europe où il lui restait une année à vivre.

Distinction honorifique: Hormis la Légion d'honneur française, je ne trouve de mention que de la Médaille de la Victoire.

Bibliographie sélective: De steenhouwer van Keulen (naar het Duitsch van J.B. Diel). *Annalen*, Tilburg, 31 (1913). — Muzikanten-leven (naar het Duitsch van J.B. Diel). *Annalen*, Tilburg 32 (1914). — Naar Keroulaz (Schets uit den Vendéeroorlog tijdens de Franche omwenteling in 1794. (Naar het Fransch), *Annalen*, Tilburg, 33 (1915). — Dat vervloekte geld! (Naar het Duitsch), *Annalen*, Tilburg, 34 (1916). Angelina. Novelle van Kardinaal Wiseman, *Annalen*, Tilburg, 34 (1916). — Langs wonderen wegen. Novelle van Kardinaal Wiseman, *Annalen*, Tilburg, 27 (1917). — En route pour la Nouvelle-Guinée. *Annales*, Borgerhout, 32 (1921). — De Fijugeezen. *Ons volk ontwaakt*, 8 (24): 278-280; (25): 295-297; (26): 305-308 (1922). — Ononghé (Nouvelle-Guinée). *Annales*, Borgerhout, 33: 220-225 (1922). — Ononghé. *Annales*, Québec, 21: 364-370 (1923). — Land en volk van Nieuw-Guinea. *Almanak*, Borgerhout, 29: 35-44 (1923). — Laat die menschen gerust. *Annalen*, Borgerhout, 38: 13-15 (1927). — Lasst diese Wilden doch in Ruhe. *Kalender*, Hiltrup, 43: 194-198 (1932). — In het land der Kanakken. Averbode, 134 pp. — Het groeiende wonder van Iyonda. *Annalen*, Borgerhout, 60: 22-24 (1949) — 1934. Baluwasji. *Annalen*, Borgerhout, 60: 151-153 (1949). — *Annales*, Borgerhout, 64: 68-69 (1953).

11 décembre 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Lit.: Lectuur-repertoire, deel I, p. 464 (1952). — De Rop, A. & VLAMYNCK, J. 1971. Bibliografie, pp. 45-49. — Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — Analecta MSC, 12, p. 72. — *Annalen*, Borgerhout, 70, 1959, p. 143. — *Annales*, Borgerhout, 70, 1959, p. 38-39. — *Asca Nostra*, 1 jg. 1959, Nr. 4, p. 20. — Provincialia, Borgerhout, aug. 1959, p. 138. — 50 jaar in Zaire, extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975, p. 42. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, p. 45-49. — Bibliografie der Missionarissen van het H. Hart, Borgerhout, 1981, p. 14.

COUSIN (Louis Joseph), Ingénieur, Professeur à l'Université Catholique de Louvain et à l'Université de Santiago de Chili (On, 24.2.1839-Bruxelles, 14.10.1913). Fils de Jean-Joseph et de Grodos Angélique; époux de Daumerie, Jeanne.

Jean-Joseph Cousin, père de Louis-Joseph, était originaire de Rochefort et exploitait à On une ferme d'une quarantaine d'hectares..

En 1847, se produisit un événement qui eut une influence profonde sur la région et sur l'avenir des

fils Cousin et d'une famille voisine, les Jadot. C'était l'époque de la création de grandes lignes de communications par chemin de fer et les Belges avaient joué un rôle éminent en Europe dans ce domaine. Une grande voie transcontinentale reliant la côte belge à l'Italie et au Proche-Orient était en cours d'exécution. La section Namur-Arlon passait par On, à proximité de la propriété des Cousin.

Les ingénieurs et chefs de chantier passaient volontiers leurs soirées dans la ferme des Cousin, ainsi que dans celle voisine des Jadot. Ces deux familles comptaient de nombreux enfants, dont des fils appliqués à leurs études. Dans les conversations, les ingénieurs évoquaient le développement rapide des régions desservies par ce nouveau mode de transport et le grand besoin de constructeurs pour créer ces voies nouvelles à travers les continents. Les jeunes gens des deux familles étaient de taille à faire face à ces grandes entreprises et les propos tenus au coin de l'âtre n'étaient pas tombés dans les oreilles de sourds.

C'est ainsi que dans les deux familles germa l'idée de faire des fils des ingénieurs plutôt que des cultivateurs et voilà comment le village d'On, cette petite localité d'Ardenne, dont Jean-Joseph Cousin fut pendant dix-huit ans le bourgmestre, devint le berceau de tant de grands ingénieurs et hommes d'affaires.

Les familles Jadot et Cousin étaient d'ailleurs alliées par les liens d'amitié, mais le seront aussi par le sang, la sœur de Louis-Joseph Cousin, Elise, étant la mère des ingénieurs Jadot qui s'illustrèrent en Egypte, en Chine, au Brésil et au Congo.

Ses humanités accomplies, Louis Cousin, qui désirait devenir ingénieur, dut suivre les cours à l'Université d'Etat à Gand, car ces études n'étaient pas encore organisées à l'Université Catholique de Louvain, dont il aurait bien aimé être élève. Il obtint, en 1863, son diplôme d'ingénieur à l'Ecole des Ponts et Chaussées. Ce fut un brillant étudiant qui sortit le premier de la promotion 1863.

Il aurait pu facilement entrer dans le cadre des fonctionnaires des Ponts et Chaussées et y faire une carrière paisible, honorée et lucrative qui demandait, certes du talent, mais surtout une bonne santé pour parvenir au sommet de la hiérarchie et arriver à l'âge de la pension couvert de distinctions honorifiques.

A cette position facile, il préféra une vie plus active et fit preuve d'énergie en quittant le pays à une époque où peu de Belges s'expatriaient. Dès sa sortie de l'Université, il se rendit en Espagne où il dirigea les mines de cuivre de Tharsis, en Andalousie. Quatre ans plus tard, en 1867, il accepta la chaire de résistance des matériaux et celle de génie civil,

mû par le désir de se rapprocher de ses vieux parents, par son goût pour l'étude et par son ambition de former des hommes de science qui soient aussi des hommes de cœur et des hommes de foi.

C'est avec regret que ses amis d'Espagne le virent quitter le pays et la Reine, en récompense des services rendus, lui conféra la croix de Chevalier de l'Ordre de Charles III. Plus tard, en 1874, il fut nommé vice-consul d'Espagne à Louvain et, en 1885, il reçut la croix de Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique.

En 1866, les évêques de Belgique décidaient d'ouvrir, au sein de l'Université Catholique de Louvain, les Ecoles spéciales d'Ingénieur. C'était l'époque où l'impulsion donnée à la construction des chemins de fer portait ses fruits et exigeait chaque année la création d'emplois nouveaux où les jeunes ingénieurs étaient promis à de belles carrières. En 1867, le recteur de l'Université de Louvain fit appel à Louis Cousin, pour qu'il acceptât d'y donner les cours dont question ci-avant.

Dès le début de sa carrière professionnelle, il rédigea des notes de cours qui devinrent rapidement le vade-mecum du jeune ingénieur. Il avait eu le talent de rassembler, en quelques leçons substantielles, les renseignements épars dans de volumineux ouvrages et il les remettait constamment à jour.

Lors de l'ouverture des nouvelles Ecoles spéciales, les adversaires de l'Université de Louvain saluèrent cette naissance avec un sourire sceptique. Cependant, grâce à la valeur de l'enseignement de professeurs comme Louis Cousin et Joseph Micha, les ingénieurs de Louvain étaient appréciés de l'industrie. Toutefois, ceux issus de Liège et de Gand jouissaient d'un monopole injustifiable; ils étaient les seuls à pouvoir participer aux concours d'admission dans les services de l'Etat. Ce n'est qu'en 1890 que ceux de Bruxelles et de Louvain reçurent le droit d'y participer également. Louis Cousin n'avait cessé de lutter pour que ses anciens élèves soient traités à pied d'égalité avec ceux des Universités d'Etat.

C'était d'ailleurs un maître aimé de ses disciples; il avait à cœur d'aider ses anciens et de leur procurer des situations. Le 26 février 1888, ses élèves organisèrent une manifestation au cours de laquelle on lui remit, ainsi qu'à tous les participants, une lithographie de l'artiste liégeois, J. Kronké, reproduisant les traits de Louis Cousin.

Des discours furent prononcés par un élève néerlandais, Victor De Groote, et par l'ingénieur Fabry; ils exaltèrent le dévouement et la science du professeur.

Ce dernier, dans sa réponse, remercia spécialement les évêques de Belgique d'avoir permis de former des ingénieurs catholiques à l'Alma Mater à

une époque où le matérialisme et le socialisme attiraient la classe ouvrière.

A cette cérémonie assistaient ses assez nombreux élèves espagnols et, parmi les étudiants de l'époque, on relève les noms de Léon Bidez et Georges Neut, qui deviendront professeurs à Santiago de Chili, Paul Cerckel, Jules Cousin et Théodore Van Schendel, qui s'illustrèrent au Congo, Charles de la Vallée Poussin, Nicola Sibenaler et Arthur Vierendeel, qui devinrent professeurs à l'Université Catholique de Louvain, ainsi que de nombreux collègues de l'Université et d'industriels du pays.

La renommée de Louis Cousin s'étendait au loin grâce à la valeur des ingénieurs qu'il avait formés et qui travaillaient dans les pays d'Outre-Mer.

C'est ainsi qu'en 1888, le ministre plénipotentiaire du Chili à Paris, don Carlos Antung, chargea le savant professeur du recrutement d'ingénieurs pour son gouvernement. En effet, les autorités chiliennes voulaient construire un vaste réseau de chemins de fer et équiper les villes principales en circuit électrique et en distribution d'eau. Grâce à l'action du consul Carion, des ingénieurs belges s'étaient déjà rendus au Chili où ils avaient accompli de l'excellent travail. Dès novembre 1889, six ingénieurs, Maurice Dutilleux, Louis Delannoy, Mathias Treinen, Victor Chabot, Jean Saroléa et Xavier Charmanne, partirent à l'initiative de Cousin pour le Chili, au traitement de 15 000 F par an. Deux autres ingénieurs, Joseph Rigot et Gustave Verniory, furent engagés en qualité de conducteurs, au traitement de 5000 F par an. A Santiago, on trouvait encore Raphaël Pothier, directeur des travaux hydrauliques, Joseph Amerlinck, professeur à l'Université et Constant Ortmans qui y avait créé un important tissage de laine.

Les ingénieurs belges étaient très appréciés et Louis Cousin était si considéré que le président de la République du Chili, S.E. Balmaceda, conçut l'idée de créer une nouvelle Ecole Polytechnique à Santiago au sein de l'Université et d'en confier l'organisation au savant professeur belge qui cumulerait en même temps les fonctions d'ingénieur-conseil du gouvernement du Chili.

Mais une autre mission allait retarder son départ pour le Chili. En 1885, de Lesseps s'était lancé dans la construction d'un canal interocéanique en Colombie entre les océans Atlantique et Pacifique. Cette entreprise connaissait de très grandes difficultés; on enregistrait de nombreux décès parmi les travailleurs et des sommes importantes avaient été englouties alors que les travaux étaient à peine entamés. Le 4 février 1889, le tribunal civil de la Seine, pour éviter un désastre, prononçait la dissolution de la Compagnie Universelle du Canal Interocéanique et

nommait un liquidateur. Le gouvernement français envoya, de son côté, dans l'isthme de Panama, une commission de cinq membres, dont Louis Cousin, qui partit pour l'isthme le 9 décembre 1889.

Avant son départ, l'Université Catholique de Louvain tint à organiser une nouvelle manifestation de sympathie à l'égard de ce maître. Le 2 décembre 1889, il était proclamé docteur *honoris causa* en sciences physiques et mathématiques et Mgr Abbeloos lui conférait le titre de professeur honoraire.

Après enquête sur place à Panama, la commission remit, le 5 mai 1890, le rapport exposant les conditions auxquelles les travaux auraient pu être menés à bonne fin. Après le retour au pays, le séjour en Europe de Louis Cousin fut bref ; il partait pour le Chili à la fin du mois de mai 1890, pour arriver fin juin à Santiago.

Il se mit de suite à la besogne dans ses doubles fonctions de professeur à l'Université, d'une part, et de conseiller du Gouvernement pour les travaux publics et l'étude des voies ferrées, d'autre part.

On sait que l'organisation de l'Ecole Polytechnique de l'Université officielle de Santiago fut menée de main de maître. Plusieurs ingénieurs belges, tels Charles Köning, Joseph Amerlinck, Léon Bidez, Georges Neut et André Gilmont y furent nommés professeurs. L'enseignement dispensé par les Belges était hautement apprécié et, en particulier, les cours de génie civil du professeur Louis Cousin.

Dans son sillage, il avait entraîné une trentaine d'ingénieurs belges, issus des différentes universités, qui œuvrèrent au Chili, où de grands projets étaient à l'étude et en cours de réalisation.

Un événement politique allait perturber la sérénité de la carrière chilienne de Louis Cousin. Le pays était divisé en deux factions antagonistes qui se disputaient le pouvoir ; d'une part, les conservateurs, généralement catholiques et, d'autre part, les libéraux et les socialistes, généralement libres penseurs. Le président Balmaceda, qui appartenait à la première, s'était rendu impopulaire à la suite de diverses mesures. Une révolte éclata dans le pays et les troupes fidèles à chacun des partis se heurtèrent en combats furieux. Les partisans du président furent défaits au combat de la baie de Concon, au nord de Valparaíso ; Balmaceda, humilié, se suicida le 19 septembre 1891. Ainsi, Louis Cousin perdait celui qui avait été son protecteur.

N'empêche que sous sa haute direction, les études de lignes de chemin de fer se multipliaient. Lui-même se consacrait spécialement au chemin de fer longitudinal, tandis que Xavier Charmanne travaillait à la construction du chemin de fer de Tarapaca, desservant les mines du nord du Chili, qu'Eugène Fabry construisait la ligne d'Ovalle à San Marco, au

nord de Valparaíso, et que Gustave Verniory œuvrait en Araucanie pour créer la voie reliant Temuco à Petruquen, au sud de Valdivia.

Sous l'énergique impulsion de Louis Cousin, le Chili était devenu un marché si important pour l'industrie belge des chemins de fer, que Léopold II décida d'y envoyer un consul de tout premier plan pour seconder et appuyer les efforts du savant professeur. Il choisit pour le poste de Santiago, Camille Janssen, qui avait été le premier gouverneur général belge de l'Etat Indépendant du Congo. L'action conjointe de Cousin et Janssen valut de belles commandes à la Belgique, qui avait à lutter contre les industries américaine, allemande, française et anglaise, qui comptaient des agents extrêmement actifs en Amérique du Sud et, en particulier, au Chili. Les Allemands s'y étaient d'ailleurs installés en force ; de nombreux colons y avaient immigré et leurs officiers avaient été chargés de l'instruction et de l'organisation de l'armée chilienne.

A la suite des conflits entre les deux factions antagonistes qui se disputaient les fonctions importantes dans les administrations et dans l'enseignement, Mgr Larrain Gandarilla avait fait créer, en 1893 à Santiago, un embryon d'université catholique. Louis Cousin fut consulté pour l'organisation des études des mathématiques et il lui était demandé «de recevoir les noms de professeurs de valeur et bons chrétiens, car il fallait résister aux assauts des anticléricaux qui étaient puissants».

L'action de Louis Cousin déplaisait au ministre qui lui envoya, en 1895, une lettre le démettant de ses fonctions à l'Université officielle de Santiago. Deux jours plus tard, étant reçu par le ministre, auquel il avait demandé audience, il lui fit savoir que son dossier avait été réétudié. Sous ses yeux, le ministre déchira la lettre le démissionnant. La décision mesquine à l'égard de Louis Cousin avait été prise parce qu'il allait à la messe et qu'il refusait de faire passer des examens le dimanche. Il faut savoir qu'à cette époque, à Santiago, c'étaient les étudiants qui choisissaient les jours des examens ; ainsi, un prétexte avait été facilement trouvé pour tenter d'éliminer cet homme de premier plan.

L'Université Catholique se développait parallèlement à celle de l'Etat. A la même époque, Mgr Larrain Gandarilla demanda à Louis Cousin d'y donner le cours des Ponts et Chaussées ; il déclina l'offre qui lui était faite, car il aurait dû demander l'autorisation de son recteur et du ministre dont il dépendait ; elle lui aurait sûrement été refusée étant donné la divergence d'opinions politiques et le manque de tolérance qui régnaient dans les sphères officielles chiliennes. Un de ses élèves fut désigné pour cet enseignement.

Mais la stabilité politique, même entre personnages d'un même bord, était très faible et les hommes au pouvoir changeaient souvent de poste, si bien que dans ce chaos, les services d'un savant de valeur comme Louis Cousin étaient toujours hautement appréciés. Un conflit de frontière ayant éclaté avec l'Argentine dans la région de la Terre de Feu, en 1895, les deux Belges, Camille Janssen et Louis Cousin, furent désignés pour arbitrer le différend, ce qui constituait une marque de l'estime dans laquelle ils étaient tenus. Ils se rendirent dans le sud du Chili et prolongèrent leur voyage jusque dans les régions polaires. Dans une lettre à Mgr Abbeloos, Louis Cousin décrit les conditions de vie et la situation misérable des habitants de ces terres peu hospitalières.

Au retour de ce périple, les deux voyageurs visitèrent l'île de Chiloe et l'idée leur vint d'y fonder un village qui serait entièrement peuplé de colons belges immigrés, à l'instar de ce que faisaient les Allemands dans d'autres régions du pays. Ils avaient rencontré quelques compatriotes, dont l'abbé Dachelet, qui s'étaient installés définitivement au Chili et qui y vivaient heureux. Sur le chemin du retour, ils passèrent par l'Araucanie et y rencontrèrent Gustave Verniory; les travaux du chemin de fer se poursuivaient dans de bonnes conditions et étaient rondement menés par l'ingénieur belge. Camille Janssen et Louis Cousin le chargèrent de faire une enquête pour connaître l'avis des colons belges installés au Chili et sur l'importance du capital de départ nécessaire. Celui-ci fut estimé à 5000 F par personne et l'avis de Verniory était plutôt favorable. Cependant, la société de colonisation ne vit jamais le jour, car lors d'un séjour en Europe, Camille Janssen ne parvint à intéresser aucun capitaliste à ce projet. Dans la suite, il se révéla que c'étaient surtout les ingénieurs et les industriels belges qui réussissaient au Chili, tandis que le sort des colons était moins enviable et parfois décevant.

Quoi qu'il en soit, Louis Cousin continuait à prodiguer son enseignement et poursuivait les études de chemins de fer, surtout le longitudinal; il se rendait sur place à chaque occasion pour inspecter les travaux *de visu*. C'est ainsi qu'en janvier 1898, il se trouvait à Tollen où Gustave Verniory procédait au fonçage des tubes pour la construction des piles d'un pont. Grâce aux essais en cours, le savant professeur put mettre au point les coefficients de résistance au fonçage des pieux.

Ses fonctions de conseiller du gouvernement lui donnaient l'occasion de voyager souvent et d'observer beaucoup la condition sociale des travailleurs chiliens.

A Mgr Abbeloos, il écrivait que la masse était maltraitée et que les prêtres qui pourraient dénoncer cette situation ne le pouvaient, car ils dépendaient en fait des seigneurs des haciendas. En réalité, il n'existait pas de paroisses indépendantes dans les campagnes.

Les ministères détenaient toutes les charges dans les mines, les transports et l'industrie; de plus, les politiciens étaient sans scrupules. L'enseignement aurait pu jouer un rôle capital, mais l'Université Catholique était de peu de poids. L'avenir du pays, de l'avis de Louis Cousin, n'était pas brillant et l'on marchait vers des conflits internes et une guerre avec l'Argentine.

En 1900, ayant achevé le terme de séjour de dix ans prévu par son contrat, il rentrait en Belgique. Cependant, il gardait de solides attaches au Chili. En effet, il s'y était rendu avec toute sa famille. Au cours du séjour dans sa seconde patrie sa fille Marie avait épousé son neveu Jean Jadot, qui construisait le chemin de fer Pékin-Hankow, en Chine. Deux autres filles avaient épousé les frères Fabry, de Verviers, qui, avec son fils Georges, dirigeaient à Santa-Fé, la plus grande distillerie d'alcool du Chili.

De nombreuses lignes à créer avaient été étudiées; les travaux à effectuer ainsi que le matériel à livrer étaient mis en adjudication. La «Société de Constructions Civiles et de Travaux de Bruxelles» obtint la commande de 800 km de chemin de fer longitudinal. Les ingénieurs belges étaient toujours bien estimés et, pour la Belgique, les chemins de fer chiliens présentaient un intérêt considérable. Aussi, en 1897, à la demande de Léopold II, Omer Huet, ingénieur du chemin de fer belge, envoyé autrefois au Congo pour enquêter sur l'avance des travaux de la ligne Matadi-Léopoldville, partit au Chili, où il devint directeur général du chemin de fer, et lorsque Camille Janssen prit sa retraite, il fut remplacé à Santiago par Hector Charmanne, qui avait dirigé au Congo la construction du chemin de fer des cataractes.

Tout ceci était la suite du rôle éminent qu'avait joué au Chili Louis Cousin. De retour au pays, il entra dans le monde des affaires et devint, notamment, administrateur de la Banque Belge d'Outremer. Il continua encore à suivre de près tout ce qui se passait au Chili, ne manquant pas une occasion d'arracher des commandes pour l'industrie belge.

Il y retourna trois fois encore, en 1906, en 1907 et en 1908, pour étudier une ligne transandine dont le coût d'exécution était estimé à 100 millions de francs de l'époque. Le 26 juillet 1908, ses anciens élèves au Chili organisèrent à Santiago en son honneur, un banquet de 75 couverts.

A son retour en Belgique, le 15 septembre 1908, il eut la déception d'apprendre que la construction du chemin de fer avait été passée à la concurrence. Ceci n'empêcha pas d'enregistrer encore pendant plus de vingt-cinq ans, d'importantes commandes de matériel attribuées à la Belgique.

Louis Cousin mourut à Bruxelles, le 14 octobre 1913, après une carrière bien remplie et laissant le souvenir d'un homme d'une grande bonté.

Les funérailles de l'illustre défunt eurent lieu au milieu d'un grand concours de personnalités et Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université Catholique de Louvain, prononça son éloge funèbre. Il dit notamment : « Combien il aimait l'Université Catholique, le bon et très sympathique Monsieur Cousin, professeur du génie civil à nos Ecoles Spéciales depuis 1867 ; il jouissait dans le monde d'une haute réputation et il était de la part de tous ses élèves, l'objet d'une vénération affectueuse. Là-bas, il écrivait un jour à Mgr Abbeloos qu'il gardait un souvenir de la Patrie et par dessus tout, le souvenir de Louvain. Par son entremise, de nombreux ingénieurs belges ont trouvé à se placer avantageusement au Chili et de nouvelles relations de commerce toutes à l'avantage de notre industrie nationale ont pu se nouer avec ces lointaines contrées. Rentré en Belgique il y a treize ans, tandis qu'il continuait à se dépenser sans compter dans les grandes affaires industrielles et financières, son activité et son expérience, il était toujours particulièrement heureux de pouvoir obliger l'un ou l'autre de nos ingénieurs. Avec ses nombreux amis des deux continents, nous garderons pieusement le souvenir de cet homme de bien ».

Le roi Albert fit savoir à Jean Jadot qu'il souhaitait qu'un hommage public lui fût rendu. Le ministre du Chili à Bruxelles, M. Georges Huneeus, écrivit une lettre émue à la veuve de Louis Cousin, exprimant ses regrets et ceux du peuple chilien de voir disparaître un homme qui avait rendu de si grands services à son pays dans des domaines technique et financier. Le maître éminent, le savant professeur laissait le souvenir d'un homme de cœur, estimé de ceux qui l'avaient approché.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre de Charles III ; Commandeur de l'Ordre d'Isabelle la Catholique ; Chevalier de la Légion d'Honneur.

9 mars 1981.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources : Arch. Min. Aff. étrang., dossier Chili (1813-1898), dossier 2972. — Arch. Univ. Cath. Louvain, dossier Louis Cousin. — Arch. de la famille Cousin, manifestation du 26 février 1888, souvenir de la remise du portrait gravé à MM. L. Cousin et J. Micha, Louvain, 1888. VAN DER STRAETEN, E. 1969. Jules Cousin, pionnier, chef d'entreprise

et homme de bien. *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. polit., nouv. sér., in -8°, 38 (2). — VERNIORY, G. s.d. Dix années en Aurica-
nie, 1889-1899.

COUSSEMENT (*Karel Albrecht*), Benediktijn-missionaris, *Dom Grégoire* (Roeselare, 15.8.1895-Elisabethstad, 16.3.1957). Zoon van Karel-Victor en van Denys, Margareta-Maria.

Na zijn humaniora-studies trad hij in de Benediktijn-orde in de abdij van Sint-Andries-bij-Brugge (Loppem). Geprotest op 29 juni 1916, en priester gewijd op 24 juni 1921, vertrok hij in september 1923 naar de apostolische prefektuur van Katanga, bij Mgr. de Hemptinne. Verbonden aan de Sint-Pieters- en Paulusparochie van Elisabethstad, onder de leiding van Dom Idesbald De Decker, richtte hij daar de eerste klassen op van het Sint-Bonifatius-instituut. In 1925 werd hij, steeds te Elisabethstad, overste van de zwartenparochie Sint-Jan-de-Evangelist. Hij organiseert er een hele waaier van parochiale werken, jeugdverenigingen en sportieve genootschappen. Hij sticht scholen en landbouwcentra, en in 1929 bezorgt hij zijn parochie een definitieve kerk. In 1930 opent hij de eerste cinemazaal voor Kongolezen, en het jaar daarop sticht hij de « Cercle Saint-Benoît ». Een volgend initiatief, in 1933, is een Sociale Haard voor inlandse vrouwen.

In 1936, na dertien jaren ononderbroken verblijf en rusteloze arbeid te Elisabethstad, komt hij enkele maanden rust- en herstelverlof doorbrengen in België. Na zijn terugkeer wordt hij overste van de Sint-Kruismissie te Kasenga, bij de Luapula, aan de uiterste oostgrens van het missiegebied. Hier weer legde hij een zeer grote bedrijvigheid aan de dag bij het organiseren van allerhande werken en bij de uitbouw van de hem toevertrouwde missie. Hij stichtte tal van bijposten en broessescholen. In 1943 begon hij de bouw van een nieuwe missiepost te Kashiobwe en in 1955 zette hij zich persoonlijk in voor het bouwen van de kerk van Nkobe. Na een tweede term van twintig jaar overleed hij te Elisabethstad op 16 maart 1957. Door zijn opgeruimd karakter, zijn goedhartigheid en gastvrijheid, was Dom Grégoire een gekende figuur in Katanga, zeer geliefd bij de inlandse bevolking.

Publ. Brief In: Bull. des Missions, 10 (1930): 54-56. — L'Action Catholique dans nos Missions. In: Première Conférence plénière, Léopoldville, pp. 185-198 (1932). — Les Œuvres sociales pour Indigènes à Elisabethville. Les réalisations. *Bull. des Missions*, 12: 131-136 (1932-1933). — L'Action Catholique au Congo Belge. *Bull. des Missions*, 13: 1-3 (1934). — Le Foyer Social Indigène d'Elisabethville. *Bull. des Missions*, 14: 68-80 (1935).

4 november 1976.

[Comm.]

M. Storme (†).

Rouwprentje. - Burgerlijke stand Roeselare. — Agence Belga, 25.11.1955 & 19.3.1957. — ALLOSSERY 1925. *Onze West-Vlaamsche Zendingen*, Brugge, I, p. 79. — CEUPPENS 1955. *Miss. Congo belge*, p. 137. — Ibid. 1956, p. 100. — Ibid. 1957, p. 117. — Ibid. 1958, p. 137. — CORMAN 1924. *Ann. Miss. Congo belge*, p. 154. — Ibid.

1935, pp. 258-293. — *Courrier d'Afrique*, 8.4.1957. — *Essor du Congo*, 9.7.1946 & 18.3.1957. — *Kerk en Missie*, 1936, p. 163. — Ibid. 1962, p. 85. — STREIT s.d. *Bibl. Miss*, 19, p. 7. VAN WING-GOEMÉ, 1949. *Ann. Miss. Congo belge*, p. 452.

D

DAUWE (Robert), Ingénieur, professeur à l'Université Catholique de Louvain, Vice-Président de l'Académie de Marine (Wetteren, 11.2.1889-Anvers, 16.12.1978). Epoux de Rubbens, Germaine.

Robert Dauwe, après ses humanités gréco-latines au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur, conquiert à l'Université de Gand, les diplômes d'ingénieur des constructions civiles en 1912 et d'ingénieur civil des constructions navales en 1913.

Dès 1912, il avait été admis au concours, comme ingénieur, à l'Administration de la Marine de l'Etat. En 1913, en compagnie de Cyrille De Bièvre, il fut envoyé à Berlin pour suivre des cours complémentaires de constructions navales et de machines marines à l'Ecole polytechnique de Charlottenbourg.

A la veille de la première guerre mondiale, il retourna au pays et, pendant plus de quatre ans, son activité professionnelle fut mise en veilleuse par suite des circonstances; cependant, ce ne fut pas une période d'inactivité; il se livra à l'étude et aida des concitoyens en difficulté, car il était animé de sentiments altruistes et patriotiques qui le rendaient toujours attentif aux misères du prochain.

La guerre terminée, il fut envoyé par le Gouvernement à Londres et, en 1919, il donna le cours de machines marines à l'Ecole de Navigation d'Ostende.

A ce moment, sa carrière changea d'orientation: il passait au chantier naval John Cockerill à Hoboken, d'abord comme ingénieur, puis en qualité d'ingénieur en chef. Dans ses nouvelles fonctions, il eut l'occasion de montrer la mesure de ses immenses talents et de l'étendue de ses connaissances.

D'une énergie peu commune et d'une puissance de travail incroyable, il abattit une besogne considérable en étudiant les types de bateaux les plus divers. La flotte belge sortait très éprouvée à l'issue de la première guerre mondiale; elle avait perdu près de soixante pour cent de son tonnage, alors que les besoins de transport étaient immenses pour reconstruire et réapprovisionner les régions dévastées.

D'autre part, l'accumulation des marchandises stockées à Matadi risquait de provoquer l'embouteillage du port. La Compagnie Maritime Belge du Congo commanda chez Cockerill deux cargos mixtes de 8300 t de capacité, les *s/s Elisabethville* et *Thysville*, qui entrèrent en service en 1922; Robert Dauwe intervint pour une part importante dans la conception de ces nouveaux steamers.

Signalons, parmi les études d'unités spécialement réussies, les malles Ostende-Douvres et, en particulier, la malle *Prince-Baudouin* qui, à son initiative, fut la première à être propulsée par des turbines à vapeur et qui, ultérieurement, servit de modèle lors de la construction des célèbres *t/s Normandie* et *Queen Mary*.

En 1928 et en 1929, c'étaient les *s/s Albertville V* et *Léopoldville V*, puis il assura la direction des études et de la construction des petites unités du type *Délivrance* destinées aux sections amont des affluents du Congo, les cargos de 800 t du type stern-wheelers pour la ligne Léopoldville-Stanleyville et le remorqueur *s/w Kalina*, side-wheeler de 900 ch dont les roues étaient attaquées par une machine à triple expansion.

Parmi les nombreuses unités qu'il étudia à cette période, citons spécialement les premiers cargos à moteur Diesel, commandés par la Compagnie Maritime Belge chez Cockerill, les *m/b Copacabana*, *Mar del Plata* et *Piriapolis*, destinés à la ligne de l'Amérique du Sud.

Mais le trafic vers le Congo s'intensifiait et le nombre de passagers allait en augmentant. La Compagnie Maritime Belge, d'une part, et l'Otraco, d'autre part, commandèrent l'une un paquebot mixte à moteur Diesel, le *m/b Baudouinville*, l'autre, un courrier fluvial, le *m/b Général Olsen*. Ces deux unités étaient les plus luxueuses et les plus importantes jamais commandées pour la liaison maritime et pour la navigation intérieure du Congo; elles furent parfaitement réussies, grâce à la grande expérience et au savoir de l'ingénieur en chef du chantier naval John Cockerill.

En 1940, la Belgique fut une fois de plus théâtre de guerre. L'activité des chantiers maritimes était réduite à presque rien, mais la remise en état et la reconstruction de la flotte intérieure belge étaient indispensables pour assurer l'approvisionnement du pays. Dans ces circonstances douloureuses et dans des conditions de travail délicates, Robert Dauwe fut appelé à diriger le groupe naval de Fabrimétal, tâche qu'il assumait jusqu'en 1955. Avec doigté, il assura une répartition judicieuse et équitable des approvisionnements en acier et en matériaux dont les quantités disponibles étaient insuffisantes pour satisfaire simultanément tous les besoins qui apparaissaient.

Ce fut pendant la guerre, en 1941, qu'il fonda, avec Emmanuel Hanssens, la section des constructions navales de l'Université Catholique de Louvain; il y enseigna la construction et la technologie navales et, après le décès d'Emmanuel Hanssens en 1946, il reprit le cours de théorie du navire et des propulseurs.

Ainsi, le professeur Robert Dauwe forma une bonne partie des ingénieurs navals qui œuvrèrent au Congo. Mais il intervint aussi dans la formation professionnelle de nombreux techniciens qui se rendirent en Afrique, car il était le conseiller écouté de l'Ecole Technique Don Bosco d'Hoboken, de la section technique de l'Ecole de la rue de Londres et de l'Ecole de Commerce d'Anvers.

En 1930, il fut co-fondateur, avec Paul Chardome, de l'Union belge des Ingénieurs navals, dont il fut le président de 1938 à 1941. Lorsque l'Académie de Marine fut fondée à Anvers en 1935, il en fut un des premiers membres et en devint rapidement le premier vice-président.

Membre de nombreuses sociétés scientifiques, il y fit plusieurs communications remarquées, dont une sur les engins de transports fluviaux au Congo.

Distinctions honorifiques: Grand officier de l'Ordre de la Couronne; Grand officier de l'Ordre de Léopold II; Commandeur de l'Ordre de St Sylvestre; Chevalier de l'Ordre de Léopold; Officier de l'Ordre du Mérite maritime français.

21 décembre 1978.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources: Archives de l'Université de Louvain, dossier R. Dauwe — Archives de la famille Dauwe — *Annuaire de l'Union Belge des Ingénieurs Navals* — *Notices nécrologiques in*: *Gazet van Antwerpen* (18-12-1978) et *La Libre Belgique* (20-12-78).

DECKERS (Michel), Prêtre de la Compagnie de Jésus, Parachutiste et Missionnaire (Anvers, 7.4.1912 - R.I., 1962).

Né à Anvers le 7 avril 1912, Michel Deckers y entreprend ses études secondaires au Collège Notre-Dame et complète sa formation par des candidatures en philosophie et lettres aux Facultés de Namur. En septembre 1933, il entre dans la Compagnie de Jésus; il y accomplit les deux années de noviciat, une année de service militaire en qualité de brancardier et deux années de philosophie à Nimègue. Il poursuit alors sa formation pédagogique comme professeur au Collège St. Jean Berchmans, à Bruxelles. Mobilisé en 1939, il prend part à la campagne des 18 jours et passe plusieurs mois de captivité en Allemagne. Au terme de quatre années d'études théologiques, de 1941 à 1945, il est nommé aumônier des para-commandos à Elsenborn et en Allemagne. Après une dernière année de formation en théologie ascétique et mystique, il rejoint à nouveau l'armée, en qualité d'aumônier des parachutistes. Lorsqu'éclate la guerre de Corée, il accompagne le corps expéditionnaire belge et passe dix-huit mois au front, toujours en première ligne.

Le Père Deckers ne fait rien à moitié. Aumônier de paras, il s'astreint à suivre le même entraînement. A chaque opération, il est un des premiers à sauter. Infatigable, il accompagne bien souvent les patrouilles de reconnaissance en avant des lignes. Et il n'hésite pas à repartir, de nuit comme de jour, à la recherche des disparus ou des blessés graves laissés sur le terrain. Ses hommes le considèrent comme un héros et le commandement interallié ne lui ménage ni citations ni médailles; lui-même estimant qu'il accomplit simplement son devoir. Spontané et direct, il traite avec la même simplicité, venant du cœur, les plus humbles de ses hommes, les officiers supérieurs ou les membres de la famille royale qui, à son retour, l'invitent plus d'une fois au Palais.

La Belgique étant un champ d'action trop figé à ses yeux, ses supérieurs l'envoient comme professeur au Collège de Bukavu. Sa brillante personnalité lui confère d'emblée autorité et prestige auprès de ses élèves, enfants de coloniaux. Mais l'enseignement à des enfants privilégiés ne peut combler sa passion de servir. Aussi obtient-il de ses supérieurs d'être muté au Collège de Mbansa-Mboma où l'on n'accueille que de jeunes Congolais. Ici encore il fait merveille, gagnant très rapidement la sympathie et l'enthousiasme de ses élèves, avec lesquels il développe tout un ensemble d'activités para-scolaires, sportives et culturelles.

Lors des troubles qui accompagnent l'indépendance du Congo, des paras belges sont dépêchés sur place. Ils réclament leur aumônier et le P. Deckers répond à leur appel, son expérience de l'Afrique pouvant être utile dans des opérations destinées à protéger les populations civiles et à restaurer l'ordre

et la paix. Au départ des paras, on estime plus sage de l'envoyer au Burundi, au Collège interracial de Bujumbura, où il reprend une charge d'enseignement.

Le Père Deckers est un homme d'une rare énergie, exigeant pour lui-même, généreux pour les autres. Levé de grand matin, il passe une heure en méditation, à genoux, dans l'église. Après avoir célébré la messe, il prend un rapide repas, le seul de la journée. Il se donne alors, sans compter, à ses élèves et à tous ceux qui font appel à lui, toujours disponible et heureux de rendre service.

Sa fin est à l'image de sa vie entière. Après un deuxième trimestre particulièrement chargé, il passe toute la semaine sainte à entendre les confessions à la cathédrale de Bujumbura. On lui signale que des paras belges, stationnés au Burundi, n'ont pas d'aumônier pour les fêtes de Pâques. Qu'à cela ne tienne, il saute dans un avion de la Force aérienne pour les rejoindre à Nyanza-Lac. C'est au retour de ce ministère, le lundi de Pâques, que son avion s'écrase mystérieusement, donnant au P. Deckers le genre de fin qu'il aurait sans doute souhaité: mourir en service commandé.

Juin 1983.

J. Denis.

[Comm.]

Archives de la Compagnie de Jésus. — *Jezuiten*, 1963 (1): 27-32. — Souvenirs personnels.

DELAFAILLE (Henri), Missionnaire (Borgerhout, 11.6.1899 - Carnières, 23.3.1954). Fils de Jacques et de Laenen, Maria.

Après sa profession dans la congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur (où il rejoignait son aîné Edouard le 2.10.1919) et sa prêtrise le 3.8.1924, le P. Delafaille fut nommé professeur de latin et de musique au séminaire des missions d'Asse où il avait lui-même suivi les cours d'humanités classiques de 1911 à 1918.

Parti pour le Congo le 22.9.1933, il continua son professorat de classiques au petit séminaire de Bokuma jusqu'à sa nomination pour la mission de Boende, qu'il a dirigée ensuite jusqu'au 30.4.1946. Tout en continuant les constructions définitives et leur embellissement (je pense surtout à l'habitation des pères), il s'intéressait spécialement à l'épanouissement de l'enseignement.

Les années de guerre 1940 à 1944 étaient particulièrement dures pour lui à cause de crises réitérées de calculs rénaux contre lesquelles il n'y avait aucun remède durable. Aussi son épuisement physique était-il tel que dès que la relève put venir il rentra

en Belgique. Là, il continua à rendre de nombreux services tant à l'intérieur des couvents qu'au dehors à Borgerhout et à Dinant. Mais c'est principalement l'hôpital et la maison de retraite de Carnières qui ont pu jouir de son dévouement toujours aimable et consolant.

Publications: Coquilhatstad in feest. *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 7-11. — Mijn eerste dienstreisje in Kongo. *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 101-107; 128-132; 178-183; 197-200. — Ma première excursion au Congo. *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 127-131; 148-153; 178-182; 196-200; 223-228. — La mia prima escursione nel Congo. *Annali*, Roma, 68 (1934): 199-203; 220-225. *Ibid.*, 69: 8-9; 32-36; 58-61; 101-110; 127-130. — Brokkelbrieven. *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 36. — Glanes. *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 36. — De missiepost Boende door een wervelwind overvallen en verwoest. *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 29-32. — Une véritable calamité pour notre mission du Congo. La mission de Boende attaquée par un cyclone. *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 29-33. — Van een dikke pachtessse en schoone kinderen. (H.D.) *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 60-61. — Maria, vreugde der meimaand. *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 66. — Meditatie bij een zesdagenkoers. *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 74. — Mijn boy of de zwarte « Witte ». *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 88-90, 103. — Een priester voor een gebied zo groot als heel Vlaanderen. *Almanak*, Borgerhout, 59 (1948) (z. pp.-opgave).

30 novembre 1983.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Lit.: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.*, 1965, *Annales*, Borgerhout, 1954, 65:79. — 10. 370. *Annalen*, Borgerhout, (1954): 65: 75. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, 61.

DELLEPIANE (Giovanni), Monseigneur (Gênes, 1889 - Vienne, Autriche, août 1961).

Après avoir fait ses études en sa ville natale, il y était ordonné prêtre en 1914, et est nommé aumônier militaire.

Il est membre du clergé séculier à Gênes pour une courte durée car en 1921 l'abbé Dellepiane quitte l'Italie pour Smyrne où il a été désigné comme secrétaire de l'Archevêque. Prélat en 1923, il est vicaire général de l'archidiocèse jusqu'en 1929, époque à laquelle il commence une féconde carrière diplomatique.

Élevé à la dignité épiscopale et consacré à Rome par le cardinal Van Rossum, il est nommé délégué apostolique auprès du Congo et du Ruanda-Urundi.

A Léopoldville, en 1939, il organise les services de la première délégation apostolique.

Il visite toutes les missions avant de présider les Conférences plénières des Missions, préludes du premier Congrès eucharistique des Centres africains à Kisantu en 1933.

La guerre de 1940 sépare le Congo et l'A.E.F. de leurs métropoles, isolant des centaines de familles. Mgr Dellepiane organise un service de messages par l'intermédiaire du Vatican, apportant ainsi un réconfort dans bien des foyers. Plus de 60 000 messa-

ges pendant ces années d'angoisse furent ainsi acheminés par la voie des ondes. Les bénéficiaires de cette bienveillance en ont conservé un ineffaçable souvenir.

Sous sa haute juridiction, le délégué apostolique fut le témoin du développement prodigieux de l'apostolat missionnaire et social dans tous les domaines de son activité. On citait le chiffre de 3 millions de chrétiens.

Plus de 5000 missionnaires européens et indigènes furent, dans plus de 450 missions, les artisans de cette tâche, aidés par des centaines de religieuses qui prodiguèrent leurs soins dans plusieurs centaines d'hôpitaux, maternités et dispensaires. Quelque six mille lépreux furent les bénéficiaires de ce dévouement.

L'enseignement se développe dans des milliers d'écoles de village. On compte 30 écoles moyennes, 70 écoles professionnelles et un grand nombre d'écoles rurales.

Mgr Dellepiane exerce une influence particulière sur la formation des prêtres et des religieuses autochtones, sur les œuvres post-scolaires et sociales et sur l'absolue nécessité du développement de l'agriculture, estimant que l'élévation morale des indigènes doit être accompagnée d'une saine organisation du travail, source première de toute prospérité matérielle.

Il attachait une grande importance au relèvement de la condition et de l'évolution de la femme, raison pour laquelle il fut à l'origine de nombreuses écoles ménagères.

Lorsqu'en 1952, Mgr Dellepiane quitte l'Afrique Centrale pour exercer les hautes fonctions d'Inter-nonce apostolique à Vienne, il laisse d'immenses regrets en raison de son action féconde, de sa simplicité, de son aménité naturelle envers tous ceux qui le fréquentaient.

Passant par Bruxelles pour rejoindre son nouveau poste, il reçoit du Prince Régent la Grand-Croix de l'Ordre Royal du Lion.

Mgr Dellepiane mourut à Vienne en août 1961 après une courte maladie à l'âge de 71 ans.

Mai 1976.

[Comm.]

M. Van den Abeele (†).

DESGAIN (Edouard), Ingénieur civil, Administrateur de sociétés (Charleroi, 9.9.1912 - Louvain, 20.8.1977). Époux de Deulis, Hamelin.

Après ses humanités et son diplôme d'ingénieur civil mécanicien, obtenu à l'Université Catholique de Louvain, Edouard Desgain accomplit son service

militaire au 6^e régiment d'Artillerie et devint officier de réserve.

Il commença sa carrière dans le groupe de l'Union des Industries où, dès le début, il fit montre d'un sens technico-commercial remarquable, en réduisant la diversité de production de certains ateliers, de façon à concentrer les efforts sur les secteurs les plus rentables.

Après la campagne des dix-huit jours, Edouard Desgain réussit à partir au Congo et servit à l'Union Minière, spécialement dans le service d'entretien du matériel.

Après la guerre, il revint en Belgique où il devint secrétaire général du groupe de l'Union des Industries ; il s'occupa particulièrement, à ce titre, d'une firme de construction de camions du type poids lourd.

Cependant, le Congo était toujours l'objet de ses préoccupations et il revint à Léopoldville pour y créer une firme, Mécanicongo, dont l'objet était l'entretien du matériel de nombreuses sociétés d'importance moyenne ou petite pour lesquelles un service propre dans ce domaine était une charge trop lourde.

L'affabilité et la serviabilité d'Edouard Desgain le firent apprécier dans le milieu de l'automobile ; c'est ainsi qu'il devint président, en 1960, du Salon de l'Automobile et du Cycle. Il était également administrateur de différentes firmes industrielles et commerciales, notamment, d'un grand bureau d'études œuvrant spécialement en faveur des pays du Tiers Monde.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre de Léopold II ; Titulaire de nombreuses distinctions honorifiques belges et étrangères.

26 août 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

DUBOIS (Albert Louis Marie), Docteur en Médecine, Membre de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer (Gand, 2.2.1888 - Bruxelles, 19.8.1977). Fils d'Edouard et de Loiseau, Louise ; veuf en première noce de Jeanne Rutten ; époux de Brigué, Simonne.

Esprit encyclopédique, possédant une vaste culture, formé aux meilleures sources, Albert Dubois a marqué son époque et imprégné de son savoir, pendant trente années, les générations de médecins qui se destinaient aux Pays tropicaux.

Né à Gand d'un père professeur de chimie analytique à l'Université, mort prématurément, il passa son enfance dans un milieu studieux et cultivé. A Lou-

vain où il fit sa médecine, il fut élève de Carnoy, de Gilson et de Denys. Dès 1911, il est à Kinshasa au contact des trypanosés, puis dirige avec Mouchet, puis Van den Branden le laboratoire que Broden a fondé. C'est de ce séjour, après avoir fréquenté le lazaret où sont soignés des centaines de sommeilleux et tant d'autres miséreux que va naître cette vocation que Folleraux appellera « Apôtre de charité ». En effet, dès lors, Albert Dubois va consacrer sa vie à la lutte contre la trypanosomiase et contre la lèpre.

Après Kinshasa, nous le retrouvons dans l'Uele, où il consacre son temps aux tréponématoses, aux dorrelioses, mais aussi aux filarioses, si répandues dans cette région ; il publiera 16 mémoires consacrés à *Onchocerca volvulus* et à l'éléphantiasis.

En 1917, il rejoindra l'armée belge à l'Yser où il travaillera sous la direction de Depage dans cet hôpital de Villiers-le-Sec où la Reine Elisabeth vient réconforter les blessés par ses soins diligents.

Albert Dubois restera à l'armée jusqu'en 1920, puis repartira au Kasai et dirigera le service médical de la Forminière à Tshikapa pendant deux années. De retour en Europe, c'est chez R. Bruynoghe, dans ce laboratoire où pour la première fois en Belgique on entretient des trypanosomes et des spirochètes pathogènes qu'il va travailler. Il donne aussi des cours de Médecine tropicale aux missionnaires qui fréquentent l'Université Catholique de Louvain, et cela jusqu'en 1933. En 1929, il devient professeur de pathologie tropicale à l'Ecole de Médecine tropicale du Parc Duden et gardera cette fonction à l'Institut de Médecine tropicale Prince Léopold, jusqu'à sa retraite en 1957. Il succédera à Rodhain, quand ce dernier deviendra émérite et abandonnera la direction de l'Institut d'Anvers. En 1958, devenu émérite à son retour, il ira donner le premier cours de microbiologie à l'Université Lovanium à Kimuenza.

Mais Albert Dubois était un grand voyageur ; outre de nombreux séjours au Congo, il fit des voyages d'études aux U.S.A. en 1926 et en 1948, aux Indes en 1938, au Nigeria en 1945-1946 et assista à de nombreux Congrès de Médecine tropicale ou de la Lèpre, au Caire en 1938, à la Havane en 1948, à Lisbonne en 1952 et 1958, à Madrid en 1953, à Kinshasa en 1954, à Rome en 1955, à Malte en 1956.

Grâce à la Croix-Rouge du Congo, il a grandement contribué à la création de la léproserie de Pawa au Kibali-Ituri. Il s'y rendit à de nombreuses reprises, en y faisant des séjours prolongés, consacrant tout son temps à apporter ses soins aux lépreux et à chercher la meilleure formule en perfectionnant les centres où les malades étaient traités, tout en menant une vie active.

Il sera secrétaire de la Société de Médecine tropicale de 1956 à 1963 et continuera à faire des recher-

ches pendant de nombreuses années encore. Son œuvre scientifique concerne non seulement la lèpre et la trypanosomiase, mais s'étend au paludisme, au typhus exanthématique, à l'histoplasme, aux spirochètes et aux spirilles. Nous avons relevé plus de 250 travaux scientifiques publiés dans des revues du monde entier. Il était membre de l'Académie royale de Médecine et de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer. Il était membre d'honneur de l'Académie Nationale de Rio de Janeiro, membre d'honneur de la Société de Pathologie exotique, membre de la « Royal Society of Tropical Medicine and Hygiene », de la Société belge de Biologie clinique, de la Société de Microbiologie, de l'Association interuniversitaire pour l'Etude des Virus, de la Société belge de Protozoologie et de Parasitologie. Il fut membre du Conseil supérieur de l'Hygiène du Congo belge et du Ruanda-Urundi, membre du Conseil d'administration du FOREAMI et de FO-PERDA, membre de la Commission des Parcs nationaux et de l'INEAC. Il joua un rôle important dans la fondation de l'IRSAC.

Distinctions académiques : En 1966, il reçut la médaille d'or de Laveran ; il avait été honoré par la Médaille Bernard Nocht de l'Institut de Médecine tropicale de Hambourg et par la médaille Christian Eykmans de Hollande.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold ; Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Médaille de la Campagne 1914-1918.

28 février 1981.

J.B. Jadin.

[R.V.]

Sources : DUBOIS, A. 1963. Liber jubilaris. Soc. belge Méd. trop. — JADIN, J.-B. 1978. Notice nécrologique de A. Dubois. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 24 (1) : 48-68. — VANBREUSEGHEM, R. 1978. Notice sur la vie et l'œuvre du professeur Dubois. *Bull. Mém. Acad. r. Méd. Belg.*, 133 : 288-299.

DUBOIS (Georges L.D. Gh.), Ingénieur agronome, Directeur général honoraire de l'Agriculture du Congo belge (Lessines, 23.4.1902 - Ixelles, 3.4.1976). Fils de Georges Dubois-Delplanche ; époux de Lebon, Jeanne.

Après ses premières classes dans sa ville natale et ses humanités gréco-latines, G. Dubois s'inscrit en 1922 à la Faculté des Sciences agronomiques de Gembloux d'où il sortit, en 1926, porteur du diplôme d'ingénieur agronome.

En 1928, il est engagé par le Ministère des Colonies et s'embarque pour le Congo.

Après le stage traditionnel à Eala (Equateur) par lequel les jeunes ingénieurs agronomes débutent leur carrière à la Colonie, G. Dubois est désigné comme ingénieur agronome du district du Kasai à Luebo. C'est dans cette riche région agricole aux

multiples possibilités agronomiques résultant de sa position géographique, de l'alternance des terres forestières et de savane aussi bien que de la densité de sa population, que G. Dubois va pouvoir confronter ses connaissances d'ingénieur agronome avec la réalité des problèmes complexes que posaient, à ses débuts, le démarrage et la conduite du programme de développement de l'agriculture indigène congolaise, sous le régime des cultures imposées d'ordre éducatif.

Pendant sept ans, G. Dubois dirigera ce développement de l'agriculture dans le district du Kasai, tant sur le plan de la conception des programmes de cultures que sur le plan de la conduite de la propagande. C'est au cours de cette période qu'est introduite dans cette région la culture du coton parmi les «cultures industrielles» tandis que, parmi les cultures vivrières, le maïs faisait son apparition, étant appelé à faire du Kasai le grenier du Katanga industriel.

L'expérience qu'il avait acquise au cours de ces huit années de travail sur le terrain désignait G. Dubois pour reprendre, en 1936, la direction de l'Agriculture de la Province du Kasai à Lusambo, fonction qu'il devait assumer pendant dix ans. Dix ans au cours desquels l'agriculture congolaise devait s'engager dans une révolution profonde par la mise en application progressive des connaissances agronomiques nouvelles résultant des travaux de recherche de l'INEAC, qu'il s'agisse de phytotechnie, de sélection des plantes cultivées, d'intensification de l'agriculture par la fumure des sols ou de lutte phytosanitaire. En étroite collaboration avec la station INEAC de Gandajika, G. Dubois va trouver dans la direction de cette révolution agricole du Kasai, un champ d'action à la mesure de ses connaissances agronomiques, de son expérience du Kasai et, surtout, de son enthousiasme à conduire la province qui lui est devenue chère vers les horizons nouveaux que lui ouvrent les techniques nouvelles.

C'est sous la direction de G. Dubois que le Kasai va entreprendre le remplacement progressif des variétés primitives peu rentables des plantes cultivées par des variétés sélectionnées à haut rendement quantitatif et qualitatif, parmi lesquelles nous citerons l'arachide, le maïs et le riz, mais surtout le coton qui devait devenir rapidement la base de l'économie agricole de la province.

C'est à cette époque que furent mis en œuvre les programmes de cultures pérennes chez les cultivateurs congolais, spécialement le palmier, le caféier et l'hévéa, diffusant les variétés sélectionnées de l'INEAC.

Mais lorsqu'on parle de l'œuvre de G. Dubois, il faut surtout signaler que c'est au Kasai, pendant

cette période, que furent réalisés les premiers paysannats indigènes dont le développement allait s'étendre à tout le Congo, réalisant une rationalisation fondamentale de l'agriculture ancestrale nomade, base indispensable de l'évolution vers une agriculture monétaire. G. Dubois fut incontestablement un pionnier de cette œuvre considérable à laquelle il se consacra, corps et âme, jusqu'à la fin de sa carrière.

Quoi de plus normal, avec de tels antécédents, que G. Dubois fût appelé, en 1946, à reprendre la direction du service de l'Agriculture du Gouvernement général à Léopoldville, en dépit du regret qu'il avait de quitter sa province du Kasai à laquelle il s'était profondément attaché au cours des dix-huit ans qu'il avait consacrés au développement de l'agriculture de cette région agricole par excellence.

Ses nouvelles fonctions devaient permettre à G. Dubois de connaître toutes les autres régions du Congo, de confronter son expérience du Kasai avec les conditions particulières à chaque région, d'apporter ainsi l'aide de ses précieux conseils aux autorités agricoles régionales tout en coordonnant la mise en œuvre des programmes adaptés à chaque région dans le cadre de la politique agricole générale.

Cette action de G. Dubois à la direction de l'agronomie congolaise revêtait d'autant plus d'importance que les résultats des recherches de l'INEAC sortaient de plus en plus nombreux et importants, imprimant à l'évolution de l'agriculture un rythme de plus en plus accéléré. Qu'il s'agisse de perfectionnement des pratiques culturales y compris la mécanisation, des sélections de plus en plus poussées, des études pédologiques, base de l'intensification de l'agriculture, des traitements phytosanitaires, etc., la mise en application des techniques nouvelles rendue possible grâce à l'organisation de l'agriculture en paysannats posait des problèmes complexes à la solution desquels l'expérience de G. Dubois était indispensable. C'est à cette époque que la révolution de l'agriculture congolaise connut son paroxysme; sa réalisation devait constituer un des principaux chapitres du premier plan décennal, chapitre qui fut conçu, élaboré et rédigé par G. Dubois et qui, partant, ne pouvait être réalisé de façon plus experte que par G. Dubois lui-même dont la carrière avait progressé parallèlement à la révolution de l'agriculture à laquelle il avait coopéré activement dans chacune des fonctions qu'il avait assumées successivement.

Les sept années qu'en collaboration avec le directeur général G. Sladden, il consacra à la direction du service de l'agriculture en cette période cruciale de l'évolution de l'agronomie tropicale, constituèrent

pour G. Dubois, un champ d'expérience idéal en vue de son accession à la direction générale de l'agriculture du Congo qu'il assumait à partir de 1953 jusqu'à sa fin de carrière en juillet 1956. Il lui suffisait, pendant ces trois ans, de continuer sur sa lancée en apportant, toutefois, à son action, l'autorité que lui conférait son titre de directeur général.

De ce qui précède, on constate que la carrière de G. Dubois est littéralement calquée sur l'évolution de l'agriculture congolaise, au point de se confondre avec cette évolution qui devait faire du Congo, à brève échéance, le premier producteur mondial en produits des grandes cultures tropicales. Cette constatation illustre bien la part qu'il a prise à cette évolution.

Rentré en Belgique au terme d'une carrière aussi bien remplie, G. Dubois n'était, cependant, pas disposé à rester inactif. Aussi n'hésita-t-il pas à accepter l'offre que lui fit la Compagnie Cotonnière Congolaise, en 1956, de lui confier la direction générale de son service des plantations. Outre le témoignage que la Cotonco rendait ainsi à ses capacités et à son expérience en lui faisant cette offre, il voyait surtout dans ces fonctions l'occasion de retourner encore fréquemment au Congo. Cette seconde carrière au service de la Cotonco se serait sans doute prolongée longtemps encore si l'accession du Congo à l'indépendance ne l'avait interrompue en 1962.

G. Dubois n'allait pas, pour autant, mettre fin définitivement à ses activités : de 1963 à 1967, il devait encore effectuer diverses missions en Afrique comme consultant temporaire de la F.A.O. à savoir : au Maroc, en 1963 et 1965, pour effectuer des études agronomiques dans le cadre de la mission Sébou ; au Sénégal, au Mali, en Mauritanie, et en Guinée, en 1964, pour des études de pré-investissements pour la mise en valeur du fleuve Sénégal ; en République du Niger, en 1965, en vue d'études de pré-investissement pour la mise en valeur de la Vallée du Dallol Maouri ; en République Arabe Unie, en 1966, pour participer à l'étude de la mise en valeur du désert occidental.

C'est en 1967 que G. Dubois consentit, enfin, à prendre une retraite on ne peut mieux méritée.

Distinctions honorifiques. — Etoile de service en or ; Médaille de l'Effort de guerre colonial ; Ordre royal du Lion ; Officier de l'Ordre de Léopold ; Commandeur de l'Ordre de la Couronne ; Médaille du Cinquantenaire du Congo belge.

Mai 1976.

P. Humblet.

[P.S.]

DUBUISSON (*Marcel Georges Valère Céline*), Zoologue, Professeur à l'Université de Liège (Olse-ne, 5.4.1904 - Liège, 25.10.1974). Epoux de Brouha, Adèle.

Carrière scientifique : Docteur en sciences zoologiques (Université de Gand, 1924). — Assistant (1926), puis chef de travaux (1928) à la Faculté de Médecine de l'Université de Gand. — Chercheur qualifié (1928) puis associé du F.N.R.S. — Chargé de cours (1933) puis professeur ordinaire (1936) à l'Université de Liège. — Recteur de l'Université de Liège (1953-1971). — Docteur *honoris causa* des Universités d'Alger (1947), Elisabethville (1962), Aix-la-Chapelle (1970).

L'œuvre réalisée en Afrique Centrale par Marcel Dubuisson est sous-tendue par ses connaissances et ses préoccupations de biologiste, par sa formation de chercheur éminent, par son activité de recteur soucieux du développement de l'institution universitaire en général et de celui de son université en particulier. Elle ne peut être pleinement comprise que si elle est envisagée dans le cadre global de sa carrière si remplie d'initiatives originales. Malheureusement, la place nous manque ici pour une analyse, même sommaire, de l'œuvre du savant, du professeur, du recteur, de l'explorateur des fonds sous-marins. Cette notice devant se limiter à l'exposé de l'action scientifique à retombées socio-économiques réalisée en Afrique par Marcel Dubuisson, nous renverrons le lecteur à quelques publications dans lesquelles il trouvera des informations concernant d'autres domaines [1, 2]*, et en particulier aux « Mémoires » [3] dont le manuscrit inachevé a été mis au point pour publication par Mme A. Dubuisson-Brouha aidée de quelques collaborateurs et amis de son mari.

L'œuvre entreprise en Afrique sous l'impulsion de M. Dubuisson, et souvent sous sa direction immédiate, aboutit à des résultats du plus haut intérêt. Bien qu'elle dût être interrompue, sous la pression d'événements extérieurs douloureux, avant qu'elle eût atteint le plein épanouissement que l'on en pouvait espérer, on peut néanmoins présumer qu'en des temps moins troublés elle fournira le point de départ, voire un excellent modèle, pour des actions nouvelles.

Marcel Dubuisson croit fermement qu'une université, tout en dispensant son haut enseignement spécifique, intimement lié à la recherche scientifique, doit aussi contribuer à la promotion sociale, économique, culturelle, de sa région, de son pays et même, au-delà des frontières, de la communauté humaine toute entière, en particulier du Tiers Monde. En conséquence, il établit des contacts et favorise la collaboration avec les forces vives de la ville, de la province, de la nation. Que peut-il faire au-delà des mers, et plus précisément en Afrique, au moment où la législation nouvelle ouvre aux universités de l'Etat des possibilités d'action à l'étranger jusqu'alors surtout exercées par les universités libres !

En 1953, des actions médicales efficaces sont en cours au Congo sous l'égide des Universités Libre de

Bruxelles (CEMUBAC) et Catholique de Louvain (FOMULAC). Créée à l'initiative de l'UCL, Lovanium vient de commencer son enseignement préparatoire et la première pierre du campus de Kimuenza (Léopoldville) sera posée en 1954. Conformément à l'engagement pris devant la Commission de tutelle de l'ONU (1952), le gouvernement belge prépare la mise en place de l'Université Officielle du Congo belge et du Ruanda-Urundi : il crée, au Ministère des Colonies, le Conseil supérieur de l'Enseignement au Congo belge ; il nomme les membres du Conseil d'administration de l'université africaine qui, à l'exception de sa faculté d'agronomie, sera érigée à Elisabethville.

Les chercheurs de l'Université de Liège ne sont pas restés à l'écart de ce mouvement d'assistance active à la Colonie. A la demande du Conseil d'Etude des Problèmes sociaux indigènes (CEPSI), R. Clemens dirige une étude socio-économique approfondie à la Katuba. Dans le Kwango, A. Lambrechts exerce une activité médicale hautement appréciée et crée, à Feshi, un laboratoire de recherches nutritionnelles. J. Firket œuvre avec diligence au Conseil supérieur de l'Enseignement et souligne déjà les aspects politiques sous-tendant la création de l'Université officielle [4]. Il est aussi, avec P. Swings, membre du Conseil d'administration de l'Université d'Elisabethville tandis que le pro-recteur de Liège, F. Campus, en est vice-président.

Le recteur Dubuisson suscite de tout son pouvoir l'intérêt des jeunes chercheurs pour les problèmes de l'Afrique. Ils les aide à obtenir les bourses d'études instituées par le ministre des Colonies et il engage la Commission administrative du Patrimoine de l'Université de Liège (CAPU) à créer des « mandats coloniaux » qui doivent permettre aux chercheurs « de poursuivre leurs études personnelles en Afrique et d'apporter aux élites coloniales les résultats de leurs travaux scientifiques ». Toutefois, ces efforts, individuels, en dépit de leurs mérites indiscutables, lui paraissent insuffisants car trop dispersés et, en conséquence, nécessairement limités dans leurs objectifs.

Il se persuade qu'il incombe à l'université de passer à l'action en tant qu'institution et de mettre sur pied tout ce qui est nécessaire pour l'étude interdisciplinaire approfondie d'un problème d'importance fondamentale judicieusement choisi. Pour faire prévaloir ce point de vue, une reconnaissance sur le terrain est un indispensable préalable : à sa demande, il est chargé par la CAPU d'une mission exploratoire qui le conduit à visiter, du 23 avril au 19 juin 1956, avec son attaché de cabinet, J. Delchevalerie, de nombreuses régions de la Colonie.

Au cours d'un périple de plus de 4 000 km, d'innombrables contacts sont pris dans les milieux les plus divers et une abondante moisson d'informations est recueillie, constituant la base d'un rapport au conseil d'administration et à la CAPU. Ces deux organismes partagent aussitôt les conclusions du recteur : une politique universitaire d'ensemble en matière coloniale est la seule voie possible pour une action vaste et efficace [5, 6]. La Fondation de l'ULg pour la Recherche scientifique en Afrique Centrale (FULREAC) est créée et la Faculté agronomique de Gembloux lui est d'emblée intimement associée. En effet, bien qu'aucune recherche précise ne soit en ce moment envisagée, il semble, cependant, que le problème choisi comportera, parmi ses objectifs, la lutte contre la faim et la malnutrition. Le recteur assume la présidence de la Fondation dont l'objectif est « de promouvoir par tous les moyens appropriés la recherche scientifique, ainsi que l'enseignement et l'assistance médicale, sociale et culturelle aux autochtones ».

Plus tard dans l'année, le recteur, participant aux manifestations du 50^e anniversaire de l'Union Minière du Haut-Katanga, profite de cette occasion pour compléter l'information précédemment rassemblée (25 juillet-21 août 1956). Les problèmes cruciaux que pose la situation sociale au Katanga retiennent son attention. Conséquence d'une intense industrialisation, les centres extra-coutumiers sont surpeuplés par l'arrivée de populations qui ont abandonné l'activité agricole mal payée mais qui, souvent sans emploi, vivent dans des conditions déplorables. La longévité accrue, grâce à une promotion de l'hygiène et de la médecine préventive, n'est pas compensée par une limitation de la natalité qui reste exubérante et ceci aggrave encore cette situation génératrice de pauvreté, de malnutrition et de troubles sociaux. C'est à la recherche de solutions à ce problème d'ailleurs non spécifique au Katanga — que Marcel Dubuisson va proposer à la FULREAC de consacrer ses efforts.

Une première mission de la Fondation est envoyée à Elisabethville en 1957. Après étude sur le terrain et consultation des chefs coutumiers, en accord avec le gouvernement de la Colonie, les autorités locales et le CEPSI, deux modalités d'action sont retenues au cours d'une réunion générale à laquelle M. Dubuisson participe personnellement (avril 1957) : la création de « Cités satellites », zones campagnardes de culture vivrière et de petit élevage à édifier au voisinage des centres industriels, mise en place de « Centres d'action et de formation rurales », et l'installation d'une infrastructure socio-culturelle appropriée et une rénovation des méthodes d'agriculture et d'élevage devraient rendre attrayantes les

conditions de vie en milieu non urbain. Il est finalement décidé de confier à la FULREAC la mise en place d'un premier centre rural : ce sera la station expérimentale de Mangombo [7], prélude à une valorisation de la brousse.

L'importance que prennent les initiatives en Afrique du recteur Dubuisson est largement reconnue et appréciée : il est appelé à la présidence de la Fondation pour Favoriser les Recherches scientifiques dans les Parcs Nationaux du Congo (1956) ; il devient membre du Conseil d'administration de l'Institut pour la Recherche scientifique en Afrique Centrale (IRSAC) et de l'Institut des Parcs Nationaux du Congo (1958). Il sera membre d'honneur du Comité Eurafrique-Belgique en 1959.

Les missions interdisciplinaires de la FULREAC se succèdent, d'abord pour recueillir les informations scientifiques nécessaires au choix d'un site adéquat et à la mise au point de la structure et du mode de fonctionnement du futur Centre ainsi que des moyens d'en assurer le peuplement ; ensuite, une fois la station installée, pour aider son personnel permanent à faire face aux multiples problèmes qu'il rencontrera. Surmontant avec une courageuse persévérance tous les obstacles qui s'accumulent dans le climat troublé précédant l'indépendance, les équipes obtiennent des résultats plus qu'encourageants. L'expérience, en effet, permet de conclure que, moyennant études et aménagements préalables, des familles peuvent vivre dans la brousse des produits d'une agriculture et d'un élevage rénovés et y jouir d'un niveau de vie comparable à celui que les villes peuvent offrir aux travailleurs de l'industrie. Cette perspective devrait être suffisamment attrayante pour freiner l'exode des populations rurales, voire pour amorcer un mouvement de retour à la terre. Dans les domaines de la santé et de l'éducation, les résultats ont été extrêmement satisfaisants : le rôle bénéfique de l'école maternelle, les méthodes pédagogiques nouvelles mieux adaptées à la mentalité des indigènes, les programmes élaborés pour la formation spéciale en agriculture, ont fait leurs preuves. Une extension de l'expérience initiale par la création d'autres centres peut être envisagée : une étude préalable est entreprise dans le Haut-Katanga à la demande du CEPsi. Le recteur Dubuisson peut être satisfait de son œuvre [8].

Malgré la marche des événements va, bien malheureusement, ralentir considérablement le progrès des recherches et conduire finalement à la cessation des activités de la FULREAC au Katanga. La proclamation de l'indépendance du Congo et la sécession du Katanga ouvrent en 1960 une période de troubles de plusieurs années. L'insécurité croissante pendant la sécession katangaise et après la réunification du

Zaire, jointe à la nationalisation de l'Union Minière qui entraîne la perte du financement des travaux par le CEPsi, contraignent le recteur à remettre le Centre au CEPsi. L'activité scientifique de la FULREAC y est définitivement suspendue, mais le Centre n'en continuera pas moins à prospérer en tant que communauté rurale.

Lors de ses nombreux séjours au Katanga, Marcel Dubuisson a noué des relations amicales avec maintes personnalités et en particulier avec le président Moïse Tshombe. Lorsque l'autorité katangaise envisage la fermeture de l'Université officielle qu'elle considère comme un foyer d'intrigues politiques, le recteur Dubuisson, secondé par R. Clémens, intervient auprès du président katangais et le persuade qu'il est très désirable de maintenir en Afrique centrale un établissement universitaire officiel. L'Université sera conservée, mais dotée d'un nouveau statut. Devenue Université de l'Etat à Elisabethville, elle est placée sous l'autorité d'un Conseil supérieur présidé par le Ministre de l'Education nationale du Katanga. Ce Conseil devait comprendre, en plus de personnalités locales, quelques Belges, représentants du FNRS et des deux Universités de l'Etat, mais non des Universités libres, jugées idéologiquement et politiquement engagées. J. Paulus et J. Frenkiel furent désignés par l'Université de Liège [9] et le dernier cité, nommé recteur peu après, exerça cette charge jusqu'en 1963, moment où, la sécession ayant pris fin, l'Université d'Elisabethville fut reprise en charge par le gouvernement national du Congo. En reconnaissance des services rendus au Katanga et à son Université, Marcel Dubuisson en reçut, en 1962, le titre de docteur *honoris causa*.

En raison de sa connaissance directe des problèmes katangais et des sentiments d'estime et de confiance réciproques régnant entre lui et le président Tshombe, le recteur Dubuisson se vit confier, par des autorités belges, trois missions à caractère politique. Le Comte d'Aspremont-Lynden, chef de la Mission technique envoyée au Katanga par le gouvernement belge pour aider la province à poursuivre ses activités dans le calme, demande au recteur, à ce moment à Elisabethville, de rentrer d'urgence à Bruxelles et d'y faire rapport au gouvernement sur la situation locale : ceci aiderait sans doute à obtenir la prise de décisions nécessaires au succès de la mission. Plus tard, le Comte d'Aspremont-Lynden encore prie le recteur de l'accompagner à Genève, où se trouve alors le président Tshombe : il faut convaincre celui-ci de l'intérêt que présenterait son acceptation du « plan U Thant ». Enfin, en décembre 1962, le ministre des Affaires étrangères, P.H. Spaak, prie le recteur de se rendre à Elisabethville : il s'agit, cette fois, de persuader le président

qu'il devrait accepter la cession des devises de l'Union Minière au Conseil monétaire. Marcel Dubuisson remplit ces missions avec diligence et obtient un appréciable succès qui ne peut cependant empêcher que l'action militaire de l'ONU soit déclenchée au Katanga le 28 décembre 1962.

L'expérience commencée au Congo, poursuivie au Katanga puis au Zaïre, a convaincu le recteur qu'elle pourrait et devrait être répétée, *mutatis mutandis*, dans d'autres régions du Tiers Monde. Il lui apparaît aussi qu'il convient de donner aux universitaires désireux de s'engager dans une carrière d'assistance aux pays en développement une formation spécifique appropriée. En plus de leur connaissance approfondie de tel domaine de la science, ils devraient connaître les conditions locales particulières dans lesquelles ils devront travailler et posséder la maîtrise scientifique et technique de disciplines hautement spécialisées. Ralliant le conseil d'administration et les facultés à ses vues, il crée, en 1964, le Centre d'Etudes pour les pays en développement (CEDEV). Cet organisme met sur pied un enseignement de base à caractère général, destiné à tous les diplômés qui s'intéressent au Tiers Monde, dont le programme sera exécuté par la Faculté de Droit. Il incite les diverses facultés à développer, dans les disciplines relevant de leur compétence, des enseignements spécialisés en vue d'une activité professionnelle dans les pays en développement. La Faculté de Médecine n'est toutefois pas concernée car le rôle qu'elle pourrait jouer est déjà parfaitement rempli par l'Institut de Médecine tropicale Prince Léopold d'Anvers. Le CEDEV sera aussi un organisme d'information et de promotion de la recherche. Placé sous la direction de l'ancien recteur de l'Université d'Elisabethville, J. Frenkiel, il remplit sa mission avec un indiscutable succès et fut à l'origine d'une très bienvenue coordination des activités exercées outre-mer par toutes les universités belges, groupées dans ce but en une Commission interuniversitaire de coopération au développement.

Après le retrait de la FULREAC du Katanga, la collaboration de cette Fondation fut sollicitée par les autorités du Rwanda qui souhaitaient réaliser une valorisation de la Préfecture de Gikongoro. Marcel Dubuisson se rendit sur place pour un premier examen de la question (1968), puis un groupe interdisciplinaire FULREAC procéda à une enquête approfondie et déposa son rapport et ses propositions en 1970.

Au Rwanda, également, sous la direction de J.C. Ruwet, des recherches d'écologie et d'éthologie sont entreprises au Parc National de l'Akagera. Ces observations scientifiques fournirent des informations des plus utiles pour l'exploitation de la faune sauva-

ge. Dans le domaine pratique, des études furent ainsi consacrées à l'aménagement de la réserve de chasse de Mutara, à la création de fermes à gibier, au développement de pêcheries dans la région des lacs au sud de l'Akagera.

Marcel Dubuisson intervint à de multiples reprises dans les organismes *ad hoc* dont il était membre pour défendre avec énergie les Parcs Nationaux et les recherches fondamentales qui y sont conduites. Il contribua ainsi à l'obtention d'une relance (1971/73) des recherches au Parc National des Virunga (Zaïre) et, à la veille de sa mort, en 1974, il participait encore à l'élaboration d'une convention avec le Fonds de la Recherche Fondamentale Collective (FRFC) devant assurer le financement d'investigations dans les Parcs du Zaïre et du Rwanda.

On ne peut terminer cette notice sans rendre hommage à Madame Adèle Dubuisson-Brouha dont le nom aurait dû être associé à celui de son mari en maintes des circonstances rappelées plus haut. De tout son pouvoir et de toute son affection, elle l'a constamment aidé dans l'accomplissement de ses tâches ardues, non seulement en épouse dévouée, mais encore en lui apportant sans réserve le bénéfice de ses connaissances de docteur en médecine et de docteur en sciences ainsi que le fruit d'une vaste expérience acquise au cours d'une carrière professorale à l'Institut de Psychologie et des Sciences de l'Education et de sa participation personnelle à plusieurs des missions FULREAC.

28 mars 1984.

[Comm.]

Maurice Welsch (†).

Notes et références : [1] BACQ, Z.M. 1980. *Annuaire de l'Acad. r. Belg.*; liste des publications scientifiques. — [2] DISTECHE, A. & RENARD, C. 1970-1971. *Rapp. ann. Univ. Liège*. — WELSCH, M. & LEROUX, A. 1972. *Rev. Univ. Liège*, 71 (2) et 72 (1). — WELSCH, M. 1974. *Rev. méd. Liège*, 29 (22) : 677-681. — [3] DUBUISSON, M. 1977. *Mémoires. Vaillant-Carmanne, S.A., Liège*. — [4] FIRKET, J. 1955. *Bull. Assoc. Amis Univ. Liège*, 1955 (3) : 71-79. — [5] DUBUISSON, M. 1956. *Bull. Assoc. Amis Univ. Liège*, 1956 (3) : 8-18. — [6] DUBUISSON, M. 1956. *Discours de Rentrée*, 29 septembre 1956. Imp. G. Michiels, Liège. — [7] DUBUISSON, M. 1957. *Discours de Rentrée*, 7 octobre 1957. Imp. G. Michiels, Liège. — [8] *Articles de DUBUISSON, M., SINE, M.L. & CLEMENS, R. publiés par la FULREAC, Vaillant-Carmanne, S.A., Liège, 1960.* — [9] Pour des raisons d'ordre statutaire, le FNRS déclina l'invitation qui lui était faite. Quant à l'Université de Gand, elle s'abstint de désigner ses représentants sans toutefois refuser formellement la mission proposée.

DULLAERT (Elodia Carolina), Algemeen Overste der Zusters van Onze-Lieve-Vrouw Namen, *Aimée de Jésus* (Ieper, 23.12.1824 - Namen, 9.12.1907). Dochter van Joannes-Bernardus en van Lucien, Carolina.

In 1846 trad ze in het klooster der Zusters van Onze-Lieve-Vrouw van Namen, waar ze op 14 september 1848 geprotest werd. Van 1851 tot 1856

verbleef ze in Engeland en werd er overste van het klooster te Liverpool. Daarna was ze achtereenvolgens novicenmeesteres te Gent (1856-1869) en te Elsene-Brussel (1869-1872), en overste te Tienen (1872-1888) en te Namen (1888). Op 11 juli 1888 werd ze 7e algemeen overste van de Kongregatie, die ze gedurende 20 jaar zou besturen. Zij is het die de beslissing nam om vanaf 1894 haar Zusters in te zetten in de jonge Kwango-missie der Paters Jezuïeten. Tot aan haar dood, op 9 december 1907, toonde ze een bijzondere belangstelling voor de onderneming, die zich steeds verder ontwikkelde en haar volledige steun bleef genieten.

Ereteken: Ridder in de Kroonorde.

8 november 1976.

[Comm.]

M. Storme (†).

Burgerstand Ieper. — Archief Zusters. Onze Lieve Vrouw Namen. — JANSSENS-CATEAUX, Les Belges au Congo, 3: 1452-1459. — Mgr HEYLEN, A la mémoire de la T.R. Mère Aimée de Jésus. Eloge funèbre, 13.12.1907. — LAVEILLE, L'Evangile au Centre de l'Afrique, Louvain, pp. 124-125 (1926).

DUN (VAN) (*Jan-Baptist*), Missionaris, Pater *Gregorius* (Tilburg, 20.4.1873 - Gerdingen-Bree, 24.12.1945).

Na zijn professie bij de trappisten en zijn priesterwijding (4.4.1899) vertrok Pater Gregorius naar de missie van Kongo en kwam in Bamanya aan op 15.8.1899. In de eerste helft werd hij belast met de oprichting van de nieuwe missiepost te Boloko wa Nsamba (de naam van deze afdeling van Mbandaka is op verschillende foutieve wijzen gespeld: Boloko wa (n)simba, Borouki simba, Boroukwassamba) (Vangele 1884) om de aangrenzende Coquilhatstad te bedienen.

Ook andere posten zagen Pater Van Dun aan het werk, vooral Bokote en Wafanya (waarvan hij medestichter was in 1917).

Na de overname van de Evenaarsmissie door de Missionarissen van het H. Hart ging Pater Van Dun tot die congregatie over (17.12.1926) en bleef er onder zijn doopnaam Jan werken tot de ouderdom en ziekte hem dwongen naar Europa terug te keren in 1930.

In het klooster van Gerdingen-Bree kwam Vader Jan, zoals hij steeds genoemd werd, weer op voldoende krachten om overal dienst te bewijzen, vooral door raad op allerlei gebied, binnen en buiten huis.

De bevolking der ganse omgeving deed nooit vergeefs beroep op hem, in geestelijke en tijdelijke noden. Zijn veelzijdige praktische kennis van de problemen waarmee de gewone boeren te kampen

hadden hebben aan velen uitkomst bezorgd. En dat tot vier dagen vóór een fatale beroerte.

Ereteken: Ridder in de Koninklijke Orde van de Leeuw.

Bibl.: Uit Wafanya. *Annalen*, Borgerhout, 38: 59-62 (1927). — De la mission de Wafanya. *Annales*, Borgerhout, 38: 104-106 (1927). Penas y alegrías de la misión de Wafanya. *Anales*, Barcelona, 38: 44-47 (1928). — 1928. Un congolais écrit. *Annales*, Borgerhout, 39: 11-12 (1928). — *Almanach*, Issoudun, 16: 87-88 (1934).

11 juni 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.*, 8, 108. — *Annalen*, Borgerhout, 1945: 57. 16 bis. — *Annales*, Borgerhout, 1946: 57: 32. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, 1971, Borgerhout. p. 162.

DUPUY (*Lucien Louis Noël Patrice*), Médecin (Bordeaux, 21.4.1887 - Dinard, 28.2.1964).

Lucien Dupuy commence ses études de médecine à la faculté de Lille, de 1904 à 1906, et les poursuit à Paris. Admis au concours de l'externat des hôpitaux en 1910, il est à la veille du terme de ses études quand survient la guerre de 1914. Médecin de bataillon de 1914 à 1917, il achève la guerre comme médecin aide-major de 1^{ère} classe dans une unité chirurgicale. Il obtient la Croix de guerre et deux citations. En 1919, il rentre à l'hôpital Beaujon, présente sa thèse de doctorat et est nommé médecin de la faculté de Paris le 14 février 1920.

Il vient suivre, de mars à juin 1920, les cours de l'école de médecine tropicale du parc Duden où il côtoie Lucien Van Hoof. Il s'embarque pour le Katanga, via le Cap, et arrive à Sakanian le 29 août.

Désigné pour le district du Haut-Luapula, il s'y distingue par sa compétence et son dévouement. Rentré en congé en août 1923, il soutient une thèse sur l'étude du pian, à l'Institut de Médecine tropicale.

Retourné au Katanga en mars 1924, il se voit désigné pour Bukama, puis appelé à prendre temporairement la direction de l'hôpital Prince Léopold à Elisabethville. Nommé médecin principal en janvier 1926, il est chargé de diriger le service médical du district du Haut-Luapula et d'exercer simultanément les fonctions d'inspecteur de l'hygiène industrielle.

Contraint de rentrer prématurément en congé en décembre 1926 pour raisons de santé, il doit prolonger son séjour en Europe.

Rappelé en service comme médecin principal de 1^{ère} classe en avril 1930, Dupuy est à nouveau dirigé vers le Katanga, mais dès le mois de mai, il est appelé à Léopoldville comme médecin-inspecteur, adjoint au médecin provincial du Congo-Kasai.

En juillet 1931, le docteur Dupuy passe au FOREAMI comme adjoint du docteur Trolli dans le Bas-Congo. En fait, le Dr Dupuy déchargea le Dr Trolli médecin chef et directeur du FOREAMI de la prise en charge et de l'organisation de cet important secteur.

Dupuy réussit pleinement la mission qui lui avait été confiée, et en 1932, est nommé médecin provincial.

A son retour de congé, en novembre 1933, Dupuy parachève l'organisation médicale du Bas-Congo et prépare le transfert progressif des équipes vers le district du Kwango, nouvelle région choisie pour bénéficier de l'action de pionnier du FOREAMI.

Le dernier terme de service de Dupuy s'achève en mai 1937, et est occupé par ces opérations de remise-reprise du Bas-Congo aux services gouvernementaux et à l'installation du FOREAMI au Kwango.

Au moment où en mai 1937, le docteur Dupuy remet la direction du FOREAMI au docteur De Brauwere, le gouverneur de la province du Congo-Kasai, le comte de Beaufort, écrit : « Doué de remarquables qualités d'organisateur, le Dr Dupuy a fait du FOREAMI la plus belle et la plus efficiente organisation médicale coloniale. Les services qu'il a rendus à la cause coloniale belge sont des plus grands : il termine une carrière toute d'activité et de dévouement, laissant derrière lui une œuvre parfaitement organisée et en plein essor ».

Il était de nationalité française.

Distinctions honorifiques : Croix de guerre française pour blessure ; Insigne blessure de guerre ; — Légion d'Honneur ; — Médaille commémorative 1914-1918 ; — Médaille de la victoire ; Etoile de service, 8.4.1923 ; 2^e raie en argent 27.2.1925 ; 3^e raie, 17.7.1931 ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion, 21.7.1926.

Publications : Considérations sur la pathogénie et le traitement des fièvres bilieuses hémoglobinuriques. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 3 (1923) : 53-62. — Sur un cas de bilharziose intestinale à *Schistosoma haematobium*. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 5 (1925) : 37-39. — Contribution à l'étude clinique et au traitement du pian. — *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 5 (1925) : 69-78. — Topophylaxie quinique. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 6 (1926) : 43-44. — La maladie du sommeil dans les régions soumises à l'action du FOREAMI. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 16 (1936) : 47-82. — L'endémie lépreuse au cours de l'année 1934 dans les territoires soumis à l'action du FOREAMI. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 16 (1936) : 177-187. L'endémie pianique au cours de l'année 1934 dans les territoires soumis à l'action du FOREAMI. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 16 (1936) : 189-197. Etat de la maladie du sommeil en 1935, dans les régions du Bas-Congo et du Kwango, occupées par le FOREAMI. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 17 (1937) : 177-217. La situation endémique de la lèpre dans la région desservie par FOREAMI. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 17 (1937) : 323-330. TROLLI & DUPUY 1934. Contributions à l'étude démographique des Bakongo au Congo Belge 1933, Bruxelles, 83 pp. — VAN NITSEN, VAN HOORDE, DUPUY, PORTAIS & FRONVILLE 1927. Rapport de la Commission médicale chargée d'étudier la ration du travailleur noir du Katanga. *Bull. médical Katanga*, (Elisabethville), 4^{ème} ann. (1) : 5-26.

Novembre 1983.

[R.V.]

M. Kivits.

Rapports annuels du FOREAMI, de 1931 à 1937.

DUREN (*Albert Nicolas*), Inspecteur général de l'Hygiène au Ministère des Colonies (Messancy, 20.7.1891 - Woluwé-Saint-Lambert, 23.6.1971).

Fils de médecin, Albert Duren fait de très brillantes études aux facultés de Namur et de Louvain et obtient son diplôme de docteur en médecine en juillet 1914, à la veille de la première guerre mondiale.

Dès le 1^{er} août, il s'engage au 10^e régiment de ligne. Nommé médecin de bataillon en octobre 1915, il participe à la bataille de l'Yser. Il est cité à l'ordre du jour de la 4^e division d'armée et obtient la Croix de guerre.

En 1917, il est, à sa demande, mis à la disposition du Ministre des Colonies et rejoint en novembre 1917 le service de santé des troupes coloniales placé sous le commandement de Jérôme Rodhain. Il participe à la phase finale de la campagne de l'Est africain. Après la victoire des Alliés, il est désigné comme médecin du camp militaire d'Irebu, dans la province de l'Equateur.

Rentré en Belgique en 1921, il entreprend comme boursier de la Fondation universitaire, un voyage d'études de huit mois au Brésil. Il est l'hôte de l'Institut Oswaldo Cruz à Rio de Janeiro et s'y consacre à l'étude des maladies tropicales et spécialement de la fièvre jaune.

Reparti au Congo en juin 1922, il est nommé médecin-hygiéniste à Kinshasa, chargé des problèmes d'hygiène publique liés à l'urbanisation de la ville et responsable de la protection sanitaire des travailleurs.

De mars à juin 1926, le Dr Duren participe à une mission en Afrique occidentale, organisée par la Commission d'hygiène de la Société des Nations pour l'étude des problèmes de l'hygiène urbaine en région tropicale.

Reprenant son service au Congo en juin 1926, le Dr Duren est nommé médecin hygiéniste principal et inspecteur du travail pour la province du Congo-Kasai. Il s'attache à l'étude de l'alimentation des travailleurs congolais et codifie les normes qui serviront à l'élaboration de la législation sur l'hygiène du travail et la protection sanitaire de la main-d'œuvre africaine.

Appelé en mission au Ministère des Colonies en 1929, il devient l'adjoint et bientôt le successeur du Dr Emile Van Campenhout au poste de conseiller médical du Ministre.

Il est aussi dès ce moment secrétaire du Conseil supérieur d'Hygiène coloniale et son action personnelle se traduira dans toutes les décisions gouvernementales relatives à l'organisation des services médicaux et à l'administration sanitaire du Congo et du

territoire sous mandat, et plus tard sous tutelle, du Ruanda-Urundi.

Dès 1948, année de la fondation de l'Organisation Mondiale de la Santé, le Dr Duren siège au sein de la délégation belge auprès de cette institution spécialisée des Nations Unies qui va s'efforcer de promouvoir la Santé dans le monde. Il participe annuellement jusqu'à sa retraite en 1956, à l'Assemblée Mondiale de la Santé où il met en relief les importantes contributions de la Belgique à la santé des populations africaines et informe les autres pays de nos méthodes et de leurs résultats.

En 1949, il est nommé inspecteur général de l'Hygiène au Ministère des Colonies, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite.

Le Dr Duren a tracé dans deux études importantes la doctrine et les grandes étapes de la structure médico-sanitaire dont la Belgique a doté les pays africains dont elle assumait les charges de souveraineté pendant plus d'un demi-siècle.

En étroite collaboration avec les médecins en chef successifs Rodhain, Trolli, Van Hoof, Thomas et Dricot, il poursuit avec ténacité et logique au long de sa carrière, l'exécution méthodique d'un plan d'implantation et d'organisation des institutions de soins et des services sanitaires. La caractéristique de ce plan, c'est incontestablement l'équilibre entre les divers aspects de l'action sanitaire. Les services d'hygiène publique et les activités de médecine préventive sont développés autant que les soins curatifs hospitaliers, la recherche en laboratoire et la formation du personnel de santé à tous les échelons. Grâce à une saine collaboration instituée entre les services gouvernementaux et diverses institutions privées œuvrant dans les zones rurales, ces dernières sont loin d'être négligées et le réseau sanitaire qui s'est développé sous l'impulsion du Dr Duren, fera des pays sous administration belge, à la veille de leur indépendance, les territoires d'Afrique centrale les mieux équipés du point de vue sanitaire.

Le nom du Dr Duren et celui du Dr Van Hoof resteront attachés au programme du développement de l'infrastructure médicale du Congo connu sous le nom de plan Van Hoof-Duren et réalisé dans le cadre du plan décennal 1949-1958 de développement économique et social du Congo belge et du Ruanda-Urundi.

Conjointement à son rôle officiel, le Dr Duren fut à l'origine de plusieurs institutions parastatales ou privées qui apportèrent à l'administration un concours précieux dans l'organisation de l'infrastructure sanitaire des territoires africains sous administration belge et dans la mise en place des services de protection de la santé des populations africaines.

Il élaborait notamment, en 1930, les statuts du FOREAMI donnant exécution à un vœu royal et à la décision du ministre Henry Jaspar; en 1937, il formule ceux de la Fondation Père Damien pour la lutte contre la lèpre, créée à l'impulsion du baron Cartier de Marchienne et du Ministre Rubbens.

Le Dr Duren fut aussi administrateur de la FOMULAC (Fondation médicale de l'Université de Louvain), du Fonds social du Kivu, de l'Aide médicale aux missions (A.M.M.) et de la Croix rouge du Congo, toutes institutions qui se virent attribuer chacune un rôle et un programme bien déterminés dans le cadre tracé par l'autorité gouvernementale en vue d'assurer la protection sanitaire la plus complète possible des populations africaines. A ces institutions, le Dr Duren apporta son expérience médicale et administrative et il assura la coordination de leurs activités avec celles des pouvoirs gouvernementaux.

Ses brillantes qualités d'administrateur le firent choisir en outre par le Ministre des Colonies, pour exercer deux fonctions importantes: celle de commissaire du gouvernement à l'IRSAC (Institut pour la Recherche scientifique en Afrique Centrale) et celle de président de la Régie des distributions d'eau et d'électricité du Congo et du Ruanda-Urundi.

Son expérience administrative, son équité et son bon sens furent précieux à l'IRSAC tandis qu'à la Regideso, son expérience d'hygiéniste et son dynamisme donnèrent une heureuse impulsion à l'extension de cet élément primordial de la santé qu'est la distribution d'eau potable.

Les nombreuses responsabilités administratives du Dr Duren ne l'empêchèrent pas de poursuivre simultanément l'étude scientifique des grands problèmes médicaux de l'Afrique. La liste de ses publications en fait preuve.

Associé de l'Académie depuis 1942, il fut titularisé en 1957 et dirigea les travaux de la Classe des Sciences naturelles et médicales en 1961.

Il s'attache aussi à faire œuvre didactique. Chargé des leçons d'hygiène aux futurs agents et fonctionnaires d'Afrique, il publia avec la collaboration de H. Gillet, un manuel d'hygiène tropicale apprécié pour sa clarté et son sens pratique.

Le Zaïre, le Burundi et le Rwanda sont, encore aujourd'hui, les bénéficiaires de l'œuvre du grand administrateur de la santé publique que fut le Dr Duren.

Ceux qui ont eu le privilège de connaître ce serviteur de l'Etat belge et de l'Afrique gardent de lui le souvenir d'un fonctionnaire intègre, d'une droiture sans compromission, alliant à une vive intelligence une énorme capacité de travail et un grand bon sens.

Sous un abord sévère, il cachait de grandes qualités de cœur, une culture classique étendue associée à une étonnante ouverture d'esprit aux mathématiques et à une profonde connaissance des choses de la nature.

Bibliographie sélective d' A. Duren : 1. Voyages d'études au Brésil (en coll. avec E. LEJEUNE). *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 3: 77-155 (1923). — 2. Etudes sur les rations. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 8: 1-20 (1928). — 3. Note sur l'emploi de la créoline comme larvicide. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 8: 23-25 (1928). — 4. La lutte antimoustique à Léopoldville. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 8: 41-46 (1928). — 5. Note sur l'hygiène et la santé des enfants européens au Congo belge. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 8: 117-120 (1928). — 6. Contribution à l'étude des Culicides du Congo belge, Province du Kasai. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 9: 97-115 (1929). — 7. Sur un cas de trypanosomiase humaine à évolution latente (en coll. avec F. VAN DEN BRANDEN). *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 14: 437-438 (1934). — 8. Un essai d'étude d'ensemble du paludisme au Congo belge. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. nat. méd., coll. in -8°, 5 (5), 84 pp. (1937). — 9. Etat actuel de nos connaissances sur les problèmes du Congo belge. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 18: 557-580 (1938). — 10. Clef des anophèles du Congo belge. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 19: 161-191 (1939). — 11. Contribution à l'étude du paludisme endémique au Congo belge, district de Kwango. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 20: 265-271 (1940). — 12. Une épidémie de bilharziose intestinale à Lemfu (Congo belge) en 1923. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 22: 253-256 (1942). — 13. Notes préliminaires sur le paludisme endémique dans la partie sud du chenal et dans le nord de Stanley-Pool entre Black-River et Kimpoko. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 22: 257-267 (1942). — 14. Note sur le paludisme endémique dans le chenal du fleuve Congo, 1940. Indice d'infection par groupes d'âges et indice

de la densité d'infection. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 13 (3): 450-464 (1942). — 15. Indice de la trypanosomiase chez les Européens, fonctionnaires et agents du Congo belge, de 1908 - 1939. Sa gravité et ses séquelles. La trypanosomiase maladie professionnelle (en coll. avec E. LEJEUNE). *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 22: 1-9 (1942). — 16. La situation démographique des populations indigènes de la région de Pawa, suivant les enquêtes des Docteurs Radna, Degotte et Zanetti. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 14 (2): 356-366 (1943). — 17. La pêche en eau douce au Congo belge. *Bull. agric. Congo belge*, 34 (1-2): 111-162 (1943). — 18. Les serpents venimeux du Congo belge. *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. nat. Méd. coll. in -8°, 15 (5), 45 pp. (1946). — 19. Soixante ans d'organisation médicale au Congo belge (en coll. avec A. DUBOIS). In: Liber jubilaris J. Rodhain, Bruxelles, pp. 1-36 (1947). — 20. Quelques données sur la situation démographique de la cité indigène de Léopoldville entre 1923 et 1947. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 21 (3): 708-717 (1950). — 21. L'organisation médicale du Congo belge et du Ruanda-Urundi. *Soc. belge d'Etudes et d'Expansion*, 49 nov.-déc., 1950: 756-760 (1950). — 22. Essai d'étude sur l'importance du paludisme dans la mortalité au Congo belge. *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 31: 129-147 (1951). — 23. Mortalité et morbidité des Européens au Congo. Leurs variations au cours des dernières décades. *Bull. Séanc. Acad. r. Méd. Belgique*, 19 (9): 384-397 (1953). — 24. L'organisation médicale belge en Afrique (1953). *Mém. Acad. r. Sci. colon*, Cl. Sci. nat. méd., nouv. sér., in -8°, 2 (6). 92 pp. (1955). — 25. Notions élémentaires d'hygiène tropicale à l'usage des habitants du Congo belge (en coll. avec H. GILLET). 4^e éd. mise à jour et complétée par M. Kivirs, Bruxelles, 149 pp. (1957). — 26. Atlas général du Congo. Cartes des établissements médicaux importants et des dispensaires médicaux, et notice des cartes des établissements médicaux du Congo belge et du Ruanda-Urundi, Acad. r. Sci. Outre-Mer, 19 pp.

8 juillet 1983.

M. Kivits.

[R.V.]

F

FLEUREN (Gerard), Missionaris (Ottersum, 25.2.1883 - Wilrijk, 6.3.1948).

Na zijn professie als missionaris van het Heilig Hart (25 maart 1906) kwam Broeder Fleuren naar Asse om er in de apostolische school te werken als smid en mechanicus.

Vertrokken naar Kongo op 15 september 1925 werd hij belast met het optrekken van definitieve gebouwen te Bokote. Het belangrijkste daarvan is ongetwijfeld de monumentale kerk met de prachtige beschrijving van de muren en de pilaren door de zusters Jozefa en Aleydis.

Door de ouderdom tot terugkeer naar Europa gedwongen (7 april 1946) en met voortschrijdende ziekte van Parkinson opgenomen in de St. Augustinus kliniek te Wilrijk overleed hij er na een voorbeeldig gedragen lijden en met de grote edelmoedigheid waarin hij in alle eenvoud zijn werkzaam leven had doorgebracht in België en in Kongo.

Bibliografie: Enkele brieven aan religieuze Overheid, Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout.

20 juli 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. - *Analecta*. M.S.C.: 8; 449. - *Annalen*, Borgerhout, 59 (1948): 56-57. - *Annales*, Borgerhout, 1948 59: 64 bis. - 50 jaar in Zaire, extra-éditie van M.S.C., Kring, aug. 1975, p. 45. - *Provincialia*, Borgerhout, april 1948, p. 10.

FONTEYN (Robert), Missionaris (Lommel, 8.7.1893 - Asse, 26.11.1970). Zoon van Petrus Jozef en Wagemans, Maria.

Na zijn geloften in de congregatie van de Missionarissen van het H. Hart (13.9.1914) was Broeder Fonteyn werkzaam in België tot hij op 22.9.1933 naar de Kongolese missie vertrok om er te helpen aan het klein seminarie van Bokuma als leraar en surveillant tot zijn terugkeer naar België in 1936.

Daar bewees hij verder dienst als portier in verschillende kloosters.

Bibliografie: Enkele brieven aan zijn religieuze Oversten en Confraters, Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout.

20 juni 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Analecta M.S.C., 14: 286. — *Onder Ons Wereldwijd*, 2 (1971) (11). — *Asca Nostra*, 12 (jig 1970) (4); 76-80. *Provincialia*, Borgerhout, november 1970, p. 108.

FOURMARIER (Paul), Géologue, Professeur à l'Université de Liège, Membre de l'Académie (La Hulpe, 25.12.1877 - Liège, 20.1.1970).

Candidat ingénieur de l'Université Libre de Bruxelles, Paul Fourmarier obtient à l'Université de Liège le diplôme d'ingénieur civil des mines en 1899 et ses brillantes études lui valurent d'entrer l'année suivante au Corps des Mines. En 1901, il reçoit le premier diplôme d'ingénieur-géologue.

Assistant de géologie de 1901 à 1907, répétiteur en 1907, il est nommé en 1920 (année où il quitte l'Administration des Mines avec le grade d'ingénieur en chef-directeur) professeur ordinaire à la Faculté des Sciences et à la Faculté Technique. En 1927, au décès de son maître Max dont il a été le collaborateur d'élection, il est chargé, outre les cours de géologie appliquée, hydrogéologie et géographie minière et industrielle qu'il donnait depuis 1920, des enseignements de géologie générale et de géographie physique.

Dès 1899 — il avait vingt-deux ans — il présente à la Société Géologique de Belgique sa première communication. Il en deviendra en 1908 le secrétaire général, le demeurera pendant vingt-cinq années, sera promu secrétaire général honoraire et membre à vie du Conseil de la Société qu'il présidera en 1936 et en 1952.

Admis à l'éméritat en 1948, après une carrière universitaire féconde et exemplaire, Paul Fourmarier n'a pas accepté en son for intérieur — il l'a déclaré publiquement au cours de l'imposante manifestation organisée en son honneur — que cette disposition légale s'appliquât à lui alors qu'il se sentait en pleine forme créatrice.

Il l'a superbement démontré en poursuivant son travail sur le terrain, en parcourant le monde et en publiant depuis lors des travaux qui représentent près du tiers d'une œuvre monumentale de quelque 600 titres.

Il s'est éteint à Liège à l'âge de 92 ans. Les feuillets manuscrits retrouvés sur sa table témoignent que, jusqu'aux derniers instants, il s'intéressait en-

core au problème de la schistosité, objet de sa recherche attentive depuis un demi-siècle.

Sa vie a offert la belle ordonnance qu'il se plaisait à reconnaître dans les phénomènes naturels: vingt-quatre années ont précédé sa prestigieuse et longue carrière universitaire, vingt-deux années d'activité incessante toute d'épanouissement et de réflexion l'ont suivie.

Le 28 novembre 1954 eut lieu à Liège, une mémorable manifestation d'hommage solennel au professeur Paul Fourmarier à l'occasion de son 75^{ème} anniversaire, le retard de deux années étant imputable à l'élaboration du remarquable «Prodrôme d'une description géologique de la Belgique» qui lui fut dédié.

En qualité de président de la Société géologique, j'ai eu l'honneur de prononcer un discours [1]* dans lequel je retraçais la carrière et décrivais la personnalité de celui qui fut mon maître et mon prédécesseur. Je donnais déjà un bilan de son inlassable labeur et une brève analyse de son œuvre écrite, dans son évolution chronologique.

En 1971, M.E. Denaeyer, membre de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, évoqua la mémoire de Paul Fourmarier [2], les grandes lignes de ses recherches et plus particulièrement «son apport fondamental à la géologie de l'Afrique centrale et du Congo».

Il rappelle les souvenirs vivaces qu'il a conservés du savant, couvert de charges et d'honneurs qu'il énumère, et donne un portrait chaleureux de l'homme. En appendice, il fournit une liste très complète des fonctions officielles, comités et commissions, délégations, professorats d'échange, titres académiques belges et étrangers, doctorats *honoris causa*, sociétés scientifiques dont il fut membre, distinctions scientifiques et honorifiques. Enfin, il ajoute les références de 55 publications concernant uniquement l'Afrique, parues de 1914 à 1967.

En 1973, la Société géologique de France dont Paul Fourmarier fut vice-président, me demanda de rédiger pour son *Bulletin* une notice biographique [3]. Cette publication reprend nécessairement certaines données de la précédente mais les complète par l'examen exhaustif des travaux réalisés en Belgique, en Europe et dans les continents autres que l'Afrique. Dans les références bibliographiques au nombre de 423, on a toutefois omis les comptes rendus d'ouvrages, rapports sur des mémoires, notices bibliographiques et plus généralement les articles occasionnels qui ne s'intègrent pas dans l'œuvre principale.

Les lecteurs désireux de se documenter sans rien manquer, consulteront les trois publications citées.

La présente notice, plutôt que de reprendre l'ensemble des informations accessibles, se propose de dépeindre en quelques phrases la personne et le professeur, puis — dans la ligne de la vocation actuelle de l'Académie — de définir les sujets majeurs d'étude en Belgique et les prolongements auxquels ils ont conduit à l'étranger, de recenser les recherches effectuées non seulement en Afrique mais dans d'autres territoires d'outre-mer et de signaler les nombreuses distinctions scientifiques et honorifiques étrangères qui reflètent la renommée internationale de Paul Fourmarier et rejaillissent sur l'Académie et la science belge.

Parmi les références, je ne retiendrai que les principaux ouvrages ou articles en relation directe avec les objectifs proposés.

De stature moyenne et d'apparence frêle, il était vif, excellent marcheur et résistant à la fatigue. Jusqu'à la fin, dans le visage usé, aux yeux pâlis, on retrouvait les traits délicats, le regard rêveur et tout à coup brillant d'intelligence. Timide et plutôt secret de nature, il s'animait, se faisait éloquent, chaleureux ou incisif quand il parlait de ses sujets d'intérêt. Doué d'une grande séduction personnelle, il savait convaincre et enthousiasmer. Le professeur Fourmarier donnait aux leçons un éclat et un relief inoubliables : ses exposés étaient ordonnés, les croquis qu'il jetait à grands traits sur le tableau illustraient sa pensée aussi rapidement que les mots l'énonçaient, l'analyse des faits précédait des synthèses bien situées dans l'espace et dans le temps qui frappaient l'auditoire et avaient des résonances prolongées dans les esprits. Observateur avisé des hommes comme des choses, il savait la valeur de l'indulgence et tempérait par beaucoup de sagesse et de bonté des jugements parfois brusques, les arguments qu'il opposait à un contradicteur [4].

Ses liens avec la Société géologique de Belgique ne se sont jamais relâchés. Pendant cinquante ans, leurs destins qui auraient pu s'accomplir parallèlement se sont à tout instant mêlés au point que souvent, à l'étranger comme en Belgique, on a eu tendance très naturellement à les confondre.

La géologie a été pour lui pendant soixante-dix ans une véritable raison d'être : il n'a cédé qu'au moment où il craignait de ne plus pouvoir la servir. Perdant la vue, il s'acharnait avec une pathétique opiniâtreté, à lire, à écrire, à scruter des échantillons à l'aide de loupes toujours plus puissantes. Peu de temps avant sa mort, il confiait que s'il devenait aveugle, il demanderait à de jeunes étudiants de lui prêter leurs yeux pour continuer à apprendre et à découvrir. Il avait reporté sur nos jeunes élèves qu'il aidait même financièrement, l'affection qu'il portait à ses étudiants ; on le consultait souvent au petit

bureau qu'il avait conservé à l'Institut de Géologie et où bien des vocations sont nées ou se sont affermies. Ainsi, son action s'était prolongée sans rupture et il aura fait école jusqu'au bout [5].

Pendant les deux guerres, cet homme pacifique fut un résistant discret et efficace (aide matérielle et faux papiers à ceux qui tendaient de rallier l'Angleterre, transfert régulier à Bruxelles de documents destinés à Londres, ...) et ses services lui valurent la British War Medal (1914-1918) et la Médaille de la Résistance (1940-1945).

La période des débuts, très active, comporte en Belgique des études détaillées qui apportent au jeune ingénieur au cours d'une dizaine d'années, l'expérience et la maîtrise d'un terrain difficile. Il s'attache dans les charbonnages, par l'examen des sondages, l'observation de milliers d'affleurements, à la stratigraphie et la structure des bassins houillers de Liège, de Herve, d'Andenne, du Hainaut et de la Campine. Ses recherches sur les séries dévoniennes et carbonifères le conduisent à reconnaître la nature et l'importance des phénomènes de charriage à la limite méridionale des bassins houillers du sillon Sambre-Meuse et du Hainaut, et dans leur structure interne.

A maintes reprises, à mesure que les exploitations et les travaux de reconnaissance progressent, il revient à ces problèmes fondamentaux de notre pays.

Dès 1906, une étude devenue aussitôt célèbre inaugure un programme de recherches (poursuivi pendant toute la carrière de Paul Fourmarier) sur la structure de la „fenêtre de Theux” qui d'emblée consacre les qualités du géologue de terrain et son intuition remarquable. Dans cette région bientôt classique, il conduit des confrères de nombreux pays venus scruter sous sa direction les vestiges des chaînes érodées.

L'approfondissement de son enquête se traduit par des publications échelonnées sur de longues années.

Dans ses objectifs d'alors, l'Ardenne occupe également une place prépondérante et, en 1909, il publie une tectonique de l'Ardenne accueillie avec faveur. Elle introduit une œuvre considérable. Peu après, avec Max Lohest, il présente la synthèse de la géologie et de la tectonique des terrains paléozoïques de la Belgique. Il lève plusieurs planchettes de la carte géologique du Royaume. Ses observations s'étendent à un vaste territoire : terrains cambrosiluriens du massif du Brabant, de la crête du Condroz, de la Haute-Belgique. Il décrit la discordance entre les massifs calédoniens et le Dévonien transgressif.

Pour l'Ardenne et le Brabant, il procède à des mises au point successives tenant compte des pro-

grès dans les connaissances dus notamment aux élèves qu'il a formés et qui marchent sur ses traces.

Pendant la première guerre mondiale, il entame dans la région liégeoise au sens large l'examen de structures complexes [17, 18, 24, 25] préparant les matériaux d'une analyse structurale de plus en plus fine, poussée au fil du temps jusqu'aux déformations internes des roches. Il propose des explications générales, alors neuves et génératrices de développements féconds.

Il accorde une attention particulière à la schistosité. Son nom reste attaché à la démonstration élaborée progressivement que l'arrangement intime de la matière minérale fournit des indications précieuses pour la solution des problèmes tectoniques à l'échelle des grandes chaînes montagneuses, fussent-elles largement érodées.

Dans ce domaine passionnant, il n'a cessé de préciser et d'élargir ses investigations : au-delà des descriptions minutieuses, il définit les conditions génétiques du phénomène et confronte ses idées avec les faits observables non seulement en Belgique mais dans les séries plissées des Alpes et des Rocheuses canadiennes.

On peut tenter de reconstituer son itinéraire en récapitulant les étapes de sa démarche prolongée :

- Relations du clivage schisteux avec les structures plissées locales et régionales ;
- Influence de la charge et front de schistosité ;
- Rapports avec le micro-plissement ;
- Relations avec le métamorphisme ;
- Relations avec la granitisation.

Pour démontrer la valeur des structures mineures dans l'élucidation du mécanisme des grandes déformations tectoniques et des phénomènes connexes, Paul Fourmarier entreprend une prospection grandiose. En effet, outre ses pérégrinations en Belgique, il visite de nombreux pays : Angleterre, Appalaches, Pyrénées, Alpes franco-suisse, Vosges, Massif armoricain, chaînes méditerranéennes, Allemagne, Apennins, Balkans.

Le Congrès géologique international de 1922 tenant ses assises en Belgique lui donne l'occasion de fonder dans des livrets-guides d'une grande clarté, les connaissances acquises sur l'ensemble du territoire et d'être considéré par ses pairs comme l'un des maîtres de la tectonique de nos contrées.

Il rédige plusieurs ouvrages : les «*Eléments de Géologie*» et surtout les «*Principes de Géologie*» connaîtront une grande diffusion dans tous les pays de langue française et dans le monde, ils seront réédités plusieurs fois pour répondre à la demande des chercheurs et des étudiants.

Des ouvrages de synthèse voient le jour. En 1934, la «*Vue d'ensemble de la Géologie de la Belgique*»

brosse magistralement les traits significatifs de la constitution du sol belge, tient compte des progrès tout récents dont beaucoup lui sont attribuables et illustrent les magnifiques enseignements que l'on en peut tirer dans l'immense domaine de la géologie générale. En 1954, sort de presse le «*Prodrome d'une description géologique de la Belgique*» dédié au savant lors de la célébration de son 75^{ème} anniversaire [6]. Il évoque l'œuvre de Gustave Dewalque résumant en 1868 la géologie du territoire national. La première partie consacrée à l'exposé détaillé de la stratigraphie ne groupe pas moins de 18 chapitres rédigés par des spécialistes. La deuxième partie, due tout entière à Paul Fourmarier, traite de l'évolution tectonique de notre pays. La troisième partie est dévolue à la description complète des roches éruptives tandis que la dernière étudie les ressources de la Belgique en minerais métalliques et en combustibles. Le Prodrome a été réalisé avec l'active collaboration et sous la direction de Paul Fourmarier : il ne pouvait recevoir sans rendre généreusement et il n'était pas concevable de voir cette synthèse non coordonnée par celui qui, depuis cinquante années, la préparait avec constance.

En dehors des périodes où la guerre l'a isolé, le savant géologue a porté un intérêt soutenu à la géologie de l'Afrique et de l'Outre-Mer. En 1913, il remplit en Afrique orientale allemande et au Congo belge une mission accomplie dans les conditions difficiles d'une époque encore proche de celle des pionniers. Les descriptions et les cartes géologiques qu'il rapporte de la Malagarasi et des rives du lac Tanganyika ont conservé toute leur valeur. Mais le fait capital pour son œuvre réside dans la découverte de l'Afrique centrale et des problèmes qu'elle pose. Il s'empare du Congo et s'attache depuis lors à des recherches qui s'étendront à d'autres pays africains, à d'autres continents, aux grands traits des structures planétaires.

En Afrique du Nord, il éclaire les relations entre sédimentation et tectonique dans l'Atlas tunisien.

Dès 1923, il mène à bien une entreprise audacieuse : établir sur la base de ses connaissances propres, des travaux publiés, de renseignements inédits et disparates qu'il s'efforce de recueillir à toutes les sources, une notice et une explication raisonnée de la géologie du Congo belge. Il ajoute deux cartes, celle de 1924 à l'échelle de 1/4 000 000, celle de 1930 au 1/2 000 000. La stratégie économique, les modifications radicales des moyens de communication, la multiplication des effectifs et la prospection dans les provinces les plus lointaines et jusqu'alors délaissées, ont déterminé en 1940-1945 d'immenses progrès. Si l'on s'en tient à l'essentiel, il a fallu attendre la compilation des archives de guerre pour revoir

utilement les documents de Paul Fourmarier. Ainsi, par le raisonnement à partir de principes directeurs sains et d'hypothèses lucides, il a suppléé pendant vingt ans l'absence de vue complète sur l'Afrique centrale.

Il poursuit son effort pour promouvoir l'insertion du Congo belge dans le cadre géologique continental. Il est l'auteur de plusieurs cartes géologiques de la colonie au 1/500 000, il suggère des corrélations à grandes distances dans les terrains azoïques et présente en 1950 une vue d'ensemble sur la géologie du Congo belge. Si l'on relit à présent ses principales publications, on constate que dans un grand nombre de cas, son opinion générale se trouve sanctionnée par les résultats des méthodes géochronologiques.

Il traite de la géologie de Madagascar, des régions polaires, des Antilles et du Canada, établit des comparaisons et des rapprochements.

Le moment est arrivé où, fort de l'analyse d'une multitude d'observations locales — de chaque fait, il a tiré la substance menant aux causes — il se penche sur les grands traits du globe et tente de définir les relations structurales des continents et des océans, les probabilités d'une symétrie dans l'édification de l'écorce terrestre et ses conséquences, les preuves d'une permanence des vieux boucliers continentaux ceinturés par les chaînes récentes.

Malgré des charges écrasantes d'enseignement et ses responsabilités dans de nombreuses commissions académiques, des voyages d'étude et des missions le conduisent dans le monde entier : Allemagne, Autriche, Roumanie, Yougoslavie, Italie, Suisse, Espagne, France, Angleterre, Pays-Bas, Etats-Unis d'Amérique, Canada, Russie, Sibérie, Japon, Algérie, Tunisie, Maroc, Egypte, Congo belge, Tanganyika.

L'accélération des transports maritimes et aériens va de pair avec l'ambition scientifique croissante du savant atteignant sa plénitude. L'avion lui permet de faire des incursions dans les pays d'Europe qu'il ne connaissait pas encore et aussi dans diverses régions d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie.

Il réunit une énorme documentation et, dans des dizaines de cahiers couverts de toile grise ou noire, il note de sa large écriture élégante, observations et références, questions, sujets à méditer. Des années plus tard, dans la conversation, dans une leçon, un souvenir précis jaillira de sa mémoire, assorti parfois de la description d'un paysage exotique, d'une anecdote révélatrice. Matériaux d'étude et idées neuves s'accumulent pour des travaux dont la tendance philosophique s'affirme à mesure que son enquête embrasse des sujets plus vastes. Il s'interroge sur l'origine des continents, la répartition des grandes unités structurales et la genèse du relief terrestre, la

permanence des continents et des océans. Il examine en tectonicien les mécanismes de l'équilibre isostatique et leurs conséquences sur les déformations de la croûte terrestre.

Eclectique dans la recherche, il n'en demeure pas moins soucieux d'affirmer fermement le rôle fondamental de la géologie générale pour de nombreuses disciplines qui en émanent mais s'émancipent progressivement pour devenir des sciences spécialisées.

Dans le domaine de la géomorphologie considérée comme le prolongement et l'aboutissement normal de certaines recherches géologiques, il étudie les coulées pierreuses des sommets de l'Ardenne auxquelles il attribue une origine périglaciaire, l'influence de la schistosité sur les formes du terrain, les terrasses et les niveaux d'aplanissement, les limons fluviaux. Il tente de définir les répercussions géomorphologiques des règles générales qu'il formule sur l'architecture du globe terrestre, les facteurs du relief tectonique, les réajustements isostatiques de la croûte.

Il présente en 1939 son ouvrage « Hydrogéologie » dans lequel il montre, dans le même esprit didactique, l'application de la géologie générale aux problèmes des eaux souterraines. Favorablement accueillie, cette œuvre concise et claire connaîtra plusieurs éditions : elle annonce les traités spécifiques, français et anglo-saxons, qui depuis lors ont vu le jour.

Membre de la Commission de la carte géologique du Royaume puis du Conseil géologique de Belgique, il participe activement à la campagne de levés. Il préside et anime, depuis sa création en 1928, la Commission de Géologie du Ministère des Colonies. Il est délégué du gouvernement aux sessions des Congrès internationaux de Géologie et de Géographie à Vienne, Liège, Madrid, Moscou, Alger, Mexico, Copenhague ; au World Engineering Congress de Tokyo ; au Congrès de Géologie appliquée de Paris. Il représente les Académies de Belgique à maintes manifestations internationales.

Des sociétés savantes l'honorent et lui accordent leurs plus hautes récompenses : membre étranger de la Geological Society of London, correspondant de l'Edinburgh Society, membre honoraire de la Geological Society of America, membre honoraire de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, membre honoraire de la Société de Géographie de Genève, membre correspondant de la Société tchécoslovaque de Minéralogie et de Géologie, membre d'honneur de l'Association géologique du Luxembourg. Il reçoit la médaille Wollaston de la Geological Society of London, la médaille Penrose de la Society of Economic Geologists (U.S.A.), la médaille Van Waterschoot van der Gracht de la

Société «Geologie en Mijnbouw» (Pays-Bas), la médaille d'or de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Liège. Il était docteur *honoris causa* de l'Université de Genève et membre correspondant de l'Académie des Sciences de Madrid.

La France avait reconnu en lui un fils spirituel et un savant proche des siens. En effet, correspondant de l'Institut, membre associé de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer et de la Société géologique de France dont il fut le Vice-Président; il avait reçu la médaille Gaudry, la médaille de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, le prix Bourbonnaud de la Société de Géographie. Il était docteur *honoris causa* des Universités de Paris, Lille, Grenoble et Caen.

Professeur éminent, chef d'école, savant animé d'une foi contagieuse, Paul Fourmarier a vécu pour et par la géologie. Il a laissé une œuvre originale, dense et foisonnante, écrite avec ferveur: elle brasse les idées et les faits, l'imagination s'allie à un sens profond de l'harmonie de la Terre, souvent proche de l'art. Si parfois l'inspiration l'emporte, si des variantes se succèdent comme autant d'esquisses ou de retouches, ce sont les signes de la passion qui animait le chercheur et le rendait plus humain, le montrant anxieux de transmettre un message plus proche de la vérité scientifique.

Avec lui a disparu un maître et, en même temps, un type d'homme de science devenu rare. La spécialisation toujours plus exigeante, la prolifération des textes, le travail d'équipes interdisciplinaires de haut niveau technologique, le traitement quantitatif des problèmes, l'avènement de l'informatique dans les sciences minérales, géologie expérimentale, télétection, ... ont ouvert de nouvelles voies. Exceptionnels seront ceux qui, au même degré que lui, devront la grandeur de leur œuvre à leur génie propre et pourront concilier comme lui individualisme et don de soi, indépendance d'esprit et fidélité de toute une vie à la science élue.

Distinctions honorifiques: Grand-Croix de l'Ordre de Léopold II; Grand officier de l'Ordre de Léopold; Grand officier de l'Ordre royal du Lion; Grand officier de l'Ordre de la Couronne; Croix civique de première classe; Chevalier de la Légion d'Honneur; Grand officier de l'Ordre du Nichan Iftikar (Tunisie); Commandeur de l'Ordre de la Couronne d'Italie; Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Roumanie; Officier de l'Ordre de Ouissam Alaouite (Maroc); Officier de l'Instruction publique de France; British War Medal (1914-1918).

Liste des références sélectionnées.

Abréviations utilisées: A.S.G.: Archives des Sciences (Genève). — A.S.G.B.: Annales de la Société géologique de Belgique, (Liège). — B.A.R.B.Cl.Sci.: Bulletin de l'Académie royale des Sciences de Belgique, Classe des Sciences. — B.I.R.C.B.: Bulletin de l'Institut royal colonial belge. — B.S.A.R.S.O.M.: Bulletin des Séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer. — B.S.B.E.G.: Bulletin de la Société belge d'Etudes géographiques. — B.S.R.B.G.: Bulletin de la Société royale belge de Géographie. — C.R.Ac.Sci.:

Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences (Paris). — M.A.R.B.Cl.Sci.: Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Belgique, Classe des Sciences. — P.A.F.A.S.: Publications de l'Association française pour l'avancement des Sciences, Paris. — P.C.G.I.: Publications du Congrès géologique international. — R.U.M.: Revue universelle des Mines (Liège).

Publications: Le bord méridional du bassin houiller de Liège. Excursion de Dison à Verviers, Pepinster et Spa. Public. du Congrès intern. des Mines, etc., Section de géologie appliquée, Liège, 4 pp. (1905). — La structure du massif de Theux et ses relations avec les régions voisines. A.S.G.B., 33: M 09-139. (1906). — La tectonique de l'Ardenne. A.S.G.B., 34: M 15-125. (1907). — Les grandes lignes de la géologie et de la tectonique des terrains primaires de la Belgique (en collaboration avec M. LOHEST). Vaillant-Carmanne, Liège, 35 pp. (1909). — La limite méridionale du bassin houiller de Liège. Public. du Congrès intern. des Mines, etc. Section de géologie appliquée, Liège, pp. 479-495 (1910). — Sur la structure de la partie méridionale du bassin houiller de Herve. — A.S.G.B., 37: M 219-235 (1910). — Observations sur le massif de charriage de Fontaine-l'Évêque-Landelies. A.S.G.B., 39: M 3-25 (1912). — Les résultats des recherches par sondages au sud du bassin houiller de Liège. A.S.G.B., 39: M 587-682 (1913). — Les phénomènes de charriage dans le bassin de Sambre-Meuse et le prolongement du terrain houiller sous la faille du Midi dans le Hainaut. A.S.G.B., 40: B 191-234 (1913). — L'extension méridionale du bassin houiller de Sambre-et-Meuse. R.U.M., 5 (2): 1-29 (1913). — La poussée calédonienne dans le massif siluro-cambrien du Brabant. A.S.G.B., 41: B 300-312 (1914). — Observations sur la structure de la crête silurienne du Condroz dans sa partie occidentale. A.S.G.B., 41: B 252-270 (1914). — Les roches deviliennes du moulin de Roglival (vallée de la Salm). A.S.G.B., 41: B 248-249 (1914). — A propos du contact du Dévonien et du Cambrien à Muno. A.S.G.B., 41: B 246-248 (1914). — Observations géologiques dans la vallée de la Malagarasi (Afrique orientale allemande). A.S.G.B., Public. relatives au Congo belge et aux régions voisines, pp. 53-72. (1914). — Le Siluro-Cambrien du Brabant a-t-il joué le rôle d'un massif résistant? A.S.G.B., 42: B 88-96 (1916). — Le Lambeau de poussée de Kinkempois. A.S.G.B., 42: B 121-126. (1916). — Le contact du Dévonien et du Calcaire carbonifère à Horion-Hozémont. B.A.R.B.Cl.Sci.: 889-891 (1916). — Le bassin charbonnier de la Lukuga. Etude géologique de la région de la Lukuga et de la Lubumba au voisinage du Lac Tanganyika. A.S.G.B., Publ. spéc. relatives au Congo belge, pp. 77-225 (1916). — Etude comparative des formations post-primaires de la Malagarasi (Afrique orientale), de la Lukuga et des autres régions du Katanga. A.S.G.B., Public. spéc. relatives au Congo belge, année 1918-1919, pp. 15-26 (1919). — Observations sur la géographie physique dans la région du Tanganyika. Les grands lacs de l'Afrique centrale. A.S.G.B., Public. spéc. relatives au Congo belge, année 1918-1919, pp. 59-80 (1919). — Le bassin charbonnier de la Lukuga. R.U.M., 6^e sér., 1: 118-134 (1919). — Sur l'allure en dôme du quartzite blanc de Hourt. A.S.G.B., 43: B 189-190 (1920). — Quelques réflexions au sujet de la discordance entre le Gedinien et le Siluro-Cambrien en Belgique. B.A.R.B.Cl.Sci.: 5^e sér., 6: 246-252 (1920). — Etude du Calcaire carbonifère du Nord-Est du bassin de Namur et de la tectonique des environs de Chèvremont. C.R. de la Session extraordinaire de la Société Géologique de Belgique tenue à Liège du 20 au 23 septembre 1919. A.S.G.B., 42: B 213-246 (1920). — Sur la géologie de Horion-Hozémont. A.S.G.B., 43: B 121-127 (1920). — L'âge relatif de quelques modifications des terrains paléozoïques de la Belgique. B.A.R.B.Cl.Sci.: 5^e sér., 6: 142-152 (1920). — A propos de l'origine de certaines failles des terrains primaires belges. B.A.R.B.Cl.Sci.: 5^e sér., 6: 381-389 (1920). — L'influence des mouvements du sol en Belgique pendant la période paléozoïque. R.U.M., 6^e sér., 7 (2-4): 73-99, 229-254 (1920). — La tectonique du Brabant et des régions voisines. M.A.R.B.Cl.Sci.: sér. in 4^e, 4, 93 pp. (1921). — A propos de l'âge des dépôts dévoniens au voisinage du massif de Serpont. B.S.B.G., 31: 23-23 (1921). — Observations géologiques au Djebel Slat et au Djebel Hamcina (Tunisie centrale). A.S.G.B., 45: M 1-32 (1922). — De l'importance de la charge dans le développement du clivage schisteux. B.A.R.B.Cl.Sci.: 5^e sér., 9: 454-458 (1923). — Le clivage schisteux dans les terrains paléozoïques de la Belgique. P.C.G.I., XIII^e session, C.R., pp. 517-530 (1923). — Les grands traits de la géologie du Congo belge. Congrès scientif. Assoc. Ing. sortis de l'Ecole de Liège, pp. 19-27 (1923). — Carte géologique du Congo belge (avec notice explicative) R.U.M., 7^e ème sér., 4 (4): 182-208 (1923). — Observations préliminaires sur la schistosité dans les Alpes. B.A.R.B.Cl.Sci.: 5^e sér., 11: 685-690 (1925). — A propos des coulées pierrees du plateau de la Baraque Michel. A.S.G.B., 48: B 127-131 (1925). — Les traits directeurs de l'évolution géologique du Continent africain. P.C.G.I., XIV^eème session, pp. 839-885 (1928). — Les idées actuelles sur les déformations de l'écorce terrestre et la théorie de la dérive des continents. R.U.M.,

- 7^e sér., 8: 53-99 (1928). — Recherches sur l'existence d'une règle de symétrie dans l'édification de l'écorce terrestre. Ses conséquences quant à la répartition des matériaux exploitables. *Public. World Engineering Congress (Tokyo, 1929)*, 30 pp. (1929). — La symétrie sud-atlantique. *Public. Congrès nation. des Sciences* (Bruxelles, 1930); 5 pp. (1930). — Carte géologique du Congo belge (avec notice explicative). 2^e édition au 1/2 000 000ème. *R.U.M.*, 3 (12): 345-379 (1930). — Essai sur la probabilité d'existence d'une règle de symétrie dans l'architecture de l'écorce terrestre. *M.A.R.B.Cl.Sci.*, 2^e sér., in 8°, 11: 3-46 (1930). — Principes de géologie. Masson et Cie, Paris, Vaillant-Carmanne, Liège, 880 pp. (1932). — Trois règles fondamentales de l'architecture de l'écorce terrestre. *Biblioth. scient. belge* (Liège), 138 pp. (1932). — Observations sur la schistosité dans les Rocheuses canadiennes. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 19: 513-519 (1933). — Vue d'ensemble sur la géologie de la Belgique. Ses enseignements dans le domaine de la géologie générale. *A.S.G.B.*, mém., in 4°, 8, 200 pp. (1934). — Quelques considérations au sujet de la corrélation entre les terrains anciens du Bas-Congo et du Katanga. *A.S.G.B.*, Publ. spéc. Congo, 58, pp. 132-144 (1934-35). — La faille de Banneux et ses relations avec le charriage du Condroz (Theux). *A.S.G.B.*, 59: B 257-262 (1936). — Observations sur le clivage schisteux dans les terrains paléozoïques du North Devon et du North Cornwall (Angleterre). *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 22: 571-579 (1936). — Essai sur la distribution, l'allure et la genèse du clivage schisteux dans les Appalachés. *A.S.G.B.*, 60: M 69-131 (1936). — Le Centre africain dans le cadre de la Géologie mondiale. *B.I.R.C.B.*, 7 (3): 425-442 (1936). — La dérive des continents et la règle de symétrie. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 22: 1391-1414 (1936). — Les lignes directrices de la Géologie du Congo belge. *R.U.M.*, 8^e sér., 13 (3): 94-106 (1937). — Quelques conséquences des dernières recherches sur la Géologie de Madagascar. *A.S.G.B.*, 60: B 234-238 (1937). — Observations au sujet de l'influence du métamorphisme de contact sur la schistosité. *A.S.G.B.*, 61: B 287-291 (1938). — Sur l'âge relatif de quelques types de joints des terrains paléozoïques de la Belgique. *B.S.G.F.*, 5^e sér., 8: 243-250 (1938). — Les relations réciproques des joints dans les terrains plissés des Cornouailles (Angleterre). *C.R.As.Sci.*, 207: 17-20 (1938). — La règle de symétrie appliquée à la Géomorphologie. *B.S.B.E.G.*, 7: 20-40 (1938). Sur quelques roches de la vallée de la Busira (Congo belge). *A.S.G.B.*, 62: B 490-492 (1939). — Quelques observations nouvelles sur la tectonique de la partie nord de la fenêtre de Theux. *A.S.G.B.*, 62: B 514-524 (1939). — Considérations générales sur le développement de la schistosité dans les terrains plissés. *P.C.G.I.*, XVII^e session, pp. 269-279 (1939). — Quelques résultats de l'étude de la schistosité dans la bande silurienne de Sambre-Meuse. *A.S.G.B.*, 63: 16-24 (1939). — La règle de symétrie et la Géomorphologie. *B.S.B.E.G.*, 63: 301-329 (1939). — Hydrogéologie. Introduction à l'étude des Eaux destinées à l'alimentation humaine et à l'industrie. Masson et Cie, Paris, 284 pp. (1939). — Que faut-il penser de la notion de la permanence des océans? *B.S.B.E.G.*, 10: 26-48. (1940). — Faille de Soiron et faille de Pepinster. *A.S.G.B.*, 64: B 65-71 (1941). — Quelques considérations nouvelles sur la tectonique profonde dans le nord de la Fenêtre de Theux. *A.S.G.B.*, 64: B 206-209 (1941). — La schistosité dans le massif de la Veldre. *P.A.F.A.S.*, Liège, pp. 485-489 (1941). — La recherche de l'origine du relief terrestre. *B.S.R.B.G.*, fasc. 1 & 2: 5-33 (1941). — «Plats-crains» et charriages dans le bassin houiller de Liège. *A.S.G.B.*, 65: M 65-69 (1942). — Observation au sujet de l'origine des lambeaux de poussée des environs d'Angleur. *A.S.G.B.*, 65: B 217-220 (1942). — A propos de la tectonique du Massif du Brabant dans le bassin de la Dyle. *A.S.G.B.*, 66: M 171-177 (1943). — Observation au sujet des failles d'orientation méridienne dans le nord du bassin de Liège. *A.S.G.B.*, 67: B 72-73 (1944). — Symétrie et asymétrie dans la répartition des grandes unités structurales de la terre. *A.S.G.B.*, 70: B 19-24 (1946). — Quelques observations sur la genèse des grands décrochements horizontaux. *A.S.G.B.*, 70: B 140-149 (1947). — Les forces en action dans la genèse du relief tectonique. *B.S.B.E.G.*, 17: 20-57 (1947). — Schistosité régionale et schistosité locale. *A.S.G.*, vol. 1, pp. 188-194 (1948). — La règle de la compensation approchée des volumes. *A.S.G.B.*, 72: 77-85 (1948). — Morphologie et schistosité. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 36: 232-235 (1948). — La zone failleuse de Sasserotte-Le Rochoux dans la Fenêtre de Theux (en coll. avec HARGA, Ch. *A.S.G.B.*, 72: 185-191 (1949). — Observations sur le comportement de la schistosité dans les Alpes. In: Livre jubilaire Ch. Jacob, *Ann. Hébert et Haug, Paris*, pp. 171-183 (1949). — Remarques au sujet des charriages dans le pays de Liège. *A.S.G.B.*, 74: B 89-104 (1950). — Le Dévonien moyen dans la Fenêtre de Theux. *A.S.G.B.*, 73: B 171-172 (1950). — Les relations du Dévonien et du Cambrien au environs de Spa (en coll. avec J.M. GRAULICH). *A.S.G.B.*, 73: 201-209 (1950). — L'étiement des roches et la schistosité. *B.S.G.F.*, 5^e sér., 19: 569-575 (1950). — La schistosité dans les terrains de la bordure externe des Alpes entre l'Ubaye et la Méditerranée. *Bull. Soc. Hist. nat. Toulouse*, 85: 259-261 (1950).
- Vue d'ensemble sur la géologie du Congo belge. In: Rapp. ann. 1948. *I.R.S.A.C.*, pp. 97-152 (1950). — Efforts verticaux et efforts tangentiels dans l'évolution de la croûte superficielle du globe. *Ciel et terre*, 67: 77-87, 113-127 (1950). — L'influence des déplacements relatifs dans la production de la schistosité. *A.S.G.B.*, 74: B 255-259 (1951). — L'âge de la schistosité dans le Cambrien du massif de Stavelot. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 37: 341-347 (1951). — Réflexions à propos de la géologie de l'Antarctique. *B.I.R.C.B.*, 22: 864-881 (1951). — Aperçu sur les déformations intimes des roches en terrains plissés. *A.S.G.B.*, 75: B 181-194 (1952). — La schistosité dans les séries discordantes. — *P.A.F.A.S.*, (Tunis 1951), 7 pp. (1952). — Remarque au sujet de la distribution de la schistosité dans les Pyrénées. (note préliminaire) *B.S.G.F.*, 6^e sér., 1, pp. 543-552 (1952). — Essai sur le comportement et l'allure de la schistosité dans la zone pennine des Alpes franco-suisse. *A.S.G.*, 5: 329-384 (1952). — Microploissement et plis minuscules. *A.S.G.B.*, 76: B 81-87 (1952). — Schistosité et grande tectonique. Lecture préliminaire présentée à la séance du 21 juin 1953, de la Société géologique de Belgique, *A.S.G.B.*, 76: B 275-301 (1953). — L'allure du front supérieur de schistosité dans le Paléozoïque de l'Ardenne. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 39: 838-845 (1953). — Le front supérieur de schistosité dans le Dévonien de la Moselle. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 40: 696-700 (1953). — Prodrome d'une description géologique de la Belgique. Vaillant-Carmanne, Liège; 826 pp. (1953). — Les failles transversales dans le Dévonien de la Fenêtre de Theux. Troisième Congr. Nat. Sc. (Bruxelles, 1950), 4 pp. (1954). — La règle de la compensation approchée des volumes et quelques aspects de la géomorphologie. *B.S.B.E.G.*, 23-36 (1954). — Les failles transversales dans la région de la Gileppe (en coll. avec M.B. ADERCA). *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 51: 540-550 (1955). — La schistosité dans le Namurien d'Arnsberg (Westphalie) et dans les terrains sous-jacents (en coll. avec W. VAN LECKWICK). *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 51: 816-828 (1955). — La règle de la compensation approchée des volumes et la géomorphologie. *P.A.F.A.S.*, (Paris, 1953), p. 330-333 (1955). — Schistosité et forme des plis. *A.S.G.B.*, 72: B 317-364 (1956). — Les enseignements tirés de l'étude de la schistosité dans les séries plissées. *Verh. Konink. Nederl. Geol. Mijnbouw. Genootschap.*, 16: 114-130 (1956). — Remarques sur la schistosité, le microploissement et la foliation. *C.R.Ac.Sci.*, 1096-1099 (1956). — Remarques au sujet de la schistosité en général avec application aux terrains paléozoïques de l'Ardenne et du massif schisteux rhénan. *Geologie en Mijnbouw*, nouv. sér., 18^e ann.: 47-59 (1956). — Observations nouvelles sur la partie nord-orientale du massif de Givonne (en coll. avec J.M. GRAULICH). *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 53: 590-596 (1957). — Le critère de la schistosité dans la détermination de l'âge d'une phase orogénique. *A.S.G.B.*, 80: B 67-73 (1957). — Le microploissement. *P.A.F.A.S.* (Caen), 5 pp. (1957). — Observations sur le développement et l'allure de la schistosité dans l'Appennin septentrional. *A.S.G.*, vol. 10, pp. 5-62 (1957). — Le granite et les déformations mineures des roches (schistosité, microploissement, etc.). *M.A.R.B.Cl.Sci.*, sér. in-8°, 31: 3-101 (1959). — Les limons en bordure de la vallée de la Meuse entre Huy et Liège. *A.S.G.B.*, 82: B 481-505 (1959). — Les effets d'une phase tardive du plissement hercynien sur le versant nord du synclinorium de Neufchâteau (en coll. avec GRAULICH J.M., & LAMBRECHT L.). *A.S.G.B.*, 85: 357-370 (1961). — L'intérêt de l'étude des déformations mineures des roches pour la compréhension de l'évolution des régions plissées. *A.S.G.*, pp. 435-460 (1961). — Quelques considérations à propos de l'influence du granite sur les déformations mineures des roches. *A.S.G.B.*, 85: B 401-410 (1961). — Les déformations mineures des roches (schistosité microploissement, foliation) dans les chaînes plissées de la zone méditerranéenne. *Mém. Pr. Fallot, S.G.F.*, pp. 57-81 (1961). — Le problème de l'origine des continents. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 5^e sér., 47: 1368-1426 (1961). — Observations complémentaires au sujet de l'influence du granite sur les déformations mineures des roches (en coll. avec Cl. PARIYEN & Fr. DORÉ). *M.A.R.B.Cl.Sci.*, 33, sér. in-8°, pp. 5-66 (1962). — Les variations du niveau stratigraphique du front supérieur de schistosité dans l'ouest du synclinorium de Dinant. *C.R.Ac.Sci.*, 257: 2933-2937 (1963). — La géologie de l'Arctique d'après quelques publications récentes. Comparaison avec l'Antarctique. *B.A.R.B.Cl.Sci.*, 49: 1074-1115 (1963). — La raison d'être des fronts de schistosité dans les séries plissées. *Publ. Serv. Géol. Luxembourg*, 14: 167-182 (1964). — Le granite et les déformations mineures des roches dans les Vosges hercyniennes (en coll. avec M. RÜHLAND). *M.A.R.B.Cl.Sci.*, sér. in-8°, t. 34, pp. 5-41 (1964). — L'intérêt de l'étude des déformations mineures des roches pour la compréhension de l'évolution tectonique d'une série plissée. *Rev. Quest. Scientif.* (Bruxelles), 26: 483-517 (1965). — Schistosité et granitisation dans le synclinorium de Laval et ses abords (massif Armoricaire) (en coll. avec PELHATE, A. & AUVRAY, B.). *M.A.R.B.Cl.Sci.*, sér. in-8°, 35, pp. 5-60 (1965). — Les déformations mineures des roches et les tectoniques superposées en Belgique et pays limitrophes. Livre jubilé. E. Wegmann, Neufchâteau,

pp. 211-227 (1966). — Esquisse géologique de Madagascar. Ses relations avec le continent africain. *B.S.A.R.S.O.M.*, 13 (2): 290-232 (1967). — Le problème de la Dérive des Continents. *M.A.R.B.Cl.Sci.*, in-4°, 2^e sér., 17 (2), 315 pp. (1967). — Anomalies systématiques de la schistosité et métamorphisme dans le paléozoïque de l'Ardenne (en coll. avec J. BINTZ & L. LAMBRECHT). *A.S.G.B.*, 91: 171-269 (1968). — Arcs antillais et Bassin canadien. *B.S.A.R.S.O.M.*, 14 (2): 392-415 (1968). — Réflexions à propos de la grande zone failleuse transeuropéenne. In: Livre jubilé. E. Boncev, Sofia, pp. 32-40 (1968). — Remarques au sujet de la tectonique de la partie nord de la fenêtre de Theux. *A.S.G.B.*, 92: B 131-158 (1969). — La montée systématique des fronts de schistosité en rapport avec la granitisation. *M.A.R.B.Cl.Sci.*, in-8°, 39 (1) 41 pp. (1969). — Le clivage schisteux dans les Balkans. *Publ. Soc. Phys. et Hist. Nat. Genève*, pp. 1-10 (1969). — Anomalies apparentes dans le développement de la schistosité aux charnières des plis. *A.S.G.B.*, 92: 37-46 (1969). —

19 octobre 1983.

[Comm.]

Léon Calembert (†).

Notes et références: [1] CALEMBERT, L. Discours du Président de la Société géologique de Belgique, *Ann. Soc. géol. Belg.*, 78. — [2] DENAYER, M.E. 1971. Paul Fourmarier. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 17 (1): 70-85. — [3] CALEMBERT, L. 1973. Paul Fourmarier. *Bull. Soc. géol. France* 7^{ème} sér., 13 (1971-3/4): 205-218. — [4] CALEMBERT, L. 1973, *op. cit.* — [5] CALEMBERT, L. 1973, *op. cit.* — [6] CALEMBERT, L. Discours du Président de la Société géologique de Belgique, *Ann. Soc. géol. Belg.*, 78.

FRANÇOIS (*Maurice, Dom Augustin François, O.S.B.*), Moine de l'Abbaye du Mont-César, Vicair général d'Elisabethville (Charleroi, 25.1.1888 - Elisabethville, 14.6.1962). Fils d'Augustin et de Cordemans, Jeanne Pauline Constance.

Entré très jeune au Séminaire de Malines, l'abbé Maurice François est ordonné prêtre en 1910. La première partie de sa vie sacerdotale est vouée à la jeunesse universitaire et son influence humaine, morale et spirituelle a profondément marqué la génération de l'entre-deux guerres.

Nommé professeur au Collège Saint-Pierre de Louvain, aumônier des étudiants, il transforme sa maison familiale, place du Peuple, en foyer étudiant. Une vocation de dévouement total commence à s'épanouir lorsqu'elle est interrompue par la première guerre mondiale. Quatre années au front de l'Yser apportent à l'abbé François la connaissance d'autres problèmes humains et l'ouverture vers de nouvelles amitiés dont bénéficièrent par privilège les anciens combattants.

Atteint par les gaz sur le saillant d'Ypres, l'abbé François sort de la grande aventure avec une constitution affaiblie, mais une vigueur morale accrue par l'épreuve. Dynamique et infatigable, il reprend l'animation de ses chers cercles d'études estudiantins où se forme progressivement une élite consciente de ses responsabilités sociales. Le Cardinal Mercier, qui avait choisi avec soin son aumônier, suit de près son action et maintiendra avec lui jusqu'à sa mort des liens spirituels profonds.

Le sens inné du social, l'abbé François le devait sans doute à la formation que lui donna dès son plus jeune âge un père médecin (Docteur Augustin François) plus préoccupé des misères du peuple que de ses propres besoins matériels. Du social à l'humain et de l'humain à l'humour, il n'y a que les deux pas que l'abbé François franchissait avec allégresse pour participer personnellement aux farces estudiantines les plus spectaculaires et les plus spirituelles de l'époque. Sa vie sera toujours pleinement remplie, stimulée par une foi religieuse profonde qui refoulait par devoir une vocation mystique vers laquelle le prêtre séculier se sentait irrésistiblement attiré. L'option est prise en 1926, à la mort du cardinal Mercier, et l'abbé François entre au Mont-César. L'Ordre de Saint-Benoît estime en effet que le nouveau moine doit poursuivre l'œuvre de l'ancien abbé.

Et de nouvelles charges viennent prendre place dans une activité toujours débordante. Dom Augustin François, qui est un prédicateur au style sobre et élégant, est passionné de liturgie et ses essais de la participation active des fidèles en feront un des précurseurs de Vatican II.

La deuxième guerre mondiale survient et apporte à Dom Augustin d'autres occasions d'un dévouement qui s'épanouit dans un sourire frondeur. A l'issue de la campagne des dix-huit jours, l'aumônier militaire François ramène de la Lys à la Croix-Rouge de Bruxelles, à travers les troupes occupantes, son unité sanitaire et son équipement au grand complet. Il poursuit son rôle d'aumônier à l'hôpital militaire de la clinique Edith Cavell.

De là, en collaboration avec ses confrères du Mont-César et l'appui financier de la Résistance, il participe activement à l'aide aux Juifs pourchassés. Recherché par la Gestapo, Dom Augustin prend le maquis en août 1943 et, dans la clandestinité, il relance l'animation des cercles chrétiens jusqu'au cœur de Bruxelles.

A la libération et sur la demande de l'archevêché de Malines, Dom Augustin François est nommé aumônier militaire pour l'occupation en Allemagne. C'est là que Mgr de Hemptinne vient faire appel à lui pour desservir la cathédrale et la paroisse SS.Pierre et Paul d'Elisabethville.

A partir d'octobre 1948, le professeur, l'aumônier, le militaire, devient le pasteur: changement de climat, changement de milieu, changement d'apostolat, mais pas de modification dans le style. Avec son aisance souriante, le Père-Curé s'adapte remarquablement à sa nouvelle tâche. En peu de temps, on voit s'épanouir une authentique communauté paroissiale au cœur de l'Afrique missionnaire. Le *Bulletin Paroissial* est créé; le Cercle Saint-Pierre,

devenu le centre familial, est modernisé, développé et s'adjoint l'ancienne Bibliothèque Bénédictine réinstallée dans les locaux adéquats ; une école gardienne est fondée. L'impulsion donnée à l'époque par Dom Augustin perdure de nos jours et le complexe familial de Lubumbashi est certainement le centre social et culturel de la Ville.

Monseigneur Cornélis, successeur de Monseigneur de Hemptinne et premier archevêque du Katanga, avait appelé Dom Augustin à exercer en outre les charges de Vicaire Général de l'Archevêché et de Doyen de la Ville.

En mars 1960, Dom Augustin put enfin prendre du repos et fêter au Mont-César ses cinquante ans de prêtrise. Sa santé était malheureusement ébranlée par les séquelles de l'ypérite et nécessitait des soins. L'heure de la retraite était là, mais en dépit

de la douceur d'une vie monastique retrouvée, Dom Augustin demanda et obtint l'autorisation de rejoindre l'Afrique où il se savait encore utile.

Dès lors, il se consacre aux causeries religieuses de Radio-Collège. Chaque lundi, jusqu'à sa mort, on pouvait entendre sur les ondes sa voix chaude et distincte en dépit de l'infirmité. Ce contact de masse regroupera autour de Dom Augustin la multitude de ses amis de tous les milieux, amis dont il était le conseiller discret et éclairé.

Lorsqu'une bronchite aggrave subitement son état, Dom Augustin fait encore enregistrer sa dernière causerie religieuse. Et c'est très paisiblement qu'il s'est endormi le 14 juin 1962.

Avril 1972.

Joseph Derriks.

[J. So.]

G

GAND (*Pierre de Mura*, dit de), Franciscain (Sint Pieter Ayghem, vers 1480 - Mexico, 29.6.1572).

Avec le frère Pierre de Gand, O.F.M., la Belgique peut se flatter d'avoir donné le jour à l'initiateur même de cette culture euro-américaine dont on retrouve aujourd'hui les retombées dans le monde entier.

Ils avaient été trois à quitter leur couvent de Gand en avril 1522, dans l'octave de Pâques, les RR. PP. Juan de Aora et Juan de Tecto et le frère Pedro de Mura. Dans ces noms espagnols, Olbrechts reconnaît ceux de Van der Auwera, Van Dak (d'autres pensent plutôt Dekkers) et De Muure (gantois pour De Moere). Toujours est-il qu'ils montèrent le 1^{er} mai 1523 sur un bateau qui les débarqua trente jours plus tard au petit port baptisé quatre ans plus tôt par Cortez du nom pompeux de Villa Rica de la Vera Cruz. Ils eurent ensuite à marcher jusqu'à Mexico, à plus de 2400 mètres d'altitude mais ne s'y attardèrent pas, préférant s'installer à une trentaine de kilomètres plus à l'Est, à Texcoco, chez le roi indien Ixtlilxochitl.

En toute simplicité, ils accomplissaient là une véritable révolution silencieuse. Le Mexique n'avait encore aucune organisation, ni politique, ni ecclésiastique — tout devait être décidé à Santo Domingo, dans l'île d'Haïti. Or rien n'était encore décidé, pas même la question de savoir s'il fallait baptiser ces êtres étrangers connus, faute de mieux, sous le nom

d'Indiens du Nouveau Monde. Dans ces conditions, les prêtres espagnols se contentaient de servir d'aumôniers aux conquistadors et ils regardaient les nouveau-venus avec d'autant moins de sympathie que la reine Isabelle avait strictement réservé les découvertes de son protégé Christophe Colomb à ses sujets castillans. Même les Catalans de son époux, Ferdinand le Catholique, en étaient exclus. Aussi Mendieta écrivait-il, dans un ouvrage qui ne devait voir le jour que trois siècles et demi plus tard, que ces Franciscains avaient été envoyés « par des nobles de Flandre qui faisaient alors la loi en Espagne ».

La position des trois Gantois était bien faite pour éveiller les soupçons dans un tel milieu. On ne connaissait rien de leurs origines et n'allait jamais rien connaître de celles des deux pères tôt décédés. Quant à celles du frère Pierre, sa correspondance en a révélé quelques bribes mais comme la plupart des lettres de lui conservées à l'« Archivo de las Indias » de Séville sont restées inédites, peut-être même jamais lues, notre documentation à son sujet reste très incomplète. On connaît le lieu, mais pas la date, de sa naissance grâce à une lettre qu'il adressa à ses confrères de Gand en 1529 et comme il s'excusait de devoir écrire en espagnol, on peut conclure que le néerlandais était bien leur « moedertaal » commune. On sait aussi qu'il fréquenta les Frères de la Vie Commune et l'Université de Louvain, ce qui veut dire qu'il avait participé à une sorte de Contre-Réforme belge, bien antérieure au concile de Trente

et inconnue des Espagnols, mais c'est bien peu pour un homme auquel on attribuait une quarantaine d'années. Reste un point essentiel qui a dû influencer toute sa vie mais qui n'a jamais été parfaitement élucidé : on chuchotait qu'il appartenait à une famille dotée d'un rejeton illégitime par Charles Quint en personne. Notons à ce propos que la correspondance entretenue par le frère Pierre avec l'empereur-roi ne doit absolument pas être considérée comme preuve de cette parenté illégitime, car la monarchie espagnole a toujours été un despotisme tempéré par le tête-à-tête.

Quoi qu'il en fût, la province d'Espagne de l'Ordre ne tarda pas à s'occuper de ce qui se passait au Mexique. Douze Franciscains espagnols s'y rendirent, dûment munis de la bénédiction du Souverain Pontife et, en mars 1524, ils posèrent aux Gantois ces deux questions : « Etes-vous ici avec l'accord du Pape ? » et « Ce que vous faites-là, est-ce conforme à la théologie de Saint Augustin ? ». Il leur fallut bien répondre qu'ils n'avaient demandé et obtenu que la permission royale et que puisque Saint Augustin n'avait pas connu l'Amérique, il convenait de formuler une théologie appropriée aux circonstances. Entre Franciscains, on s'entendit tellement bien que les Espagnols s'engagèrent à dire la messe à Texcoco, ce que le frère Pierre ne pouvait faire puisqu'il n'était pas prêtre, et les PP. « Aora » et « Tecto » en profitèrent pour offrir leurs services à Cortez, ce qui leur coûta cher puisqu'ils moururent de fièvres dans les terres chaudes du Honduras, dès 1525.

Le frère Pierre, quant à lui, vit sa mission prospérer de manière étonnante. Il y mettait beaucoup du sien et en 1528, donna même à la ville d'Anvers l'honneur de publier le premier ouvrage jamais écrit dans une langue indigène d'Amérique. L'année suivante, après trois ans et demi d'efforts, il était évident que ces Indiens pour lesquels il avait ouvert une centaine de lieux de culte étaient prêts à recevoir le baptême, ce qui fut fait avec autant d'éclat que possible, Ixtlilxochitl s'y présentant le premier. Le frère Pierre songea alors à poursuivre une œuvre semblable dans la bourgade de Tlaxcala, où la première église du continent américain avait été ouverte en 1519, mais une plus haute destinée l'attendait à Mexico même.

Charles Quint s'était enfin décidé à doter la « Nouvelle Espagne » d'une organisation politique et religieuse indépendante de Santo Domingo et il avait nommé un évêque, Juan de Zumarraga (1470?-1548), Espagnol inévitablement mais non Castillan, Basque, ce qui faisait une différence, et de plus Franciscain acquis à l'affection pour les Indiens que le frère Pierre avait inspirée à son ordre. Il était donc tout indiqué que l'humble école de Texcoco devien-

ne en pleine capitale, le « Colegio de San José de los Naturales ». Ainsi, l'expérience culturelle du frère Pierre devint une véritable épopée, illustrée dès 1531 par un Indien qui rapporta avoir vu la Vierge apparaître au village de Guadalupe. L'image peinte sur ses indications par un élève du frère Pierre devint un palladium que le curé de Dolores, Miguel Hidalgo, allait brandir le 16 septembre 1810 ; en lançant au milieu des sonneries de cloches le premier appel à l'Indépendance du Mexique.

En 1533, le collège du frère Pierre comptait un millier d'élèves inscrits à un choix de treize cours dont la plupart n'avaient jamais encore été enseignés dans le Nouveau Monde : latin, musique, beaux-arts (peinture et sculpture), arts mécaniques, en sus de la doctrine chrétienne, réservée pour les après-midi. Le Frère ayant nécessairement la religion toujours en vue voulait que ses élèves soient capables de bâtir et d'animer des églises qui seraient de véritables centres d'art et il avait même ouvert une sorte d'église-pilote pour faire admirer les œuvres de ses élèves en même temps que leurs talents choraux et musicaux « qui n'auraient pas déparé la chapelle de Votre Majesté », écrivait-il à Charles-Quint.

Acceptée avec enthousiasme par les Indiens, cette œuvre n'allait pas sans susciter des critiques de la part des Espagnols. Zumarraga y était tout acquis, il l'amplifia même par la création d'institutions parallèles et Madrid l'approuva en le sacrant archevêque en 1547 mais comme il mourut l'année suivante, le frère Pierre perdit avec lui un ami précieux. Le sort des Indiens hors des écoles surtout le préoccupait et il s'en ouvrit à l'empereur-roi, la même année 1548. On peut dire qu'il réussit mieux que son célèbre émule Las Casas puisque le Mexique ne pratiqua à leur égard ni le génocide de l'Amérique du Nord, ni le refus de tout contact, ou presque, de l'Amérique du Sud. Nulle part en Amérique Latine, les Indiens et Métis n'ont fait partie de l'Histoire nationale autant qu'au Mexique. Le mérite en revient certainement pour une bonne part au frère Pierre parce que son collège, du fait même qu'il n'avait pas l'ambition de passer pour une université, contribua à l'apparition de ce qui manque généralement le plus dans un pays en voie de développement, une véritable classe moyenne indigène.

Frère Pierre vécut près d'un quart de siècle encore après la mort du premier évêque de Mexico. Il occupait une telle place dans le cœur des Indiens que l'un des successeurs de Zumarraga s'écria un jour : « L'archevêque de Mexico, ce n'est pas moi, c'est le Frère Pierre de Gand ! ». Affirmation ambiguë, d'abord parce qu'on peut se demander s'il s'agissait d'un vrai compliment, ensuite, parce que le pauvre

frère ne disposait pas d'armes telles que l'excommunication que Zumarraga avait brandie contre les autorités civiles. De fait, la seule arme défensive sur laquelle le frère Pierre pouvait compter, c'était l'affection des Indiens. On s'en rendit compte en haut lieu et on le laissa tranquille mais il eut toujours à faire face à l'hostilité de certains confrères espagnols. Il lui arriva même de se voir barrer l'entrée d'une église où il se rendait en procession à l'occasion de l'Assomption. Les Indiens le prirent si mal qu'il fut forcé de se jeter parmi eux pour les empêcher de tuer les Espagnols.

D'autre part, et depuis longtemps, ses confrères se plaignaient de ne pas pouvoir le comprendre parce qu'il bégayait. Peut-être bégayait-il en espagnol parce qu'il le pratiquait très peu mais ses élèves indiens n'ont jamais eu aucune difficulté à le comprendre. Devenu octogénaire, il reçut d'ailleurs des auxiliaires auxquels on ne pouvait pas faire ce reproche et qui lui permirent de se consacrer à une autre réalisation, le premier hôpital du continent américain et surtout à ... mendier pour soutenir son œuvre. On ne sait pas s'il y avait parmi ces auxiliaires les Gantois qu'il avait demandé à Charles Quint de lui envoyer mais il est bien établi que plusieurs Flamands vinrent s'établir au Mexique, tels les Pères Nikolaas de Witte, Simon van Brussel, Jerom Goethals. Ce dernier mort en 1594, évêque auxiliaire de Tlascala était bien Gantois. Il y eut aussi des laïques comme Simon Pereyins, artiste-peintre anversois.

A la mort du frère Pierre, à nonante ans environ, on pouvait dire que la partie était gagnée dans la mesure où elle pouvait être gagnée dans une « Nouvelle-Espagne » infailliblement condamnée à suivre la métropole dans son déclin. L'ensemble de la population du Mexique central était baptisé et la famille d'Ixtlilxochitl lui-même comptait au moins deux enfants promis à une grande distinction. L'un d'eux, Fernando de Alva, né à Texcoco en 1569, devait écrire plusieurs livres d'histoire d'après les sources locales. Le second, Bartolomé Alva allait devenir juge ecclésiastique et écrire, entre autres, un ouvrage sur les « superstitions des Indiens ».

Nous touchons ici au point où l'œuvre de Pierre de Gand risque le plus de subir la critique de notre temps, mais rien n'indique qu'il soit allé trop loin dans sa condamnation des sacrifices humains et du cannibalisme des prêtres aztèques. Il faut d'ailleurs remarquer que les Indiens échappèrent à la juridiction de l'Inquisition, après l'introduction de celle-ci, en 1571.

Aujourd'hui, la grandeur de Pierre de Gand est incontestée dans toute l'Amérique latine, épargnée même par l'idéologie anticléricale qui anime le Mexique depuis la révolution de 1910. Les Améri-

cains du Nord hésitent parfois à reconnaître qu'un collège existait à Mexico plus d'un siècle avant que Harvard ouvre sa porte, en 1638, avec un seul maître. Même des ouvrages généralement sérieux le mentionnent d'une telle manière qu'il faut réfléchir pour se rendre compte de sa qualité de pionnier. Telle encyclopédie, par exemple, ne le mentionne qu'au mot « Education » et encore comme fondateur de « la première école primaire du Nouveau Monde », et la confusion créée par ces sources a poussé l'auteur français le plus récent à ce sujet à nous donner la date exacte de son arrivée au Mexique tout en répétant plus d'une fois que les douze missionnaires de l'année suivante étaient les premiers Franciscains du pays. Ces petites injustices n'auraient pas ému l'humble frère qui reçut au lendemain de sa mort le seul hommage dont il aurait pu rêver, quand les Indiens de toute la vallée de Mexico et des montagnes environnantes vinrent par dizaines de milliers rendre un dernier hommage à celui qu'ils appelaient leur Père.

Publications : Doctrina christiana en lengua mexicana. — ?, Anvers, 1528 (édition perdue) et Juan Pablos, Mexico, 1547 (abrégé) et 1555. — Nombreuses lettres à l'Archivo de las Indias, Séville, sans inventaire. Lettres publiées, d'après A. VACANT, e.a. 1935. Dictionnaire de Théologie Catholique. Letournay et Ané, Paris, Tome 12: a. 26 juillet 1529: aux Franciscains et Franciscaines de Gand sur la vie chez les Indiens; publiée en traduction française par TERMAUX-COMPAS, A., Voyages de la découverte de l'Amérique, Tome 10, 1838. — De même par KIECKENS, J., In: Précis Historiques, Bruxelles, 1880. — En espagnol, par GARCIA ICAZBALCETA, J. 1886. Bibliographia mexicana del siglo XVI, Mexico. — en latin, par ZIRICKZEE, (de) P.A. 1535. — Chronica compendiosa, Anvers; b. 31 octobre 1532: à Charles Quint sur les affaires de la mission — publiée par le Ministerio del Fomento, Cartas de India, Tome VIII, Madrid, 1877; c. 20 juillet 1548: à Charles Quint sur la mort de l'archevêque Zumarraga — publiée par GARCIA ICAZBALCETA, J., dans le même ouvrage que la première; d. 15 février 1552: au même — Ministerio del Fomento, Tome XVIII, Madrid, 1897. e. 23 juin 1558: à Philippe II sur la mission — publiée par CARREÑO, A.M. 1971. Una carta desconocida de fray Pedro de Gante. — Academia Mexicana de Historia, Mexico, 1971.

21 avril 1981.

[J.O.]

Jean Comhaire.

Sources : ALVEAR ACEVEDO, C. 1962. Sintesis de Historia Mexicana, Jus, Mexico. — BAUDOT, G. 1981. La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole. Hachette, Paris — CAMPOS, L. 1965. In: The New Catholic Encyclopedia, Mc Graw-Hill, New York. — CHAVEZ, E.A. 1943. El ambiente de fray Pedro de Gante, Jus, Mexico. — CHAVEZ, E.A. 1962. Fray Pedro de Gante, Jus, Mexico. — CIVEZZA, M. 1879. Saggio de Bibliografia franciscana, Guasti, Prato (Toscane) — DE TROYER, B. 1969. Bio-bibliographica Franciscana Neerlandica, Saeculi XVI, De Graaf, Nieuwkoop (Pays-Bas). — DIRKS, S. 1886. Histoire des Frères Mineurs de l'observance en Belgique et dans les Pays-Bas, Van Os-De Wolf, Anvers. — GARCIA ICAZBALCETA, J. 1941. Nueva Coleccion de documentos para la Historia de Mexico, Codice franciscana, Siglo XVI — Fondo de Cultura Economica, Mexico. — GONZALES VERA, F. 1868. — De los primeros misioneros. R. de Espana, Madrid, 3: 378-396. — HENRIQUEZ URENA, P. Historia de la Cultura en la America Hispanica. Tercera edicion. Fondo de Cultura Economica, Mexico. — KIECKENS, J. 1880. Les anciens missionnaires belges au Mexique, Précis historiques, Bruxelles. — KOBAYASHI, K. 1972. Participación non-Española en la europeización de Mexico. Tokyo. — MENDIETA, G. 1870. Historia eclesiastica indiana. Mexico. — OLBRECHTS, F. 1942. Vlaanderen zendt zijn zonen uit. Davidfonds, Leuven. — RICARD, R. 1933. La conquête spirituelle du Mexique. Institut d'Ethnographie, Paris. — SAHAGUN (DE), B. 1870 (écrit au

XVI^{ème} siècle). Historia de la cosas de Nueva Espana, Valdes, Mexico. — SYLVEST, E.E. 1975. Motifs of Franciscan Mission theory in 16th Century New Spain. Acad. Amer. Franciscan H., Washington D.C. — VERELST, B. 1909. Vijftig jaren bij de Indianen, De Wit, Bruxelles. — WADDING, L. 1650. Scriptores ordines minorum, Tani, Rome. — TEJA ZABRE, A. 1935. Breve Historia de Mexico, Segunda edicion, La Impresora, Mexico.

GARDINER (*Charles Edward Roche*), Docteur en médecine (Drogheda, County Louth, Irlande, 14.5.1865 - Dun Laoghaire, County Dublin, Irlande, 9.2.1953). Fils de Robert et de Knight Roche, Mary.

Charles Gardiner entre à l'école de Médecine de Dublin le 1^{er} juillet 1884. Il suit les cours cliniques des hôpitaux St. Vincent et Richmond de Dublin pendant trois ans, est interne à l'hôpital de Richmond pendant cinq mois et suit les cours cliniques de la maternité pendant six mois. Il est reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchement le 1^{er} août 1888.

Il s'engage à l'Etat Indépendant du Congo pour trois ans le 1^{er} février 1889 en qualité de médecin de 2^e classe par décret du Roi-Souverain (traitement : 6000 F). Le 6 janvier 1889, il s'embarque à destination de l'Afrique à Liverpool sur le ss *Ambriz*. Arrivé à Boma le 22 mars, il est nommé le lendemain médecin à Léopoldville. Le 25 mars, il quitte Boma pour Léopoldville où il arrive le 18 avril. Désigné pour Bangala, il rejoint cette station pour être attaché le 8 octobre 1889 à l'expédition Becker. Il séjourne par la suite à nouveau à Bangala, puis à Nouvelle-Anvers. Arrivé à Boma le 12 janvier 1892, il s'embarque le 15 sur le ss *Ed. Bohlen* et rentre en Europe le 19 février 1892 par expiration de son terme de service. Il reçoit l'Etoile de service le 23 février 1892. Il se consacre désormais à l'exercice de la médecine en Irlande et meurt à l'âge de 87 ans à Dun Laoghaire.

20 février 1984.

[R.V.]

Pierre Salmon.

Sources : Archives de l'ARSOM, fiche signalétique. — Archives Africaines, Fonds Personnel d'Afrique, n°113. — A.J. WAUTERS, L'Etat Indépendant du Congo, Bruxelles, 1899, p. 222.

GATCHI (*Joseph*), Médecin, catéchiste au Haut-Congo (Kano, Nigéria, 1865 ? - ?, 13.7.1912).

Né vers 1865 à Kano dans le pays Hausa (Nigéria), le jeune Gatchi fut capturé très jeune dans sa région natale par des marchands d'esclaves. Revendu à différents propriétaires, il échoua finalement sur un marché d'esclaves du sud algérien. C'est là qu'il fut racheté par un Père Blanc en 1875.

A cette époque, l'archevêque d'Alger, Mgr Charles Lavigerie venait d'élaborer un plan grandiose pour évangéliser l'Afrique Noire. Il avait créé à cet effet un institut pour la formation de médecins-catéchistes. Etabli d'abord à Alger en 1878, l'établissement fut transféré à Malte en 1881. Cette même année, J. Gatchi devint élève de l'institut.

En juillet 1888, J. Gatchi, A. Atiman et Ch. Faragui furent les trois premiers de Malte à être désignés pour partir en Afrique centrale. Ils avaient reçu de la faculté de médecine de l'île un certificat d'assistance aux cours et de bon travail. Le 25 janvier 1889, la caravane dont faisait partie Gatchi, avait atteint Ujiji sur la côte orientale du lac Tanganyika. Dès leur arrivée, les médecins-catéchistes reçurent leur affectation respective. Gatchi fut nommé à Kibanga. Il y resta jusqu'à la suppression du poste en 1893.

Il passa ensuite quelques mois à Mpala et puis en mai 1894 à Saint-Louis de Mrumbi où résidait le fameux capitaine Léopold Joubert. Gatchi devint ainsi le second du capitaine. Jusqu'à cette époque, le jeune médecin-catéchiste ne s'était occupé que de catéchèse et de soins médicaux sous la responsabilité de la mission. Ces activités purement missionnaires furent interrompues par un travail d'un genre très différent. En juin 1894, le capitaine G. Descamp demanda au responsable du vicariat que Gatchi puisse remplacer au commandement du poste de Moliro le lieutenant J. Duviervier parti en tournée pour quelques mois. C'est ainsi que le 15 juillet suivant, J. Gatchi alla s'établir à Moliro pour y diriger un poste militaire et assurer la sécurité de toute la région du sud-ouest du lac Tanganyika. Il s'acquitta d'une façon quasi parfaite de cette mission délicate. Nous en avons pour preuve l'opinion de G. Descamp lui-même qui affirma plus tard qu'avec des hommes comme Gatchi, «il ne faudrait presque plus d'Européens» dans la région.

En septembre 1894, Gatchi revint à Saint-Louis et reprit ses différentes fonctions missionnaires. Elles ne furent plus interrompues qu'occasionnellement. Cette situation paisible fut cependant gravement troublée dès 1904. Cette année-là, les premiers cas de trypanosomiasis firent leur apparition dans la région du Tanganyika. La maladie allait se répandre tout le long du lac et faire d'innombrables victimes. Elle atteignit Saint-Louis dès 1905. Il devint nécessaire de déplacer le poste. En juin 1910, le village de Joubert vint s'établir près de Moba. Le fléau ne fut pas arrêté pour autant. J. Gatchi lui-même contracta la maladie et y mourut le 13 juillet 1912.

Pendant près de vingt-cinq années, J. Gatchi a été, sur les rives du Tanganyika, à la fois médecin et catéchiste. Par ce travail religieux et médical, il

a certainement contribué à améliorer le sort des populations riveraines du lac et à établir l'Eglise catholique dans cette région du Zaïre.

24 novembre 1982.

[M.L.]

Roger Heremans.

Sources : Archives de la Maison Générale des Pères Blancs à Rome : D 11 Malte (Institut) ; 1113, 114, 115, 116 Haut-Congo ; Diaires de Kirungu et de Mpala ; Autobiographie d'A. Atiman ; Journal du Capitaine Joubert. — Travaux : BOOM C., 1970. The doctor-catechists in Tanganyika. London (mémoire inédit). — HEREMANS R., 1981. Joseph Gatchi, médecin-catéchiste au Haut-Congo (1888-1912), *Africa-Tervuren*, 27 (4) : 102-112. — RENAULT F., 1972. Lavigerie, L'esclavage africain et l'Europe, *Afrique centrale* (Paris).

GENDARME (*Fernand Paulin Elie*), Général des troupes coloniales (Liège, 8.5.1884 - Elisabethville, 7.1.1957). Fils de Constant et de Mussche, Eugénie ; époux de Wymeels, Simone.

Fernand Gendarme fut admis le 17 novembre 1903 à l'Ecole royale militaire et fit partie de la 54^e promotion, section Infanterie et Cavalerie. Le 26 décembre 1905, il était nommé sous-lieutenant au 1^{er} Chasseur à pied. A l'exemple de son frère Edmond, il partit pour le Congo et s'embarqua à Anvers le 28 mars 1907 à bord du vieux *Bruxellesville*. Arrivé à Boma, il fut désigné pour les « Territoires Militaires de la Ruzizi-Kivu ». Le voyage se fit en bateau de Léopoldville à Stanleyville, sur un wagon plat du C.F.L. de Stanleyville à Ponthierville puis, partiellement en pirogue et partiellement à pied, de Ponthierville à Uvira, à l'extrémité nord du lac Tanganyika.

Là, il apprit qu'on le désignait pour remplacer un géomètre de la Mission de délimitation du 30^e méridien. Ceci déterminera toute la suite de sa carrière qu'il consacra spécialement à la délimitation sur le terrain de frontières déterminées sur papier au cours de conférences en Europe.

Devenu cartographe, sans formation spéciale préalable, il poursuivit son voyage jusqu'à Rutshuru, chef-lieu de la Zone, en passant à proximité du Nyamtagira en pleine éruption. Enfin, le 7 octobre 1907, il arrivait au poste de Kiagode, siège du camp de la Mission belge où se trouvaient les lieutenants Maury et Weber. Six mois et demi de voyage pour atteindre depuis l'Europe son lieu de travail !

Il se trouvait dans une zone contestée entre Anglais, Allemands et Belges, à la limite de leurs trois territoires. Gendarme fut envoyé en brousse pour effectuer ses mesures, besogne qu'il acheva en 1908 pour être affecté ensuite comme chef de poste à Kasindi. De nombreuses contestations surgirent à cette époque dans la région et il faut toute l'habileté du commandant Olsen pour maintenir fermement la

position belge sans provoquer d'incidents sur le terrain, surtout dans la région de la Rutshuru. Finalement, en 1910, les métropoles décidèrent d'envoyer sur place une Mission de délimitation Kivu-Ufumbiro.

Entre temps, Fernand Gendarme, qui avait terminé son terme, était rentré en Europe où il suivit des cours de géodésie et d'observations astronomiques, professés à l'Institut cartographique par le commandant Gallait.

En octobre 1910, il fut affecté à la mission de l'Ufumbiro et s'embarqua à Marseille le 12 novembre 1910 à destination de Mombasa. Dans les premiers jours de janvier 1911, Gendarme retrouvait le commandant Bastien, les lieutenants Maury et Weber, ainsi que le géomètre Wuidart, pour y rencontrer les délégations anglaises et allemandes. Dans cette zone si longuement contestée, les trois nations intéressées déterminèrent en peu de temps, une fois pour toutes, les frontières.

Fin juillet 1911, un télégramme enjoint à Weber, Gendarme et Wuidart de se rendre à Sakania pour le 1^{er} septembre, via Mombasa, Beira et Bulawayo, afin d'y rencontrer les Anglais pour délimiter la frontière du Katanga.

En décembre 1912, la saison des pluies fut si violente que les travaux furent interrompus et chacun put prendre un congé de deux mois en Europe.

Gendarme était de retour en Afrique en avril 1913, pour un troisième terme, via Cape Town. Il avait été promu commandant de la Force Publique avec le titre de « Commissaire du Gouvernement de S.M. le Roi des Belges pour la délimitation de la Frontière Moëro-Tanganika ».

Les travaux commencèrent à partir de Moliro en direction de Pweto pour faciliter le raccordement de la triangulation belge et celle des Anglais. Comme le Commissaire anglais ne voulut montrer aucune souplesse et qu'il s'en alla, Gendarme reçut pour instruction d'établir un réseau de triangulation le long de la rive ouest du lac Tanganyika depuis le sud jusqu'à l'embouchure de la Lukuga. Fin juin 1914, Gendarme aboutit à Albertville et devait se rendre à Mahagi, au nord-ouest du lac Albert, la crête de partage Congo-Nil. Mais Lord Kitchener informa le gouvernement belge qu'il ne disposait pas de personnel à ce moment et que les travaux devaient être remis d'une année.

C'est alors que Gendarme reçut pour instruction de revenir au pays par Dar-es-Salaam. Arrivé à la gare de cette ville, un aide de camp du colonel von Lettow-Vorbeck était là pour saluer le commissaire du gouvernement et il lui remit un pli l'invitant le soir même à un dîner officiel au Casino des officiers.

Après les toasts, le colonel confia au Commissaire du gouvernement que la situation internationale était trouble à cause de l'assassinat à Sarajevo de l'héritier du trône d'Autriche. Le 4 août 1914, Gendarme était pris dans la souricière. Les Allemands ne virent plus en lui le commissaire du gouvernement, mais uniquement l'officier belge à qui ils voulaient faire signer un document par lequel il s'engageait à ne pas combattre en Europe contre l'Allemagne. Sur le refus de signer pareille forfaiture, avec son adjoint Lepoivre, Gendarme fut expédié par train à Tabora où, malgré leurs protestations, ils furent enfermés dans la forteresse, non pas comme prisonniers, mais comme internés, alors que le commissaire du gouvernement jouissait du statut diplomatique. Là, ils durent attendre l'arrivée des troupes belges qui les délivrèrent le 19 septembre 1916. Le général Tombeur, qui commandait les troupes coloniales belges, investit le jour même Gendarme du commandement du camp des prisonniers allemands à Tabora.

Avec quatre-vingt-dix prisonniers, Gendarme se rendit à Kigoma, puis à Stanleyville, Matadi et Boma et il remit, le 17 février 1917 à La Palisse, contre reçu, «ses» Allemands à un lieutenant belge de gendarmerie.

Au lieu de passer un congé paisible, Gendarme rejoignit au front son régiment d'origine. Pas pour longtemps cependant, car en 1917, les Allemands en Afrique reprenaient vigueur et attaquaient les troupes alliées dans leur ancienne colonie. Il fut sollicité de rejoindre l'Afrique Orientale Allemande et, en août 1917, il prenait la tête d'un groupe de 1440 officiers et sous-officiers belges à bord d'un navire anglais qui quitta Plymouth pour Cape Town et Durban.

Le quatrième terme de Gendarme commençait en octobre 1917 à Dar-es-Salaam où il fut adjoint comme officier de liaison entre les Grands Quartiers Généraux belge et anglais.

Entre-temps, les Allemands, à la suite de la victoire du colonel Huyghe à Mahenge le 9 octobre 1917, avaient franchi la Rovuma et envahi le territoire portugais du Mozambique. Les Anglais remercièrent les Belges d'avoir empêché les troupes de von Wintgens de terminer victorieusement le raid audacieux que les Allemands avaient entrepris à travers leur ancienne colonie.

Les troupes de la Force Publique furent ramenées au Congo et Gendarme fut chargé d'organiser les lignes d'étapes jusqu'à Stanleyville, en vue de la démobilisation.

En juin 1918, alors que Gendarme se trouvait à Stanleyville, rive gauche, les Anglais envoyèrent un S.O.S demandant le secours des Belges. Que s'était-

il passé ? Les troupes de von Lettow s'étaient reformées au Mozambique où elles vivaient en se déplaçant perpétuellement, pillant au passage fermes et magasins pour survivre. Cette petite armée très aguerrie avait conservé suffisamment d'armes et de munitions pour constituer un danger en Afrique. Devant cette menace, le commandant Beernaerts avait dû reformer un bataillon qui traversa le lac Tanganyika vers Karema, car les Allemands avaient l'intention de marcher sur Livingstone, en vue d'y faire sauter le pont sur le Zambèze. Gendarme dut participer à la reconstitution des unités de la Force Publique, afin d'en refaire des troupes combattantes. C'est avec difficulté qu'on fit comprendre, le 13 novembre 1918, à von Lettow, que la guerre était déjà finie depuis deux jours, alors qu'il était en campagne pour venir menacer le sud du Katanga.

Jusqu'à la fin de 1919, Gendarme demeura à Stanleyville où il fut surtout occupé par la bureaucratie militaire. C'est alors qu'on lui attribua le commandement des troupes en Service territorial de la Province de l'Equateur, avec résidence à Coquilhatville. Il y resta jusqu'en septembre 1920 ; lors du passage par Coquilhatville du nouveau ministre des Colonies, Louis Franck, Gendarme demanda à rentrer en Belgique, afin d'y préparer une nouvelle mission de délimitation des frontières entre le Congo et l'Angola, pour laquelle il avait déjà été sollicité. Cette fois, il revint au pays par Boma et la ligne belge de navigation.

Son cinquième terme commençait en avril 1921. Arrivé par Southampton et Cape Town, il retrouva à Elisabethville le colonel Weber. En compagnie de ce dernier, il eut un entretien avec le gouverneur général Lippens qui leur fit part de ses directives ; Gendarme avait été nommé commissaire-adjoint de la Mission de délimitation de la frontière de l'Angola. Avec Weber, Gendarme partit en train jusqu'à Bukama, puis à pied se rendit vers Sandoa et Dilolo, où il prit contact avec les membres de la mission portugaise, composée d'officiers distingués et érudits.

Alors que les travaux atteignaient la région de Tshitatu, un télégramme arriva ainsi libellé : «le major Gendarme est nommé commissaire du gouvernement de sa Majesté le Roi des Belges et chef de la Mission anglo-belge de Délimitation de la frontière du Ruanda-Urundi».

Cette fois-ci, Gendarme descendit le Kasai et arriva à Albertville via Stanleyville et Kabalo. Après la traversée du lac Tanganyika, il retrouvait à Kigoma son adjoint le commandant Pierre, son personnel et les membres de la mission anglaise. Les travaux de la mission avancèrent régulièrement. L'action de Gendarme y fut efficace car, à son intervention, la

frontière fut modifiée de façon à ne pas amputer le Royaume du Ruanda d'une partie de son territoire.

Le 1^{er} mai 1924, Gendarme avait été promu lieutenant-colonel. Ayant terminé ses travaux, il rentra en congé en octobre 1924.

En avril 1925, il fut désigné pour remplacer le lieutenant-colonel Ermens, qui commandait la Force Publique. C'est ainsi que Gendarme exerça à Boma le commandement supérieur pendant le congé d'Ermens.

Dès le retour de ce dernier, il fut envoyé à Elisabethville pour prendre le commandement du 1^{er} groupement de la Force Publique.

En cours de voyage, il inspecta le camp d'instruction de Kongolo, le bataillon de la Niamba et la compagnie d'Albertville. Il arriva à Elisabethville en janvier 1926. Alors qu'il croyait pouvoir terminer son terme dans la capitale du Katanga, en juin 1926, un télégramme lui enjoignit de se rendre à Matadi pour y diriger les travaux d'études de l'éclusement du fleuve dans le cadre de la mission Van Deuren.

Gendarme établit son camp à Ango-Ango, près du Chaudron d'Enfer. Les études se prolongèrent jusqu'en avril 1927. Il fut effrayé de la témérité du projet qu'il jugeait impossible à réaliser avec succès, car il estimait qu'une partie du débit du Congo aurait fui au travers des schistes de l'Angola. Aussi il demanda à rentrer en Europe pour exposer ses vues au colonel Van Deuren. Ainsi s'achevait son sixième terme, mais sa carrière coloniale était loin d'être terminée.

En juin 1927, il repartait en qualité de commissaire du gouvernement de S.M. le Roi des Belges comme chef de la section belge de la Mission de Délimitation cadastrale de la frontière Katanga-Rhodésie. Il s'agissait d'une mission délicate où le talent diplomatique comptait autant, si pas davantage, que les qualités de géomètre. Il s'agissait d'établir un tracé précis alors que des intérêts importants des sociétés minières étaient en jeu.

Il faut savoir qu'en 1891, un protocole délimitant les frontières avait été établi entre les autorités britanniques et celles de l'Etat Indépendant du Congo sur des cartes très inexactes et incomplètes. On avait admis qu'à la sortie du lac Bangweolo, la frontière suivrait le méridien de Panta vers le sud jusqu'à la crête de partage des bassins du Congo et du Zambèze; or, la carte ayant servi à cette définition indiquait que le Luapula sortait à Panta en coulant vers l'ouest. En réalité, la rivière se dirigeait vers le sud selon un tracé sinueux recoupant plusieurs fois le méridien de Panta avant de prendre la direction de l'ouest. De plus, il était malaisé de déterminer sur le terrain la crête de partage des eaux du Congo et du Zambèze. Le tracé pouvait faire

attribuer à l'une ou l'autre société des gisements cuprifères exceptionnellement riches.

Il fallut, sur le terrain couvert de savane, créer une avenue dégagée, composée de tronçons de droites de 300 à 800 m de longueur, à l'extrémité desquels la frontière était matérialisée par des pyramides de pierres protégeant le repère précis constitué d'un tube d'acier. Des plans furent dressés au 1/10 000 en raccordant la frontière à la triangulation qui avait été établie de 1911 à 1913.

Cette mission dura cinq ans et Gendarme y consacra deux termes dont le dernier s'étendit de mai 1929 à septembre 1932. Les autorités officielles belges accueillirent ce travail dans l'indifférence, reprochant même à Gendarme qu'il avait coûté plus cher que le budget prévu par des fonctionnaires travaillant en chambre. Il eut la consolation de recevoir les félicitations du roi Albert et de Jean Jadot qui apprécièrent à leur juste valeur les efforts déployés par Gendarme sur le terrain pour mener à bien sa mission.

Par ordre du ministre des Colonies, il était mis fin à sa carrière coloniale et Gendarme était remis à la disposition de l'armée belge, à la date du 1^{er} janvier 1933. Il servit alors en qualité de lieutenant-colonel au 1^{er} Régiment des Grenadiers; il ne put en être nommé colonel, car il ne connaissait pas le néerlandais. Il prit alors sa retraite et fut promu général honoraire de la Force Publique.

Il se consacra alors à l'éducation de ses enfants, un garçon et une fille. Demeuré en Belgique pendant la durée de la deuxième guerre mondiale, il subit cette période comme une dure épreuve. Mais son cœur était resté attaché au Congo et il profita des loisirs forcés pour écrire trois livres de « Croquis congolais » parus en 1942 où il a raconté de nombreuses anecdotes marquées d'humour et pleines de folklore africain.

Il avait trouvé le séjour en Belgique si pénible et si décevant qu'à la fin de la guerre il partit s'établir avec sa famille au Brésil.

Mais le souvenir du Congo était ancré en lui, d'autant plus que sa fille s'était mariée et habitait à Elisabethville. Après vingt ans d'absence, il retourna s'établir avec sa femme dans la capitale du Katanga où tant de liens affectifs le rappelaient et où il retrouvait tant d'amis. C'était là sa vraie patrie.

Il y décéda le 7 janvier 1957, regretté par tous ceux qui l'avaient connu.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre royal du Lion; Officier de l'Ordre de Léopold; Officier de l'Ordre de la Couronne; Commandeur de l'Ordre du Christ du Portugal; Croix de guerre; Etoile de service, Médaille commémorative des campagnes d'Afrique, Médaille du Roi Albert, Médaille de la Victoire, Médaille commémorative de la Guerre, Médaille commémorative du Congo

(Etat Indépendant). Décoration commémorative du règne du Roi Léopold II.

28 mars 1983.

A. Lederer.

[M.L.]

Archives de l'ARSOM, fiche signalétique. — Archives de l'ancien ministère des Colonies, registre matricule, feuillet 5677. — *L'Essor du Congo*, 5.2.1953 et 8.1.1957. — *Le Soir*, 8.1.1957. — LEDERER, A. 1968. Olsen, F.W., In: *Biographie belge d'Outre-mer*, Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 6, col. 785-786.

GENDARME (Léopold Marie Edmond). Officier et Ingénieur (Liège, 30.1.1883 - Bruxelles, 14.5.1951). Fils de Constant et de Mussche, Eugénie; époux de Mortier, Estelle.

Pendant quatre ans, Edmond Gendarme fréquentait l'Ecole des Cadets, avant d'être admis le 15 octobre 1901 à l'Ecole royale militaire, section des armes spéciales; il fut nommé sous-lieutenant à l'Ecole d'Application le 22 novembre 1903 et versé à l'artillerie. Le 28 mai 1906, il fut désigné pour l'artillerie de forteresse d'Anvers.

Comme il avait sollicité de servir au Congo belge, selon la formule consacrée, il fut détaché provisoirement à l'Institut cartographique militaire le 7 décembre 1906.

Arrivé à Boma le 28 mars 1907, il fut mis en stage à la Compagnie d'Artillerie et du Génie; le 19 octobre 1907, il fut nommé juge suppléant au tribunal de Boma et promu au grade de lieutenant de la Force Publique à la date du 23 novembre 1907. A partir du 28 février 1909, Edmond Gendarme commanda la Compagnie d'Artillerie et du Génie; considéré comme excellent officier, le 16 octobre 1909, il reçut le commandement du fort de Shinkakasa et il demanda même à prolonger d'un an son terme de service, ce qui lui fut accordé vu sa bonne santé et ses excellents états de service.

Malheureusement, il abusa de la liberté relative dont il jouissait au fort de Shinkakasa, ce qui lui vaudra quelques désagréments avec l'autorité et certains de ses collègues. Dans l'intérêt du service, il fut déplacé au service des Travaux publics du district de Léopoldville à la date du 30 janvier 1910. Cependant, Gendarme dut redescendre à Boma en avril 1910, car il avait été désigné comme expert dans un différend jugé au tribunal de Boma; de plus, ayant eu des accrocs de santé, il préférait les soins prodigués à Boma.

Déjà en mars 1910, on avait estimé que sa présence dans le district de l'Uele serait plus utile qu'aux Travaux publics de Léopoldville, car à cette époque, on devait rapatrier de l'Enclave de Lado 33 canons et 4 mitrailleuses, ce qui représentait le tiers du matériel d'Artillerie du Congo belge. Sa santé

s'étant rétablie, il quitta Boma le 28 avril 1910 pour le Haut-Congo.

Le commandant Duvivier trouvait d'ailleurs discutable d'envoyer aussi loin un officier à qui il restait moins d'un an de terme à accomplir, car le voyage aller-retour dans les Ueles prenait déjà 150 jours; mieux aurait valu l'affecter à nouveau aux Travaux publics à Léopoldville. Quoi qu'il en soit, Gendarme partit pour le district de l'Uele où il rendit de bons services; à Dungu, il s'est bien occupé du matériel d'artillerie de passage; ensuite il a été détaché au secteur de la Buéni pour réorganiser le territoire du chef Boyia.

Mais à nouveau, Gendarme connut des ennuis de santé, car il ne supportait pas les longues marches; le 11 février 1911, il était de retour à Boma pour recevoir les soins que réclamait son état. Officiellement, il aurait dû rester au Congo jusqu'au 28 mars 1911; cependant, on l'autorisa à prendre le bateau du 7 mars pour rentrer en Europe.

Pendant son congé, il se maria; le vice-gouverneur Ghislain intervint dès juillet 1911 pour demander son retour au Congo. Cependant, Gendarme sollicita de pouvoir rester au pays jusqu'en novembre, afin d'acquiescer le brevet d'ingénieur-électricien, qui serait exigé pour exercer le commandement du fort de Shinkakasa qu'il espérait recevoir. Mais le Ministre estima qu'il valait mieux qu'il serve quelque temps en Belgique avant son retour au Congo, ceci par mesure disciplinaire, suite aux incidents qui avaient conduit à son affectation au district de Léopoldville.

Promu au grade de lieutenant de l'Armée belge, il prit rang dans ce grade à la date du 25 décembre 1910 et il rentra à son régiment d'Anvers le 31 mai 1911, pour passer au régiment d'artillerie de forteresse de Liège à la date du 23 décembre 1913. Son séjour à ce régiment ne fut pas bien long, car il était affecté à la 8^e Brigade d'Artillerie le 23 février 1914 et c'est avec cette unité qu'il combattit dès le début de la guerre 1914-1918.

Lors des combats de repli de l'Armée belge derrière l'Yser, Edmond Gendarme fut blessé le 17 octobre 1914 au combat de Keyem, près de Dixmude. A ce moment, il commandait une batterie et était noté comme un excellent officier s'étant fort bien comporté au cours des engagements contre l'ennemi. A peine guéri, il reprit sa place au front. Sa conduite au feu lui valut d'être nommé capitaine en second à la date du 29 novembre 1914 et promu capitaine-commandant le 30 mars 1916. Il participa pendant plus de deux ans à la longue guerre de tranchées, avant d'être désigné, le 2 janvier 1917, pour le 1^{er} régiment d'artillerie lourde. Ensuite, le 17 novembre 1917, il fut désigné pour le Centre

d'Instruction d'Artillerie et allait être affecté, le 27 octobre 1918, au dépôt des équipages.

Il fut pensionné le 29 décembre 1918 et promu major honoraire de réserve le 10 juillet 1920. Il vécut ensuite à Bruxelles, où il mourut le 14 mai 1951.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold II ; Officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre de la Couronne avec glaives ; Etoile de service ; Croix militaire de 1^{re} classe ; Médaille Commémorative du Centenaire ; Croix du Feu.

11 mars 1893.

[M.L.]

A. Lederer.

Sources : Archives de l'ARSOM, fiche signalétique — Archives de l'ancien Ministère des Colonies, fiche matricule 5672 et dossier Gendarmerie, Léopold Marie Edmond — Musée royal d'Histoire militaire, matricule 14050.

GERVAIS (*Edmond*), Officier (Bruxelles, 8.6.1870 - Ixelles, 17.6.1954). Fils d'Antoine et de Semail, Marie.

Edmond Gervais entra à l'armée le 14 octobre 1885 et il servit au 3^e régiment des chasseurs à pied. Gravissant les rangs de la hiérarchie, il fut nommé sous-lieutenant le 26 juin 1895 et versé au 1^{er} régiment des chasseurs à pied. Mais il n'y resta pas bien longtemps, car il demanda à partir au Congo où les dirigeants de l'Etat Indépendant avaient entrepris une lutte sans merci pour expurger d'Afrique les trafiquants d'esclaves. Les officiers de la Force Publique y jouaient un rôle primordial et leurs actions enthousiasmaient la jeunesse éprise d'idéal.

Le 6 octobre 1895, Gervais quitta Anvers pour arriver à Boma le 1^{er} novembre. Là, il est désigné pour le district des Stanley Falls où il arrivait le 13 janvier 1896. Il est affecté provisoirement à cette zone, mais, après dix jours, il est désigné pour la zone de Riba-Riba, passe par Ponthierville le 26 janvier et arrive à Lokandu le 7 février 1896, où il est chargé du commandement de ce territoire. Il s'agissait d'une région d'où les trafiquants d'esclaves arabisés avaient été chassés depuis deux ans et demi, mais à proximité de laquelle les révoltés de Lulua-bourg semaient le désordre et s'en prenaient aux populations ralliées à l'Etat Indépendant du Congo. Aussi la Force Publique avait entamé la lutte contre les farouches Batetela révoltés.

Le 6 novembre 1895, le commandant Michaux avait remporté une victoire contre les mutins, et on la croyait définitive. Lorsque le gouverneur général Wahis partit en tournée d'inspection dans les territoires récemment pacifiés, le 6 septembre 1896, le sous-lieutenant Gervais fut attaché à sa personne. Le 1^{er} août 1896, Michaux avait reçu ordre de re-

joindre le vice-gouverneur général Dhanis, en vue de coopérer à la grande expédition projetée en direction du Nil. Au passage à Nyangwe, il apprit que les mutins se dirigeaient vers Ngandu. Le 26 octobre 1896, le gouverneur général Wahis investit Michaux du commandement des opérations contre les révoltés ; tous les postes furent alertés et trois colonnes de la Force Publique convergèrent vers Kolomoni, où se trouvaient déjà Swensson et ses hommes. Gervais faisait partie de la colonne arrivant de Lusambo sous le commandement de Michaux. Le 8 novembre, Michaux donna l'ordre de se porter à l'attaque des révoltés ; à Bena-Kapwa, le 12 novembre à 3 heures du matin, les troupes de la Force Publique furent réveillées par les coups de feu des mutins sur leur campement. Il y eut un furieux combat à l'issue duquel les révoltés se dispersèrent dans toutes les directions. La colonne de Michaux avait éprouvé de très grosses difficultés de ravitaillement dans un pays dévasté par les révoltes. Leur poursuite se prolongea jusqu'au 18 janvier 1897.

Après cette action militaire, Gervais retourna prendre le commandement du territoire de Lokandu où il fut promu lieutenant le 1^{er} juillet 1897. Malheureusement, atteint de gastrite chronique, il dut quitter son poste sur avis médical le 12 janvier 1898 ; il était de passage à Boma le 12 février pour s'embarquer le 24 février et être de retour à Anvers le 23 mars.

Après huit mois de congé, il repartit pour le Congo, ayant été nommé capitaine à la date du 2 novembre 1898. Il arrive à Boma le 25 novembre 1898, est désigné pour la Province Orientale où il est chargé du commandement du territoire de Ponthierville.

A la date du 25 avril 1899, il est promu capitaine-commandant de 2^e classe. Hélas, il souffrit à nouveau de catarrhe gastrique chronique et dut retourner au pays ; s'embarquant à Boma le 25 juin 1899, il était de retour à Anvers le 18 juillet 1899.

Après quelques mois de repos, il reprit du service à son ancien régiment, avec le grade de capitaine.

En 1900, moment de la révolution des Boxers, Gervais fut désigné pour faire partie de l'expédition belge en Chine ; mais elle ne partit pas à cause de l'opposition de Guillaume II.

Resté très attaché au Congo, il suivait toujours le développement de la colonie. Lors de la fondation de l'Ecole coloniale à Bruxelles en 1903, Gervais y fut nommé professeur tout en continuant son service à l'armée belge ; il y enseignait l'histoire de l'Etat Indépendant du Congo, l'organisation administrative et la politique indigène. Le 25 décembre 1913, il était nommé capitaine-commandant de l'armée métropolitaine et se trouvait à la disposition de l'Insti-

tut cartographique militaire. Le 26 avril 1915, il est en non-activité pour infirmités temporaires et pensionné le 29 mars 1919.

Ce n'est que le 16 novembre 1938 qu'il fut promu major honoraire, mais il poursuivit son enseignement à l'Ecole coloniale dont il devint le directeur le 1^{er} avril 1921; il fut admis à la pension en juillet 1935, et décéda à Ixelles le 17 juin 1954.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre royal du Lion; Officier de l'Ordre de Léopold; Officier de l'Ordre de la Couronne; Croix militaire de 1^{re} Classe; Etoile de service du Congo; Médaille commémorative du Congo; Chevalier de l'Etoile africaine; Médaille du règne de Léopold II; Médaille du Centenaire.

5 février 1984.

[A.D.]

A. Lederer.

Sources : Fiche signalétique de l'ARSON — FLAMENT, F. 1952. La Force Publique de sa naissance à 1914. *Mém. Instit. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. polit., coll. in-8°. 27 (1) : 371-378. — Les Vétérans coloniaux, *Rev. congolaise illustrée* (Bruxelles), août 1954, 25 (8), p. 36. — *La Tribune Congolaise* (Anvers) 30 juillet 1935, 34^e an. (n° 10), p. 2. — JANSSENS & E. CATEAUX, A. 1911. Les Belges au Congo, Anvers, 2 : 424-425.

GHINSTE (Van de) (*René Louis Hubert Pierre*), Lieutenant-Colonel, Commissaire général au Congo belge (Diest, 1.7.1885 - Bruxelles, 6.12.1963).

Le commissaire général René Van de Ghinste peut à bon droit être appelé le fondateur de Bukavu sur le lac Kivu : en 1913, le district de Stanleyville de l'ancien Congo belge fut érigé en Vice-Gouvernement général de la Province Orientale par arrêté royal; le district du Kivu fut créé et en fit partie.

Le premier titulaire en fut le jeune sous-lieutenant Van de Ghinste, promu pour la circonstance chef de Secteur (volontaire au régiment des carabiniers en 1901, sous-lieutenant au 2^e régiment de ligne en 1911).

Il prit possession de son poste, Rutshuru au nord du lac, après un long voyage de plus de 4 mois via Boma, Stanleyville, Kasongo, Kabambare, Baraka, Uvira et Bukavu.

La guerre ayant éclaté, ses fonctions civiles furent interrompues. Il fit la campagne de l'Est africain avec la Force Publique, livrant combat à Kisenyi le 4 octobre 1914, exerçant ensuite les fonctions de lieutenant adjoint au commandant du groupe 3 des troupes du Nord, puis quand se déroula l'expédition offensive dans l'Est africain allemand, celles d'adjudant-major au 3^e Régiment de la Brigade Nord. Durant l'occupation de la zone confiée aux Belges, il fut chargé spécialement de l'administration de l'importante localité de Tabora.

La campagne et la guerre prirent fin. Devenu capitaine, René Van de Ghinste reçut un congé en 1917 et revint occuper son poste du Kivu en 1918: il

fut nommé successivement commissaire de District adjoint le 1^{er} janvier 1919, commissaire de District de 2^e classe le 1^{er} juillet 1922 et commissaire de District de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1924.

La fondation de Bukavu, choisi comme chef-lieu du district du Kivu, grâce à son insistance auprès du commissaire général (futur vice-gouverneur général) Moeller, date de 1926. L'inauguration à laquelle il présida eut lieu le 1^{er} juillet 1926, quarante-et-unième anniversaire de la fondation de l'Etat Indépendant du Congo.

Le premier soin du commissaire de District Van de Ghinste fut d'ouvrir le pays aux moyens de communications modernes: il entreprit la construction de routes à « escarpement » pour relier le lac Tanganyika au lac Kivu et réalisa en 1925 la première liaison automobile du Kivu en parcourant la route parallèle à la Ruzizi qu'il venait d'ouvrir. Il n'en resta pas là et la pénétration dans l'intérieur de ce pays très accidenté fut son œuvre.

Le plus dur fut accompli dans la lave au nord du lac entre Goma et Rutshuru. Ce fut le point de départ d'une extraordinaire entreprise d'assainissement et de mise en valeur.

Les pionniers de la culture du café furent les Pères Blancs, dont la première installation remontait à 1911, et quelques colons.

La création du Comité national du Kivu, de la Compagnie des Grands Lacs et des Parcs nationaux au nord du lac Kivu, et d'autres institutions qui contribuèrent à l'essor du pays, remonte à cette époque de grande activité.

Une brillante promotion vint couronner la carrière de René Van de Ghinste quand il fut nommé commissaire général le 20 octobre 1928; il exerça ses fonctions à Stanleyville (Kisangani) jusqu'en 1932 puis reentra définitivement en Belgique.

Il eut la joie de revoir son cher Kivu en 1953 à l'occasion du festival du Kivu auquel il assista comme invité et hôte d'honneur.

Il était resté dans les cadres de réserve de l'armée belge qu'il quitta avec le grade de lieutenant-colonel.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de la Couronne; Officier de l'Ordre de Léopold; Croix militaire; Croix de guerre avec palme pour citation avec deux palmes supplémentaires; Médaille commémorative de la campagne d'Afrique; Médaille de la campagne 1914-1918; Croix de Feu; Médaille commémorative de l'Indépendance nationale; Médaille militaire de bronze de l'Ordre d'Orange-Nassau.

20 mai 1980.

[P.S.]

M. Willaert.

GODDING (*Robert Georges Constant*), Avocat, Membre du Conseil colonial, Sénateur, Ministre des Colonies (Anvers, 8.11.1883 - Léopoldville,

6.12.1953). Fils d'Auguste Théodore et de Casteels, Joséphine.

Né à Anvers le 8 novembre 1883, d'une famille anversoise, Robert Godding fit de brillantes études à l'Athénée d'Anvers, puis à l'Université Libre de Bruxelles. Il conquiert, le 14 juillet 1908, le diplôme de docteur en droit et s'inscrit comme stagiaire au barreau d'Anvers, le 3 octobre de la même année. Il eut comme patron Louis Franck. A la date du 11 novembre 1911, il fut inscrit au tableau de l'Ordre.

Robert Godding devint ensuite le collaborateur et l'ami du bâtonnier Charles Bauss, dont il épousa la fille Hélène, en 1912.

En 1914, il s'engagea comme volontaire de guerre. Il fut attaché notamment en qualité de conseiller juridique près l'armée britannique à Poperinge, fonction qu'il poursuivit à l'armistice près le gouverneur militaire de la province d'Anvers. L'octroi de la chevalerie de l'Ordre de la Couronne et de la Croix de Guerre avec palmes témoigne des services qu'il rendit.

En 1919, Robert Godding quitta le barreau et se consacra aux affaires coloniales. Le Conseil de l'Ordre l'admit à l'honorariat, le 4 décembre 1935.

Nommé membre du Conseil Colonial le 23 mars 1932, il dut bientôt abandonner cette fonction, ayant été élu sénateur à la fin de la même année.

Une bonne partie de sa vie fut en effet consacrée à la politique. Fils d'un conseiller communal libéral d'Anvers, Robert Godding était lui-même un libéral convaincu. En 1902, avec ses amis Edouard Pecher, Richard Kreglinger, Louis Joris, Eric Sasse, il fonda la « Ligue de la jeunesse libérale » (dont il devint par la suite le président) qui fournit au pays nombre de mandataires et chefs libéraux. Il fut également secrétaire de la « Ligue démocratique et progressiste » d'Anvers.

De 1902 à 1912 il consacra le meilleur de ses efforts à la propagande libérale dans les campagnes.

Cette activité sur le plan politique l'amena à être élu, en 1932, comme sénateur provincial libéral d'Anvers. Il fut réélu successivement en 1936 comme sénateur de l'arrondissement d'Anvers, en 1939 comme sénateur provincial d'Anvers et en 1946 comme sénateur de l'arrondissement d'Anvers. Il resta au Sénat jusqu'en 1949, lorsqu'il décida de quitter la vie politique.

Dès le début, il fut membre de la Commission des Finances et de la Commission des Colonies (puis vice-président de celle-ci), ainsi que de la Commission des naturalisations. Sa participation aux travaux du Sénat fut très active, ainsi qu'en fait foi la liste des propositions de loi dues à son initiative et des

rapports qu'il présenta. A signaler tout particulièrement, son dernier et important rapport sur le projet de loi approuvant le traité intervenu entre la Belgique et l'O.N.U., relatif à l'accord de tutelle sur le Ruanda-Urundi.

Ces rapports, ainsi que les nombreuses interventions qu'il fit lors des débats parlementaires, témoignent d'une connaissance approfondie du sujet traité, de clarté et de précision dans la forme. Il savait ne jamais manquer à la courtoisie dans la discussion.

L'orientation de sa carrière vers les problèmes de l'Afrique centrale se dessina dès le début de sa collaboration à l'une des plus anciennes maisons de commerce d'Anvers, la firme G. & C. Kreglinger. C'est ainsi qu'en sa qualité d'administrateur délégué de la S.A. de Cultures au Congo belge, il entreprit dès 1924 de nombreux voyages d'études au Congo et dans l'Est africain.

Il fut nommé en 1926 membre du Comité de direction de la Régie des Plantations de la Colonie, puis membre du Comité de direction de l'Institut national pour l'Etude agronomique du Congo belge (INEAC). Le 4 avril 1938, il succédait à son oncle Louis Franck comme président du Conseil d'administration de l'Université coloniale (le futur Institut universitaire des Territoires d'Outre-Mer, ou INUTOM).

En mai 1940, Robert Godding suivit le gouvernement à Bordeaux. Il était convaincu que l'armistice français n'empêchait pas la poursuite de la guerre par la Grande-Bretagne et que le Congo y participerait. Il parvint, avec sa femme et ses cinq enfants, à s'embarquer à Lisbonne pour la colonie.

Il y résida jusqu'après la guerre et sa maison de l'avenue Strauch, à Léopoldville, fut très vite un centre de ralliement de ceux qui, au Congo, s'opposaient à l'attentisme et au neutralisme. Il milita activement pour une participation du Congo à l'effort de guerre des Alliés. Durant toute la guerre, il collabora étroitement avec le gouverneur général Pierre Ryckmans, en assumant notamment la présidence de diverses commissions. Tout en demeurant fort discret, il eut une heureuse action sur la vie administrative du Congo.

C'est à l'initiative de Robert Godding que fut ouverte une souscription dont le produit de 44 millions, atteint en peu de mois, permit au Congo d'offrir à la Grande-Bretagne 44 avions de combat « Spitfire » qui furent mis à la disposition des escadrilles belges. C'est lui également qui lança l'idée de l'envoi, à partir du Portugal, de vivres en pays occupé. Un très grand nombre de ces colis purent ainsi être expédiés.

Lors des événements qui conduisirent, à Brazzaville, au ralliement de l'Afrique Equatoriale Fran-

çaise au général de Gaulle, Robert Godding joua un rôle qui fut reconnu par sa promotion à la dignité de Grand officier de la Légion d'Honneur.

Rentré du Congo en septembre 1944, il fut chargé en mars 1945 par le premier ministre Achille Van Acker d'une mission d'information au Congo pour y préparer le voyage d'une délégation parlementaire.

C'est à Léopoldville que, le 2 août 1945, Robert Godding apprit que le Prince Régent lui confiait le portefeuille des Colonies. Il fut à la tête de ce ministère jusqu'au 20 mars 1947 — avec une interruption de trois semaines du 13 au 31 mars 1946 (durant laquelle M. Craeybeckx assumait les responsabilités de ce portefeuille dans le cabinet Spaak).

Parmi les idées directrices de sa politique durant cette période, on perçoit une tendance à harmoniser les intérêts légitimes des Blancs établis au Congo avec les intérêts primordiaux des indigènes. Il déclara d'emblée qu'il entendait être non pas seulement le ministre des Colonies de Belgique, mais aussi le ministre de la Colonie en Belgique.

Dans le domaine administratif, il visait à réaliser une décentralisation entre le Département et le Gouvernement général, et une décentralisation des services au Congo même. Il n'eut pas le temps d'achever cette opération, qui se heurta d'ailleurs d'emblée à l'opposition de l'administration métropolitaine, qui voyait d'un mauvais œil l'installation en Afrique même de certains leviers de commande.

Dans le domaine économique, il pratiqua une politique hardie de valorisation des ressources du Congo. Il contribua, au mieux des intérêts du Congo et de la Belgique, à l'approvisionnement de la métropole et à la reprise de sa vie économique.

Dans le domaine social, on ne saurait passer sous silence les nombreux arrêtés et décrets pris en faveur des employés blancs, en vue de les assurer contre les accidents de travail et l'invalidité, créant en leur faveur un système complet de pensions de vieillesse. Il créa une commission pour réviser le Décret sur le contrat d'emploi. Il apporta de substantielles améliorations à la situation matérielle des vétérans coloniaux, des veuves et des orphelins.

Une «Commission des mulâtres» fut instituée. Ses travaux aboutirent à faire reconnaître aux mulâtres l'action en recherche de paternité, ou, lorsque celle-ci s'avérait impossible, une action alimentaire.

Il introduisit au Congo une législation sociale en faveur des travailleurs indigènes; les syndicats furent autorisés, des conseils d'entreprise créés.

Il prépara la création du Fonds du Bien-Être Indigène (FBEI) auquel il fit allouer comme dotation une somme de 2 milliards de francs provenant du remboursement par l'Etat belge des avances fai-

tes par le Congo, pendant la guerre, pour la défense nationale.

Il prépara également la création de l'Institut de Recherche scientifique en Afrique centrale (IR-SAC). Les arrêtés créant le FBEI et l'IRSAC étaient prêts à être signés lorsqu'il quitta le ministère des Colonies.

Le sort des colons européens lui tenait particulièrement à cœur. Pendant 30 ans, il avait en effet suivi au Congo les efforts de ceux qui devaient vivre du produit de leurs initiatives personnelles et courir le risque d'une existence que personne ne leur assure. Il réunit à Bruxelles une «Commission du colonat», où siégeaient des représentants des colons. Malgré toute la sollicitude qu'il leur témoignait, et son projet d'une intervention de l'Etat pour leur permettre de surmonter le cap des premières années, il précisait cependant comme suit sa pensée dans un discours au Sénat le 7 novembre 1945, alors qu'il était ministre des Colonies:

«Je ne voudrais pas cependant créer à ce sujet des illusions. Il ne faut pas croire que n'importe qui, même s'il n'a pas réussi en Belgique, ou surtout parce qu'il n'a pas réussi en Belgique, peut aller au Congo et, comme on l'a dit avec humour, aller regarder travailler les nègres et faire fortune en quelques années. Ce Congo-là, s'il a jamais existé, ce dont je doute, est loin derrière nous. Pour réussir au Congo, il faut de la santé, de l'intelligence, de l'endurance, des qualités d'initiative, de l'ardeur au travail et ce que j'appellerai l'acceptation du risque».

Les deux réalisations qui lui tinrent le plus à cœur furent l'institution, dans les grands centres, de l'enseignement officiel laïc pour les enfants européens et assimilés (qui fut l'amorce de l'enseignement officiel laïc pour autochtones réalisé par le ministre Buisseret) et l'octroi de subsides pour l'enseignement, avec garanties quant aux conditions techniques et pédagogiques, aux missions chrétiennes de toutes confessions, les mettant ainsi sur pied d'égalité.

Lorsque R. Godding quitta le ministère des Colonies en 1947, des établissements d'enseignement à tous les degrés, avec section d'Athénée, avaient été ouverts à Léopoldville, Elisabethville, Costermansville (Bukavu) et Jadotville; la création d'établissements semblables était décidée à Stanleyville et, pour l'enseignement primaire seul, à Matadi.

Le 18 avril 1947 il fut nommé président de l'INEAC.

Il ne se représenta plus aux élections de 1949.

Ayant (enfin) abandonné la politique, il se consacra désormais presque exclusivement aux activités coloniales.

Durant les dernières années de sa vie, il résidait tantôt dans sa propriété de Kapellen, près d'Anvers, tantôt dans la maison qu'il avait fait construire à Mulengezi, près de Bukavu.

D'une grande courtoisie, Robert Godding n'était cependant pas facile à pénétrer, et beaucoup pouvaient se tromper dans le jugement qu'ils portaient sur lui. Il excellait à cacher ses émotions, à conserver une vie intérieure intense qu'il sépara toujours de son activité publique. Celle-ci fut toujours inspirée et conduite par un cœur généreux et par un souci élevé du devoir. Libre-penseur, il n'en restait pas moins tolérant. Il rejetait toute forme de dictature. La primauté de l'individu restait pour lui essentielle. Esprit ouvert, curieux de tout expérimenter, sachant à l'occasion manier l'humour, il appliquait à la lettre les principes de ce libéralisme humaniste qui guida toutes ses actions.

Distinctions honorifiques : Grand-officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre de l'Etoile Africaine ; Chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme ; Croix de guerre 1914-1918 avec palme ; Grand officier de l'Ordre de la Légion d'Honneur ; Commandeur de l'Ordre d'Orange-Nassau ; Commandeur de l'Ordre du British Empire.

Propositions de loi de R. Godding : (1936/37) relative à la publication des lois ; (1935/36 et 1936/37) abrogeant et modifiant certaines dispositions des lois coordonnées relatives aux impôts sur les revenus ; (1939/40) abrogeant l'article 32 de l'arrêté royal du 4 janvier 1940 relatif à la perception des droits d'enregistrement, de greffe et de timbre et à la tenue des registres dans les greffes ; (1939/40) instituant les grades et diplômes scientifiques de candidature et de licence en sciences coloniales et administratives ; (1939/40) modifiant en faveur des mobilisés les dispositions régissant la taxe de roulage ; (1944/45) instituant une commission chargée d'examiner le cas des intéressés qui n'ont pas fait la déclaration des billets de banque détenus par eux dans le délai prévu par l'arrêté-loi du 6 octobre 1944 ; (1947/48) complétant les articles 35 et 52 de l'arrêté du Régent du 12 septembre 1946 et l'article 2 de l'arrêté du Régent du 14 septembre 1946 coordonnant les lois relatives à l'assurance en vue de la vieillesse et du décès prématuré.

Rapporteur : du projet de loi autorisant le ministre des Colonies à contracter un emprunt garanti par l'Etat belge ; des comptes généraux et budgets du Congo belge (des années 1908 à 1938) et du Ruanda-Urundi (des années 1920 à 1938) ; du projet de loi relatif à la revision temporaire et à la résiliation des baux commerciaux ; de projets de loi accordant la naturalisation ; du projet de loi relatif aux sociétés belges exploitant en Russie ; du projet de loi relatif aux impôts sur les revenus ; de projets de loi relatifs à diverses pensions ; du projet de loi relatif à l'importation des céréales ; du projet de loi relatif à un emprunt de la ligue des familles nombreuses ; du projet de loi portant suppression de la contribution nationale de crise à partir du milieu de l'année 1937 ; du budget des voies et moyens pour l'exercice 1940 ; du projet de loi concernant les accises et les douanes ; du projet de loi approuvant le traité intervenu entre la Belgique et l'O.N.U. relatif à l'accord de tutelle sur le Ruanda-Urundi.

Articles publiés dans la presse du Congo belge, pendant la guerre 40-45 : Du gouvernement du Congo belge (suite de plusieurs articles). — De l'administration du Congo belge. — Organisation de la participation des colonaux au gouvernement et à l'administration de la Colonie. — L'index. — La place de la France en Europe. — L'Union Anglo-Belge du Congo. — Un parlement africain (= celui du Nigeria). — Le Congo en 1943 — et après. — La Préparation aux carrières coloniales. — Nos relations avec l'Union Sud-Africaine. — Franc congolais et franc belge.

Discours et articles : De liberale partij, «nationale» partij, *De Vlaamsche Gids*, nr 6, maart 1935, pp. 241-258 ; overdruk door Boekdrukkerij Van Uffelen & Delagarde, 20 pp. (1935). — Pour la vie

moins chère : Une nouvelle politique automobile, Imifi, Bruxelles, 38 pp. (1935). — Les plantations de palmiers à huile de la Société anonyme de Cultures au Congo belge (en collaboration avec V. GOOSSENS). In : Comptes rendus et rapports du VII^e Congrès international d'agriculture tropicale et subtropicale (septembre 1937), Paris, pp. 61-64. — La position du parti libéral, *L'Indépendance belge*, 15.3.1939. — Au balcon ? (Il faut constituer une armée nationale belge. Où ? au Congo), *L'Avenir colonial belge* (Léopoldville), 7-8.12.1941, pp. 1 & 2. — In the Belgian Congo, *Belgium*, 16.1.1942, n° 20, pp. 3-7. — A «Spitfire» subscription in the Belgian Congo, *Belgium* (New York) 16.4.1942, pp. 106-108. — Angleterre et Belgique à travers les âges (Discours prononcé à la séance constitutive de l'Union anglo-belge), *Le Courrier d'Afrique* (Léopoldville), 30.7.1943, p. 6. — Au sujet du ravitaillement de la Belgique (Familial, besoins de la colonie), *L'Avenir colonial belge* (Léopoldville), 31.7.1943, p. 2. — L'envoi de colis à nos familles en Belgique, *Centre Afrique* (Costermansville), 19.8.1943, p. 10. — Le Congo belge (Radio Belgique, Londres, 22.9.1943), *Inbel* (Londres), 28.9.1943, n° 174, pp. 9-10. — La vie au Congo. Légende et réalité, *La Belgique indépendante* (Londres), 7.10.1943, p. 7. — Réformes à apporter au gouvernement de la colonie après la guerre (Exposé fait devant l'Union des anciens étudiants de l'U.L.B. à Léopoldville, le 22.12.1943), *Rev. Univ. Libre Bruxelles* (Léopoldville), pp. 5-20 (1944). — Le Congo en 1943 et après, *Le Courrier d'Afrique* (Léopoldville), 21.4.1944, p. 4. (Traduction d'un article paru en anglais dans *Message*). — La reprise de l'envoi de colis en Belgique (Radio Congo Belge), *Le Courrier d'Afrique* (Léopoldville) 2.5.1944, p. 4. — L'impôt sur les bénéfices exceptionnels, *Le Courrier d'Afrique*, (Léopoldville), 30.31.8.1944. — Nouvelle brigade du Corps expéditionnaire (Télégramme à M. Huysmans, président de l'Office parlementaire, à Londres, signé Godding, Van Remoortel, Belpaire, Brennez, Caprasse), *Le Courrier d'Afrique*, 3-4.9.1944, p. 4. — La Commission pour le ravitaillement de la Belgique, *L'Avenir colonial belge* (Léopoldville), 14.9.1944, p. 2. — Interview : Le Sénateur R. Godding parle du Congo Belge, *L'Echo du Katanga* (Elisabethville), 7.11.1944, pp. 1 et 4. *Le Courrier d'Afrique* (Léopoldville), 4.11.1944, p. 4. Extrait de *La Dernière Heure* (Bruxelles), 27.9.1944. — La préparation aux carrières coloniales, *Congo Belge* (Léopoldville), 1944, pp. 52-54. — Congo 1944, *Le Matin* (Anvers), 22.11.1944. — Le Congo en guerre, *Le Soir Illustré*, n° spécial (Noël 1944), 16 pp. — L'effort de guerre du Congo, *Rev. Militaire belge*, 30.1.1945. — Conférence sur le Congo belge, (Univ. Libre Brux., février 1945). — Discours prononcé à Anvers, à l'arrivée du premier navire apportant du ravitaillement du Congo (mars 1945). — Assistance sociale au Congo (Conférence à l'Ecole de service social d'Anvers, 25.10.1945). — Conditionnement d'air au Congo, assemblée plénière, 31.10.1945, *Bull. séanc. Inst. r. colon, belge*, 16 (3) : 520-525 (1945). — Discours prononcé devant le Parti libéral d'Anvers (4.11.1945). — Conférence sur le Congo, (Ecole de Service Social à Bruxelles, 13.11.1945), 12 pp. — Discours prononcé à l'occasion de la Manifestation R. Godding à Anvers, le 30.11.1945 (Une partie de ces discours a fait l'objet d'un tiré à part sous le titre «Epître aux conservateurs intelligents»). — Conférence sur le Congo, (Université Libre de Bruxelles, 10.12.1945), 20 pp. — Conférence sur le Congo, (Barreau de Charleroi, 22.12.1945), 43 pp. — Allocution adressée à la Cogésy, qui menace de faire grève (or, le décret sur les pensions est pris). Décembre 1945. — Articles publiés en vue des élections du 17.2.1946 : — «Ten strijde» ; — «Twee soorten van politiek» (op het gebied van lonen en salarissen) ; — «Soviets : vrijheid, democratie en gelijkheid?» ; — «Een woord aan de landbouwers» (8.2.1946) «Waarover gaat het?» (in deze kiesstrijd). N.I.R., 2.5.1946 ; — «De socialisten en wij» (*De Nieuwe Gazet*). — Allocution prononcée à la séance d'installation de la Commission de l'INEAC (25.5.1946). — Discours prononcé au Cercle Royal Africain (1.7.1946). — Une interview du Ministre des Colonies. Préoccupations principales, *Agence économique et financière* (Bruxelles), 17-18.8.1946, p. 1. — Sénat : discussion du budget métropolitain des Colonies : réponses aux questions du sénateur Van Remoortel, rapporteur. 29.10.1946, 29 pp. — Administration of the Belgian Congo (Conférence au «Royal Institute of International Affairs» (Londres, King's College, 15.11.1946). In : Colonial Administration by European Powers, pp. 40-67 (1947). — Sénat : discours pour le budget des colonies : réponses aux interpellations. Novembre 1946, 51 pp. — Chambre des représentants : discussion du budget métropolitain des Colonies : réponses aux interpellations. 5.12.1946, 41 pp. — Aspects de la politique économique et sociale du Congo belge (Conférence faite à la Société royale de Géographie d'Anvers, 16.12.1946). — Aspekten van de economische en sociale politiek in Belgisch Kongo (Conférence faite à l'Université de Gand le 19.12.1946, à l'initiative du «Koloniaal Universitaire Studiekring» et de «Hoger Onderwijs voor het Volk»). Publié dans *Kongo-Overzee*, 12-13 (1946-47), De Sikkal, Antwerpen. — Article sur le Congo de 1937 à 1947. «Ten eventful years», In : *Encyclopedia*

Britannica. 6.1.1947. — Discours à l'exposition « Le Congo en guerre », (Bruxelles, 10.1.1947). — Conférence à l'Institut Agronomique de l'Etat à Gembloux, 4.2.1947. — Sénat: discours relatif au projet de loi contenant le budget des recettes et dépenses extraordinaires. 1.7.1947. 10 p. — De ekonomie van Belgisch Kongo (Discours prononcé à la Foire commerciale d'Anvers, 4.11.1947). — Sénat: Interpellation au Ministre des Colonies concernant l'enseignement officiel pour enfants européens au Congo (11.6.1948), 25 pp. — Commission de l'INEAC: allocution du président (23.9.1948). — Un arbre de boisement intéressant pour les régions d'altitude du Congo: *L'Eucalyptus grandis* (Hill) Maiden, *Bull. agr. Congo belge*, 39 (1948-4): 863-868. — Conférence sur le Congo (Foyer populaire de St Gilles, 16.10.1948). — Discours de rentrée à l'Université Coloniale (23.10.1948). — Le Ruanda-Urundi, *La Revue française*, avril 1949. — Sénat: interpellation au Ministre des Colonies au sujet du budget métropolitain des Colonies (6.4.1949) 6 pp. — Sénat: interpellation au Ministre des Affaires étrangères. 10.5.1949. 11 pp. — Politique coloniale et principes libéraux, *Le Flambeau*, 1949, (3): 239-257. — Paternalisme? *Le Matin* (Anvers), 8.7.1951. — Le dilemme du Congo Belge (1951). — L'enseignement officiel au Congo Belge (Conférence à l'Association libérale d'Anvers, 23.10.1951). — Pour une politique coloniale de présence; *Pourquoi Pas?* (Bruxelles), 9.11.1951. — Propriété foncière, paysannat et bétail *Bull. Soc. belge Etudes Expansion*, 19.11.1951. — Discours prononcé à l'occasion de la réception du Roi à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer (INUTOM), 25.5.1952. — L'enseignement laïque au Congo (Discours prononcé à la Ligue de l'enseignement, Bruxelles, 26.10.1952). — Discours d'ouverture du Congrès pour le développement de la civilisation en Afrique (Bukavu, 1953). — Discours prononcé au Congrès Colonial Permanent (juin 1953). — The Belgian Congo before, during and after the war, *Progress* (Unilever House, London), 43 (241).

23 juin 1976.

[J.S.]

J. Godding.

Sources: GOEBEL, C. 1945. M. Robert Godding, Ministre des Colonies, *Le Face à Main* (Bruxelles), 8 septembre 1945. — In memoriam Robert Godding, *La Flandre Libérale* (Gand), 9.12.1953. — LAUDE, N. 1955. In memoriam Robert Godding, 12 pp. — M. Robert Godding est décédé inopinément, *Le Courrier d'Afrique* (Léopoldville), 7.12.1953. — Sur la mort de Robert Godding, *Pourquoi Pas? Congo*, 14.12.1953.

GOETHEM (VAN) (*Eduard*), Evêque titulaire de Corone, Premier Vicaire apostolique de Coquilhatville (Beveren-Waas, 10.5.1873 - Borgerhout, 26.5.1949).

Le premier préfet (puis vicaire) apostolique de la mission catholique, devenue plus tard l'archidiocèse de Mbandaka, naquit à Beveren (Waas) le 10 mai 1873. Les registres de cette paroisse de Belgique notent son baptême pour le lendemain.

Après deux années de bonnes études commencées le 6 octobre 1887 au petit séminaire de Sint-Niklaas, le jeune Eduard Van Goethem entra au séminaire des Missionnaires du Sacré-Cœur à Borgerhout.

Il n'y resta qu'une année. Avec ses condisciples de la troisième, il continua les humanités classiques à l'institut équivalent fondé par la jeune congrégation religieuse à Chezal-Benoit (Dép. de l'Indre, France). Après une année de noviciat couronnée par la profession religieuse le 17 octobre 1894, il retourna à Borgerhout pour les études philosophiques et théologiques. Mais après ses vœux perpétuels prononcés le 17.10.1897, il fut envoyé au scolasticat de la Piazza Navona à Rome pour y poursuivre sa

théologie à l'institut Sant'Apollinare, où pendant quelques mois il eut comme condisciple le futur pape Pie XII.

Après son ordination sacerdotale le 23 décembre 1899, le père Van Goethem reprit le chemin de la Belgique, où pendant deux ans il fut professeur au séminaire des missions de sa congrégation à Borgerhout, avant d'obtenir de ses supérieurs l'autorisation fréquemment sollicitée de partir le 13.9.1902 pour la Nouvelle-Guinée britannique (baptisée Papua en 1907).

Cette mission faisait partie du vicariat apostolique de Mélanésie-Micronésie, érigé en 1844, mais abandonné par les Pères Maristes en 1855 et confié à la jeune congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur le 24 juin 1881.

A cette époque, la mission de Papouasie comptait parmi les plus difficiles. Elle avait déjà exigé la vie de plusieurs missionnaires, victimes des privations et du climat avec ses endémies, contre lesquelles la science médicale se trouvait encore désarmée. En outre, le gouvernement anglais interdisait à l'œuvre missionnaire catholique de se déployer dans les districts côtiers, la forçant de pénétrer à l'intérieur où les chaînes de montagnes abruptes constituaient un obstacle presque infranchissable pour les moyens techniques de l'époque et les maigres finances d'un institut religieux tout récemment fondé et d'origine française.

L'histoire écrite a retenu peu de détails sur l'activité journalière du jeune missionnaire. Mais les traditions orales ont conservé le souvenir du travail pionnier pour la construction de routes inexistantes dans ce pays de montagnes escarpées, l'établissement de postes de mission, la fondation d'écoles, l'organisation du ravitaillement indispensable pour compléter le menu frugal des populations locales, tout en s'adonnant avec ardeur à l'apprentissage des langues et des coutumes très divergentes des tribus papoues.

Une preuve de l'estime dans laquelle le tenaient ses supérieurs et ses confrères peut se voir dans les fonctions qui lui étaient confiées. Quoique l'un des Belges minoritaires dans le groupe de missionnaires principalement français, il a été pendant de longues années inspecteur des écoles et supérieur religieux de tout le vicariat de la Nouvelle Guinée anglaise.

Aussi, dans la mission, personne ne s'étonna lorsque l'autorité suprême dans l'Eglise comme dans la congrégation fit appel au père Van Goethem le 24 février 1924 pour diriger la Préfecture apostolique de la Tshuapa, nouvellement constituée le 11 février 1924, par la partie orientale de la mission des Pères Trappistes de Westmalle dans le Vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers.

Il y avait été préparé solidement pendant les 22 années d'activité apostolique dans l'une des missions les plus ardues du monde, par l'expérience acquise dans les diverses fonctions qu'il y avait exercées, par la connaissance vécue de nombreuses tribus, par les contacts avec la population blanche tant comme curé de la capitale Port Moresby que pendant ses voyages en Australie.

Dès son arrivée en terre africaine, le nouveau préfet apostolique de la Tshuapa se fit un devoir de prendre connaissance du terrain et du peuple. Le périple commencé par Bokote, l'unique station de mission existant alors dans son territoire, fut poursuivi par Boende et la haute Tshuapa (traditionnellement Jwafa). Il y trouva des chrétiens et des catéchumènes formés par les prédécesseurs Trappistes et guidés par des catéchistes autochtones, spécialement à Boende, Wema, Bondombe, Yalola. Ses deux compagnons de voyage, les pères Edouard Van der Kinderen et Louis Vertenten, étaient restés à Bokote avec le curé trappiste, Dominique Van Son.

Au retour de cette expédition, Mgr Van Goethem se mit à élaborer des projets d'occupation plus avancée de la préfecture. Aussitôt que possible, la fondation de la mission de Boende fut commencée par la création d'un pied-à-terre provisoire au centre même du chef-lieu du district. L'arrivée d'une nouvelle caravane de 5 confrères, vers Pâques 1925, permit l'établissement de la mission proprement dite sur la concession foncière obtenue à environ 2,5 km de la rive, dans une forêt d'aspect nettement primaire. Pour y arriver, il fallait traverser le marais de l'Imongo, par un sentier fait de troncs et de branches d'arbres.

L'abattage fut commencé à l'arrivée du père Joseph Yernaux, ancien missionnaire d'Indonésie, qui établit sa tente dans la forêt même. Dès qu'un espace suffisant se trouvait dégagé, il se mit à construire des cases provisoires pour lui-même et ses travailleurs. Entre-temps, le père E. Van der Kinderen continuait de résider au centre administratif entre ses voyages d'exploration, en attendant le moment où il pourrait trouver logement à la mission de la forêt. Ce qui devint possible à l'automne, par la venue de cinq nouveaux missionnaires, accompagnés des premières cinq religieuses destinées aux services éducatifs et médicaux de la préfecture. Cet accroissement permit de commencer la mission de Bondombe, où déjà se trouvait un catéchuménat sous la direction d'un catéchiste formé par les Trappistes.

Pendant ce temps, le préfet poursuivait l'exploration du terrain à partir de Boende, dans les bassins de la Lomela et de la Salonga, jusqu'à la limite du Sankuru. Là encore, il trouva de nombreux chré-

tiens et catéchumènes avec leurs catéchistes, avec un seul centre principal : Besoi, placé sous la conduite d'un catéchiste-chef chargé spécialement de la préparation des catéchumènes. Là aussi, il constata la nécessité urgente d'un missionnaire itinérant régulier, après un abandon de plusieurs années.

Entre-temps, dans la moitié occidentale du district de la Tshuapa, où les RR. PP. Trappistes continuaient leur apostolat après la cession de la partie nord-est aux missionnaires du Sacré-Cœur, d'importants événements se produisaient. En effet, les hautes autorités des Cisterciens de la Stricte Observance avaient décidé que la vie missionnaire telle qu'elle se pratiquait au Congo n'était pas conciliable avec la vocation monastique dans l'esprit de leur ordre et que, par conséquent, les missionnaires devaient réintégrer leur abbaye. Toutefois, sur les insistance de la curie romaine, pour ne pas provoquer une rupture brutale dans l'évangélisation de l'Equateur, il leur était loisible de demeurer sur place, mais à condition de s'affilier à une société missionnaire existante. Là-dessus la plupart des Trappistes œuvrant à l'Equateur demandèrent d'entrer dans la société des missionnaires du Sacré-Cœur. A la suite de quoi leur territoire fut détaché du Vicariat apostolique de Nouvelle-Anvers et uni à la Préfecture de la Tshuapa, le 28.1.1926, le tout devenant la Préfecture apostolique de Coquilhatville.

Ces événements mirent le préfet devant une tâche complexe et lourde : prendre la charge de quatre postes de missions fondés de 1985 (Bamanya) à 1917 (Wafanya) par les Trappistes, dont l'âge relativement avancé exigeait le remplacement progressif par un personnel plus jeune à chercher en Belgique, accorder les conceptions pastorales des deux groupes en tenant compte de l'évolution sociale et économique de la région, spécialement dans le domaine de l'enseignement.

La première mesure d'exécution fut la prise en charge, en octobre 1926, de l'école primaire et artisanale des Huileries au Congo Belge H.C.B. (maintenant Plantation Lever au Zaïre) à Flandria (rebaptisé Boteka). A bord du bateau entre Anvers et Matadi, des entretiens avec Lord Leverhulme avaient préparé cette fondation.

La deuxième fut de pourvoir à la pénurie d'enseignants autochtones. Pour cela, les Frères des Ecoles Chrétiennes furent invités à reprendre l'école normale de Bamanya, qui était encore au stade élémentaire à cause du manque de personnel dirigeant spécialisé. Grâce au contact direct avec les supérieurs majeurs en Belgique, les premiers frères enseignants arrivèrent le 6 mars 1929. Grâce à leurs activités, le nombre des instituteurs primaires croissait régulièrement, comme aussi le niveau de l'in-

struction générale, dans une région qui était restée — et restera encore pendant de longues années — en retard sur les autres provinces du pays.

En même temps, cette congrégation enseignante avait accepté l'offre du gouvernement d'organiser à Coquilhatville une école officielle de régime congrégationniste avec sections primaire et secondaire pour la formation de commis, auxiliaires de l'administration.

Comme troisième réalisation dans le domaine scolaire, il faut noter la création systématique des « écoles rurales ». A cette époque, le gouvernement colonial poussait très fort à cette évolution dans sa politique scolaire de généraliser l'alphabétisation et l'instruction de base dans les villages. Au début des années 1930, je fus chargé personnellement de l'exécution de ce projet, à commencer par le territoire évangélisé par la mission de Flandria, qui coïncidait dans les grandes lignes avec le territoire administratif d'Ingende.

Entre-temps, au petit séminaire de Bokuma commencé par les Trappistes pour les années inférieures (les classes supérieures étaient envoyées à Nouvelle-Anvers), des étudiants se présentaient de plus en plus nombreux. Il fallait donc agrandir les locaux et multiplier les professeurs, sous la direction plus éclairée du P. Boelaert. L'œuvre s'avéra pourtant plus difficile que le préfet ne l'avait prévu. Ce n'est qu'après 20 ans que fut ordonné le premier prêtre autochtone sorti de ce petit séminaire : l'abbé Nicolas Bowanga, ordonné à Kabwe le 15 juillet 1947.

La venue régulière de jeunes missionnaires permettait la fondation de nouveaux postes de mission : Flandria-Boteka (1930), Bolima (1934), Bokela (1936), Ikela (1938), Imbonga (1940).

Entre-temps, la haute direction de l'Eglise avait jugé le développement de la Préfecture apostolique de Coquilhatville suffisant pour l'élever au rang de Vicariat. Cette création à la date du 22 mars 1932 fut suivie de la nomination de Mgr Van Goethem comme premier titulaire le 29 novembre de la même année et du sacre le 25 avril 1933 dans sa paroisse natale de Beveren.

L'établissement d'un poste avec école centrale à Bokatola ne put être maintenu à cause du manque de personnel et d'autres difficultés dues à la guerre de 1940.

A son retour au Congo après cette cérémonie, l'évêque put se faire accompagner d'une nombreuse caravane de nouvelles recrues.

De leur côté, les religieuses du Précieux Sang venues seconder les Trappistes dès 1898 à Bamanya et à Bokuma, étendaient leur dévouement aux nouveaux postes de Flandria et d'Imbonga, pour s'occuper de l'enseignement, du soin des malades, de

l'éducation féminine, etc. Dans cette importante branche de l'œuvre missionnaire elles furent secondées à partir de 1925 par les 5 premières Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui s'établirent progressivement à Bokote, Boende, Bondombe, Bolima, Bokela, Coquilhatville, Ionda — le manque croissant de personnel les a dans la suite forcées à confier plusieurs de ces postes respectivement aux Sœurs de St. Vincent de Paul de Beveren, appelées par Mgr Van Goethem en 1929; puis, après sa démission, aux Sœurs des Ecoles Chrétiennes de Vorselaar venues en 1972, aux Sœurs Hospitalières d'Anvers (1971), aux Sœurs Missionnaires du Christ, venues au secours des confrères autrichiens dans le diocèse de Bokungu, issu de la division du Vicariat de Coquilhatville le 21 septembre 1961. De leur côté, les Filles de la Charité étaient présentes dès 1926 à la demande du gouvernement pour se consacrer au service des malades dans les hôpitaux du chef-lieu de la province, en attendant de pouvoir donner suite au désir du préfet apostolique de s'occuper aussi de l'enseignement féminin dans la ville.

C'est l'endroit de rappeler encore une initiative de Mgr Van Goethem. A cette époque, ce projet pouvait paraître une gageure, mais il était fort important pour l'avenir : la fondation d'une congrégation de religieuses autochtones : les Servantes du Cœur de Jésus, dont la formation fut confiée aux Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Bokote, avec les premières postulantes en 1941. La croissance à travers pas mal de difficultés, voire des hauts et des bas, a permis l'érection d'une organisation autonome et la diffusion dans les postes d'Imbonga, Bokuma, Mbandaka, que les religieuses européennes avaient dû abandonner par manque de personnel.

Dès avant la guerre de 1940, le problème des lépreux se posait de plus en plus au Congo comme dans les autres pays tropicaux. Grâce au concours de l'association des Volontaires de l'Apostolat (dont le siège central se trouvait alors à Bruxelles), une première léproserie était ouverte dans la forêt à 5 km de la mission de Wafanya, dont le médecin assurait la surveillance médicale spéciale, la direction et l'administration quotidiennes reposant sur deux infirmières (Mlles Janssens et Jamart), aidées par un prêtre missionnaire pour les travaux de premier établissement et le service spirituel.

Cette première fondation fut suivie pendant la guerre par une deuxième à Ionda, près de Coquilhatville, sur un terrain gracieusement cédé par la Forminière. Ici, les missionnaires recevaient encore l'aide du Fonds du Bien-Etre Indigène pour les constructions et du Fonds des Amis du Père Damien pour l'entretien et le soin des malades. Le service médical journalier était confié aux sœurs Filles de

Notre Dame du Sacré-Cœur. Après la guerre, un médecin put être engagé. Assisté par un agent sanitaire européen spécialisé, il pouvait se mettre à organiser un véritable centre de recherches pour l'étude de la lèpre et des moyens de lutte adaptés aux situations locales.

Deux autres léproseries furent fondées qui n'ont pas survécu aux bouleversements politiques : Imbonga et Bokela.

D'ailleurs, déjà dès le début, Mgr Van Goethem pensait à l'action sanitaire et médicale. Pour cela, il avait poussé ses missionnaires aux études appropriées, d'abord à Louvain, puis aux instituts spécialisés du Parc Duden à Bruxelles et à l'Institut de Médecine tropicale d'Anvers. Mais le gouvernement colonial ne favorisait guère ces activités de la part des prêtres, comme je l'ai expérimenté personnellement. Aussi, malgré une heureuse exception (le dispensaire d'Imbonga géré par le père Verbeeck après la guerre de 1940), les nouveaux missionnaires ne suivaient plus les cours directement préparatoires à l'action médicale. De la sorte, ce domaine était de plus en plus réservé aux religieuses. Mais il n'en demeurait pas moins parmi les principaux centres d'intérêt du vicaire apostolique.

Dès le début aussi, Mgr Van Goethem avait insisté auprès de son personnel pour qu'il se préoccupe de l'agriculture comme un fondement solide pour le développement intégral tant moral que social et matériel de la population. Par ailleurs, il était convaincu de l'importance de l'auto-subsistance matérielle des missions, d'où devraient sortir les églises pleinement autochtones. D'où sa sollicitude pour que les divers postes de mission aient des plantations de rendement à côté de champs pour l'alimentation de la population locale. De là naquirent les plantations de palmiers à huile, de cacao, surtout de café, dont celles de Boende et de Bondombe étaient les plus réputées.

Mgr Van Goethem a toujours été profondément convaincu de la nécessité pour le missionnaire de se mettre au niveau du peuple à évangéliser, de s'adapter, de s'acculturer autant qu'il est humainement possible.

A partir de cette conviction réfléchie, il s'était adonné à l'étude des langues et coutumes pendant son séjour en Papouasie ; ensuite, avec la même ardeur juvénile malgré son âge, dans l'aire culturelle hautement différente de l'Afrique bantoue.

Si la documentation réunie dans sa première mission, et qui semble bien avoir été abondante, est perdue, détruite par lui-même d'après son propre témoignage, sans doute par un excès regrettable d'humilité déplacée, par contre la moisson laissée à l'Equateur congolais a été conservée en bonne par-

tie. Il l'a utilisée personnellement dans quelques publications (cf. la bibliographie). Mais la majeure partie est restée inédite. Cependant, elle a servi pour étoffer quelques-unes de mes études, telles que *Le Jeu des Parties du Corps* (*Ann. Mus. r. Afr. centr.*, Tervuren, Sci. hum., 72) ; *Poèmes Mongo Andiens* (*Ann. Mus. r. Afr. Centr.*, Tervuren, Sci. hum., 93) ; *Traditions Orales Mongo* (Ceeba II, 50, seconde partie), surtout : *Berceuses Mongo* (Ceeba II, 36). L'utilisation de ce qui demeure inédit devra attendre l'un ou l'autre linguiste capable de compléter et rectifier les textes mongo surtout dans le domaine phonologique.

Cette attitude favorable à l'indigénisme a été un appui extrêmement précieux pour ceux de ses missionnaires qui étaient animés du même esprit. Ainsi, les confrères qui ont conçu le projet de faire entrer dans l'église le style musical propre aux traditions culturelles du peuple : dès 1932, le pionnier P. Jans, suivi bientôt des confrères A. Walschap et J. De Knop. Il s'agissait là d'une véritable nouveauté au Congo (et, je pense, aussi pour l'Afrique en général ou, du moins, en majeure partie), innovation contraire aux coutumes alors en vigueur dans les missions et, plus grave, mal vue des autorités ecclésiastiques, tant au niveau des principes qu'à celui de la pratique dans le climat politico-social et culturel de la colonie à cette époque ; même la population autochtone (clergé et catéchistes compris) y était hostile : on y voyait une tentative de rabaissement, un obstacle à la civilisation conçue principalement comme européanisation [cf. P. JANS, dans *A.F.E.R.* 1938, 13 et *Aequatoria* 19 (1) 1956]. Aussi, comprend-on aisément combien important était le soutien total, affectif et effectif, du chef de la mission pour cette initiative et donc ce que les populations africaines lui doivent pour cette attitude, dont on peut bien dire sans exagérer qu'elle a joué un grand rôle dans le développement culturel authentique au Zaïre, voire ailleurs sur ce continent, partout où ce renouveau musical a pu s'établir.

Un autre champ où l'intérêt scientifique de Mgr Van Goethem trouvait à s'appliquer était le domaine plus général de la culture, particulièrement la linguistique et l'ethnologie. C'est là que j'en ai été le principal et reconnaissant bénéficiaire. D'abord comme jeune missionnaire itinérant attaché au poste récemment fondé de Boende, dont à cette époque dépendait tout le bassin de la Lomela, plus la haute Salonga, jusqu'au 2^e parallèle sud, les deux côtés de la Jwafa jusqu'au-delà de Wema (donc comprenant tous les Bakutu), ainsi que le bassin de l'affluent Lofoi. Comme le préfet apostolique avait vite reconnu ma propension pour la recherche scientifique, il m'exempta de la limitation du temps d'absence du

poste de mission ; il me donna toute liberté de prolonger mes voyages et de passer mon temps toujours et partout selon les occasions d'apprendre quelque nouveauté linguistique, ethnologique, etc.

Plus tard lorsque sous l'impulsion et avec le concours d'E. Boelaert, la revue *Aequatoria* avait été lancée, avec l'entière approbation de l'évêque, elle a continué de jouir de sa protection, de son soutien, voire de sa défense vigoureuse dans les attaques dont elle a été l'objet de la part de certaines autorités ecclésiastiques, même les plus hautes. Ce n'était pas uniquement pour défendre ses missionnaires — mon expérience et mes fonctions à cette époque me permettent de faire les distinctions nécessaires — mais avant tout pour sauver une revue qui, toute modeste fût-elle, lui paraissait d'une grande valeur scientifique et d'une réelle importance pour la vie culturelle du peuple évangélisé.

A l'esprit entreprenant de Mgr Van Goethem, la mission de l'Equateur doit de posséder une imprimerie. Créée en 1935 par le P. H. Adriaensen, qui pendant son apprentissage en Belgique avait pu acheter un matériel d'occasion, cet établissement n'a cessé de rendre des services nombreux et très appréciés à l'évangélisation, comme aussi aux services administratifs et au développement économique du pays. C'est surtout grâce à cette imprimerie qu'il a été possible d'éditer la revue *Aequatoria*, les périodiques *La Page chrétienne* et *Pax* pour les paroissiens européens et, en premier lieu, les journaux pour la population autochtone, en langues bantoues spécialement : *Efomesako*, remplacés plus tard par *Etsiko* et, depuis 1955 par *Lokoke Lokiso* sous la direction exclusive des Congolais P. Ngoi et A. Elenga.

Du point de vue scientifique, l'imprimerie missionnaire a progressivement amélioré son matériel pour l'adapter au progrès, e.a. dans le domaine de la phonologie.

Malgré un début prometteur lorsque les premiers Trappistes avaient fait appel aux missionnaires de Bolonge pour l'apprentissage de la langue locale (lonkundo - lomongo), les relations avec les missionnaires protestants n'avaient pas toujours été comme on aurait pu le souhaiter. Aussi, dès son arrivée dans son nouveau champ d'apostolat, Mgr Van Goethem a pris contact avec eux. Son long séjour en Papouasie, sa visite de l'Australie, ses contacts réguliers avec les coloniaux britanniques comme avec les Australiens, surtout comme curé de la capitale Port-Moresby, sa connaissance approfondie de la langue et de la mentalité anglo-saxonnes l'avaient préparé à son projet de travailler à l'amélioration des rapports entre les personnels des deux confessions.

D'ailleurs, son tempérament le prédisposait à une attitude bienveillante et conciliante envers tous, étrangers comme autochtones. Aussi demandait-il à son personnel de cultiver cette même attitude pacifique et accueillante, particulièrement envers les autorités, avec lesquelles les rapports officiels devaient passer par son intermédiaire.

A titre d'exemple de l'attitude charitable et amiable de l'évêque envers tous indistinctement, on peut encore rappeler ses efforts déployés malgré son âge avancé pour apprendre le portugais, qu'il parvint à connaître assez rapidement et avec une maîtrise reconnue par les résidents de l'Equateur. Ce geste était inspiré par la présence de nombreux Portugais et surtout des dames peu versées dans la pratique du français. La connaissance de leur langue maternelle par au moins un des prêtres favorisait grandement le contact avec l'Eglise, l'assistance aux services religieux et la fréquentation des sacrements.

Au moment d'assumer la direction de la Préfecture de Coquilhatville, l'immense bassin de la Tshuapane possédait pas encore de routes carrossables, sauf les centres de Coquilhatville, de Boende et de Basankusu, et leurs environs immédiats. Jusque dans les hautes sphères de l'administration coloniale on estimait leur construction superflue, vu le vaste et facile réseau de voies navigables. Les postes de mission étaient donc établis aux bords des rivières, par lesquelles d'ailleurs se faisaient tous les transports de quelque importance. D'où se dégageait l'utilité et bientôt la nécessité, pour la mission, de posséder son propre bateau, à l'exemple des sociétés commerciales et de la mission protestante (l'*Oregon*), et comme l'avaient eu les prédécesseurs Trappistes, jusqu'au moment où la situation défavorable de la première guerre mondiale les avait forcés à vendre le *Bamanya St Joseph* (devenu par la suite le *Momboyo* de l'Unatra). Le soutien financier de nombreux amis et bienfaiteurs en Belgique permit l'acquisition du *Thérésita*, sous le patronage de la petite Sainte Thérèse de Lisieux. Ce bateau a été d'une valeur inestimable pour le transport des personnes et du matériel, tout en rendant des services occasionnels à l'économie générale surtout pour l'évacuation des produits, et cela jusqu'à l'époque de l'indépendance.

Lorsque en 1945 la fin de la guerre avait rendu possibles les rapports réguliers avec la mère-patrie, la question se posa de songer au remplacement du vicaire apostolique, à Coquilhatville comme dans d'autres missions de la colonie. D'une part, il y avait l'âge avançant du titulaire, surtout eu égard au progrès croissant des œuvres missionnaires. D'autre part, les circonstances avaient considérablement changé, tant par l'évolution du pays que par la

rupture des relations avec la Belgique, qui avait empêché la collaboration entre les responsables directs de la mission au Congo et la Province belge chargée officiellement de cette œuvre. La visite canonique du supérieur provincial dans le Vicariat et son entrevue avec la Délégation Apostolique de Kinshasa eut pour suite la démission offerte par Mgr Van Goethem, le 1^{er} août 1946, pour permettre aux hautes autorités de préparer la succession.

Rentré en Europe définitivement, Mgr Van Goethem trouva un accueil chaleureux parmi ses confrères dans la maison provinciale de Borgerhout, où est établie aussi la procure des missions. Ainsi son repos bien mérité après 44 ans d'activité missionnaire en Australie puis en Afrique ne le séparait-il pas totalement de sa vocation puisqu'il recevait souvent des visites d'anciens collaborateurs comme de néophytes qui allaient prendre la relève empêchée par les années de guerre.

En même temps, il entretenait des rapports amicaux et reconnaissants avec les bienfaiteurs de sa mission. Sa compagnie était recherchée aussi par les voisins. C'est bien en témoignage de gratitude et d'estime que la commune de Borgerhout a donné son nom à un square proche de sa résidence.

Pendant les dernières années de sa vie, il continuait de jouir de la solide santé qu'il avait toujours eue, malgré diverses maladies tropicales dont il avait été victime comme nous tous, et surtout d'une forme de malaria ramenée de Papouasie, tenace au point de lui faire subir durant tout son séjour au Congo des attaques récurrentes, violentes jusqu'au délire qui lui arrachaient des cris où l'on retrouvait des souvenirs de Papouasie.

Comme dernière consolation, le vieil évêque pouvait sacrer son successeur Mgr H. Vermeiren, son ancien collaborateur, natif de la même paroisse belge que lui-même (Beveren-Waas). La cérémonie eut lieu le 25.7.1947 dans l'église paroissiale où tous deux avaient reçu le baptême et où Mgr Van Goethem avait reçu la même consécration en 1933.

Mais bientôt, il devait constater que ses forces déclinaient, surtout après l'hiver 1948-1949. Il sortait de moins en moins, se rendait parfaitement compte de l'approche de la fin. Mais il voulait franchir cette étape sans déranger personne, en se faisant remarquer le moins possible, en toute simplicité, comme il avait fait toute sa vie.

C'est surtout à partir de Pâques 1949 que les forces de l'illustre vieillard déclinaient rapidement. Le 4 mai, il célébra la messe pour la dernière fois. Dès lors, il ne sortit plus de sa chambre, où il se tenait assis tout droit dans un fauteuil toute la journée, parvenant à respirer péniblement, opprimé par des

accès d'asthme bronchique, mais tout en gardant la pleine conscience de la proximité de son décès.

Le jour de l'Ascension, 26.5.1949, dans l'après-midi un confrère étant venu le voir le trouva assis dans son fauteuil, mortellement pâle mais pleinement conscient. A l'alerte, toute la communauté se réunit à son chevet pour assister à la cérémonie des derniers sacrements et recevoir sa dernière bénédiction épiscopale, après quoi il pria ses confrères de le bénir à leur tour. Puis il glissa presque insensiblement dans la phase définitive de son existence, en parfaite paix, sans agonie, après un mois de grandes souffrances endurées courageusement et chrétiennement.

Ceux qui l'avaient connu dans sa vie, surtout en Belgique et en Afrique, ne s'étonnèrent pas du nombre et de la qualité des personnes qui assistèrent aux obsèques dans l'église paroissiale attenante au couvent de la Boelaerlei et à l'enterrement dans la parcelle réservée aux missionnaires du Sacré-Cœur au cimetière de Silsburg.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre royal du Lion. Chevalier de l'Ordre de la Couronne (1933) ; Médaille pontificale « Pro Ecclesia ».

Bibliographie : Brief van den Eerw. Pater Van Goethem aan zijne ouders te Beveren, *Annalen*, Borgerhout, 20 (1905) : 153-154. — Lecture on Papua, *Annals*, Cork, 40 (1922) : 178-182 ; 228-231. — Catholic Mission. Papua-Sydney, 1923, 95 pp. — Op audiëntie bij Z.H. Paus Pius XI, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924) : 170-180. — Lettre à une bienfaitrice de Rome, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925) : 102-104. — Lettera di Mgr. Van Goethem M.S.C. a una benefattrice di Roma, *Annali*, Roma, 54 (1925) : 108-110. — Busanga. Reisdrukken uit Congo, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925) : 247-249, 269-273. — Busanga. Impressions de voyage, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925) : 247-253. — Dans le Congo belge. Première visite, premières impressions. *Almanach*, Issoudun, 10 (1928) : 69-71. — Een en ander uit Bokote, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925) : 133-135. — Les malheureuses négresses, *Almanach*, Borgerhout 33 (1927) : 37-44. — Lokole of tam-tam bij de Nkundo-negers, *Congo*, 7 (1927-2) : 711-716, 8 (1928-1) : 33-38 ; 181-187. — Over den dood van E. P. Van Houte, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928) : 5. — Une lettre de Monseigneur Van Goethem. *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928) : 6. — Mein erster Besuch und meine ersten Eindrücke in Busanga, *Monathefte*, Hiltrup, 45 (1928) : 144-148. — Les vœux de Monseigneur Van Goethem, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929) : 6-7. — Hoog bezoek aan onze missie, *Annalen*, Borgerhout, 41 (1930) : 270-275. — D'une lettre de Monseigneur Van Goethem, *Annalen*, Borgerhout, 43 (1932) : 200. — Aan onze lezers en vrienden, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933) : 196-197. — A nos lecteurs, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933) : 196-197. — Uit onze Congo-missie, *Annalen*, Borgerhout 46 (1935) : 8-10. — Le petit séminaire de Bokuma, *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935) : 8-10. — Zichten uit Bokuma, *Almanak*, Borgerhout, 42 (1936) : 3-11. — Le poste de Bokuma, *Almanak*, Borgerhout, 42 (1936) : 3-11. — Wat Z. Exc. Mgr. Van Goethem er over schrijft, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936) : 33. — Procédure du tribunal indigène d'après l'ancienne coutume, *Aequatoria*, 4 (1941-5/6) : 81-94. — Proverbes judiciaires de Mongo, *Aequatoria*, 5 (1942-1) : 1-8. — Bibliothèques pour indigènes, *Aequatoria*, 8 (1945-3) : 115-116. — Joost zijn brillen, *Annalen*, Borgerhout, 59 (1948) : 84-85. — Eerwaarde Moeder Nivarda overleden, *Annalen*, Borgerhout, 59 (1948) : 140-141. — Eerwaarde Moeder Nivarda, « Mama Mutu », *Almanak*, Borgerhout 54 (1949) : 63. — Le Dieu des Nkundo. (Posthum), *Aequatoria*, 13 (1950-1) : 1-6 ; 41-48. — Devinettes Nkundo (Posthum), *Aequatoria*, 15 (1952-2) : 41-48.

13 december 1979.

[Comm.]

G. Hulstaert.

Sources : *Analecta* M.S.C., 48 (1949-8) : 583. — ESSER, J. Un indigéniste éminent : Mgr Van Goethem. *Aequatoria* 12 : 103-105. — MAES, A. 1970. *1c Houit* (St Niklaas), 2 : 5-23. — VLAMYNCK, J. 1975. 50 Ans au Zaïre, pp. 9-11.

GORP (VAN) (Jules), Missionaris (Haacht, 16.11.1878 - Bondombe, 17.10.1951). Zoon van Benoît en Van Langendonck, Seraphine.

In de abdij van Rochefort geprotest als broeder Placidus, maakt deze smid van huis uit zich zeer verdienstelijk in zijn orde.

Toch werd hij in 1920 afgestaan aan de missie van de Evenaar. Daar zowel vóór als na de overname door de Missionarissen van het H. Hart bleef hij steeds de stoere ijverige werker, minder als smid dan als bouwer in Bokuma, Bamanya, Flandria, Coquilhatstad, Bondombe.

Zijn persoonlijke stijl kan men nog bewonderen in Bamanya aan de meisjesschool en het bejaarden-tehuis (vroeger school-internaat).

In al zijn zware nooit ophoudende arbeid was Broeder Placidus (zoals hij genoemd bleef ook na zijn overgang tot de nieuwe congregatie op 1.7.1926) steeds de eenvoudige, gediensige, vriendelijke gaarne lachende en vrome medebroeder.

Zijn werk werd slechts tweemaal onderbroken door een welverdiend verlof in België (1933 en van 10.9.1946 tot 11.6.1947)

Eretekens : Gouden medaille van de Orde van de Leeuw.

Bibliografie : Brieven in Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout.

13 juni 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta* M.S.C., 9 : 291. — *Annalen*, Borgerhout, 62 (1951) : 165. — *Provinciaal MSC*, Borgerhout, oktober 1951 : 44.

GUFFENS (Joseph), Monseigneur, Membre de la Compagnie de Jésus, Vicair apostolique du Kwango (Saint-Josse-ten-Noode, 25.3.1895 - 21.6.1973).

Né à Saint-Josse-ten-Noode le 25 mars 1895, dans une famille de sept enfants dont quatre embrassent la vie religieuse, Joseph Guffens entre dans la Compagnie de Jésus en septembre 1913. Lorsque la guerre éclate, en août 1914, il s'engage comme brancardier et passe quatre années au front de l'Yser, à se dépenser au service des blessés. Il est cité trois fois à l'Ordre du Jour de l'Armée pour son dévouement et son courage.

Après un cycle d'études de philosophie, il s'embarque pour l'Afrique en 1921. Affecté au poste de Wombali, à l'embouchure du Kwango, il prend en

charge l'école de la mission pendant trois ans, s'initiant à la langue et aux coutumes indigènes.

Rentré en Belgique en 1924, il poursuit pendant cinq ans des études de théologie et reçoit l'ordination sacerdotale. Durant ce séjour à Louvain, il apporte une collaboration active au Père Pierre Charles, fondateur de l'AUCAM (Aide des Universités Catholiques Aux Missions) et initiateur de la FOMULAC (Fondation Médicale de l'Université de Louvain au Congo).

De retour en Afrique en 1929, le Père Guffens est envoyé à la mission de Kikwit où on lui confie les établissements scolaires : écoles primaires, professionnelles et normales. En 1934, il crée une section préparatoire au petit séminaire et, deux ans plus tard, il ouvre le postulat de la Congrégation autochtone des Frères Joséphites du Kwango. En 1937, les nouveaux bâtiments de Kinzambi accueillent les petits séminaristes ainsi que le noviciat des Frères Joséphites. La direction des deux sections est confiée au P. Guffens qui fondera encore une école de greffiers.

Dès ce moment, se trouve concrétisé l'objectif auquel le P. Guffens veut consacrer toute son activité : former les élites dont le Congo aura besoin demain, des prêtres, des religieux, des collaborateurs de l'administration, solidement formés et christianisés en profondeur.

En 1949, le P. Guffens est désigné comme coadjuteur avec droit de succession de Monseigneur Van Schingen, vicair apostolique du Kwango. Le sacre épiscopal a lieu le 21 août au petit séminaire de Kinzambi et le nouvel évêque prend pour devise « *Parare Domino plebem perfectam* », ce qui traduit parfaitement sa préoccupation fondamentale.

A la suite d'ennuis de santé persistants, Mgr Guffens se verra contraint de démissionner et de rentrer définitivement en Belgique. On lui confie la préparation du Pavillon des Missions catholiques du Congo et du Ruanda-Urundi, en vue de l'Exposition universelle de Bruxelles (1958). Il consacre toutes ses forces à cette entreprise de grande envergure qui suscite l'admiration de bon nombre de visiteurs. Au moment où la grave crise de l'indépendance du Congo se dessine et où d'aucuns semblent encore se rassurer dans une vue assez triomphaliste des réalisations de l'Eglise en Afrique centrale, Mgr Guffens s'efforce de dresser un bilan objectif, moins axé sur des succès passés que sur les perspectives d'avenir d'une jeune Eglise qui devra bientôt prendre toutes ses responsabilités.

Souffrant d'une anémie pernicieuse et prenant de l'âge, il consacre ses dernières années à recevoir ses amis africains et à entretenir une abondante correspondance avec tous ceux qui sollicitent de sa sagesse

avis et conseils. A la suite d'une intervention chirurgicale, il s'éteint dans la nuit du 21 juin 1973.

Juin 1983.

[Comm.]

J. Denis.

Le Courrier d'Afrique, juillet-août 1949. — *Revue congolaise illustrée*, octobre 1949. — *La Libre Belgique*, 23.6.1973. — *Echos de la Compagnie de Jésus*. 1973 (6) : 21-26.

H

HAECHE (VAN) (*Gustave*), Officier de l'armée impériale mexicaine (Bruxelles, 20.6.1843 - Molenbeek-Saint-Jean, 25.4.1926). Fils de Constantin Hyacinthe Modeste et de Dewinter, Anne Marie; époux de Wittfeld, Marie Céline Rose.

Entré par engagement volontaire au 4^e régiment de ligne comme soldat le 10 avril 1861, Van Haecht est nommé caporal le 21 juillet 1861, caporal-fourrier le 21 mars 1862 et sergent-fourrier le 21 octobre 1863. Après la défaite des volontaires belges au Mexique à Tacambaro, le 11 avril 1865, il quitte la Belgique le 8 juin pour rejoindre les troupes de la Légion étrangère en partance pour le Mexique. Il est rayé de l'armée belge comme déserteur le 6 juillet 1865.

Nommé en 1866 sous-officier au 3^e bataillon de Cazadores nouvellement formé à San Luis Potosi, Van Haecht est promu lieutenant d'infanterie permanent de l'armée impériale mexicaine à la 2^e compagnie du 5^e bataillon de Morelos le 4 mai 1867. Au cours du siège de Queretaro par les libéraux, il est blessé et décoré de la Croix de Chevalier de l'Ordre Impérial de Notre-Dame de Guadeloupe. Lors de la prise de Queretaro, il est le seul officier belge à tomber avec Maximilien dans les mains des Républicains. Il reçoit un passeport pour quitter Queretaro le 9 novembre, gagne Mexico le 18 novembre et s'embarque à Vera Cruz le 11 décembre 1867. Arrivé à Saint-Nazaire le 12 janvier 1868, il est réincorporé au 4^e régiment de ligne le 4 février de la même année. Il est amnistié de sa désertion par la loi du 31 mai 1866 et doit achever son terme de service suivant l'autorisation ministérielle du 13 février 1868 (2^e dossier, n° 151/83). Nommé sergent le 23 février de la même année, il est congédié pour expiration de service le 30 juin 1869.

Le 24 juillet 1879, Van Haecht épouse Marie Céline Rose Wittfeld qui lui donnera trois enfants. Devenu représentant de produits spéciaux pour la brasserie, il séjourne à deux reprises en Russie (1884 et 1888). En 1891, il invente avec Charles Obozinski un nouveau procédé de tannage pour lequel il ob-

tient, en 1895, un droit exclusif pour dix ans dans l'Empire russe. Durant la guerre de 1914-1918, il séjourne à Lyon où il se dévoue en faveur de la colonie des réfugiés belges.

Il s'éteint, âgé de 82 ans, à son domicile de Molenbeek-Saint-Jean.

Distinction honorifique: médaille du Roi Albert avec ruban strié (arrêté royal du 19 janvier 1921).

22 octobre 1978.

[Comm.]

Pierre Salmon.

Reg. matr. n° 29247. — Archives familiales appartenant à Madame Anne Van Haecht. — DUCHESNE, A., 1968. L'expédition des volontaires belges au Mexique (1864-1867), Bruxelles, t. 2, p. 752.

HALET (*Odon Jean-Baptiste*), Officier de la Force Publique et Inspecteur de la Compagnie du Kasai (Houffalize, 5.11.1869 - Inkongo, 15.4.1907). Fils de Romain et de Leroy, Philomène.

Odon Halet, après des études de comptable, faisait carrière à l'armée où il était devenu, le 2 décembre 1892, sergent-major au régiment des Carabiniers. En 1894, attiré par le Congo, il signe un engagement de trois ans à la Force Publique. Il part en qualité de sergent le 6 février 1894 et arrive à Boma le 6 mars. Affecté d'abord au district des Cataractes, il est désigné le 4 novembre 1895 pour celui du Lac Léopold II. Ses supérieurs sont très satisfaits de ses services, aussi il est nommé successivement 1^{er} sergent le 15 juillet 1895, sergent-major le 1^{er} janvier 1896 et sous-lieutenant le 25 mai 1896. Hélas, il est atteint de pleuropneumonie, ce qui l'oblige à donner sa démission le 5 juillet 1896 et à renoncer à une carrière militaire qui s'annonçait pourtant brillante.

Après un séjour prolongé en Belgique, sa santé se rétablit et il repart en 1898 pour le Congo français. En 1899, il est engagé par la Société des Produits de la Sangha. Au milieu des plus grandes difficultés, il parcourt des régions encore inexplorées et où, plusieurs années après, les autochtones se livraient

encore à l'anthropophagie. L'expédition dont il faisait partie tombe dans une embuscade et ses compagnons, Cazeneuve, Labbé et les autres, sont tous massacrés. Par miracle, il est le seul à réussir à échapper à cette hécatombe.

En 1901, il revient en congé au pays, et en 1902, il repart à nouveau, mais au futur Congo belge cette fois-ci. Il est engagé à la Compagnie du Kasai comme secrétaire f.f. Chargé de la fondation du secteur de l'Inzia, il explore l'hinterland de cette rivière et y fonde les factoreries de Kimbanda et de Moanga. De 1903 à 1905, il reconnaît, en partie, les cours de la Luie, de la Lukula, de la Gubari et de la Kapki.

Rentré en Belgique en 1905, il repart à nouveau pour la Compagnie du Kasai, mais en qualité de chef de secteur. Il quitte Anvers le 19 octobre 1905.

Odon Halet, qui avait été promu chef de secteur de la Compagnie du Kasai, connut une fin tragique. Alors qu'il naviguait en steamer sur le Kasai, il fut atteint de fortes fièvres et, dans un accès de délire, il se jeta par-dessus bord et se noya le 15 avril 1907 au large du poste d'Inongo. Ainsi disparaissait un excellent agent qui avait accompli une carrière valeureuse.

Distinction honorifique: Etoile de service.

8 février 1984.

A. Lederer.

[A.D.]

Sources : Fiche signalétique de l'ARSON — Dossier Arch. Congo belge, S.P.A. 5275 (K 1946). — JANSSENS, E. & CATEAUX, A., 1911. Les Belges au Congo, Anvers, t. 2, pp. 812-813. — Retour du Congo. L'arrivée du «Bruxellesville», *La Tribune congolaise* (Anvers), 23 mai 1907, p. 2, col. 3.

HARDY DE BEAULIEU (LE) (*Louis-Joseph-Barthélémy*), Quatrième vicomte, Militaire (Bruxelles, 23.4.1782 - Saint-Josse-ten-Noode, 21.6.1870). Fils de Jean-Charles; époux de Mélotte, Marie-Rose.

Engagé à seize ans dans l'armée française, Le Hardy de Beaulieu appartient à la Belgique d'Outre-Mer par le rôle qu'il joua dans l'expédition de Saint-Domingue, en 1802-1803.

Sergent dans la 79^e demi-brigade, il fut promu sous-lieutenant avant son départ, et se distingua dès son arrivée dans l'île en commandant le détachement qui s'empara de nuit du port de Fort-Dauphin (aujourd'hui Fort-Liberté), le 4 février 1802. Mais, pour les Français, le problème crucial était de relier entre elles les deux villes principales du Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien) et de Port-au-Prince. La route était barrée par les «Indigènes» (qui prirent l'année suivante le nom d'Haïtiens), retranchés à mi-chemin sur l'éminence dite de la Crête-à-Pierrots. Du 4 au 25 mars, des combats acharnés y

eurent lieu, dans lesquels un Liégeois, l'enseigne de vaisseau Barthélémy Ransonnet, né le 18 juin 1782, trouva la mort. Le Hardy de Beaulieu y déploya un grand courage, mais fut plus tard frappé de la fièvre jaune. Il devait souvent rappeler en famille le souvenir d'une vieille négresse à qui il attribuait sa guérison.

L'expédition ayant lamentablement échoué, Le Hardy de Beaulieu se rendit, avec les autres survivants, à une escadre anglaise mouillée au large du Cap et présenta sa démission de soldat, le 24 novembre 1803, afin de pouvoir rentrer en Europe par ses propres moyens. Il ne devait pas tarder à s'engager à nouveau et fut réintégré dans son grade, promu même après une note où le général Rostoulant disait de lui, le 2 mars 1805: «Cet officier appartient à une famille distinguée, il a une très belle tournure; il deviendra un très bon chef de compagnie; ayant fait la guerre à Saint-Domingue, il a des droits au-dessus des autres pour obtenir une lieutenance».

Colonel successivement dans les armées française et hollandaise, Le Hardy de Beaulieu fut reconnu général-major de l'armée belge mais mis en non-activité le 2 mai 1831, après avoir manifesté inopportunistement contre la cession de la moitié du Limbourg et du Luxembourg. Chevalier de l'ordre royal du Lion néerlandais, il reçut aussi de Napoléon III la médaille de Sainte-Hélène.

* * *

La carrière de Le Hardy de Beaulieu prit place dans le cadre de recrutements massifs qui firent participer des Belges à toutes les expéditions françaises outre-mer jusqu'au jour où la bataille de Trafalgar y mit fin, le 21 octobre 1805. Il y avait parmi eux des aristocrates épris de gloire, mais la plupart étaient des malheureux, recrutés dans des conditions indescriptibles, tel Gilles Jadoul, qui ne tira un bon numéro dans son village natal de Chokier que pour signer, en état d'ivresse, un engagement dit volontaire au village voisin de Villers-Saint-Siméon. «Je vous dirai, écrivait-il à ses parents, que le 15 dudit mois nous devons embarquer à Rochefort pour aller nous battre contre les noirs, dans la Martinique, dont (sic) je serai toujours éloigné du pays de 1800 lieues. Aussi, chers père, mère, frères et sœurs, après vous avoir annoncé mon débarquement, je vous prie de me recommander dans vos saintes prières. Je finis en vous demandant votre sainte bénédiction».

Sans enthousiasme, ces soldats étaient aussi sans illusion sur la cause pour laquelle on leur demandait de mourir. P. Thieren, de Nieupoort, écrivait (ou l'on écrivait pour lui), dès le 28 juillet 1800, que «...ik

gaan Europa quiteren om naer America den oorlog te doen tegen de swaete om hun in Esclavagie te brengen». Encore devait-il, lui, voir son navire pris par les Anglais, le 4 janvier 1801, et passer le reste de l'épopée napoléonienne sur les pontons destinés aux prisonniers. Le même sort devait être réservé en bloc aux survivants du débarquement à la Martinique, expressément demandé par la mère de la future impératrice Joséphine.

Il y aurait un intéressant travail à faire pour compléter le récit de cette odyssée, limité jusqu'ici aux seules provinces de Liège et de Flandre Orientale. La principale source d'information à ce sujet consiste dans les lettres envoyées par ces soldats, ou en leur nom, que les préfets des départements conservaient dans leurs archives comme certificats de vie.

10 février 1881.

[A.D.]

J. Comhaire.

Sources: BAKEL (VAN), J. 1977. Vlaamse soldatenbrieven uit de Napoleonische tijd, Orion, Bruges, et Van de Vegt, Nimègue. — COUVREUR, J.-H., 1971. Les Wallons dans la Grande Armée, Duculot, Gembloux, p. 58. — FAIRON, E. & HEUSE, H. 1936. Lettres de Grognaards, Bénard, Liège, et Couville, Paris. — GUÉRIN, P. 1981. Les soldats du canton de Fléron dans les armées de Napoléon, Cercle Historique, Fléron. — GUÉRIN, P. 1982. Lettres de soldats de Napoléon originaires du canton de Fléron, Cercle Historique, Fléron. — LEFÈVRE, J. & LE HARDY DE BEAULIEU, R. 1957. Les Le Hardy, 1342-1957, Heraldry, Charleroi, 3, pp. 260-312. — LIAGRE, J. 1890. Le Hardy de Beaulieu, L. In: Biographie Nationale, Bruylant, Bruxelles, pp. 714-715. — ROUZIER, S. 1891. Crête-à-Pierrots et Fort-Liberté. In: son Dictionnaire d'Haïti. Blot, Paris, Vol. I. — TERLINDEN, C. 1931. Histoire militaire des Belges, Renaissance du Livre, Bruxelles, p. 209. — Lettres éparées dans la revue *Biekorf: leer- en leesblad voor alle verstandige Vlamingen* (Bruges), 39 (1932), 40 (1933), etc.

HAUMAN (Lucien), Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, Membre de l'Académie (Ixelles, 8.7.1880 - Ixelles, 16.9.1965).

L. Hauman fit ses études à l'Institut agricole de l'Etat à Gembloux (l'actuelle Faculté des Sciences agronomiques), où il fut l'élève d'Emile Laurent et d'Elie Marchal. Il y obtint en 1900 le diplôme d'ingénieur agricole. Il fut ensuite, pendant trois ans, assistant de Jules Bordet à l'Université Libre de Bruxelles où il s'initia à la microbiologie et où se renforça son goût de la recherche fondamentale.

En 1904, il fut chargé des cours de botanique, de physiologie végétale, de phytopathologie et de microbiologie agricole à l'Institut supérieur d'Agronomie et de Médecine vétérinaire de Buenos Aires (l'actuelle Faculté d'Agronomie et de Médecine vétérinaire de l'Université).

L'Argentine était déjà un centre important d'études mycologiques, grâce aux travaux de C. Spegazzini, mais c'est à L. Hauman qu'on doit la mise en route en 1905 des recherches sur les parasites des plantes cultivées ou sauvages d'Argentine : mucus,

ustilaginées, etc. ; il étudia notamment le *Sphacelia deliquescens*, parasite des fleurs de *Paspalum dilatatum*, toxique pour le bétail.

En 1921, L. Hauman fut nommé conservateur des collections botaniques, puis de la Section botanique du Musée d'Histoire naturelle de Buenos Aires.

Au cours d'une vingtaine d'années passées en Argentine, il entreprit la prospection systématique de la flore et l'étude phytogéographique approfondie de ce vaste pays, collectant les plantes de la flore autochtone et prenant des notes sur l'écologie et la biologie des plantes. L. Hauman a consacré quelque 40 publications à la floristique de l'Argentine, 10 à l'écologie et l'éthologie des espèces végétales de ce pays et 19 à sa phytogéographie, dont des travaux importants sur la forêt valdivienne, la région du Rio Negro inférieur, les hautes cordillères de Mendoza, la rive argentine du Rio de la Plata, l'île de Martin García, la Patagonie.

Au cours de ses voyages, il fut profondément frappé par les transformations de la flore sous l'influence de l'homme. Ces constatations l'amènèrent à exprimer dès 1923 l'obligation pour les naturalistes de se préoccuper de la protection des conditions naturelles primitives. Quelques années plus tard, il publia ses propres observations en un mémoire important sur « Les modifications de la flore argentine sous l'action de la civilisation (essai de géobotanique humaine) » (1928).

En 1925, il revint en Belgique où il succéda à Jean Massart, comme professeur et directeur de l'Institut botanique Léo Errera de l'Université Libre de Bruxelles. Il entreprit des recherches sur l'ascension de la sève et favorisa la création d'un enseignement autonome de physiologie végétale que devait illustrer Marcel V. Homès. L. Hauman assura la direction effective du laboratoire de botanique systématique et de phytogéographie où il eut comme collaborateurs Simonne Balle, Paul Duvigneaud et Jean-Jacques Symoens.

En 1932, il participa à l'expédition du comte Xavier de Grunne au Ruwenzori. Il y fit de nombreuses observations et en ramena des récoltes abondantes. De 1933 à 1942, L. Hauman publia 12 études demeurrées classiques sur la végétation de ce massif montagneux et sur la systématique des genres les plus remarquables de sa flore : Alchémilles, Lobélies, Sénéçons.

Son intérêt pour le Congo ne devait pas faiblir. Dès 1934, L. Hauman fut membre du Conseil d'administration de l'Institut pour l'Etude agronomique du Congo et président du Comité de direction de cet Institut. Convaincu de la nécessité pour le Congo de posséder une Flore pour faciliter la mise en valeur rationnelle des richesses végétales de cet immense

territoire, il fut un membre particulièrement actif du Comité de la Flore que présidait W. Robyns. L. Hauman se remit résolument à l'étude taxonomique de la flore de l'Afrique centrale. Il traita pour la Flore du Congo belge plus de vingt familles de plantes supérieures et, à lui seul, donna, de 1948 à 1963, les descriptions de 800 espèces (environ le quart des espèces décrites dans les volumes publiés pendant cette période).

Bien que son œuvre soit principalement consacrée à l'Outre-Mer, L. Hauman a également travaillé pour la floristique belge : d'abord par son enseignement, en formant des élèves, mais surtout par la rédaction, en collaboration avec S. Balle, du « Catalogue des Ptéridophytes et Phanérogames de la Flore belge » (1934), énumération soigneusement mise à jour et révisée des espèces et de leurs variétés.

Homme de haute culture, d'un profond humanisme, d'une totale probité de pensée, L. Hauman observait en biologiste perspicace, l'évolution des sociétés modernes. Constatant l'échec de la formation classique de la jeunesse, il proposa de fonder un système moderne d'éducation sur les bases scientifiques et objectives qu'apporte l'observation des phénomènes naturels de la planète. Président de la Faculté des Sciences de l'Université de Bruxelles en 1939, il fut emprisonné à la citadelle de Huy par ordre des autorités allemandes d'occupation en 1941, lorsque le conseil d'administration de l'Université décida de suspendre les enseignements.

En 1927, il fut élu membre correspondant de l'Académie royale de Belgique : en 1931, il devint membre titulaire et en 1946, fut directeur de la Classe des Sciences. En 1936, il fut élu associé de l'Institut royal colonial belge (l'actuelle Académie royale des Sciences d'Outre-Mer) et en 1954 en devint membre titulaire ; en 1958, il fut directeur de la Classe des Sciences naturelles et médicales. En 1949, il devint membre correspondant de l'Académie nationale des Sciences exactes, physiques et naturelles d'Argentine.

Il reçut le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Buenos Aires en 1949 et devint professeur honoraire de l'Université Libre de Bruxelles en 1950.

L. Hauman obtint en 1920 le prix Emile Laurent de l'Académie des Sciences de Belgique pour la période 1911-1914, le prix François Crépén de la Société royale de Botanique de Belgique pour la période 1912-1919 et le prix de Coincy de l'Académie des Sciences de Paris, en 1935, le prix Léo Errera de la Société royale de Botanique de Belgique pour la période 1932-1934. En 1960 lui fut décerné le prix décennal du Gouvernement belge pour les Sciences botaniques.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de la Couronne. — Grand officier de l'Ordre de Léopold II avec ruban à rayure d'or. — Commandeur de l'Ordre de Léopold ; Croix civique de première classe 1940-1945.

Publications principales : La forêt valdivienne et ses limites. Notes de géographie botanique. *Rec. Inst. bot. Léo Errera*, 9 : 346-408 (1913). — Etude phytogéographique de la région du río Negro inférieur (République Argentine). *Anal. Mus. nac. Hist. nat. Buenos Aires*, 24 : 289-343 (1913). — En coll. avec VANDERVEKEN, G., Catalogue des Phanérogames de l'Argentine. I. *Anal. Mus. nac. Hist. nat. Buenos Aires*, 29 : 1-351 (1917). — La végétation des hautes cordillères de Mendoza. *Anal. Soc. cient. Argent.*, 86 : 121-188 (1919). — La végétation primitive de la ribera argentina del Río de la Plata. *Rev. Centr. Estud. Agron. y Veter.*, 12 : 345-355 (1919). — Un viaje botánico al lago Argentino (Patagonia). *Anal. Soc. cient. Argent.*, 89 : 179-281 (1920). — En coll. avec IRIGOYEN, L.H., Catalogue des Phanérogames de l'Argentine. II. *Anal. Mus. nac. Hist. nat. Buenos Aires*, 32 : 1-315 (1923). Les Phanérogames adventives de la flore argentine. *Anal. Mus. nac. Hist. nat. Buenos Aires*, 33 : 319-345 (1925). — La végétation de l'île de Martín García dans le Río de la Plata. *Publ. Inst. Invest. geogr., Facult. Filos. y Letr. Univ. Buenos Aires*, 10, 39 p. (1925). — Etude phytogéographique de la Patagonie. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 58 : 105-179 (1926). — Les modifications de la flore argentine sous l'action de la civilisation (essai de géobotanique humaine). *Mém. Acad. r. Belg., Cl. Sci., in-4°, sér. 2*, 9 (3) : 100 p. (1928). — Esquisse phytogéographique de l'Argentine subtropicale et de ses relations avec la géobotanique sud-américaine. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 64 : 20-80 (1932). — Esquisse de la végétation des hautes altitudes sur le Ruwenzori (Résultats botaniques de la Mission belge pour l'exploration scientifique du Ruwenzori). *Bull. Acad. r. Belg., Cl. Sci., sér. 5*, 19 : 602-616, 702-717, 900-917 (1933). — Recherches sur l'ascension de la sève. *Mém. Acad. r. Belg., Cl. Sci., in-8°, sér. 2*, 12 (7) : 83 p. (1934). — En coll. avec BALLE, S., Catalogue des Ptéridophytes et Phanérogames de la flore belge. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 66, Suppl., 126 p. (1934). — Notes sur les Lobélies géants du Congo belge. *Rev. Zool. Bot. Afr., Bull. Cercle bot. cong.*, 2 : [13]-[20] (1934). — En coll. avec BALLE, S., Les Alchemilla du Congo belge et leurs relations avec les autres espèces du genre en Afrique continentale. *Rev. Zool. Bot. afr.*, 24 : 301-368 (1934). — Les Lobélia géants des montagnes du Congo belge. *Mém. Inst. r. colon. belge, Cl. Sci. nat. méd., sér. in-8°, 2* (1) : 52 p. (1934). — La phytogéographie, science de synthèse. *Bull. Acad. r. Belg., Cl. Sci., sér. 5*, 19 (1934) : 1380-1411 (1935). — Les Senecio arborescents du Congo. Etude morphologique, phytogéographique et systématique. *Rev. Zool. Bot. afr.*, 28 : 1-76 (1935). — En coll. avec BALLE, S., Les Alchemilla de l'Abyssinie et de Madagascar, avec un tableau synoptique des espèces africaines. *Bull. Jard. bot. Etat Brux.*, 14 : 1-55 (1936). — En coll. avec BALLE, S., Les Alchemilla de l'Afrique australe. *Mém. Acad. r. Belg., Cl. Sci., in-8°, sér. 2*, 16 (3) : 29 pp. (1936). — Note sur les Ulmées du Congo belge. *Bull. Jard. bot. Etat Brux.*, 16 : 407-412 (1942). — Principes de Botanique. Office des Cours du Cercle des Sciences, Bruxelles et Desoer, Liège. 238 + VIII p. (1946). — Réflexions d'un biologiste sur l'histoire contemporaine. *Bull. Acad. r. Belg., Cl. Sci., sér. 5*, 32 (1947) : 705-729 (1948). — L'éloge des plantes. *Rev. Univ. Brux.*, nouv. sér., 4 : 291-307 (1952). — Quelques Malvacées nouvelles du Congo et du Ruanda-Urundi. *Bull. Jard. bot. Etat Brux.*, 31 : 85-90 (1961). — La liste complète des publications botaniques de L. Hauman a été donnée par R. Tournay. *Mém. Soc. r. Bot. Belg.*, 2 : 51-73 (1966).

23 septembre 1983.

[Comm.]

J.-J. Symoens.

Sources : PARODI, L.R., 1925-1926. La obra botánica del Professor Lucien Hauman. *Anal. Soc. cient. Argent.*, 100 (1925) : 116-124 (1926). — HOMÈS, M.V.L., Hommage à Lucien Hauman. *Bull. Acad. r. Belg., Cl. Sci., sér. 5*, 51 (10) : 1131-1133 (1965). — HOMÈS, M.V.L., 1966. La carrière et l'homme. *Mém. Soc. r. Bot. Belg.* 2 : 15-18. — EXELL, A.W., 1966. Professor Lucien Hauman through English eyes. *Ibid.* : 23-25. — PARODI, L.R., 1966. Lucien Hauman en la Argentina. *Ibid.* : 27-32 (trad. fr. : 33-37). — LAVALRÉE, A., 1966. Lucien Hauman et la floristique belge. *Ibid.* : 39-42. — BALLE, S., 1966. Lucien Hauman au Ruwenzori. *Ibid.* : 43-46. — LÉONARD, J., 1966. L'activité botanique de Lucien Hauman dans le cadre de la « Flore du Congo, du Rwanda et du Burundi ». *Ibid.* 47-49. — BOUILLENNE, R., 1967. Lucien Hauman (8 juillet 1880 - 16 septembre 1965). *Bull. Acad. r. Sc. Outre-Mer, nouv. sér.*, 13 (1) : 129-133.

HELLSTEN (*Frans Henrik*), Mécanicien de steamer (Abö-Finlande, 3.10.1878 - R.I.). Fils de Henrik et de Stenros, Johanna.

Hellsten, après avoir obtenu le diplôme de mécanicien de 2^e classe à l'école d'Abö (actuellement Turku), a travaillé comme ajusteur-monteur dans divers ateliers, puis comme chauffeur-mécanicien dans la marine marchande finlandaise.

Après avoir signé un contrat avec l'Etat Indépendant du Congo, il partit le 2 mars 1905 d'Anvers et arrivait à Boma le 22 mars, où on le désigna pour la Marine du Haut-Congo. Mais sa carrière fut bien courte, car il dut revenir à Boma le 2 août 1905 et, après examen médical, il fut contraint de donner sa démission, car il était gravement anémié. Il était de retour à Anvers le 27 août 1905.

La suite de sa carrière ne nous est pas connue.

2 décembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Registre matricule, n° 5088.

HEMLIN (*John Teodor*), Capitaine au long cours (Skövde-Suède, 16.3.1877 - Göteborg, 20.6.1957). Fils de C.G. Hemlin, éditeur de journal, et de Carlson, Mathilde; époux de Koch, Elin, père de Harriet, Anna-Gretha, Inga et Gustaf.

Après avoir fréquenté pendant cinq ans l'école d'enseignement secondaire, Hemlin passa en 1892 à l'Ecole navale dont il suivit le cycle de cours de capitaine en second jusqu'en 1895. Puis il navigua de 1895 à 1898 en mer du Nord, dans l'Atlantique sud et dans l'Océan Pacifique. En 1899, il fut nommé second et jusqu'en 1901, il suivit, avec succès, les cours de capitaine au long cours pour devenir capitaine de steamer.

En 1902, Hemlin partit au Congo, pour le service hydrographique de l'île de Mateba, en qualité de capitaine en second. A cette époque, on ne connaissait encore que très sommairement l'hydrographie de l'estuaire maritime et, en particulier, de la zone divaguante. Aussi, Hemlin fut-il astreint à effectuer de nombreux sondages dans les différents chenaux; de plus, il eut à fixer à des arbres repérés des signaux de balisage, afin de guider la marche des navires dans cette section difficile. Il dut également reporter ses levés sur carte et en faire des reproductions. Ces dispositions se rapportaient à la partie du fleuve s'étendant de Fetish Rock au banc de Mateba.

Pour la mesure des profondeurs dans les chenaux, Hemlin avait imaginé, en 1903, un astucieux système qui consistait en une masse de plomb suspendue à

un fil étalonné en pieds. Pour maintenir ce fil en position verticale, la masse de plomb était raccordée par un autre fil en un point à l'avant du bateau; ce dispositif permettait de régler la profondeur sous l'eau de la masse de plomb et de déterminer par points, pendant la marche, le contour d'une ligne d'un niveau de cote donnée à l'avance.

A partir de 1904, Hemlin fut affecté au service de pilotage de Banana et c'est en cette qualité qu'il conduisit des navires de la Compagnie Maritime Belge du Congo C.C.M.B.C., et d'autres, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'à Matadi. Ensuite, il prit le commandement d'un bateau de 350 t, le *s/s Cockerill*. En réalité, celui-ci avait été construit comme drague à godets et était arrivé au Congo le 7 novembre 1897. Les résultats furent si mauvais que, dans la suite, il fut utilisé, d'abord comme bateau de service, puis, finalement, comme barge servant de magasin à combustible constitué de bois qu'on allait chercher à la scierie de Malela.

A l'époque où Hemlin séjournait au Bas-Congo, les bateaux pouvaient emprunter deux passes: ou bien celle longeant l'île de Mateba, ou bien la passe dite portugaise, qui longeait la rive de l'Angola. Cette dernière était considérée comme la plus stable, mais, aux basses eaux, la barre de Fetish Rock ne présentait pas plus de 14 pieds de mouillage et c'est la raison pour laquelle on avait décidé de procéder à des dragages.

Au mois de mai 1905, Hemlin conduisit un bateau de l'Etat Indépendant au dock de Saint Paul de Loanda, où il séjourna trois mois pour surveiller la réparation de la coque dont le fond dut être renouvelé. Ce capitaine quitta le Congo en novembre 1905, ayant accompli son terme de trois ans. Par son travail, il avait contribué à porter le mouillage maximum dans les passes de 15'8" à 18'.

Rentré au pays, il continua à naviguer sur les bateaux de la marine suédoise et accomplit, notamment, le tour du monde. Il décéda à Göteborg le 20 juin 1957, à l'âge de 80 ans.

Distinctions honorifiques: Médaille commémorative, Etoile de service, Médaille du Cinquantenaire.

23 janvier 1984.

[M.L.]

A. Lederer.

Sources: Fiche signalétique de l'ARSOM. — DEVROY, E. & VANDERLINDEN, R. 1951. Le Bas-Congo, artère vitale de notre colonie, Bruxelles, pp. 57-59 et 317. — *La Revue congolaise illustrée* (Bruxelles), 1952, n° 1, p. 12.

HOLMSTEN (*Anton Verner*), Mécanicien de steamer (Abö-Finlande, 17.8.1870 - R.I.). Fils d'Anton et de Rödlin, Amanda; époux de Shöblom, Frederika.

Après avoir obtenu un diplôme de mécanicien de 2^e classe délivré en Finlande et avoir travaillé comme ajusteur-monteur dans différents ateliers, il servit en qualité de chauffeur et de mécanicien dans la marine marchande finlandaise.

Il fut engagé comme mécanicien de 2^e classe par l'Etat Indépendant du Congo et partit d'Anvers le 9 février 1905 ; arrivé à Boma le 2 mars, on l'affecta à la Marine du Haut-Congo. Il s'agissait d'un bon mécanicien qui fut promu à la 1^{re} classe de son grade et bénéficia d'augmentations de traitement.

Fin de terme, il quitta Boma par le s/s *Albertville*, le 28 janvier 1908.

Le 3 septembre 1908, il fut réengagé au traitement de 4400 F et affecté à nouveau à la Marine du Haut-Congo. Le 1^{er} septembre 1909, son traitement fut porté à 4700 F, mais il dut rentrer en Europe car il souffrait du béri-béri ; il quitta Boma le 11 août 1910.

La suite de sa carrière ne nous est pas connue.

Il était porteur de l'Etoile de service décernée le 26 février 1908.

2 décembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Registre Matricule, n° 5057.

HONORE (*Josué*), Missionnaire protestant (Hornu, 16.8.1893 - Clabecq, 7.10.1968).

Après l'armistice de 1918, à la suite des décisions du Traité de Versailles, sur les instances du Ministre des Colonies et aussi avec le bienveillant appui du Roi Albert et du Gouvernement, le Comité de la Société belge de Missions protestantes au Congo accepta de présider à la réorganisation des missions protestantes aux Territoires occupés de l'ancien Est africain allemand.

Le 4 août 1921, deux jeunes gens belges issus des Eglises du Borinage et ayant passé les examens de l'Ecole de médecine tropicale, le soussigné et Josué Honoré, s'embarquaient à Tilbury sur la Tamise, en route pour le Ruanda, via Mombasa. De là, le train transporta en deux jours les voyageurs vers le Centre africain en passant par Nairobi et Kisumu au bord du lac Nyarubaare (Victoria). La traversée de cet immense lac se fit également en deux jours jusque Bukoba, au Buganda.

En ce temps-là, le trafic commercial du Ruanda se faisait par cette voie ; il était donc facile de louer les services de porteurs qui retournaient à Kigali, qui fut atteint après une quinzaine d'étapes de 25 km au moins, au cours desquelles la soif se fit cruellement sentir.

A Kigali se trouvaient seulement deux fonctionnaires belges ; l'accueil fut cordial. Une cellule au parquet cimenté de l'ancienne enceinte allemande remplaça avantageusement la tente. Le voyage Bruxelles-Kirinda devait durer 74 jours.

Dès le départ de la caravane de Bukoba, l'apprentissage de la langue du Ruanda s'avérait indispensable. Les porteurs deviennent de complaisants instituteurs. Bien écouter, faire répéter, noter ce que l'on avait compris... puis faire un recouplement.

Pendant le stage à Kirinda, Honoré visite l'ancienne station de Remera où il viendra s'installer définitivement en août 1922. En décembre de la même année, l'école est ouverte avec environ 200 élèves. Au culte participent à peu près 80 personnes.

J. Honoré fournit un grand effort d'évangélisation en organisant des « courses » missionnaires dans les montagnes avec l'aide d'anciens chrétiens de Zinga et de Rubengera. La station se développe rapidement de sorte qu'en 1923 déjà s'ouvrent des chapelles-écoles dans les environs. Celles de Taba, Runda, Masogwe et Zinga dans l'Est sont bien fréquentées. D'autres emplacements d'un hectare sont délimités. A Remera, le nombre de participants aux cultes monte à 400, au catéchisme à 80 et 300 élèves sont inscrits à l'école. Des arbres sont plantés : eucalyptus, cyprès.

Des essais de culture de céréales sont effectués ; des bananiers sélectionnés sont plantés.

Le 2 août 1924, J. Honoré épouse une missionnaire écossaise, Mary Anderson. Celle-ci accomplira un travail efficace parmi les femmes et les enfants. En 1931, J. Honoré achève la construction d'un temple qui peut recevoir plus de 1000 auditeurs. Le dispensaire du début devient hôpital, tenu d'abord par une diaconesse-infirmière, puis par un médecin. A l'école primaire, grâce au Fonds du Bien-Etre indigène, vient s'ajouter une Ecole technique féminine avec internat.

J. Honoré est appelé à faire partie d'une commission pour la traduction de la Bible en langue du Ruanda. Le 1^{er} janvier 1939, il est nommé aumônier militaire jusqu'au 31.12.1952. Le 2.12.1940, il est mobilisé à la Force Publique et prend part à la campagne d'Abyssinie jusqu'au 6.12.1941. Rentré au foyer, il s'efforce d'aider les personnes touchées par la famine qui persistera jusqu'en 1944. Un apport de vivres de la part du Gouvernement vient suppléer aux distributions de viande et de lait organisées par les missionnaires.

Tant sur le plan artisanal que sur celui des cultures potagères dont le produit est écoulé à Kigali, le souci de J. Honoré s'alliait à la volonté de créer des activités lucratives en même temps que la formation pro-

fessionnelle. En outre, cet effort contribuait à éviter l'éloignement des travailleurs à l'étranger, loin de leur famille.

J. Honoré a regroupé et formé des équipes de forgerons, de menuisiers, de maçons. Un atelier de réparations de véhicules automobiles rendait beaucoup de services. Le don d'une presse permit à ce missionnaire d'imprimer de la littérature religieuse, tout en favorisant la pratique de la lecture. En fin d'année, il distribuait des hoes à ses ouvriers.

Le 19 octobre 1947, la mission fête les 25 années de service de J. Honoré. Les autorités territoriales belges et indigènes sont représentées ; les délégués des mines, ses collègues tant catholiques que protestants sont aussi présents. Le Mwâmi Mutara remet des médailles à 30 travailleurs pour les récompenser de 15 ou 25 ans de labeur. Puis, vint l'inauguration de la maternité construite grâce au Fonds Reine Astrid.

J. Honoré prendra sa retraite le 31.8.1955, mais il restera au Ruanda. De retour en Belgique en 1960, il s'installe à Clabecq où il pourra encore rendre d'appréciables services à l'Eglise locale.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold II ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Médaille commémorative de la campagne d'Abyssinie ; Médaille commémorative de la guerre 1940-1945, avec étoile en or ; Médaille africaine de la guerre 1940-1945.

4 août 1983.

[Comm.]

A. Lestrade.

Bulletin missionnaire. Organe de la Société belge de Missions protestantes au Congo, juillet 1922, n° 1 et suivants.

HUET (Omer Dieudonné), Ingénieur, Directeur général des chemins de fer du Chili (Marche, 8.11.1852 - Santiago de Chili, 25.9.1914).

Omer Huet accomplit ses études d'ingénieur des Ponts et Chaussées à l'Université de Gand de 1871 à 1876. Les deux premières années de sa carrière furent consacrées à des problèmes d'enseignement, ainsi qu'à l'étude de divers projets.

En 1878, il entra à la « Banque de Belgique à Bruxelles » et il fut attaché à la section de construction des chemins de fer de cette société pour l'étude des tracés et ouvrages d'art. En 1879, commença sa carrière au chemin de fer belge ; il fut successivement ingénieur adjoint au groupe de Bruges de 1879 à 1882, ingénieur chef de section à Tirlemont, puis à Spa, de 1882 à 1886, ingénieur adjoint au chef de service des Voies et Travaux à Liège, de 1886 à 1892, ingénieur adjoint et membre de la Commission de réception du matériel de voie à Bruxelles, de 1892 à 1897 et, enfin, ingénieur principal le 30 avril 1897.

En 1895, il fut envoyé au Congo, en compagnie du géologue Jules Cornet et de l'ingénieur Tobie Claes, à la demande du Roi Léopold II, pour examiner si le chemin de fer devant réunir Matadi à Léopoldville, était une entreprise réaliste. En effet, la sortie de Matadi et le franchissement de la vallée de la Mpozo étaient particulièrement difficiles ; en 4 ans, on avait seulement établi la voie sur 40 km. Les détracteurs de l'œuvre royale s'en étaient émus et avaient ameuté l'opinion publique.

Omer Huet, Tobie Claes et Jules Cornet remirent un rapport favorable à la poursuite de cette entreprise, tout en faisant quelques observations.

Pendant la dernière période passée en Belgique, Huet améliora le tracé de la voie Bruxelles-Cologne, spécialement à la côte d'Ans et dans la vallée de la Vesdre.

En 1897, le Roi cherchait à dépêcher au Chili un ingénieur de talent pour en faire un conseiller technique du chemin de fer. En effet, en 1890, le professeur Louis Cousin, de l'Université de Louvain, était parti dans ce pays où il avait créé et organisé la Faculté des Sciences appliquées de l'Université de Santiago. Cet ingénieur de grand talent était le promoteur de projets de chemins de fer dont, notamment, le chemin de fer longitudinal, dont il proposait de réaliser, au plus tôt, la section au nord de Santiago. Ses services étant très appréciés, le Gouvernement du Chili lui avait demandé si la Belgique ne pouvait lui envoyer un ingénieur belge compétent dans le domaine du chemin de fer.

Le Ministre plénipotentiaire, qui dirigeait alors la Légation de Belgique au Chili, était Camille Janssen, l'ancien gouverneur général du Congo ; il appuya favorablement cette demande.

Le 16 juillet 1897, le Ministre du Chemin de Fer faisait savoir au Souverain, qu'Omer Huet était l'homme tout désigné pour ce poste. C'était un excellent ingénieur qui s'était brillamment acquitté de sa mission au Congo. Le Roi attachait un grand prix à ce que ce fût lui qui fût désigné pour se rendre au Chili, car il se souvenait des services rendus au Congo.

Omer Huet obtint de l'Administration belge un congé de cinq ans, sans perte d'ancienneté pendant son séjour au Chili et avec assurance de retrouver son poste au retour au pays. Il fut engagé au titre d'ingénieur-conseiller, mais sans porter le titre de directeur général, afin de ne pas froisser les susceptibilités chiliennes ; son traitement équivalait à 38 000 F par an, alors qu'il en recevait 5 000 en Belgique.

Immédiatement, Omer Huet se mit à la besogne et accomplit une tâche énorme, car un certain désordre régnait dans la gestion des chemins de fer. En

haut lieu, les services de l'ingénieur belge furent appréciés, au point qu'il fut choisi comme arbitre dans un différend qui opposait les autorités chiliennes aux actionnaires anglais et belges de la Compagnie du Chemin de Fer de Tarapaca ; en 1891, au cours d'actions militaires contre le Pérou, l'armée avait fait usage du matériel de cette compagnie et, à la suite de longues discussions, en 1900, le gouvernement chilien admit qu'une indemnité devait être versée. Omer Huet fut chargé d'en déterminer le montant ; la compagnie réclamait 42 400 livres sterling de dédommagements ; la somme proposée s'éleva à 34 500 livres sterling.

De 1899 à 1901, il avait publié, pour compte du gouvernement chilien, cinq études écrites en langue espagnole : « Examen jeneral (sic) de la red », « Control del servicio de pasajeros », « Los Transandinos », « Ferrocarril de Antofagasta a Bolivia » et « Tarifa de los pasajeros ».

En 1901, on lui demanda d'assurer la direction générale des Travaux publics ; suite à un changement de gouvernement, il dut céder la place à l'ancien ministre qui, politiquement, devait être recasé. Omer Huet avait été le premier non-Chilien à assumer ces fonctions et on n'avait eu qu'à se louer de la manière dont il exerçait les hautes charges qui lui étaient confiées ; mais la science et le savoir-faire de l'ingénieur ne faisaient pas le poids contre les appétits et les intrigues de certains politiciens.

Le terme du congé accordé par l'Administration belge approchait, aussi l'ingénieur demanda une prolongation qui lui fut accordée pour deux ans à dater du 1^{er} octobre 1902. On invoquait l'aide qu'il avait apportée à la Belgique en faisant attribuer à la firme Baume et Merpent une commande de 100 wagons et engager au Chili plusieurs ingénieurs belges.

En 1902, le gouvernement chilien réaffectait Omer Huet au chemin de fer et lui demandait d'assurer l'intérim de la direction générale de cette importante administration. Devant les dissensions politiques, chaque parti voulait y caser sa créature ; le Président de la République, qui appréciait beaucoup l'ingénieur belge, trouva cette solution de compromis, acceptée de plus ou moins bonne grâce par tous. C'était un véritable succès pour la Belgique, car jamais un étranger n'avait assumé de pareilles fonctions toujours réservées à un politicien, et non à un technicien.

A ce moment, pour sauver le chemin de fer chilien de la ruine, d'importantes commandes de matériel de qualité devaient être placées ; l'Allemagne et l'Angleterre étaient à l'affût pour se les partager. Grâce à la présence d'Omer Huet, la Belgique en reçut une bonne part.

Le gouvernement du Chili lui confia également une mission d'inspection des études du chemin de fer longitudinal qui avait été préconisé quelques années auparavant par le professeur Louis Cousin.

Le Président du Chili, voyant la fin du congé d'Omer Huet approcher, intervint personnellement auprès du Ministre de Belgique pour qu'on accordât une prolongation ; cela se fit en deux fois, d'abord six mois, puis trois ans, ce qui permettait à l'ingénieur belge de demeurer au Chili jusqu'au 1^{er} avril 1908.

Déjà auparavant, écœuré des intrigues et des aléas de la politique, il avait songé à travailler pour un chemin de fer minier desservant la région du nord du Chili. En 1904, ayant encore dû céder la place à un politicien, Omer Huet se mit au service de sociétés privées. Il étudia les tracés des voies reliant Calera à Quintero et de Pua à Cura Cantin ainsi que celle du Transandin passant par Lonquimay. En outre, il avait fait venir de Belgique des conducteurs et des topographes, parmi lesquels Hector Baillieux, pour déterminer les tracés des lignes à créer entre Cabildo et Copiapo, d'une part, et entre Anium et Casho, d'autre part.

Le séjour d'Omer Huet au Chili s'avérait bénéfique pour la Belgique, puisque de 1906 à 1909, la société « Constructions Civiles et Travaux de Bruxelles » a construit les 109 km de la section Ollague-Collahausi raccordés à la ligne réunissant Antofagasta à la Bolivie ; la ville d'Ollague se situe à une altitude de 4 800 m, ce qui donne une idée des difficultés qu'il a fallu vaincre. Pendant la même période, cette société construisit également 90 km de chemin de fer côtier entre Mejilones et Tocopilla.

Devant la désorganisation totale du réseau de chemin de fer de l'Etat, le Président du Chili réinstalla Omer Huet, à la date du 1^{er} février 1907, dans les fonctions de directeur général. Une nouvelle fois, il réorganisa les services et fit passer les commandes indispensables pour assurer le maintien du trafic sur le réseau ferré de l'Etat. Une nouvelle campagne de presse fut orchestrée par des politiciens de bas étage contre l'ingénieur belge. Huet, dont le congé avait été prolongé de cinq ans à la date du 1^{er} avril 1908 par l'Administration belge, était tellement écœuré par la bassesse des attaques, qu'il offrit sa démission en 1909. Le Président de la République et le ministre dont il dépendait, lui firent savoir qu'ils l'avaient en haute estime, mais que, politiquement, ils ne pouvaient le maintenir à son poste.

Pendant son passage à la direction générale des chemins de fer, la Belgique s'était vu attribuer des commandes de wagons pour un montant de vingt-

cinq millions de francs, après adjudications régulières.

De nouveau, il œuvra au profit des intérêts belges et de sociétés privées ; grâce à son action, la société « Constructions Civiles et Travaux de Bruxelles », entreprit, de 1910 à 1914, la construction de 719 km de voies principales à l'écartement de 1,676 m du chemin de fer longitudinal, plus 35 km de voies de garage, ainsi que 27 gares et 60 puits d'alimentation en eau.

Le 17 décembre 1910, Hector Charmanne, l'ingénieur qui avait dirigé la construction du chemin de fer Matadi-Léopoldville, devenu Ministre plénipotentiaire et dirigeant la Légation de Belgique à Santiago, transmit à Bruxelles treize propositions d'affaires, auxquelles la Belgique pourrait s'intéresser. Plusieurs d'entre elles provenaient d'Omer Huet. Notamment, il réussit à ce que les Français admettent une participation belge dans la construction d'une section du chemin de fer longitudinal qui leur avait été attribuée. Malheureusement, au moment de la signature du contrat, un représentant venu de Belgique en voulut modifier les termes. Les Chiliens mécontents passèrent la commande aux Anglais.

Pendant ce temps, la gestion du chemin de fer du Chili se détériorait ; la direction générale avait été assurée par un Chilien qui ne donna pas satisfaction. Le Président s'était adressé à l'Empereur Guillaume d'Allemagne qui avait chaudement recommandé l'ingénieur Dorner ; après six mois, ce dernier dut être démis de ses fonctions, car la situation se révélait catastrophique.

Une fois de plus, on fit appel à Huet en avril 1911, pour qu'il assure, à nouveau, la direction générale du chemin de fer de l'Etat. C'était grâce à l'intervention de Charmanne que le gouvernement du Chili avait rétabli Huet, à qui on ne pouvait rien reprocher, dans les hautes fonctions qu'il avait été contraint d'abandonner. Cette fois-ci, il signa un contrat de trois ans au traitement de 60 000 F.

En dix-sept mois, Huet réussit à rétablir la situation, mais on était en pleine période électorale.

Aussi, les politiciens sans scrupules eurent beau jeu de s'en prendre au directeur général belge. Une nouvelle fois, malgré une intervention énergique et intelligente de Charmanne, on le démit de ses fonctions. En haut lieu, on lui prodigua les plus grandes marques d'estime, mais on lui fit savoir que, politiquement, on ne pouvait rien faire d'autre et qu'il serait sûrement rétabli dans son poste après les élections.

Comme son congé expirait le 15 mars 1913, le Ministre demanda à Huet ses intentions. Il fit savoir qu'il comptait rester au Chili pour se défendre des attaques dont il avait été la cible ; d'ailleurs, la colonie belge du Chili avait publié une brochure lavant ce grand ingénieur, des accusations calomnieuses lancées contre lui. Charmanne intervint pour qu'on lui octroyât une prolongation de congé de cinq ans ; elle lui fut accordée à la date du 9 avril 1913. Le diplomate faisait remarquer que son compatriote était susceptible de rendre encore de grands services à la Belgique, en lui obtenant d'importantes commandes, car de nombreux projets de chemins de fer étaient en cours d'étude ou de réalisation.

Omer Huet qui s'était installé au Chili, sans intention de revenir en Belgique, mourut à Santiago, le 25 septembre 1914, peu après le début de la première guerre mondiale.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de Léopold (1897) ; Médaille civique ; Médaille commémorative du règne de S.M. Léopold II (1905) ; Chevalier de l'Ordre de l'Esmonité (Turquie, 1911).

Publications : en plus de celles en langue espagnole citées dans le texte, il a publié : Des moyens d'éviter les accidents de chemin de fer (1885). — s.d. La question des grands convois, Liège, s.d. — Rapport de la commission technique (avec FRANCHEN, E., CLAES, T., CORNET, J.). — Projet de loi approuvant la convention conclue, le 28 mai 1894, entre le Gouvernement et la Compagnie du chemin de fer du Congo, Chambre des Représentants, séance du 7 février 1896.

24 juin 1982.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources : Archives du Min. Aff. étrangères (Belgique) dossier 2972, I, Omer Huet : dossier 2810, V : dossier pers. 412, Hector Charmanne. — Registre des naissances de la ville de Marche, année 1852, acte n° 61. Archives de la S.N.C.B. — CORNET, R.J., La bataille du rail, Bruxelles. — STOLS, E. 1979. L'expansion belge en Amérique latine vers 1900, *Bull. Sci. Acad. r. Outre-Mer*, nouv. sér., 25 (2) : 100-134.

J

JAEGER (DE) (*Louis Auguste Jules Frans*), Licencié en Sciences politiques et administratives, Gouverneur de Province au Congo belge (Nieuwpoort, 30.7.1908 - Ixelles, 22.2.1973). Fils de François Joseph Jules Marie et de Paul, Juliette Louise-Marie ; époux de Dutrieu, Cécile.

Louis De Jaeger s'est senti très tôt attiré par la carrière africaine. Ses humanités terminées en juillet 1926, à l'Athénée royal d'Anvers, il décide de se préparer pour l'administration territoriale du Congo, qui lui paraît offrir à son idéalisme et à son tempérament, le champ d'action le plus adéquat.

En octobre 1926, après un sévère examen sélectif, il est admis à l'Université coloniale de Belgique avec la 7^e promotion, la promotion commandant Lemaire. Ses études terminées en juillet 1930, il est nommé, le 1^{er} septembre, administrateur territorial de 2^e classe, à titre provisoire. Le 10, il s'embarque à Anvers et, à son arrivée à Boma, le 26, entre en service actif.

Désigné pour la Province de l'Equateur et mis à la disposition du Commissaire de District de la Lulonga, L. De Jaegher est affecté, pour sa période de stage pratique, au territoire des Baseka Bongwalanga. En août 1931, son stage terminé, il passe au District de l'Equateur comme chef du territoire des Ekota Bosaka, puis en juin 1932, au District de la Tshuapa pour le territoire des Bakutu Bosaka. Nommé à titre définitif le 26 septembre 1933, il s'embarque, fin de terme, à Boma, le 6 octobre.

Il repart pour l'Afrique le 23 mars 1934 et commence sa seconde période de services effectifs le 11 avril. Ce terme, au cours duquel il fut promu administrateur territorial de 1^{re} Classe, le 1^{er} juillet 1936, s'écoule entièrement au District de la Tshuapa, dans les territoires des Ekota Bakutu et de Boende. Le 23 avril 1937, il rentre en congé régulier.

L. De Jaegher rejoint la Colonie pour son troisième terme, le 8 octobre. En service effectif le 27, il regagne la province de l'Equateur et reprend ses activités au District de la Tshuapa. Outre ses fonctions territoriales à Boende, il assume celles de juge suppléant du Tribunal de District et celles de juge auxiliaire près le Tribunal de 1^{re} Instance de Coquilhatville.

Le 10 mai 1940, c'est la guerre. La Belgique est envahie et les relations avec la Métropole coupées. Le terme de service de L. De Jaegher devait normalement prendre fin en octobre 1940..., il se prolongera jusqu'au 20 avril 1947, entrecoupé seulement par trois congés de détente, de durée réduite, dont deux pris en Afrique du Sud et un au Kivu, moins de neuf mois au total.

Au cours de ces longues et dures années, L. De Jaegher, qui avait été promu au grade d'administrateur territorial principal, le 1^{er} juillet 1942, n'a cessé de remplir toutes ses fonctions avec grand succès, se dépensant sans compter et payant généreusement de sa personne. Très exigeant pour lui-même, il attendait de tous ses collaborateurs le même comportement ; cependant, malgré ses propres difficultés et les soucis de ses charges, il ne manqua jamais de les soutenir, de les réconforter et de les aider dans toute la mesure de ses moyens.

Le 12 juin 1944, mis à la disposition du commissaire de district du Congo-Ubangi, il se voit confier

l'administration du très important territoire de Bumba. Le 12 avril 1946, il regagne la Tshuapa pour y effectuer le stage prévu pour l'accession au grade de commissaire de district. Le 11 octobre, son stage est terminé et, jusqu'au 20 mars 1947, sans discontinuité, il reste à la tête de la Tshuapa. Enfin, le 20 avril, il peut rejoindre la Belgique par avion, pour un congé bien mérité. Au cours de son congé, le 12 juillet, L. De Jaegher se marie.

Le 17 janvier 1948, avec sa jeune épouse, il repart pour l'Afrique. Sa nouvelle période de service commence le premier février. Nommé commissaire de District assistant depuis le 1^{er} janvier, il est désigné pour seconder provisoirement le titulaire du District du Congo-Ubangi. Mais il ne reste à Lisala que peu de temps : le 15 avril, il passe au District de l'Equateur pour assumer ses fonctions à Coquilhatville. C'est là que naquit sa fille Suzanne. Il est de retour en Belgique le 29 avril 1951.

Le 23 octobre, L. De Jaegher s'embarque à Anvers avec sa famille et le 8 novembre, il entame un nouveau terme. Il est désigné, cette fois, pour le Katanga. Cette région diffère totalement de celles où il a travaillé jusqu'alors et dont il a acquis une riche expérience. Il ne fera que passer dans la Province du cuivre ; juste le temps de prendre contact avec les Districts du Tanganika et du Lualaba. Peu de temps après son arrivée, sort sa promotion au grade de commissaire de District au 1^{er} juillet 1951 et, le 15 mars 1952, il est affecté à la Province du Kasai, pour le District du Sankuru. Il retrouve là des populations, des problèmes et un milieu plus proches de ceux qu'il a connus en Equateur. Visitant régulièrement les territoires du District, multipliant ses contacts avec les autochtones, il parfait consciencieusement ses connaissances déjà très grandes ; il se familiarise bien vite avec le Sankuru et ses possibilités, avec les aptitudes, les aspirations et les besoins de ses habitants. La haute conscience qu'il a de sa tâche et de ses responsabilités, son activité intelligente et efficiente, son autorité tranquille, le font apprécier unanimement ; l'estime générale et le respect de tous lui sont acquis. Le 13 février 1955, il rentre en congé.

L. De Jaegher est nommé commissaire provincial le 1^{er} juillet et le 26 septembre, avec sa famille, il rejoint Luluabourg par avion. Dans ses nouvelles fonctions, il fut le collaborateur immédiat, pour la direction de la province, de l'auteur de cette notice. Ce fut un collaborateur de choix d'une efficacité polyvalente et toujours réfléchie.

D'un naturel modeste, d'une grande discrétion, d'une courtoisie attentive, d'une scrupuleuse intégrité, bienveillant sans familiarité, profondément loyal, il confirma dans l'exercice d'une charge aux

situations parfois délicates, toute sa valeur professionnelle et tout le charme de sa personnalité. Le 14 janvier 1958, il regagne la Belgique pour son congé régulier.

Le 4 juin 1958, il reprend ses fonctions à Lulua-bourg, pour peu de temps: le signataire de cette notice, rentrant en Europe, fin de carrière, L. De Jaegher est chargé de l'administration du Kasai et nommé gouverneur de Province, le 1^{er} juillet. Il remplit cette charge jusqu'au 17 février 1960, date de son départ en congé. Sa carrière prend normalement fin à l'expiration de celui-ci, le 18 juillet 1960.

Comme tous ses collègues en charge pendant la période qui précéda immédiatement l'octroi de l'indépendance au Congo, L. De Jaegher a assumé l'exercice de son mandat dans des conditions de plus en plus difficiles. Celles-ci découlaient des transformations politiques et administratives précitées que connaissait la Colonie. Au Kasai, les problèmes étaient encore rendus plus complexes par les conflits tribaux entre les ethnies lulua et luba.

De sa longue expérience des populations africaines, L. De Jaegher avait acquis la conviction que leur émancipation véritable supposait nécessairement des masses suffisamment averties des situations réelles et capables de critique objective, des dirigeants doués d'une maturité politique appropriée et possédant un authentique sens du service des hommes et de l'Etat. Il pensait que la réunion de ces facteurs n'était pas encore réalisée et qu'elle nécessiterait encore un certain temps. Affecté par les événements qui accompagnèrent l'indépendance, il resta vivement intéressé par l'évolution du Congo et de l'Afrique centrale.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler l'intérêt qu'il manifesta durant toute sa carrière pour les écoles catholiques et protestantes et, dès que cela fut possible, pour le développement de l'école officielle.

Ses dernières années furent éprouvées par une altération progressive de sa santé, qu'il supporta courageusement, soutenu par l'affection attentive de son épouse et de sa fille Suzanne, qu'il avait toujours associées à ses joies et à ses soucis. Il s'éteignit brusquement dans sa paisible maison d'Ixelles, le 22 février 1973.

Tous ceux qui l'ont connu conservent de lui le souvenir d'un homme de devoir, probe, loyal et simple, fidèle dans ses amitiés.

Distinctions honorifiques: Commandeur de l'Ordre de la Couronne; Commandeur de l'Ordre de Léopold II; Officier de l'Ordre de Léopold; Chevalier de l'Ordre royal du Lion; Etoile de service en or avec raies; Médaille de l'effort de guerre colonial 1940-1945; Médaille du Cinquantenaire du Congo belge.

15 mai 1976.

A. Lemborelle.

[F.G.]

JANS (Paul), Missionnaire (Borgerhout, 17.8.1886 - Ekeren, 11.6.1962). Fils de Martin Joseph et de Nauwelaerts, Elisa.

Après la préparation spirituelle et intellectuelle habituelle dans la congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur à Borgerhout et à Louvain, P. Jans reçut l'ordination le 21 décembre 1909. Désigné comme professeur de langues classiques à l'école apostolique d'Asse, il y enseignait le latin et la musique. Comme directeur du chœur des élèves, il parvint à leur faire exécuter avec grand talent des morceaux de Mozart, Wagner, etc. à côté du plainchant pour l'Eglise.

Dès le début de la guerre en août 1914, il s'engagea comme volontaire en qualité de brancardier. Il ne tarda pas à attirer l'attention de ses chefs et fut bientôt promu à la fonction d'aumônier, où il atteignit le grade de divisionnaire, qu'il garda pendant l'occupation en Allemagne jusqu'à la démobilisation le 1^{er} janvier 1920.

Envoyé par ses supérieurs pour aider nos confrères italiens, il était mis à la disposition de l'archidiocèse de l'Aquila de février 1920 à septembre 1921, puis à la paroisse du Purgatorio (Lungotevere-Prati, Rome) jusqu'au mois d'août 1926.

Après un court congé en Belgique, le P. Jans partit pour le Congo. Il y fut chargé de la relève des Trappistes dans leur plus ancienne mission: Bamanya. Les devoirs de propréfet provenant des fréquents voyages du chef de la jeune préfecture apostolique de Coquilhatville s'ajoutaient à ses occupations déjà absorbantes de responsable d'un poste de mission en plein développement.

Heureusement, il avait l'assistance d'un jeune confrère comme missionnaire itinérant, de deux autres pour les constructions et la menuiserie fort importante à cette époque (jusque 12 établis occupés), des Sœurs du Précieux Sang pour l'école des filles, le dispensaire, le potager, les champs, la cuisine des internats scolaires, la ferme (où bientôt vinrent s'ajouter des vaches), en attendant qu'en 1929 les Frères des Ecoles Chrétiennes viennent reprendre et développer l'école primaire et normale pour les garçons.

Revenu d'un congé bien mérité en Belgique en mai 1936, le P. Jans est nommé curé de la cathédrale de Coquilhatville tout en continuant d'assumer les fonctions de vicaire apostolique délégué.

Pendant ce temps, il lança pour les catholiques européens *La Page chrétienne du Mois* (devenue *Pax* en 1952), réorganisa la bibliothèque publique de la mission où les ouvrages pouvaient être empruntés même par les lecteurs de l'intérieur, fonda le cercle sportif et culturel avec le bâtiment approprié, et

développa diverses autres œuvres religieuses et culturelles.

En 1940, il renouvela son geste patriotique de 1914 en s'engageant comme volontaire dans la Force Publique, où l'aumônier en chef, le père A. Van den Heuvel, se l'adjoignit comme assistant direct. C'est à ce titre qu'il accompagna le corps expéditionnaire en Abyssinie, Egypte-Palestine et Nigeria. Il fut nommé aumônier en chef en septembre 1945 et le resta jusqu'à sa retraite le 31 décembre 1952.

Mais ce n'était pas pour jouir d'un repos pourtant bien mérité. Le délégué apostolique Mgr Sigismondi connaissait les talents d'organisation du P. Jans, sa capacité de travail considérable, son expérience des contacts humains, ses relations dans toutes les couches de la population. Aussi ne tarda-t-il pas à faire appel à lui pour l'aider en tant que secrétaire particulier, fonction que le père Paul exerça fidèlement du 21 janvier 1953 jusqu'au 11 mars 1954, date de son départ définitif pour l'Europe.

Là, il consacra ses dernières années à la consolation et à l'assistance spirituelle des malades comme « recteur » de la clinique privée Sint-Lukas à Ekeren du 1^{er} juin 1954 jusqu'au moment où sa maladie et sa mort le 11 juin 1962 le forcèrent à céder la place à son confrère, le père Boelaert, qui était déjà son assistant depuis quelque temps (cf. Biographie belge d'Outre-Mer, 7 A, col. 57).

Le souvenir de P. Jans est resté vivant dans la République du Zaïre parmi tous ceux qui l'ont connu à Coquilhatville, à Léopoldville, à la Force publique, mais surtout à l'Équateur parmi les nombreux chrétiens et tous les anciens de l'Ecole normale de Bamanya.

Une des raisons majeures de cet attachement se trouve à mon avis dans ce que le père Jans a fait dans le domaine culturel. Pour autant que je sache, il a été l'initiateur du mouvement de revalorisation de la musique ancestrale par son introduction dans le culte catholique. Les débuts étaient forcément modestes parce qu'il fallait d'abord tâter le terrain pour connaître la réaction des indigènes, particulièrement des catéchistes puis des abbés, et pour éviter de heurter par une trop grande hardiesse et un avancement trop rapide les autorités ecclésiastiques très susceptibles à cette époque (« malheur à celui qui a raison trop tôt »). Le père Jans était trop diplomate pour ignorer ces écueils. Il parvint à les éviter en s'abstenant de toute publicité et en limitant les débuts à des compositions personnelles sur des motifs autochtones.

Un autre avantage se trouvait dans l'attitude encourageante et protectrice du vicarier apostolique, chercheur infatigable dans le domaine de la culture

autochtone, tout gagné à son développement, et partisan convaincu du devoir d'acculturation.

En outre, très tôt de jeunes confrères étaient gagnés par le même idéal : De Knop et Walschap (cf. Biographie coloniale belge, vol. 4, col. 933, et la brochure « 50 Ans au Zaïre », 1975, pp. 22 et 29). Le père Jans pouvait donc continuer cette expérience, la développer, l'appliquer à l'église et dans des pièces de théâtre.

L'opposition, venant surtout des milieux indigènes, est restée dans des limites raisonnables et le mouvement a poursuivi son chemin à travers le Congo, puis l'Afrique en général. La genèse en a été exposée par le père Jans lui-même dans *A.F.E.R.* (1938) n° 13 et dans *Aequatoria* 19 (1) de 1956.

Depuis lors, toutes les difficultés ont été vaincues et le mouvement s'est généralisé en Afrique. J'estime même que cette initiative a sensiblement contribué à faire entrer la mission catholique en Afrique de plein gré dans la voie de l'acculturation totale.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Croix de guerre ; Médaille de l'Yser ; Médaille de la Victoire ; Médaille commémorative ; Médaille de Volontaire ; Croix de Feu ; Officier de l'Ordre royal du Lion ; Medaglia di Benemeranza.

Bibliographie : Mijn vuurdoop, *Annalen*, Tilburg, 33, (1915) : 138-140. — Het vreselijke werk der kanonnen, *Annalen*, Tilburg, 33, (1915) : 187-189. — Brankardiërs, *Annalen*, Borgerhout, 30, (1919) : 12-13. — De begravingen te Hoogstade, *Ons Volk Ontwaakt*, 5, (1919) : 22, 280-281. — Funérailles des soldats à l'Yser, *Annalen*, Borgerhout, 30, (1919) : 187-189. — Zielesorg bij onze soldaten, *Ons geloof*, 5, (1919-8) : 365-371. — De godsdienstige toestand in Italië, *Ons geloof*, 6, (1920-6) : 272-274. — Una mision entre antropofagos. (Vicariato Apostolice de Rabaul-Oceania) *Anales*, Barcelona, 56, (1926) : 73-78 ; 11-113 ; 143-146 ; 174-179 ; 206-209 ; 271-274 ; 305-307. — Een zaaiër voor Kristus. Leven van Mgr. St. Henry Verius, Bisschop van Limyra, M.S.C. (naar het Frans van E. H. J. VAUDON) Borgerhout, Missiehuis, 1927, 224 pp., ill. — Aankomst in Congo, *Annalen*, Borgerhout, 38, (1927) : 102-105. — Brief van den E. Pater Paul Jans uit Congo, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927) : 156-160. — Le football au Congo, *Annales*, Borgerhout, 38, (1927) : 246-249. — Il foot-ball nel Congo, *Annali*, Roma, 56, (1927) : 251-252. — Febbrile attività nella nostra Prefettura del Congo, *Annali*, Roma, 58, (1929) : 84-85. — Hoever staan we in Congo? *Annalen*, Borgerhout, 47, (1936) : 78-80, 102-105. — Où en sommes-nous au Congo? *Annales*, Borgerhout, 47 (1936) : 78-81, 103-107. — Diez años en el Congo, *Anales*, Barcelona, 66 (1936) : 178-183. — Muziekproblemen in Congo, *Elckerlic*, 2, (1936) : 13-14. — Van Congoleesch toncel, *Almanak*, Borgerhout, 43, (1937) : 32. — Musique religieuse pour indigènes. *Africanæ Fraternalis Ephemerides Romanae*, juin 1938, n° 13 : 169-199 ; *Aequatoria*, 1, 1938 (1 buiten reeks). — Le Congo dans la guerre, *Annales*, Borgerhout, 58, (1947) : 28-29, 37-39. — Wat Congo voor België deed, *Annalen*, Borgerhout, 58, (1947) : 4-9. — In memoriam P. Joseph Moeyens, *Annalen*, Borgerhout, 66, (1955) : 150-151, 155. — Essai de musique religieuse pour indigènes dans le Vicariat Apostolique de Coquilhatville, *Aequatoria*, 19, (1956-1) : 1-16 ; 37-43. — Godsdienstige muziek voor inlanders in het Apostolisch Vicariaat van Coquilhatstad, *Band*, 19, (1960-2/3) : 66-82. — Douze chants indigènes sur texte latin ou lonkundo (i.s.m. A. WALSHAP, J. DE KNOP), *Aequatoria*, 19, (1956-1) : 17-29. — Kongolese muziek in de kerk, *Kerken en Missie*, 37, (1957-8 n° 128) : 202-204. *Annalen*, Borgerhout, 68, (1957) : 166-167, ill. — La musique congolaise à l'église. *Bull. Union missionn. Clergé*, 37, (1957, n° 128) : 190-192. *Annalen*, Borgerhout, 70, (1959) : 6-8, ill. — Church music — Congo style, *Annals*, Aurora, 13 (1959) : 4, 6-7.

30 novembre 1983.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Lir: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Annalen*, Borgerhout, 73, (1963): 112. — *Asca Nostra*, 1962, 4 jg., (3); 24. — *Provincialia*, Borgerhout, juni 1962. 35. — 50 jaar in Zaïre, extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975: Op weg naar een eigenlandse religieuze muziek, 22. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 101-103.

JURION (*Floribert*), Ingénieur-agronome, Président-Directeur général de l'INEAC, Membre de l'Académie (Vellereille-les-Brayeus, Hainaut, à la ferme de Bonne-Espérance, 8.4.1904 - Havay, 27.5.1977).

F. Jurion fait ses humanités au petit Séminaire du même nom, dont la ferme est une annexe. L'abbé Nestor Wallez lui charpente le caractère. A 17 ans, le voilà à l'université; il suit les cours d'agronomie et à 20 ans sort avec le diplôme d'ingénieur agricole, conquis avec grande distinction.

A 21 ans, il entre à l'armée et y devient candidat officier de cavalerie, ce qui lui vaudra plus tard de grandes satisfactions.

A 22 ans, il revient à la ferme dirigée par son père, ingénieur agricole. Il s'emploie à gérer l'exploitation, mais il n'y restera que deux ans.

Pris par le goût de l'aventure, le goût de faire du neuf, le goût de tailler dans le drap, il ne veut plus suivre le sillon tracé par d'autres et décide de partir au Congo. Ses parents ont compris qu'une destinée nouvelle l'attend. Le professeur Leplae, ami et condisciple de son père, le prend sous son égide. Floribert Jurion l'accompagne dans un grand voyage qu'il fait au Congo. A son contact, il apprend que l'agriculture au Congo, bien qu'ayant des bases comparables à celles d'Europe, possède une amplitude plus vaste, comportant des obligations sacrées.

Il débarque à Mahagi (Congo), le 8 décembre 1928. Après avoir visité les colons agricoles de l'Ituri, il est introduit à la ferme de Nioka et en reprend la direction le 1^{er} avril 1929. Neuf mois après, il passe avec la station au service de la régie des plantations.

Retré en Belgique en 1932, il s'inscrit à Louvain aux cours d'agronomie tropicale et devient ingénieur d'agronomie tropicale avec la grande distinction.

C'est le 22 décembre 1933 que le Roi Albert signe l'acte de naissance de l'Institut National pour l'Etude Agronomique du Congo belge, l'INEAC. Pour ainsi dire tout le personnel de la régie des plantations passe à l'INEAC où l'esprit de recherche dominera, laissant aux stations expérimentales le soin de démontrer la rentabilité des affaires agricoles congolaises.

Pendant son séjour à Nioka, où il devint chef de secteur le 1^{er} juillet 1935, sa personnalité se manifesta. Il s'astreint à comprendre et à expliquer pour

l'Afrique les notions d'élevage manifestant ainsi sa formation ancestrale doublée de son expérience tropicale. Il publie l'«Amélioration du cheptel bovin indigène», puis «Le Mouton à laine au Congo belge».

Tout en continuant ses recherches sur le bétail indigène, il ne néglige pas les grandes cultures et dès 1937, publie «La brûlure du Caféier *Arabica*» et la «Fécondation des fleurs du *Coffea arabica*».

Le 1^{er} mai 1937, après 2 ans comme chef de secteur, il est promu directeur général, et délégué en Afrique du Comité de Direction. Il a 33 ans.

Le 10 mai 1940, c'est la guerre! Le gouverneur général, Pierre Ryckmans déclare «Le Congo belge est dans la guerre, l'actif le plus important de la Belgique. Il est tout entier au service de l'alliance et par elle au service de la Patrie. S'il faut des hommes, je donnerai des hommes; s'il faut du travail, je donnerai du travail!» Il donna les deux!

Le personnel étant mobilisé, les ingénieurs agronomes rappelés, Jurion fit la prouesse d'entretenir le minimum mais d'augmenter la production de caoutchouc, de quinquina et de pyrèthre.

En 1945, il démarre à nouveau tous les travaux des centres et des stations. Il continuera son action jusqu'en 1960 et atteindra pour l'institution un épanouissement remarquable et une période de splendeur jamais égale.

Au moment où l'on quittait l'économie de guerre, G.E. Sladden venait d'être nommé directeur général de l'agriculture au Congo. Il n'eut aucune peine à collaborer avec Jurion, notamment dans l'établissement des paysannats indigènes et la multiplication des éléments sélectionnés par l'INEAC.

C'est en 1947 que fut organisée par Jurion et ses collaborateurs la semaine agricole de Yangambi à laquelle participèrent de nombreuses personnalités belges et étrangères. A cette occasion fut inauguré à Yangambi le buste d'Edmond Leplae qui avait défini les règles de l'Agriculture congolaise, créé la régie des plantations et dont l'INEAC était l'aboutissement logique.

En 1948 se tint à Goma la première conférence internationale des sols africains; y participaient des Français, Anglais, Portugais, Sud-Africains et Belges. Jurion y tint une place éminente. Ce fut là l'origine du Bureau des Sols à Paris.

Tom Marvel écrivait en 1948:

... les chercheurs de l'INEAC du plus élevé au plus humble paraissent déborder d'un enthousiasme altruiste dans l'accomplissement de leurs tâches. Ils ont la vision d'un grand idéal. Ils voient au Congo une magnifique occasion de réaliser une coopération entre blancs et noirs dans le but de développer harmonieusement et progressivement le pays, en se partageant ensuite équitablement le fruit des efforts communs. C'est réellement une splendide vision: c'est celle d'un nouveau Congo. Elle fait aujourd'hui de l'INEAC l'organisme le plus vital et le plus constructif travaillant au Congo.

Le 23 juin 1949, Jurion, revenu en Europe, fut promu président-directeur général de l'INEAC, dont l'ancien Ministre Godding assure la présidence de la commission administrative suivi bientôt par le Prince Albert.

Dès 1951, dans un article intitulé «La conservation des sols au Congo belge», Jurion ne voyait qu'un système : celui d'établissement du paysan indigène sur une terre dont les cultures alterneraient avec des jachères ; le raccourcissement progressif de celle-ci résulterait d'un apport d'engrais minéraux et de l'utilisation de plantes herbacées à chevelu racinaire bien développé.

En août 1954, il préside à Léopoldville le 5^e Congrès international de la Science du Sol, groupant 200 spécialistes représentant 21 nations.

En un laps de temps relativement court, un travail considérable fut réalisé en faveur de l'agriculture congolaise «par la Science pour la Science» (R. Cornet). Il y a d'abord et principalement Yangambi avec une vingtaine de divisions, de bureaux, avec une bibliothèque comptant en 1959, 40 000 ouvrages, un herbier de plus de 50 000 spécimens et un service pédologique interafricain. «On y éprouvait une impression de grandiose beauté et en même temps de sécurité» (R. Cornet).

La mission de l'Institut à accomplir dans le développement agricole est claire : son activité se manifestera surtout dans le domaine des recherches de base. L'application des résultats acquis, l'effort d'éducation et de propagande agricole seront toujours du ressort des services officiels de l'agriculture, la vulgarisation de la recherche étant réalisée grâce à une collaboration permanente de l'institut avec lesdits services.

Même ainsi limitée, l'activité de l'INEAC était énorme. Installé dans chacun des grands milieux écologiques du Congo belge et du Ruanda-Urundi, un vaste réseau de stations de recherches, de plantations expérimentales et de centres d'essais couvre l'Afrique centrale d'une trame serrée que viennent compléter de nombreuses stations d'adaptation locale.

Diverses organisations issues de l'INEAC montrent le champ extrêmement étendu de ses travaux. Que dire des résultats impondérables des recherches en écologie, climatologie, météorologie, botanique, zoologie, sylviculture, entreprises en Belgique. Les 10 volumes de la Flore sont là pour témoigner de l'activité de certains centres belges ou zairois. C'est à Louvain, le laboratoire de colloïdes des sols ; c'est à Bruxelles, la large participation de l'INEAC aux commissions de mécanique agricole et du bois congolais groupant les laboratoires de la Faculté des Sciences agronomiques de Gembloux, de l'Universi-

té Catholique de Louvain, des laboratoires de Tervuren. C'est à l'Université Libre de Bruxelles les recherches sur les besoins minéraux des plantes.

C'est à Bruxelles enfin la bibliothèque riche de plus de 30 000 ouvrages et qui enregistre chaque année l'entrée de 700 revues et périodiques. En collaboration avec le *Bulletin agricole du Congo*, l'INEAC édite trimestriellement un bulletin d'information où sont relatées les études préliminaires et les notes fragmentaires des divers services. L'ensemble des travaux originaux se monte à 326 volumes scientifiques ou techniques et à 13 volumes de communications au bulletin d'informations.

Cet ensemble impressionnant, Jurion en fut le chef indiscutable faisant honneur à l'INEAC, et à tout son personnel, blanc et noir.

Il eut le très grand privilège de présenter la synthèse des réalisations de l'INEAC à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958. Il en était légitimement fier et montrait, avec grandeur, quelle que fût la qualité des visiteurs, les divers aspects du travail de ses collaborateurs.

Et que dire encore des paysannats indigènes où l'on s'efforçait pour économiser la terre, éviter tout gaspillage et lutter contre l'érosion, de fixer l'autchtone sur une série de parcelles comprenant cultures et jachères. Jurion en fut le grand animateur, ayant sur ce chapitre des idées communautaires allant à l'encontre des conceptions individualistes de certains. En 1960, pas moins de 250 000 familles étaient groupées dans ce sens. Les paysannats avaient été précédés de paysannats-pilotes près de centres principaux de l'INEAC. Le principe consistait à faire des recherches d'appropriation, d'y implanter les indigènes en leur déterminant une rotation adéquate, jachères comprises, évitant ainsi la dispersion des champs, le semi-nomadisme et les défrichements désastreux. Les cultures étaient donc groupées en des ensembles se prêtant à l'usage de machines agricoles et à l'application d'engrais minéraux.

Tâches donc très longues qui faisaient dire à Raymond Cartier : «Ayant pris à une date historiquement très récente une sylve dans laquelle ni la roue, ni l'écriture, ni la charité n'avaient jamais pénétré, les Belges semblaient, avec une rapidité déconcertante, faire de ces habitants des hommes utiles, étape indispensable pour qu'ils deviennent des hommes libres».

Et nous voici en juillet 1960, moment de l'Indépendance congolaise. C'est la période la plus douloureuse de sa vie où son Univers de foi et d'espérance s'écroulait, sans qu'il puisse y apporter le moindre palliatif.

Qu'à cela ne tienne ; il ne se décourage pas, gardant toujours une lueur d'espoir. Un organisme de droit belge, l'IBERSOM se constitue et groupe les anciens rentrés du Congo. Il préside la section agronomique et s'efforce d'y entraîner les anciens agronomes de l'INEAC, de l'Etat et du secteur privé.

Bientôt l'IBERSOM disparaît par manque d'argent.

Qu'importe ! Il croit toujours ; il croit pouvoir retourner en Afrique et, à partir d'Yangambi, remettre les stations au travail. L'organisation de droit belge ayant disparu, il espère pouvoir remettre l'INEAC sur ses rails en créant un organisme de droit congolais, où les Européens dépendraient avec les Africains d'un collège mixte comprenant Belges et Congolais. Malheureusement pour le projet, le ministre de l'agriculture du Congo refusa.

Il a toujours eu son âme de luttteur, tenace, opiniâtre, mais gardant toujours le sens de l'humain, doublé d'une grande magnanimité. C'est cela que certains très hauts personnages n'avaient pas compris : lutter pied à pied pour sauver son cher INEAC, pour grouper ses agronomes, pour maintenir homogène cette force dont il mesurait, mieux que tout autre, la grandeur pour l'utiliser le plus opportunément possible.

Il aurait voulu faire une encyclopédie de l'agriculture tropicale avec une monographie par plante dans la collection « La Maison Neuve ». Comme la Belgique est petite et que son action est limitée, il voulait, par les méthodes modernes, avoir une haute technicité dans la recherche et ses applications et former ainsi les ingénieurs destinés à coiffer de très haut le développement agricole des pays où ils se rendraient.

En 1954, il fait partie du Conseil consultatif de la coopération au développement et assume la présidence d'INTERAGRO. Il y mène l'enquête d'où sortit l'Inventaire du Potentiel belge de la Recherche scientifique agronomique tropicale

C'est le 20 octobre 1965 que le Hainaut lui octroya son Prix quinquennal pour ses grands mérites internationaux.

Au cours de ces années, il prépare son livre qui devait être son testament ; il y mit toute son âme, toutes ses connaissances, toute son expérience et surtout son grand savoir. Déjà en 1965, le premier fascicule paraît sous la signature de J. Henry et F. Jurion. Il y exprime sa philosophie et prend date quant à l'organisation de l'agriculture dans les pays en voie de développement. Et c'est en 1967 qu'il publie, avec J. Henry, ce gros ouvrage de 500 pages, constituant une brillante synthèse de ses connaissances : « De l'agriculture itinérante à l'agriculture intensifiée ». Il fut traduit en anglais en 1967.

C'est en 1965 qu'il accepte de présider aux destinées des anciens ingénieurs, prenant cette charge avec la volonté de s'y consacrer entièrement et d'en supporter les obligations. Vint la scission de l'association ; il la mena avec beaucoup de doigté et de dignité, gardant en toutes choses le respect et l'estime des confrères flamands.

A la Fédération des Ingénieurs agronomes de Belgique, la FEDIA, il exerça la présidence avec dévouement. Il négocia l'affiliation à la FABI avec succès et y représenta les ingénieurs agronomes aussi longtemps que sa santé le lui permit.

Ce fut également l'époque de la réforme des études agronomiques. Il s'y consacra avec tout le sérieux de son caractère et de ses conceptions agronomiques.

En 1968, il participa de ses propres deniers au 8^e Congrès de la Société internationale du Sol, en Russie et en Roumanie ; il parcourut ces pays pour en apprécier le développement agronomique.

Puis ce fut Madagascar où il se rendit cinq fois pour la BIRD et le FED. Cet organisme le chargea de missions au Sénégal. La Malaisie et les pays du Mékong le virent plusieurs fois travaillant au développement de la recherche agronomique par la FAO. Le PNUD l'envoya en Ethiopie, au Gabon, à St-Domingue et enfin en Côte-d'Ivoire. Il se rendit aussi à Ibadan pour apprécier les programmes agricoles de l'Institut international d'Agriculture du Nigéria. Enfin en 1971, la Cornell University l'appela à Ithaca (U.S.A.) pour y présenter son livre dans des conférences mémorables.

Fin 1972, il fait un exposé à Gembloux sur les milieux écologiques et la spéculation agricole. Il y comprend l'aspect écologique de la spécialisation agricole mais aussi les facteurs socio-économiques qui l'influencent. En vrai terrien, traditionnellement attaché aux problèmes agricoles nationaux par son éducation et aux problèmes du tiers monde par son expérience, il considère que l'agriculture devrait s'inspirer de principes écologiques et développer ce qui rationnellement coïncide avec l'optimum local. Ainsi l'Europe occidentale connaîtrait l'élevage intensif de nature à combler le déficit en viande, et les tropiques se consacraient à la culture de plantes à très hauts rendements industriels, telle la canne à sucre. Il termine par ces mots : « Il faut s'adapter, se dégager des situations figées et protégées, sortir de la routine et imaginer des solutions à tester avant application ; c'est donc le temps d'inventer ! »

Voilà l'homme tel qu'il était, jouissant de qualités peu ordinaires, brillamment intelligent, droit, exigeant la rectitude d'action, sans compromission. Il avait soif de justice sociale et condamnait ce qui présentait la moindre forme d'injustice. Il aimait les

hommes, très exigeant sans doute mais aussi très compréhensif de situations particulières. Il avait horreur des pédants et savait leur dire son mépris. Son devoir, il le pressentait et le réalisait avec obstination, sans jamais faillir.

L'inoubliable Yangambi, il ne l'a plus revu. C'était le symbole de sa vie, de ses affections. Il ne pouvait se le représenter arrêté, abandonné, mais il cachait ce sourd désespoir.

Comme le disaient les ingénieurs de la FIB, s'étant rendus sur place, c'était un grand agronome,

un grand gestionnaire de la recherche, un grand serviteur de la Nation, un des hommes capables de prendre des initiatives et leur cortège de lourdes responsabilités, un de ces Belges respirant la volonté, l'imagination créatrice, la grandeur.

26 novembre 1980.

[A.L.]

P. Staner (†).

Sources : CARTIER, R. 1964. Ici les Blancs ont mis fin à la barbarie, *Paris Match*, n° 246, pp. 41-45. — CORNET, R.-J. 1965. Les Phares verts, Ed. L. Cuypers, Bruxelles, 235 pp. — MARVEL, T. 1949. The new Congo, MacDonald, London, 350 pp.

K

KAISIN (*Félix Joseph Oscar Philippe*), Ingénieur civil des mines et licencié en sciences géologiques et minéralogiques, Professeur ordinaire à l'Université Catholique de Louvain, Associé de l'Académie royale des Sciences d'Outre-mer (Heverlee, 8.7.1907 - Wezembeek, 5.2.1979). Fils de Félix et de Parfait, Madeleine; époux de Fouarge, Marie-Clair.

Le professeur Félix Kaisin junior avait de qui tenir ses brillantes qualités de géologue; en effet, son père, le professeur Félix Kaisin senior, avait dispensé pendant de longues années les cours de géologie à l'Université Catholique de Louvain. Ainsi, dès son enfance, Kaisin junior avait été habitué à observer le terrain et s'était intéressé à la science géologique.

Après ses humanités, il mena de pair ses études conduisant à l'obtention des grades d'ingénieur civil des mines et de licencié en sciences géologiques et minéralogiques, diplômes obtenus en 1932 et en 1934 respectivement. Ses brillants résultats lui valurent d'être proclamé lauréat des bourses de voyage du Gouvernement pour l'année 1934.

A partir de 1932, il devint assistant à la Faculté des Sciences de l'Université Catholique de Louvain pour l'enseignement de la géologie et, dès 1936, il fut nommé chargé de cours et créa, en Belgique, le premier enseignement autonome de géologie appliquée au génie civil; c'était le fruit de sa double formation d'ingénieur et de licencié en sciences. La même année, il fut nommé directeur du musée houiller de l'*Alma Mater* qui abritait, notamment, l'importante collection léguée par le chanoine de Dorlodot.

En 1939, il fut promu professeur ordinaire et, en 1948, il succédait à son père comme titulaire de la chaire de géologie générale.

Ses élèves appréciaient sa grande érudition et ses qualités de pédagogue; il forma de nombreux ingénieurs des mines et licenciés en sciences.

Prolongeant l'œuvre scientifique de son père, certains travaux, telles les cartes et les coupes de la vallée de la Meuse, restent des documents fondamentaux réalisés par les géologues Kaisin père et fils.

Parmi ses publications fort remarquables dans les milieux scientifiques, l'une de celles-ci fut distinguée par l'attribution du prix Agathon de Potter, décerné par l'Académie royale des Sciences.

Si la plus grande partie de ses travaux étaient consacrés au houiller de la Belgique, il déploya une partie de ses activités à la géologie appliquée dans les pays d'Outre-Mer.

Il accomplit une mission au Venezuela en 1947 et se rendit en Afrique pour la première fois en avril 1948 pour le compte de l'Otraco, dans le Bas-Congo. Des glissements de terrain le long de la ligne du chemin de fer de Matadi à Léopoldville perturbaient gravement la circulation des trains à une époque où l'on redoutait de connaître de nouveaux embouteillages du port de Matadi, comme en 1924. Il fut ainsi amené à étudier l'altération des roches du Bas-Congo et préconisa une solution qui s'avéra très efficace; au lieu de prévoir des talus à pente, il fit adopter des talus verticaux avec couronnement de végétation au sommet et section horizontale en forme de tuyaux d'orgue, de façon à réduire l'érosion. En mars 1954, il retourna une deuxième fois pour compte de l'Otraco dans la région du Bas-Congo

pour donner des avis sur les travaux à entreprendre dans des zones où de nouvelles difficultés avaient surgi ; sa mission fut accomplie avec autant de succès que la précédente.

C'est à Kilo-Moto qu'il accomplit les plus longs et les plus nombreux séjours au Congo. Du 1^{er} octobre 1948 au 1^{er} février 1949 et du 1^{er} octobre au 25 décembre 1949, il exerça les fonctions de directeur temporaire aux mines de Kilo-Moto. Ces séjours prolongés sur le terrain lui permirent de faire progresser de façon spectaculaire la connaissance des réserves d'or de Kilo-Moto ; il retourna sur place, comme conseiller, aux mois de juin 1953, 1955, 1956, 1957, 1958 et 1959.

En Belgique, ses travaux portèrent sur la stratigraphie, la tectonique, la pétrographie, la paléontologie, l'hydrologie et la géologie appliquée.

Dès 1956, ses recherches furent orientées vers la révision stratigraphique du Carbonifère en développant les études sédimentologiques et micropaléontologiques. Deux départements de l'Institut de Géologie de l'Université Catholique de Louvain consacrent une part de leurs activités à des recherches dans ces domaines. Ces méthodes furent rapidement connues et appliquées au-delà des frontières belges. Des chercheurs d'Europe, du Proche-Orient, des Etats-Unis et de Russie se sont également engagés dans la voie indiquée par Félix Kaisin. Il avait accédé à l'éméritat en octobre 1973.

Sur le plan militaire, il était officier de réserve du Génie et, en 1958, il fut un des premiers à accéder au grade de lieutenant-colonel de réserve. Il avait pris part à la campagne de 1940 et fut fait prisonnier avec son unité ; cette épreuve altéra sa santé. Ayant été rapatrié, il se consacra à l'aide aux étudiants prisonniers, notamment, en leur faisant parvenir des cours universitaires. Jusqu'en 1973, il ne cessa de s'occuper activement de l'œuvre nationale des Invalides de Guerre.

Il avait été nommé associé de l'Académie le 31 août 1959 et fut promu à l'honorariat le 17 juin 1976. Les exposés qu'il fit à cette tribune avaient retenu l'attention du monde des géologues. Il était également membre de la Société belge de géologie et de la Société scientifique.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold II ; Commandeur de l'Ordre de la Couronne ; Officier de l'Ordre de Léopold ; Médaille civique de 1^{ère} classe ; Croix civique de 1^{ère} classe.

Ses publications à l'Académie : Possibilités de stockage souterrain d'hydrocarbures dans les pays en voie de développement, *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., 7 (1961-6) : 974-979. — 1967. Sur un minéral d'or ankéritique de Senzere (Kilo-Moto), *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., 13 (1967-3) : 570-575.

1^{er} mai 1979.

A. Lederer.

[Comm.]

Sources : *Bull. Ass. Ing. Lv*, février 1979 — Livre jubilaire Félix Kaisin Jr., *Mém. Inst. Géol. Univ. Cath. Louvain*, 1977 (29). — *Bull. Infor. Univ. Cath. Louvain*, février 1979 — Fiche signalétique de l'ARSOM.

KEMP (Hadrianus), Missionaris (Bennebroek, Nederland, 4.4.1882 - Heverlee, 15.9.1968). Zoon van Nicolaus en Valent, Prudentia.

Geprotest in de abdij van Westmalle (24.6.1905) vertrok hij als broeder Jeroen naar de missie van de Evenaar (17.8.1905). Daar werd hij belast met allerlei soorten werk. Doch de hoofdzaak kwam geleidelijk in het bouwvak te liggen op verschillende posten. De belangrijkste werken ervan zijn de kerk en het klein seminarie van Bokuma.

In Bamanya heeft Broeder Jeroen een hele tijd het vee verzorgd en de wegen hersteld. Overal in de evenaar is zijn statige figuur met de patriarchale baard vooral bekend geworden als kapitein van de missieboot *Theresita*, waar hij zich wist te doen gehoorzamen door de soms lastige bemanning en passagiers. Onschatbare diensten heeft hij aldus bewezen aan de missie, tevens ook aan allerlei buitenstaanders en aan de economische ontwikkeling van de streek.

Broeder Jeroen was niet steeds gemakkelijk in de omgang en daardoor kwamen wel eens botsingen met confraters en anderen. Maar zijn vroomheid en zijn grote kloostergeest brachten hem telkens weer in de goede plooi en tot herstel van de verhoudingen.

Zijn laatste levensjaren werden gekweld door lichamelijke en geestelijke verzwakkingen, waarbij zenuwpijnen het hem niet gemakkelijk maakten. Gelukkig vond hij onder de jonge confraters in Heverlee toegewijde verzorgers en troosters.

Broeder Jeroen was drager van verschillende eretekens : Gouden medaille van de Orde van de Leeuw (1925). — Gedenkmedaille van Congopioniers (1930). — Ridder van de Orde van Leopold II (1933). — Bijzonder fier was hij op de gouden medaille van de Orde van Oranje Nassau hem 30.4.1953 opgespeld te Bamanya door de vertegenwoordiger van de Nederlandse koningin.

Bibliografie : Enkele brieven aan zijn religieuze Overheid, Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout.

25 juli 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.*, 14: 101. — *Annalen*, Borgerhout, (1955) : 57, 151-153; *Provincialia*, Borgerhout, september 1968, 71. — *Annalen*, Borgerhout, (79) : 1968. — Onder ons. *Annalen*, Borgerhout, 57, (1955) : 20.

KERCKHOVEN (VAN) (Jozef), Missionaris (St. Amands, 6.2.1909 - Wilrijk, 28.9.1974). Zoon van Aloisius en van Leyssens, Celina.

Geprotest op 21 september 1928 doorliep J. Van Kerckhoven de vormingsjaren bij de Missionarissen van het H. Hart in België met voltooiing in Rome, aan de Universitas Gregoriana.

Zijn speciale hoedanigheden van hart en geest, de degelijke wetenschappelijke en geestelijke vorming, brachten hem, na een professoraat in de wijsbegeerte als natuurlijk tot oversteschap in verschillende huizen: Bree, Borgerhout, Leuven, om te eindigen in de Kongomissie als regulier overste (1950-1953) totdat hij op 1 november 1963 aangesteld werd tot provinciaal overste van de Belgische M.S.C. provincie. Vandaar kwam het tot de keuze op 15 september 1956 als generaal op het algemeen kapittel te Rome.

Op het kapittel van 1969 nam hij met zijn raad ontslag om de weg te effenen voor de vernieuwing door het Concilie Vaticanum II gevraagd aan alle kloosterinstellingen.

Tijdens dat concilie was hij de woordvoerder van de Commissie der kloosterlingen. Hij werkte ook mee aan het opstellen van het dekreet *Perfectae Caritatis* voor de aangepaste vernieuwing van het kloosterleven.

Zijn oversteschap in Kongo is van te korte duur geweest om veel vruchten na te laten. Het is hoofdzakelijk in zijn ambt als generaal dat hij het meest gepresteerd heeft, vooral voor de bloei van de missiegebieden aan de Congregatie toevertrouwd in Oceanië, de Z.O. Aziatische archipels, Japan, Afrika, Latijns-Amerika. En hier mag wel speciaal naar voren gebracht worden: de ontwikkeling van eigenlandse afdelingen (provincies) van de congregatie in Indonesië, Filipijnen, Nieuw Guinea, Gilberts, S. Domingo, Peru.

Na het ontslag als generaal trad P. Van Kerckhoven terug in de rij. In Borgerhout was hij een veel gevraagde conferencier en predikant vooral voor retraites, zodat hij altijd zeer druk bezet was. En dat niettegenstaande een zware diabetes (de dokter was eens verwonderd dat de patiënt niet plots aan zijn voeten ineenzonk), ziekte die hem tenslotte fataal werd na slechts een kort verblijf in het ziekenhuis. Hij is werkelijk gevallen midden in het werk.

Bibliografie: Reeks brieven als provinciaal-Overste en als religieuze Overste in de Missie van Coquilhatstad. Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — De Patronen van de Missionarissen, «Priestervereniging van Lisieux», 2 (5): 8-11. (1952).

9 november 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Lit: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta*, 1981, 200. — *Onder Ons-Wereldwijd*, 5 (1974): 49 — *M.S.C. Kring*, 4 (1974): 25. — *Provincialia*, Borgerhout, september 1974, p. 140. — *Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart*, Belgische Provin-

cie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 168-169. — *Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart*, Borgerhout, 1981.

KINDEREN (VAN DER) (*Eduard Karel*), Missionaris (Mechelen 14.12.1888 - Carnières 26.3.1958). Zoon van Karel en van Pilou, Martha.

Na zijn humaniora trad de jonge Eduard in de congregatie van de Missionarissen van het H. Hart op 4 oktober 1910. Na zijn filosofische en theologische studies werd hij priester gewijd op 10 augustus 1915.

Wijl hij toen in Nederland verbleef werd hij opgeroepen om het Belgisch leger aan de IJzer te vervolgen, waar hij trouw dienst deed eerst als brankardier, daarna als aalmoezenier. Na de demobilisatie werd hij leraar aan het missieseminarie zijner congregatie te Asse.

Aangesteld om Mgr. Van Goethem te vergezellen voor de pas aanvaarde missie der Tshuapa in het toenmalige Belgisch-Congo vertrok hij uit Antwerpen op 23 september 1924. In de missie werd hij aangewezen voor de stichting der missie in Boende. Daar vestigde hij zich in het centrum voor de geestelijke zorg der inwoners, blank en zwart. Ondertussen kon de prefect het hem toevertrouwde gebied verkennen. Zodra het mogelijk geworden was vestigde hij zich met de ondertussen nieuw aangekomen confraters in een voorlopig huis op het eigen terrein in het bos op 2,5 km afstand van de stroom.

Geleidelijk werd daar onder zijn leiding de missiepost opgebouwd in vast materiaal: woonhuizen voor paters, zusters, inlands personeel, kerk, scholen, enz. Tevens bleef hij belast met de parochiale zorg. Doch hij mocht de hulp genieten van de medebroeders zowel voor de materiële ontwikkeling als voor het onderwijs, catechese, terwijl één van hen de zorg had voor het binnenland tot aan 2° Zuid, langs de beide zijden van de Lomela.

Na enige tijd de algemene prokuur van de missie te hebben beheerd ontving hij in 1933 de leiding van de missiepost Boteka-Flandria en in 1936 van Bamaanya, telkens als mijn vervanger.

Doch in 1937 waren zijn krachten zover gedaald dat hij terug moest naar België. Daar heeft hij nog lange jaren dienst kunnen bewijzen als overste in verschillende kloosters, vooral onder de zware oorlogsjaren: Asse, Bree, Dinant, Carnières.

Bibliografie: Aan de studenten der Apostolische school te Assche. *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 8-11. — Brief uit Bokote. *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 58-60. — Lettre de Bokote. *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 52-53. — Een en ander uit onze Tshuapa-missie. *Almanak*, Borgerhout, 32 (1926): 55-60. — Le mariage au Congo. *Almanach*, Borgerhout, 31 (1926): 53-59. — Uit Boende. *Annalen*, Borgerhout, 43 (1943): 105. — A Boende. *Annales*, Borgerhout, 43 (1932): 102.

10 juli 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta*/MSC, 11: 481. — *Annalen*, Borgerhout, 69 (1958): 79. — *Annales*, Borgerhout, 69 (1958): 77. — *Provinciaal MSC*, Borgerhout, maart 1958, 21. — *Asca Nostra*, 1 (1959-3): 3-5. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 157. — 50 jaar in Zaire, extra-editie van M.S.C. *Kring*, aug. 1975.

KOECKX (Jean), Administrateur-Directeur de la SIBEKA (Molenbeek Saint-Jean, 27.11.1896 - Watermael-Boitsfort, 23.3.1976).

Entré à la Société Générale de Belgique en 1915, à l'âge de 19 ans, il fut nommé, quelques années plus tard, secrétaire du gouverneur Jadot, président-fondateur des sociétés dites de 1906: la Forminière, l'Union Minière du Haut-Katanga et le Chemin de Fer du Bécéka. En 1928, il assista — aux côtés de M. Jadot — à l'inauguration, par le roi Albert et la reine Elisabeth, du chemin de fer de Port-Francqui à Bukama.

Après la mort du gouverneur Jadot, Jean Koeckx devint le collaborateur de M. Firmin van Brée, dont on connaît le rôle d'animateur de grandes entreprises africaines et d'une action humanitaire exceptionnelle. Pendant de nombreuses années, il fut aussi le secrétaire et le coordinateur du Comité colonial, qui groupait les sociétés dépendant de la Société Générale de Belgique, exerçant leur activité au Congo. Par ailleurs, il fut le conseiller agissant de Firmin van Brée, pour ses campagnes en faveur de l'Université de Louvain et de Lovanium.

Parallèlement à ces diverses activités, Jean Koeckx fut nommé, en 1938, secrétaire de la Société Minière du Bécéka, dont il devint par la suite directeur. Lorsqu'en 1960 la société fut transformée en «Société d'Entreprise et d'Investissement — SIBEKA» il fut appelé aux fonctions d'administrateur-directeur. Il occupa celles-ci avec distinction jusqu'à sa retraite, en mai 1970.

A cette époque, Jean Koeckx avait accompli, dans le groupe de la Société Générale de Belgique, une carrière exemplaire de plus de cinquante ans. Dans l'exercice de ses importantes fonctions, il s'était fait remarquer par son intelligence intuitive, son imagination féconde et de remarquables capacités en matière financière et administrative. Ses grandes qualités de cœur lui avaient valu la sympathie de tous.

Au moment de sa retraite, l'Assemblée générale de la Sibeka conféra à Jean Koeckx le titre d'administrateur-directeur honoraire. Il était aussi administrateur honoraire de Diamant Boart, de Bécéka-Manganèse, de la Compagnie Foncière du Katanga et de la Société Immobilière du Kasai.

Distinctions honorifiques: Commandeur de l'Ordre de Léopold II; Officier de l'Ordre de Léopold (21.12.1965); Officier de l'Ordre royal du Lion (1956); Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

24 juin 1976.

[Comm.]

E. Van der Straeten (†).

KOLLENBURG (VAN) (Jan), Missionaris (Oirschot, 4.2.1883 - Asse, 26.2.1961). Zoon van Gijsbert en Kattenstart, Joanna Maria.

Na zij geloften als M.S.C., op 8 september 1913 kwam broeder Jan uit Nederland naar Asse waar hij onverpoosd meehielp aan de zware bediening der apostolische school, tot hij op 15 september 1925 naar Congo vertrok. Zijn dienstbetoon was daar slechts van korte duur. Hij was niet opgewassen tegen het evenaarsklimaat en moest daarom reeds in 1929 terug naar Europa. Daar werd zijn gezondheid snel beter zodat hij nog lange jaren in steeds goed humeur en opgeruimd gemoed kon werken en een aangenaam confrater zijn in Borgerhout en in Asse.

Bibliografie: Enkele brieven aan zijn religieuze Overheid. Provinciaal M.S.C., Archief, Borgerhout.

11 juni 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout, — *Analecta* M.S.C., 12: 257. — *Annalen*, Borgerhout, 72 (1961): 63. — *Asca Nostra*, 3, (1961): 25-26. — *Provinciaal MSC*, Borgerhout, februari 1961, p. 10; maart 1961, p. 12.

KORHONEN (Oskar-Adolf-Karlsson), Mécanicien de steamer (Uleaborg, 31.12.1870 - Léopoldville, 30.10.1907). Fils de Karl Adolf et de Korhonen, Britta-Stina.

Oskar Korhonen, après avoir obtenu un diplôme de mécanicien de 2^e classe, a travaillé en qualité d'ajusteur-monteur dans divers ateliers de construction en Finlande, puis il s'engagea comme chauffeur-mécanicien dans la marine marchande finlandaise.

Il fut engagé pour l'Etat Indépendant du Congo le 9 février 1906 en qualité de mécanicien de 2^e classe et partit par le s/s *Anversville*, qui arriva à Boma le 2 mars 1905; il fut désigné pour la Marine du Haut-Congo. Ses services durent être appréciés, car il reçut des augmentations substantielles et diverses gratifications.

Le 1^{er} juillet 1907, alors qu'il servait à bord du s/w *Ville de Paris*, il fut promu à la 1^{ère} classe de son grade.

Il se noya accidentellement à Léopoldville le 30 octobre 1907.

1^{er} septembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Reg. Matr. 5054/874. — JENSSEN TUSCH, H. Skandinaver i Congo (Copenhague 1902-1905). — *Tribune congolaise* (Anvers), 28 nov. 1907.

KOSKINEN (Gustaf-Oskar), Mécanicien de steamer (Ahlaisissa-Finlande, 8.11.1869 - R.I.). Fils de

Jaakop et de Huhtala, Maria; époux de Abelson, Ida - Wilhelmina.

Gustaf Koskinen travailla d'abord comme mécanicien-ajusteur-monteur dans divers ateliers d'Aabo (Finlande), puis il servit comme chauffeur, graisseur et mécanicien dans la marine marchande finlandaise. Après avoir obtenu un diplôme de chef mécanicien à la Marine du Haut-Congo où ses services étaient appréciés, il s'embarqua, fin de terme, à Boma à bord du s/s *Philippeville*, le 8 mai 1906.

Le 22 novembre 1906, il repartait par le s/s

Bruxellesville pour être à nouveau désigné pour la Marine du Haut-Congo. Il fut promu à la 1^{ère} classe de son grade le 1^{er} mars 1907. Au cours de ses deux termes, il reçut plusieurs fois des gratifications. Il rentra fin de terme à Anvers le 9 juin 1910 par le s/s *Léopoldville*.

Nous ne connaissons pas la suite de sa carrière.

Distinction honorifique: Etoile de service (5 juin 1906).

1^{er} septembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Reg. Matr. 4497/872.

L

LALIEUX (*Jean-Servais-Joseph*), Officier de la Force Publique (Romsée 7.7.1892 - Romsée 8.1.1954). Fils de Herman-Joseph et de Legrand, Catherine.

Après avoir été à l'école, Jean Lalieux avait décidé dès l'âge de 16 ans de s'engager à l'armée; c'est ainsi qu'il entra, le 17 septembre 1908, au 1^{er} régiment de chasseurs à pied; il avait été promu sergent le 7 octobre 1911, et demanda à partir au Congo, ce qui lui fut accordé. Il débarqua à Boma le 26 février 1914, avec le grade de 1^{er} sergent de la Force Publique et fut désigné pour le centre d'instruction de Lokandu. Mais lorsque la guerre fut déclenchée en Afrique, il fut envoyé au front de l'Est et affecté à la 3^e compagnie du X^e bataillon, commandée par le capitaine Defoin; cette unité faisait partie de la Brigade nord.

Pendant la première partie de la campagne, ces troupes restaient sur la défensive, car elles n'avaient pas encore été équipées et entraînées en vue de combats sur des théâtres d'opération extérieurs. Ceci n'empêcha point d'entraîner le X^e bataillon dans de furieux combats. Ainsi, en octobre 1915, une reconnaissance avait signalé une patrouille allemande sur le mont Tshanjarua, en territoire allemand au nord-est du lac Kivu. Le 30 octobre, le lieutenant-colonel Henry proposait à l'Etat-Major de s'emparer de cette position, ce qui faciliterait l'approvisionnement. Ce plan fut approuvé et mis à exécution le 24 novembre. Malgré les reconnaissances préalables, une certaine confusion régnait sur les positions à investir. La compagnie du commandant Defoin avait finalement bien occupé la position du mont Tshanjarua, mais elle se trouva bientôt en situation

difficile; d'autres compagnies vinrent à son secours pour lui permettre de se replier sur sa base de départ. Au cours de cette opération, le capitaine Defoin et un sous-officier de la 3^e compagnie furent tués. Lalieux, qui participa à cette opération s'en tira sans blessure.

Ensuite, il suivit son bataillon dans les diverses opérations qui conduisirent, le 19 septembre 1916, à la prise de Tabora. Mais cette victoire ne mettait pas un terme à la campagne en Afrique Orientale Allemande. Alors que l'ennemi se repliait vers le sud sous la pression des troupes anglaises et que les Belges s'appêtaient à retourner au Congo, il y eut l'audacieux raid de von Wintgens en direction du lac Victoria.

La Force Publique dut se remettre en marche pour poursuivre les Allemands de von Lettow-Vorbeck. Les troupes sous les ordres du lieutenant-colonel Huyghe réussirent à repousser l'ennemi vers la frontière du Mozambique. En septembre 1917, les Allemands se trouvaient acculés contre le massif montagneux de Mahenge. La 3^e compagnie du X^e bataillon se trouva engagée dans de furieux combats à Shingengena. Lalieux y effectua un glorieux fait d'armes. Les 2^e et 3^e compagnies du X^e bataillon devaient contourner une position ennemie pendant que d'autres troupes l'attaquaient de face. Ces deux compagnies furent citées à l'ordre du jour de la Force Publique pour leur conduite au cours de cette action. Lalieux, personnellement, fut l'objet de la citation suivante: «s'être montré, lors du combat de Shingengena, le 22 septembre 1917, plein de courage et de sang-froid, en dirigeant sans autre Européen une force de deux pelotons et une mitrailleuse, enlevant d'un seul élan deux lignes de tranchées ennemies,

prenant une mitrailleuse dont le chef européen fut mortellement blessé au même moment ». C'était un des hauts faits d'armes du X^e bataillon. Il y a lieu de noter qu'à ce moment, Lalieux exerçait, en fait, les fonctions de chef comptable militaire, nomination qui lui avait été conférée le 1^{er} juillet 1917, mais il avait tenu à participer aux combats avec ses compagnons.

A la fin de 1917, il quitta le front et continua à servir à la Force Publique. Il partit en congé du 8 janvier au 19 août 1918. A son retour, il fut affecté au district du Moyen-Congo jusqu'au 6 juillet 1921. Revenu au Congo le 1^{er} janvier 1922, après un congé en Europe, il fut désigné pour la province de l'Equateur. Vu ses bons états de service, il fut nommé sous-lieutenant en 1920 et accéda au grade de capitaine-commandant le 17 août 1927. Il commandait alors la compagnie en service territorial de Basankusu.

Pendant ses prestations dans la province de l'Equateur, Lalieux s'est distingué par son souci d'améliorer les conditions matérielles dans lesquelles ses soldats étaient appelés à vivre dans les camps militaires. En 1920, il se dépensa sans compter lors de l'érection des logements de la troupe et il avait créé une briqueterie, afin que ses hommes disposent de maisons confortables. A Basankusu, où il était arrivé le 22 mars 1922, il organisa également une briqueterie, mais, en outre, il apprit à ses hommes la culture du riz, afin d'assurer un ravitaillement convenable de leurs familles.

Il fut pensionné le 1^{er} février 1931 et mourut dans son village natal le 8 janvier 1954.

Distinctions honorifiques: Chevalier de l'Ordre royal du Lion; Chevalier de l'Ordre de la Couronne; Médaille commémorative des campagnes d'Afrique; Etoile de service; Croix de guerre.

10 février 1984.

[A.D.]

A. Lederer.

Sources: Fiche signalétique de l'Académie. — Les campagnes coloniales belges 1914-1918, Bruxelles (1929), 1, pp. 293-298, 2, pp. 505-532, 3, pp. 188-191.

LAMBERT (*Theodoor-Lodewijk-Marie*), Staatsbediende, later Missionaris (Oudenaarde, 23.11.1867 - Elsene, 24.5.1953). Zoon van Karel-Lodewijk en van Ameels, Théonie-Hortense.

Daar hij vrij vroeg zijn ouders verloor, kwam hij terecht in het gezin van een zijner ooms. Na de lagere school doorlopen te hebben te Oudenaarde, volgde hij de oudere humaniora in het Jezuïetenkollege te Doornik. Daarna ging hij naar de Universiteit te Leuven, waar hij met onderscheiding de graad van kandidaat-notaris behaalde. In 1891 bood hij

zijn diensten aan voor Kongo-Vrijstaat en vertrok uit Antwerpen op 6 december van hetzelfde jaar. Hij werd sekretaris van staatsinspekteur Fivé, die hij op diens reizen vergezelde. Zo maakte hij te Stanleystad de beroerde weken mee die volgden op de moord op Hodister en diens gezellen. Wegens ziekte moest hij op doktersbevel einde 1892 terugkeren naar België, waar hij in februari 1893 aankwam. Te Etterbeek leerde hij de Priesters van het H. Hart kennen.

Op 32-jarige leeftijd trad hij in het noviciaat van de Kongregatie te Sittard, Nederlands Limburg, en legde er op 25 september 1901 zijn religieuze geloften af. Na zijn theologische studies te Leuven werd hij op 28 maart 1904 te Mechelen tot priester gewijd. Reeds in november vertrok hij naar Stanleystad, waar de Priesters van het H. Hart sinds 1897 werkzaam waren onder de jurisdictie van Mgr. Van Ronslé, en waar zo pas een afzonderlijke apostolische prefektuur was opgericht. Na een kort verblijf in de St-Gabriël-missie te Stanleystad, werd hij benoemd voor de onlangs gestichte post van La Romée. In 1907, door dysenterie aangetast, moest hij voor verzorging terug naar Europa. Hersteld, kon hij op 6 januari 1909 opnieuw vertrekken naar Kongo, in gezelschap van Mgr. Grison, intussen apostolisch vikaris geworden van Stanleystad: een vermoeiende reis vanuit Marseille naar Mombasa per boot, naar Entebbe per spoor, en verder, gedurende een maand, per karavaan tot Beni, waar hij met een darmontsteking op de missiepost moet achterblijven. Te Beni kon hij heel wat nuttig werk verrichten, maar tenslotte, in juli 1910 is hij opnieuw verplicht wegens ziekte en uitputting de terugweg naar Europa aan te vatten, mede als reisgezel van Broeder Paul Manderscheid die door de slaapziekte aangetast is. Onderweg verliest hij zijn konfrater. Hijzelf bereikt Mombasa op 11 september en scheept zich in voor Marseille, waar hij op 7 oktober aankomt. In 1913 acht hij zich voldoende hersteld om weer naar Afrika te vertrekken.

Mgr. Grison benoemde hem te Stanleystad-rechteroever, waar hij gedurende vier jaar stand hield. In 1917 werd hij weer ernstig ziek en moest hij, in volle oorlogstijd, de terugreis naar Europa wagen. Na een omweg langs Amerika bereikte hij Bordeaux en ging bij familie in Normandië het einde van de vijandelijkheden afwachten. Zo kon hij tenslotte naar Brussel terugkeren. Ditmaal betekende het voor hem het einde van zijn Kongo-loopbaan. Toch zal hij de missie nog vele diensten kunnen bewijzen, eerst als raadslid en sekretaris van de provinciaal overste van de Kongregatie, vervolgens, van 1922 tot 1930, als prokureur van de missie. Een tijdlang deed hij ook dienst als aalmoezenier van de Zusters

van Sinte-Elisabeth te Remich (Groot-Hertogdom Luxemburg). In 1952 werd hij overgebracht naar de Solbosch-kliniek te Elsene, waar hij overleed op 24 mei 1953.

Ereteken: Herinneringsmedaille van Kongo.

Publikaties: Brieven in: *Le S. Cœur au Centre de l'Afrique* (1905); *Le Règne du S. Cœur* (1909, 1910, 1911, 1913, 1914); *Het Rijk van het H. Hart van Jezus* (1911); *Das Reich des Herzen Jesus* (1905, 1911, 1912); *Het Rijk van het H. Hart* (1909, 1911, 1913, 1914).

17 november 1976.

(Comm.)

M. Storme (†).

Kontakblad Priesters H. Hart, 1953, pp. 180-185 (Le Révérend Père Lambert). — *Mouv. Géogr.* 1891, p. 121; 1904, p. 559. — JANSSENS-CATEAUX, Les Belges au Congo, 3, pp. 1252-1253. — STREIT, *Bibl. Miss.* 19: p. 961. — *Kerk en Missie* 1953, p. 139. — *Revue col. ill.*, mars 1954, pp. 27-29.

LEEMANS (*Franz Louis Jules*), Conseiller du gouvernement, Administrateur de sociétés, professeur à l'Université Catholique de Louvain. Associé de l'Institut royal colonial belge (Soignies, 28.11.1898 - Ottignies, 26.5.1952). Fils d'Alphonse et de Simon, Jeanne; époux de Vandeputte, Elisabeth.

Franz Leemans naquit à Soignies et il fit ses humanités au collège épiscopal de cette ville où il eut pour condisciples Marcel et Paul Van Zeeland. Achevant le cycle secondaire en pleine guerre, Franz Leemans entama, avec Marcel Van Zeeland, les études de licencié en sciences commerciales et consulaires à l'Institut supérieur commercial et consulaire catholique de Mons.

Nanti en 1918 d'un diplôme, il entra dans l'administration du Commissariat d'Arrondissement de Soignies. Pas pour longtemps, car un homme d'une telle trempe avait soif d'action. Après avoir suivi la formation de l'Ecole coloniale, il partit au Congo où il arriva le 19 octobre 1919, pour servir dans la Territoriale. Le territoire qui lui avait été confié dans la région du Sankuru n'était pas de tout repos, mais il se dévoua sans compter et fut nommé administrateur territorial principal. A la fin de son premier terme, lors d'un soulèvement indigène, il fut blessé d'une flèche empoisonnée. Au lieu de chercher les soins d'un médecin, avec les quelques soldats indigènes dont il disposait, il continua sa tâche pendant des semaines, transporté sur un brancard et frôlant la mort. Grâce à sa volonté et à son énergie, il repartit faire un deuxième terme au Congo et il sut maintenir la paix dans sa région. Cependant, la blessure qu'il avait encourue ne lui permettait plus de poursuivre un service territorial actif et il dut rentrer au pays en 1925.

Tout l'homme était déjà dans l'acte d'héroïsme qu'il avait accompli. Quinze années d'efforts s'avérèrent nécessaires pour guérir la claudication qui l'empêcha de poursuivre sa carrière sous les tropiques. Il ne se laissa pas abattre, bien qu'il dût donner une nouvelle orientation à sa vie et que tout fût à recommencer, car il ne fallait plus compter sur la reconnaissance de l'administration.

Franz Leemans demanda une entrevue au ministre Henri Carton et plaida lui-même sa cause. Favorablement impressionné par le dynamisme de son interlocuteur, le ministre l'attacha à son cabinet en vue de l'étude des questions sociales. Franz Leemans ne tarda pas à percevoir l'importance des problèmes de l'alimentation en eau potable, tant pour les populations européennes que pour les autochtones.

Dans ses fonctions nouvelles, il s'initia aux grandes affaires à l'école du ministre Carton, notamment comme administrateur-délégué de la société privée de la Distribution d'Eau à Léopoldville. En 1933, il suscita la création de la Régie de Distribution d'Eau au Congo, dont il assumait, jusqu'à sa mort, la lourde tâche d'administrateur-directeur. Sous son impulsion, et après s'être adjoint les distributions d'électricité dans les centres où elles n'avaient pas encore été concédées, il étendit l'activité de la nouvelle régie à toutes les villes principales du Congo belge et du Ruanda-Urundi.

Bien que n'ayant aucune formation technique au départ, il assimila rapidement les problèmes qu'on lui soumettait et il les domina avec aisance. Ses hautes qualités d'intelligence, son bon sens, son équilibre et l'intérêt qu'il portait dans les domaines les plus divers de l'activité coloniale, attirèrent sur lui les regards des dirigeants de divers organismes oeuvrant au Congo. C'est ainsi qu'il devint, en 1936, administrateur et membre du Comité de direction de l'Office d'Exploitation des Transports Coloniaux (Otraco), en 1939, membre du Fonds Reine Elisabeth pour l'Assistance médicale aux Indigènes (Foreami) et, en 1939 également, membre du Conseil supérieur d'Hygiène coloniale.

Lorsque la guerre éclata en 1939, il resta en Belgique et fut nommé professeur à l'Institut supérieur commercial et consulaire de Mons, pour y donner un cours d'économie et des transports congolais. Cette nomination avait un double avantage: lui donner une occupation qui l'intéressait et lui procurer un alibi vis-à-vis de l'occupant, lui permettant de nombreux contacts.

La guerre venue, Franz Leemans fit de la résistance; en 1943, il dirigea le service « Clarence » pour la province du Brabant; ainsi il se trouvait à la tête de 75 agents qui avaient pour mission de signaler tous

les déplacements des unités allemandes dans le Brabant. Il commanda ce service avec le grade de colonel, avec tous les risques de ce choix périlleux.

La guerre finie, il retrouva son ami d'enfance, Paul van Zeeland, qui avait été chargé des fonctions de commissaire au rapatriement des Belges déportés dans les camps de concentration. Le ministre en fit son chef de cabinet, ce qui lui valut de devenir le chef de la mission belge envoyée en Allemagne pour assurer le retour de nos compatriotes, dont notamment les déportés dans les camps de concentration nazis et les prisonniers. Il fut le premier à arriver au camp de Buchenwald, de sinistre mémoire, et il en ramena le premier convoi de rescapés.

Toutes ces actions, il les mena sans bruit et avec efficacité, ne connaissant ni répit, ni faiblesse ; ainsi, il participa, aux côtés des missions alliées, au rapatriement d'un million d'hommes et de femmes. En effet, son activité avait été remarquée, et il fut attaché à l'Etat-Major général interallié pour ce délicat problème.

Effectuant des voyages d'inspection au Congo, il fut frappé par l'essor prodigieux du pays et pressentit le parti à tirer du puissant potentiel d'énergie que recelaient les chutes d'eau du continent africain, et du Congo en particulier. Grâce à sa ténacité, furent créés les syndicats d'études pour l'électrification d'Albertville et du Kivu, mais aussi du Bas-Congo, de Stanleyville, et encore les Sociétés de Forces hydro-électriques de l'Est et du Bas-Congo.

Le 5 juillet 1945, il fut appelé aux fonctions d'administrateur de la Société des Mines d'or de Kilo-Moto et, à partir de juillet 1947, il en assura la présidence. Il prit de nombreuses initiatives sur le plan technique, social et financier. Succédant au général Moulaert, il présidait ainsi le plus gros employeur du Congo, trente mille travailleurs.

Il commença par faire dresser l'inventaire complet des possibilités et des gisements de la société ; cette étude, arrêtée prématurément par la mort en décembre 1947 de l'ingénieur-géologue De Dycker, confirmait l'existence de réserves et de possibilités pour l'avenir. Pour approfondir le résultat des investigations de De Dycker, Leemans transforma le service de géologie en une direction, il la coiffa par un géologue éminent, professeur d'Université, et il étoffa le cadre des géologues et des ingénieurs. Pour renforcer l'équipement de l'entreprise, il fit tirer une ligne à haute tension de quelque trois cents kilomètres de longueur pour approvisionner en énergie, à partir de la centrale de Kilo, les mines de Moto, où d'importants gisements venaient d'être mis à jour.

La mise en oeuvre des programmes techniques exigeait d'importants concours financiers que Leemans obtint du ministère des Colonies. Le maintien

du prix de vente de l'or au taux de 1935, rendait assez précaire la situation de la société. Leemans négocia avec succès l'autorisation de vendre une partie de la production sur le marché libre. Dans ces conditions, il créa, le 6 mai 1949, une coopérative de producteurs chargée de vendre d'abord 40%, ensuite 60%, de la production dans des conditions déterminées. De 5 700 000 F en 1949, ces ventes rapportèrent à la société de Kilo-Moto une participation de 36 500 000 F en 1951.

Ce supplément de recettes permit de moderniser l'équipement de la société, mais aussi de renforcer son action sociale, car Franz Leemans était un homme au grand cœur qui veillait au bien-être de ses subordonnés. A chacune de ses nombreuses visites au Congo, il tenait à parcourir personnellement les camps des travailleurs et à visiter les réalisations sociales, afin de s'assurer des progrès accomplis en ce domaine. Il tenait à ce que les sociétés qu'il dirigeait fussent de grandes familles.

En 1948, il fut chargé d'une mission au Maroc pour y étudier la mise en valeur des ressources hydrologiques de ce pays.

Malgré ses charges écrasantes, en 1944, il accepta de devenir maître de conférences à l'Institut des Sciences économiques appliquées de l'Université Catholique de Louvain et, en 1951, il fut promu professeur extraordinaire à la Faculté des Sciences économiques et sociales de la même *Alma Mater*.

Ses qualités de diplomate et sa connaissance approfondie des problèmes congolais lui valurent d'être envoyé à l'O.N.U. pour défendre l'œuvre coloniale de la Belgique et il le fit avec succès, malgré les dispositions de parti-pris d'une partie de l'assemblée.

Par bonté d'âme, il accumulait de hautes charges, qui absorbaient une partie de son temps. C'est ainsi qu'il devint président, puis président d'honneur, de la Royale Union Coloniale et qu'il assura la direction des Journées Coloniales. En outre, comme conseiller du gouvernement, il suivit les travaux de l'Organisation Internationale des Réfugiés à Genève, d'abord, puis à Naples et, enfin, à Bruxelles en 1952, où il fut élu à la présidence de l'assemblée. A ce titre, il parvint à aider et à résoudre les problèmes de nombreux étudiants réfugiés en Belgique.

Tout autre que Franz Leemans n'aurait pu mener à bien les différentes tâches qu'il acceptait, mais il avait une soif insatiable de servir. Travailleur infatigable, il avait une discipline intérieure et une méthode de travail qui le conduisaient à abattre une tâche au-dessus de la capacité de la plupart des hommes.

Cependant, il n'avait pas que des amis et certains milieux de gauche, notamment, se montraient acerbés à son égard. Ils lui reprochaient son royalisme

fervent et d'avoir été, disaient-ils, un conseiller écouté du Roi Léopold III pendant la guerre. Cependant, personne ne put le surprendre à changer d'opinion au gré des vents, car il était un homme sûr et fidèle. On lui reprochait également d'avoir des mandats dans des sociétés privées et dans des organismes publics, d'être l'ami d'hommes puissants, comme Paul Van Zeeland. Mais c'étaient des opinions et jamais on ne put lui reprocher des actes ou des faits. Evidemment, une pareille réussite attirait la jalousie des envieux et des détracteurs.

Il avait été nommé associé de la Classe des Sciences techniques de l'Institut royal colonial belge le 29 juillet 1949 et y avait fait en 1951, une communication sur les centrales hydro-électriques au Congo belge.

En juin 1952, quelques jours après avoir assisté au mariage d'une de ses filles, il dut subir une opération chirurgicale dans une clinique à Ottignies, et il y décéda le 26 juin 1952. Deux jours plus tard, le gouvernement lui fit d'émouvantes funérailles nationales auxquelles assista un représentant du Roi. Le ministre Dequae résuma les mérites et les activités du défunt, tandis que le ministre Van Zeeland adressait un adieu ému à l'ami de sa jeunesse. Les absoutes furent chantées par Mgr Cento, nonce apostolique, en présence de Mgr Van Waeyenbergh, recteur magnifique de l'Université Catholique de Louvain, des ministres Van Zeeland, Dequae, Meurice, de Vleeschauwer et du général Ermens, vice-gouverneur général du Congo, ainsi que de nombreuses personnalités du monde colonial. Le cortège funèbre était accompagné d'un détachement de la Force aérienne. La Belgique perdait en lui un grand citoyen, les sociétés coloniales un dirigeant dynamique et les Congolais un ami sincère.

Son souvenir fut perpétué à Kilo-Mines en 1954, lorsque son successeur, Léon Bruneel, inaugura un stade sportif portant le nom de l'ancien président de la société des Mines d'or de Kilo-Moto.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold ; Grand officier de l'Ordre royal du Lion ; Chevalier de l'Etoile Africaine ; Chevalier de l'Ordre de Léopold II ; Etoile de service du Congo Belge ; Commandeur de l'Ordre militaire du Christ du Portugal ; Officier de l'Etoile noire ; Medal of Freedom U.S.A. ; Commandeur de la Légion d'Honneur ; Médaille commémorative 1940-1945 avec éclairs ; Grand-Croix de l'Ordre d'Orange Nassau ; Médaille de la Résistance ; Officier de l'Ordre de la Couronne avec palme ; Croix de guerre 1940-1945 avec palme ; Commandeur de la Couronne du Chêne du Luxembourg ; King's Medal for Courage ; Commandeur avec plaque de l'Ordre de Saint Sylvestre.

Publications : Les qualités requises d'une eau potable dans les pays tropicaux. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 1935 (3) : 456-474. — Les centrales hydro-électriques au Congo Belge, *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 1951 (3) : 764-778.

Sources : Archives de l'Académie — *Pourquoi Pas?* Bruxelles, 27.1.1950, p. 211-213 — Lrrr, F. 1951-1952. Franz Leemans, *Ann. Univ. Cath. de Louvain*, 1951-1952, pp. CLXIII-CLXIV.

LEFEBVRE (*Jacques Auguste Camille*), Secrétaire d'administration et Directeur f.f. au Ministère des Colonies, puis Directeur à la Commission des Communautés Européennes, Chargé de cours à l'ICHEC (Bruxelles) et à l'Institut supérieur commercial et consulaire de Mons, Maître de conférences à l'Université de Liège (Tournai, 3.7.1917 - Woluwé-St.-Lambert, 24.7.1963). Fils de Fernand et de Devoldre, Zoë ; époux de Raepsaet, Monique.

Jacques Lefebvre fit ses humanités gréco-latines au Collège des Jésuites à Tournai. A l'Université Catholique de Louvain, il conquist successivement un doctorat en droit (1940), une licence en économie politique et sociale (1944) et une première licence en philosophie.

Il aborda à la fois les problèmes juridiques et économiques. Il fut chargé de recherches à l'Institut de Recherches économiques et sociales (IRES) de l'Université Catholique de Louvain (1941-42), sous la direction du professeur Léon H. Dupriez, et secrétaire du bureau d'études créé par la Chambre de Commerce pour le relèvement économique de Tournai (1942-1944). De janvier 1941 à 1944, il s'inscrivit d'abord au barreau de Bruxelles comme stagiaire de Me Van Pe, ancien bâtonnier, puis (1944) comme avocat près la Cour d'Appel. Du 2 décembre 1944 au 15 avril 1948, il occupa les fonctions de substitut de l'auditeur militaire en campagne (Liège, Gand, Bruxelles) pour traiter les questions de collaboration économique avec l'ennemi pendant la guerre. En juillet 1948, il entra dans l'administration comme secrétaire d'administration au ministère des Colonies. Il devait y rester jusqu'en 1958.

Au ministère des Colonies, sous l'autorité de l'inspecteur royal des Colonies, Pierre Staner, qui dirigeait la IV^{ème} Direction générale du Département, Jacques Lefebvre fut d'abord chargé, comme conseiller-adjoint f.f. des questions du Plan Marshall du point de vue du Congo belge, puis du Service des sociétés commerciales, enfin des travaux du Comité des Territoires d'outre-mer de l'Organisation européenne de Coopération économique (OECE). Il fut chargé, par un arrêté ministériel du 9 septembre 1949, d'organiser la direction des études économiques, de la statistique et de la documentation.

Il fut nommé directeur f.f. de la nouvelle direction. Outre les tâches d'information continue du département en matière économique et d'analyse de questions économiques particulières (notamment

1^{er} mai 1980.

A. Lederer.

[P.S.]

des propositions excellentes en matière de salaires indigènes), il inaugura une collection de précieux rapports économiques annuels, « La situation économique du Congo belge et du Ruanda-Urundi en ... » (1950-1959), et édita, après de longues années de patientes recherches, un recueil « Statistique des mouvements de capitaux au Congo belge et au Ruanda-Urundi de 1887 à 1956 » qui constitue une source d'informations exceptionnelle. Il se rendit en mission à plusieurs reprises au Congo, au Cameroun, au Soudan et en Afrique du Sud, ainsi qu'aux Etats-Unis. Jacques Lefebvre resta à la tête de la direction qu'il avait créée jusqu'en 1955. Il eut alors l'amère déception de voir son œuvre confiée, contre l'avis de son inspecteur royal P. Staner, à des mains incompetentes. L'équipe d'économistes qu'il avait rassemblée se dispersa progressivement, la direction des études s'effondrant complètement au moment même où, la transition vers l'indépendance s'accélérait, l'avis d'économistes compétents aurait pu être utile.

En 1957, Jacques Lefebvre fut appelé à prêter son assistance au baron J. Ch. Snoy et d'Oppuers, secrétaire général du Ministère des Affaires économiques, président de la délégation belge auprès de la Conférence intergouvernementale chargée de la négociation du Traité de Rome instituant la Communauté économique européenne (C.E.E.) et plus particulièrement de la quatrième partie du Traité sur l'association des pays et territoires d'outre-mer (P.T.O.M.) ainsi que de la Convention d'application annexée au Traité et relative à cette association des P.T.O.M. à la C.E.E. Au moment où la Commission, organe exécutif de la Communauté, se mit en place, Jacques Lefebvre fut nommé directeur de la Direction financière et technique du Fonds européen de Développement (FED) au sein de la Direction générale VIII « Développement de l'Outre-mer ». Le membre de la Commission chargé du Développement était M. Robert Lemaigen, son chef de cabinet Jacques Ferrandi, ancien directeur général des Affaires économiques de l'AOF. Le directeur général de la Direction générale VIII était un diplomate allemand, Helmut Allardt.

Parallèlement à son activité dans l'administration, Jacques Lefebvre avait été nommé chargé de cours à l'Institut Catholique des Hautes Etudes Commerciales (ICHEC) à Bruxelles en 1950 et à l'Institut Catholique supérieur commercial et consulaire de Mons en 1955. Il y enseignait l'économie d'outre-mer. Par la suite, il fut également nommé maître de conférence à l'Institut d'Etudes juridiques européennes créé dans le cadre de la Faculté de droit de l'Université de Liège où il donnait un cours sur les problèmes de l'assistance aux pays en voie de déve-

loppement. Il devint un des collaborateurs les plus proches du R.P. Dominique Pire, Prix Nobel de la Paix, comme professeur régulier à l'Université de Paix de Tihange depuis la fondation de celle-ci, comme conseiller économique pour le projet de développement communautaire rural au Pakistan et comme administrateur de l'A.S.B.L. « Cœur ouvert sur le monde » à partir du 8 juin 1963, peu avant sa mort.

A la Commission des Communautés européennes, les relations hiérarchiques se tendirent au sein de la Direction générale du développement de l'Outre-Mer. La concurrence franco-belge à propos de l'ancien Congo belge devenu indépendant ne fut pas étrangère aux intrigues et aux calomnies dont Jacques Lefebvre fut la victime, tout-à-fait consciente d'ailleurs, mais elles furent attisées par des préoccupations d'arrivisme personnel mêlé de chauvinisme collectif. Ces manœuvres aboutirent à l'éviction de Jacques Lefebvre qui, après cinq ans, dut céder la Direction du FED (Fonds Européen de Développement) et reprendre une autre Direction, celle des Etudes. Il avait été très seul dans ce combat.

Jacques Lefebvre mourut en quelques semaines d'un cancer foudroyant. Averti de sa fin toute proche par son ami Dominique Pire, il reçut les derniers sacrements puis il se préoccupa des siens et de l'avenir des étudiants africains qu'il aidait et qu'il confia aux soins de quelques amis. Il s'éteignit le 24 juillet 1963.

Jacques Lefebvre était un homme difficile à connaître vraiment. Mais au-delà de cette barrière, il y avait une personnalité attachante, un homme de cœur qui savait avoir des prévenances inattendues, un homme sensible, intuitif, compréhensif et délicat. Il était d'une seule pièce, intègre, loyal et courageux, fidèle à ce qu'il croyait être la vérité et le défendant, dût-il lui en coûter.

Au plan intellectuel, il frappait par son intelligence vive et pénétrante, allant à l'essentiel et percevant immédiatement l'enchaînement logique des causes et des conséquences. Il avait le sens des idées générales, une grande justesse, de l'originalité et de la largeur dans ses vues. Sa connaissance d'ensemble des problèmes économiques mais également sociaux et politiques de l'Afrique doublée d'une rare attention aux problèmes humains des Africains lui fit voir, avant bien d'autres, l'importance du problème fondamental du respect de l'homme au-delà de celui de la faim ou du développement économique, l'inopportunité de nos propositions de solution aux problèmes du Tiers Monde et l'inadéquation du modèle industriel occidental aux conceptions de vie de l'Afrique.

Son souci d'aide matérielle et de réconfort moral aux Africains, étudiants en Belgique pour la plupart, le préoccupa jusque sur son lit de mort. Quelques mois après sa mort, le 4 janvier 1964, fut créé à l'initiative du Père Pire et de quelques amis, le « Fonds Jacques Lefebvre pour la Promotion africaine » en vue de reprendre le sauvetage matériel de plusieurs étudiants assuré jusqu'alors de sa poche par Jacques Lefebvre.

Distinctions honorifiques: Chevalier de l'Ordre de Léopold II (1960); Médaille commémorative de la bataille 1940-45; Officier de l'Ordre de l'Etoile noire (République Française) (1949); Officier de l'Ordre national de la Haute-Volta (1962); Officier de l'Ordre du Mérite Centrafricain (1963).

Principales publications: Le Plan Marshall dans les textes, *Revue Belgique Coloniale et Commerce international*, (Bruxelles), livr. 6-7, juin-juillet 1949 pp. 401-420. — La situation économique du Congo belge en 1950. *Bull. Inst. Rech. écon. soc.*, (Louvain), mai 1951, n° 3, 14 pp. — Les territoires d'Outre-Mer dans l'intégration économique européenne, *Zaire* (Bruxelles), 8 (4): 353-363 (1954). — La collaboration des indigènes au développement économique du Congo belge. Rapport général des Journées d'études internationales africaines de la Foire Internationale de Gand (1954). — La valorisation du travail en Afrique. Rapport général des Journées d'études internationales africaines de la Foire Internationale de Gand (1955). — Structures économiques du Congo Belge et du Ruanda-Urundi, Bruxelles, Editions du Treurenberg, 142 pp., cartes (1955). — L'économie générale du Congo belge et son développement, *Marchés coloniaux du monde*, (Paris), 11^e ann., n° 523, 19 novembre 1955, pp. 3081-3085, carte. — Plan Décennal du Congo belge, *Civilisations*, 6 (1956-3): 357-365. — La Communauté congolaise à un tournant (en collaboration avec J. VANDAMME), Société d'Etudes politiques et sociales de Louvain, Colloque du 24 mars 1956. — Le financement du développement économique en Afrique. Rapport général des Journées d'études internationales africaines de la Foire Internationale de Gand (1956). — Les capitaux autochtones et leur mobilisation dans l'économie rurale africaine, III^e symposium international d'économie rurale tropicale (Paris) (1957). — Responsabilités économiques de la Belgique en Afrique belge, *Etudes économiques* (Mons), n° 102-103, déc. 1957, pp. 23-28. — Afrique et Communauté Européenne — Editions du Treurenberg, 124 pp. (1958). — Perspectives des territoires d'Outre-Mer dans le Marché Commun, *Civilisations*, 8 (1958). — Inventaire des réalisations récentes dans le domaine du développement économique, In: « La Belgique et l'aide économique aux pays sous-développés » I.R.I., pp. 97-104 (1959). — De nieuwe Kongo politiek, *Revue Streven*, 12, n° 6 (1959). — L'originalité de l'Apport européen au Progrès économique et social des Pays en voie de développement. Rapport introductif au Colloque de la Société Royale d'Economie Politique de Belgique, mai 1960, 55 pp. — Assistance technique et solidarité internationale. Articles de MM. E. BRACKENIERS, A. SAINTRAINT, M. VAN DE PUTTE, R. SCHEYVEN, E. QUEVRIN, Ph. LE HODEY, J. HENDRICKX & J. LEFEBVRE. Documents CEPESS. Bruxelles, 1^{re} année, 1962, n° 4, 89 pp.

28 juin 1982.

[Comm.]

André Huybrechts.

LEJEUNE (*Corneille Louis Marcel*), Avocat (Liège, 24.1.1878 - Bruxelles, 2.5.1959). Fils de Mathieu et Cleyckens, Mathilde; époux de Renard, Marguerite et de Putz, Nelly Elsa.

L'apparente discontinuité de la vie de Maître Marcel Lejeune ne peut s'expliquer que par la volonté de surmonter les obstacles dressés par des accros de santé sur sa route et, sous un masque

tranquille, par la curiosité du pionnier prêt à courir là où un monde nouveau sort de la gestation.

De famille liégeoise, c'est à l'Université de sa ville natale qu'il conquiert ses diplômes de docteur en droit et de candidat-notaire. Il s'inscrit au Barreau de la cité ardente en 1902 pour le quitter en 1909.

Toujours à Liège, il entre au tribunal de commerce comme greffier adjoint, titre bientôt transformé par la loi de 1910 en celui de référendaire. Dès cette époque, il collabore à des publications juridiques, sort dans la revue *Jurisprudence de la Cour d'Appel de Liège*, en 1910, pp. 9 et 10, un article intitulé « La preuve en matière de ventes commerciales », mais surtout vient à bout des monumentales « Tables générales de vingt-cinq années (1888-1912) de la jurisprudence de la Cour d'Appel de Liège », de 966 pages.

A la veille de la guerre de 1914, il passe au tribunal de première instance de Charleroi qu'il quitte lors de la grève nationale de la magistrature en 1917 pour regagner, via Bruxelles, Liège avec sa femme et ses enfants, par un voyage épique en tramways vicinaux. A l'issue du conflit mondial, il perd sa première femme, suivie quelques mois après de son beau-frère, dans la terrible épidémie planétaire de grippe espagnole.

Nommé juge au tribunal de première instance de Liège, il est appelé, comme juge des enfants, à appliquer cette loi de 1912, à l'époque innovation à la pointe du progrès de la criminologie.

Alors que s'ouvre devant lui la perspective d'une carrière classique, il est atteint d'une tumeur et admis à la retraite pour raison de santé avec obtention du titre de juge des enfants honoraire du tribunal de première instance de Liège en 1923. Guéri, après deux interventions chirurgicales, il décide de donner à sa vie un sens nouveau et, en janvier 1924, débarque à Elisabethville comme avocat.

C'était l'époque où, dans la Colonie, la représentation en Justice passait des mains douteuses des agents d'affaires à celles plus dignes des avocats, où ceux-ci commençaient, avec l'appui de la magistrature, à se structurer, avant de voir, enfin, leurs droits reconnus par la constitution du Barreau congolais. C'étaient aussi les premiers balbutiements de l'aventure de la Société d'Etudes juridiques du Katanga (S.E.J.K.).

Aux éclairs factices de la vie mondaine, Marcel Lejeune préférait la taquinerie du talapia, aux éclats de voix du prétoire, l'étude du dossier en cabinet, aussi fuit-il vite le conseil des grandes sociétés de la place, Union Minière du Haut-Katanga, Chemins de Fer du Katanga, Bourse du Travail du Katanga, et d'autres, qui préféraient la composition à la procédure.

Bien entendu, fort de son expérience liégeoise, il fut des collaborateurs de la *Revue de Droit et Jurisprudence du Katanga*. 1926 représente pour lui une année charnière : Charles Moris, auteur d'un manuel de « Notions de Droit Commercial » destiné aux étudiants des enseignements secondaire et special, lui demande de le compléter par un *Aperçu du Droit Commercial au Congo belge* d'une dizaine de pages (A. Bodson, Liège, 4^{ème} éd. 1926), ouvrage qui sera remanié et réédité plusieurs fois jusqu'à la veille du second conflit mondial avec la nouvelle collaboration de Roger Bodard (dernières éditions, Biblio, Liège). Cette même année aussi, il est appelé à la présidence de la S.E.J.K. au départ en congé de son fondateur Antoine Sohier. Au retour de celui-ci en Afrique, maître Marcel Lejeune lui repasse le flambeau et gagne à son tour la Métropole.

En 1927, il envisage de s'établir à Bruxelles et s'inscrit au Barreau le 27 juin. A l'occasion de ce séjour, il rencontre Martin Rutten rentré la même année, et, à ses côtés, participe aux tractations et à la rédaction des documents fondamentaux constitutifs du Comité National du Kivu dont il devient l'avocat-conseil. Mais le Congo l'attire toujours, il se fait omettre de la liste du Barreau de Bruxelles le 27 mai 1929 et revient à Elisabethville.

Il ne s'y attarde pas : peu avant son départ pour la Belgique, un tribunal de première instance avait été créé à Albertville. Il est tenté par l'est de la Colonie ; fin 1930, il installe son cabinet sur les bords du lac Tanganyika.

Son premier contact avec le Comité National du Kivu lui avait fait mesurer les possibilités d'expansion du Kivu, et quand Costermansville devient chef-lieu de province et se voit dotée d'un tribunal de première instance, il déménage près de ce nouveau siège. Il y devient conseiller juridique et président pour un temps de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Kivu-Maniema, membre des comités du Kivu pour assister la commission nationale du Parc National Albert, provincial des amis de l'art indigène et protecteur du centre extra-coutumier de Costermansville.

Il semble avoir atteint un port d'attache, mais le cancer, une fois encore, l'attend au tournant. Rentré en Belgique en juin 1937, il subit quatre opérations. La soixantaine est là, son fils aîné Jacques est installé à Bruxelles comme avocat depuis 1930. Marcel Lejeune est repris au tableau du Barreau de Bruxelles à la date du 27 juin 1938.

Jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-un ans, il resta actif et jouissait, auprès de ses confrères, d'une réputation d'affable rondeur. Il n'avait pas, pour autant, définitivement rompu avec le Congo, car son fils Jacques de 1951 à 1962, professa à son tour

comme avocat en Afrique, relevé par son petit-fils Christian en 1962 et 1963. Tous deux ont ouvert un cabinet à Bruxelles, toujours en activité actuellement.

Distinctions honorifiques : Chevalier des Ordres de la Couronne et royal du Lion.

18 octobre 1976.

[Comm.]

J. Sohier.

Sources : *Rev. Droit. Jurispr. Katanga* 1926, p. 130 ; 1927, p. 75 ; 1931, p. 72. — *J. Tribunaux*, 1959, p. 617.

LENGEMA (César), Sergent-major et Chef de Centre (Bwaka, 1893 - Stanleyville, 23.4.1951). Fils de Yobada et de Beketi ; époux de Makanga, Elisabeth.

Les parents de Lengema sont originaires du village Bwaka de la chefferie Mokwangi, territoire de Banzville dans le district de l'Ubangi ; ils appartiennent à l'ethnie Ngwandi.

Né vers 1893, il est incorporé le 1^{er} janvier 1909 à la Colonie scolaire de Nouvelle-Anvers où il reste quatre ans.

Le 1^{er} avril 1913 il est engagé comme soldat de 1^{ère} classe dans la Force Publique à la compagnie Bas-Congo. La Force Publique est composée à l'époque de 27 compagnies. Le 1^{er} juin déjà il est nommé sergent-comptable. Le 22 juin 1913, il est envoyé comme moniteur à la Colonie scolaire de Nouvelle-Anvers. Le 25 décembre 1913, il est muté à la compagnie de Stanleyville.

Du 22 décembre 1915 au 18 novembre 1918 il participe à la campagne militaire de l'Est Africain allemand. Il est nommé premier sergent comptable le 1^{er} novembre 1917 et sergent-major-comptable le 1^{er} février 1920. Le 31 mars 1921 il est licencié à la fin de son terme.

Il s'installe à Stanleyville où il occupe des fonctions de clerc et de comptable dans plusieurs sociétés commerciales.

Le 1^{er} juin 1932, il est nommé chef adjoint du Centre Extra-Coutumier (C.E.C.). En 1933, pendant une maladie du chef du Centre, Lengema le remplace et s'en tire à son avantage tant à la tête du Centre qu'à la présidence du tribunal.

Le 26 mai 1936, il est nommé chef du Centre et juge au tribunal du Centre en juin 1936. Il conserve ces fonctions jusqu'à sa mort le 23 avril 1951.

Il est nommé membre du Conseil de province en 1949, 1950 et 1951.

Il a épousé religieusement et civilement à Stanleyville le 28 novembre 1936 Elisabeth Makanga. Celle-ci était d'origine Topoke par sa mère et Mubua par son père. Elle avait un enfant : Gabriel, Marcel

Lengema né à Stanleyville le 3 janvier 1931; le couple eut une fille: Julienne Marie Lengema née le 1^{er} août 1936, également à Stanleyville. Les deux enfants sont encore en vie.

La figure du chef César Lengema a dominé la vie du Centre Extra-Coutumier de Stanleyville pendant 15 ans, de 1936 à 1951. Le choix du commissaire de district qui le nomma en 1936 fut dicté par les qualités personnelles et l'expérience de Lengema. En 1933, le rapport annuel du CEC en parlait déjà en termes élogieux: «Élément très intéressant; sa formation intellectuelle dépasse de loin celle du Chef du Centre».

Lengema ne démentit pas les espoirs que les autorités coloniales avaient mis en lui. A la fin de l'année 1937, après plus d'un an d'expérience, Lengema bénéficie d'une appréciation extrêmement flatteuse de la part de l'administrateur territorial chargé de la tutelle du CEC: «homme très énergique, grand travailleur, intelligent et possède une instruction supérieure à tous les autres membres du Centre. Il est de très bonne volonté. Comme juge de tribunal du Centre, il n'a pas d'égale. Il est impartial... Il est rare de constater que les habitants ne s'inclinent pas à ses sentences». L'auteur du rapport ajoute à ce portrait déjà flatteur, une qualité remarquable: «Bien qu'il connaisse sa supériorité sur les autres juges, il ne dédaigne nullement de demander leur avis à toute occasion. Il possède une grande influence sur les habitants et il est estimé et aimé de la plus grande partie».

En 1938, le rapport du CEC reprend les mêmes éloges et donne une description du genre de vie menée par Lengema: «Sur pieds dès 6 heures du matin et la plupart du temps retenu au bureau jusqu'à 18 heures, il est encore harcelé pendant les heures de midi et le soir par les indigènes qui ont des différends à faire trancher à l'amiable. Sans parler des incidents nocturnes qui le forcent plusieurs fois par semaine à se lever». Ce zèle professionnel est d'autant plus remarquable que Lengema touche un traitement de 600 F seulement par mois «inférieur à celui de beaucoup de clercs et cependant, ajoute le rapporteur, ses capacités dépassent celles de la plupart des employés de couleur» et l'auteur conclut: «Je ne puis m'empêcher de dire qu'il doit être animé de sentiments de vrai loyalisme pour continuer à remplir ses fonctions».

La fin de la vie de Lengema fut assombrie par la maladie et par les critiques que lui adressaient de plus en plus fréquemment une fraction de la classe des évolués.

En 1944, la tension entre Lengema et une fraction des «évolués» prend l'allure d'un conflit latent et les plaintes se multiplient.

Mais l'administration territoriale couvre complètement le chef du Centre. Elle considère que les «évolués» s'opposent à n'importe quelle autorité parce que leurs aspirations et leurs attitudes semblent désastreuses et «qu'ils désirent de moins en moins dépendre du CEC et du territoire».

De toutes les appréciations que nous avons citées et qui s'échelonnent de 1933 à 1944, un portrait se dégage: celui d'un véritable chef, mais aussi d'un homme compétent, intelligent, intègre, exceptionnellement dévoué à sa fonction.

L'image que la plupart des Zairois contemporains ont conservée de Lengema est celle d'un chef énergique, juste, dur pour lui-même et pour les autres, et dont la compétence et l'autorité firent du CEC de Kisangani quelque chose d'assez exceptionnel dont ils se souviennent avec nostalgie et fierté.

Distinctions honorifiques: Médaille de la Victoire de la Guerre 1914-1918; Médaille commémorative de la Guerre 1914-1918; Médaille commémorative de la Campagne d'Afrique; Médaille de bronze avec 3 raies.

30 septembre 1980.

B. Verhaegen.

[J.So.]

Sources: Rapport du Centre Extra-Coutumier 1937. — Rapport du Centre Extra-Coutumier 1938. — Lettre du commissaire de District L. Ruelle au gouverneur de la province, 2 mai 1946.

LIÉGEOIS (*Paul Léon Célestin Joseph*), Médecin (Forest, 17.5.1908 - Forest, 21.1.1950). Fils de Pierre et de Malvaux, Léontine; époux de Deleplanque, Paula.

Nous l'avons connu, alors qu'il commençait ses études de médecine aux Facultés Notre-Dame de la Paix, à Namur en 1924, à l'âge de 16 ans. Paul Liégeois poursuivit ses études à l'Université de Louvain et y fut proclamé médecin en juillet 1930. Il fréquenta successivement le laboratoire de Zoologie du professeur Paul Debaisieux, puis celui d'Anatomie pathologique du professeur J. Maisin, dont il devint assistant et le resta jusqu'en 1933.

Il avait été admis à l'Ecole du Service de Santé de l'armée dès 1925 et y demeura pendant toutes ses études. Lieutenant médecin en 1931, il se spécialisa quelque peu au laboratoire de l'armée à Vilvorde où l'on mettait au point la défense contre les gaz, puis il passa au laboratoire de l'Hôpital militaire de Bruxelles.

En septembre 1934, après avoir suivi les cours à l'Institut de Médecine tropicale «Prince Léopold», c'est le départ pour le Congo. Il restera quelques mois au laboratoire de Léopoldville, puis sera désigné pour la province de Costermansville et en mai 1935 pour celle de Stanleyville où il va rejoindre

Ignace Vincke dans ce laboratoire qu'il ne quittera plus.

Paul Liégeois s'intéresse surtout à l'anatomie pathologique. Dès lors, le laboratoire de Stanleyville devient rapidement un centre de diagnostic qui centralise toutes les recherches histologiques de la colonie sous sa direction éclairée.

Etant donné les menaces de fièvre jaune, le médecin-chef Lucien Van Hoof demande à Paul Liégeois de se spécialiser dans ce domaine à l'Institut Pasteur de Paris d'abord, puis de se rendre à Rio de Janeiro pour acquérir les techniques de diagnostic anatomo-pathologique qui permettent de déceler les marques spécifiques du virus amaril dans le foie des sujets décédés. Il devait, en outre, s'initier aux techniques sérologiques, afin d'établir la distribution de l'immunité anti-amarile dans les régions suspectes. C'est dans ce but, que, de retour à Stanleyville, Paul Liégeois établira un élevage modèle de souris blanches qui devaient permettre cette recherche, en étudiant de très nombreux sérums prélevés dans les secteurs menacés et qui devaient conduire ses successeurs à isoler le virus amaril au Congo.

Paul Liégeois devint directeur de laboratoire en 1945, mais un mal implacable devait avoir raison de sa santé et brusquement, après être rentré au pays, il meurt le 21 janvier 1950.

Paul Liégeois fut un travailleur remarquable, qui donnait tout son temps à ses recherches. Généreux et bon, il avait adopté un enfant; il fut un exemple pour beaucoup.

En 1945, il avait été promu capitaine-médecin.

Distinctions honorifiques et scientifiques: Chevalier de l'Ordre de Léopold; Étoile de service en argent à 3 raies; Médaille de l'Effort de guerre. — Prix Broden 1943.

Publications: PICARD, E. & LIÉGEOIS, P. 1931. Epithéliomas pilaires, *Le Cancer*, 8: 1-11. — LIÉGEOIS, P. 1933. La plastine-réaction est-elle spécifique de la cellule cancéreuse? *Bull. Assoc. franc. Étude Cancer*, 22: 1-43. — MAISIN, J. & LIÉGEOIS, P. 1933. Du pouvoir cancérogène du 1-2, 5-6, Dibenzanthracène. *C.R. Séanc. Soc. Biol.*, 114: 536-538. — MAISIN, J. & LIÉGEOIS, P. 1934. Au sujet du pouvoir pathogène du Benzopyrène. *C.R. Séances Soc. Biol.* 115: 733-735. — En collaboration avec CHESTERMAN, C. 1937. Un cas de rage humaine au Congo belge. *Ann. Soc. belge Méd. Trop.*, 17: 299-305. — LIÉGEOIS, P. 1944. Fièvre jaune au Congo belge. *Rec. Trav. Med. Congo-belge*, 2: 97-123. — LIÉGEOIS, P. 1948. Revue générale sur le mouvement de médecine tropicale en Belgique de 1939 à 1947. *Arch. Med. Belgica*, 5 (6): 341-359.

15 février 1981.

[R.V.]

J.B. Jadin.

LINDNER (Otto), Ingénieur (Berlin, 10.8.1852 - Ypres, 16.2.1945). Fils de Heinrich Ernst et de Henrietta-Augusta Teubert; époux de Leclercq, Marie-Ursule-Eugénie.

Né de parents saxons, Otto Lindner fit des études techniques à Berlin. Malgré son jeune âge, il fit partie de l'expédition que la « Deutsche Gesellschaft zur Erforschung Aequatorial-Africas » envoya dans la région du Loango en 1873-1876.

Il s'embarqua en compagnie du médecin J. Falkenstein le 1^{er} octobre 1873 à Liverpool sur le s/s *Benin* de la African Steam Ship Company. A bord se trouvait également le journaliste H.M. Stanley, qui allait suivre la campagne des Anglais à la Gold Coast contre les Ashanti. L'homme de la presse s'amusa à observer ces deux Allemands — en la personne de Lindner il croyait avoir à faire à un étudiant — qui s'enthousiasmaient déjà à l'avance de leurs travaux sur terre ferme. Entre-temps ils préparaient des insectes ou des oiseaux de la côte qu'ils pouvaient attraper, en vue de leur étude en Allemagne.

Le 5 novembre 1873, le docteur Falkenstein et Lindner débarquèrent à Landana. De là, leur chemin les conduisit en tipoi le long de la plage à la petite localité côtière de Chinchoxo, base de l'expédition. Dès après neuf jours de séjour dans le poste, Lindner subit sa première attaque de malaria. Il s'adapta très facilement à son nouveau milieu et ses connaissances de la mécanique le firent hautement apprécier. Le chef de l'expédition, le Dr P. Güssfeldt, se l'attacha comme compagnon de voyage sur le Kwilu, en remplacement d'un autre collaborateur. En premier lieu, Lindner dut s'occuper du transport d'approvisionnements de Chinchoxo à Loango, ce qui ne se fit pas sans pertes par suite d'une mer houleuse. Le 4 juillet 1874, commença la randonnée sur le Kwilu jusqu'à la factorerie Mayombe. A partir de ce point, Lindner se mit à la tête de la caravane forte de 60 hommes et s'engagea dans la forêt. A plusieurs reprises, Güssfeldt dut rappeler son adjuvant à l'ordre car celui-ci, accompagné de quelques autochtones fort peu chargés, ne s'occupait guère du gros de la troupe qui traînait dans les villages; il s'était porté des heures en avant pour s'adonner, le cœur joyeux, à la chasse.

Par son talent de chasseur, Lindner approvisionna la caravane. Des difficultés avec les porteurs obligèrent l'expédition à retourner sur ses pas le 14 juillet. Le jour suivant, Güssfeldt dut de nouveau constater que son jeune compagnon, en possession de la literie et des ustensiles de cuisine, prit une sérieuse avance sur sa propre caravane qui progressait avec lenteur. Cette expédition ne donna pas de résultats tangibles. Lindner, de qui Güssfeldt avait apprécié les services, revint à Chinchoxo terriblement affaibli et présentant un aspect effrayant, suite de la fièvre intermittente. Pendant quelque temps, il ne fut d'aucune utilité à l'expédition.

Mais au début de 1875, son ingéniosité technique rend de nouveau des services à la petite communauté de Chinchoxo. Grand chasseur, Lindner prit part avec le Dr Pechuël-Loesche et plusieurs autochtones à une partie de chasse au buffle. Cette excursion faillit tourner au tragique car, pendant que Lindner visait un oiseau dans un arbre, un autochtone inconnu tira un coup de fusil en sa direction. Le projectile pénétra dans l'omoplate droite et nécessita son transport au poste. Cet attentat dont le mobile ne put être éclairé, donna lieu à un sentiment d'incertitude.

À la fin de 1875, les maisons de commerce européennes à Landana vivaient sous la menace permanente d'une attaque indigène. Le 7 janvier 1876, le pavillon de détresse fut hissé. Falkenstein, Pechuël-Loesche et Lindner, escortés de 43 hommes se hâtèrent au secours de la mission des pères du Saint-Esprit. La situation était moins désespérée qu'on ne l'avait présumée car les missionnaires français s'étaient bien défendus. Leurs alliés allemands restèrent à Landana jusqu'au premier février. Pendant ce temps, Lindner avait de nouveau pu faire la preuve de ses connaissances techniques en remplaçant le machiniste du bateau qui devait aller chercher du renfort à Banana et qui était tombé malade.

Le 5 mai 1876, l'expédition scientifique allemande du Loango s'embarqua à Landana sur la malle anglaise *Loanda*; ses résultats ne répondaient nullement à ce que l'Allemagne avait espéré.

Lindner débarqua à Liverpool le 29 juin 1876. Ce séjour d'à peu près trois ans, avait fait de lui ce que les contemporains désignaient par l'expression « un Africain ».

Le 18 décembre de la même année 1876, Otto Lindner s'embarqua à Rotterdam sur le *s/s Normandy*, cette fois-ci au service de la « Afrikaansche Handelsvereniging ». Il arriva à Banana le 16 janvier 1877. Pendant quatre ans, il dirigea la factorerie de Ponta da Lenha et une série d'installations commerciales qui en dépendaient. Ce deuxième séjour en Afrique lui permit de rencontrer de nouveau H.M. Stanley, à l'arrivée duquel il aurait assisté à Boma le 9 août 1877 et qui lui aurait donné une boussole. Nous savons que Stanley a sollicité la collaboration de l'Allemand en ce qui concerne hommes et matériel, en vue de la construction de Vivi. Fin 1878, Lindner prit la direction d'un des trois groupes qui procédèrent à des expéditions punitives contre trois « rois » de Boma. Après expiration de son contrat, il s'embarqua pour l'Europe le 15 juin 1880 à Banana et arriva à Rotterdam le 10 juillet 1880.

Il n'est pas étonnant que cet homme, dont le docteur Falkenstein avait loué la capacité et la valeur et dont Stanley avait fait la connaissance, ait été

reçu le 15 août par le colonel M. Strauch et qu'il soit entré au service du Comité d'Études du Haut-Congo déjà le 19 août 1880. Le 31 août 1880, le colonel Strauch mit Stanley au courant de l'engagement du nouveau collaborateur. Le plan du moment prévoyait l'envoi de Lindner à Changhaï afin d'y recruter une cinquantaine de coolies pour s'occuper du travail manuel dans les stations et améliorer le chemin ouvert par Stanley. Si le voyage de Lindner en Chine n'était pas couronné de succès, alors il passerait par Zanzibar où il essaierait de procéder au recrutement d'autochtones. Le Roi le reçut en audience, ainsi qu'il était de coutume avec la plupart de ses collaborateurs en Afrique. Lindner passa les quelques mois qui le séparèrent de son départ, à Bruxelles, au Grand Hôtel Britannique à la Place du Trône, et au n° 20 de la rue du Pépin. Pendant ce temps, il prodiguait ses conseils à la direction du Comité d'Études. C'est ainsi qu'il avait calculé que le commerce à Vivi devait être rentable, ceci en opposition à Adolphe Gillis qui considérait l'installation d'une factorerie dans cette localité condamnée à un déficit (Strauch à Stanley, le 13.X.1880). Il prit également part à la discussion au sujet des nouveaux recrutements : devait-on envoyer un agent en Chine ou engager des Kruboyas du Libéria que le major P. Van den Bogaert et le lieutenant C. Bracconier recommandaient ? Lindner, sans sous-estimer les qualités de ces hommes, était cependant d'opinion qu'ils n'accepteraient pas d'accompagner l'expédition à l'intérieur des terres. C'est à Stanley que Strauch laissa l'appréciation de leur valeur (4.XI.1880). Sans répondre de façon formelle, Stanley glissa dans sa lettre du 10 janvier 1881 à Strauch, un jugement assez clair : « The West Coast natives, the least intelligent of our people... ». Le 19 décembre 1880, Lindner s'embarqua avec son compatriote F. Hertwig à Brindisi. Son contrat d'engagement, qui figure dans les archives Otto Lindner conservées au Musée Royal de l'Afrique Centrale à Tervuren, est un document remarquable. La tâche principale résiderait dans l'étude des ressources du bassin du Congo et des moyens d'y nouer des relations commerciales. L'engagement prévoyait l'établissement et la direction pour le compte du Comité d'Études du Haut-Congo, de factoreries, de dépôts de marchandises ou d'un autre établissement du même genre dans le Bas-Congo, ou l'installation d'une factorerie dans une des stations déjà existantes. Dans ce dernier cas, il lui était défendu de s'immiscer dans la direction de la station. Il était prévu expressément que le Comité pouvait employer Lindner au recrutement de travailleurs pour le Congo ou qu'on pouvait l'adjoindre à un agent désigné. C'est d'ailleurs sur ce terrain que Lindner allait déployer

sa première activité. Un paragraphe donnait à cet engagement un caractère très particulier : « La mission de Mr Lindner sera indépendante de celle de Mr Stanley, cependant, il sera tenu de se conformer aux instructions qu'il recevrait de Mr Stanley dans l'intérêt général de l'entreprise dont celui-ci a la haute direction ». Ce correctif impliquait également l'obligation de procurer au chef les renseignements que celui-ci pourrait demander et de lui donner spontanément des avis qui pourraient lui être utiles. Malgré tout, ces conditions s'avéraient toutes différentes de celles que l'on trouvait normalement dans un engagement et qui exigeaient expressément de la part du « voyageur » (c'est le nom que le Comité d'Etudes aimait à donner aux personnes à son service en Afrique), une obéissance absolue envers Stanley ou son délégué pour tout ce qui concernait le service.

Il était également entendu que Lindner enverrait régulièrement au président du Comité d'Etudes des rapports détaillés et circonstanciés sur ses études et ses travaux. Mais dans le cas de nomination d'un directeur du service commercial au Congo, ce dernier aurait à servir comme intermédiaire dans toutes les relations entre Lindner et le Comité.

L'engagement du 19 août 1880 prévoyait un appointement de £ 320 par an, somme qui fut augmentée jusqu'à £ 347 par modification de contrat le 17 décembre 1880.

Il était à prévoir que ce Berlinoise autoritaire allait demander des éclaircissements quant à l'interprétation de son indépendance à l'égard de Stanley. Strauch lui précisa quelques prérogatives : correspondance directe avec le Comité ; détermination des fonctions par le Comité, sans possibilité pour Stanley de les modifier ; possibilité de requête de ses services par Stanley uniquement dans le cas où la défense de la station ou de l'expédition l'exigerait. Toutefois, Strauch répétait — et c'est précisément dans ce domaine que Lindner se verra lié — que les instructions de Stanley, données dans l'intérêt général de l'entreprise, devaient être exécutées.

Le 15 décembre 1880, Lindner reçut ses premières instructions précises : engagement à Zanzibar d'une quarantaine de travailleurs. Arrivé à Zanzibar le 6 janvier 1881, Lindner, secondé par l'Allemand F. Hertwig, se mit immédiatement au travail, parvint à en recruter une septantaine et quitta déjà l'île le 6 février. Tout en se réjouissant de la promptitude avec laquelle son agent avait exécuté les ordres, le Comité d'Etudes (dénomination encore toujours employée) estima que Lindner ne se montrait pas très économe des sommes engagées dans le transport de ces hommes, mais il y avait urgence extrême à procurer à Stanley les effectifs nécessaires dans la course engagée entre Pierre Savorgnan de Brazza et

lui-même. Devant cette nécessité absolue, Strauch avertit le nouveau collaborateur qu'il avait à aider Stanley dans sa progression vers le Stanley Pool. A son arrivée au Congo, il avait à organiser sa caravane et à l'amener par marches forcées vers Manyanga, où le chef de poste devait procéder à un recrutement sur place. De là, Lindner, assisté de Hertwig, aurait à s'occuper du transport du steamer *Royal* et des bagages de Stanley jusqu'au Pool. Strauch lui donna l'assurance que sa mission restait indépendante de celle de Stanley et que sa collaboration prendrait fin le jour de l'achèvement du transport, sauf dans le cas où de grosses difficultés se présenteraient. Une fois la mission accomplie, Lindner aurait à parcourir le Mayombe, la région située au nord du Bas-Congo, pour arriver dans le Loango, région côtière qu'il avait visitée quelques années plus tôt.

Sur cette contrée, qu'on croyait riche en ivoire et qu'on estimait être la plus adéquate à la construction d'un chemin de fer, planait la menace de Brazza ; il fallait à tout prix s'assurer des concessions territoriales et l'autorisation exclusive de construire la ligne de communication projetée. Lindner pouvait disposer de Hertwig et de 20 Zanzibarites, à prélever sur ceux qu'il avait recrutés pour cette mission, que le Comité présenta à Stanley sous la forme très vague de reconnaissance commerciale.

Devant les succès de Brazza — « His success is a defeat for the Comité d'Etudes... » écrivait Strauch à Stanley le 31 janvier 1881 — et les progrès tellement lents de Stanley, Léopold II se montra impatient. N'avait-il pas écrit à Strauch le 21 mars 1881 : « Je remarque que lorsqu'il est payé à l'année, Stanley n'avance guère ; il faut je pense le payer à la tâche » ? Dans l'optique léopoldienne, Lindner devait constituer un élément qui allait « chercher à activer un peu les progrès si lents de l'exploration du Bas-Congo » (Léopold II à Strauch, 22 mars 1881).

La tempête et la maladie firent du trajet de Zanzibar à Banana un voyage mouvementé. A son arrivée à Banana le 6 avril 1881, la « Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap » fit à Lindner une réception sympathique. Le 9 avril, le steamer *Belgique* l'emmena à Vivi en compagnie du lieutenant belge F. Orban et du médecin français Etienne Lucan. Le 5 mai 1881, Lindner partit pour l'intérieur, accompagné du lieutenant L. Valcke. A Manyanga, le 5 juin 1881, Stanley qui venait de se rétablir d'une grave maladie, salua l'arrivée de Lindner et d'une bonne vingtaine de Zanzibarites. Lindner se montra accommodant et accepta d'aider le chef de l'expédition. Ce dernier, par la présence des nouveau-venus, entrevit alors la possibilité d'entreprendre une visi-

te-éclair au Stanley Pool, nœud crucial de toute pénétration sur le Haut-Congo.

De Manyanga, Lindner repartit vers Isangila avec l'*En Avant*, le *Royal* et deux bateaux en acier. Vers la mi-juillet, il amena avec Valcke et Hertwig les renforts longtemps attendus. Lindner reçut de Stanley le commandement d'une partie des Zanzibarites, avec ordre de transporter des marchandises et des chariots de Manyanga à Mpakambendi, une localité située à 22 milles de là. La nouvelle recrue se trouvait donc en pratique englobée dans la grande expédition de Stanley qui n'entrevoit pas de possibilité d'exploration au Loango avant juillet 1882. Pendant le trajet avec ses Zanzibarites, Lindner eut à se plaindre de leur insubordination.

Entre temps, suivant en cela les instructions impératives reçues de Bruxelles, Stanley se hâta vers le Pool en compagnie de Valcke, de Braconnier et de Mahoney. Il y rencontra le sergent Malamine, au service de Brazza et par le fait même, certaines complications, dont il dissimule la gravité dans son ouvrage «*The Congo and the Founding of Its Free State*». A son nouveau collaborateur Lindner cependant, Stanley ne cacha pas ses préoccupations : «*We have had no success. The country is locked up completely by the machinations of De Brazza*» (13.VIII.1881). Quand Stanley revint à Mpakambendi le 21 août 1881, il constata que Lindner avait travaillé durement et intelligemment. Le chef était donc content et il envoya Lindner à Manyanga pour y signer des accords avec les chefs locaux. Puisque l'expédition s'installait sur la rive sud du Pool, il fallait bien se procurer des terrains à l'endroit où allait s'élever la station de Manyanga-Sud.

On se rend facilement compte, à la lumière de la carrière congolaise de Lindner, qu'il y avait une différence énorme entre les plans conçus à Bruxelles et leur exécution en Afrique. Des deux côtés on réagit aux nécessités du moment, mais entre Bruxelles et Vivi, il y avait cinq ou six semaines de délai. C'est ainsi que nous lisons dans une lettre adressée par Stanley à Strauch le 12 juin 1881 qu'il croit fermement que Lindner restera à sa disposition pour les travaux sur le Congo. Or le 7 juillet 1881, avant l'arrivée à Bruxelles de cette lettre, Strauch donne de nouvelles instructions à Lindner dégageant celui-ci de l'obligation de s'occuper de la chaloupe à vapeur qu'on attendait à Banana vers le milieu de septembre. Il semblait de première importance maintenant, vu les agissements de différentes nations pour s'accaparer de territoires en dessous du parallèle 5°12' S (limite nord des prétentions portugaises) que l'Association ait un chemin libre allant du Stanley Pool vers la mer. Il s'agit en somme d'une reprise du plan d'une mission au Mayombe et au

Loango qui avait pris forme fin janvier 1881. La question essentielle résidait dans l'établissement d'une ligne de communication — route ou chemin de fer — entre le Pool et l'Océan. Il était conseillé à Lindner de tenir compte du trajet le plus court mais aussi de la nature de la région, des obstructions naturelles, de la densité de la population et des possibilités de main-d'œuvre, de la richesse en bois et de la situation du point à occuper sur la côte. A la base de tout se trouvaient évidemment les concessions dont Léopold II avait souligné l'extrême importance : «*Sans concessions notre entreprise périra en germe*». Les ordres contenus dans cette lettre à Lindner, se retrouveront plus tard, dans les premières instructions données par Strauch au Dr Pechuël-Loesche, le 15 janvier 1882. Grâce aux Papiers Lindner, nous pouvons donc retracer l'origine et l'évolution de ce fameux plan d'une expédition au Loango, début de la politique léopoldienne au Kwilu-Niadi. Chaque fois que Lindner reçoit des instructions au sujet de la reconnaissance au Loango, Stanley en est mis au courant, mais les données qui lui sont procurées au sujet de cette entreprise concurrente sont plutôt vagues ou en tout cas moins complètes.

Bruxelles se montra d'une versatilité extrême dans les instructions envoyées en Afrique. Ayant appris la maladie de Stanley, on le remplaça par Braconnier. A ce dernier, Bruxelles proposa le choix entre deux procédés. Le premier consistait en une progression ininterrompue vers le Pool avec l'*En Avant* en n'emportant que le matériel, les provisions et les articles de troc indispensables à la subsistance ; dans ce cas, Lindner serait chargé de faire suivre le reste des provisions et des colis. Le second procédé impliquait la formation par Braconnier d'une caravane légère, disposant du matériel et des provisions nécessaires jusqu'à l'arrivée au Stanley Pool de Lindner, qui lui-même serait chargé du transport de l'*En Avant*. Le repos forcé de Stanley s'avéra beaucoup moins long qu'on ne l'avait présumé, ce qui fit que les choses ne se passèrent pas de la façon dont Bruxelles les avait vues. Mais il faut souligner qu'on considérait Lindner comme partie intégrante de l'entreprise Stanley.

Cette situation n'avait pas l'heur de plaire à Otto Lindner. Son ami, Antoine Galezot, trésorier du Comité d'Etudes du Haut-Congo, se montra très compréhensif et essaya de le libérer de l'emprise du chef. Mais dans la lettre qu'il adressa de Bruxelles à Lindner le 7 septembre 1881, Galezot confia que tout dépendait des plans du Roi qui ne s'était pas encore prononcé. En même temps, il définissait l'expédition Stanley comme une mission préparatoire dont le but était la recherche d'un emplacement adéquat

pour les différentes stations et l'établissement de contacts avec les autochtones. Une fois ce stade acquis, le moment serait venu d'une prospection et entreprise commerciales basées sur les bénéfices résultant des produits ordinaires du pays. Cette entreprise indemniserait les frais occasionnés par la reconnaissance du pays et par l'établissement des stations.

Il y avait toujours de l'espoir pour Lindner de se libérer de son inféodation à l'expédition Stanley, même si sa mission ne présentait pas un caractère commercial. Léopold II tenait en fait *in petto* l'envoi de Hanssens et de Lindner à Zanzibar (Léopold II à Strauch, 9.IX.1881) car il estima nécessaire la présence d'un agent à Zanzibar, tant pour les expéditions par la côte est que pour celles de Stanley et du Loango. L. Amelot, qui devait accompagner l'A.I.A., la nouvelle chaloupe, de Liverpool au Congo, fut chargé d'avertir dès son arrivée, O. Lindner qu'il avait à partir pour Zanzibar, en passant par Madère et Lisbonne où des instructions l'attendraient.

Le Comité voyait cependant un moyen de gagner de l'argent et du temps en essayant d'employer à la tâche de recrutement à Zanzibar un membre de la seconde expédition envoyée par la côte orientale, O. Roger, qui se trouvait sur place. Par lettre du 30 septembre 1881, Strauch met Lindner au courant de la nouvelle évolution : ses services sont plus nécessaires sur le Congo que dans une quelconque mission secondaire. Il devra accompagner Stanley qui va fonder trois stations sur le Haut-Congo. Lindner se voit chargé de l'étude de la région et de ses produits, des articles de troc et des mesures à prendre en vue de la fondation de factoreries. Un argument en plus pour l'envoi de Lindner sur le Haut-Congo réside dans le fait que l'ivoire s'y trouve facilement et à vil prix. Strauch promet à Lindner, qu'au moment opportun, des aides recrutés dans le personnel factorien lui seraient adjoints pour diriger les établissements commerciaux qui auraient été créés. Cette promesse s'adressait évidemment à l'homme autoritaire que fut Otto Lindner.

Roger mena sa mission à bonne fin : il recruta 130 Zanzibarites, dont 100 étaient destinés au service de Stanley, tandis que les 30 autres formeraient l'escorte du voyageur qui explorerait le Loango. Non seulement Lindner se voyait privé de la participation tant ambitionnée à l'expédition du Loango, mais Strauch lui demanda d'aller chercher les Zanzibarites de Roger, soit à la côte soit à Vivi et d'en remettre 30 au lieutenant L. Van de Velde qui, lui, demeurait attaché à l'entreprise du Loango. Le 14 octobre 1881, Albert Thys, l'adjoint du colonel Strauch, essaya de prouver à Lindner que la mission que

Strauch lui avait confiée sur le Haut-Congo constituait une preuve de la confiance qu'il avait toujours eue en lui. Strauch avait d'ailleurs confié à Lindner qu'il allait proposer au Comité de lui laisser un pourcentage dans les bénéfices réalisés sur l'ivoire qu'il achèterait ou qui serait acquis par son intervention. En plus, devant l'urgence de la poussée vers l'intérieur, Lindner aurait un vapeur à sa disposition (14.X.1881). Le 30 octobre 1881, Léopold II résuma à Strauch son idée sur l'aide que Lindner pourrait apporter à la mission Stanley : « Vous l'autoriserez (à Stanley) à acheter tout l'ivoire possible et à charger Lindner des écritures afin de pouvoir lui, Stanley, remonter le Congo aussi vite que possible. Il ne me semble pas qu'il soit fort indispensable de promettre à Lindner 2 ou 3% ». Le lendemain Strauch mit Lindner au courant de la nécessité de vider les réserves de Vivi afin de permettre l'achat de tout l'ivoire qu'on pouvait trouver. Lindner était prié d'administrer la station de Ntamo pendant que Stanley s'absenterait sur le Haut-Congo. Devant le danger en la personne de Savorgnan de Brazza et devant la concurrence commerciale possible notamment du côté de la « Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap », l'expédition du Loango perdit quelque peu son caractère d'urgence et l'on prévint même l'emploi sur le Congo des 30 Zanzibarites destinés à l'origine pour cette exploration secondaire. Le transport de l'A.I.A. auquel Lindner devait coopérer par tous les moyens perdit de son actualité. Tous les efforts devaient se concentrer maintenant sur la ruée vers le Stanley Pool.

Parallèlement aux instructions à Lindner, Strauch envoya le même 31 octobre 1881 une lettre à Stanley par laquelle ce dernier était prié de pousser vers le Pool, en achetant tout l'ivoire qu'il pourrait trouver et de le laisser aux bons soins de Lindner qui devait mettre Bruxelles au courant de la quantité et du poids.

Entre temps, au Congo, Lindner s'était distingué — il fut même blessé — dans la défense de la factorerie française Daumas, Béraud et Cie à Banana contre les Solongo. Pendant cette opération guerrière qui se place dans la seconde moitié du mois d'octobre 1881, le chef Nemlao fut fait prisonnier.

Le 30 novembre 1881, Strauch adressa à Stanley une lettre par laquelle il fit savoir qu'on avait fait appel au « good will » de Lindner afin de prendre en charge une des deux caravanes formées des Zanzibarites de Roger et d'emporter aussi vite que possible au Pool les marchandises entreposées à Vivi. Après ce transport Lindner serait libre de retourner à la côte avec 34 (sic) des Zanzibarites nouvellement recrutés et d'entamer la reconnaissance du Loango en compagnie du Dr Pechuël-Loesche. Car si

Bruxelles avait, sur les instances de Stanley, accepté la primauté de l'avance sur le Congo, il semblait maintenant urgent de s'assurer certaines possessions au Loango réservant une ligne de communication du Stanley Pool à la côte, afin de déjouer un éventuel protectionnisme étranger exercé sur le Bas-Congo. Strauch ne précisa pas à Stanley le rôle de Lindner au Loango, mais il fit comprendre que Bruxelles désirait le retour de ce dernier au Congo afin d'y prendre en main la direction des affaires commerciales pendant le voyage de Stanley sur le Haut-Congo. Les deux hommes avaient à se mettre d'accord au sujet de la date du retour de Lindner au Congo.

Parmi les prérogatives de Lindner figurait la correspondance directe avec le Comité. C'est ainsi qu'à la même date du 30 novembre 1881, Strauch mit Lindner au courant du regain d'intérêt pour la mission du Loango. En effet, Bruxelles estimait que, Stanley étant en possession de tout ce qu'il fallait pour son avance, Lindner pourrait avantageusement se mettre au service de l'expédition du Loango. La tâche qui se présentait dans cette région comprenait trois aspects : la création de stations à la côte pour la culture du café ; la recherche d'une route entre le Stanley Pool et l'océan située au nord du parallèle 5°12'S et la conclusion de traités avec les chefs ; la découverte de mines. La première partie serait confiée au Dr Pechuël-Loesche, la troisième à Lindner tandis qu'en ce qui concerne la deuxième, les circonstances et le temps disponible indiqueraient qui des deux aurait à s'occuper de son exécution. Chacun des deux explorateurs disposerait de 17 Zanzibarites. L'absence de Lindner ne pouvait pas excéder 3 mois car le Congo restait l'affaire capitale dont la direction commerciale lui serait confiée. En plus, Lindner devait être de retour au Stanley Pool au moment où Stanley partirait pour le Haut-Congo. L'aspect commercial de l'entreprise est typiquement illustré par la seule circonstance admise pour donner l'autorisation à Lindner de continuer son exploration ; c'était la découverte de « gisements métalliques d'une grande richesse, qui soient immédiatement exploitables et dont les produits puissent être facilement transportés ». C'était l'unique cas où un suppléant serait cherché pour le Stanley Pool.

Un moment, donc, le Comité avait songé à charger Lindner de la direction de la station du Stanley Pool. Le Comité se rappelait évidemment qu'à son engagement, Lindner avait posé comme condition d'avoir à s'occuper uniquement d'opérations commerciales, mais on avait constaté qu'il y avait deux mobiles qu'on pouvait exploiter chez lui : son dévouement au Comité et sa sensibilité à la flatterie. Le 15 janvier 1882, la décision est communiquée à Stanley : Lindner est attaché à la station de Vivi, à

moins que Stanley n'ait déjà pris des mesures pour répondre à une situation inconnue à Bruxelles. Pechuël-Loesche dirigera la reconnaissance au Loango, dont le but essentiel est la protection de la route construite par Stanley entre Vivi et le Pool. Comme si l'insistance de Bruxelles de présenter la mission au Loango en fonction de celle du Bas-Congo n'était pas suffisante, Bruxelles fait part à Stanley que le Dr Pechuël-Loesche, un de ses grands admirateurs, avait promis de lui apporter son assistance, si les circonstances obligeaient Stanley à la lui demander.

Comme d'habitude, Strauch mit Lindner au courant, le 15 janvier 1882 même, de sa nouvelle tâche. Devant le départ, pour cause de maladie, de Sparhawk, le chef de Vivi, et estimant le capitaine Hanssens trop peu expérimenté, Bruxelles chargea Lindner de la direction des affaires à Vivi, cette station, qui constituait la base de toute l'entreprise. Là, l'ostracisme exercé par la Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap (N.A.H.V.) contre ses deux « déserteurs », Lindner et Hertwig, n'était pas fait pour simplifier les choses. Devant l'opposition farouche des Hollandais en la personne de A.H. de Bloeme, le chef local de la société hollandaise, Stanley proposa à Strauch de transférer Lindner de Vivi au Stanley Pool en qualité d'agent commercial. L'animosité hollandaise trouvait évidemment son origine dans la crainte de voir l'expédition stanleyenne s'installer comme concurrente commerciale au Bas-Congo. Bruxelles réagira plus tard en ne demandant plus aucun service à la N.A.H.V.

Le Dr Pechuël-Loesche était chargé de communiquer verbalement à Lindner ce qu'on attendait de lui dans la défense, contre les intrus, des droits que les chefs autochtones de Vivi avaient transférés au Comité.

Toute une correspondance a trait aux problèmes posés à Vivi, problèmes locaux souvent, mais ayant leur incidence sur l'état de l'expédition. Bruxelles donne des instructions concernant les réformes nécessaires à Vivi, la construction de bâtiments, l'organisation du commerce en collaboration avec Adolphe Gillis envoyé spécialement dans ce but en Afrique, les Zanzibarites, l'horticulture et l'élevage, le ravitaillement de Stanley, l'obtention de nouvelles concessions autour de Vivi et le long de la route menant à Isangila.

Lindner doit aussi s'occuper de questions spéciales. C'est ainsi que Strauch lui demanda, par lettre du 31 mars 1882, de faire une reconnaissance des points les plus propices à l'installation de turbines destinées à produire une force motrice électrique et de s'assurer la possession de ces endroits.

Strauch avait en effet soumis au Roi, le 26 mars 1882, un numéro de la revue *Science pour tous* dans

laquelle l'emploi de chutes était expliqué. Le Roi avait demandé à Strauch d'envoyer ce document à Stanley et de lui chercher avec l'aide du général Nicaise, qui connaissait Krupp, un ingénieur allemand à même d'assurer l'étude de la construction du chemin de fer et du problème de l'exploitation des chutes.

Le 28 mai 1882, Lindner, Pechuël-Loesche, que Strauch avait également mis au courant du projet, et l'agronome Teusz se mirent en route vers les chutes de Yelala en laissant le commandement de Vivi à von Dankelman. Officiellement, il s'agissait d'une partie de chasse. Le retour eut lieu le 1^{er} juin suivant. Le 5 juin Pechuël-Loesche envoya un rapport à Strauch ; il y souligna l'impossibilité de mettre en pratique l'idée, émise par Bruxelles, d'employer le fleuve Congo en vue de la production d'électricité.

Mais Otto Lindner se sentait malheureux dans sa fonction de chef de Vivi. Fin mars 1882, peu de semaines donc après son affectation, il avait communiqué à Strauch son intention de démissionner.

A son compatriote, le Dr Pechuël-Loesche, arrivé à Vivi le 21 mai 1882, Lindner s'est amèrement plaint de sa situation. Il ne voulait nullement rester à la tête de Vivi, car il était venu au Congo dans un tout autre but. S'il ne lui était pas possible d'accompagner le Dr Pechuël-Loesche dans sa reconnaissance au Loango, il démissionnerait.

Devant cette menace, Strauch minimisa auprès de Lindner l'importance de la mission du Loango et essaya de le convaincre de la nécessité de rester à Vivi. Il lui laissa entrevoir qu'à l'avenir sa position envers les agents commerciaux placés par le Comité dans les postes occupés, serait analogue à celle de de Bloeme à l'égard des autres agents de la « Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap ». Lindner, de son côté, ne croyait plus à la possibilité de faire du commerce à Vivi et on remarque que Bruxelles, devant son opposition, renonça à organiser dans cette station un service commercial, et cela en dépit de l'avis de Stanley.

Lindner voulait absolument accompagner son compatriote dans l'exploration du Loango : il annonça son départ de Vivi pour les premiers jours de juillet. Il s'agissait là d'un cas flagrant d'insubordination, tant envers Bruxelles qu'envers Stanley. Mais Lindner trouva un défenseur dévoué en la personne du Dr Pechuël-Loesche. Ce dernier avait notamment voulu expliquer la mésintelligence entre Lindner et Adolphe Gillis, homme de confiance du Comité pour certaines transactions commerciales, par ce qu'il appelait le « dualisme ». Strauch (note non signée du 30.VII.1882) n'acceptait pas la théorie du « dualisme » et était d'opinion que Gillis remplissait vis-à-vis de Lindner exactement le rôle que de Bloe-

me avait joué vis-à-vis de Sparhawk, quand ce dernier était chef de Vivi, mais avec cette différence « qu'au lieu d'avoir affaire à un concurrent jaloux, ombrageux, à un ennemi secret, M. Lindner a affaire à un homme loyal, à un allié sûr et dévoué ». Des incidents survenus à l'occasion du déchargement des navires *Roquelle* et *Général Brialmont* prouvent néanmoins que Gillis n'était précisément pas le type d'« un homme placide, avec lequel il est facile de vivre », ainsi que Strauch l'avait décrit.

Strauch s'étonnait du changement intervenu dans l'attitude de Lindner qui, à Bruxelles, rêvait de remplir à Vivi un rôle identique à celui de de Bloeme. Maintenant que Vivi ne lui convenait plus, il voulait faire de Banana un grand établissement au personnel nombreux. Strauch ne pouvait acquiescer à ces plans extravagants : Vivi devait rester la base de l'entreprise et la station principale aussi longtemps qu'on n'aurait pas choisi une autre route que celle longeant le Congo.

Strauch, toujours dans la même note du 30 juillet 1882, avait constaté que Lindner, absorbé par ses projets d'exploration, négligeait son service depuis quelque temps ; par exemple l'affaire de la fameuse mitrailleuse de Vivi que Lindner prétendit ne pas avoir reçue, alors qu'elle figurait à l'inventaire dressé par l'adjoint de Lindner, Charles Callewaert. Strauch était arrivé à la conclusion que Lindner était un collaborateur capable mais qui entendait travailler à sa guise ; et philosophiquement, le président du Comité écrit : « ... l'humeur de M. Lindner, les intrigues de M. Pechuël, ce sont les petites misères d'une grande entreprise... ». Il soupçonnait cependant les deux amis allemands d'avoir l'intention de constituer un petit comité pour la découverte de métaux précieux en éliminant une présence belge trop gênante.

Le 18 juillet 1882, devant les nouvelles alarmantes d'un de Brazza essayant d'emprunter la vallée du Niadi, pour faire le trajet de Ntamo à la côte, Strauch demanda à Lindner de mettre à la disposition du Dr Pechuël-Loesche tout le nécessaire, aussi bien les marchandises que le personnel zanzibarite et kabinda.

La maladie et l'absence temporaire de Stanley allaient bouleverser tous les plans. Le 8 juillet 1882, Stanley arriva à Vivi, dans un état d'épuisement total. Lindner et Hanssens l'aidèrent à gagner ses appartements dans le grand bâtiment de Vivi. En quittant Bruxelles, Pechuël-Loesche avait reçu un pli lui donnant les pleins pouvoirs au cas où Stanley quitterait son poste de commandant en chef. Ce document fut ouvert à Vivi le 8 juillet en présence de Stanley, de Pechuël-Loesche, de Hanssens et de Lindner. Le nouveau commandant en chef se résér-

vait le contrôle général de l'expédition et l'activité à l'intérieur. Il chargea Otto Lindner de la direction de la section Banana-Isangila tandis que Hanssens reçut la direction de la section Manyanga-Léopoldville, avec éventuellement un prolongement jusqu'à la 5^{ème} station, celle du chef Gobila à Mswata.

Léopold II n'avait pas à se réjouir de l'attitude de Pechuël-Loesche : déjà le 10 juillet, ce dernier demanda à Bruxelles de lui indiquer son successeur. Le Roi, constatant le peu de cas que certains de ses collaborateurs faisaient de leurs instructions, donna ordre de faire cesser cet état de choses. En ce qui concerne Lindner, le Roi était d'avis, si la nouvelle de son départ de Vivi s'avérait exacte, de le révoquer. Cependant, illustration frappante de l'esprit réaliste du Souverain, cela devrait se passer sans nuire à la reconnaissance du Loango et de façon à éviter que Pechuël-Loesche et Lindner ne cachent leurs découvertes éventuelles (Léopold II à Strauch, 1.VIII.1882). Le Roi ne perdit pas tout espoir d'employer ces deux collaborateurs à humeur vagabonde. En effet, le 17 août 1882, il demanda à Strauch de charger Pechuël-Loesche d'obtenir des concessions, à un moment où aucun concurrent n'apparaissait et de lui ordonner d'utiliser Lindner, s'il l'avait pris avec lui, pour fonder une station.

Toutes ces considérations n'empêchèrent pas Strauch d'admonester sérieusement — sur ordre du Roi — Lindner au sujet de sa comptabilité de Vivi.

Pendant son court séjour en Europe en automne 1882, Stanley eut l'occasion de discuter à Bruxelles le plan d'occupation par l'Association des points stratégiques aussi bien sur le Haut-Congo que sur le Niari. Dans une lettre qu'il adressa de Cadix, Stanley se montra partisan de fonder une station à l'embouchure du Kwilu ou bien, si cela s'avérait impossible, d'acheter une bande de côte en territoire français et portugais permettant l'aménagement d'une route libre vers Manyanga. La création d'un poste pareil demandait la présence de quelqu'un ayant des connaissances locales. Il était donc normal que le 6 décembre 1882 Strauch, dans une lettre à Stanley, pressentit Lindner pour l'exécution de ce plan, qui abondait, enfin, dans le sens préconisé par Bruxelles à plusieurs reprises à Stanley, sans vouloir trop insister. Devant la menace de de Brazza, Stanley ne pouvait refuser qu'on envoyât au Kwilu-Niadi une expédition plus ou moins parallèle à la sienne et dont il avait longtemps freiné l'exécution. Lindner allait donc être averti de sa nouvelle mission, pour lui, en somme, une reprise de plans antérieurs.

Le Roi était convaincu que la mission Lindner constituait la dernière chance de créer une route libre et, en conséquence, ses instructions étaient très formelles : « Il ne faudrait pas qu'un seul drapeau

arrêtât Lindner. Ce drapeau, il le respecterait, mais chercherait à obtenir en le tournant les concessions que nous l'avons chargé de nous procurer » (Léopold II à Strauch, 5.XII.1882).

Malheureusement, toutes ces instructions allaient rester lettre morte pour Lindner. En effet, son successeur à Vivi, le lieutenant belge Liévin Van de Velde, fit part au colonel Strauch, en date du 5 novembre 1882, du départ du Dr Pechuël-Loesche à destination de l'Europe en compagnie de Lindner, malade. Van de Velde croyait que ce dernier ne reviendrait plus, du moins s'il suivait les prescriptions du médecin. Comme les autres Blancs, Lindner avait souvent été victime d'attaques de fièvre lors de son séjour au Congo.

Le 8 janvier 1883, Strauch informa Stanley de l'arrivée de Pechuël-Loesche à Lisbonne et de Lindner à Madère.

On ne savait pas exactement si Lindner avait réellement quitté son poste. Devant ce doute et considérant le danger de voir Lindner faire à Madère une masse de frais, le Roi conseilla à Strauch (8.1.1883) de suspendre le paiement de son traitement. On jugerait sa situation d'après ses explications. Avant cela, Strauch avait déjà pris une mesure draconienne : dès le jour où il avait appris que Lindner avait l'intention de quitter Vivi, il avait invité le trésorier du Comité à suspendre le paiement de son traitement (Strauch à Léopold II, 9.1.1883). Cependant, Strauch reconnut que cette précaution allait rester sans effet, Lindner ayant eu soin de faire constater par trois médecins que sa santé ne lui permettait pas de prolonger son séjour en Afrique. Strauch ne semblait nullement impressionné par le départ présumé de Lindner ; il lui reconnaissait intelligence et aptitudes mais trouvait qu'il ne mettait pas ses talents à la disposition de son employeur. Strauch illustra la négligence de Lindner par le fait que ce dernier avait gardé pendant six mois en magasin à Vivi des rechanges destinés à l'*En Avant*.

Des accusations sévères avaient été portées contre Lindner par des membres du personnel au Congo. Stanley prétendit qu'il avait décampé avec 42 pointes d'ivoire sans avoir donné de reçu et qu'il avait emporté de Vivi les livres qui auraient pu donner des renseignements sur la comptabilité. Gillis et Destrain l'avaient accusé d'avoir ouvert des lettres.

Mais Lindner arriva à Bruxelles avec une foule de pièces justificatives concernant sa gestion au Congo. S'étant brouillé avec le Dr Pechuël-Loesche, il déclara à Strauch qu'il regrettait son départ du Congo, depuis le moment où il avait appris que Stanley avait repris le commandement de l'Expédition (Strauch à Léopold II, 18 février 1883).

Il faut croire que Strauch se laissa convaincre par l'argumentation de l'Allemand. En effet, dans une lettre du 1^{er} avril 1883 à Stanley, Strauch essaya de défendre l'attitude de Lindner. Ce dernier aurait quitté Vivi découragé et craignant une catastrophe pour l'Association, confiée à l'incapable Dr Pechuël-Loesche. Strauch ajouta que l'accusation contre Lindner de la vente de 42 défenses expédiées de Léopoldville à Vivi, n'était pas fondée. Lindner a envoyé l'ivoire à Hutton & C^o à Liverpool qui l'ont reçu et s'occupent de la vente. Lindner s'était aussi défendu auprès de Strauch d'avoir aliéné quoi que ce soit de la comptabilité de la station. Un livre mentionnant les entrées et les sorties, le seul existant à Vivi Station, avait été placé par Lindner en sécurité dans le fameux « fetish room », lieu de conservation des choses les plus précieuses. Son successeur Van de Velde a dû l'y trouver. Strauch, tout en affirmant à Stanley qu'il ne faisait que répéter ce que Lindner lui avait dit, exprima son regret que Van de Velde n'ait pas jugé nécessaire de s'informer, lors de la reprise de la station, où se trouvait ce livre ou d'en constater la disparition.

Le recrutement de travailleurs étant une question de vie ou de mort pour l'œuvre entreprise en Afrique centrale, le Roi voulait charger Lindner fin avril 1883 d'une mission à Singapour ou en Chine. Prévoyant des difficultés de la part du Sultan de Zanzibar, le Roi suggéra la fondation d'un établissement de recrutement au Tana sous la direction de Lindner. Ce dernier devait se faire passer comme recruteur d'une maison allemande et un navire allemand loué devait charger les recrues. Léopold II avait même prévu le transport de ces gens par l'Inde et, de là, par la « British India Steam Navigation C^o » au Cap, d'où un voilier les conduirait au Congo. Tout cela afin d'éviter des arrêts dans le recrutement.

Strauch, de son côté, songeait à Lindner pour le recrutement au Lagos et à Monrovia et également pour la mise sur pied d'une compagnie de navigation et de commerce au Congo. Cependant, le Roi fit quelques restrictions à ce sujet : « Vous faites bien de vous servir de l'expérience de Lindner pour monter cette affaire mais je ne trouve pas qu'il faille nous engager à le nommer l'agent principal de cette affaire au Congo. Lindner a beaucoup d'ennemis au Congo. Je préférerais le réserver pour le Tana côté de Zanzibar » (Léopold II à Strauch, 2.3.1883).

Finalement, c'est à Zanzibar que Lindner se rendit au mois de septembre 1883. Il avait été réengagé au traitement annuel de 8000 F, avec un subside de 675 F pour son équipement. Les autorités à Bruxelles faisaient preuve d'optimisme quant au recrutement à Zanzibar : elles croyaient même l'assentiment du Sultan acquis avant l'arrivée de leur envoyé

ou peu de temps après. Dans ce cas, une prime d'enrôlement ne serait pas nécessaire et les 12 500 F mis à la disposition de Lindner à ce dessein pourraient servir à couvrir une partie de ses dépenses. Lindner, cependant, se rendit compte très vite que le recrutement était beaucoup plus ardu à régler qu'on ne le supposait à Bruxelles. Le 26 octobre 1883 il communiqua par télégramme à Strauch l'échec de ses démarches et il demanda s'il fallait faire appel à l'aide officielle du consul belge. Le lendemain, Sir John Kirk, le consul général britannique à Zanzibar mit son Ministre des Affaires Étrangères, Lord Granville, au courant de l'arrivée d'Otto Lindner. Sir John exprima son étonnement de voir l'Association Internationale Africaine, la « Belgian Association », envoyer un agent afin de procéder au recrutement de 200 (si possible 500) travailleurs noirs pour le Congo et cela sans savoir comment la demande serait reçue par le Sultan. Il trouva que c'était une faute d'envoyer par le même bateau cet agent et un grand miroir, cadeau du Roi Léopold au Sultan. D'après Sir John Kirk le Sultan avait répondu qu'il lui était impossible de faire de nouveau une exception pour le Roi Léopold car cela provoquerait d'autres demandes auxquelles il serait difficile de se soustraire, ce qui conduirait à un commerce d'esclaves. Le consul général croyait que la demande locale d'ouvriers et que la hausse des gages y étaient pour une partie, tandis que le Sultan devait bien se rendre compte par les informations de Tippo Tip et d'autres Arabes que l'entreprise du Congo aurait pour conséquence de faire dévier la route de l'ivoire passant jusqu'à maintenant du Haut-Congo à la côte est de l'Afrique.

Lindner avait dit à Sir John Kirk que l'Association avait envoyé d'Europe un vapeur destiné au service sur le Haut-Congo et qu'il lui fallait absolument des travailleurs. Informé de l'idée de Lindner de visiter la côte de Zanzibar, le consul général l'avertit que le pouvoir du Sultan y était assez fort pour empêcher toute désobéissance ouverte et qu'en plus on n'y trouverait pas d'ouvriers, hormis des esclaves. Sir John Kirk, qui s'avérait être bien au courant du nombre (environ 650) des Zanzibarites travaillant au Congo, fit part à Lindner des griefs exprimés au sujet du travail et du paiement, par les membres du premier contingent embarqué jadis par Stanley dans le vapeur *Albion*.

Lindner, qui était au Congo au moment des faits, déclara que ces interventions en matière de rémunération étaient excessives et injustes. Malgré sa condescendance envers Sir John, Lindner ne parvint pas à obtenir son assentiment au sujet de l'engagement projeté. Or, à Zanzibar, l'influence du consul général britannique était décisive : Léopold II

n'avait-il pas écrit à Strauch le 23 novembre 1882 : «C'est par le Dr Kirk qu'il faut essayer d'agir à Zanzibar...» ?

Mais il faut croire que le Roi, en cette fin d'octobre 1883, n'était pas très content de son envoyé spécial à Zanzibar. Le 29 octobre 1883, il insiste auprès de Strauch sur la nécessité d'organiser pour le mieux le ravitaillement de Karema, tâche à laquelle il faut employer les gens les plus capables. Sous ce rapport il fait la remarque : «J'ai peur que Lindner n'est pas du nombre et dans ce cas ne faut-il pas lui télégraphier de revenir par les îles ?». Aussi Strauch envoi le 29 octobre 1883 à Lindner un télégramme lui demandant d'aller aux Comores sans demander l'aide du consul belge.

Cependant Lindner allait aboutir à l'engagement des travailleurs, grâce à un coup de maître. Il apprit, en effet, par un employé du Sultan, que l'argent de Lindner avait rendu plus loquace, que l'opposition à l'enrôlement existait dans le chef du consul général britannique et non du Sultan qui agissait contre ses propres désirs, par crainte de Sir John. On indiqua également la tactique à suivre pour résoudre ce problème : Sir John s'étant absenté de Zanzibar pour quelques jours, une démarche personnelle du Roi des Belges auprès du Sultan, permettrait à ce dernier de prétexter l'impossibilité d'un refus. Lindner ne manqua pas l'occasion : le 2 novembre, il demanda télégraphiquement à Bruxelles une intervention royale dont il suggéra lui-même les termes : «Je prie Sa Hautesse de vouloir bien accorder à M. Lindner la faveur qu'il sollicite d'Elle». Le télégramme du Roi eut son effet : le Sultan donna son autorisation à l'engagement de 200 natifs de Zanzibar pour servir au Congo. Sir John Kirk affirme dans une dépêche à Lord Granville (24.11.1883) que la permission fut donnée à la requête personnelle et urgente de Léopold II. Il affirma en plus, dans un rapport envoyé le 8 décembre 1884, que cette réaction favorable du Sultan était aussi due à l'assurance que Lindner lui avait donnée, par le truchement de Sir John, que plus jamais l'Association ni le Roi ne présenteraient une requête analogue.

Le 5 novembre 1883, Lindner était déjà à même de télégraphier à Bruxelles que l'autorisation avait été accordée. Deux jours plus tard, le colonel Strauch mit Sir William Mackinnon, armateur écossais et ami intime du Roi, au courant du résultat favorable. Très diplomatiquement, une grande part de ce succès fut attribuée à Sir John Kirk «notre ami commun» et cela malgré l'affirmation de l'intéressé lui-même qui insistait sur le rôle de l'intervention du Sultan. L'intention du Roi de vouloir à tout prix garder la sympathie des officiels anglais, se reflète encore dans sa réaction à l'égard de la demande du

Sultan de faire frapper en Belgique de la monnaie à son chiffre. Tout en voulant obliger le Sultan, qui venait d'autoriser le recrutement, le Roi n'avait pas l'intention d'aller de l'avant dans la question de la monnaie, sans avoir recueilli l'avis du Gouvernement britannique (Léopold II à Strauch, 7.11.1883).

Le 6 décembre 1883, Lindner quitta Zanzibar avec le contingent de travailleurs nouvellement recrutés, par le vapeur *Florence*. S'étant engagé envers le Sultan à ramener et à payer lui-même les hommes qu'il avait recrutés trois ans plus tôt, il suggéra à Strauch de lui accorder l'autorisation de rester à Cape Town. Mais il se fit que Bruxelles avait envoyé à Banana le voilier *Ville d'Ostende* par lequel ces Zanzibarites devaient rejoindre Zanzibar. Bruxelles refusa, invoquant l'incertitude de pouvoir avertir le *Ville d'Ostende*, de faire escale au Cap et arguant des raisons d'économie : le trajet au Cap, les frais de voyage de l'Européen qui aurait dû accompagner les hommes et les dépenses de séjour de Lindner. De plus, Bruxelles considérait qu'en recevant au Congo les hommes qui devaient être rapatriés, Lindner pourrait examiner leurs comptes, demander des renseignements nécessaires tant dans l'intérêt des Zanzibarites que de l'Association.

Le 20 janvier 1884, W.G. Parminter, chef de Vivi, avertit Stanley que trois nouveaux cas de petite vérole s'étaient produits parmi les Zanzibarites qui venaient d'arriver. Il blâma dans des termes sévères Lindner qui avait envoyé les hommes à Vivi au lieu de les isoler à Shark Point sur la côte jusqu'au moment où tout danger serait écarté. Deux cas avaient été signalés à Nkungulu et Parminter craignait que plus aucun porteur indigène ne voulût se présenter dans ces conditions.

Le 19 février 1884, E. Massey Shaw, «acting chief of Vivi station», pouvait déjà envoyer de Vivi à l'intérieur une caravane composée de nouvelles recrues et commandée par A. Boulanger. Le même jour, Massey Shaw conduisit à Banana une soixantaine de Zanzibarites à rapatrier par Lindner sur le *Ville d'Ostende*. Il est possible que Lindner ait eu une part active dans la défense des factoreries européennes à Noki au cours de la première moitié du mois de février.

En mars 1884, Lindner s'embarqua avec ses Zanzibarites sur le *Ville d'Ostende*, bateau de transport dont l'état laissait à désirer. C'est probablement pour cette raison qu'il acheta encore deux bateaux. Le voyage s'effectua dans des conditions pénibles. Après avoir passé Sainte-Hélène, tout l'équipage, à une exception près, tomba malade. Le capitaine Horn y fit hospitaliser ses hommes et dut attendre trois semaines avant de pouvoir renouveler son équipage. Le vent contraire l'obligea à faire une escale

au Cap, afin d'y refaire une provision d'eau. Un Zanzibariite mourut en cours de route, un autre au Cap, victimes tous les deux d'affections pulmonaires. Dans le port du Cap, les Zanzibariites s'agitèrent : ils ne voulaient plus continuer le voyage dans un bateau si lent et dans lequel ils souffraient tellement du froid. Ils argumentèrent que leur terme de service était révolu depuis longtemps, qu'ils voulaient être rapatriés en bateau à vapeur et qu'ils voulaient même payer de leurs propres deniers les frais que cela occasionnerait. Lindner, dont l'état de santé n'était pas excellent suite à une affection catarrhale, et dont l'attitude trop indulgente envers les Zanzibariites avait été remarquée, se vit obligé de les transférer sur un vapeur. De ce fait, le *Ville d'Ostende* ne continua pas sa route vers Zanzibar et Bruxelles renonça à un nouveau recrutement de Zanzibariites. En attendant de nouvelles instructions, Lindner reçut ordre de régler, de concert avec le capitaine Cambier, l'agent de l'Association Internationale Africaine à Zanzibar, les salaires des anciens Zanzibariites.

Pendant de longs mois, le capitaine Ernest Cambier avait attendu son remplacement comme agent de l'A.I.A. à Zanzibar. De là, une double tâche pour Lindner. Par lettre du 19 juillet 1884, Strauch lui demanda de se mettre au courant de cette fonction, en prévision du remplacement provisoire de Cambier. En même temps, Lindner devait étudier la question d'un recrutement à Zanzibar, en vue du remplacement du contingent engagé autrefois par Roger et dont la date de rapatriement se rapprochait.

Une lettre de Strauch (10.10.1884) à Lindner laissait prévoir la possibilité d'un télégramme le chargeant de l'enrôlement d'un nombre de travailleurs soit à Zanzibar, soit aux îles Comores, soit sur la côte africaine non soumise à l'autorité portugaise. On adjura Lindner de n'engager que des hommes robustes et bien portants afin d'éviter des plaintes auxquelles le dernier recrutement avait donné lieu. Un grand nombre de recrues récentes était toujours malade et incapable de travailler. Lindner ne pouvait engager des sujets portugais afin d'éviter des incidents analogues à celui qui s'était produit à Noki le 28 février 1884. Là, quatre travailleurs originaires de Mozambique, ayant fui la station de Vivi, s'étaient réfugiés chez un commerçant portugais. Devant l'insistance de Parminter et de deux Européens pour récupérer ces hommes, le commandant de la canonnière lusitanienne *Tejo* s'était formellement interposé au nom de la légalité internationale. Strauch exigea donc des contrats en règle, à l'abri de toute critique. Rappelons ici que le 23 mai 1884, quatre cents formulaires de contrats

individuels furent déjà envoyés à Lindner, qui avait insisté sur la nécessité d'individualiser les contrats d'engagement.

Se rappelant le succès prodigieux que l'intervention du Roi Léopold avait eu lors de sa mission l'année précédente, Lindner essaya derechef de faire adresser une lettre par Sa Majesté au Sultan. Nous n'avons pas d'écho d'une éventuelle intervention directe du Roi, mais le 17 novembre 1884, un télégramme de Bruxelles enjoignit à Lindner de cesser les pourparlers entamés avec le capitaine d'un voilier qui devait transporter ses nouvelles recrues de Zanzibar au Cap. Malheureusement, ce message était adressé au capitaine Cambier, le résident de l'A.I.A. à Zanzibar et non pas à Lindner directement. Ce dernier, offensé par le procédé employé, ne voulut pas obtempérer et exigea qu'un télégramme lui fut envoyé par Bruxelles, sans intermédiaire. Cambier parvint cependant à convaincre Lindner de ne pas signer un contrat définitif avec le capitaine du voilier et se borna à donner des conseils à Lindner dans son travail de recrutement, quand ce dernier lui en demandait. Mais le capitaine Cambier n'oublia pas de faire savoir à son gendre, Albert Thys, qu'à son avis le lieutenant Becker convenait mieux que n'importe qui pour occuper l'agence de Zanzibar. L'antinomie entre Cambier et Lindner ne datait pas de ce moment. Déjà en octobre 1883 des instructions contradictoires avaient opposé le résident au recruteur. Dans une lettre à Thys (10.2.1885), Cambier affirma que faute d'instructions formelles lui donnant un droit de contrôle sur les agents envoyés à Zanzibar, cela avait failli coûter 4000 livres à l'Association.

L'arrivée à Zanzibar du lieutenant Becker et de quatre autres officiers, le 2 décembre 1884, jeta de l'émoi dans l'île. Sir John Kirk s'indigna devant l'insistance brutale avec laquelle l'Association essayait d'engager des travailleurs (Kirk à Granville, 8.12.1884). De plus, n'oublions pas que la rumeur disait que Becker avait l'intention de relier Karema et l'ouest du Tanganyika au Congo et qu'il lui fallait à ce dessein une caravane de 800 hommes.

En principe, Otto Lindner devait remplacer Cambier en qualité d'agent de l'Association Internationale Africaine. Mais en fait, Cambier resta beaucoup plus longtemps. Il s'occupa du recrutement de Zanzibariites pour le service à Karema, ce qui aboutit à des frictions sérieuses avec Lindner.

Léopold II qui s'était adressé à la Reine Victoria en vue d'un recrutement à Zanzibar, refusa de faire des démarches personnelles auprès du Sultan et s'exprima à Thys en ces termes : « Vous comprenez que je ne puis pas sans cesse ainsi mendier l'appui de cet Arabe » (29.1.1885). Mais il donna l'autorisa-

tion à Cambier de se passer, s'il l'estimait utile, du consul de Belgique, Jean Van der Elst, et de se faire appuyer par quelqu'un d'autre. Cambier eut une entrevue avec Sir John Kirk le 29 janvier 1885 et reçut l'autorisation de recruter 150 hommes. Dans une lettre qu'il adressa à Thys le 10 février 1885, Cambier expliqua l'affaire de l'engagement des Zanzibarites. Il en ressort que Lindner avait proposé à Cambier de lui fournir les hommes nécessaires à l'expédition qui se préparait, au même prix que ceux qu'il avait fournis au Congo «en faisant de nombreux cadeaux à de puissants arabes». Cambier ne se rendit pas à cette proposition mais s'adressa au consul général britannique et cela avec succès, puisqu'il reçut l'autorisation de recruter 150 hommes. Cambier relate que Sir John Kirk lui avait préalablement dit qu'il ne voulait s'occuper de cette question qu'à condition de ne devoir traiter qu'avec lui, et non pas avec Lindner. Sir John ne désirait plus avoir de relations avec ce dernier. En effet, l'année précédente, Lindner l'avait blessé en déclarant que s'il ne pouvait pas obtenir ce qu'il désirait, il s'adresserait au consul belge. D'après les déclarations de Lindner à Cambier, la véritable raison résidait dans le fait que Lindner avait obtenu 200 hommes au lieu des 100 que le consul général aurait voulu voir accorder par le Sultan.

Mais les grands jours des expéditions belges à la côte orientale d'Afrique étaient révolus. Les deux premiers mois de l'année 1885 sont pour Léopold II une période angoissée : il se rend compte qu'il faut prendre une décision car l'expédition Becker coûte énormément d'argent et le recrutement à Zanzibar devient de plus en plus difficile. Sur une lettre de Thys du 24 février 1885, nous lisons la décision royale : «Préparez une lettre à Cambier pour tout retirer, tout liquider à Zanzibar, pour remettre Karama aux Algériens et faire revenir Storms et son adjoint. Lindner ira à Adenne (sic) attendre ordres».

Par lettre du 27 février, Albert Thys pria Lindner de se rendre à Aden et d'y attendre des ordres. Il lui fit parvenir un document d'introduction pour César Tian, commerçant de musc, de café et de peaux, le même pour lequel Arthur Rimbaud a travaillé pendant trois ans dans la région de Harar en Ethiopie. Un crédit de 5000 F était ouvert chez Tian.

C'est avec un grand soulagement que Sir John Kirk pouvait communiquer à son Ministre des Affaires étrangères le 16 mars 1885 la fin de l'action belge sur la côte orientale, le retour des officiers et la vente des réserves.

Cambier et Lindner s'occupèrent de la vente du matériel de l'Association Internationale Africaine à

Zanzibar. Cambier rédigea une «Note pour le règlement des comptes de l'A.I.A. à Zanzibar». Il quitta l'île le matin du 14 avril 1885. Lindner qui devait l'accompagner jusqu'à Aden, reçut un télégramme lui ordonnant de rester à Zanzibar.

Le 2 mai de cette même année, Léopold II donna ordre à Strauch de rappeler Lindner. L'idée du Roi était d'envoyer ce collaborateur à Hong-Kong, du moins s'il consentait à prolonger ses services aux conditions existantes, pour une durée dépendant de la volonté royale, mais d'après un accord résiliable après deux ans. Lindner devait trouver à Hong-Kong une base et des agents permanents de recrutement.

Otto Lindner quitta Zanzibar le 12 mai 1885 et rentra en Belgique, après expiration de terme, le 11 juin suivant.

Le Roi, dans une note à Strauch du 21 mai 1885, caressait encore l'idée d'envoyer Lindner en Chine. Mais peu de jours après le retour de l'Allemand, le Roi s'informa auprès de Thys si on ne pouvait pas l'employer auprès de la «Société Allemande». Les Allemands qui s'entendaient bien avec les Portugais auraient pu recruter dans les territoires dépendant de ces derniers et auraient cédé par après les hommes engagés pour le service au Congo (Léopold II à Thys, 16.6.1885). Au mois d'octobre 1885, Thys avertit Lindner qu'il devait se tenir à sa disposition pour être prêt à exécuter les premiers ordres du Roi. A ce moment, Lindner faisait figure d'ancien d'Afrique et il était consulté pour ses connaissances par l'entourage du Roi et par A.-J. Wauters, le rédacteur du *Mouvement géographique*.

Vers le 23 février 1886 (le 22 il eut encore une entrevue avec Strauch et le 25 il écrivit de Plymouth), Lindner partit une nouvelle fois pour l'Afrique. L'Etat Indépendant du Congo avait fait appel à lui pour recruter des travailleurs au Damaraland, territoire situé dans la sphère d'influence allemande en Afrique du Sud-Ouest. D'après les instructions qui lui avaient été remises, les hommes à enrôler devaient être sains, robustes, courageux et capables de servir indifféremment de porteurs, d'hommes d'escorte pour les caravanes, de travailleurs dans les stations et de soldats dans l'éventualité d'une attaque. On prévoyait un engagement de trois ans au salaire moyen d'une livre par mois, la nourriture étant fournie par l'Etat conformément aux circonstances. Une avance de deux ou trois mois de gages pouvait être faite au moment du départ mais le maximum des dépenses occasionnées par le recrutement, les cadeaux aux chefs et les frais du voyage au Congo, ne pouvait pas dépasser dix livres par tête.

Nous ne savons pas si cet essai a été couronné de succès. Il est vrai que d'après le code télégraphique convenu entre l'Etat et Lindner, on prévoyait aussi l'éventualité d'un insuccès.

Un écho assez spécial nous est cependant parvenu de ce voyage sous la forme d'une lettre que le directeur du Jardin botanique de l'Etat, P. Crépin, adressa à Lindner le 7 décembre 1887. Crépin remercia Lindner du don d'une collection de plantes desséchées rapportées du Damaraland. J. Bommer, le spécialiste qui étudia la collection, y reconnut un certain nombre d'espèces nouvelles pour la science.

De retour au mois d'août 1886, Lindner séjourna d'abord au Grand Hôtel Britannique et puis au n° 37 de la rue Crespel.

Le Conseil d'administration de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie au cours de sa séance du 9 février 1887 nomma Otto Lindner secrétaire de direction avec appointement de 3600 F l'an. Mais déjà le 17 octobre 1888, Thys annonça devant le Comité Permanent de la Compagnie que les services de Lindner, qui avait été engagé vu ses connaissances spéciales, n'étaient plus nécessaires. Aussi le poste de secrétaire de direction fut-il provisoirement supprimé. A titre d'indemnité, on paya à Lindner un mois de traitement, qui fut porté à deux mois par le Conseil d'Administration le 14 novembre 1888.

En 1887, Lindner avait introduit une demande de naturalisation belge. Parmi les raisons qui l'ont amené à faire ce pas, il signale la bienveillance dont le Roi l'a honoré et la ferme conviction que les Belges joueraient sous peu un rôle prépondérant en cette Afrique au grand de laquelle il se trouvait depuis de longues années. La naturalisation simple fut accordée à Lindner le 7 juin 1888. Entre temps, le 19 janvier 1888, ce Berlinoise épousa à Schaerbeek, Marie Ursule Eugénie Leclercq, de nationalité française.

Devant l'impossibilité de recruter dans les régions sous obédience britannique ou portugaise, Léopold II s'intéressa aux territoires allemands de la côte orientale. Le Roi exprima ses vues à Thys (14.6.1888). Lindner pouvait rendre des services. On l'enverrait à Berlin afin d'y expliquer la nécessité dans laquelle l'Etat Indépendant se trouvait de recruter des « Cafres ». S'il rencontrait un refus, il devait agiter le spectre d'un recrutement dans les territoires français. Le Roi, se rappelant que le contingent de Zanzibarites que Lindner avait recruté la dernière fois, était arrivé en piteux état, estima qu'il fallait lui adjoindre un médecin.

Le 29 juin 1888, le Roi suggéra à Thys d'envoyer Lindner en Afrique du Sud. De son côté Thys, qui se trouvait alors à Londres, y rencontra Wissmann

et dit à ce dernier que Lindner était à sa disposition (Thys à Léopold II, 29.6.1888).

Le Cap, le Natal et la République d'Orange semblaient au Roi des territoires où Lindner pourrait faire son recrutement. Thys promit au Roi (1.7.1888) de chercher un médecin pour accompagner Lindner qui de son côté, se montra très « ficelle ».

De Londres, le Roi chargea Thys d'envoyer Lindner, à la place de Wissmann, chez le banquier Philipp à Hambourg (14.8.1888) afin de s'informer à quelles conditions on pouvait recruter des Cafres et quelle somme il y aurait à prévoir pour obtenir l'assentiment de Lisbonne, ou plutôt du Mozambique.

Quelques mois après, Lindner s'occupe de la grande politique d'occupation coloniale. Le 7 février 1889, il envoie une lettre fort curieuse à William Mackinnon, homme de confiance de Léopold II et grand patron de l'« Imperial East Africa Co ». A ce moment Clemens Denhardt, homme d'affaires allemand, se trouve à Bruxelles, s'entretient avec Lindner et se dit d'accord pour rendre visite à Mackinnon à Londres, si ce dernier le souhaite.

De quoi s'agit-il ? Les frères Clemens et Gustav Denhardt se sont procuré des terrains chez le sultan de Witu (au nord de Mombasa) lors de différentes expéditions qui leur ont coûté 400 000 marks (20 000 £) à partir de 1877. Cinquante millions de mètres carrés, d'après les dires de Clemens Denhardt, situés en quatre endroits très bien choisis. Jusqu'à la fin de 1890, Denhardt a encore le droit d'occuper à son choix, sans déboursier quoi que ce soit, autant de terres qu'il est à même de clôturer. Jusqu'en 1895, Denhardt dispose d'un choix préférentiel pour acheter encore des terres par traité.

Clemens Denhardt a confié à Lindner, qu'il est entré en négociations avec de grands financiers d'Allemagne : ces derniers affirment-il, avec leur lenteur habituelle, ont envoyé une commission qui doit se rendre compte sur place de la valeur des possessions de Denhardt, travail qui avait déjà été fait à plusieurs reprises par des Allemands et d'autres, notamment le consul britannique Churchill en juillet 1888. Denhardt s'est déclaré d'accord — Lindner est en possession d'un document dûment signé — pour vendre tout ce qu'il possède en Afrique orientale, y compris les constructions et le bétail, et céder tous les droits et toutes les concessions qu'il a achetées au sultan. Détail alléchant : aucune annuité ne serait encore à payer au sultan de Witu. La seule condition que C. Denhardt avait formulée auprès de Lindner était que l'acheteur éventuel trouvât une place adéquate pour lui et son frère en Afrique orientale, le rapport d'une vente éventuelle -20 000 £- devant

aller pour la plus grande partie dans les mains des crédoiteurs.

Otto Lindner communiqua encore à Mackinnon que Denhardt n'était pas encore au courant de l'identité des candidats à l'achat, mais qu'il soupçonnait que c'était le Roi des Belges.

Le 8 février 1889, Lindner fait savoir à Mackinnon que C. Denhardt, qui séjourne à Bruxelles depuis le 6 février, devient très impatient de connaître l'acheteur éventuel et qu'il a expliqué le détail de ses dépenses africaines. Lindner insiste sur le fait que cette somme, importante à première vue, ne doit pas étonner ceux qui s'occupent quotidiennement d'affaires africaines.

Denhardt entra en relation avec William Mackinnon. Malgré le fait qu'il était Allemand, il s'opposa aux visées expansionnistes de la «Deutsche Witu-Gesellschaft» et du Dr Carl Peters, le fougueux protagoniste d'une Afrique allemande le long de la côte de l'Océan Indien. W. Mackinnon ne semblait cependant pas enclin à s'engager financièrement dans cette aventure.

Dans une lettre qu'il adressa à Lindner de l'île de Lamu en Afrique Orientale, le 24 octobre 1889, Denhardt fit savoir que la «Deutsche Witu-Gesellschaft», aidée par l'«Auswärtiges Amt» de Berlin, avait forcé le sultan de Witu à renoncer à ses bons offices.

Denhardt reprocha à Mackinnon de lésiner sur l'aide financière promise et cela à un moment où l'argent et une politique intelligente pouvaient encore sauver beaucoup dans l'intérêt de l'Imperial East Africa Company.

Le 17 novembre 1889, Otto Lindner envoya la lettre sus-mentionnée à Mackinnon. Il était d'avis que Denhardt avait mal expliqué son cas à son interlocuteur britannique et qu'il n'avait pas suffisamment préparé ses plans avant de partir. Lindner exprima ses regrets à Mackinnon de ne pas avoir pu offrir ses services pour cette mission.

Les efforts conjugués de l'Allemand Denhardt et du Berlinois Lindner, récemment naturalisé belge, pour faire pencher le Wituland dans l'orbite britannique, furent dépassés par la signature du fameux traité du 1^{er} juillet 1890. Cet arrangement germano-britannique fit de l'île de Heligoland un poste avancé allemand tandis que le Wituland tomba sous protectorat britannique.

Otto Lindner n'oublia pas pour autant son correspondant William Mackinnon. Au printemps de 1892, la Compagnie du Chemin de Fer du Congo le chargea d'une mission spéciale de deux mois en Afrique du Sud afin de s'y procurer des bœufs, des lourds chariots en bois spécial et leurs conducteurs, pour faire le transport sur la route projetée le long

du chemin de fer du Bas-Congo. A cette occasion, Lindner suggéra à Mackinnon de faire de même dans certains territoires de l'Imperial East Africa Co. Il offrit d'ailleurs à Mackinnon ses bons offices pour n'importe quelle mission politique, commerciale ou autre en Afrique de l'est, du sud ou de l'ouest (Lindner à Mackinnon, 27.4.1892). Les deux hommes n'eurent pas l'occasion, ainsi que cela avait été convenu, de se rencontrer à Londres avant le 11 juin 1892, jour du départ de Southampton du navire *Scot* (Lindner à Mackinnon, 15.6.1892). Nous savons que Lindner visita le Damaraland, région qui ne lui était pas inconnue et où il avait pu juger de l'endurance et de la sobriété des bœufs de trait.

Le Roi se montra très intéressé à voir partir Lindner en Afrique du Sud et se mit en rapport avec le consul général d'Orange. Mais nul document ne nous permet jusqu'à présent d'affirmer que Lindner ait réellement entrepris ce voyage projeté.

En 1900, Lindner partit en Chine et au Japon en qualité d'envoyé spécial de la Compagnie Belge Commerciale, Industrielle et Minière pour l'Extrême-Orient d'Anvers. Lindner eut à étudier différentes affaires industrielles, que la Compagnie précitée comptait y monter avec le concours des industriels belges. En Chine, il aurait fait partie d'unités de volontaires dans la lutte contre les Boxers.

En 1902, Lindner entreprit un voyage de prospection dans la région du Kwilu-Niari pour la même compagnie anversoise.

La firme liégeoise Compagnie Générale des Conduites d'Eau de son côté fit également appel à Lindner. Ayant appris que la ville de Tchinkiang projetait la construction d'une distribution d'eau, le conseil d'administration de la Compagnie décida le 4 août 1907 d'y envoyer Lindner qui devait également examiner les possibilités dans d'autres localités. Lindner quitta Bruxelles le 17 août suivant. Dans deux villes, Tchinkiang et Nanking, des contrats furent signés. Cependant, l'étude des deux entreprises devait encore être faite. La compagnie demanda donc à Lindner d'établir les contrats ultérieurs en prévoyant un délai d'option.

Lindner passa l'année 1908 à faire des voyages de documentation et de prospection en Chine. Il fit plusieurs fois le trajet Tchinkiang-Changhai. Il visita Pékin, Tientsin et Tsingtau. Au mois de juin, il quitta Changhai pour le Setchouan en passant par Hankéou, Itchang, Wouchan, Wan-Hsien et arriva à Tchoung-King le 15 août, où il logea chez le consul français. Un mois après, privé de son compagnon de voyage chinois, Lindner atteignit la ville de Chengtoug, but de son expédition. En cette ville, il entama des discussions avec l'administration locale au sujet de la distribution d'eau. On n'arriva cependant pas à un

résultat concret. Bien au contraire, le fonctionnaire chinois qui avait négocié avec Lindner à Changhaï, fut déclaré incompétent par ses supérieurs et sévèrement puni. Le 11 juin 1909, le conseil d'administration de la Compagnie Générale des Conduites d'Eau prit acte de l'annonce du retour de Lindner. Son séjour s'avérait trop onéreux, eu égard à l'incertitude du résultat. Même la question de la distribution d'eau à Tchinkiang n'avait pas encore trouvé de solution fin 1909. Avant de quitter la Chine, Lindner transmet le dossier qu'il avait constitué à la maison Caissial et Cie. On s'était décidé à attendre le moment où les Chinois auraient les moyens financiers nécessaires. Lindner nous a laissé de son voyage en Chine un journal manuscrit, très sommaire il est vrai, mais dont les annotations journalières nous permettent de reconstituer toute l'aventure que constituait un déplacement pareil. C'est aussi un défilé des événements quotidiens sur le Yangtsé-kiang, artère vitale de cet immense pays.

En sa qualité de technicien, Otto Lindner avait rendu depuis 1888 des services aux forces armées belges : perfectionnement de la grenade Viven-Besières et la mise au point d'une bombe aérienne. Le 2 août 1926 il obtint la grande naturalisation.

Le 20 août 1926 Lindner quitta Ixelles pour s'installer à Ypres. La région lui était bien connue : déjà avant la guerre il y avait passé ses congés en compagnie des officiers de l'école de cavalerie qui se réunissaient à l'Hôtel de la Châtellenie, où il résidait. En plus, dans la région Lindner pouvait s'adonner à ses deux sports favoris, la chasse et la pêche.

Otto Lindner décéda à Ypres le 16 février 1945. Son épouse mourut à Ypres le 7 avril 1947. Une fondation Madame Lindner y perpétua son souvenir par la construction de cinq maisonnettes pour personnes âgées nécessiteuses. De son vivant, Otto Lindner avait légué une partie de sa fortune à la Royale Entr'aide Coloniale.

Si on voulait esquisser un portrait psychologique de Lindner d'après l'opinion de ses contemporains au Congo, il y aurait lieu de souligner une dégradation progressive de l'impression favorable qui avait accompagné son arrivée. Tous ont apprécié au début ses qualités d'organisateur, sa sociabilité, sa servabilité ; Stanley était devenu lyrique en énumérant dans des lettres à Strauch les capacités de celui dont il confirmait que son intelligence et ses grandes connaissances pratiques auraient pu faire un successeur possible. Cependant cette estime reçut un premier coup sérieux quand Stanley dut s'opposer à la proposition de Lindner de garder des Zanzibarites fin de terme, en leur donnant une augmentation de gages. Ce cas illustre l'attitude intransigente de

Stanley là où il croyait qu'on lésait les intérêts des Africains.

Mais dans cette petite communauté de Blancs de nationalités différentes, sous l'influence aussi du climat, les relations amicales se détériorent facilement. C'est ainsi que Stanley, un peu plus tard, décrira Lindner comme un homme de valeur, un commerçant expérimenté et industriel, un technicien excellent, mais en même temps affublé d'une humeur impossible, ambitieux, hautain, arrogant et capricieux. Les officiers belges, tout en reconnaissant ses qualités, font preuve d'une animosité grandissante contre Lindner. L'élément national y intervient certainement, malgré le fait qu'il eut aussi des démêlés avec des compatriotes. Seul le Dr Pechuël-Loesche restait son défenseur inconditionnel.

Léopold II savait que Lindner avait beaucoup d'ennemis au Congo, mais il continuait à faire appel à sa collaboration. Quand il faut nommer un résident auprès de Tippo Tip, devenu gouverneur des Falls, le Roi écrit le 1^{er} avril 1887 à Strauch : « Le Dr Wolf serait-il un bon résident chez Tipo Tib ? Lindner était je crois mal avec Stanley ? Je préférerais trouver un Belge ». Le fait seul que le nom soit venu à l'esprit de Léopold II en dit assez au sujet de la valeur qu'il attachait à ce collaborateur.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de la Couronne ; Officier de l'Ordre royal du Lion ; Médaille commémorative du Congo.

28 novembre 1984.

[A.L.]

M. Luwel.

Sources : LUWEL, M. 1959. Otto Lindner, 1852-1945. Een weinig bekend medewerker van Leopold II. *Verh. K. Acad. kolon. Wet.*, nieuwe reeks in -8°, 13 (3), 328 pp. — LUWEL, M. 1962-1963. Ernest Cambier te Zanzibar 1882-1885. *Africa-Tervuren*, 8 (4) : 85-96 & 9 (1) : 1-29. — Archives C.C.C.I. — Stanley, archives de famille. — Papiers Strauch, Musée de la Dynastie. — Papiers Thys, Musée r. Afr. Centr. (Tervuren). — Papiers Storms, *ibid*.

La présente biographie d'Otto Lindner est la seule existant en français. Nous avons conservé dans les citations l'orthographe originale.

LUHINDA SHYALO MUNONGO (*Antoine*), Cinquième chef mwami de la lignée Yeke (Vers 1905 - 8.8.1976).

Munongo Antoine est né vers 1905 en pays luba où résidait alors son père. Il grandit à Elisabethville (Lubumbashi) chez son oncle Joseph Kasembe.

Mgr Sak, préfet apostolique de la mission salésienne, s'attacha spécialement à lui et l'orienta dans des études secondaires qu'il termina en classe de philosophie, au collège salésien de Lierneux, en Belgique.

Il passa ensuite un certain temps au grand séminaire des RR.PP. Scheutistes de Kabwe (Kasai).

Retourné à la vie civile, il enseigna à l'Institut St. Boniface d'Elisabethville, puis, vers 1938, devint interprète du Parquet. Il exerça ces fonctions pendant 18 ans avec un remarquable talent et une probité qu'ont loués tous ses chefs successifs, comme tous ceux qui ont eu à recourir à ses services.

Jeune homme très avenant, au crâne yeke caractéristique, souriant, plein d'humour et d'une élégante courtoisie, Antoine Munongo occupait, dans la société élisabethilloise, une place de choix sur le plan familial, matériel, intellectuel et moral. Il ne manifestait cependant pas un intérêt très appuyé aux sujets d'actualité abordés dans les cercles d'études qu'il fréquentait assidûment. Sa meilleure attention, il la consacrait à l'histoire et aux us et coutumes, juridiques tout spécialement, de son peuple.

A cela, il avait été sensibilisé par la lecture d'une publication rhodésienne intitulée *Fya Bukaya*, Choses du pays, qui narrait l'épopée des Bemba Ushi et Lunda d'outre-Luapula et les relations qu'ils avaient eues avec Msiri, le premier mwami (roi) yeke. Cette relation reportait Antoine Munongo aux récits de son oncle Mukanda Bantu et les corroborait pour l'essentiel.

Sensibilisé aussi par la lecture d'un petit ouvrage consacré aux Bayeke et publié par la Société d'études juridiques d'Elisabethville sous notre signature.

Pousser plus avant l'étude de l'histoire de son peuple, enrichir les connaissances relatives à ses comportements traditionnels, découvrir par quels cheminements une culture africaine trouverait à s'articuler aux valeurs occidentales sans se déraciner, sans se désauthentifier, tout cela devait donner à la vie d'Antoine Munongo un objectif et un sens.

Les études historiques, il les compléta en traduisant des souvenirs de son oncle, Mwami Mwenda Kitanka, en recueillant, commentant et présentant avec annotations musicales les chants historiques des Yeke, en faisant un pèlerinage aux sources dans ce lointain Nyamwezi d'où ses ancêtres étaient partis. Et finalement, il coordonna l'ensemble des connaissances relatives aux Yeke dans un gros volume publié par le Cepsi (Centre d'études des problèmes sociaux indigènes d'Elisabethville) sous le titre « Pages d'histoire yeke ».

Pendant ce temps régnait à Bunkeya le 4^e mwami de la lignée, Mwenda Musanfy Munongo, le père d'Antoine.

Lorsqu'il s'éteignit vers le milieu de 1956, Antoine Munongo fut pressenti pour devenir chef en raison de sa connaissance des affaires publiques et religieuses, de l'aisance aussi de ses relations avec tout le monde.

Il hésita longtemps, devant abandonner une belle situation pour les maigres revenus d'un chef coutu-

mier. Et surtout, parce qu'il ne pouvait envisager de succéder et de régner qu'en conformité avec les principes de sa foi catholique. Il finit par accepter à ces conditions. Après de longues délibérations, le conseil des notables, préalablement et dûment instruit de ce que cela devait signifier, donna son assentiment. Vers la fin de 1956, Antoine Munongo devint le cinquième mwami de la lignée yeke. Il prit pour surnom de règne celui de gardien des terres ancestrales, de Luhinda Shyalo.

Il voulut et réussit avec ténacité et sans heurts modifier d'anciens comportements successoraux et rester monogame dans un système socio-économique qui imposait aux chefs d'être polygames afin de pouvoir faire face à leurs lourdes charges de représentation.

Ces prémices laissaient présager un règne plein de promesses à la fois sur le plan administratif et, surtout, sur celui des ajustements graduels, mais non dénaturants, des valeurs africaines aux valeurs européennes.

Le règne commençait alors que se produisaient des changements qui, en quelques années, devaient aboutir à l'indépendance du Congo. Ces changements résultèrent de la parution d'un nouveau décret sur les circonscriptions indigènes et d'un autre qui, en 1959, organisa les territoires et leurs conseils. Les textes en question exprimaient une orientation démocratisante de la politique coloniale belge et l'inévitable occultation du principe de légitimité aristo-monarchique reçu dans les sociétés traditionnelles. En compagnie de son ami le Mwata Yamvo Mbako Ditende, le Mwami yeke adressa de poignants appels aux autorités métropolitaines, le Roi y compris, afin que fussent respectés les engagements réciproques qui avaient lié, au temps de l'E.I.C., le nouvel Etat et les chefs coutumiers qui se plaçaient sous son autorité. D'émouvants appels aussi afin qu'on voulût bien s'intéresser davantage au développement du milieu rural. Vains appels alors que se préparait la Table Ronde qui allait, par une approximative transposition du principe de légitimité démocratique admis en Belgique, perturber les esprits congolais et conduire le nouvel Etat indépendant au chaos.

Le Mwami yeke, représentant des milieux ruraux, joua dans les discussions un rôle sans plus d'éclat que celui de la délégation dont il faisait partie, si abusivement minorisée par rapport aux délégations de la multitude des partis politiques représentant essentiellement les milieux urbanisés.

Mais il dit et redit la profonde déception que lui causait le monde européen et africain qui s'agitait autour de la Table Ronde, l'amertume qu'il ressentait envers ceux qui lui paraissaient se parjurer en

ignorant les vieux traités qui avaient garanti l'autorité des chefs traditionnels.

Il fut plus encore angoissé par les prétentions outrancières de certains politiciens congolais de fraîche date, qui ne promettaient rien moins qu'une progressive, mais rapide et complète destruction de tout l'appareil coutumier, présenté comme ayant été à la solde du « colonialisme ».

Le chaos si vivement appréhendé à travers les menaces qui étaient adressées aux autorités coutumières, le Mwami put en voir les premières manifestations dès son retour au Katanga. Conakat et Balubakat, deux partis politiques à fondements ethniques différents, y étaient devenus d'irréconciliables adversaires et donnaient, lieu, pour s'imposer, à désordres et violences.

Godefroid Munongo, le frère du Mwami, était membre très actif de la Conakat. Il entraîna son frère dans son sillage. L'espace géo-politique yeke, joint à l'empire lunda et à l'instable groupement luba où dominait Kasongo Niembo, constitua « la troisième pierre pour soutenir la casserole katangaise ».

Les bouillonnements de celle-ci engendrèrent l'Etat indépendant du Katanga.

Après avoir été membre des conseils de gouvernement, de province et de territoire en 1957, 1958 et 1959, le Mwami yeke devint membre de la Chambre katangaise en 1960 et animateur des commissions de l'enseignement et de la justice.

Il était ministre d'Etat et avait activement contribué à doter cet état d'un corps administratif et d'une petite armée qui firent, un court moment, l'admiration des connaisseurs, lorsque les réactions internationales jetèrent bas la nouvelle construction étatique.

Le Mwami retourna à ses fonctions administratives et à ses goûts pour les investigations historiques et les travaux littéraires.

Il fut en outre, de 1965 à 1967, administrateur de l'Union Minière.

Toujours aussi aimable et courtois, en étroites relations avec ses amis anciens et nouveaux, fréquemment en voyage en Belgique et à l'étranger, le Mwami eut l'honneur d'être reçu par S.M. le Roi. Il sortit ébloui de l'entretien.

Mais sa santé s'altérait progressivement. En 1975, il était fréquemment hospitalisé et recevait l'extrême-onction. Il est mort le 8 août 1976.

Ses funérailles furent grandioses. Des milliers de notabilités et d'amis venus de près et de loin formèrent à Bunkeya une foule nombreuse et fervente qui se recueillit au bord d'une tombe. Elle allait se refermer sur les restes mortels de quelqu'un dont l'histoire centre-africaine conservera la trace et dont une belle famille de quatorze enfants assurera dignement la descendance. D'aucuns ont fait d'excellentes études universitaires et acquis divers diplômes, dont des doctorats en droit.

Bibliographie : Chants historiques des Bayeke — Musique annotée par Joseph Kiwele : — Chants 1, 26 et 36, dans Jeune Afrique (Lubumbashi), 1947 n° 1 et 1948, n°s 2 et 4 ; — Chants 9 à 18, 31 à 34, 48 à 51, 54 à 63, 80 à 84 et 86, dans Bulletin des Juridictions indigènes et du droit coutumier (Lubumbashi), année 1948, n° 19, année 1952, nos 10 et 11. — Mon voyage dans l'Uuyamwezi-Nysta, Lubumbashi, octobre 1952. — Pages d'histoire Yeke. Textes traduits et annotés par Mwenda Munongo Antoine — Vol. 25 de la collection des mémoires du Cepsi. Contient un court aperçu de l'histoire des Bayeke, la lettre du Mukanda Bantu au Prince Albert ; des souvenirs historiques des Bayeke, la biographie de Mukanda Bantu et les Yeke de F. Grévisse, les chants historiques recueillis à Bunkeya et ailleurs.

1^{er} mai 1981.

[M.L.]

F. Grévisse (†).

M

MARCHAL (*Emile Jules Joseph*), Ingénieur agricole, Phytopathologiste, Professeur à l'Institut agronomique de Gembloux (Maaseik, 10.4.1871 - Bruxelles, 17.11.1954). Fils d'Elie et de Hoton, Juliette.

Emile Marchal appartient à ce groupe de biologistes éminents dont pouvait s'enorgueillir la Belgique au début du XX^e siècle.

Elie Marchal, son père, bryologue et professeur à l'école normale sut développer très tôt chez lui le goût inné pour les sciences naturelles et plus spécialement pour la botanique.

Après des études secondaires faites à l'Athénée royal d'Ixelles, il entra, en 1888, à l'Institut agricole de Gembloux et y conquit, trois ans plus tard, le diplôme d'ingénieur agricole. Sa formation première, axée sur la botanique appliquée devait le mar-

quer pour le restant de ses jours. Bien qu'il se soit le plus souvent consacré par la suite à des recherches de science pure, il conserva durant toute sa vie le plus grand intérêt pour les questions relevant de l'agronomie, science appliquée par excellence.

Désirant compléter son acquis, après avoir terminé Gembloux, il s'inscrivit à l'Université Libre de Bruxelles pour y suivre des cours à la faculté des sciences. Il fréquenta assidûment le laboratoire d'anatomie et de physiologie végétale. Au cours de ce complément d'études, il eut l'occasion de connaître des hommes prestigieux qui devaient exercer une influence prépondérante sur l'orientation de son esprit et sur le développement de ses activités : Léo Errera, fondateur de l'Institut botanique, Jean Massart et Emile Laurent.

Durant cette période de sa vie, où il cherchait encore sa voie, sa débordante activité s'est surtout manifestée dans les domaines de la mycologie et de la microbiologie. On relève des notes sur des nouvelles espèces de champignons : *Syncephalastrum elegans*, *Aspergillus terricola* et *Rhizoglyphus macrosporus*. D'autres ressortissent à la bactériologie ou à des techniques d'application. Toutes montrent quel soin il apportait aux détails et à l'observation scrupuleusement réalisée ; elles laissent déjà pressentir le brillant avenir réservé au jeune chercheur.

En 1891, la chaire des Sciences naturelles devient vacante à l'Institut agricole de Gembloux et Emile Laurent est chargé d'y faire le cours de botanique.

Cherchant un collaborateur de valeur pour l'aider dans les exercices pratiques et la direction des travaux d'élèves, il porte son choix sur Emile Marchal dont il avait pu apprécier les brillantes qualités. Il l'accueille dans son laboratoire et l'associe bientôt à ses recherches. Toutefois, la situation du jeune agronome ne sera officiellement régularisée qu'en 1895 par sa nomination au titre bien modeste d'aide-préparateur. Mais tels étaient ses mérites que, deux ans plus tard, il est promu assistant et seconde Laurent dans son enseignement.

Au cours de cette période intermédiaire, son activité s'oriente d'abord vers les techniques laitières. Il publie diverses notes à ce sujet dans le *Journal de la Société centrale d'Agriculture*, dans les *Annales de la Société belge de Microscopie* et dans le *Bulletin de l'Agriculture*, organe ministériel.

Cependant, c'est sous la direction d'Emile Laurent que Marchal va réaliser ses premiers travaux de physiologie végétale et plus spécialement sur l'assimilation de l'azote par les plantes supérieures.

Cette collaboration fit l'objet d'un mémoire publié, en 1896, par l'Académie royale des Sciences de Belgique sous le titre de « Recherches expérimentales sur l'assimilation de l'azote ammoniacal et de

l'azote nitrique chez les plantes supérieures », les noms de Laurent, Marchal et Carpioux y étaient associés.

L'influence des sels minéraux sur la production des nodosités chez le pois et celle de la nutrition minérale sur le développement des nodosités des légumineuses furent étudiées dans la suite par Marchal seul.

Quelques années plus tard, en 1903, l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique allait couronner un mémoire intitulé « Recherches sur la synthèse des substances albuminoïdes par les végétaux ». Ce document constitue en quelque sorte l'aboutissement des travaux effectués au laboratoire de botanique de l'Institut agricole de l'Etat par Laurent et Marchal.

La collaboration si intime et si fructueuse entre le professeur et son assistant allait malheureusement être interrompue par la mort inopinée d'Emile Laurent, en 1904, au retour de son troisième voyage au Congo, où il avait été chargé d'une mission par le Roi Léopold II.

La disparition du maître éminent laissait vacante la chaire de botanique générale de Gembloux, qui comportait à cette époque également l'enseignement de la pathologie végétale et de la microbiologie. Elle lui fut confiée et toute la charge de l'enseignement de la botanique, au sens large du mot, retomba dès lors sur lui. Sa brillante carrière professorale sera longue et fertile ; elle se prolongera pendant 44 ans pour le conduire à l'éméritat le 19 mai 1941. Il avait été promu successivement professeur extraordinaire en 1910 et professeur ordinaire en 1919. Il assumait, avec une haute conscience, le rectorat de l'Institut agronomique durant la période de 1925 à 1928.

Par sa durée et sa qualité, l'influence de son enseignement fut considérable dans la formation de nombreuses générations d'ingénieurs agronomes. Possédant, de science personnelle, une érudition profonde dans divers domaines de la botanique, Emile Marchal fut un professeur incomparable. Ses leçons étaient le fruit de ses recherches longues et méticuleuses. Il exposait la matière dans une langue pure et simple, alliant la concision et la précision des termes à une rare élégance dans la forme. C'était un pédagogue hors ligne.

Il est remarquable de constater dans son enseignement une méthode qui lui était propre ; elle consistait à associer intimement le côté théorique ou scientifique aux réalisations techniques ou pratiques.

Ces deux bases de la formation d'un ingénieur, que cet illustre maître mania avec virtuosité au cours de tout son enseignement, furent d'une grande fécondité.

Au cours de sa carrière professorale, il publia, en 1926, son traité «*Eléments de physiologie végétale et de microbiologie*», reflet de son enseignement en candidature des sciences agronomiques. Cet ouvrage connut une réédition en 1950, considérablement augmentée, mais amputée de son chapitre sur la génétique.

Cependant, c'est une discipline nouvelle qui va s'imposer de plus en plus à l'attention de Marchal : la phytopathologie. Les maladies des plantes n'avaient pas suscité en Belgique l'attention qu'elles méritaient ; aussi n'avait-on pas cru devoir accorder aux problèmes de la protection des végétaux l'intérêt qu'ils commençaient à acquérir dans les pays voisins.

Emile Laurent, pressenti pour organiser à Gembloux un service de pathologie végétale, chargea son collaborateur de ce travail. Dès 1894, un premier rapport vit le jour.

L'année suivante, deux rapports semestriels viennent témoigner à la fois du succès rencontré par cette initiative. A partir de 1898, les rapports devinrent annuels. Ils signalaient les ennemis des cultures qui présentaient un danger potentiel pour le pays et indiquaient les moyens de lutte à mettre en œuvre pour les détruire.

Le laboratoire de biologie devint rapidement le siège d'un service officiel sous le nom de Service phytopathologique de l'Etat. Il prit graduellement de l'extension, jusqu'à devenir un des meilleurs d'Europe. Le nombre de consultations augmenta d'année en année, preuve évidente de sa réelle nécessité. Les illustrations jointes aux rapports, quand il s'agissait de montrer une affection ou un parasite nouveau pour la Belgique, contribuèrent à en augmenter le rôle vulgarisateur. De plus, en 1896, Marchal publia un travail sur «*Les maladies cryptogamiques des plantes cultivées*», ouvrage couronné par la Bibliothèque nationale d'agriculture. Ce manuel peut être considéré comme une première ébauche de son prestigieux traité, demeuré classique et beaucoup trop modestement intitulé «*Eléments de pathologie végétale*», malgré les 539 pages de sa dernière édition. Ce monument dans l'histoire de la phytopathologie, dont quatre éditions successives ont brillamment consacré le succès, connut une diffusion énorme dans les pays francophones. On y retrouve les qualités didactiques de l'enseignement de son auteur : la mesure, l'ordre et la clarté des exposés mis au service de sa vaste érudition.

En 1912, une réforme aboutit enfin à la création de la Station de Phytopathologie ; Marchal en est nommé Directeur.

Avec des fortunes diverses, la publication des rapports annuels, interrompue pendant la première

guerre, se poursuivit grâce à l'opiniâtreté de son directeur.

En 1932, l'Institut agronomique et les Stations de recherche de Gembloux furent dotés d'un Bulletin propre. Celui-ci reprend la publication des «*Observations et recherches effectuées à la Station de Phytopathologie de l'Etat*».

S'étendant sans hiatus de 1894 jusqu'en 1940, l'ensemble de ces rapports constitue une véritable chronique de l'histoire de la pathologie végétale en Belgique.

Les publications dont Marchal fut l'auteur dans le domaine des maladies des plantes sont fort importantes ; elles seraient trop nombreuses à détailler ici. Toutes témoignent de son goût pour l'expérimentation bien faite, soigneusement préparée et minutieusement exécutée. Ses observations, effectuées avec une objectivité rigoureuse et une technique expérimentale sans faille donnaient lieu à des publications, rédigées avec un soin particulier. Leur lecture est pleine d'enseignements car elles reflètent les préoccupations les plus marquantes des hommes de sciences de cette époque.

Cependant, des recherches faites dans un tout autre domaine valurent à Emile Marchal une renommée internationale bien justifiée.

Quand, en 1899, pour des raisons de santé, son père prit sa retraite de l'enseignement et du Jardin botanique, il vint s'installer à Gembloux. Loin de goûter à un repos largement mérité, il continua à s'occuper de problèmes de botanique. Au cours de sa séance du 4 février 1905, la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique avait retenu comme sujet de concours la question suivante : «*Il existe un assez grand nombre de végétaux dioïques (divers *Edogonium*, les muscinées dioïques, etc) chez lesquels un même œuf donne naissance, par suite de divisions, à plusieurs individus. On demande des recherches expérimentales sur la question de savoir si ces individus sont toujours nécessairement du même sexe*».

En réponse, elle reçut un mémoire intitulé «*Recherches expérimentales sur la sexualité des spores chez les mousses dioïques*» rédigé par Elie et Emile Marchal. Ce travail, mené avec une grande rigueur scientifique, avec la collaboration d'un bryologue chevronné, apporta la solution à une série de problèmes imparfaitement connus à l'époque. Il fut couronné par l'Académie.

Maîtres d'une technique bien mise au point, les Marchal poursuivirent leurs investigations. En 1907, 1909 et 1911, ils publièrent successivement trois remarquables études, devenues classiques, sur l'apospore et la sexualité chez les mousses.

Ces trois publications sont à la base de l'un des plus importants chapitres de la génétique moderne. Elles eurent un retentissement énorme, car elles introduisaient en biologie générale des notions nouvelles et fécondes, largement exploitées dans la suite par d'autres biologistes spécialement en Allemagne et aux Etats-Unis. Elles montrent également avec quelle maîtrise les Marchal ont jonglé avec la polyploidie chez les végétaux, à un moment où l'usage de produits mitoclasiques était encore inconnu.

Un autre titre de reconnaissance dû à Emile Marchal est le rôle capital joué par lui dans la réforme de l'enseignement supérieur agronomique en Belgique. Nul mieux que lui ne pouvait mesurer les insuffisances et les lacunes de celui-ci dans notre pays au début de ce siècle. Aussi va-t-il user de tout son pouvoir pour obtenir son rattachement au Ministère de l'Education nationale et pour arriver à la création d'un « doctorat en Sciences agronomiques ».

A diverses reprises, ses éloquents plaidoyers ont influencé profondément les débats des commissions chargées de l'étude des réformes à apporter à l'enseignement agronomique supérieur. En 1921, il énonce ses idées à la séance publique de la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique. Deux ans plus tard, il reprend ce thème à l'Institut international d'Agriculture de Rome et, derechef, à la Journée organisée le 23 août 1930 à Liège, par l'Association des Ingénieurs sortis de l'Institut agronomique de l'Etat à Gembloux.

Il est réconfortant de constater que les bonnes causes finissent par prévaloir, même si elles y mettent le temps. Les idées pour lesquelles il avait si vaillamment bataillé durant des années finirent par s'imposer. Si le doctorat en sciences agronomiques vit le jour en 1949, il ne lui fut malheureusement plus donné de voir son cher institut être rattaché au Ministère de l'Education nationale et devenir, en 1965, la Faculté des Sciences agronomiques de l'Etat.

L'œuvre de Marchal est étroitement liée à la vie des sociétés savantes belges et étrangères dont il faisait partie.

En toutes circonstances, il a toujours su se mettre au-dessus des questions partisans. A maintes occasions, il a proclamé la supériorité de l'expérimentation scientifique sur l'empirisme. Sa conception d'agronome lui permettait d'allier le point de vue purement scientifique à l'aspect technique des problèmes dont il était prompt à percevoir le côté pratique et utilitaire.

Au début de sa carrière, ses premières notes furent publiées dans le *Bulletin de la Société de Microscopies*. Les sujets de ses communications sont des

plus variés et montrent la diversité des questions auxquelles il s'intéressait.

Alors qu'il n'avait pas encore atteint sa majorité, il fut admis à la Société royale de Botanique de Belgique. Il devait en être le membre le plus éminent avant d'en devenir le doyen d'âge. Il était un des participants les plus assidus aux réunions, celui dont les avis étaient toujours reçus avec déférence. Ses interventions, particulièrement autorisées, étaient basées sur une connaissance approfondie de l'histoire de la société. Ses diverses communications, toujours fort écoutées, ont trait principalement à la mycologie et à la physiologie végétale. Fort nombreuses, elles résultaient d'une documentation objective sur laquelle il s'appuyait méthodiquement pour étayer ses thèses. Marchal jouissait, au sein de la Société de Botanique, d'une grande et légitime autorité et de sympathies profondes. Succédant en 1924 à De Wildeman, il en resta pendant 26 ans le fidèle et dévoué secrétaire.

Fort peu de savants ont été animés, au même titre que Marchal, du désir de faire bénéficier leurs contemporains des acquisitions de la science et ont manié la vulgarisation avec autant de succès sans craindre de « déchoir ». Cette activité revêtait chez lui les formes les plus diverses. Elles allaient de la publication scientifique ou technique faite à l'occasion d'une découverte récente, susceptible d'une application pratique, à la causerie donnée à l'usage, et souvent à la demande, d'exploitations agricoles.

Il ne dédaignait pas, le cas échéant, de travailler avec la presse d'information. Toutes ses communications, écrites ou verbales, étaient présentées sous une forme simple et accessible à tous, car il avait le don de se mettre à la portée de son auditoire en tenant compte de son niveau intellectuel. Selon le cas, ses communications étaient richement illustrées ou accompagnées d'un abondant matériel de démonstration, car Marchal avait compris la valeur de l'image et la puissance de la mémoire visuelle.

L'activité scientifique déployée par Marchal devait recevoir une consécration méritée de la part de la plus haute instance scientifique belge. Voulant reconnaître ses mérites exceptionnels, l'Académie royale des Sciences de Belgique l'appela à siéger dans sa Classe des Sciences le 15 décembre 1911 en qualité de membre correspondant. Le 14 juin 1919, il était promu au titulariat. Dès son admission, il participa d'une façon exceptionnellement brillante à l'activité de la compagnie, apportant à sa Classe le concours de sa compétence spécialisée et de son expérience dans la solution des problèmes scientifiques.

De très nombreuses charges et missions lui furent confiées, tant dans le pays qu'à l'étranger. On le

trouve plusieurs années de suite comme membre de la commission des finances. Il fait la lecture d'usage à la séance publique de décembre 1921, siège comme membre du jury pour l'attribution de certains prix et présente de nombreuses notes bibliographiques. Il accepte d'écrire plusieurs notices nécrologiques ou de prononcer l'éloge funèbre de membres défunts, auxquels il apporte l'adieu fervent de la Classe des Sciences de l'Académie.

Le 16 décembre, il est désigné comme directeur de sa Classe et élu président de l'Académie pour 1930. A la séance annuelle, il prononce le discours présidentiel traditionnel pour lequel il avait choisi comme sujet « les sciences biologiques dans leur rapport avec les industries humaines ». Dans son exposé, d'une remarquable élévation de pensée, il décrit l'apport que les sciences biologiques ont fait à l'humanité. En une synthèse prestigieuse, il passe en revue ce que la première industrie de l'homme, l'agriculture, cette science appliquée qui fait une véritable intégration des disciplines les plus variées du savoir humain, doit à la physiologie végétale, à la génétique, à la phytopathologie et à la microbiologie. Il termine en lançant un pathétique appel pour la préservation de la nature.

Il accomplissait toutes ces fonctions avec une parfaite aisance grâce à son esprit réaliste, ordonné, méthodique et opiniâtre dans l'effort. Il le faisait avec tant de naturel, de simplicité et de discrétion, qu'il eût été malvenu de lui exprimer autre chose qu'un simple et sincère remerciement.

Son dévouement sans bornes aux intérêts de l'Académie et sa haute conscience lui ont bien fait mériter de la Science.

La notoriété indiscutée que lui avaient conférée ses travaux sur la possibilité de doubler expérimentalement le nombre de chromosomes chez les mous- ses et d'obtenir ainsi de véritables espèces nouvelles, avait suscité l'intérêt de l'Institut de France. Ce dernier décernait, en 1912, à Elie et Emile Marchal le Prix Desmazières.

Cette consécration internationale, suivie les années suivantes de l'énoncé de théories sur l'hérédité, conduisant à un nouveau chapitre de la génétique expérimentale, valut à Emile Marchal, en 1933, d'être élu membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris dans la Section d'Economie rurale. La même année, il fut nommé membre associé de l'Académie d'Agriculture de France. En outre, il était depuis le 2 mai 1930 « Socio corrispondente » de la « Societa agraria della Provincia di Bologna ».

Chez Marchal, l'homme privé ne le cédait en rien à l'homme de science en belles et nobles qualités morales. Sa compétence reconnue de tous, la simplicité et la noblesse de son caractère, son dévouement

aux institutions de son pays lui valurent d'être un conseiller précieux, souvent sollicité d'ailleurs, des pouvoirs publics et des hautes autorités du pays.

De taille moyenne, l'homme frappait dès le premier abord par l'intelligence qui émanait de lui. Il se dégageait de sa personne une sorte de rayonnement discret qui suscitait un courant de sympathie et qui inspirait à la fois le respect, la confiance et l'admiration. Sa parole, souvent rehaussée d'une pointe d'humour, s'alimentait aux sources d'une vaste culture et d'une étonnante érudition.

Sa grande honnêteté, son sens du devoir, son esprit de justice, son inlassable activité ne pouvaient manquer d'impressionner ses collaborateurs et lui avaient attiré la confiance, la considération et le dévouement de ceux-ci. Nullement distant, il possédait le don naturel de se mettre à la hauteur de ses interlocuteurs, que ceux-ci aient été les vieux travailleurs de son service ou les puissants de ce monde, dont il possédait la confiance et le respect. Il s'était acquis l'amour des humbles par ses manières simples et l'absence de cette morgue par laquelle tant de personnes se plaisent à souligner les distinctions sociales.

Marchal avait une connaissance profonde de la nature humaine avec tout ce qu'elle peut comporter de beau ou de laid, de généreux ou d'égoïste. Fièrement bon et bienveillant, il possédait le sourire ironique d'un fin observateur de la vie. C'était un homme plein de séduction, accueillant et spirituel, profondément humain.

Naturellement aimable et courtois, il ne se faisait pas prier pour rendre service à autrui et nombreux sont ceux qui ont eu recours à son inépuisable obligeance. Très introduit dans les milieux les plus divers, possédant des amis dans toutes les administrations, il se dépensait sans ménager ses peines, quand il s'agissait de servir une cause juste ou d'aider quelqu'un de méritant.

Il fuyait toutes les manifestations visant à l'honorer. Il fallut user de ruse pour lui faire accepter, à l'occasion de son élévation à l'éméritat, une manifestation intime de reconnaissance et d'amitié organisée par ses collègues et anciens élèves. Au cours de celle-ci lui fut remis son portrait, réalisé par le peintre Jean Landry, dont la notoriété était grande comme portraitiste.

Le caractère strictement intime de ses funérailles, imposé par les volontés dernières du défunt, démontra la modestie de sa riche nature. Il n'accepta, comme ultime adieu, qu'une gerbe de fleurs cueillies dans les jardins de l'Institut agronomique auquel il avait consacré le meilleur de lui-même.

Après avoir souligné le rôle joué par Marchal dans le développement des Sciences biologiques en Belgi-

que, il convient également de dire ce qu'il a fait, dans ce domaine, pour l'Outre-Mer.

Il s'est toujours intéressé au plus haut degré à ce qu'il s'y passait et suivait de très près les travaux que ses anciens élèves y effectuaient.

Est-ce une coïncidence? Toujours est-il que sa première publication est précisément consacrée à un champignon exotique, nouveau pour la science, découvert sur des écorces de quinquina, dont Massart lui avait proposé de faire l'étude et d'établir la diagnose.

En 1894, il trouve dans le matériel botanique rapporté du Congo par Emile Laurent quelques mycètes intéressants. Il les étudie et en donne la description dans le *Bulletin de la Société belge de Microscopie*.

Plus tard, il publie, en collaboration avec son disciple R. Steyaert, mycologiste en Afrique, une « Contribution à l'étude des champignons parasites du Congo ».

En sa qualité de directeur de la Section des Sciences naturelles et médicales de l'Institut royal colonial belge, il attira, à la séance d'octobre 1935, l'attention de ses confrères sur l'importance des « Problèmes phytopathologiques en agriculture tropicale ». Son remarquable traité de pathologie végétale consacre d'ailleurs de nombreuses pages aux maladies des plantes des régions chaudes.

En 1930, dès la création de l'Institut royal colonial belge, il en fait partie comme membre associé d'abord (22 janvier 1930); le 14 juillet de la même année, il en devient membre titulaire. De 1938 à 1951, il fit partie de la Commission administrative de l'Institut. Désigné comme vice-directeur de sa Section en 1934, il en assume la direction l'année suivante avec une autorité amène. En 1947, alors qu'il est de nouveau vice-directeur, des raisons de santé l'obligent à réduire sa participation à la vie et aux travaux de la compagnie. Il fut promu à l'honorariat par arrêté royal du 19 juin 1951.

En tant que membre de la Classe des Sciences naturelles et médicales, il présenta ou commenta aux séances de l'Institut royal colonial belge de nombreux et importants travaux. Parmi ceux-ci, il convient de signaler ceux de P. Staner et G. Verplancke relatifs à un état pathologique du sisal au Congo, de H. Scaetta sur le climat et le sol de la dorsale Congo-Nil, la belle monographie des *Ficus* congolais de J. Lebrun et l'intéressante étude de L. Hauman sur les *Lobelia* géants des montagnes du Congo belge.

Marchal manifesta le plus constant intérêt pour le progrès des sciences naturelles en Afrique centrale et plus spécialement pour les questions agricoles. Il prit une part importante dans la fondation de l'Insti-

tut national pour l'Etude agronomique du Congo (INEAC), créé par arrêté royal le 22 décembre 1933 afin de promouvoir le développement scientifique de l'agriculture au Congo. La gestion courante de l'Institut était assurée par un Comité dont Marchal fut membre depuis la fondation jusqu'à bien après son accession à l'éméritat. Durant toute la période d'édification de l'Institut, marquée par une augmentation rapide des connaissances concernant un pays neuf et encore largement inconnu, la recherche mène d'une manière directe à des applications pratiques dans le domaine de l'agriculture et de l'élevage. L'ultime objet des travaux agricoles, relatifs aux plantes vivrières ou aux végétaux industriels, est l'amélioration des moyens d'existence et le bien-être des populations autochtones. La participation de Marchal à ces travaux de pionnier fut très active. Profondément pénétré de la haute mission dévolue à la Science dans le développement de l'agriculture congolaise, il mit à la disposition de l'INEAC ses vastes connaissances scientifiques. D'autre part, ses fonctions lui permirent d'approfondir les problèmes multiples posés au Congo. Ses préoccupations étaient naturellement orientées vers les problèmes des techniques agricoles les mieux appropriées à hausser le niveau de vie des populations locales. Cela ne l'empêchait pas d'encourager chaleureusement les mesures destinées à protéger la flore et la faune indigènes afin de les conserver pour les générations futures. Aussi le retrouvons-nous, dès la fondation de l'Institut des Parcs nationaux du Congo, dans la Commission administrative de cet organisme. Il y siégea de 1934 à 1945, apportant à l'Institut tout l'appui de sa compétence.

Emile Marchal a eu une carrière scientifique exceptionnelle, marquée dans tous les domaines par la forte personnalité d'un homme enthousiaste, doué d'une vive intelligence, de dispositions égales pour la recherche et pour l'action et d'une chaleur humaine lui valant la sympathie de tous. Son nom restera attaché à une découverte importante en biologie végétale: la polyploidie chez les végétaux.

Distinctions principales: Co-lauréat du prix Leo Errera, décerné par la Société royale de Botanique de Belgique à son père et à lui-même en 1912. — Trois fois titulaire du prix de l'Académie royale de Belgique en 1902, 1906, et 1919. — Prix décennal des Sciences botaniques pour la période de 1908 à 1918. — Prix Desmazières de l'Académie des Sciences de Paris en 1912. — Docteur *honoris causa* de l'Université Libre de Bruxelles. — Il était Grand officier de l'Ordre de Léopold.

Publications principales: La liste complète des publications d'Emile Marchal comprend plus de 160 titres. La sélection suivante ne tient pas compte des rapports annuels publiés régulièrement, sauf pendant la guerre 1914-1918, sous le titre de « Observations et Recherches effectuées à la Station de Phytopathologie de l'Etat pendant... ». Ces rapports parurent successivement d'abord dans le *Bulletin de l'Agriculture* (publié par le Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie, du Travail et des Travaux publics), ensuite dans l'*Annuaire des Stations*

agronomiques de l'Etat à Gembloux et enfin dans le *Bulletin de l'Institut agronomique et des Stations de Recherches* de Gembloux. Ils donnent une idée très fidèle des progrès de la pathologie végétale, en Belgique, pendant la première moitié du vingtième siècle. De même, l'énumération ne comprend pas non plus les nombreux travaux sur les maladies des arbres, publiés dans le *Bulletin de la Société centrale forestière* depuis 1897.

Une mucorinée nouvelle: *Syncephalastrum elegans*. *Bull. Soc. bel. ge Microsc.*, 18: 124-132 (1892). — Sur un procédé de stérilisation, à cent degrés, des solutions d'albumine. *Bull. Acad. r. Sci. Lett. Beaux-Arts Belg.*, 3^e sér., 24 (9-10): 323-327 (1892). — Sur un nouveau Rhopalomyces: *R. macrosporus*. *Rev. Mycol.*, 15^e ann., 57: 7-11 (1893). — Sur un nouveau milieu de culture. *Bull. Soc. bel. ge Microsc.*, 19: 64-65 (1893). — De l'action des moisissures sur l'albumine. *Bull. Soc. bel. ge Microsc.*, 19: 65-74 (1893). — Sur la production de l'ammoniaque dans le sol par les microbes. *Bull. Acad. r. Sci. Lett. Beaux-Arts Belg.*, 3^e sér., 25 (6): 727-771 (1893). — Sur une espèce nouvelle du genre *Aspergillus* Michel. *Aspergillus terricola*. *Rev. Mycol.*, 15^e ann., 59: 101-103 (1893). — Sur quelques champignons nouveaux du Congo. *Bull. Soc. bel. ge Microsc.*, 20: 259-271 (1894). — *Nectria laurentiana* (nov. sp.). *Rev. Mycol.*, 17^e ann., 68: 155-158 (1895). — En collaboration avec LAURENT, E. & CARPIAUX, E., Recherches expérimentales sur l'assimilation de l'azote ammoniacal et de l'azote nitrique par les plantes supérieures. *Bull. Acad. r. Sci. Lett. Beaux-Arts Belg.*, 3^e sér., 22: 815-865 (1896). — Les maladies cryptogamiques des plantes cultivées. Ouvrage couronné par la Bibliothèque nationale d'Agriculture, Castaigne, Bruxelles (1896). — Influence des sels minéraux nutritifs sur la production des nodosités chez le pois. *C.R. Acad. Sci. Paris*, 133: 1032-1033 (1901). — De la spécialisation du parasitisme chez l'*Erysiphe graminis*. *C.R. Acad. Sci. Paris*, 135: 210-212 (1902). — De l'immunisation de la laitue contre le meunier. *C.R. Acad. Sci. Paris*, 135: 1067-1068 (1902). — Contribution à l'étude du champignon du caryopse des Lolium. *C.R. Séanc. Soc. r. Bot. Belg.*, 41: 61-67 (1903). — Contribution à l'étude de la rouille des céréales. *Congr. int. Agric. Rome*, pp. 506-509 (1903). — Immunisation des plantes contre les champignons parasites par absorption de substances fongicides. *Congr. int. Agric. Rome*, pp. 509-511 (1903). — Recherches sur la rouille des céréales. Résultats d'une enquête sur la rouille des céréales en Belgique. *Bull. agric.*, 19: 114-153 (1903). — De l'influence de la nutrition minérale sur le développement des nodosités des légumineuses. *Bull. Agric.*, 19: 648-658 (1903). — En collaboration avec LAURENT, E. Recherche sur la synthèse des substances albuminoïdes par les végétaux. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 1: 55-114 (1903). — De la spécialisation du parasitisme chez l'*Erysiphe graminis*, 2^e note. *C.R. Acad. Sci. Paris*, 136: 1280-1281 (1903). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Recherches expérimentales sur la sexualité des spores chez les mousses dioïques. *Mém. Acad. r. Sci. Belg.*, Cl. Sci., 2^e sér. in-8°, 1: 1-50 (1904). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Recherches physiologiques sur l'amidon chez les bryophytes. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 43: 115-214 (1904). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Aposporie et sexualité chez les Mousses. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 7: 765-789 (1907). — Darwinisme et agriculture. L'amélioration des plantes cultivées. *Ann. Gembloux*, 19^e ann., 7: 397-432 (1909). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Aposporie et sexualité chez les Mousses. II. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 12: 1249-1288 (1909). Apparition en Belgique de l'Oïdium américain du groseiller. *Sphaerotheca Mors Uvae Berk.* et Curt. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 46: 337-338. (1909). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Aposporie et sexualité chez les Mousses III. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci.: 750-778 (1911). — Recherches cytologiques sur le genre *Amblystegium*. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér. 51 (1): 189-204 (1912). — Recherches sur les variations numériques des chromosomes dans la série végétale. *Mém. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 2^e sér., 4 (8): 1-108 (1920). — L'enseignement supérieur agronomique dans le cycle des hautes études. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 5^e sér., 7: 785-805 (1921). — En collaboration avec MARCHAL, EL. Contribution à l'étude des champignons fructicoles de Belgique. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér., 54 (4): 109-139 (1921). — En collaboration avec STERNON, F. Champignons parasites nouveaux pour la flore belge, récoltés en 1915-1918. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér., 55 (5): 47-54 (1922). — L'enseignement agronomique supérieur de demain. *Rev. intern. Rens. agric.*, 1 (2): 283-289 (1923). — En collaboration avec MARCHAL, EL. De l'«Homothallisme» de quelques Ascomycètes. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 5^e sér., 9 (1): 8-13 (1923). — En collaboration avec STERNON, F. Sur les rapports existant entre les formes conidiennes du type *Ramularia* et le genre *Enylooma*. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér., 57 (7): 51-55 (1925). — Immunité et prédisposition des plantes vis-à-vis des parasites végétaux. *Rev. Bot. Applic. Agric. colon. Paris*, 5 (43): 177-182 (1925). — De l'emploi du carbonate de cuivre en poudre pour la désinfection du grain de froment dans la lutte contre la carie. *C.R. Assoc. franç. Av. Sci.*, 48^e sess., Liège, pp. 1021-1023 (1925). — De la prétendue existence en

Belgique de l'*Endothia* parasite du châtaignier. *C.R. Assoc. franç. Av. Sci.*, 48^e sess., Liège, pp. 1023-1024 (1925). — Le problème phytopathologique en Belgique. *Rev. intern. Rens. agric.* (Inst. intern. Rome), nouv. sér., 8 (1): 90-102 (1925). — Eléments de pathologie végétale appliquée à l'Agronomie et à la Sylviculture. Biblioth. agron. belge, Duculot, Gembloux, 1^e éd., 312 pp. (1925); 2^e éd. 335 pp. (1927); 3^e éd., en collaboration avec MANIL, P. et VANDERWALLE, R., 473 pp. (1937); 4^e éd., Encyclopédie agronomique et vétérinaire, 539 pp. (1948). Eléments de physiologie végétale. Les bases scientifiques de la phytotechnie. Duculot, Gembloux & Biblioth. agron. belge, 4, 228 pp. (1926); 2^e éd., 1950, en collaboration avec LATHOUVERS, V., Encyclopédie agronomique et vétérinaire, 343 pp. (1950). — En collaboration avec VERPLANCKE, G. Champignons parasites nouveaux pour la flore belge observés de 1919 à 1925. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér., 59 (9): 19-26 (1926). — L'ingénieur agronome. Facteur important du développement de notre colonie. L'Université coloniale, 1^e ann., 1: 6-7 (1928). — La réforme de l'enseignement agronomique supérieur en Belgique. *Ann. Gembloux*, 34^e ann., 6: 169-193 (1928). — En collaboration avec STREYART, R.L. Contribution à l'étude des champignons parasites des plantes au Congo belge. *Bull. Soc. r. Bot. Belg.*, 2^e sér., 61 (11): 160-170 (1929). — Sur l'organisation de l'enseignement agronomique supérieur. *C.R. Journée des Ingénieurs agronomes de Gembloux*, 40^e anniv. Ing. sortis de l'Inst. agron. de l'Etat à Gembloux (Liège, 23 août 1930) (1930). — Les sciences biologiques dans leurs rapports avec les industries humaines. *Bull. Acad. r. Belg.*, Cl. Sci., 16: 1454-1478 (1930). — Le développement des études phytopathologiques en Belgique pendant la période de 1830-1930. *C.R. Congr. nat. Sci.* (Bruxelles), pp. 702-705 (1930). — Les orientations successives de la lutte contre les maladies cryptogamiques des plantes cultivées. Gembloux agricole, horticole et avicole, 8: 309 (1930). — Le problème de l'immunité en pathologie végétale. — *Ann. Gembloux*, 29^e ann. 11: 381-395 (1933). — Le problème phytopathologique en agriculture coloniale. — *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 6 (3): 557-570 (1935). — En collaboration avec LADEUZE, P. Le Chanoine Victor Grégoire. *Rev. quest. scient.*, 58^e ann., 5^e sér., 65 (5): 5-16 (1939).

13 mai 1976.

[Comm.]

F.-L. Hendrickx (+).

MEDAETS (Georges), Aviateur (Schaerbeek, 27.2.1896 - São-Paulo, 8.10.1976).

Georges Medaets était entré à l'armée belge en 1916, après avoir réussi l'examen d'admission aux études d'ingénieur à l'Université Libre de Bruxelles. Retourné à la vie civile après la tourmente, il œuvrait dans l'entreprise de ses parents, mais son cœur le poussait à retourner à l'aviation. C'est ce qu'il fit en novembre 1924 en reprenant du service à l'aviation militaire.

Il envisagea de renouveler le raid Belgique-Congo réussi en 1925 par Thierry. Il réalisa son rêve en 1926 avec Verhaegen et Coppens, à bord d'un avion Bréguet équipé d'un moteur Hispano de 450 ch et baptisé le *Reine Elisabeth*.

Le 9 mars 1926, l'avion décollait d'Evere pour rallier Léopoldville le 21 mars, après avoir parcouru 9160 km en 47 heures de vol. Le voyage s'était effectué via Belgrade, Athènes, le Caire, Atbara, Mongalla et Lisala.

Il fut le premier à réussir le vol aller et retour Bruxelles-Léopoldville; il accomplit ce périple de 18 230 km en 100 heures et 26 minutes de vol, ce qui fut salué, à l'époque, comme un grand exploit.

Medaets tenta de le rééditer avec Verhaegen, en 1927; ce raid tourna court, l'avion s'étant écrasé au sol sur le plateau de Langres.

Après la deuxième guerre mondiale, Medaets résida à São-Paulo au Brésil. C'est là qu'il s'éteignit à l'âge de 81 ans, dernier survivant de l'équipage héroïque.

18 décembre 1976.

[Comm.]

A. Lederer.

La Libre Belgique, 16.12.1976. — *Le Soir*, 17.12.1976.

MICHIELSEN (*Joris*), Missionaris (Kalmthout, 14.8.1911 - Ionda, 30.7.1958). Zoon van Ferdinand en van Keppens, Florida.

Ingetreden bij de Missionarissen van het H. Hart op 21.9.1929 en priester gewijd op 12.8.1934 kwam Pater Michielsen in Kongo in 1936. Leraar aan het klein seminarie te Bokuma, later belast met pastorale taken op verschillende posten, was zijn voornaamste taak gelegen in Ionda, gedeeltelijk op het lepra-dorp, gedeeltelijk als verantwoordelijke voor de omliggende dorpen. Om gezondheidsredenen heeft hij zijn missiewerk een tijd moeten onderbreken door een langer verlof in België (1947-1950).

Pater Michielsen was een zachte rustige natuur, die nergens of bij niemand moeilijkheden maakte. Het liefst zocht hij omgang met gewone eenvoudige mensen.

Hij had grote belangstelling voor de natuur en voelde zich helemaal thuis in de vogelwereld van de Evenaar. Tevens was hij een fijn en akuraat schutter. Aldus heeft hij het museum van Tervuren verrijkt met waardevolle verzamelingen.

Te vroeg en te plots heeft zijn leven een eind genomen: verdronken bij het baden in de stroom, blijkbaar een hart-syncope.

Bibliografie: Enkele brieven aan zijn religieuze Overheid, Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout.

15 september 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Lit.: Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta*, 11: 482. — *Annales*, Borgerhout, 67 (1958): 140. — *Annalen*, Borgerhout, 67 (1958): 148. — *Provincialia*, Borgerhout, juli 1958: 57-60.

MOEYENS (*Jozef*), Missionnaire (Malderen, 7.10.1899 - Wilrijk, 20.8.1955). Fils de Louis et de Van Sam, Maria.

Après les humanités classiques à l'école apostolique des Missionnaires du Sacré-Cœur à Asse et le noviciat, J. Moeyens prononça ses vœux religieux

dans cette même congrégation à Heverlee-Leuven, le 2.10.1919. Après les études habituelles de philosophie et de théologie et l'ordination sacerdotale (3.8.1924) il partit pour le Congo le 15.9.1925.

Arrivé dans la préfecture apostolique de la Tshuapa, il fut envoyé à Bokote comme missionnaire itinérant. Sa vivacité naturelle, sa grande mobilité, son activité cachaient une constitution passablement labile. Aussi un congé prématuré s'imposait-il en 1931.

A son retour en Afrique (12.1.1932) il fut nommé à Bamanya dans une mission mieux appropriée grâce à une assistance médicale meilleure et plus proche, à son territoire moins étendu, ce qui laissait plus de possibilités de séjours au poste, cependant toujours remplis par la surveillance et l'administration de l'internat scolaire et par l'instruction religieuse des élèves.

Mais comment astreindre à un régime plus calme, moins fatigant, une nature ardente, enthousiaste, toujours à l'affût de nouvelles occasions pour se rendre utile? En peu d'années, il était de nouveau à bout de forces. De retour en Belgique, on dut lui enlever un rein incurablement usé par toutes les atteintes du climat équatorial.

Revenu en mission (juillet 1937), il fut placé à Coquilhatville même. Il y était très actif dans la paroisse de Bakusu, puis à la résidence centrale, où il était chargé pendant quelques années de la direction de l'imprimerie, tout en continuant l'apostolat général. Il s'y intéressait particulièrement à la jeunesse pour laquelle il dirigeait l'action catholique spécialisée. Il s'occupait de leurs loisirs dans le cercle tant à Bakusu que près de la cathédrale. Il préparait des jeux, créait et animait un théâtre de marionnettes, d'abord sur des thèmes européens, ensuite sur la base de sujets autochtones. Avec le P. Boelaert, il organisa dans le cercle de Bakusu une exposition d'art indigène beaucoup admirée. Leur coopération, encouragée par le curé P. Jans et bénie par Mgr Van Goethem, permit de reproduire pour le public tant européen qu'africain la pièce de théâtre *Efotikinda*, version africanisée de Blanche Neige, composée et jouée à Bamanya en 1934 sous la direction de la Sœur Auxilia avec l'aide du P. Moeyens, puis du P. Adriaensen et avec le soutien du Recteur P. Jans, qui soignait la partie musicale.

En 1943, il fallait une nouvelle intervention chirurgicale. Pour cela, je dus le conduire à Kinshasa, où on lui enleva trois quarts de l'estomac. Ce qui l'a retenu à la clinique durant deux mois, preuve de la gravité de l'opération et de l'affaiblissement de son état général. Il avait encore dû subir une opération de sinusite, affection dont il a souffert longtemps. Ajoutons-y un zona et diverses maladies équatoria-

les, aggravées par le manque de médicaments suite à la guerre, telle que l'amibiase qui n'a épargné que de rares personnes. Donc rien d'étonnant que le cœur ne fût plus très solide ni régulier.

Après cela, on comprend que le P. Moeyens en rigolant — car son optimisme et son humour ne le quittaient même pas au fond de ses misères — comparait sa peau à une vieille chemise abondamment ravaudée. Et que le Dr Dormal obtint sans beaucoup de difficultés l'urgence du rapatriement par le premier avion régulier pour Bruxelles à la fin de la guerre.

Cette fois, le retour était bien définitif. Aucun médecin, aucun supérieur ne pouvait prendre la responsabilité de le laisser repartir pour le Congo, comme il l'avait encore espéré malgré tout.

Les dernières années de sa vie n'ont été qu'une succession de maladies alternant avec des convalescences de plus en plus courtes, malgré les soins des médecins et des confrères à Louvain. Jusque cinq fois, on crut nécessaire de lui administrer les derniers sacrements. Mais chaque petite amélioration le trouvait debout, prêt à reprendre le chemin de l'une ou l'autre paroisse pour une messe matinale ou une séance de confessions dans une église froide où il se rendait même en plein hiver, à pied ou à vélo, sans jamais se laisser retenir par des conseils de prudence. Il demeurait en Belgique tel qu'il avait été au Congo : le prêtre dévoué, optimiste, consciencieux, toujours affable, consolateur des souffrants d'autant plus effectif qu'il parlait d'expérience vécue dans tout son pauvre corps.

En Afrique, son souvenir reste attaché à ses qualités de grand cœur, d'optimisme, d'idéalisme toujours porté à l'enthousiasme, au jugement positif et accommodant.

Les coloniaux de l'époque admiraient aussi son activité artistique. Son tempérament extraverti favorisait son penchant pour les arts plastiques. Tout comme il se mettait naturellement, spontanément à l'unisson de son entourage humain, jusqu'à imiter quasi automatiquement le langage et les gestes des Nkundo, de même il résonnait au diapason de leurs sentiments, de leur psychologie, de leurs réactions, et cela tout aussi spontanément. Il me faisait l'impression d'un tympan qui vibrerait à toute onde émotive. C'est à cela que j'attribue sa maîtrise dans ses toiles, ses dessins, ses gravures sur bois ou sur linoléum. Les reproductions de ses gravures ont abondamment illustré les revues *Band*, *Le Coq chante*, *La Page chrétienne*, *Pax*, *Lokolé*, *Etsiko*, *Efomesako*, voire *Aequatoria*.

Son œuvre était fort louée dans les journaux de l'époque, surtout après une exposition à Léopoldville (août 1944) qui obtint un grand succès. Les spécia-

listes relevaient particulièrement son coloris et le naturel des attitudes. Il excellait à exprimer le propre des types où resplendissait l'âme autant que le corps. On y sent que l'artiste s'est assimilé à son sujet. C'est ce qui rend son œuvre étonnamment vivante et expressive. On se dit : oui, c'est bien ainsi que sont les hommes et les femmes et les enfants de l'Equateur (et du Ruanda où il avait pu passer un congé de guerre).

Certains se sont étonnés de la rareté des sujets proprement religieux dans l'œuvre d'un prêtre missionnaire. Je crois en trouver l'explication en ce que le P. Moeyens s'intéressait à l'homme, tel qu'il est, une personne et non un objet pour l'art, sans viser un but extérieur, fût-il éducatif.

Pour l'éclosion et l'expression de son talent, le P. Moeyens a joui de circonstances favorables. Pendant son deuxième terme à Bamanya il avait comme compagnons le musicien P. Jans (initiateur de l'adaptation de la musique ancestrale au culte), un autre musicien indigéniste au plus haut degré et en même temps littéraire (comme son frère) le P.A. Walschap, l'architecte Fr. Herman, enthousiaste animateur. Plus tard, à Coquilhatville, il trouvait le P. Boelaert, grand connaisseur et défenseur de la culture autochtone et de l'âme du peuple Mongo. Et chapeautant le tout, il y avait l'encouragement et la protection de l'évêque Mgr Van Goethem, tout gagné à l'indigénisme, ce qui n'était pas simple en ces temps.

Bibliographie: Brokkelingen uit brieven van J. Moeyens, Op reis naar Congo, *Annalen* Borgerhout, 37 (1926): 7-11. — Iets over rakkers, kiekens en mijn eerste mirakel, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 80-84. — Mes gamins et mon premier miracle, *Annales*, Borgerhout, 38 (1927): 32-36. — 'n Kermis voor Onze-Lieve-Heer en voor ons, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 228-232. — Een gewone achtermiddag of iets over potten, 'n bokser en de klas, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 6-11. — Un après-midi ordinaire, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 106-109. — Scenette congolaise, *Annali*, Roma, 62 (1933): 125-128. — Barakkemans, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 128-131. — Kerstmis (uit Bokote), *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 200-206. — 'n Congoleesche guldensporenslag, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 103-106. — Kriegerinnerungen aus Belgisch-Kongo, *Kalender*, Hiltrup, 43 (1932): 201-206. — Van Congoleesche kinderen en meisjes, *Almanak*, Borgerhout, 38 (1932): 69-82. — Enfants et jeunes filles du Congo, *Annales*, Borgerhout, 38 (1932): 67-82. — Bambini e bambine nel Congo, *Annali*, Roma, 60 (1931): 199-202. — Bamanya aan Malderen, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 11-14. — Uit een brief van E.P. Moeyens van Malderen, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 272. — Ikinda de lijder, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 130-134. — Ikinda le martyr, *Annales*, Borgerhout, 47 (1936): 130-134. — Batolo de ongelukkige, *Annalen*, Borgerhout, 43 (1937): 17-30. — Batolo, le pauvre, *Annales*, Borgerhout, 43 (1937): 17-31. — Hoe we doorheen den oorlog kwamen, *Annalen*, Borgerhout, 57 (1946): 9-10. — WALSCHAP, P.A., 1952, Het letterkundige werk van Alfons Walschap, De Sikkel. Antwerpen, pp. 33-38. — Soldatenliedje, *Almanak*, Borgerhout, 58 (1953): 39-42. — Het soldatenliedje, *Almanak*, Borgerhout, 63 (1958): 4-9; Chanson de soldat, *Annales*, Borgerhout, 56 (1954): 53-56. — Bolongo, de stijfkop, *Almanak*, Borgerhout, 58 (1955): 4-11. — Bolongo, *Almanach*, Borgerhout, 56 (1954): 15-21. — You'd never believe it, *Annals*, Aurora, 9 (1955): 12, 45-48. — Hauptling Bolongo, *Kalender*, Hiltrup, 58 (1955): 74-78, *Monatshefte*, Hiltrup, 67 (1959): 226-230. — Mon plus beau Noël, *Almanach*, Borgerhout, 55 (1953): 22-24. — Dans der liefde, *Almanak*, Borgerhout, 59 (1954): 3-7. — La danse d'amour, *Almanach*, Borgerhout, 57 (1955): 11-16, *Anna-*

les, Québec, 53 (1955): 36-39, 72-74. — Mama Auxilia, Maria en Martha, *Annales*, Borgerhout, 66 (1955): 73-74, 84-85. — Mama Auxilia, Marthe et Marie, *Annales*, Borgerhout, 66 (1955): 26-28.

2 octobre 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta MSC*, 10: 545. — *Annales*, Borgerhout, 68, 1955, 150. — *Annales*, Borgerhout, 68 (1955): 156. — *Provinciaal MSC*, Borgerhout, aug. 1955, p. 45. — 50 jaar in Zaire, extra-edition van M.S.C. Kring, aug. 1975, p. 22. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout 1971, pp. 115-117. — *Annales Aequatoria*, 1 (2): 683-697 (1980).

Critiques d'art: LEJEUNE, H., 1945, Nos artistes, *Rev. colon. belge*, 1 (5): 10-11. — MINNE, J., Le peintre Joseph Moeyens ou le retour à l'humain, *Le Courrier d'Afrique*. — MONHEIM, CHR., 1951, Beschouwingen bij een Kongolees poppenspel. In: *Nieuw Afrika*, 4. — Possoz, F., Nieuwe en oude kunst in Bamanya, ms. — RAE, M.A.M., 1944, Exposition du peintre Jos Moeyens, U.L.B., 1 (3): 16. — *Avenir Colonial* (1 août 1944), Het schilderwerk van Jos Moeyens, 3: 301. — ROTTIERS, A.K., 1945, Belgische schilders in Belgisch Congo, *Ons Volk ontwaakt*, 28: 843-35. — VAN BEVER, E., 1945, Le Peintre Moeyens, *Marine*, mars 1945. — Sur l'œuvre artistique du père Moeyens: v. aussi *Annales Aequatoria*, 1 (2): 683-697 (1980).

MOLITOR (*Philippe François Joseph*), Général-Major, Commandant supérieur des troupes coloniales, Lieutenant général de l'armée belge (Villance, 11.6.1869 - Ixelles, 27.10.1952). Fils de Ladislav Charles et de Moriamé, Marie-Anne.

Philippe Molitor est né le 11 juin 1869 à Villance (Province de Luxembourg). Déjà à l'âge de seize ans, il s'engage comme volontaire au régiment des carabiniers. En 1886, il est admis à l'Ecole militaire et termine premier de promotion après les examens de la première année. Le 11 janvier 1889, Molitor est nommé sous-lieutenant et quelques jours plus tard il est désigné pour le 2^e régiment de chasseurs à pied. Admis à l'Ecole de guerre en 1895, il obtient avec brio son brevet d'état-major.

Au régiment des chasseurs à pied, Molitor s'était lié d'amitié avec Charles Glorie. Celui-ci, incorporé en 1894 à l'expédition Lothaire, resta jusqu'en 1899 attaché à la « zone arabe ». Les lettres qu'il adressa à l'époque à Molitor sont intéressantes à plus d'un titre. Elles témoignent de l'intérêt qu'alors déjà, Molitor prenait aux événements du Congo. De plus, elles jettent une lumière particulière sur la personnalité du jeune officier, réfléchi, appliqué, très attaché à sa famille et à ses amis.

Après avoir été en 1900 détaché au ministère de la Guerre et de 1906 à 1909 officier d'ordonnance de son cousin, le général Jacoby, Molitor retourne au régiment des carabiniers pour y commander une compagnie cycliste. Rapidement il gravit les échelons inférieurs de la hiérarchie militaire et c'est en qualité de major de la Force Publique qu'il débarque en 1912 au Congo.

Désigné le 28 mai de cette année pour la Province Orientale, Molitor entreprend, pendant la seconde

moitié de 1913, l'inspection des principaux postes et garnisons le long de la frontière orientale de la colonie. Ses rapports donnent une image détaillée de l'organisation défensive à la frontière avec l'Afrique Orientale allemande et contiennent des renseignements très intéressants sur la vie quotidienne dans les postes visités.

Molitor est nommé commandant des troupes du vice-gouvernement général de la Province Orientale, lors de la création de celui-ci le 3 novembre 1913. Contrairement à ce que son titre laisse supposer, il n'exerce, à la suite de la politique menée par le vice-gouverneur général Justin Malfeyt, que des fonctions purement administratives et ne reçoit pour toute aide qu'un adjutant ayant le grade d'agent militaire.

La situation de Molitor est par conséquent fort différente à cette date de celle de son collègue au Katanga, où officiers et soldats relèvent disciplinairement autant qu'administrativement du commandant de la Force Publique, responsable de l'instruction et de la discipline. De plus, dans la province katangaise, l'éparpillement des troupes est évité au maximum, la répartition ne se faisant que par unité constituée, alors qu'au Kivu par exemple les 800 hommes de la compagnie de ce district sont dispersés le long de la frontière sur plus de 600 kilomètres à vol d'oiseau.

Les lourdes charges administratives de Molitor ne l'empêchent cependant pas de préparer en 1913-1914 une étude très fouillée sur le « Rôle du Kivu dans l'organisation défensive de la Province Orientale ». Il consacre plusieurs pages de ce travail à ce qu'il appelle « le péril allemand ». N'ayant guère confiance dans les traités et tenant compte de la politique expansionniste de l'Allemagne en Afrique centrale, Molitor est convaincu que les Allemands tenteront, au besoin par la force, de s'emparer du Congo belge. Aussi étudie-t-il dans son rapport les voies de pénétration possibles, les moyens militaires mis en œuvre des deux côtés de la frontière et propose-t-il la défense en profondeur du territoire congolais, ainsi que le retrait des petits postes de frontière peu efficaces et trop exposés.

L'analyse de la politique internationale d'avant-guerre à partir des sources publiées démontre que Molitor, insuffisamment informé, exagère quelque peu la menace allemande et qu'il se fie plutôt trop à la sympathie de la France et surtout de la Grande-Bretagne pour l'entreprise coloniale belge. Il se montre néanmoins plus réaliste que la plupart des autorités civiles du Congo qui à l'époque se croyaient parfaitement protégées par la neutralité de la colonie.

Lorsque la première guerre mondiale éclate en Europe, Molitor termine en toute hâte son rapport, dont le contenu était connu du vice-gouverneur général depuis le début de 1914. Le 10 août de cette année, il conclut en ces mots : « Un événement capital m'oblige à terminer ici. L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Belgique. Notre neutralité a vécu. Ainsi se vérifient nos prévisions qui hier auraient paru franchement pessimistes. La Province Orientale va concentrer tous ses moyens de défense vers la frontière allemande. L'esprit de nos troupes est bon. Le patriotisme de nos cadres et l'attachement qu'ils savent inspirer à leurs hommes, suppléeront, nous l'espérons, aux défauts de notre organisation actuelle. »

L'inexistence de règles précises quant au commandement des troupes ainsi que les tendances autonomistes des provinces vis-à-vis du gouvernement central, empêchent le commandant supérieur de la Force Publique, Auguste Marchant, et le commandant des troupes de la Province Orientale, Molitor, de jouer un rôle actif au début de la guerre. Le vice-gouverneur général de la Province Orientale, Justin Malfeyt, désigne en effet le 12 août 1914 le commissaire général Josué Henry pour commander les troupes à la frontière de sa province. Par contre, le 1^{er} septembre suivant le gouverneur général Félix Fuchs charge Marchant du commandement de l'ensemble des troupes face aux Allemands. Trois jours plus tard, Bruxelles décide cependant qu'une « libre action » est nécessaire au Katanga. Malfeyt qui entendait bien garder la haute main sur les affaires militaires de son vice-gouvernement, refuse catégoriquement à Marchant le commandement effectif des troupes d'opération. Ceci détermine Molitor en tant que commandant en titre des troupes de la Province Orientale, à revendiquer à son tour ce même commandement. Une vaine polémique s'engage alors, violente dans le cas de Marchant, plus modérée et davantage nuancée de la part de Molitor, entre ces deux officiers supérieurs de la Force Publique et le vice-gouverneur général Malfeyt.

Dans ces conditions, Molitor préfère rentrer en Europe. Au Havre, il rencontre le ministre des Colonies, Jules Renkin, qui voit en lui l'homme qu'il faut pour diriger l'offensive envisagée par le gouvernement belge en Afrique Orientale allemande. Il s'embarque donc sur le champ pour Londres afin d'y rencontrer les responsables civils et militaires anglais, puis retourne immédiatement au Congo par l'Afrique du Sud. Mais arrivé à Cape Town il apprendra avec stupeur le 20 février 1915 que le roi Albert I^{er} s'est opposé à sa nomination et que le souverain a désigné son ancien officier d'ordonnan-

ce, Ch. Tombeur, comme commandant en chef de l'expédition projetée.

Molitor devient commandant en second et chef de l'état-major général. Pendant la période de préparation à l'offensive, il effectue un travail énorme car tout est à faire. Il faut notamment mettre sur pied une grande unité de l'importance d'une division avec tout l'appareil logistique indispensable.

Pendant la campagne même, Molitor commande la brigade nord. L'attaque est déclenchée fin avril 1916. Kigali est occupé le 6 mai, Biaramulo le 24 juin. St.-Michaël est atteint le 21 août, tandis que la marche concentrique des deux brigades provoque l'abandon de Tabora par les Allemands et permet l'entrée des troupes coloniales belges dans cette ville le 19 septembre. Durant toute la campagne, la brigade nord est confrontée à d'énormes difficultés, qui expliquent bien la lenteur de certaines manœuvres. Ne disposant que d'une mauvaise communication avec sa base, cette brigade est complètement tributaire de porteurs — dont la situation est d'ailleurs lamentable — pour amener les vivres, le matériel et les munitions. D'autre part, l'entente entre Tombeur et Molitor est loin d'être parfaite, ce qui a pour conséquence que quelques jours avant l'entrée des troupes congolaises à Tabora, le commandant de la brigade nord est obligé de remettre son commandement au lieutenant-colonel A. Huyghé. Le ministre des Colonies Renkin regretta vivement toute cette affaire et estima, après consultation de l'état-major général de l'armée métropolitaine, que Molitor n'avait nullement mérité.

De retour en Europe à la fin de 1916, Molitor est chargé par le ministre des Colonies de préparer la réorganisation de la Force Publique. En effet, il n'avait cessé de s'occuper de cette question depuis 1912 et ses idées en la matière avaient suscité un vif intérêt de la part de Renkin. Molitor était partisan d'une Force Publique qui serait une réelle force militaire, disposant d'une certaine autonomie vis-à-vis des autorités civiles, et non plus une simple force de police pour le seul usage intérieur. Avant la première guerre mondiale, la Force Publique était en effet complètement dépendante des autorités territoriales et, ce qui plus est, ses officiers ne remplissaient très souvent que des fonctions administratives. Cette situation avait notamment pour conséquence que les troupes étaient dispersées à l'infini sur tout le territoire de la colonie, ce qui rendait impossible l'intervention rapide de fortes unités en cas de crise.

Renkin charge bientôt une commission de l'examen et de la mise au point d'un projet de réorganisation élaboré par ses services. Il en confie la présidence à Molitor. Les travaux débutent le 11 janvier

1918; ils sont rapidement menés à bonne fin et les arrêtés royaux en la matière sont déjà publiés au mois d'août de la même année. Une distinction très nette est établie entre les troupes coloniales, véritable armée commandée par le commandant de la Force Publique sous l'autorité supérieure du gouverneur général, et la police territoriale, dépendante de l'autorité territoriale. C'est en exécution de ces arrêtés que Molitor est nommé commandant supérieur des troupes coloniales avec le grade de général-major.

A ce moment crucial pour la réorganisation de la Force Publique un changement de titulaire a lieu au ministère des Colonies et Jules Renkin doit céder la place à Louis Franck. La conséquence de ce remplacement est l'arrêté royal du 10 mai 1919 qui, en organisant une nouvelle fois et cette fois définitivement la Force Publique, signifie somme toute un retour aux principes en vigueur avant 1914 avec quelques améliorations.

C'est ainsi que les attributions respectives des autorités territoriales et militaires sont plus clairement définies et que l'instruction et le commandement effectif des troupes appartiennent désormais aux officiers de la Force Publique. En réalité, il s'agit ici d'un compromis entre les vues des militaires, les propositions des autorités territoriales et les possibilités financières de la colonie. Cet arrêté ne prévoyant plus le grade de général au sommet de la hiérarchie, marque du même coup la fin de la carrière coloniale de Molitor.

Quelques mois après son retour en Belgique à la fin de 1919, Molitor obtient le commandement de l'infanterie de la cinquième division. Le 26 mars 1923, il commande la première division et cette même année est promu lieutenant général. Il termine sa brillante carrière militaire en 1928 et est admis à la pension.

Molitor continua jusqu'à la fin de sa vie à s'intéresser aux problèmes que posait la défense de la Belgique et de sa colonie. C'est ainsi que vers les années 1931-1932, il plaida pour une meilleure défense de notre pays et lança une nouvelle campagne pour une organisation plus efficace de la Force Publique au Congo. «Maintenant que la situation internationale s'est assombrie, il apparaît clairement que l'on a fait fausse route», écrivit-il alors. En 1936, il fut encore appelé à faire partie de la Commission militaire mixte. Il publia aussi à l'époque plusieurs articles dans la presse, ainsi qu'une brochure intitulée «Comment conjurer la guerre» (1936).

L'attention de Molitor se porta par ailleurs sur des questions non militaires. La documentation qu'il laissa à sa mort a trait à l'agriculture indigène, la médecine tropicale, aux problèmes de la main-

d'œuvre indigène et des mulâtres. Il était un fervent partisan du colonat et fut membre de divers organismes ayant pour but l'établissement de colons au Congo belge.

A l'instar de Gallieni et de Lyautey qu'il admirait beaucoup, Molitor avait une haute idée du rôle social et éducatif de l'officier dans la société. Il se fit l'ardent défenseur d'une forme de discipline militaire librement consentie et s'opposa à l'esprit purement répressif des règlements disciplinaires existants. Il combattit aussi vigoureusement les préjugés de race de beaucoup de ses contemporains, considérant cette attitude comme une «infirmité mentale». Après une carrière mouvementée, cet officier d'élite, travailleur infatigable, mourut à Ixelles le 27 octobre 1952, à l'âge de 83 ans.

Distinctions honorifiques: Le général Molitor était entre autres Grand officier de l'Ordre de Léopold (1932), de l'Ordre royal du Lion et de l'Ordre de la Couronne (1924); Commandeur de l'Ordre de Léopold II avec glaives (1940); Officier de l'Ordre de l'Etoile africaine parce qu'il «n'a cessé de donner à tous le plus bel exemple d'attachement au devoir par son labeur assidu et son dévouement inlassable durant plus d'un an qu'il a exercé les absorbantes fonctions de chef d'état-major des troupes de l'Est, et pour les belles qualités militaires dont il a fait preuve dans le commandement de brigade qu'il exerce actuellement» (15 juillet 1916); Commandeur de l'Ordre du Bain; Officier de la Légion d'Honneur (1918); décoré de l'Ordre de Karageorges de Serbie (1923).

15 mars 1976.

Ph. Marechal.

[A.L.]

Sources: Archives du Musée royal de l'Afrique Centrale, fonds Ph. Molitor, J. Henry de la Lindi, E. Henry, Th. Wahis, F. Fuchs et Ch. Tombeur de Tabora. — Ministère des Affaires Etrangères, Archives africaines, F.P. 2421 n° 27. — Musée royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, extrait matriculaire n° 11486. — Dossier Molitor de l'Acad. r. Sci. — *Journal militaire officiel*. — LEYDER, J., Nos grandes figures militaires coloniales. Le lieutenant-général Philippe Molitor, *La Revue Coloniale Belge*, n° 70 (1 septembre 1948): 564-565. — La mort du lieutenant général Molitor, *ibid.* (15 novembre 1952): 879; BANGI (pseudonyme de Jean LEYDER) 1957. Le Général Philippe Molitor, extrait de l'hebdomadaire *Le Sanglier* (janvier 1957). — Le lieutenant-général Philippe Molitor (1869-1952), *Les 4 A. Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'Athénée royal d'Arlon* (avril 1953). — FLAMENT, F. et al. 1952. La Force Publique de sa naissance à 1914, *Mém. Inst. r. colon. belge*, Section sci. mor. pol., sér. in -8°, 27 (1). — ERMENS, P., 1950. Organisation militaire de la colonie, *In: Encyclopédie du Congo belge*, Bielefeld, Brux., vol. 3, pp. 815-826. — Les campagnes coloniales belges (1914-1918), 1927-1932, 3 vol. — BOELL, L., 1951. Die Operationen in Ostafrika. Weltkrieg 1914-1918, Hamburg. — Military Operations in East-Africa. Vol. 1, (August 1914-September 1916), London, 1941. — DAVE, P. 1918. Avec les vainqueurs de Tabora. Notes d'un colonial belge en Afrique orientale allemande, Paris. — *Le Vétérain Belge*, Organe de l'Amicale des Officiers de la Campagne 1914-1918, n° 21 (15 novembre 1933). — MARECHAL, Ph., 1976. Philippe Molitor en de verdediging van Belgisch-Congo (1912-1920), *Africa-Tervuren*, 22 (2-4): 68-93.

MONTTO (Antti), Mécanicien de steamer (Säk-kijarvi-Finlande, 13.11.-1876 - Léopoldville, 26.4.1906). Fils de Matti et de Kaukeela, Helena; Époux de Fredriksson, Alfreda.

Après avoir obtenu un diplôme de mécanicien, Antti Montto a travaillé dans divers ateliers, puis

comme mécanicien dans la marine marchande finlandaise.

Il partit le 4 mai 1905 pour le Congo à bord du/s *Léopoldville*, qui arriva à Boma le 25 mai.

Désigné pour la Marine du Haut-Congo, il arriva à Léopoldville le 30 mai 1905. Sa carrière fut bien courte, car il se noya accidentellement à Léopoldville le 26 avril 1906.

1^{er} septembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Rég. Matr. 5160/874.

MWENDA KITANIKA WA MABUMBA (*Albert*), Troisième chef mwami de la lignée yeke (R.I. - 7.4. 1940).

A son zénith, le Bugalaganse ou espace géo-politique Yeke, s'étendait *grosso modo* entre le Lualaba et le Luapula prolongé par la Luvua. Sa capitale était Bunkeya, à quelque 80 km au nord de Likasi.

Son fondateur, Ngelengwa, était venu de l'Unyamwezi, au centre de l'actuelle Tanzanie. Parce que ses compagnons se disaient chasseurs, on les appela Bayeke, c.-à-d. des chasseurs.

Grâce à un savoir-faire politique hors du commun et un armement qui surclassait celui des habitants de ce qu'on dénommait Katanga, du nom d'un chef bénéficiaire d'actives fonderies de cuivre, Ngelengwa s'imposa aux autochtones. Pris à partie par des Lunda d'outre-Luapula, il les vainquit définitivement vers 1860. Après quoi, il entra dans d'interminables conflits avec les Luba du moyen Lualaba. A ce faire, il gagna successivement les titres de Mwenda (conducteur des multitudes) et de Mwami, dénomination royale en usage en Unyamwezi. Il allait les transmettre à ses successeurs, laissant par ailleurs à l'histoire son surnom de Mushidi ou Msiri, le législateur.

Une révolte des Sanga voisins ébranlait son trône lorsque survint l'expédition Stairs agissant au nom de l'Etat Indépendant du Congo désireux de planter son drapeau sur la région minière.

Il y eut à ce propos une confrontation qui entraîna un échange de coups de feu. Msiri et son fils aîné Masuka, d'une part, le lieutenant belge Bodson de l'autre, trouvèrent alors la mort le 20 décembre 1891.

Msiri disparu, son second fils, Kalasa, succéda, non plus à la tête du Bugalaganse, mais à celle d'une grande chefferie centrée sur la vallée de la Dikulwe, un affluent de la Lufira, avec quelques enclaves sur le Luapula.

Kitanika, son plus jeune frère, né vers 1878, vécut dans son ombre et en contact très étroit avec les représentants de l'E.I.C. en poste à Lofoi. Comme tel, il participa à toutes les campagnes au cours desquelles Kalasa s'illustra au point de mériter le surnom de Mukanda Bantu, celui qui foule aux pieds les corps qu'il terrasse, et de gagner la reconnaissance des autorités européennes.

Kitanika eut aussi d'étroites relations avec la mission protestante dénommée « Garenganse Evangelical Mission », installée à Bunkeya depuis 1886. Il en reçut un rudiment d'instruction qui le mit à même de participer activement à la rédaction d'une lettre que Mukanda Bantu remit en 1909 au Prince Albert, en voyage d'études au Congo. Cette lettre connue sous le nom de « Mémoires de Msiri ou de Mukanda Bantu », fut rédigée à Litupishia, non loin de Lofoi, où la capitale yeke s'était transportée. Elle résume l'histoire yeke, l'œuvre législative de Muré, la collaboration apportée par Mukanda Bantu et ses gens aux entreprises, guerrières notamment, des officiers belges de Lofoi.

La maladie du sommeil contraignit les Yeke à revenir à Bunkeya. Mukandu Bantu vint à y mourir le 10 juillet 1910.

Appelé à lui succéder, Mwami Mwenda Kitanika eut pour première tâche de retransporter sa capitale à Bunkeya. Autour de sa résidence, dans un quadrillage routier, il fit ériger un beau et grand village, divisé en quartiers commis à la vigilance d'une épouse anoblée ou d'un grand notable.

Lorsqu'il eut reçu en 1915 la médaille de grand chef, Mwenda Kitanika se vit offrir un voyage qui le conduisit dans les jardins botaniques d'Eala et de Kisantu. Il en revint avec une étonnante ouverture d'esprit sur le monde extérieur à ses horizons coutumiers, qui marquait sa personnalité et rendait sa fréquentation à la fois agréable et instructive. Riche personnalité par ailleurs, faite de beaucoup de distinction naturelle, d'un sens aigu de la dignité de sa personne et de sa fonction, d'une grande intégrité et d'une véritable bonté.

Il eut à souffrir les premières émigrations de ses sujets appelés à travailler dans les mines et, avec une population réduite et désorientée à maints points de vue, à exécuter des tâches quasi herculéennes pour l'époque et les moyens d'action alors disponibles. Elles consistèrent à réaliser une partie de l'axe routier Luambo, Bunkeya, Mitwaba, Manono, qui désenclava la région et lui permit un certain développement économique et social. Il réalisa aussi une adduction d'eau au départ d'un barrage des eaux souterraines de la Bunkeya, conçu par un missionnaire bénédictin. Il dut également faire face aux conséquences d'une invasion massive de criquets voya-

geurs qui, en 1933-1934, occasionna une véritable famine. A cette occasion, Mwenda Kitaniika intensifia la culture du manioc et introduisit celle de l'arachide. Il avait goût pour ce genre d'activités et le manifesta en se créant un élevage de bétail grand et petit et en organisant un très plaisant et productif jardin d'agrément.

Mais les préoccupations de l'espèce ne le détournèrent aucunement des exigences plus politiques de ses fonctions. Il y faisait face avec beaucoup de doigté, de bienveillance et de probité au cours des réunions de son conseil des notables et à son tribunal de chefferie.

Fier de son peuple et de l'acquis politique de sa lignée, il contribua de manière aussi décisive qu'objective à en faire connaître l'histoire, les usages et le droit coutumier.

Un autre aspect de la personnalité du Mwami était sa religiosité. Tout en pratiquant le culte de ses ancêtres, il était très attiré par les croyances et perspectives de vie du christianisme enseigné par les protestants et les catholiques. Il a même traduit du kisanga en kiyeke une histoire de Jésus en images. Mais il se refusait d'aller plus avant pour ne point rompre la chaîne ancestrale des vivants et des morts.

Il fut ainsi syncrétiste jusqu'à la veille de sa mort, acceptant alors le baptême et choisissant le prénom d'Albert en souvenir du Roi Albert.

Mwami Mwenda Kitaniika est mort le 7 avril 1940.

Ses sujets l'avaient à bon droit surnommé wa Mabumba, l'administrateur, le conducteur des foules. Il les conduisit efficacement sa vie durant et, en mourant, il ouvrit véritablement son groupe ethnique au Christ. Car, à partir de ce moment, voulant suivre leur chef, les grands notables — jusque là réticents dans la crainte de ne pouvoir rejoindre leurs prédécesseurs dans le pays des morts — se mirent également à souhaiter le baptême.

Les funérailles de celui qui, dans toute l'acception du terme, avait été un homme de bien, furent particulièrement solennelles. Les cérémonies religieuses, catholique et protestante, le rituel proprement yeke, les éloges décernés par l'administrateur territorial de Jadotville, tout se conjugua pour en faire un événement mémorable. Emouvant aussi lorsque dans la plaine s'éleva le chant nostalgique qu'avait un jour entonné le chef, aux prises avec l'émigration de ses sujets. La foule en reprit le refrain pour exprimer la véritable affection réciproque qui s'était nouée entre le disparu et son peuple.

Bibliographie : Co. rédacteur de la lettre de Mwenda II (Mukanda Bantu à S.M. le Roi Albert, à l'époque Prince héritier de Belgique), Cf. *Bulletin des Juridictions indigènes et du droit coutumier congolais* (Lubumbashi) 1938, 10; 1948, 7 et 8. — Pages d'histoire Yeke. Textes rassemblés, traduits et commentés par MWENDA MUNONGO Antoine - Collections de mémoires du Cepsi, vol. 25. — Souvenirs historiques des Bayeke, de concert avec Mpande Mulindwa. In: *Lovania* (Lubumbashi), 1951, 21; 1952, 24; 1955, 35; 1955, 36. — Dans *Lovania* collection de *Mémoires du Cepsi*, 25 texte hiyeko avec traduction de Mwenda Antoine Munongo, pp. 81 à 129.

1^{er} mai 1981.

F. Grévisse (†).

[M.L.]

N

NEELEMANS (*Anaise Ludwine Marie*), Kloosterzuster-missionaris, *Zuster Alphonsius* (Eeklo, 28.12.1864 - Antwerpen, 7.6.1913). Dochter van Dominicus-Seraphinus en van Sproelants, Melanie-Joanna (Aanvullende nota bij deel 5, kol. 633-634).

Zuster Alphonsius trad in het klooster van de Zusters van O.-L.-Vrouw te Namen. Bestemd voor het onderwijs, was ze verbonden aan de lagere meisjesschool te Pecq, toen ze zich aanmeldde voor de missie in Belgisch-Kongo, in het Kwango-distrikt bij de Paters Jezuïeten. Ze behoorde tot de eerste karavaan Zusters, die uit Antwerpen vertrok op 6 juni 1894, om te Kimwenza de schoolkolonie voor meis-

jes te beginnen. In 1896, bij de stichting van een tweede gemeenschap te Ndembo, werd zij overste te Kimwenza, totdat beide kolonies in 1900 verhuisden naar Kisantu. Einde 1905 moest ze om gezondheidsredenen terugkeren naar België, waar ze op 9 december aankwam. Ze overleed te Antwerpen op 7 juni 1913.

8 november 1976.

M. Storme (†).

[Comm.]

Lit. : Burgerstand Eeklo. — Archief Zusters van O.L.V. Namen. — JANSSENS-CATEAUX, Les Belges au Congo, 3, pp. 1471-1472. — La Mission des Jésuites au Kwango. Notice historique, 1918, pp. 26-30, 104. — ALEXIS, F., Soldats et missionnaires au Congo de 1891 à 1894, pp. 220-223.

P

PANIER (*Emile Joseph Charles Ghislain*), Docteur en médecine (Montignies-sur-Sambre, 28.4.1902 - Bruxelles, 29.8.1971). Fils de Emile et de Ernaelsteen Marie-Christine ; époux de Questiaux, Francine.

Promu docteur en médecine, chirurgie et accouchements à l'Université Catholique de Louvain en juillet 1926, dès la fin de ses études et après son service militaire, Emile Panier se spécialise en gynécologie et en obstétrique à Louvain d'abord, puis à Paris, aux hôpitaux Tarnier et Broca. Après avoir suivi les cours à l'Ecole de Médecine tropicale du Parc Duden, il s'embarque pour le Congo le 7 mars 1930 en tant que médecin de 2^e classe. Le stage de laboratoire accompli à Léopoldville, il est désigné pour les Territoires du Ruanda-Urundi où il devait demeurer, pendant sa longue carrière, jusqu'en avril 1954.

Le premier terme se passe à Kitega, le deuxième commence à Ruyigi, où il assure le service d'un dispensaire territorial dont il rappelait avec humour, la monotonie, en cet endroit où régnait un profond silence, qu'interrompait seulement le bruit du vent dans les palmiers. Il est alors mis à la disposition du chef de la mission itinérante instaurée pour lutter contre le pian. Pendant une année, il va aller, avec sa courageuse épouse, de colline en colline, vivant sous la tente, examiner près de trois mille individus chaque jour. Il fallait, pour cela, organiser toute une équipe d'infirmiers, d'aides infirmiers pour déshabiller des sujets souvent rebelles à montrer leur nudité afin de repérer les signes du mal. Cette campagne menée au temps du sous-gallate de bismuth fut une réussite complète et le pian disparut du pays pendant une longue période, des territoires sous mandat, grâce à toute une série de médecins courageux.

Emile Panier est alors désigné pour reprendre l'hôpital et le secteur médical d'Astrida, mais il devait, en outre, collaborer avec son collègue G. Neujean, directeur du laboratoire médical afin de créer l'enseignement de la médecine à l'école des infirmiers du groupe scolaire ; tâche que ces deux médecins menèrent si bien que cette école devait fournir au pays un personnel d'élite, qui, sous la direction éclairée du Frère Secondien allait donner les bases aux futures Universités du pays.

Emile Panier avait appris à fond les langues du pays et jouissait d'une renommée considérable aussi

bien chez les Européens que chez les habitants du Ruanda-Urundi. Il était régulièrement consulté par ses confrères et nombreux sont ceux qui ont gardé le souvenir de cet homme de bien, toujours secondé par Madame Panier dont la réputation de générosité était loin d'être surfaite.

Pendant de longues années encore, après son retour en Europe, Emile Panier sera attaché au dispensaire de la rue de Bréderode. Il meurt le 29 août 1971.

Distinctions honorifiques: Officier de l'Ordre royal du Lion ; Chevalier de l'Ordre de Léopold ; Etoile de service en argent à 4 raies ; Médaille de l'Effort de guerre 40-45.

Publications : Outre les cours de Médecine et de Chirurgie édités par les Frères de la Charité, E. Panier avait publié avec J. Jadin : Un virus rickettsien du type boutonneux pourpré isolé au Ruanda-Urundi, *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 33 : 119-122 (1953) Plusieurs articles, concernant notamment la méningite vermineuse, la méningite tuberculeuse et l'ascite ont paru dans la revue *Servir* en 1941 et 1942.

25 janvier 1981:

[R.D.]

J.B. Jadin.

PARADIS (*Jean Joseph Ghislain*), Commissaire Provincial (Marcinelle, 2.7.1905 - Ixelles, 4.6.1955).

Docteur en droit de l'Université Catholique de Louvain, Jean Paradis partit très jeune au Congo belge, le 11 avril 1929, comme administrateur territorial de 2^e classe. Il quitta le Service territorial quand il fut nommé substitut du Procureur du Roi le 8 janvier 1934 mais pas pour longtemps.

Il marqua après quelques années sa préférence pour l'Administration territoriale et nous le retrouvons commissaire de District de 2^e classe en 1939, commissaire de District de 1^{re} classe en 1946 et enfin commissaire provincial en 1951.

C'est en cette qualité qu'il exerça les fonctions de Résident du Ruanda et celles de Gouverneur de la Province du Kivu à l'occasion d'un court intérim.

Il fut contraint par des raisons impérieuses de santé, en novembre 1953, d'abandonner ses fonctions et de remettre l'administration de la Province du Kivu à son adjoint, le commissaire provincial Julien Babilon.

Au total, il avait été magistrat durant 5 ans et fonctionnaire plus de 16 ans.

Rentré en Belgique fin 1953, il mourut le 4 juin 1955 alors qu'il venait de quitter le Home de Genval où il avait fait une cure de repos.

Le *Courrier d'Afrique* consacra à ce haut fonctionnaire à l'occasion de sa disparition très discrète, un article élogieux :

« Jean Paradis était un homme curieux, d'une grande culture et d'une vive intelligence ; il était aussi féru d'indépendance, tout en observant les nécessaires disciplines administratives. »

C'est le décrire tel qu'il était vraiment et l'article du *Courrier d'Afrique* lui rend justice aussi en rappelant la période la plus difficile de sa carrière quand

il dut combattre la famine au Ruanda (1943-1944). Il s'était intéressé avec passion aux problèmes du Territoire sous mandat de la S.D.N. confié à la Belgique et avait fait tout ce qui était humainement possible pour organiser les secours aux populations.

Distinctions honorifiques belges : Officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre de la Couronne ; Officier de l'Ordre royal du Lion ; Chevalier de la Légion d'Honneur.

14 mai 1980.

M. Willaert.

[P.S.]

R

RICHELOT (*Charles-Joseph*), Ingénieur, Directeur général à l'Otraco (Nivelles, 6.3.1897 - Bruxelles, 23.5.1977). Epoux de Heuson, Jeanne.

Après avoir obtenu son diplôme d'humanités, Charles Richelot suivit à l'Université Libre de Bruxelles le cycle des cours conduisant au diplôme d'ingénieur civil des constructions ; il faisait partie de cette génération d'universitaires qui durent accomplir leurs études dans la difficile période de la fin et de l'après-guerre 1914-1918. Ayant obtenu son diplôme en 1922, il fit son service militaire et fut engagé le 1^{er} novembre 1923 à la Compagnie du Chemin de fer du Congo.

Il commençait sa carrière à une époque où les transports de la colonie belge connaissaient de sérieuses difficultés. En effet, pendant la guerre, le matériel s'était fortement usé par suite de l'impossibilité d'approvisionner le Congo en pièces de rechange et en matériel d'entretien. Dans l'immédiat après-guerre, on avait paré au plus pressé. Mais lorsque le trafic se développa, les installations du port de Matadi s'avérèrent insuffisantes et il en résulta un sérieux embouteillage en 1924. De plus, le tracé de la voie du chemin de fer reliant Matadi à Léopoldville était difficile et au petit écartement de 765 mm.

Pour résoudre les difficultés de transport de façon définitive, le ministre Carton avait constitué en 1924, une Commission d'Etudes des Transports qui avait examiné les solutions à adopter dans tous les domaines, de façon à favoriser l'expansion économique du Congo belge. En ce qui concerne le chemin de fer du Bas-Congo, la Commission avait préconisé l'extension des installations du port de Matadi et l'amélioration du tracé entre Matadi et Léopoldville en adoptant également pour la voie l'écartement

standard des colonies anglaises de 3'6", soit 1,067 m, au lieu de 765 mm.

Le jeune Richelot se trouvait ainsi devant une tâche considérable et exaltante. La Compagnie du Chemin de fer du Congo avait à transformer et agrandir les installations du port de Matadi et à modifier totalement le tracé de la voie du chemin de fer, en adoptant l'écartement de 3'6". Tant le port que la ligne devaient être équipés en magasins, entrepôts, ateliers, signalisation et faisceaux de voie.

Les travaux étaient importants, car le port ne comportait, en 1924, que deux appontements métalliques en forme de T s'avancant dans le fleuve à un endroit où la vitesse du courant était élevée et non exempte de tourbillons ; de plus la variation du niveau entre les basses eaux et les hautes eaux atteignait environ 7,50 m et il fallait prévoir un tirant d'eau de l'ordre de 10 m pour les navires chargés, donc les murs de quai devaient mesurer plus de 18 m de hauteur ; ils furent construits en blocs de béton immergés superposés, constituant le mur de quai le plus haut au monde, construit selon cette conception. Le mur venait à front des appontements, l'espace vide laissé entre la rive et la face arrière étant remblayé en coupant dans les falaises de Matadi, afin de créer ainsi artificiellement une aire suffisante pour les magasins, entrepôts, faisceaux de voie, cours à marchandise et bureaux pour l'administration du chemin de fer, du port et des services de la douane.

L'extension du port ne comportait qu'une partie de la tâche dont Richelot avait à mener l'étude ; la plus grosse partie de son activité était consacrée au chemin de fer, ce qui n'était pas une mince besogne.

Sur le terrain, Hector Baillieux, qui venait d'achever le tracé du B.C.K., faisait le relevé topographique et le piquetage de la nouvelle voie. Elle s'écartait

sensiblement de l'ancienne, car le nouveau tracé ne pouvait épouser d'aussi près le terrain tourmenté de la région des Monts de Cristal. Il fallait tâcher de réduire la longueur des tunnels et les volumes des remblais et des talus en ne dépassant pas une pente de 17 pour mille compensée, contre 45 auparavant. La mission fut parfaitement remplie, car le nouveau tracé fut raccourci de 34 km et au lieu d'atteindre un point culminant de 751 m (à Thysville), il ne dépassait pas la cote de 669 m (à Kolo) ; les rayons de courbure étaient de 250 m au lieu de 50 m auparavant.

Le tracé de la nouvelle voie put être mis en service le 18 juin 1932. Il s'agissait d'un travail considérable et deux heures après le passage du dernier train au petit écartement, le premier convoi pouvait passer aux points de raccordement à l'ancien tracé. En tous ces points, une équipe d'Africains dirigée par un contremaître remplaçait un aiguillage prévu sur place.

Des bureaux de Bruxelles, Richelot coordonnait les commandes et étudiait le meilleur matériel et les solutions les plus adéquates.

Cependant, rien de tel en pareille position que de se rendre sur place pour voir *de visu* la réalité des problèmes. Aussi, du 16 janvier au 30 juillet 1928, Richelot se rendit en Afrique pour prendre langue avec ses collègues qui œuvraient sur le terrain.

Mais lorsque la voie fut terminée, il restait encore de nombreux problèmes à mettre au point. Des gares d'une conception architecturale élégante bordaient la voie. Le vieux bâton pilote à main en vigueur depuis la création du chemin de fer fut remplacé en 1940 par le bâton pilote électrique Webb-Thomson. L'atelier de Thysville fut agrandi et modernisé ainsi que le dépôt de Cattier.

Au début, les nouvelles locomotives à vapeur étaient du type Mikado, avec une charge de 16 tonnes par essieu ; pour les trains à marchandises les plus lourds, on passa commande de locomotives Decapod à 5 essieux moteurs et à deux essieux porteurs ; elles pouvaient tirer des trains de 600 t brutes.

Les croisements des convois sur la ligne à voie unique se faisaient aux gares équipées d'une voie d'évitement avec entrée et sortie raccordées à la voie principale.

Pour activer le trafic, Richelot fit allonger la voie d'évitement à 600 m de façon à y garer des trains à double traction de 1200 t brutes. De cette façon, la capacité de la voie était doublée sans travaux considérables.

Richelot eut aussi à examiner, et cela à plusieurs reprises, les projets d'électrification du chemin de fer qui étaient régulièrement proposés. Le premier fut celui de Kalbermaten, un Suisse, en 1925.

Tous ces projets étaient présentés par des ingénieurs enthousiastes et protagonistes de l'électrification. Cependant, ils péchaient généralement par quelques défauts que Richelot décelait avec rapidité. Ainsi, le projet de Kalbermaten s'appuyait sur les résultats d'exploitation obtenus avec l'ancienne voie de chemin de fer et les anciennes locomotives. Lorsque la nouvelle voie fut mise en service avec les locomotives à vapeur plus modernes et plus puissantes, le tonnage de trafic annuel à partir duquel la traction électrique aurait pu se justifier, était beaucoup plus considérable que celui qu'on pouvait envisager dans les dix années à venir.

Lorsque l'Otraco fut créé en 1936, Charles Richelot conserva ses fonctions à l'administration centrale où il était chargé des études du matériel de chemin de fer et des ouvrages du génie civil. Lors de l'absorption de l'Unatra par l'Otraco, il s'occupait également des problèmes de génie civil propre à cet organisme.

Vint la période troublée de la guerre : après l'évacuation de l'Administration centrale de l'Otraco à Bordeaux et son retour à la fin juillet 1940 à Bruxelles, Richelot réintégra son bureau et tâcha d'assurer la bonne fin des commandes en cours, par l'entreposage de celles qui étaient achevées et en négociant, aux moindres frais, l'annulation de celles peu avancées et dont l'exécution pouvait être remise à plus tard.

Comme tous les ingénieurs des bureaux des administrations centrales des organismes coloniaux, il se livra à l'étude de nouveaux matériels et des améliorations qu'on y pouvait apporter. Avec les collègues des autres réseaux, il examinait aussi la standardisation du matériel.

Lorsqu'en 1944, la guerre fut achevée, Richelot, qui avait été nommé sous-directeur le 1^{er} janvier 1945, ne tarda pas à se rendre en Afrique, afin d'enquêter *de visu* sur les besoins et les mesures à prendre. C'est ainsi qu'il séjourna au Congo du 18 mai 1945 au 13 janvier 1946.

Il était nommé directeur de l'Otraco le 1^{er} janvier 1947. Le volume des transports au Congo à cette époque se mit à croître d'une façon prodigieuse. En 10 ans, de 1946 à 1956, le trafic avait triplé et non seulement à l'exportation, mais surtout à l'importation. Le plan décennal du Ministre Wigny avait été très bénéfique pour tous et l'économie de la Colonie ne se trouvait plus freinée par la pénurie des moyens de transport. Les organismes de transports eurent à fournir un immense effort à cette occasion, car il leur était demandé de prévoir une réserve de matériel de 20%, de façon à être à même de faire face à des pointes de trafic.

A cette époque, quelques commandes de plusieurs centaines de wagons de 40 t se succédèrent. Afin de réduire le coût de l'exploitation, la traction à vapeur fut progressivement éliminée par l'acquisition de nouvelles locomotives diesel-électriques. Leur mise en ligne donna lieu à une usure prématurée de la voie. Les causes en furent recherchées et, bien que la charge par essieux fût maintenue à 16 tonnes, le rail de 32 kg/m fut remplacé par un rail de 40 kg/m, d'abord dans les courbes, puis en pleine voie. A cette occasion, Richelot fit souder les rails par aluminothermie, de façon à obtenir des coupons de rail de 200 m de long.

Une autre étude conduite par Richelot, fut l'extension des gares de triage, notamment à Limete, et le déplacement de l'atelier de réparation des locomotives diesel de Thysville à Léopoldville.

Des extensions des installations portuaires devenaient indispensables. Les deux ports les plus importants firent l'objet de directives du professeur Bolleghier, et Richelot en assura l'étude détaillée et l'exécution. Il eut aussi à passer des commandes d'un nombre si important de grues, que l'Otraco était, chez les fournisseurs belges, un client plus important que le port d'Anvers.

„Citons, parmi le matériel spécial dont il fit l'étude et passa la commande, trois automotrices diesel qui devaient assurer en six heures la liaison entre Matadi et Léopoldville.

Mais l'heure de l'indépendance approchait et ce matériel ainsi que plusieurs grues furent livrés plusieurs années après 1960.

Richelot, qui avait été nommé directeur général le 1^{er} janvier 1953, reçut le grade de directeur général honoraire le 30 novembre 1960, lorsque l'administration centrale fut dissoute à Bruxelles, cinq mois après l'indépendance du Congo.

Il avait encore effectué un voyage à la Colonie, de deux mois, au printemps 1950, un autre d'un mois en 1953 et un court séjour de 15 jours 1959, au cours duquel sa femme l'accompagna afin de rendre visite à leurs enfants qui œuvraient au Katanga.

Richelot accepta l'indépendance du Congo comme un évènement normal dans le cours de l'histoire et aimait encore recevoir des nouvelles du réseau ferré qui avait été l'œuvre de sa vie.

Il s'occupait surtout de sa famille et il se consolait difficilement de la mort de son épouse. Il s'éteignit doucement à Bruxelles, ayant atteint l'âge de quatre-vingts ans.

Distinctions honorifiques : Commandeur de l'Ordre de Léopold ; Chevalier de l'Ordre de la Couronne.

25 novembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources : Dossier personnel de l'Otraco. — Plaquette du XXV^e anniversaire de l'Otraco, Bruxelles 1960. — Souvenirs personnels.

ROELS (*Victor Lodewijk*), Broeder van O.L.Vrouw van Oostakker, *Br. J. Lacops-Maria* (Oudenburg, 6.1.1890 - Oostakker, 26.12.1948). Zoon van Leonardus en van Dryepondt, Rosalie.

Na zijn lagere studies in zijn geboortedorp trok Victor Roels naar het juvenaat der Broeders van O.L.V. van Lourdes te Oostakker. Op 26 december 1907 sprak hij zijn kloostergeloften uit en studeerde verder landbouwkunde. In de twintigerjaren speelde hij een voorname rol bij de stichting van de regionale landbouwscholen te Bornam. In 1933 vertrok hij naar Belgisch-Kongo om Prof. De Wilde bij te staan bij de organisatie van de middelbare school voor landbouwhelpers te Kisantu, een stichting van de Cadulac (Centre agronomique de l'Université de Louvain au Congo). Van 1937 tot 1948 was hij verbonden aan de Ubangimissie der Paters Kapucijnen, eerst te Molegbe, daarna te Bwamanda en tenslotte opnieuw te Molegbe. Hij stichtte landbouwberoepsscholen te Molegbe en te Bwamanda en de landbouwfederatie van de moniteursschool te Molegbe. Hij stelde een programma op van concentrisch landbouwenderricht in de lagere en postprimaire scholen, handboeken voor landbouwenderricht in de lagere scholen, en in artikelen verspreidde hij zijn ideeën omtrent het belang van de landbouw voor de toekomst van Kongo. In 1948 keerde hij naar België terug om er nieuwe krachten op te doen, en reeds bereidde hij zich voor om opnieuw naar Kongo te vertrekken, toen de ziekte hem neervelde. Hij overleed te Oostakker op tweede Kerstdag 1948.

Eretekens : Gouden Medaille van Leopold II, e.a.

Publik : Lager landbouwenderricht in Belgisch Congo, *Congo* 1937 (1) : 55-67; 1939 (1) : 514-529. — Landbouwenderricht op de Normalschool voor inlandse onderwijzers in Belgisch Congo, *Congo*, 1939 (2) : 56-69.

12 november 1976.

[Comm.]

M. Storme (†).

Archief Broeders van O.L.V. Oostakker. — Burgerstand Oudenburg. — Rouwprentje. — STORME, M. 1975. Het Geslacht Storme II, p. 23. — CORMAN, *Annuaire* 1935, p. 168. — VAN WING-GOMÉ, *Annuaire* 1949, p. 660. — STREIT, *Bibl. Miss.* 20, p. 503. — *Courrier d'Afrique*, 7.3.1949.

RONSSE (*Adrien Honoré Charles André*), Ingénieur civil, Administrateur, Directeur général de l'Otraco (Bevere, 7.7.1912 - Bruxelles, 6.7.1975). Fils de Florent en de Dupont, Mélanie; époux de Pélissier, Anne.

Après ses humanités latines, Adrien Ronsse conquiert à l'Université Libre de Bruxelles son diplôme d'ingénieur civil des constructions. Il fit ensuite son service militaire comme officier de réserve et fut engagé du 27 août 1936 au 1^{er} mai 1937 à la société des Travaux Hydrauliques.

Un des premiers jeunes ingénieurs engagés par l'Otraco qui venait d'être constituée en 1936, il partit pour l'Afrique où il arriva le 25 mai 1937. Après un bref séjour à l'atelier du chemin de fer, à Thysville, il fut détaché au chantier naval de l'Otraco à N'Dolo où il travailla avec l'ingénieur A. Lederer, sous les ordres de Gaston Ruytinx. Au sortir de la crise, un gros effort était nécessaire pour réorganiser les ateliers et le chantier naval dont le développement avait été jusqu'alors freiné par un contrat qui le liait à Chanic et dont l'Otraco venait d'obtenir la modification. Un gros retard de carénage était à résorber et de nombreuses avaries aux barges devaient être réparées.

Pour augmenter la capacité des ateliers, la direction des Voies Fluviales de l'Otraco avait pris la décision de faire les carénages des unités attachées aux secteurs de l'Equateur et de la Province Orientale à son chantier de Boyera, situé 3 km en aval de Coquilhatville, l'actuel M'Bandaka.

C'est Ronsse qui fut désigné le 12 mai 1938 pour diriger ce chantier et il devint chef du secteur de l'Equateur de l'Otraco à partir du 16 janvier 1939.

Bloqué par la guerre en Afrique, il prit congé en Afrique du Sud à la fin de l'année 1941, ceci en accord avec les dirigeants de l'Otraco.

A son retour de congé le 12 février 1942, il fut affecté au chemin de fer Matadi-Léopoldville, avec résidence à Thysville. Pendant ces difficiles années de la guerre, sous les ordres du directeur L. Chaudoir, il occupa successivement les postes de chef de service de la traction et du matériel, puis de chef de service des voies et travaux.

Le 12 février 1945, il est désigné pour la direction du chemin de fer du Mayumbe où il resta affecté jusqu'au 27 mars 1946.

Ayant passé près de neuf années en Afrique, il prit congé en Europe et était déjà de retour au Congo le 30 juillet 1946.

Le 1^{er} janvier 1946, Adrien Ronsse avait été nommé sous-directeur de l'Otraco et, à ce titre, il exerça, à partir du 1^{er} janvier 1947, les fonctions de directeur adjoint du chemin de fer Matadi-Léopoldville. Ce réseau comportait également le port de Matadi qui avait été également englobé dans l'Otraco à partir de 1937. Il exerça ces fonctions jusqu'au 29 août 1948, date de son retour en congé en Belgique.

Au cours de ce terme, Ronsse eut bien du souci ; par suite des difficultés d'approvisionnement d'acier en Europe, la flotte fluviale de l'Otraco ne croissait pas au même rythme que le trafic, et le port de Matadi frisait l'embouteillage.

A l'issue de son congé, les dirigeants de l'Otraco l'envoyèrent aux Etats-Unis, afin qu'il s'informât sur les méthodes d'exploitation des transports dans ce pays, notamment le poussage sur les grands fleuves et l'exploitation portuaire. Ce voyage dura du 7 février au 2 avril 1949.

De retour au Congo pour un quatrième terme le 15 avril 1949, il reprit les fonctions de directeur adjoint du chemin de fer Matadi-Léopoldville et fut promu au titre de directeur de l'Otraco à la date du 1^{er} janvier 1950.

Le 15 décembre 1950, Ronsse est placé à la direction des Voies Fluviales de l'Otraco, poste qu'il conserva jusqu'au 7 juillet 1951, date de son retour en congé en Belgique.

Il entama son cinquième terme le 11 octobre 1951 et commença par assurer l'intérim de la direction générale de l'Otraco du 23 octobre au 24 décembre 1951, puis il retourna à la direction du chemin de fer et du port de Matadi jusqu'à son retour en congé le 5 juillet 1953.

C'était une époque d'intense activité au sein de la direction de l'Otraco, car le ministre Wigny venait de lancer le premier plan décennal de développement du Congo. Le succès de celui-ci dépendait de l'accroissement de la capacité de transport des réseaux congolais et de l'abaissement du prix de revient de la tonne × kilomètre transportée.

Au même moment, le volume de marchandises offertes au transport augmentait au-delà des prévisions les plus optimistes ; en effet, le tonnage manutentionné aux ports de Boma et de Matadi quadruplait en douze ans. De plus, l'évolution technique exigeait d'abandonner la machine à vapeur pour la propulsion des bateaux et la traction ferroviaire, et de la remplacer par le moteur diesel. Cela eut comme conséquences d'adopter, pour la propulsion des bateaux, l'hélice en tuyère Kort au lieu de la roue et, au chemin de fer, on constatait une usure prématurée de la voie, qui exigea d'équiper toutes les locomotives de graisseurs de rails et de remplacer progressivement les rails de 32 kg/m par des rails de 40 kg/m, d'abord dans les courbes, puis dans les lignes droites.

De plus, sur les grands axes de navigation, on adoptait, pour les grands convois, le poussage au lieu du remorquage ; une commande centralisée des signaux et des aiguilles était mise en service sur quatre-vingt-dix kilomètres de voies à partir de Léopoldville.

L'accroissement du volume du trafic entraînait également une extension des installations portuaires à Boma, à Matadi, à Léopoldville, à Lisala, à Bumba et à Stanleyville ; en même temps, les manutentions se mécanisaient de plus en plus, notamment lorsqu'on généralisa l'usage des palets.

Par suite de l'extension des quais à Matadi, le chantier de Kala-Kala avait disparu et il fallut en créer un nouveau en aval de la Kalamu, à Boma, pour l'entretien des barges-magasins et des bateaux que l'Otraco exploitait pour le service local sur l'estuaire maritime, d'autant plus qu'en 1957 l'Etat confiait à cet organisme le service à passagers de la ligne Banana-Boma-Matadi. A Léopoldville, le nombre d'unités nouvelles à monter, et donc à entretenir dans la suite, allait en croissant, si bien que la superficie du chantier de Ndolo fut portée de 2,6 ha à 10 ha ; ce chantier fut doté d'un slipway à transbordeur et d'ateliers nouveaux équipés de machines modernes.

La reprise du réseau du Kivu par l'Otraco posa également pas mal de problèmes à résoudre puisqu'il comportait une exploitation ferroviaire, une exploitation routière, une exploitation portuaire et une exploitation lacustre, dans un coin assez isolé du Congo. Adrien Ronsse, de par ses fonctions, fut mêlé à tous ces problèmes, mais il se consacra plus spécialement à ceux qui concernaient le chemin de fer et les deux ports maritimes.

Le 6 novembre 1953, alors que tous les travaux cités ci-avant étaient en cours, il revint en Afrique et assura à nouveau la direction du chemin de fer Matadi-Léopoldville jusqu'au 10 janvier 1956.

Le 5 juin 1956, il entamait son septième terme et il était promu directeur général adjoint de l'Otraco le 1^{er} janvier 1957. Désormais, il résidera à Léopoldville et assistera le directeur général dans sa tâche. Le 1^{er} janvier 1958, il fut promu directeur général de l'Otraco et il resta en Afrique jusqu'au 5 juillet 1958, date à laquelle il rentra en congé en Belgique.

Il effectua un huitième terme en Afrique du 11 novembre 1958 au 19 décembre 1959 ; à l'approche de l'indépendance du Congo, la situation devint difficile par suite du sentiment d'insécurité des cadres subalternes européens pour leur avenir et du désir de certains Africains de brûler les étapes et d'occuper déjà des fonctions plus importantes. Malgré un fléchissement du trafic, le volume des transports restait toujours élevé.

Adrien Ronsse fut nommé administrateur-directeur général ; depuis longtemps il cherchait à se débarrasser de la tutelle de l'Administration centrale et voulait que la haute direction de l'Otraco fût transférée en Afrique. Ses différends avec les cadres de l'Administration centrale, et en particulier avec

le président E. Voordecker, à ce sujet, sont bien connus.

Le conseil d'Administration envoya Ronsse en Afrique en vue de résoudre sur place les problèmes inévitables lors de l'indépendance du Congo. Il partit pour Léopoldville le 1^{er} avril 1960 ; Voordecker se rendit également sur place.

Des différends surgirent entre les deux hommes qui n'étaient pas faits pour s'entendre et Ronsse quitta le Congo le 30 juin 1960, la veille du jour des fêtes de l'indépendance du pays qu'il avait servi durant vingt-trois ans.

De retour en Belgique, il fut engagé par l'entrepreneur De Meyer, de Zelzate, qui s'était spécialisé dans d'importants travaux maritimes et hydrauliques. Il devint directeur du bureau d'études de cette firme de 1960 à 1970.

Pendant cette période, il étudia le projet d'un port pour navires de 25 000 t.d.w. pour Texaco Petroleum, à Gand, du dock Siffer de la ville de Gand, d'un tunnel sous le canal maritime Gand-Terneuzen et du projet d'une ville en mer au large de la côte belge.

En 1970, sous l'impulsion d'Adrien Ronsse, la firme De Meyer créa un bureau d'études et de construction de ports à l'étranger ; il s'agit du bureau Haecon, dont le siège se trouve à Gand.

Il étudia la création et la construction d'une ligne de chemin de fer minière Sishen-Saldanka, en Afrique du Sud, et d'un port à Saldanka pour navires de 300 000 t.d.w. ; ce travail fut achevé en 1977.

En 1970 également, le Fonds Européen de Développement (F.E.D.) lui demanda de participer avec un groupe d'experts à une étude des chemins de fer miniers. Ceci le conduisit à visiter le chemin de fer du Labrador, au Canada, le Chesapeake and Ohio, aux Etats-Unis, le chemin de fer du Vale de Rio Doce au Brésil, le chemin de fer de l'Orénoque au Venezuela et le chemin de fer du Lamco au Libéria. Il put ainsi faire une synthèse d'un ensemble de chemin de fer d'écartements divers et de techniques différentes afin de suggérer des recommandations pour la construction du transgabonais. Il en profita pour étudier aussi les ports d'embarquement du minerai.

En 1972, il participa à l'étude de l'exploitation des Monts Nimba, en Guinée, et, en 1973, il fut consulté par la Banque Européenne afin de donner un avis quant au choix des locomotives de ligne du réseau de la régie Abidjan-Niger.

En 1974, il examina le problème du transport de minerai provenant d'Outre-Mer vers une usine belge.

En 1975, avec le professeur A. Lederer, il examinait divers problèmes relatifs à des installations por-

tuaires et à la création de chantiers pour la construction de chalutiers à Cuba.

Il se rendit sur place et, quelques jours après son retour, il mourut emporté par une crise cardiaque.

Ronsse était un chef exigeant, tant pour lui-même que pour son personnel, et il veillait, dans la gestion de l'Otraco, à une économie stricte, trop stricte aux yeux de certains; sur ce point il ne tolérait aucun écart et se montrait intransigeant. Il était sans doute assez ferme dans ses relations avec son personnel, mais ce dernier appréciait hautement son honnêteté.

3 août 1978.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources : Dossier Ronsse, Archives de l'Otraco — Curriculum vitae Adrien Ronsse. — Archives Haecon-Plaquette du XXV^{ème} anniversaire de l'Otraco, Bruxelles, 1960. — LEDERER, A. 1965, Histoire de la navigation au Congo, Mus. r. Afr. centr., Tervuren. — Souvenirs personnels.

ROUCK (DE) (*Jacques Edouard*), Ingénieur, (Ledeberg, 31.1.1882 - Genval, 24.1.1973).

Nous ignorons où Jacques De Rouck avait fait ses études mais il est probable qu'il avait obtenu son diplôme d'ingénieur à l'Université de Gand. En effet, il était ingénieur principal à l'Administration des Ponts et Chaussées lorsqu'en 1922, à la suite des demandes du gouverneur général du Congo, il fut mis en disponibilité pour une durée de trois ans, afin de renforcer le cadre des ingénieurs du Ministère des Colonies. A l'issue de la première guerre mondiale, de nombreux ingénieurs ayant séjourné plusieurs années au Congo étaient retournés en Belgique où ils trouvaient facilement à s'engager; il fallait combler les vides ainsi créés et c'est ce qui explique ce tournant décisif dans la carrière de Jacques De Rouck.

En Afrique, il fut désigné pour remplir les fonctions d'ingénieur provincial à Léopoldville. Il était arrivé au Congo à Léopoldville, le 28 août 1922 et, au cours de son terme de trois années, il avait attiré sur lui l'attention de certains organismes privés, par la compétence dont il avait fait preuve dans les travaux qu'il avait entrepris. Aussi, la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie (C.C.C.I.) demanda au gouverneur général à l'issue de son terme de trois ans de le mettre trois mois en disponibilité pour accomplir une mission de la S.A.B.; cette mise en disponibilité fut accordée et renouvelée pour un nouveau terme de trois mois. C'est ainsi que cet ingénieur presta ses services à la S.A.B. du 29 août 1925 au 24 janvier 1926.

Les services rendus par De Rouck avaient été si appréciés que, le 14 mars 1926, la C.C.C.I. deman-

da au Ministère des Travaux Publics une nouvelle mise en disponibilité d'une durée de deux ans. Cette fois l'Administration estima la chose plus délicate, car il s'agissait de mettre un fonctionnaire compétent à la disposition d'un organisme privé, au moment où on s'appropriait le promu du rang d'ingénieur principal à celui d'ingénieur en chef, en lui confiant un poste important à Namur. Devant le fait que les nouvelles prestations comporteraient de fréquents séjours au Congo et, compte tenu du fait que De Rouck était compétent et possédait une expérience consommée des problèmes qui se posaient dans ce pays, l'administration fit droit à la demande de la C.C.C.I. La mise en disponibilité fut accordée par arrêté royal du 15 mai 1926 et renouvelée par les arrêtés royaux des 5 juillet 1927 et 10 avril 1929.

La C.C.C.I. le chargea de nombreux travaux à étudier et dont il eut à surveiller l'exécution au Congo; à ce titre, il fut engagé le 17 mai 1926 comme ingénieur conseil et il dut s'occuper des différentes filiales de la «vénérable douairière».

La Compagnie Sucrière du Congo voulait entièrement moderniser ses installations de Tumba, dans le Bas-Congo. Il s'agissait d'y créer un nouveau poste et la mission de De Rouck comportait l'organisation des chantiers, le relevé des courbes de niveau du site, le tracé de l'axe des routes, l'établissement de la carte des environs, le captage d'une source distante de deux kilomètres et l'adduction de l'eau, l'étude de l'installation de la force motrice ainsi que de la distribution du courant, la construction de ponts sur le Kwilu-Madiata afin de relier les différentes zones cultivées et l'élaboration des plans pour les bureaux, l'atelier de réparation du matériel agricole, de l'hôpital et des logements. Pendant trois mois, il étudia en Europe les solutions les plus adéquates à apporter à ces problèmes et partit au Congo le 11 août 1926.

Cependant, les différentes filiales de la C.C.C.I. voulaient également profiter des avis de cet ingénieur réputé, pour résoudre leurs problèmes techniques; il devait répondre aux demandes de la S.A.B. à Coquilhatville, des Cimenteries du Congo à Lukala, de Manucongo à Matadi, de l'A.B.C. à Léopoldville, de la Compagnie des Produits et Frigos du Congo à Matadi, en plus de la Compagnie Sucrière du Congo à Tumba.

En principe, en 1926, il était parti pour résoudre en priorité les problèmes de cette dernière filiale. Cependant, à peine était-il arrivé à Boma qu'on lui fit savoir qu'il devait d'abord s'arrêter à l'île de Mateba pour examiner l'huilerie à bras de Sicia dont le fonctionnement laissait à désirer et aussi pour déterminer, sur le terrain, l'emplacement le plus favorable de la nouvelle huilerie à Kassala.

Après cela, il put se rendre à Tumba, pour la Compagnie Sucrière du Congo, d'où il partit à Léopoldville pour étudier la possibilité de faire construire à l'Equateur par Synkin, quelques bâtiments pour la S.A.B. ; cette solution pouvait s'avérer intéressante, car Synkin réalisait à ce moment d'autres constructions à Coquilhatville. Les constructions à ériger à Wangata étaient relativement importantes : une rizerie, un atelier de réparation, un slipway pour le radoubage des bateaux et barges, des magasins et des constructions diverses. Pour assurer l'unité du programme, il fut chargé de surveiller le piquetage des emplacements sur le terrain. Il dut ensuite retourner à Léopoldville pour examiner les offres de Synkin et passer commande, car il avait été investi du pouvoir de décision et habilité à signer le contrat.

De là, le 27 avril 1927, il dut revenir à Tumba pour y remplacer l'ingénieur Dom qui était tombé malade et qu'on avait dû transporter à l'hôpital de Kinkanda. Alors que De Rouck était parti en principe pour la Société Sucrière du Congo, il avait passé 64 jours à la S.A.B., 8 jours à la Compagnie des Produits et 14 jours à la Citas. Le 16 novembre 1928, il fut demandé comme conseiller technique de la Chanic, société dont il était commissaire depuis sa fondation.

Le 16 janvier 1930, Olyff, qui était secrétaire général du Comité Spécial du Katanga (C.S.K.), chargea De Rouck d'établir pour la Compagnie Foncière du Katanga, les plans d'une ville où serait installé un nouveau centre minier ; ainsi, il devint le conseil de la future société foncière. Cette étude lui demanda trois mois de préparation en Belgique, puis il partit au Katanga où il demeura six mois sur place.

En fait, De Rouck était toujours demeuré ingénieur principal des Travaux Publics ; il préférait être en disponibilité parce que le travail était plus intéressant au Congo et la rémunération également plus avantageuse. Lorsqu'il demanda en mars 1931 une prolongation de sa mise en disponibilité, on fit savoir que par suite d'une modification de la législation, cette faveur ne pouvait être accordée que s'il travaillait au profit d'établissements d'utilité publique. Etant donné la nature des travaux et le rôle au Congo joué par Manucongo, Chanic et Profrigo, la C.C.C.I. obtint que De Rouck restât à sa disposition et à celle de ses filiales. A partir de 1934, il eut à assumer la tâche de directeur technique de la Compagnie Sucrière du Congo et de Manucongo. Entre-temps, il était également devenu commissaire à Profrigo.

Lorsque la guerre éclata le 10 mai 1940, De Rouck se trouvait en Belgique ; comme Bruxelles était isolé du Congo, dès la fin de mai 1940, il fut remis à la disposition des Travaux Publics.

Après la libération, il reprit ses fonctions auprès de la C.C.C.I. et de ses filiales jusqu'à l'âge de sa retraite en décembre 1948. Comme sa carrière avait été hybride, il ne jouissait pas d'une grosse pension, mais il avait quelques revenus d'un modeste portefeuille et ses deux mandats de commissaire lui procuraient un complément lui permettant une existence décente. Lorsque l'âge et la maladie lui firent renoncer à ses deux mandats, sa situation financière eût été tragique si les dirigeants des entreprises coloniales n'avaient décidé de lui allouer une indemnité compensatoire.

Célibataire, il était seul dans la vie et vivait dans une pension modeste et décente au centre de Bruxelles. Ayant dû subir une opération chirurgicale, on lui offrit une place au home colonial à Genval ; cependant, il répondit qu'il était un citadin et qu'il demeurerait en ville tant que cela lui serait possible. Ce n'est qu'en 1968 qu'il accepta de se rendre à Genval où il décéda en janvier 1973.

15 juin 1977.

A. Lederer.

[Comm.]

Fiche signalétique de l'ARSOM. — Archives de la Compagnie Financière Européenne d'Outre-Mer.

ROUMA (*Georges*), Fondateur de la Maison de l'Amérique Latine (Bruxelles, 20.12.1881 - Bruxelles, 5.4.1976). Fils de Victor et de Hanon, Joséphine ; époux d'Argandona, Maria (1914-1960) et de Badot, Hélène (1961-1976).

A vingt-sept ans, G. Rouma avait déjà trente-quatre publications à son actif et il était sur le point de recevoir le doctorat en Sciences sociales de l'Université Libre de Bruxelles et le prix De Keyn de l'Académie royale de Belgique. Fier de son ancien élève, le directeur de l'Ecole normale de Bruxelles lui proposa d'aller en fonder une en Bolivie.

L'offre était flatteuse mais risquée. Collaborateur du docteur Decroly, G. Rouma semblait avoir en Europe une carrière toute tracée. Néanmoins, il se laissa tenter et entreprit un voyage qui, à lui seul, aurait pu décourager un esprit moins résolu que le sien. Il fallait passer en bateau du printemps européen à l'hiver méridional avant de passer sept jours en chemin de fer pour arriver à La Quiaca, bourgade argentine située à 3500 mètres d'altitude, ce qui pour des poumons belges était déjà une épreuve. De là, huit mules tiraient une diligence, traversant une frontière qu'aucun douanier ne se souciait de garder, caressée par des flocons de neige avant de descendre vers Tupiza, première bourgade bolivienne. La route n'allait pas plus loin, c'était à dos de

mule qu'on refaisait ce jeu de montagne russe avant d'arriver à Sucre, capitale historique de la Bolivie. L'aspect de cette agglomération de vingt mille habitants était pittoresque, une cité espagnole du XVII^e siècle, avec cette différence que les Indiens étaient presque seuls à marcher le long des murs blancs percés de fenêtres aux volets toujours fermés. Mais était-ce bien l'endroit rêvé pour un jeune homme pressé de faire changer les choses ? Autre surprise : le 6 juin 1909, lendemain de l'arrivée de G. Rouma, il y avait cent ans exactement que l'appel à l'indépendance avait été lancé de Chuquisaca, l'ancien nom de Sucre. Le nouveau venu eut ainsi l'occasion d'admirer les salons du palais baroque où avaient résidé des gouverneurs espagnols, leur mobilier ancien, leurs illuminations et aussi — nota-t-il dans le seul souvenir de voyage qu'il nous ait laissé — la grâce des belles Boliviennes parmi lesquelles il trouverait un jour une épouse.

Mieux encore : le général-président Ismaël Montes (1904-1909 et 1913-1917) avait bien été forcé de passer ce jour historique dans cette capitale qu'il détestait et dont il tenait son gouvernement éloigné. Quel plaisir pour lui que de présenter aux aristocrates de Sucre l'homme qui allait convertir les instituteurs du pays à la philosophie du « Partido Liberal » !

De fait, les aristocrates étaient bien élevés et G. Rouma aussi et l'on s'entendit comme il convient entre gens de bonne compagnie. L'école ouvrit ses portes à vingt-huit élèves en 1909, quatre-vingt-cinq en 1912. Entre-temps, le directeur avait introduit la coéducation des garçons et des filles, et avait été autorisé à faire venir de Belgique trois professeurs, MM. Adhémar Gehain, Constant Lurquin et Achille Van Swae. Pendant les vacances, il avait dirigé une enquête anthropologique parmi les Indiens. On ne s'intéresse plus tant aujourd'hui à ces mensurations des moindres parties du corps humain mais l'ouvrage est précédé d'une introduction qui reste la seule bonne étude de géographie humaine existant sur cette région.

Au terme d'un contrat de quatre ans, G. Rouma rentra en Europe, où son œuvre suscita une admiration générale, mais la Bolivie réclamait son retour, cette fois comme directeur général de l'Enseignement à La Paz. Des compatriotes le remplacèrent à Sucre, M. Emile Jacobs comme directeur, M. Julien Ficher et Mlle Thérèse Requilé comme professeurs, et Mlle Julia Degand y devint directrice du Lycée. Il s'assura aussi la collaboration d'autres Belges en créant un Inspectorat de l'Education physique (M. Henri Degenst), une école d'Art appliqué (M. Adolphe Lambert) à La Paz, et une école des Arts et Métiers (M. Henri Mettewie) à Cochabamba.

Tout cela ne voulait pas dire qu'il négligeait sa mission fondamentale de formation de cadres nationaux. Des diplômés de Sucre prirent la direction d'écoles modèles dans tous les chefs-lieux de départements et d'écoles normales rurales à Umala et à Colomi.

Ce second terme fut beaucoup plus agité que le premier. Il commença bien par un mariage qui devait durer quarante-six ans mais Ismaël Montes perdit pied. Le général-président avait en quelque sorte « nourri le crocodile » en espérant se concilier les parvenus de l'étain au détriment des aristocrates des mines d'argent. L'étain servit plutôt à financer un nouveau « Partido Republicano » qui ruina sa position en soulignant, par exemple, que les chemins de fer desservant les mines d'étain avaient été construits avec les millions gagnés par l'abandon d'immenses territoires au Chili et au Pérou, ce qui n'était que trop vrai. Le désordre politique s'ajoutant au surmenage, G. Rouma serait rentré en Belgique si la guerre ne l'en avait pas empêché. Il accepta du gouvernement de Cuba un poste temporaire de conseiller technique à l'Enseignement qui lui permit de s'adonner à d'intéressantes expériences que son ami Emile Jacobs allait poursuivre après son départ.

En juillet 1920, G. Rouma était de retour au pays, ne songeant qu'à poursuivre d'un point de vue beaucoup plus large l'œuvre de rapprochement entre la Belgique et l'Amérique Latine qu'il avait amorcée comme pédagogue. Il parvint à convaincre le Gouvernement belge et le Comité Central Industriel de l'utilité d'une mission économique qui le mena, en compagnie de quatre hommes d'affaires, dans dix-huit républiques latino-américaines, en dépit des difficultés qu'un tel voyage comportait à l'époque. A son retour, en 1922, il devint secrétaire général de la Chambre de Commerce belgo-latino-américaine et, en 1931, administrateur délégué de la Maison de l'Amérique Latine. Bruxelles, en ce temps-là était loin d'être le rendez-vous international qu'il allait devenir vingt ans plus tard. De toute l'Amérique Latine, le Brésil seul y entretenait une ambassade et une demi-douzaine d'autres Etats des légations souvent abandonnées à des chargés d'affaires. La Maison de l'Amérique Latine, magnifiquement installée en face du « Résidence Palace » (lui-même une merveille pour l'époque) devint une ambassade collective où G. Rouma se dépensait sans compter. Conférences, cours, publications, réceptions, c'était un flot ininterrompu d'activités que la seconde guerre mondiale seule put arrêter.

Après celle-ci, G. Rouma présida une nouvelle mission en Amérique Latine. Les temps avaient changé et c'est en avion que la mission put visiter dix pays, et séjourner dans de meilleurs hôtels que par

le passé. Mais ces facilités même rendaient la MAL moins indispensable et d'ailleurs, les représentations diplomatiques, toutes promues au rang d'ambassades, se multipliaient à Bruxelles, chacune vouée à sa publicité nationale plutôt qu'à la participation à une œuvre commune.

G. Rouma prit sa retraite en 1955. Il avait alors septante-quatre ans mais restait au service de ses amis d'outre-Atlantique. En 1963 encore, il fit un dernier voyage en Amérique Latine. Quatre ans plus tard, le Gouvernement belge lui accordait 200 000 francs pour envoyer des livres à son école de Sucre et à son institut de La Paz. En 1973, des enseignants boliviens venaient faire avec lui le point de soixante-quatre ans de réformes éducationnelles dans leur pays. Il resta lucide jusqu'à l'instant même où la rupture d'un anévrysme l'emporta dans sa nonante-cinquième année. Cette longévité, bien entendu, n'avait été possible qu'avec la collaboration de celle qui fut, au cours de ses dernières années, à la fois son épouse, sa secrétaire et son infirmière.

Les honneurs accordés à G. Rouma étaient tellement nombreux qu'il est impossible de les énumérer tous ici. Mentionnons seulement ci-après ses décorations qui témoignent de la renommée qu'il avait acquise dans toute l'Amérique Latine.

Distinctions honorifiques : Commandeur des Ordres de la Couronne et de Léopold II ; Officier de l'Ordre de Léopold ; Grand-Croix de l'Education et Grand officier du Condor (Bolivie) ; Grand-Croix de la Croix-Rouge et Grand officier de Cespedes (Cuba) ; Grand officier de Miranda et Commandeur du Libertador (Vénézuéla) ; Grand officier du Soleil du Pérou ; Grand officier du Mérite du Chili ; Commandeur du Cruzeiro (Brésil) ; Commandeur de l'Aigle Aztèque (Mexique).

Publications relatives à l'Amérique Latine : a. Publ. Ministère de l'Instruction Publique de Bolivie : La Escuela normal de profesores y preceptores de la Republica, Sucre, 23 pp. (1910). — Las bases científicas de la educación, Sucre, 26 pp. (1911). — Antropología escolar boliviana, Sucre, 31 pp. (1911). — Informe sobre los labores realizados en el primer semestre de 1914, La Paz, 52 pp. (1914). — Informe presentado a la consideración del Sr Ministro, La Paz, 154 pp. (1916). — La reforma educacional en Bolivia, La Paz, ix-300 pp. (1917). — b. Ministère de l'Education Nationale de Cuba : Informe sobre las mayores transformaciones que exige la marcha progresiva de la Enseñanza nacional, La Havane, 23 pp. (1919). — Cursillo normal de dibujo y modelado, La Havane, 24 pp. (1919). — Cursillo normal de vacaciones 1919, La Havane, 9 pp. (1919). — 1920. El desarrollo físico del escolar cubano, La Havane, 133 p., 111 ill. (1920). — c. Editeurs divers, ouvrages sur la Bolivie et Cuba : Les Indiens Quitchoas et Aymaras des Hauts Plateaux de la Bolivie, chez l'Auteur, Bruxelles et La Paz, 109 pp., 26 fig. hors-texte (1913). — Le développement physique de l'écolier cubain : blanc, nègre et mulâtre, Imprimerie médicale et scientifique, Bruxelles, 156 pp. (1921). — La civilisation des Incas et leur communisme aristocratique. Impr. méd. et scient., Bruxelles, 71 pp. (1924). — Quitchoas et Aymaras. *Bull. Soc. Anthropol.* (Bruxelles), n° spécial 296 pp., 74 planches (1933). — d. Amérique Latine en général : Les ressources économiques de l'Amérique Latine, La Renaissance du Livre, Bruxelles, XXII 414 pp. (1923). Les Républiques Latines du Nouveau Monde. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 93 pp. (1948). — e. Nombreux articles d'actualité publiés par la Chambre de Commerce Belgo-Latino-Américaine (1924-1930) et par la Maison de l'Amérique (1931-1955).

21 avril 1981.

Jean Comhaire.

[J.D.]

Sources : Archives de Madame Georges Rouma. — Rouma, Jorge, In : *Enciclopedia ilustrada Europeo-Americana* 1926. t. 52, p. 525. Espasa Calpe, Bilbao. — Rouma, Georges, In : *Who's in Belgium and Luxemburg* 1962. Editions biographiques, Bruxelles, p. 567. — ARIAS, A.P. 1973. *El Diario* (La Paz) 20 de Mayo 1973. — BARRIENTOS, A.P. 1978. *El Diario* (La Paz) 26 de Januario. — DE SEYN, E. 1936. Dictionnaire biographique des Sciences, des Arts et des Lettres en Belgique, L'Avenir, Bruxelles, t. 2, p. 878. — DE COSTER, S. 1976, *Le Soir*, Bruxelles, 14 mai 1976. — FICHER, J. 1971. Mémoires d'Outre-Atlantique et d'ailleurs, Panurge, Bruxelles. — HALCONRU, R. 1977. *Education-Tribune Libre* (Bruxelles), n° 163-164 (préface traduite par FRANCOVITCH, G. — *Presencia Literaria*, (La Paz, 9 de Julio 1978. — KLEIN, H.S. 1969. Parties and Political change in Bolivia : 1880-1962, Cambridge University, Cambridge. Rodo, B.E. 1973. *El Diario*, La Paz, 20 de Mayo 1973. — RODRIGO, S. 1976. *La Presencia*, La Paz, 16 de Mayo 1976. VAN BRABANT, W. 1908. La Bolivie, Lebeque, Bruxelles. — Hommage à M. Georges Rouma et à ses collaborateurs. Ville de Bruxelles, 55 pp. (1960).

RUBRUQUIS (*Willielmus de* -, Willem van Ruubroek ?), Franciscain (XIII^e siècle).

Personnage aussi attachant que mystérieux. Après avoir lu son récit de voyage en Mongolie, de 1253 à 1255, on a l'impression de quitter un vieil ami tant il nous donne de détails sur ses aventures et met de candeur à nous les raconter. En fin de compte, on ne connaît ni son vrai nom, ni ses lieu et date de naissance et de décès. Commençons par résumer son *Itinerarium*.

L'affaire se situe dans le cadre de la cinquième Croisade. Le Pape Innocent IV (1243-1254) avait entendu dire que le successeur de Genghiz Khan était chrétien. Il lui envoya donc une mission conduite par le Frère da Pian del Carpini (1180-1252) qui démentit la chose en ce qui concernait le Grand Khan lui-même mais permettait quelque espoir du côté de ses parents. Saint Louis, encore mari de sa défaite en Egypte, y vit une occasion de se distinguer et envoya à son tour un représentant à Kara-Korum, la capitale impériale. Celui-ci, le dominicain français André de Longjumeau, arriva au terme de son voyage durant un interrègne qui rendait toute négociation impossible. Il fallait repartir à zéro.

C'est à ce moment que parut Frère Guillaume, moine du couvent de Saint-Jean-d'Acre. D'où venait-il ? Connaissait-il déjà saint Louis ? Deux questions sans réponse comme tant d'autres. Toujours est-il que le roi lui confia une lettre pour le Grand Khan tout en spécifiant qu'il ne s'agissait ni d'une ambassade ni d'une mission politique quelconque. C'est ainsi que Frère Guillaume partit pour Constantinople. Pourquoi Constantinople ? Parce que le missionnaire tenait à saluer son compatriote flamand, l'empereur Baudouin II (1228-1261) et à se renseigner auprès des commerçants nestoriens sur le pays qu'il allait parcourir. Il apprit ainsi qu'en dépit de son vœu de pauvreté, il devait se munir d'autres cadeaux que les objets de piété remis par le roi et la reine de France parce que les Mongols ne compre-

naient pas les contacts humains sans échange de cadeau. Aussi acheta-t-il quantité de biscuits, fruits et vins de muscat et même un petit esclave qu'il émancipa et baptisa du nom de Nicolas. Outre les marchands, Baudouin de Hainaut, un compatriote de la famille impériale, marié à une princesse des Koumans, le documenta sur les pays qu'il allait visiter et Baudouin II le chargea de saluer de sa part le khan «Scagatai» (un nom inconnu des autres sources).

Le 7 mai 1253 enfin, Frère Guillaume s'embarqua pour Soldaya, en Crimée, accompagné d'un confrère italien, Barthélémi de Crémone, d'un secrétaire d'origine inconnue nommé Gozet, d'un interprète probablement arabe «Homodei» (Abdallah ?) et du petit Nicolas. On peut à ce point se demander qui finançait une telle expédition, saint Louis peut-être mais était-il seul ? Toujours est-il qu'à peine débarqués, les voyageurs firent l'acquisition de huit chariots avec les bœufs nécessaires pour les tirer et qu'ils en aménagèrent deux en chambres à coucher roulantes. Suivons maintenant l'expédition d'après le compte rendu de son chef.

Le 1^{er} juin 1253, les voilà partis pour de bon. Ils traversent toute la Crimée et Frère Guillaume en profite pour converser en néerlandais avec les descendants des Ostrogoths laissés pour compte au cours de l'historique migration de leur peuple. *Ibi multi Gothi qui omnes locuntur Teutonicum*, commentera Roger Bacon. Ensuite, c'est la steppe aussi plate et infinie que l'océan mais bien plus sûre à affronter parce qu'elle reste domptée par la *jasaq*, la loi d'airain de Genghiz Khan. Par étapes que Frère Guillaume compare chacune à «la distance de Paris à Orléans», l'expédition parvient chez Scagatai qui la renvoie à son chef, Sartak. Sartak est bien fils d'une mère nestorienne et dûment baptisé mais c'est un drôle de chrétien qui n'a jamais vu un crucifix et qui d'ailleurs n'ose rien dire ou faire sans l'assentiment de son père Batu Khan (?-1255), petit-fils du grand Genghiz qui nomadise près de l'actuelle Saratov, sur la Volga. L'expédition le rejoint le 31 juillet.

«A la vue de la horde de Batu — avoue candidement Frère Guillaume — j'ai été pris de frayeur, car ses cases ressemblaient à une grande ville alignée le long d'une grande route et couverte de monde jusqu'à une distance de trois à quatre lieues». En effet, les Mongols vivaient dans des caravanes rudimentaires, des cases montées sur d'énormes roues. C'est là que règne Batu, un souverain de fait que les Occidentaux reconnaîtraient comme l'un des plus grands de l'Histoire s'ils le connaissaient mieux. Après avoir anéanti la première Russie, celle de Kiev, il a poursuivi sa course jusqu'en Hongrie et en

Silésie avant de fixer ses troupes sur une frontière proche de celle de la Russie d'aujourd'hui. Il a alors couru à Kara-Koroum, reconnaître son cousin Mangou (Meung-ke) comme successeur de leur grand-père commun et l'obliger en même temps à le laisser régner sans partage sur la moitié occidentale de l'empire. A lui donc de décider du sort de la mission de Frère Guillaume.

Cette mission suscite la curiosité de Batu Khan mais pas grand-chose de plus, si ce n'est qu'il soupçonne une affaire d'espionnage. Il oblige ses visiteurs à accomplir une petite cérémonie religieuse, une procession au chant du *Salve Regina*, confisque leurs objets religieux, sauf une Bible, retient Gozet en otage et envoie les quatre autres à Kara-Koroum.

Le 6 septembre, l'expédition quitte ainsi le camp qui deviendra la ville de Sarai et la horde que la Russie nouvelle, celle de Batu, célébrera sous le nom de «Horde d'Or». Cette fois, c'est sérieux. La *jasaq* à beau être toujours là, elle ne suffit pas à protéger du froid et de la faim quand l'hiver approche à grands pas. Aussi Frère Guillaume ne suit-il pas l'itinéraire de ses prédécesseurs, il marche à la recherche du soleil, vers l'actuel Turkestan, quête sa nourriture, rarement autre chose que de la viande et du *cosmos* (khoumis-lait de jument) à quelque horde de nomades mais il n'en rencontre pas tous les jours et le pauvre Barthélémi en a des cauchemars. Mais ce long détour a une grande importance historique. Sur les bords du Tchou et du Talass, frontières du domaine de Batu-Khan, Frère Guillaume découvre des peuplades inconnues des Européens et rencontre pour la première fois des bonzes. Ils lui font la meilleure impression par leur vie si semblable à celle des ordres mendiants et par leur religion prônant la simplicité et le sacrifice.

Le 27 décembre enfin, l'expédition rejoint le camp impérial et Mangou reçoit Frère Guillaume huit jours plus tard. L'impression est mauvaise. Le Grand Khan reçoit Frère Guillaume, flanqué d'un côté d'une femme et de l'autre d'un pot de bière qu'il partage avec «Homodei» si généreusement que tous les deux sont bientôt en état d'ébriété. Mangou demande à son visiteur : «N'as-tu pas peur ?», à quoi il répond : «Si j'avais peur, je ne serais pas ici !» mais il n'y a décidément rien à tirer de ce monarque, si ce n'est l'autorisation de séjourner dans ses Etats, et Frère Guillaume ne comprend pas, ne comprendra jamais, que chez les Mongols, il y a beaucoup à obtenir en s'adressant aux femmes.

Tout n'est pas désillusion dans ce camp. Frère Guillaume, à sa grande stupéfaction, reçoit la visite d'une Lorraine nommée Pâquette, faite prisonnière en Hongrie avec son mari ukrainien. Elle lui donne de bons conseils sur la manière de se tenir à Kara-

Koroum où il s'installe pour un séjour qui va durer six mois. La ville ne lui plaît guère, ce n'est d'ailleurs par une vraie ville mais la juxtaposition d'une bourgade chinoise et d'une bourgade mongole, les Mongols n'ayant d'ailleurs aucune tradition urbaine. Il semble injuste envers elle d'ailleurs, la disant moins grande que le faubourg parisien de Saint-Denis, tandis que les archéologues y trouveront les traces d'une agglomération murée de cinq kilomètres de long. Heureusement, il s'y fait tout de suite des amis, un orfèvre parisien nommé Guillaume Bouchier, et sa femme lorraine, dont le fils adoptif lui enseignera la langue mongole.

L'hiver s'écoule, dur et morne. Le Frère Guillaume prêche tant qu'il peut mais l'indispensable vertu de la patience n'est pas son fort et il partira désolé de n'avoir pu baptiser que soixante néophytes. Il est vrai que Frère Barthélémi décide de rester, avec l'autorisation de Mangou désormais rassuré sur les intentions de ses visiteurs. Nul ne saura jamais ce qu'il est advenu de ce missionnaire, le premier à terminer ses jours si loin de l'Europe, mais la partie est perdue. Les successeurs de Mangou deviendront bouddhistes et y gagneront la Chine, tandis que ceux de Batu se feront Musulmans et y perdront la Russie.

Le 31 mai 1254, Mangou accorde à Frère Guillaume une dernière audience qui est en même temps une confrontation avec des prêtres des douze temples, des deux mosquées et de l'église nestorienne de Kara-Koroum. On a beaucoup admiré le Grand Khan pour cette initiative mais était-elle bien de lui ? Tout indique qu'il n'est qu'un nomade belliqueux à la veille de trouver la mort en guerroyant en Chine. Sa femme principale, Cotata Caten (Kutuktai Khatun) a fait preuve d'un intérêt pour le christianisme beaucoup plus sérieux que le sien mais elle n'a pas voix à ce chapitre où Frère Guillaume, privé par Batu de sa bibliothèque théologique, se défend mal contre les bonzes, héritiers d'une civilisation beaucoup plus ancienne que la sienne. Quoi qu'il en soit, Mangu lui remet pour saint Louis une lettre conciliante. Il s'y présente comme le maître du monde mais combien d'empereurs n'en ont pas dit autant ?

Frère Guillaume quitte la capitale mongole le 8 juillet. L'été le permettant, il court directement vers le camp de Batu qui lui remet les objets confisqués et libère son otage, à son arrivée le 16 septembre. Il descend ensuite le cours de la Volga, ce qui lui permet de contredire Ptolémée en prouvant que la Caspienne est une mer fermée. Le 25 décembre, il célèbre Noël au milieu des Arméniens et le 15 juin 1255, il est de retour à Saint-Jean d'Acre, prêt à assister le 15 août suivant à un chapitre de son ordre

tenu à Tripoli-de-Syrie. C'est la dernière chose qu'on saura jamais de lui.

Nous ne pouvons suivre ici tous ceux qui ont épilogué au sujet de Frère Guillaume mais il est deux points trop importants pour n'être pas mentionnés. D'un côté, c'est que l'équipée de Frère Guillaume porte à réfléchir sur l'histoire de la Science. Comment un homme qui ne semble pas avoir été particulièrement instruit ni particulièrement intelligent a-t-il pu écrire au treizième siècle un ouvrage qui ferait honneur à un géographe de nos jours ? De son temps, seul Roger Bacon l'a apprécié et même abondamment cité dans son *Opus Majus*. La réponse semble être dans leur amour des faits, dans leur sincérité, dans leur dédain des généralisations hâtives, mais alors la science européenne ne s'est-elle pas fourvoyée pendant des siècles en suivant trop à la lettre « Le Philosophe » disant qu'il n'y a de science que dans ce qui est général ?

L'autre point à ne pas négliger est, hélas ! que le pauvre Frère Guillaume a fait l'objet de controverses passionnées concernant sa nationalité. Quand les Anglais l'ont retrouvé, plus de trois siècles après son voyage, ils l'ont cru parent et compatriote brabançon de Ruysbroeck l'Admirable, et tout le monde les a suivis durant trois autres siècles. Quelques Français se sont ensuite aperçus de l'existence d'un village de Rubrouk, à une quinzaine de kilomètres de la frontière fixée à la Flandre belge par Louis XIV. Louis De Backer en particulier, peut-être à cause de son propre nom, s'est acharné à affirmer qu'il ne pouvait pas être originaire d'un autre lieu, citant entre autres arguments le nom d'un prêtre de ce nom qui était doyen de Sainte Walburge, à ... Furnes, et les allusions du bon frère au faubourg Saint-Denis et à la route de Paris à Orléans. Quel est le géographe belge qui, écrivant pour un public international s'aviserait de comparer Kara-Koroum à Molenbeek et de parler de la distance de Bruxelles à Ostende ? Frère Guillaume méritait mieux qu'un tel accès de chauvinisme !

Publications : Il n'y en a qu'une et elle s'est fait attendre trois siècles en traduction, près de quatre dans le texte, mais l'existence de sept manuscrits et les citations de Roger Bacon prouvent que certains esprits au moins se sont rendu compte dès le treizième siècle de l'importance de l'ouvrage intitulé, dans le manuscrit utilisé par Hakluyt, « Rubruqui, Willielmus, Itinerarium ad partes orientales... ». On le retrouve dans les principaux ouvrages mentionnés aux « Sources ».

31 mars 1982.

Jean Comhaire.

[J.O.]

Sources : BACON, R. 1973. W. Fr. Rubruquis a rege Franciae ad Tartaros missus, In : *Opus majus ad Clementem Quartum*. Jebe, Londres, pp. 225-236. — BALDWIN, M. 1965. William of Ruysbroek. In : *The New Catholic Encyclopedia*, vol. 14, McGraw-Hill, New York. — BEAZLEY, C. 1906. The dawn of modern Geography, Frowde, London, 3 vols., 1897-1906. — BERGERON, P. 1634. Relation des voyages en Tartarie, Soly, Paris, vol. 1, pp. 311 et ss. — BOYLE, J.

1977. The Mongol World Empire, Variorum reprints, London. — BURGGRAVE, (Baron de) & JOLY, V. 1845. Les Belges illustres, Bruxelles, vol. 3, pp. 235-250. — CHAMBERS, J. 1979. Devil's horsemen, Weidenfeld et Nicolson, London. — CHARPENTIER, J. 1929. Franciskaner nunkar Wilhelm av Ruysbroeck Resa genom Asien, Norstedt, Stockholm. — CHAUVIN, V. 1908. Ruysbroeck (Guillaume de) ou Rubruquis. In: Biographie Nationale, Bruylant, Bruxelles, 5: 498-505. — CIVEZZA, (da), M. 1879. Saggio di Bibliografia sanfranciscana, Guasti, Prato (Toscana), pp. 503-507. — DAWSON, C. 1979. The Mongol Mission, Sheed and Ward, London (bonne carte). — HAKLUYT, R. 1598. The principal navigations, Bishop, London, vol. 1, pp. 93-117. — HANNSTAD, K. 1958. Rejse gennem Central-Asien, Munksgaard, Copenhagen (excellente carte). — MATROD, H. 1908. Le voyage de Fr. G. de Rubrouck. Etudes Franciscaines, Paris, 1: 5-24, 134-152, 349-367, 625-639; 2: 142-136, 243-255, 489-508, 682-692. — MICHEL, F. & WRIGHT, T. 1839. Itinerarium Willelmi de Rubruk, In: Recueil de Voyages, Société de Géographie, Paris, Vol. 4. — OLBRECHTS, F. 1942. Vlaanderen zendt zijn zonen uit, Davidsfonds, Leuven, pp. 42-59. — PURCHAS, S. 1625-1626. Hakluytus Posthumus, containing a history of the World, London, vol. 3, pp. 1-52. — RICHARD, J. 1976. Les relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen-Age, Variorum reprints, London. — RISC, F. 1934. Wilhelm von Rubruk Reise zu den Mongolen, Forschungsinstitut Vergleichende Religionsgeschichte, Leipzig, 336 pp. — ROCKHILL, W. 1900. The Journey of William of Rubruck, with two accounts of John of Pian de Carpine, Hakluyt, Londres. — SAINT-GENOIS (DE), J. 1847. Les voyageurs belges du XIII^e au XV^e siècle, Jamar, Bruxelles, 50, pp. 93-126. — SCHMIDT, F. 1885. Ueber Rubruk's Reise. Zeitschr. Gesell. Erdkunde zu Berlin, 20: 161-253. — SCHOUTENS, S. 1903. Reis van Willem van Ruysbroeck, Van Hoof, Hoogstraeten. — SPUILER, B. 1961. Les Mongols dans l'Histoire, Payot, Paris. — TROYER, (DE), B. Bibliographia Franciscana Neerlandia ante Saeculum XVI, Roelans, Nieuwkoop (Pays-Bas) pp. 5-14. — VAN DEN WUNGAERT, A. 1929. Sinica Franciscana, Ad Claras Aquas, Karachi (Pakistan), 1, pp. 145-332. — VASSILIEV, A. 1936. The Goths in the Crimea. — Harvard University Press, Cambridge, Mass. — YULE, H. 1929. The Book of Seer Marco Polo, 3rd. ed., Scribner, New York.

RUYS (Henri), Missionaris (Antwerpen, 25.2.1879 - Asse, 1.10.1938). Zoon van Gulielmus en van Vinck, Amerberga Joanna Maria.

Ingetreden bij de Missionarissen van het H. Hart (11.9.1898) en priester gewijd op 5.8.1906 na volbrachte studies in de instituten van de congregatie kwam P. Ruys in het missieseminarie te Asse (specialiteit Engels, waartoe hij zich bekwaam had voorbereid bij zijn confraters in Glastonbury, England) en tevens als ekonoom. In deze laatste functie heeft hij het mogelijk gemaakt, gedurende de oorlog 1914-18, het seminarie en de studenten in leven te houden, niettegenstaande het uiterste gebrek aan levensmiddelen en brandstof. Zijn onverstoortbare kalmte, zijn welbespraaktheid (ook in het Duits), zijn onverschrokkenheid (die wij vaak als overmoed beschouwden), zijn tegenwoordigheid van geest, zijn diep geloof, zijn vertrouwen in het recht der naastenliefde hebben het hem mogelijk gemaakt te ontsnappen aan de grootste gevaren in zijn smokkeltochten door het etappengebied en zijn bemoeiingen om mensen te beveiligen.

Op 3 maart 1924 vertrok hij uit Antwerpen per spoor naar Marseille, waar hij op 6 maart inscheepte op *La Ville de Metz* met bestemming Papoea (Nieuw-Guinea).

Hij bereikt Port Moresby op 12 mei 1924, waar hij verwelkomd wordt door een Australische confrater, E.P. McEncroe. Hij bracht er tevens een bezoek aan zijn bisschop Mgr. Alain de Boismenu.

Op 13 mei 1924 doet hij Yule Island aan. Paters Van Neck en L. Van Campenhoudt wachten hem daar op. Voor enkele dagen logeert hij in het oude huis van Mgr. Navarre.

Op 15 mei brengt de motorboot van de missie hem, in gezelschap van Pater L. Van Campenhoudt naar Pinupaka. Vandaar gaat het te voet langs de kust naar Maiera, waar hij kennis maakt met E.P. Bourjade, de bekende vliegenier. Dan gaat hij van Maiera te paard naar Beipa, hoofdstad van de Mekeo-missie en is daar te gast bij E.P. Vitale.

Op 17 mei 1924 bereikt hij zijn bestemming te Rarai, missiepost met twee bijposten: Inawauni en Bebeu, waar enkele jaren tevoren Pater Van Goet-hem gewerkt had.

Onder leiding van P.L. Van Campenhoudt en in gezelschap van Broeder Priem wordt hem al dadelijk de bouw van twee kostscholen (pensionaten) opgedragen, één voor jongens en één voor meisjes. «We hebben al 5 jongens en 2 meisjes: 't is nog niet veel; maar we zullen het wel brengen tot 20 van elk, als we een goed huis hebben daarvoor, en dat is voldoende». Voor zijn evangelisatie- en onderwijsstaak kan hij voor zijn schoolbevolking beschikken over de hulp van 3 inlandse zusters. Het harde klimaat lag de 44 jarige niet al te best, met het gevolg dat hij zich verplicht zag naar België weer te keren in 1928. Daar werd zijn gezondheid weer beter, zodat hij nog lange jaren dienst konbewijzen, evenals vroeger, aan het College te Asse, als leraar en ekonoom; totdat een zware aanrijding van de tram tegen zijn fiets zijn werkzaamheden stil legde. Waarschijnlijk was zijn toch onverwachte overlijden het gevolg van die zware aanrijding.

15 december 1980.

[Comm.]

G. Hulstaert.

Bronnen: Brieven van H. Ruys, verschenen in *Annales*, 1924 en 1925 (Borgerhout). — Biografische fiche, Provinciaal Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.* 7, p. 92.

S

SAROLEA (*Jean Charles Léonard*), Ingénieur civil électricien, Directeur général de la Société lyonnaise des Forces motrices du Rhône (Hasselt, 11.11.1866 - Rolle, Suisse, 8.8.1937). Fils de Jean et de Vrindts, Félicité; époux de Girardot, Jeanne.

Jean Sarolea était issu d'une famille de notables vivant aux confins des provinces de Liège et du Limbourg et au sein de laquelle on cultivait les arts et les sciences.

Après avoir conquis le diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées à l'Université de Gand, il obtint celui d'ingénieur civil électricien à l'Institut Montefiore de Liège. Après ses études, il vécut un an à Edimbourg auprès de son frère Charles, qui y était devenu le célèbre professeur dirigeant la chaire de littérature française.

En 1890, il fit partie du groupe des ingénieurs belges qui partirent au Chili dans le sillage du professeur Louis Cousin, qui venait d'y fonder l'Ecole d'ingénieurs créée au sein de l'Université de Santiago.

Au cours de son séjour de trois années au Chili, il se consacra à l'étude et à la réalisation de deux projets ressortissant à chacun des deux diplômes dont il avait été nanti. Dès 1890, il mit au point le réseau d'électrification de l'agglomération de Santiago. Ensuite, on le chargea également de l'étude de l'assainissement de la ville de Valparaíso par la création d'un réseau d'égouts. Les ingénieurs belges s'étaient créés, au Chili, une réputation enviable et on leur demandait des études dans les domaines les plus divers.

Pendant trois ans, Jean Sarolea se consacra à la réalisation des projets qu'il avait conçus. Dès achèvement des travaux, il retourna en Europe où il fit une brillante carrière en France dans la réalisation de centrales hydro-électriques, dont celle de Génissiat, inaugurée en 1953, qui était la plus puissante jamais réalisée en Europe.

Il mourut en 1937, dans un accident de voiture survenu en Suisse.

Sa carrière européenne est détaillée dans la Biographie nationale, 41 (2).

21 novembre 1980.

A. Lederer.

[M.S.]

Sources : Archives de la famille Sarolea. — Archives de la Société lyonnaise des Forces Motrices du Rhône, Lyon. — Etat civil de Rolle, canton de Vaud, Suisse, registre des décès, vol. 8, p. 32, n° 26. —

Jean Sarolea, 1866-1937, In: Koninklijk Atheneum Hasselt, Gedenkboek, 1850-1950, Hasselt, pp. 227-229 (1950).

SCHEPERS (*Joseph-Hubert*), Commissaire de district (St. Trond, 25.6.1905 - Ixelles, 1.6.1950). Fils de Georges-Hubert et de Delwiche Marie-Anne; époux de Dautrelepon Louise.

Après avoir suivi les cours de l'Ecole moyenne des pupilles à Alost et ceux de l'Ecole des Cadets à Namur, J.H. Schepers entre en octobre 1924 à l'Université coloniale à Anvers, avec la promotion Baron Dhanis.

Diplômé en juillet 1927 de la faculté des sciences politiques et administratives, nommé administrateur territorial de 2^e classe à titre provisoire, il s'embarque pour la colonie à bord du s/s *Anversville* le 7 septembre 1928.

Pendant ses deux premières périodes de service, d'octobre 1928 à octobre 1933, il est affecté à la province de l'Equateur et sert dans les districts de l'Ubangi et du lac Léopold II. En juillet 1930, il est promu au grade d'administrateur territorial de 1^{re} classe.

Lors de la grande réorganisation administrative d'octobre 1933, qui de quatre provinces en créa six, les deux nouvelles étant celles du Kasai et du Kivu, J.H. Schepers passe à la province du Kasai avec le territoire de Dekese qu'il administre et qu'il continuera à diriger jusqu'à la fin de son terme en août 1934. Au cours de son congé, il se marie et repart avec sa jeune épouse par le s/s *Léopoldville* du 1^{er} mars 1935.

Dès lors, toute sa carrière se déroulera au Kasai. Il est d'abord adjoint pendant quelques mois au chef du territoire des Bakuba; à partir de juillet, il dirige provisoirement la section des affaires indigènes et de la main-d'œuvre de secrétariat provincial; en avril 1936, il est désigné comme chef du territoire de Luluabourg et promu, en janvier 1938, au grade d'administrateur territorial principal.

Après un congé statutaire en Europe, d'avril à octobre 1938, il reprend la direction du territoire de Luluabourg jusqu'en août 1939, puis celle du territoire de Dibaya jusqu'en juin 1942.

On est en pleine guerre. La colonie se voit de plus en plus gravement affectée par la pénurie de personnel: décès, maladie, absence de relève, mobilisations militaires réduisent les cadres. Les agents du service territorial, particulièrement, sont astreints à

des mutations fréquentes pour faire face à des besoins de plus en plus contraignants.

Après un congé de reconstitution de deux mois, passé à Jadotville, considéré comme région salubre, J.H. Schepers est appelé à effectuer à Luebo, sous la direction du commissaire de district Sand, le stage de six mois prévu pour l'accession aux fonctions supérieures. Le stage terminé, il reste à Luebo, d'abord comme chef du territoire, puis, provisoirement comme assistant du commissaire de district. De mai 1944 à avril 1945, on le retrouve à Dibaya, puis jusqu'en janvier 1946, à la tête du service provincial des affaires indigènes et de la main-d'œuvre.

Nommé commissaire de district de 2^e classe au 1^{er} janvier 1946, il se voit chargé du district de Sankuru, jusqu'en août 1946. Il peut alors enfin rentrer en Belgique.

Après un congé prolongé pour raisons de service, il retrouve son district en mai 1947 et s'y dépense sans compter, mais, en décembre 1949, il doit rentrer en Belgique pour y subir d'urgence une très grave opération. Le 1^{er} juin 1950, il s'éteint laissant une veuve et deux jeunes fils.

Partout où il fut appelé à servir, J.H. Schepers a rempli toutes les tâches qu'on lui a confiées avec compétence, efficacité et dévouement. Au cours de ses nombreuses années de service en brousse, il avait acquis une large expérience des populations congolaises, particulièrement des populations rurales. Il les aimait, il connaissait bien leurs difficultés, leurs aspirations et leurs besoins urgents. Toujours très attentifs aux problèmes sociaux, il s'attachait particulièrement à assurer et développer l'harmonie des relations entre les Noirs et les Blancs.

Disparu bien prématurément, il laisse le souvenir d'un bon serviteur de son Pays et du Congo.

Distinctions honorifiques: Chevalier de l'Ordre de Léopold; Chevalier de l'Ordre royal du Lion; Etoile de service en or.

[P.Sa,]

25 juin 1980.

A. Lemborelle.

SCHLESSER (*Edouard Albert*), Médecin (Lae-ken, Brabant, 1.8.1906 - Matadi, 7.10.1953). Fils de Pierre et de Geoffroy, Nathalie; époux de Billiard, Jeanne.

Après avoir terminé ses études de médecine à l'Université Libre de Bruxelles et pris le diplôme de médecin hygiéniste, Edouard Schlessier pratique la médecine à l'hôpital civil de Schaerbeek pendant trois années. Il suit alors les cours à l'Institut de Médecine tropicale «Prince Léopold» et s'embarque pour le Congo en juillet 1936. Il fera partie

pendant quelques mois de la mission médicale du Kwango, puis sera désigné comme médecin-hygiéniste adjoint à Boma et médecin traitant à Banana. Il accomplira toute sa carrière dans la région du Bas-Fleuve et à Matadi et sera promu médecin-hygiéniste inspecteur le 1^{er} janvier 1953. Suite à une crise cardiaque, il succomba brutalement le 7 octobre 1953. Il jouissait d'une grande réputation. D'une activité infatigable, il contribua fortement au bien-être des populations qui lui étaient confiées. Possédant une connaissance approfondie des lois et règlements portuaires et de l'hygiène, il fit respecter ceux-ci pendant de longues années.

Distinctions honorifiques: Chevalier de l'Ordre de Léopold; Chevalier de l'Ordre royal du Lion; Etoile de service en argent à 2 raies.

Publications: NAMSON, J. & SCHLESSER, E. 1939. Malaria: affection héréditaire, *Ann. Soc. belge Méd. trop.*, 19: 561-562.

16 février 1981.

J.B. Jadin.

[J.V.]

SCHOUTEDEN (*Henri*), Docteur en Sciences naturelles, Professeur à l'Université Coloniale d'Anvers, Professeur à l'Institut de Médecine tropicale, Directeur du Musée royal du Congo belge, Membre de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer (Ixelles, 3.5.1881 - Auderghem, 15.11.1972). Fils d'Aubert Alphonse et de Wing, Sophie; époux de Wery, Joséphine).

Le nom d'Henri Schouteden restera pour toujours intimement lié à la zoologie systématique de l'Afrique centrale et ceci dans les domaines les plus divers, comme l'entomologie, la mammalogie et l'ornithologie. Avec l'étonnante capacité de travail qui a caractérisé toute la vie de cet éminent zoologiste belge, il a pu accomplir une œuvre scientifique prodigieuse tout en se consacrant, avec la même compétence, à l'administration du Musée du Congo belge, pendant une grande partie de sa carrière, comme directeur de ce musée.

Né à Ixelles, le 3 mai 1881, Henri Schouteden, après avoir terminé l'Institut St. Boniface, à Ixelles, entre en 1900 à l'Université Libre de Bruxelles pour y entreprendre des études de zoologie et, en 1905, il obtient le diplôme de docteur en Sciences naturelles avec la plus grande distinction. Il commence à travailler au Musée d'Histoire naturelle de Bruxelles. En même temps, il assure, malgré son jeune âge, le secrétariat de la Société entomologique, dont il devient plus tard à deux reprises le président, et de la Société zoologique de Belgique.

Le 1^{er} août 1908, Henri Schouteden épouse Joséphine Wery. Madame Schouteden, naturaliste née,

était à la fois une épouse compréhensive et procurait à son mari son aide efficace, son appui et son encouragement affectueux de tous les jours, comme l'a noté Olbrechts.

En 1910, Henri Schouteden est attaché à la Section des Sciences naturelles du Musée du Congo belge récemment créé. Nommé chef de Section en 1919, il entreprend, en 1920/22, et, ensuite, en 1924/25, deux missions au Congo belge. Entre-temps, il est nommé professeur à l'Université Coloniale d'Anvers et à l'Institut de Médecine tropicale, où il professe respectivement jusqu'en 1952 et 1954. En 1927, la direction du Musée du Congo belge est confiée à H. Schouteden. Il a assumé cette responsabilité pendant presque 20 années et il a réussi non seulement à étendre considérablement les collections des diverses sections, mais à faire de ce musée un établissement scientifique de première valeur. Déjà en 1911, Schouteden a fondé et publié la *Revue de Zoologie africaine*, devenue plus tard la *Revue de Zoologie et de Botanique africaine*, qui a largement contribué à la diffusion des connaissances principalement dans le domaine de la zoologie de l'Afrique tout entière. En 1923, Henri Schouteden a pris l'initiative de créer le « Cercle Zoologique Congolais » pour promouvoir la récolte des spécimens zoologiques. De très nombreux correspondants ont répondu à son appel et l'ont aidé à réunir des collections d'une richesse extraordinaire. Des études générales ont été publiées dans le bulletin de ce cercle, édité de 1923 à 1953, par Henri Schouteden.

Malgré le travail considérable que demandait l'administration du Musée du Congo belge, H. Schouteden poursuivait sans relâche ses travaux scientifiques et, lorsque, en 1946, il fut admis à la retraite, il avait déjà à son actif un nombre impressionnant de publications. A ce moment, tous ceux qui le connaissaient étaient persuadés qu'il continuait ses activités scientifiques. Cependant, personne ne se doutait qu'une nouvelle carrière allait s'ouvrir devant cet étonnant personnage, et ceci à l'âge de 65 ans ! Depuis lors, jusqu'à 1971, il a partagé son temps entre l'étude des oiseaux et celle des hémiptères.

Examinons, en premier lieu, l'œuvre de H. Schouteden dans le domaine des invertébrés. Dès son plus jeune âge, il s'est passionné pour les insectes et il est indiscutable que c'est l'entomologie qui, au début de sa carrière, l'a attiré le plus. Sa première publication, sur les hémiptères rares de Belgique, date de 1899, et, l'année suivante, à l'âge de 19 ans, il a publié un catalogue raisonné des pucerons de Belgique, travail important, basé presque exclusivement sur ses propres recherches. Depuis ces premiers travaux Henri Schouteden a accompli une œuvre

immense dans le domaine de l'entomologie systématique. Il a décrit plus d'un millier d'espèces nouvelles d'insectes, essentiellement parmi les hémiptères. Ces nouveautés se rapportent surtout à la famille des Pentatomidae, mais aussi aux Coreidae, aux Reduviidae (notamment *Rhinocoris maynei*), aux Tingidae (avec l'extraordinaire *Kioko alberti*) et bien d'autres. H. Schouteden a décrit également des espèces nouvelles dans d'autres groupes d'insectes, comme les orthoptères Phasmidae (dont *Palophus bayeri* et *Palophus leopoldi*, phasmes de près de 30 cm de long), les lepidoptères (notamment le Nymphalidae *Charaxes overlaeti*) et quelques coléoptères. Ses études ont aussi porté sur les odonates auxquels il a consacré plusieurs travaux, décrivant entre autres de fort belles libellules (par exemple *Pseudomacromia regisalberti*, *Ictinus regisalberti*, *Distomma selysi*).

L'intérêt d'Henri Schouteden pour les mammifères du Congo belge remonte aux années précédant la première guerre mondiale et ses premières notes concernant les mammifères congolais ont été publiées en 1911/14. Sous son impulsion, des matériaux de la faune mammalogique se sont accumulés dans des proportions remarquables et le Musée du Congo belge devient un des plus riches et des plus connus dans le domaine des mammifères de l'Afrique centrale. Son ouvrage important, « De Zoogdieren van Belgisch Congo en van Ruanda-Urundi », préparé pendant la seconde guerre mondiale, a été publié en 1944-46. Dans cet ouvrage, Henri Schouteden a indiqué, à l'aide de nombreuses cartes, l'aire de distribution de chaque espèce. Une édition française condensée, sans cartes, mais aussi illustrée par de nombreux documents photographiques a paru en 1948. Henri Schouteden n'était pas vraiment spécialisé en mammalogie, mais ses nombreuses publications ont beaucoup contribué à la connaissance de ces animaux en Afrique centrale.

L'intérêt pour les oiseaux a commencé à se manifester, chez Henri Schouteden, à un moment plus avancé de sa carrière scientifique. Néanmoins, sa première note sur un oiseau congolais, le *Balaeniceps rex*, date de 1912, et, en 1918, il publie une contribution à la faune ornithologique de la région des lacs de l'Afrique centrale. En 1920, il part pour sa première mission d'une durée de deux ans au Congo belge où il découvre les lieux de nidification de l'hirondelle *Pseudochelidon eurystomina* qui avait intrigué depuis longtemps les spécialistes. Ensuite, en 1924/26, il entreprend une seconde mission, mais cette fois-ci dans l'est du Congo belge, et il fut le premier naturaliste belge à visiter le Parc National Albert créé récemment. En 1935, il publie un important catalogue de l'avifaune du nord-est du Congo

belge. De 1946 à 1960, H. Schouteden fait paraître son ouvrage monumental « De Vogels van Belgisch-Congo en van Ruanda-Urundi » dans les *Annales in-4°* du Musée, en dix fascicules formant quatre volumes qui totalisent le chiffre impressionnant de 1993 pages. Cette monographie est abondamment illustrée et elle contient également, pour chaque espèce, une carte de distribution. Ensuite, presque simultanément, Henri Schouteden publie une édition abrégée mais complétée en français, en trois volumes. Ces deux ouvrages ont eu un grand retentissement, non seulement chez les spécialistes, mais aussi chez les nombreux correspondants résidant dans l'ancien Congo belge. Stimulés par cette monographie magistrale, ils ont contribué à l'accroissement prodigieux des collections ornithologiques : de 44 000 spécimens, en 1948, elles sont passées à 106 000 spécimens, en 1960. Henri Schouteden a le très grand mérite d'avoir favorisé la réunion de collections d'une richesse unique au monde et ceci a permis une meilleure connaissance de l'avifaune de l'Afrique centrale, en particulier des limites de la distribution des divers oiseaux. Les spécimens conservés au Musée du Congo belge ont une valeur inestimable pour tous les chercheurs intéressés aux questions taxonomiques, zoogéographiques et des migrations. Enfin, H. Schouteden a publié, à la fin de sa vie, et malgré son grand âge, 13 fascicules dans la Documentation zoologique du Musée royal de l'Afrique centrale, donnant, pour une province, un district ou un territoire, l'inventaire complet des spécimens conservés à Tervuren.

Henri Schouteden a décrit plusieurs nouvelles espèces et sous-espèces et, parmi elles, le beau bagadai *Prionops alberti*, dont le type, un oiseau pétrifié, fut trouvé, en 1932, par Ganshof van der Meersch, en haut du sommet du mont Mikeno. Un autre oiseau remarquable, le *Lioptilus chapini*, fut dédié à son ami, l'ornithologiste américain James Chapin. Enfin, la description, en 1950, du phodile *Phodilus prigoginei* a suscité un intérêt tout particulier, le genre *Phodilus* étant connu précédemment uniquement de l'Asie. Citons, parmi les nouvelles sous-espèces décrites par Schouteden : *Sylvietta leucophrys chapini*, *Parisoma lugens prigoginei*, *Nectarinia regia kivuensis*, *Amblyospiza albifrons kasaica*, *Lonchura bicolor woltersi*, *Linurgus olivaceus prigoginei*. Dans l'ensemble, l'œuvre scientifique d'Henri Schouteden constitue une contribution exceptionnelle au progrès de la zoologie de l'Afrique centrale et ses mérites sont particulièrement grands dans le domaine de l'ornithologie.

De très nombreuses distinctions honorifiques ont été octroyées à Henri Schouteden. Mais, sans aucun doute, beaucoup plus précieuses que ces distinctions

honorifiques sont les marques d'estime qu'il a reçues de ses pairs, des zoologistes du monde entier, qui lui ont dédié de nombreux taxons et ceci dans les domaines les plus variés. Il ne nous est pas possible d'énumérer ici tous les taxons dont le nom est associé à celui de Schouteden. Citons d'abord parmi les genres :

oiseaux : *Schoutedenapus* ; amphibiens : *Schoutedenella* ; hémiptères : *Schoutedenia*, *Schoutedeniella*, *Schoutedenane*, *Schoutedenomirus*, *Schoutedenotus* ; coléoptères : *Schoutedenius*, *Schoutedeniastes* ; lépidoptères : *Schoutedenidea* ; diptères : *Schoutedenomyia* ; acariens : *Schoutedenichia* ; crustacés : *Schoutedeniella*.

Il n'est pas possible de donner ici toutes les espèces dédiées à Schouteden et je me contenterai de citer les suivantes, parmi les ordres supérieurs :

oiseaux : *Schoutedenapus schoutedeni*, *Apalis schoutedeni* ; batraciens (amphibiens) : *Arthroleptis schoutedeni*, *Phrynobatrachus schoutedeni*, *Megailixalis schoutedeni*, *Hyperolius schoutedeni* ; reptiles : *Monopeltis schoutedeni*, *Pelophis schoutedeni*, *Atractaspis schoutedeni* ; poissons : *Petrocephalus schoutedeni*, *Clupeopetersius schoutedeni*, *Barbus schoutedeni*, *Chromidotilapia schoutedeni*, *Tetraodon schoutedeni*.

Enfin, en 1954, à l'occasion des 65 ans de H. Schouteden, ses très nombreux amis ont publié, dans les *Annales du Musée royal du Congo belge*, un volume intitulé « Miscellanea Zoologicae H. Schouteden ». Dans ce volume, divers auteurs ont décrit, en l'honneur de Schouteden, 4 nouveaux genres, 47 nouvelles espèces et 3 nouvelles sous-espèces, principalement des insectes, mais aussi des poissons, des amphibiens, des oiseaux, des mammifères et des non-vertébrés, comme les arachnides, les paupodes et les vers.

H. Schouteden fut membre de la « Koninklijke Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België » et de nombreuses sociétés savantes belges et étrangères.

La liste des publications de Henri Schouteden, depuis la parution de sa première étude sur les hémiptères rares de Belgique, en 1899, jusqu'à 1971, lorsque parurent encore ses deux dernières notes, comprend un total étonnant de 494 travaux (voir *Miscellanea Zoologica H. Schouteden*, *Ann. Mus. r. Congo*, in-4°, Zool., I, 1954 ; Les 90 ans Henri Schouteden, *Africa-Tervuren*, 17 : 19-21, 1971. Ajoutons à cette liste les deux dernières publications suivantes : SCHOUTEDEN, H. 1971. A propos du Sylvide *Macrosphenus concolor* Hartl., *Rev. Zool. Bot. afr.* 83 : 178-179 ; SCHOUTEDEN, H. 1971. Quelques oiseaux du Liberia. 2., *Rev. Zool. Bot. afr.* 84 : 297-300.

17 mars 1980.

A. Prigogine.

[Comm.]

Sources : BASILEWSKY, P., CAHEN, L. & POLL, M. 1971. Les 90 ans de Henri Schouteden, *Africa-Tervuren*, 17 : 19-21. — HUBLÉ, J. 1975. Dr. Henri Schouteden 1881-1972. *Ibis*, 117 : 538-539. OLBRECHTS, F.M. 1954. Henri Schouteden, l'homme et son œuvre. In : *Miscella-*

nae Zoologicae H. Schouteden, *Ann. Mus. Congo*, in -4°, Zool. vol. 1. — VERHEYEN, R. 1961. Dr. Henri Schouteden is tachtig! *Africa-Tervuren*, 7: 59-60.

SCHUILING (*Hendrik Johan*), Ingénieur des Mines, Géologue, Ingénieur-Conseil en géologie de l'Union Minière du Haut-Katanga (Deventer, 13.2.1892 - Waterloo, 24.3.1966). Fils de Roelof et de Roodenburg, Johanna; veuf de Idenburg, Johanna, Christina; époux de Becquet, Claire Anne-Marie Elisabeth.

Entré à la «Technische Hoogeschool» de Delft avant la première guerre mondiale, Henri Schuiling est mobilisé dans l'armée hollandaise d'août 1914 à septembre 1918. Démobilisé avec le grade de lieutenant, il achève ses études à Delft et est diplômé ingénieur des mines en 1921. Il reste attaché à cette université en qualité d'assistant du professeur H.A. Brouwer (géologie et paléontologie) jusqu'à son engagement à l'U.M.H.K. à la fin de 1923. Pendant l'été de 1922, il avait participé à une prospection charbonnière au Spitsberg pour la Nederlandsche Spitsbergen Compagnie.

Arrivé au Katanga le 7 janvier 1924, Henri Schuiling est affecté au Service Géologique qui dépendait à l'époque de la Direction des Mines. Pendant son premier congé en 1927, il retourne à Delft pour s'y livrer pendant quatre mois, sous la direction du professeur Grondys, à des recherches sur les minéraux sulfurés de Kipushi.

En 1936, le service géologique de l'U.M.H.K. est transformé en Département dépendant directement de la Direction générale. La direction en est confiée à Henri Schuiling qui ne l'abandonnera que vingt ans plus tard. Grâce à son dynamisme, son sens pragmatique, ses solides connaissances du métier, il en fait rapidement un outil de choix au moyen duquel les réserves minières du Katanga furent accrues d'une manière spectaculaire. On lui doit la création du laboratoire de minéralogie de Panda.

Soucieux de laisser à ses collaborateurs le bénéfice de leurs travaux, même lorsqu'il les suivait de très près, Henri Schuiling a peu publié. C'est cependant lui qui a introduit la notion originale de l'incompétence tectonique des assises supérieures et inférieures de la «Série des Mines du Katanga», notion qui a permis d'élucider la curieuse structure des gisements cuprifères katangais et qui a contribué au redressement de la stratigraphie régionale. C'est encore lui qui a découvert et développé le gisement de cuivre de Ruwe, minéralisation de malachite qui a percolé à travers les assises normalement minéralisées pour se fixer dans une brèche argilo-talqueuse sous-jacente habituellement stérile. Henri Schuiling

a également pris une part notable dans l'élaboration de la carte géologique du Katanga au 200000^e, publiée par le Comité Spécial du Katanga sous la direction de Maurice Robert. Pour commémorer une contribution remarquable à la connaissance des gîtes katangais, ses amis minéralogistes ont défini sous le nom de «schuilingite» un carbonate hydraté de plomb et de cuivre identifié dans les gisements de l'Union Minière.

Henri Schuiling était aussi un collectionneur sélectif et désintéressé. Inculquant sa passion à ses équipes, il avait progressivement rassemblé un admirable choix des minéraux du Katanga qui fut finalement accessible au grand public dans le Musée Sengier-Cousin de Panda. Cette collection, préservée avec grand soin par la Direction générale de la Gécamines, fait actuellement encore l'admiration des visiteurs qui se rendent au Shaba.

De 1930 à 1955, Henri Schuiling représente les Pays-Bas au Katanga en qualité de Vice-Consul puis de Consul honoraire. Rentré en Europe en 1956, il reste attaché à la Direction de Bruxelles de l'U.M.H.K. dont il devient ingénieur-conseil en Géologie en 1960. Au terme d'une carrière d'une intense activité, il se retirera à Waterloo le 1^{er} janvier 1963.

Personnalité chaleureuse, «Henk» Schuiling possédait l'art d'engendrer chez ses amis et ses collaborateurs une souriante bonne humeur. Persévérant dans l'effort, quels que fussent les obstacles, le succès des recherches qu'il conduisait lui paraissait naturel et sans mérite. S'il fut le mentor inlassable de «son» Département, il fut aussi pendant trente ans l'animateur de la vie sociale de Jadotville.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold II ; Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Chevalier de l'Ordre d'Orange-Nassau.

Publications : La tectonique des gîtes de cuivre du Katanga (Congrès de l'A.I.L.g. 1947, section coloniale, pp. 309-313). — Préface à OOSTERBOSCH, R. 1951. Copper mineralisation in the Fungurume region, *Economic Geol.* 46 (2): 121-148. — En collaboration avec GROOSEMANS, communication au symposium «sobre yacimientos de manganese», 20^e session du Congrès international de géologie (Mexico, 1956), tome 2, Africa, pp. 131-142. — Quelques considérations concernant les grands barrages katangais. Colloque international de l'Université de Liège, 1959, Barrages et bassins de retenue, vol. 14, pp. 145-162. — En collaboration avec DARNLEY *et al.*, Discussion of petrology of some Rhodesian Copperbelt orebodies, *Trans. Inst. Mining & Metallurgy*, 69.

7 octobre 1980.

Joseph Derriks.

[P.F.]

SEYL (*Henri*), Administrateur, Directeur général de la Compagnie d'Élevage et d'Alimentation du Katanga «ELAKAT» (Arlon, 25.5.1892 - Anvers, 5.9.1949).

Henri Seyl s'embarqua pour la première fois à destination du Congo en juin 1924. Depuis longtemps, il rêvait de s'y rendre, mais la guerre 1914-1918 retarda la réalisation de ses projets. Après avoir passé l'examen de commissaire-adjoint de police, il opta néanmoins pour un poste de commis au Service des Finances de la Ville de Bruxelles où, préposé au Service des Abattoirs, il eut l'occasion de se familiariser avec toutes les questions se rapportant à l'élevage, aux maladies du bétail, aux races et à leur acclimatation. Les circonstances le préparaient ainsi à sa tâche future.

Lorsque l'occasion attendue se présenta, il partit pour le Congo et entra tout d'abord au service de la Société Internationale Forestière et Minière du Congo «FORMINIERE», en qualité de comptable.

Au cours d'un voyage au Kasai fin 1928, il rencontra le président et l'administrateur délégué de la Compagnie d'Élevage et d'Alimentation du Katanga «ELAKAT», le Baron Henri Lambert et M. Gaston de Formanoir de la Cazerie, qui lui proposèrent d'entrer au service de leur société. Il y débuta en 1929 en qualité de secrétaire, fut nommé directeur adjoint en 1932, puis directeur général, fonction qu'il occupa ensuite jusqu'à sa mort.

Henri Seyl joua un rôle de premier plan dans le développement des ranches, des fermes modèles congolaises, des boucheries et des entrepôts frigorifiques qui constituent l'équipement de l'ELAKAT. Il assumait seul la gestion de l'entreprise durant la deuxième guerre mondiale et réussit la gageure d'en maintenir et même d'en développer la prospérité. Il fut nommé administrateur de l'ELAKAT après la guerre. Henri Seyl fut nommé président de la Chambre de Commerce d'Elisabethville en 1931. Polyglotte accompli, il connaissait parfaitement, outre le français et le néerlandais, l'anglais, l'allemand et plusieurs langues africaines.

Distinctions honorifiques : Chevalier de l'Ordre de la Couronne; Chevalier de l'Ordre royal du Lion;

3 octobre 1980.

[P.S.]

Ph. van der Plancke.

SLADDEN (*Georges Edmond Emile*), Ingénieur agronome, Directeur général de l'Agriculture au Congo, Membre de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer (Liège, 21.4.1904 - Bruxelles, 26.12.1972).

Son père, secrétaire d'une des sociétés métallurgiques de Liège, mais surtout grand botaniste, s'était passionné pour l'étude des Orchidées au point de devenir l'industriel de ces plantes attachantes et

propriétaire d'un ensemble impressionnant de serres où la culture était systématiquement organisée et les recherches savamment poussées. Terminant ses humanités à l'Athénée de Liège et vivant dans une ambiance botanique, G. Sladden fut admis par le professeur Gravin de l'Université de Liège, grand ami de son père, à suivre ses cours et à poursuivre des recherches de physiologie végétale au laboratoire de ce chercheur réputé. Il obtint un certificat consacrant l'expérience acquise en la matière, ce qui l'amena en 1923, à l'Institut agronomique de Gembloux. Il poursuivit ses études d'ingénieur agronome des régions tempérées et conquist son diplôme en 1926. Son travail de fin d'étude était le résultat d'une recherche sur la rouille du caféier dénotant sa perspicacité scientifique, son esprit de synthèse et son sens de la présentation graphique.

Porteur de son diplôme, il s'embarqua pour la Colombie, où il s'occupera, pour une entreprise privée, de plantation de caféiers et d'élevage jusqu'en 1928. Fort de l'expérience acquise, il revint en Europe et s'inscrivit à nouveau à l'Institut agronomique de Gembloux pour y conquérir son diplôme d'ingénieur agronome des régions tropicales. C'est en juillet 1929 qu'il obtint ce titre avec un très beau grade.

Le professeur E. Leplae, directeur général de l'Agriculture au Congo et au Ruanda-Urundi, persuadé de la nécessité de baser l'évolution de l'économie agricole congolaise sur un substrat scientifique sérieux n'hésitait pas, continuant une tradition qu'il avait établie depuis 1912, d'envoyer les meilleurs ingénieurs agronomes faire des stages prolongés dans les Colonies anglaises et hollandaises.

C'est ainsi qu'avec G. Gilbert et J. Opsomer, G. Sladden prit le chemin des Indes néerlandaises où il séjourna de mars 1930 à mars 1931, se spécialisant dans les cultures du caféier et du quinquina. C'est au cours de cette mission qu'il expédia à Yangambi, principal centre de recherches de la Régie des plantations du Congo devenue par après l'INEAC, du matériel sélectionné de grande valeur comprenant des clones et des lignées de caféiers robusta, qui constitueront le lot fondamental de la collection de la future division du café de l'INEAC.

Rentrant d'Indonésie, il débute sa carrière africaine au Congo dans le cadre de l'administration; il est détaché à la Régie des plantations à Yangambi et à Lula où il entreprend ses brillantes recherches sur le caféier.

En 1933, à la création de l'INEAC il devient chef de la division Café, charge qu'il assumera jusqu'en 1937. A cette date il quitte le service de recherches pour se consacrer totalement à l'économie caféière en Afrique Centrale: il est «l'expert Café» visitant

les plantations de sociétés, de colons, de congolais, prodiguant sa science et son expérience sans compter, n'hésitant pas à prendre le sécateur, taillant, rabotant, fertilisant les caféiers, récoltant, conditionnant, classant le café partout où l'on en produisait et toujours, avec la foi du croyant, l'habileté du praticien, la science de l'homme de recherche et toujours un sens pratique inégalable doublé d'un sens peu commun des relations humaines et, ce qui ne gâte rien, d'un sens aigu de l'humour.

M. Vanden Abeele, directeur général de l'Agriculture au Ministère des Colonies, appréciant hautement l'efficacité du travail de G. Sladden et voulant améliorer sans cesse la qualité d'un produit recherché certes, mais dans un marché compétitif, n'hésita pas, sur les suggestions de G. Sladden de faire prendre un décret créant l'Office des produits agricoles, établissant ainsi un rouage indispensable à la valorisation des produits nécessitant un conditionnement particulier à l'exportation ; l'aspect commercial de cet Office était prévu dans le corps du décret mais ne pouvait être d'application qu'en cas de circonstances très particulières. C'est en 1939 que le décret vit le jour et c'est un an après que la guerre éclatait, « circonstance particulière » s'il en fut.

G. Sladden met donc sur pied le premier Office des produits agricoles en créant d'abord celui de Costermansville, puis celui d'Usumbura et enfin celui de Léopoldville, sans compter celui de Bunia. Le rôle essentiellement technologique de l'Office se manifesta avec un brio exceptionnel par une réussite extraordinaire du « typing » du café fournissant aux marchés, des cafés de types déterminés qui se négociaient sans échantillonnages. Et tout le talent de G. Sladden put s'exercer dans cette opération délicate qui affirma la réputation et la constance de qualité des cafés congolais et du Ruanda-Urundi sur le marché international. La guerre eut cet effet bénéfique de permettre aux Offices un rôle commercial qu'ils purent exercer grâce à l'éminente personnalité qu'était G. Sladden.

Aussi, c'est sans hésitation que le Ministre Godding put proposer à l'agrément du Roi la nomination de G. Sladden en 1946 en qualité de directeur général de l'Agriculture au Congo lui conférant ainsi la haute charge de diriger l'Agriculture, les Eaux et Forêts, l'Élevage, la colonisation et les Offices des produits agricoles et d'assurer la coordination avec l'Institut National des Etudes Agronomiques au Congo (INEAC) dont le développement et la réputation s'accroissaient de jour en jour.

G. Sladden assumait ces hautes fonctions jusqu'en 1953, c'est-à-dire pendant 7 ans. Il put y consacrer le meilleur de lui-même. Entouré de collaborateurs compétents et dévoués, il restructura des services de

l'agriculture et collabora pour une part fondamentale à l'élaboration du Plan décennal du développement économique et social du Congo. S'il était l'homme de la grande synthèse et de la prospective, il n'en excellait pas moins dans la réalisation, ayant un sens particulier de l'organisation. Aussi l'amplification des paysannats indigènes et des cultures de plantes pérennes par les autochtones, la création des usines à thé, le soin particulier de l'équipement industriel des offices des produits agricoles assurant le meilleur conditionnement des produits à l'exportation, tout cela provoqua de sa part une action toujours vigilante ne connaissant aucun repos.

Cette action se manifesta encore sur d'autres plans notamment le développement unique en Afrique de la pisciculture, la création de fermes-écoles pour colons blancs et noirs, l'établissement d'étroites relations entre les services de la recherche agronomique de l'INEAC et ceux de l'application à l'échelon gouvernemental. Tout cela était toujours réalisé avec le maximum de bonhomie et de compréhension humaine. En 1953, après avoir exercé pendant quelques mois les fonctions de secrétaire général du Congo, il quitta l'Administration pour se consacrer au développement de sociétés agricoles privées. Il fut nommé administrateur délégué de l'Agrifor et administrateur des sociétés suivantes : la Société des plantations de Dembia, la Congotimber, la Colectric, la Société Gyrobos et devint conseiller technique de la Comucle et de Cafecongo.

C'est avec le même cœur, la même intelligence, le même dynamisme qu'il se consacra à l'activité de ce secteur important de l'économie congolaise y apportant son esprit clairvoyant de planificateur, sa haute technicité et sa droiture foncière doublée d'un sens profond de ses responsabilités.

En 1960, au moment où le Congo devint indépendant, il continua son activité de dirigeant de sociétés agricoles, payant de sa personne, n'hésitant pas à se rendre dans certains points chauds pour veiller à la survie et à la qualité des plantations dont il avait la gestion.

Une certaine incompatibilité d'humeur l'amena à se retirer des groupes privés auxquels il consacra tant de lui-même pendant une dizaine d'années et au lieu de prendre un repos bien mérité il se consacra jusqu'à ses derniers moments à son rôle de conseiller du Bureau International du Travail (B I T) mettant au service des milieux internationaux sa science, sa grande expérience et son sens inné des réalités pratiques.

Au cours de sa longue carrière, il avait accumulé une somme extraordinaire de connaissances théoriques et pratiques, pensant l'Agriculture des pays neufs mais surtout la dégagant de sa partie théori-

que pour n'en garder que la partie applicable, toujours soucieux de concilier la fragilité du milieu naturel, la nécessité de ménager l'effort de l'homme et d'assurer la rentabilité aux investissements consentis.

En bref, G. Sladden fut un être d'une dimension exceptionnelle bien fait pour le pays auquel il consacra le meilleur de lui-même.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de Léopold ; Officier de l'Ordre royal du Lion ; Chevalier de l'Ordre de la Couronne ; Etoile de service du Congo en or ; Médaille de l'Effort de guerre ; Officier de l'Ordre du Mérite agricole de France.

Bibliographie : Le café en Colombie, Impr. Breuer, Bruxelles ; Ann. Gembloux, 17^e année, 10 : 295-324 (1931). — L'emploi des engrais verts et des plantes de couverture dans la culture du caféier. *Bull. agric. Congo belge*, 1931, pp. 367-385 (1931). — La désinfection de la semence du café. *Bull. agric. Congo belge*, 1932, pp. 329-337 (1932). — La taille du caféier. *Bull. agric. Congo belge*, 1933, pp. 400-417 & *Bull. Café Congo belge*, 1933, pp. 405-411 (1933). — La sélection du caféier. Journée d'Agronomie coloniale (juin 1933), pp. 182-190 (1933). — Le greffage du caféier. Journée d'Agronomie coloniale (juin 1933), pp. 191-203 (1933). — Le jardin semencier au Bangelan (Java). *Bull. agric. Congo belge*, 1933, pp. 3-11 (1933). — L'établissement des pépinières du caféier. *Agric. Elev. Congo belge* (Bruxelles), 1933, pp. 24-26 (1933). — Le *Stephanoderes hampei* Ferr. *Bull. agric. Congo belge*, 1934, pp. 26-77. (1934). — Le maintien de la fertilité du sol des plantations de caféier. Journée d'agronomie coloniale (janv. 1937), pp. 198-215 (1937). — Le bouturage des feuilles chez le caféier. 7^e Congr. Intern. Agronom. trop. (Paris), pp. 147-148 (1937). — La plantation des caféiers. I. Préparation du terrain. II. Les différentes méthodes de mise en place. 7^e Congr. Intern. Agronom. trop. (Paris), pp. 131-146. *Bull. Café Congo belge*, 25 : 468-470 ; 26 : 495-498 (1938). — La taille du caféier Arabica. *Bull. agric. Congo belge*, 30 (4) : 503-535 (1939). — La récolte et le séchage du pyrèthre. *Rev. Agron. colon.* (Costermansville), 1 (1) : 23-30 (1944). — Traitement du café Arabica. Centenaire de l'Association des Ingénieurs de Liège, Congrès de 1947, Section colon., Liège, pp. 203-207 (1947). — Aperçu sur la culture du caféier au Congo belge. *Bull. Comptoir de vente des cafés du Congo* (Léopoldville), 4^e année, n° spéc., janv. 1950, pp. 2-28 (1950). — Le conditionnement et la standardisation des produits agricoles du Congo belge et du Ruanda-Urundi. *Société belge d'Etudes et d'Expansion*. (Liège), 50^e année, 144 : 50-53 (1951). — Evolution possible du paysannat indigène au Congo belge. Contribution à l'étude du problème de l'économie rurale et indigène au Congo belge. *Bull. agric. Congo belge*, n° spéc., 43 : 7-27 (1952). — Quelques problèmes de l'agriculture et du colonat du Congo belge. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 24 (2) : 716-740 (1953). — En collaboration avec MICHEL, L. L. Méthodes de commercialisation du café Arabica, produit par les indigènes du Ruanda-Urundi. Contribution à l'étude du problème de l'économie rurale indigène au Congo belge. *Bull. agric. Congo belge*, n° spéc., 43 : 63-84 (1953).

25 novembre 1981.

[A.L.]

P. Staner. (†)

SLOOVERE (DE) (*Adolphe-Marie-Joseph*), Ingénieur civil (Zeveneken, 20.11.1880 - Uccle, 12.11.1958).

Après des études d'ingénieur civil à l'Université de Gand, il partit au Congo le 8 décembre 1911 en qualité d'inspecteur de 2^e classe de l'Industrie et du Commerce. Le 1^{er} janvier 1921, il obtint la nomination d'ingénieur principal, puis le 1^{er} janvier 1926, celle d'ingénieur provincial, directeur des Affaires économiques du Katanga.

Il quitta l'administration en 1929 et entra, comme directeur, au service de la «Texaf». Lors de la reprise des activités cotonnières de cette société par la Société Cotonnière Congolaise, COTONCO, il fut appelé à faire partie du conseil d'administration de la COTONEPO absorbée en 1950 par la SOCOBOM ou société congolaise du Bomokandi. Il en resta administrateur jusqu'en 1955, époque à laquelle il résigna ses fonctions pour raison d'âge.

Il avait été promu entre-temps administrateur de la COTONCO et des Huileries de Tinda et de Gosamu.

Distinctions honorifiques : Officier de l'Ordre de la Couronne ; Chevalier de l'Ordre de Léopold ; Chevalier de l'Ordre royal du Lion ; Etoile du Congo.

juin 1980.

[A.L.]

P. Staner (†).

SLUITER (Henri), Missionaris (Hilversum, 7.12.1870 - Borgerhout, 24.2.1959). Zoon van Johannes en van Rijsbermen Elisa.

Beter gekend onder de kloosternaam Stefanus die hij had genomen bij zijn professie in de abdij van Tilburg (31 december 1894) werd Pater Sluiter na zijn priesterwijding (23 december 1899) ingezet in de propaganda; vooral in verband met de oprichting van een missiehuis te Charneux.

In de Kongomissie (5 maart 1910) was hij steeds op weg te voet of per prauw, als reispatroon voor de verschillende posten, altijd opgeruimd, vriendelijk, eenvoudig, geduldig, trots de vaak uiterst zware en lange reizen (soms met overnachting in het woud). Nooit was hem iets te veel. Later was hij na overgang tot de M.S.C. (17 september 1926) een welbekende en welgekomen gast als eerste kapitein van de missieboot *Theresita*, overal langs de Jwafa en haar zijrivieren, waar hij nieuws en cargo en blijdschap bracht.

Na 25 jaren van dat vermoeiende leven aan de Evenaar was Pater Stefanus dringend aan een welverdiende rust toe. Zijn broederlijke en zonnige aanwezigheid heeft het leven der confraters in Borgerhout in grote mate verlicht en gesteund. Tot in de zware ziekte die tot het einde zou leiden, bleef hij de lachende, grappenmakende, blijmoedige, opmonterende medebroeder en plichtsetrouwe kloosterling.

Bibliografie : Brieven, Provinciaal MSC Archief, Borgerhout.

21 december 1980.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Annalen*, Borgerhout, 70, 1959 52. — *Annales*, Borgerhout, 70, (1959): 63. — *Analecta M.S.C.*, 12: 72. — *Provincialia*, Borgerhout, februari 1959, 7. — *Asca Nostra*, 1 (1959-1): 16-17.

SMETS (Georges), Professeur à l'Université Libre de Bruxelles (Molenbeek-St-Jean, 7.7.1881 - Etterbeek, 8.2.1961).

Né de parents tous deux professeurs dans l'enseignement officiel normal, il fait des études secondaires brillantes à l'Athénée royal de Bruxelles et obtient en juin 1899, au Concours général, les prix de latin, grec, français, histoire, géographie, chimie, physique et mathématiques.

En octobre 1899, il entre à l'Université Libre de Bruxelles pour y étudier l'histoire, puis le droit. Il y suit les cours du philosophe René Berthelot, idéaliste rationnel qui s'efforçait de concilier le platonisme et l'évolutionnisme, et de l'historien Léon Vanderkindere, auteur d'ouvrages de synthèse et d'analyses de pure érudition. Il acquiert sous l'influence de ces deux maîtres l'esprit de finesse, le souci de la précision et le sens de la cohérence des faits, qualités primordiales d'un grand historien. Au concours universitaire pour 1900-1902, Georges Smets, candidat en Philosophie et Lettres (groupe: Histoire), est premier *ex aequo* avec Armand Carlot, le futur archiviste. Au cours de ces années de formation, il noue de solides liens d'amitié avec deux de ses condisciples qui seront plus tard ses collègues et qui contribueront à enrichir sa personnalité: l'historien Frans Van Kalken et le sociologue Eugène Dupréel.

En 1904, il obtient le diplôme de docteur en Philosophie et Lettres (groupe: Histoire), et, deux ans plus tard, après des séjours d'études au séminaire d'histoire médiévale de l'Université de Strasbourg, à Fribourg-en-Brisgau et à Rome, le diplôme de docteur spécial en histoire avec une thèse consacrée à Henri I^{er}, Duc de Brabant (1190-1235) qui fut publiée en 1908. Dans cet ouvrage où l'érudition s'allie à l'intelligence et à l'esprit critique, il réussit à replacer la politique d'Henri I^{er} dans l'histoire politique et sociale de l'Europe.

En 1906, alors qu'il poursuit encore des études de droit, Léon Vanderkindere lui fait confier par l'Université à titre de professeur intérimaire l'enseignement des «Notions sur les institutions politiques de Rome» et l'«Histoire politique de Rome». On voit d'emblée apparaître l'intérêt de Georges Smets pour la sociologie historique ainsi qu'en témoigne le titre d'une de ses premières leçons inaugurales: «La Constitution et l'Etat social primitif de Rome». En outre, il éclaire le passé par le présent et insiste sur les régularités qui accompagnent les faits sociaux.

En 1908, il obtient le diplôme de docteur en droit. La même année, il accède aux fonctions de chargé de cours et, deux ans plus tard, de professeur extraordinaire. De 1912 à 1916, il remplit le mandat de secrétaire de la Faculté de Philosophie et Lettres. Comme l'Université manque de moyens financiers pour lui permettre d'assurer sa charge de professeur à temps plein, il conserve une position au barreau de Bruxelles jusqu'en 1918, année où, nommé professeur ordinaire, il va pouvoir se consacrer désormais tout entier à sa fonction professorale.

En 1918 toujours, l'Université lui confie l'enseignement des «Institutions et coutumes primitives» à l'Ecole des Sciences politiques et sociales. Cette nomination va lui permettre de se tourner par la suite vers l'ethnologie où il fera preuve d'une pensée originale et féconde.

En 1919, Georges Smets publie «La Réforme du Sénat», important essai de philosophie politique d'orientation sociologique donnant une description des conditions du fonctionnement d'un régime démocratique libéral et pluraliste. En 1926, dans un brillant article intitulé «Histoire et Sociologie», il établit une synthèse des deux tendances fondamentales de sa recherche tout en montrant la nécessité de retrouver dans le passé une certaine permanence des faits importants du présent.

En 1929, il est élu au rectorat par ses pairs. Il veille aux destinées de l'Université Libre de Bruxelles jusqu'en 1932 et y fonde la Fondation archéologique et l'Institut d'études hispaniques. En 1931, il part à Rome pour y défendre en personne devant le tribunal l'étudiant bruxellois Léo Moulin accusé de propagande contre le régime fasciste. En 1932, il est nommé directeur adjoint et, en 1935, directeur de l'Institut de Sociologie Solvay, fonction qu'il devait occuper jusqu'au 1^{er} octobre 1953, date de son accession à l'honorariat. De 1935 à 1938, il préside la Faculté de Philosophie et Lettres et, de 1947 à 1954, le Comité de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale et slave.

Son remarquable esprit de synthèse amène le Centre International de Synthèse à l'élire membre de son Conseil d'administration en remplacement d'Henri Pirenne, puis vice-président étranger en 1936. Il s'adonne aussi à l'ethnologie et rédige de brillantes études sur le matriarcat, la propriété chez les peuples archaïques, le «commerce silencieux» et la «couvade». En 1936, il est chargé d'une mission de recherches en Urundi par le Fonds Jacques Cassel de l'Université Libre de Bruxelles. Il y réunit une moisson d'observations et d'objets techniques et culturels. Au cours des années suivantes, il se fonde sur ce matériel pour écrire d'importantes contributions sur les usages successo-

raux, le régime féodal, le commerce et les marchés, la fête du Sorgho, les funérailles des *Bami* et des *Bagabekazi* (reines-mères) et la structure sociale en Urundi.

Sa valeur scientifique amène l'Académie royale de Belgique à l'élire membre correspondant de la Classe des Lettres et des Sciences morales en 1932, membre titulaire en 1939 et directeur en 1948. En outre, l'Institut royal colonial belge le nomme associé le 28 juillet 1939, membre titulaire le 14 septembre 1950 et directeur de la Classe des Sciences sociales et politiques en 1950. Il présida depuis sa création, en 1953, la Commission d'Histoire et devint membre, en 1955, de la Commission administrative. Il représente cet organisme au Congrès des sciences anthropologiques et ethnologiques de Vienne en septembre 1952, à la Conférence interafricaine des Sciences humaines de Bukavu en août-septembre 1955 et au Congrès international des Sciences anthropologiques et ethnologiques de Philadelphie en septembre 1956.

Les « Semaines sociales » de l'Institut de Sociologie Solvay furent aussi l'objet de ses soins. Il veilla à choisir judicieusement leurs sujets en les liant à la vie concrète de son pays, en assistant à tous les exposés et en les clôturant par des conclusions synthétiques d'une haute portée sociologique. Il lança également la collection des « Actualités sociales » qui se voulaient des ouvrages de « mise au point » intéressants tous les problèmes en relation avec les sciences humaines. Comme l'a dit son ami Eugène Dupréel, il fut « non seulement un sociologue mais encore un esprit social ».

C'est avec courage et fermeté qu'il supporta en 1940 sa révocation par les autorités allemandes d'occupation. Quatre ans plus tard, il était nommé membre permanent du Conseil d'administration de l'Université Libre de Bruxelles à laquelle il était si sincèrement attaché.

Ce maître austère et réservé, d'une honnêteté totale, donnait à ses étudiants — parmi lesquels j'ai eu l'honneur de compter — un enseignement scientifique de haute tenue. Son grand cours consacré à « La Société et les Institutions de l'Antiquité » — dont je suis aujourd'hui titulaire — témoignait à la fois de clarté dans l'expression, de réceptivité pour les idées des jeunes et d'une très large curiosité humaniste. Défenseur du principe du libre examen, cet homme de cœur montra jusqu'à son décès en 1961 une grande tolérance à l'égard des idées différentes des siennes.

Distinctions honorifiques : Grand officier de l'Ordre de Léopold ; Grand officier de l'Ordre de la Couronne ; Officier de la Légion d'Honneur ; Commandeur de l'Ordre du Sauveur (Grèce) ; Commandeur de l'Ordre de Saint-Sava (Yougoslavie).

Publications : Une bibliographie rédigée par A. DORSINFANG-SMETS se trouve dans les « Mélanges Georges Smets » (Ed. Librairie encyclopédique, Bruxelles, 1953), pp. 25-42. Nous y ajoutons les titres de publications parues ultérieurement.

En collaboration avec A. DORSINFANG-SMETS, 1952, La bataille de Salamine- Les sources, *Ann. Inst. Philol. Hist. orient. slaves*, 12. (Mélanges H. Grégoire). — Rapport sur l'étude du R.P. Schebesta consacrés aux pygmées du Congo. *Bull. Séanc. Inst. roy. colon. belge*, 23 (1) : 166 (1952). — Notice nécrologique du R.P. Pierre Charles. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 25 (1) : 111-117 (1954). — Présentation d'une étude de M. Arthur Doucy : « Productivité du travail et politique sociale au Congo belge ». *Bull. Séanc. Bull. Inst. r. colon. belge*, 25 (2) : 773-775 (1954). — Décès de M. Valère Gelders. *Bull. Séanc. Inst. r. colon. belge*, 25 (2) : 681 (1954). — Présentation d'une note d'Armand Abel : « La traduction de documents arabes concernant la Bahr-el-Ghazal (1893-1894) ». *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, 25 (4) : 1384 (1954). — Rapport sur le dossier « Abyssinie 1894-1903 ». *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, nouv. sér., 1 (2) : 139-152 (1955). — Présentation d'une communication de M. A. Abel : « Un drapeau magique musulman pouvant être de la campagne contre Rumliza ». *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, nouv. sér., 3 (3) : 578 (1957). — A propos de la communication du R.P. E. Boelaert sur le problème linguistique au Congo. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, nouv. sér., 4 (4) : 934 (1958). — Y eut-il un siège de Bruxelles en 1213? *Cahiers Bruxellois*, 6 (2) : 83-97. (1961) (Il s'agit d'un article posthume écrit en réalité tout au début de sa vie scientifique).

18 août 1980.

P. Salmon.

[J.S.]

Sources : JANNE, H. 1963. Notice sur Georges Smets. *Ann. Acad. r. Belgique*, 129 : 125-175.

SMOLDERS (Louis), Missionaris (Pulle, 11.10.1899 - Antwerpen, 2.8.1972). Zoon van Alfons en van Blockhuys, Anna.

Na de gebruikelijke voorbereiding en de priesterwijding (15.3.1924) bij de Missionarissen van het H. Hart, vertrok P.L. Smolders naar de Kongo-missie van zijn congregatie. Achtereenvolgens was hij reispater en rector in Boende, stichter van de nieuwe post Bokela, pastoor in Mbandaka (kathedraal, later in Bakusu).

Hij was altijd een stoere werker, zowel materiëel (landbouwmechanica) als geestelijk leider en opvoeder, bij zwart en blank, steeds tot alle dienst bereid.

Zijn stevig gestel heeft hem toegelaten gedurende lange jaren met grote ijver te arbeiden voor de hechte vestiging van de Kerk in Centraal-Zaire. Toch waren ook zijn krachten niet voldoende om weerstand te blijven bieden aan het ekwatoriaal klimaat. Hij moest dan ook op 21 mei 1969 de missie verlaten.

In België heeft hij nog enkele jaren kunnen dienst bewijzen als aalmoezenier in het bejaardentehuis van Carnières.

Bibliografie: Veel werk te Boende, *Annalen*, Borgerhout, 42 (1931) : 29-30. — Abondante besogne à Boende, *Annales*, Borgerhout, 42 (1931) : 82-83. — Trabajo no falta en Boende, *Anales*, Barcelona, 61 (1931) : 175-178. — Uit de nieuwe missiepost Bokela, *Annalen*, Borgerhout, 48 (1937) : 174-176. — A Bokela, le nouveau poste de mission, *Annales*, Borgerhout, 48 (1937) : 174-176. — A Bokela, nuova stazione missionaria, *Annali*, Roma, 66 (1937) : 205-206. — Uit de Missie der MSC. Bokela St. Pieter, *Annalen*, Borgerhout, 49 (1938) : 80-82.

4 november 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Lit. : Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta M.S.C.* 14, 495-496. — *Onder Ons. Wereldwijd*, 3 (1972), nr. 27-45. — *Provinciaal M.S.C.*, Borgerhout, aug. 1972. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, p. 133. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Borgerhout 1981, p. 44.

STRUYVEN (*Marie-Rose*, en religion Sœur *Marie-Laure*), Religieuse (Schaerbeek, 7.6.1908 - Uccle, 19.7.1946). Fille d'Alexandre et de Charlotte Gilson.

Cadette d'une famille qui, de ses huit enfants, donna quatre filles et un fils à l'Eglise, Marie-Rose Struyven, après ses études normales chez les Sœurs de Paridaens à Louvain, entre chez les Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie (Gand), à l'âge de vingt ans. Le 23 mars 1929 elle prend l'habit religieux ; elle fait sa profession le 25 mars 1930. Pendant huit ans elle enseigne à l'orphelinat des Sœurs de Charité à Tournai.

Elle part pour Elisabethville le 23 septembre 1938, pour enseigner à l'Institut Marie-José. En 1940, étant donné l'impossibilité, du fait de la guerre, d'envoyer les élèves faire leurs humanités en Belgique, le Gouvernement charge l'Institut Marie-José d'organiser ces études sur place. Sœur Marie-Laure se mit alors résolument à l'étude pour se préparer à cette nouvelle tâche : passer de l'enseignement primaire à celui des humanités. Pour elle, il s'agissait d'assimiler successivement le programme des mathématiques et des sciences des différentes années du cycle d'enseignement. Elle le fit avec un tel succès, qu'il fut décidé qu'elle poursuivrait ses études pour acquérir un grade universitaire de licence. Ce projet ne put malheureusement pas se réaliser car, tombée gravement malade, Sœur Marie-Laure dut être rapatriée le 10 mars 1946. Elle décéda à la Clinique des Deux-Alice, à Uccle, le 19 juillet 1946.

En huit années, surtout pendant les quatre années de la guerre 1940-1944, elle avait accompli une œuvre importante et joué un rôle de pionnière dans l'organisation de l'enseignement des humanités pour filles au Congo.

On ne pourrait mieux dépeindre cette religieuse d'élite qu'en reproduisant la notice communiquée par la Congrégation des Sœurs de la Charité, notice qui a la résonance d'une citation à l'ordre du jour :

« Sœur Laure, toute jeune, joyeuse et rayonnante, débordait de bonté, de généreux oubli de soi. Elle semait le rire et la joie sur son passage. La science l'émerveillait, aussi mit-elle sa belle intelligence au service de l'étude. Très pénétrante, elle dut goûter de bien belles joies intellectuelles qu'elle livrait, au hasard des circonstances. Cœur d'or que les élèves sentaient si maternel. Don total de soi, un peu

violent, entier, direct : telle fut la vie de Sœur Laure. Il convenait à son tempérament d'être fauchée... Brisée, arrachée du Katanga qu'elle aimait, elle alla mourir très vite et très douloureusement, à la Clinique des Deux-Alice, à Uccle, desservie par nos Sœurs. Le 19 juillet (1946), St-Vincent de Paul vint au-devant d'une vraie Sœur de la Charité, qui, rapidement et totalement, s'était donnée pour que le Christ règne ».

2 février 1977.

[Comm.]

J.E. Opsomer.

SÜTINEN (*Antip Matinp*), Mécanicien de steamer (Nilsiasocken, Kuapionlän, Finlande, 29.11.1880 - R.I.). Fils de Matti et de Leivo, Wilhelmina ; époux de Eronen, Anna.

Après avoir obtenu en Finlande le diplôme de mécanicien de 2^e classe, Sütinen a travaillé dans divers ateliers et navigué à bord de navires de la marine marchande finlandaise.

Ayant signé, le 2 décembre 1907, un engagement pour l'Etat Indépendant du Congo, il partit d'Anvers le 26 décembre et arriva à Boma le 15 janvier 1908 où on l'affecta à la Marine du Haut-Congo. Son traitement de 3500 F fut porté successivement à 3800 F, le 1^{er} janvier 1909, et à 4100 F l'année suivante. Le 1^{er} janvier 1910, il était nommé mécanicien de 1^{ère} classe ; au cours de ce premier terme, il a navigué sur le *s/w Princesse Clémentine*.

Cependant, il ne put accomplir son terme de trois ans et il dut quitter l'Afrique prématurément pour raison de santé, le 13 octobre 1910.

Après un long séjour en Europe, cet excellent agent reprit du service et partit d'Anvers, le 18 janvier 1913, comme mécanicien de 1^{ère} classe au traitement de 9000 F. Arrivé à Léopoldville le 11 février 1913, il servit à bord du *s/w Ville de Bruxelles* et passa ensuite sur le *s/w Luxembourg*, qui, à l'époque, était un des plus grands courriers du Congo.

Cela valut à ce Finlandais d'être militarisé en août 1914 lorsque le *s/w Luxembourg*, sous les ordres du Suédois Georg Göranson participa aux combats contre les Allemands établis au Cameroun. Le *s/w Luxembourg*, pour la circonstance, avait été armé de trois canons et d'une mitrailleuse et sa coque avait été cuirassée au moyen d'une ceinture composée de traverses d'acier en transit pour le Chemin de fer des Grands-Lacs.

Le bateau fit un premier voyage jusqu'à Stanleyville afin de surveiller les rives du fleuve : il était de retour à Léopoldville le 20 septembre 1914.

Le 30 septembre, le *s/w Luxembourg*, ayant embarqué le lieutenant Bal et 136 hommes de troupe, partait pour Dongou, sur l'Ubangi, car on avait répandu la rumeur qu'une colonne allemande circulait près d'Imese, sur l'autre rive. Cette nouvelle se révéla fantaisiste, aussi le *s/w Luxembourg* revint vers le fleuve qu'il remonta jusqu'à Lukolela, où il arrivait le 20 octobre au soir.

Là, un télégramme enjoignait au lieutenant Bal d'aller au plus vite à Ouessou, sur la Sangha, pour porter un renfort aux troupes françaises engagées contre les Allemands du Cameroun. A Ouessou, le 25 octobre, le *s/w Luxembourg* apportait un renfort inattendu aux troupes françaises qui étaient en situation critique. Dès le 26 octobre, le bateau belge participait à l'attaque contre Zimu, qui était enlevé le 29 au soir.

Le *s/w Luxembourg* était de retour à Léopoldville le 5 novembre pour réparer les dégâts occasionnés par le feu nourri des Allemands contre ce « cuirassé fluvial ». Le 12 novembre, l'unité partait avec un détachement de renfort de 150 hommes, afin de passer à l'attaque de Molundu, près du confluent de la Malapa et de la N'Goko. Les opérations commencèrent

le 17 décembre 1914 et, le 22 décembre au matin, alors qu'on s'apprêtait à donner l'assaut final contre le poste allemand, on constatait que l'ennemi s'était retiré. Le *s/w Luxembourg* et son équipage avaient joué un rôle décisif dans ces opérations. Le retour du *s/w Luxembourg* à Léopoldville fut triomphal.

Au cours des opérations, Sütinen s'était fort bien conduit sous le feu de l'ennemi et il fut proposé pour la médaille d'or de l'Ordre royal du Lion.

Malheureusement, ce valeureux mécanicien avait une santé qui résistait médiocrement au climat équatorial. Il était de retour à Boma le 2 avril 1915 et devait rentrer en congé anticipé le 13 avril. Le 1^{er} juillet 1915, son traitement fut porté à 9450 F et le 15 mai 1916, il était relevé de ses fonctions pour raison de santé.

La suite de sa carrière ne nous est pas connue.

4 décembre 1977.

[Comm.]

A. Lederer.

Sources : Registre matricule n° 5883. — LEDERER, A. 1965. Histoire de la navigation au Congo, *Mus. r. Afr. centr.* (Tervuren). — LEDERER, A. 1973. Bal, F. In: Biogr. belge Outre-Mer, 7 A, col. 20-30. — LEDERER, A. 1977. Göransson, G. In: Biogr. belge Outre-Mer, 7 B, col. 155-163.

T

THOMAS (Josué, R.P. Thomas), Père salésien du Collège d'Elisabethville (Rossart-Orgeo, 10.11.1894 - Dilbeek, 10.5.1973). Fils d'Henri Joseph et de Mérienne, Marie-Thérèse.

La biographie de ce remarquable éducateur est très brève, tant sa vie fut marquée de constance et de simplicité. Seuls ses anciens élèves, mais ils sont innombrables, connaissent la grandeur de l'œuvre accomplie par le R.P. Thomas.

A la fin d'études gréco-latines suivies dans les collèges salésiens de Liège et de Hechtel, Josué Thomas demande à entrer dans la congrégation qui l'avait éduqué. C'était pendant l'été de 1914; les difficultés résultant du premier conflit mondial retardèrent jusqu'au 29 juillet 1915 son admission au noviciat de Hechtel. De 1916 à 1918, il suivra les cours de philosophie à l'Institut salésien de Grand Bigard; assez curieusement, il aura simultanément le souci de conquérir devant le Jury Central de 1917, le diplôme d'instituteur, signe d'une grande modestie et d'une vocation dédiée à l'enseignement primaire. Il y fera ses premières armes pendant deux

ans à l'école du Sacré-Cœur d'Antoing. Viennent ensuite quatre années de théologie à Grand Bigard, Hechtel et Liège, et enfin l'ordination sacerdotale par Monseigneur Micara le 15 mars 1924.

C'est le 18 décembre 1925 que le père Thomas s'embarque à Rotterdam pour arriver à Elisabethville le 24 janvier 1926. Il est désigné pour le Collège Saint François de Sales et ne quittera cet établissement que 46 ans plus tard, à bout de souffle. Pendant plus de trente ans, il y a enseigné dans la section primaire faisant progresser les élèves d'une manière méthodique. Son sens pédagogique toujours en éveil, assisté d'une autorité naturelle, lui permettait d'obtenir une attention soutenue sans recourir aux sanctions. Il avait une voix claire qui portait bien ... et loin, car il n'était pas rare de voir ses leçons suivies, à travers des fenêtres ouvertes, par les employés du bureau du C.S.K. tout proche. Et ses élèves notaient avec amusement que les inspecteurs de l'enseignement s'attardaient longuement parmi eux.

Avec une égale maîtrise, le père Thomas relayait fréquemment dans les classes du secondaire l'un ou

l'autre titulaire défaillant. Il assura de même épisodiquement la direction du Collège. Mais il revenait toujours avec joie à ses classes fondamentales. «Fondamentales» est bien le mot, car c'est aux notions de base inculquées avec rigueur par ce grand éducateur qu'une proportion élevée d'anciens de Saint François de Sales a pu accéder aisément aux études supérieures.

Maître aussi ès délassements de la jeunesse, le Père Thomas animait toutes les activités extra-scolaires. Si son oreille s'indignait parfois d'une dissonance, sa vocation éducative le conduisait avant tout à faire comprendre par sa chorale ce qu'est la joie de chanter avec cœur et en chœur. De tous les jeux et de tous les sports, il voulait que chacun retire une leçon de discipline collective et individuelle. Pour vaincre les timidités juvéniles, il amenait sur les tréteaux du collège les moins délurés de ses élèves pour leur faire interpréter indifféremment des saynètes médiévales ou des tragédies cornéliennes qu'il adaptait avec facilité aux talents dont il disposait.

Chaque parterre fleuri, chaque arbre du Collège d'Elisabethville devait quelque chose aux mains attentives du Père Thomas, car l'horticulture était le seul dérivatif qu'il se permettait. Assurés de ne jamais le trouver en dehors du périmètre de l'institution, élèves et anciens élèves venaient régulièrement le retrouver dans ses travaux de jardinage.

Au crépuscule d'une vie de généreuse abnégation, le Père Thomas revint en Belgique, à la fin de 1971, où il fut accueilli avec affection au Home Maria Assumpta de Dilbeek. Il y est décédé le 10 mai 1973. Il est inhumé dans le cimetière de Chenois (Virton). Ses fidèles disciples ont déposé sur sa tombe un schiste gravé: «Elisabethville-Lubumbashi, 1925-1971. En témoignage de reconnaissance, les anciens élèves du Père Thomas».

Mai 1981.

Joseph Derriks.

[J.T.]

Sources: Archives de la Communauté salésienne de Belgique et souvenirs d'anciens (Raymond BUREN, Joseph DEMOULIN *et al.*).

TOLLSTAM (*Sune Frans Mauritz*), Capitaine au long cours (Sölvesborg, 17.8.1862 - en mer du Nord, 10.6.1903). Fils de Mauritz, Léonard et de Pettersson, Maria; époux de Sonesdotter Maria.

Le 1^{er} septembre 1877, à peine âgé de 15 ans, Sune Tollstam fut enregistré comme mousse dans la Marine Royale Suédoise. Gravissant les différents échelons d'avancement, il devient sous-officier et, le 14 avril 1892, reçoit finalement son diplôme de capi-

taine, avec citation, de l'Ecole de Karlskrone de la Marine Royale Suédoise.

A sa demande, démission de la Marine Royale lui est accordée le 4 octobre 1899, car il désirait s'engager au service de l'Etat Indépendant du Congo. Selon la coutume de l'époque, il avait dû signer un contrat de trois ans et s'engager à ne pas se faire rejoindre par sa femme et ses enfants pendant la durée de son service à l'Etat Indépendant du Congo.

Il s'embarque à Anvers sur le *s/s Bruxellesville* le 1^{er} novembre 1899 et arrive à Boma le 21 novembre; il y est désigné pour la Marine du Haut-Congo dès le 23 novembre.

Il servit d'abord une ligne au départ de Léopoldville, désigné ensuite pour l'Equateur, il quitte Léopoldville le 6 février 1901, arrive à Coquilhatville le 12 février et est nommé capitaine de steamer de 3^e classe le 5 mars 1902. Au cours de son séjour au Congo, il navigua sur les *s/w Stanley* et *s/w Ville de Bruges*.

Son terme de service approchait, lorsqu'il reçut, fin août 1902, la terrible nouvelle de la mort de sa femme. Il demanda au gouverneur général Wahis à quitter le service le 4 septembre, ce qui lui fut accordé. Il s'embarqua à Boma sur le *s/s Philippeville* et arriva à Anvers le 25 novembre 1902.

Après avoir réglé les affaires de ses enfants en Suède, il revient à Anvers et s'engage au service de l'armement Marshall et Gerling, le 11 avril 1903. Il est embarqué à bord du *s/s Rubens*. Ce navire partit d'Anvers le 5 juin 1903 pour un voyage à destination du port de Pilau (pays Baltes), avec escale à Newcastle. Le 10 juin 1903, le *s/s Rubens* fit un naufrage dans la mer du Nord, entraînant dans la mort l'équipage dont Sune Tollstam faisait partie.

21 avril 1981.

A. Lederer.

[Comm.]

Archives africaines du Min. des Aff. Etrang., fiche signalétique de Tollstam, Sune. — Correspondance entre l'auteur et Arne Tollstam, petit-fils de Sune.

TROCHAIN (*Jean-Louis*), Docteur ès sciences naturelles. Professeur à l'Université de Toulouse (Villeneuve, Haute-Garonne, 4.6.1903 - Toulouse, 11.11.1976).

A l'âge de 21 ans, il est licencié ès Sciences de l'Université de Toulouse et reste attaché à la faculté des Sciences de cette Université jusqu'en 1929. C'est à ce moment que se dessine sa carrière coloniale, entreprise sous l'égide du professeur Auguste Chevalier de Paris, au Muséum d'Histoire naturelle et continuée dans le laboratoire de cet illustre botaniste.

Son premier contact avec l'Afrique date de cette époque : en 1933 et en 1935, il consacre, chaque fois une année, au Sénégal, ce qui lui permet de rassembler les matériaux destinés à sa thèse de doctorat. Il est proclamé docteur ès Sciences naturelles en Sorbonne, en 1941, avec la mention « Très honorable ».

De Paris, il est dirigé en 1941 vers Toulouse et, en 1943, il est nommé maître de Conférences puis professeur de Botanique tropicale à la Faculté des Sciences de Montpellier. Il exerça cette charge de cours jusqu'en 1961. Pendant ce temps, il assuma au cours de ces 17 ans, d'importantes fonctions en Afrique tropicale.

De 1947 à 1961, il fut le directeur-fondateur de l'Institut d'Etudes africaines à Brazzaville, Institut qui avait été créé par l'Office de la Recherche scientifique et technique d'Outre-Mer (ORSTOM).

En fait, il créa à Brazzaville un institut polyvalent de recherches scientifiques, puis à Bangui, un Centre géophysique et à Pointe-Noire une Station océanographique dotée d'un navire de recherches.

Comme à l'IFAN de Dakar il avait doté la France d'un Institut de Recherches scientifiques susceptible d'établir des plans répondant au développement économique et social de l'ancien AEF. Le milieu physique et biologique y était étudié par des chercheurs qui précisaient la vocation réelle des diverses régions et la destinée économique prise dans son sens le plus général.

Pour animer les 3 centres « aéfiens » il avait progressivement obtenu la nomination d'une quarantaine de chercheurs et techniciens européens et une trentaine de techniciens africains.

Ce monument à peine élaboré fut continué par des Africains secondés par des Français depuis 1961, moment où M. J. Trochain fut nommé professeur de Botanique tropicale à l'Université de Toulouse en remplacement de son protecteur, le professeur Gaussens. Et c'est le 23 mai 1975 qu'il fut élevé à l'honorariat, ne s'occupant plus dès lors que de recherches personnelles et ayant abandonné son enseignement.

Celui-ci avait été d'une fécondité extraordinaire, toujours basé sur de fréquentes missions en Europe,

en Afrique et Amérique tropicales. Il a démontré qu'il n'y avait qu'une Science de la Botanique qui n'est pas plus métropolitaine qu'africaine et que les étudiants ont tout à gagner d'un enseignement élargi à des bornes dépassant le cadre de leur région.

En plus des cours de géographie botanique et de ceux de botanique tropicale, il enseigna l'écologie et l'agro-systématique des plantes tropicales et de leurs produits.

Ses talents de conférencier furent mis souvent à l'épreuve, et chaque fois il s'efforça de faire connaître l'Afrique noire, ses particularités physio-géographiques et biologiques, ses productions naturelles, la nécessité de protéger sol et nature, l'œuvre française Outre-Mer, etc.

Il a publié 158 études principalement sur la botanique tropicale mais aussi sur l'écologie, sur l'environnement de la région toulousaine. Son ouvrage sur la phyto-écologie des principaux types de végétations intertropicales constituera le couronnement de son œuvre. Il ne verra le jour qu'en 1977.

Il était membre de nombreuses sociétés savantes et commissions scientifiques parmi lesquelles j'épinglerai le Conseil Scientifique de l'Afrique (1950), la Commission de l'Institut des Parcs nationaux du Congo belge (1954), l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse (1962) et le CNRS (1963).

Il m'a été donné d'admirer à plusieurs reprises le magnifique travail d'apôtre qu'il réalisa à la chaire de Botanique de l'Université de Toulouse. Les assistants qu'il a formés sont marqués par son empreinte et s'efforcent tous d'approfondir les sujets qu'ils étudient. Une touche de bonhomie caractérise ces hommes habitués à un travail profond toujours exercé dans un climat de bonne humeur.

Trochain fut un chef d'école et un brillant professeur après avoir été un chercheur infatigable et un organisateur hors ligne.

Il était correspondant de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer depuis mars 1976.

Décembre 1976.

P. Staner (†).

[Comm.]

V

VERBRUGGEN (*Paul Marie Désiré Gabriel*), Magistrat (Bruxelles 4.1.1908 - Boitsfort, 9.12.1947). Fils de Jean-Emile et de Daelman, Ali-ne.

Ayant passé sa jeunesse à Louvain, Paul Verbruggen termina sa rhétorique chez les Pères Joséphites à seize ans. En 1929, à vingt et un ans, il était, avec la plus grande distinction, diplômé docteur en droit

par l'Université de cette ville. Il y poursuivit ses études pour être finalement licencié en sciences économiques et licencié en sciences politiques et sociales. En 1932, il suivit les cours de l'Ecole coloniale de Bruxelles. Il avait terminé son service militaire comme officier de réserve dans l'artillerie.

Nommé magistrat à titre provisoire le 23 novembre 1933, il commença son service effectif comme substitut du Procureur du Roi le 19 décembre 1933 et fut affecté successivement aux parquets de Coquilhatville, Stanleyville et Buta. Fin de terme, le 20 décembre 1935, il fut nommé à titre définitif substitut du Procureur du Roi près le tribunal de première instance de Léopoldville le 28 mai 1936, mais fut affecté durant son second terme du 9 juillet 1936 au 17 juillet 1939 au parquet de Lusambo.

De retour à la Colonie le 1 février 1940, il fut désigné d'abord comme substitut à Stanleyville, puis le 21 janvier comme juge au tribunal de première instance de Léopoldville et, enfin, le 18 mars 1943, à nouveau comme substitut à Stanleyville. En congé régulier le 23 avril 1943, il reprit son service le 21 juin 1943, à titre provisoire comme conseiller suppléant à la cour d'appel de Léopoldville, ensuite, le 6 janvier 1944 et jusqu'au 9 janvier 1945 comme substitut à Coquilhatville. Son dernier terme se déroule dans le ressort de Stanleyville notamment à Buta, du 10 mai 1945 au 28 juin 1947. Il était nommé premier substitut du Procureur du Roi le 3 décembre 1947 quelques jours avant de succomber à une urémie.

Excellent magistrat, actif et intelligent, possédant de sérieuses connaissances juridiques, sur le plan personnel, de société agréable et musicien de talent, sa mort prématurée ne lui permit pas de réaliser un couronnement de carrière qui s'annonçait brillant.

Distinctions honorifiques: Chevalier des Ordres royal du Lion et de la Couronne; Etoile de service en argent avec trois raies; médaille de l'Effort de guerre Colonial à titre posthume.

24 avril 1976.

J. Sohier.

[Comm.]

Mat. des AE 622/OJ - Agence Belga, 24/1 - 48.

VERMEIREN (Hilaire), Evêque missionnaire (Beveren-Waas, 13.4.1889 - Ganshoren, 18.8.1967). Fils de Theofiel et de Van Wouwe, Sylvie.

Le deuxième vicaire apostolique de Coquilhatville (nommé le 10.4.1947 et sacré évêque titulaire de Gibba dans l'église de sa paroisse natale par son prédécesseur Mgr E. Van Goethem le 25.7.1947) était entré dans la congrégation des Missionnaires

du Sacré-Cœur le 4.10.1907 et ordonné prêtre le 15.8.1912.

Après un professorat d'humanités classiques à l'école apostolique de sa congrégation à Asse et un an de ministère paroissial à Houdeng-Goegnies (1923) il fut choisi pour faire partie de la deuxième caravane de Missionnaires du Sacré-Cœur qui allaient prendre la relève des Trappistes dans la Tshuapa en 1925.

Dès le début de la première guerre mondiale (1914), il s'était engagé comme brancardier volontaire, mais la retraite précipitée de l'armée belge vers l'Yser l'avait forcé comme beaucoup d'autres à rester en territoire occupé.

Arrivé à Boma le 1.4.1925 il fut désigné pour Bokote où il devait remplacer progressivement le père Dominic van Son comme recteur de la mission, incorporée dans la jeune préfecture apostolique de la Tshuapa.

Cette mission commencée en 1913 pour remplacer les postes de Bombimba, puis Ifutó, enfin Wenga-Lokumo était déjà bien organisée. Mais toutes les constructions étaient encore provisoires. Dès que possible avec l'aide de l'infatigable frère G. Fleuren, arrivé fin 1925, le père Hilaire se mit en devoir de renouveler le tout en durable, en y ajoutant les bâtiments pour les premières sœurs venues de Belgique avec le frère. On put construire encore de nouvelles écoles, un atelier de menuiserie et de mécanique, puis le complexe pour la congrégation de sœurs autochtones fondée par Mgr Van Goethem. Le bâtiment le plus important et le plus difficile à cause de ses dimensions est l'église paroissiale, dont la renommée principale vient des belles peintures murales, œuvre des Sœurs Josefa Fraeyman et Aleydis van Moere.

Après un congé en Belgique, il fut nommé curé de Coquilhatville le 21.9.1934, mais retourna à son cher Bokote le 15.7.1935, qu'il continua à diriger jusqu'en juin 1947. Entre-temps, il avait été nommé membre du conseil épiscopal dès 1927 et provicaire apostolique en 1946.

A l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique au Congo belge (10.11.1959) le vicaire apostolique devint automatiquement premier évêque et archevêque de Coquilhatville, jusqu'à sa retraite et son retour définitif en Belgique, après avoir sacré son successeur le 29.6.1964.

Pendant les 17 années qu'il est resté à la tête du diocèse de Coquilhatville, Mgr Vermeiren a eu le bonheur d'assister au développement général de la mission, spécialement dans l'enseignement. Et cela nonobstant l'opposition de certains milieux européens, hautement appuyés, qui pourtant n'a pu entamer le grand esprit tolérant et conciliateur, dont

il a constamment fait montre tant avant qu'après son élévation à l'épiscopat: les missionnaires protestants, surtout ses voisins de Monieka, les fonctionnaires de la Colonie, les agents de sociétés (rappe-lons ici ses efforts couronnés de succès pour arriver à des relations non seulement pacifiques mais amicales avec la S.A.B. commencées à Bokote et à Busira et continuées après le déplacement du siège à Wanga-ta).

D'autre part il ne lui a pas manqué de peines. Ici il faut signaler d'une façon spéciale la situation trouble de 1959-1960, avec les propagandes politiques où se manifestaient clairement ici et là des sentiments de nette hostilité envers les missionnaires et l'Eglise. L'indécision du gouvernement belge et la démission consécutive croissante des fonctionnaires qui se sentaient abandonnés n'étaient pas faites pour calmer les inquiétudes des missionnaires qui se répercutaient inévitablement sur leur chef.

C'est au moment de l'indépendance que la situation devint plus critique. L'attitude haineuse du premier ministre envers la puissance colonisatrice et la monarchie belge, la mutinerie de l'armée, l'impuissance du gouvernement à maintenir l'ordre, l'exode massif des fonctionnaires suivi du départ de beaucoup de parastataux, l'anarchie consécutive avec ses tristes conséquences bien connues, tout cela ne pouvait contribuer qu'à engendrer et accroître le pessimisme.

Mais je crois que l'instant le plus pénible pour Mgr Vermeiren arriva lorsque des Européens haut placés et jouissant d'une grande influence dans le monde économique et social ont tenté de le persuader d'abandonner la mission avec tout son personnel, invoquant le départ de tous les Européens, l'insécurité croissante, ajoutant l'argument du devoir patriotique. Là, les interlocuteurs confiants dans l'attitude foncièrement conciliante de l'évêque se trompaient lourdement en sous-estimant la solidité de sa foi chrétienne, la rectitude de sa conscience, son courage apostolique.

Aussi reçurent-ils la réponse fière que son premier devoir était de rester avec ses fidèles, qu'il était l'envoyé non de l'Etat belge et de son gouvernement, mais du Pape, remplaçant de Jésus-Christ sur terre et ainsi responsable devant Dieu; que donc il ne pouvait être question de céder à leurs propositions et qu'il ne suivrait pas leur exemple s'ils voulaient quitter le pays (ce qu'ils ont d'ailleurs omis de faire).

Cela ne lui a pourtant pas épargné les calomnies de certains politiciens comme s'il était de combine avec les Européens pour détruire le Congo avec l'aide des troupes belges ou avec diverses actions violentes.

Bibliographie: Onze blijde reis naar Tshuapa, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 100-107, 128-133, 152-158, 174-180, 197-201. — Dominicus, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 223. — Bonto oa mboa. Congoleesche vertelling, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 31-32. — Een mislukte jacht, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 55-58. — Bij een doode, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 103-105. — Près d'un mort, *Annales*, Borgerhout, 38 (1927): 54-56. — Bamama baoya: De zusters zijn gekomen, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 150-153. — Tata Paulus' entata Bernard, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 175-179. — Tata Bernard, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 128-130. — Van het negerhart, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 199-203. — Cœur de nègre, *Annales*, Borgerhout, 38 (1927): 6-10. — Cuore di negro, *Annali*, Roma, 57 (1928): 57-59. — El corazon del negro, *Anales*, Barcelona, 59 (1929): 278-280. — Bolawiya, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 247-250, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 150-153. — Vóór het doopsel, *Annalen*, Borgerhout, 37 (1926): 268-270. — Gelijk Robinson Crusoe, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 31-34. — Bloqué, *Annales*, Borgerhout, 37 (1926): 270-271. — Bloccato, *Annali*, Roma, 56 (1927): 53-54. — De redding. Schets uit onze Congo-missie, *Almanak*, Borgerhout, 33 (1927): 37-48. — Het beeld van den dood, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 78-79, *Almanak*, Tilburg, 46 (1936): 59-64. — De vrede hersteld, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 125-128. — La paix rétablie, *Annales*, Borgerhout, 38 (1927): 149-151. — La paz restablecida, *Anales*, Barcelona, 59 (1929): 112-115. — (Scène congolaise) La paix est rétablie, jusqu'à ce que... *Annales*, Issoudun, 13 (1931): 87-88. — Der Friede ist wieder hergestellt bis auf weiteres, *Kalender*, Hiltrup, 44 (1933): 197-202. — La pace ristabilita, *Annali*, Roma, 56 (1927): 172-173. — Het daghet in den Oosten, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 172-175. — L'aurore s'annonce, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 54-56. — Spunta l'aurora, *Annali*, Roma, 58 (1929): 77-79. — Gered voor de eeuwigheid, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 220-222. — Sauvé pour l'éternité, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 197-200. — Hoe de Congolees vertelt, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 244-245. — Le congolais raconte, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 52-54. — Nkoi l'omene, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 272-273, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 30. — Er was cens, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 56-59. — Il y avait une fois, *Annales*, Borgerhout, 29 (1928): 123-126. — Un cuento congole, *Anales*, Barcelona, 62 (1932): 312-314. — Een moeilijke tocht, *Almanak*, Borgerhout, 34 (1928): 65-90. — Baosken is gedoopt, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929): 198-200. — Petit-père est baptisé, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 245-247. — Het zwarte wrak, *Almanak*, Borgerhout, 35 (1929): 77-84. — Une épave noire, *Almanach*, Borgerhout, 35 (1929): 66-71. — Horrores del Africa pagana, *Anales*, Barcelona, 59 (1929): 108-112. — L'homme au chien, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 177-178. — Mama ea boyia, *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 29-31, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 29-31, *Annali*, Roma, 63 (1934): 83-86. — Ekila. Schets uit onze Congo-missie, *Almanak*, Borgerhout, 41 (1935): 6-14. — Ekila, esquisse de la vie congolaise, *Almanach*, Borgerhout, 41 (1935): 7-15. — Storm over Bokote, *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 38-41. — Le désastre de Bokote, *Annales*, Borgerhout, 58 (1947): 71-73. — Tornado over Coquilhatstad, *Annalen*, Borgerhout, 67 (1956): 2-3. — Tornado sur Coquilhatville, *Annales*, Borgerhout, 67 (1956): 2-3. — En voyage sous l'Equateur, *Almanach*, Borgerhout, 54 (1953): 6-10. — Travel in the Congo, *Annals*, Aurora, 4 (1950): 11, 16-18, 28-29. — Wir tragen den Häuptling der Mission, *Monatshefte*, Salzburg, 66 (1957): 116-117. — The Congo goes modern, *Annals*, Aurora, 11 (1957): 8, 44-45.

30 mars 1983.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 134-135; 78 (1967): 240-243. — Analecta MSC, 13: 112. — Provinciaal MSC, Borgerhout, aug. 1967, p. 48. — *Asca Nostra*, 9 (1967): 50-55. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 284-187. — 50 jaar in Zaïre, extra-editie van M.S.C. Kring, Borgerhout, aug. 1975.

VERTENTEN (*Lodewijk*), Missionaris (Hamme-Durme, 9.1.1889 - Coquilhatstad, 27.6.1936). Zoon van Henri en van Van den Brande Clemence.

Deze jongere broer van de beter bekende Petrus (zie *Belg. Overz. Biogr.*, 5, kol. 865-866 en 7C, hieronder) ingetreden bij de Missionarissen van het

H. Hart op 4.10.1908 en priester gewijd te Arnhem op 15.8.1913, is in Nederland verschillende funkties blijven uitoefenen vooral in de pastoraal, totdat hij uitgenodigd werd om deel uit te maken van de eerste karavaan van leden van zijn kongregatie bestemd voor de nieuw opgerichte apostolische prefektuur van Tshuapa.

Vertrokken uit Antwerpen op 23.9.1924 kwam hij aan in de enige toen bestaande missiepost van dat kerkelijk gebied, om van daar uit het binnenland te bereizen met bijzondere aandacht voor het katechumenaat van Bolima en voor de omliggende streek, waar toen reeds een behoorlijk aantal katholieken waren, dank zij de vroegere missiepost van Ifuto bij de Lingoi, de latere werking van reispaters uit Bokuma en heel speciaal ook de grote ijver van de hoofdkatechist Boniface Bakutu, die flinke steun mocht genieten van de plaatselijke regeringsambtenaren, zowel Europeanen (voornamelijk A. Collignon) als inlandse hoofden (waaronder Rafael Bonjembo van de Bonyanga en vooral Bruno Efoloko van de Bokala).

Toen de meeste Trappisten besloten hadden in de missie te blijven na de overname door de Missionarissen van het H. Hart werd P.L. Vertenten aangesteld om ze in te lijven in het nieuwe genootschap. Daarna werd hij belast met de organisatie, leiding en verdere opbouw van de school door de „Huilleries du Congo belge” opgericht te Flandria onder voorlopige leiding van de katechist Antoine Basele. Met de hulp van Broeder Jan Brants kon hij tevens een voorlopig woonhuis met aanpalende kerk bouwen.

Doch zijn gezondheid, die nooit schitterend geweest was, bleek niet bestand tegen het klimaat en de grote activiteit die hij ontwikkelde, ook in de rechtstreekse pastoraal. Hij moest dan ook reeds einde 1927 naar het ziekenhuis in de stad. Wel bracht dat een zekere verbetering, doch een terugkeer naar Flandria was uitgesloten. Na een flinke rust kwam hij in Boende om te proberen die post te besturen, doch ook dat was hem te zwaar.

Bibliografie: Brieven uit Congo, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 78-81, 250-256. — Lettre de Bokote, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 86-87.

30 maart 1983.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal MSC Archief. Borgerhout. — *Analecta*, 6, 500. — *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 173-175. — *Annalen*, Tilburg, 1936, p. 185. — 50 jaar in Zaire. Extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975, pp. 41-43. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, p. 188. — Wij gedenken, Borgerhout, 1982, p. 33.

VERTENTEN (*Petrus*) (Aanvullende nota bij deel 5, kol. 865-866).

Na zijn lager onderwijs in Hamme, ging Petrus in 1898 humaniora studeren aan het missieseminarie van Borgerhout. Na zijn noviciaat trad hij op 4.10.1904 in bij de Missionarissen van het H. Hart te Arnhem. Hij volgde er de cursus van filosofie en ging daarna theologie studeren te Leuven waar hij op 21.12.1909 tot priester werd gewijd.

In september daaropvolgend vertrok hij naar de missie van Nederlands Nieuw-Guinea (nu Irian Jaya) waar de missionarissen van zijn congregatie in 1905 hun apostolaat waren begonnen op de Zuidkust. Na een korte inwijding op de enige missiepost in de hoofdstad Merauke, vertrok Pater Vertenten naar Okaba, een flink kustdorp 85 km westwaarts, waar zopas een nieuwe statie was gesticht.

Einde 1925 keerde hij naar Europa terug voor een welverdiende rust. Zijn verlof werd echter grotendeels gewijd aan propaganda voor het werk in Nieuw-Guinea. Persoonlijk zou Pater Vertenten daar geen vruchten van plukken. Zijn overheid deed een beroep op hem voor de taak van religieus overste in de jonge prefektuur van Coquilhatstad. Pater Vertenten scheepte in te Antwerpen in maart 1927.

De nieuwe overste, die resideerde in Bamanya, stond voor een zware opgave. Hij droeg niet alleen de verantwoordelijkheid van zijn ambt maar moest weldra ook de taak van schoolopziener voor heel de missie op zich nemen met alle hieraan verbonden verplichtingen, ook tegenover de officiële wereld.

Bij zijn geregelde bezoeken aan de scholen schonk Pater Vertenten speciale aandacht aan de vormingsvakken. Hij was een overtuigd voorstander van een ontwikkeling die steunde op een landeigen grondslag en die in nauw verband stond met de volkscultuur. Deze opvatting was wel in overeenstemming met de officiële stelling van de toenmalige regering maar kwam in botsing met de heersende strekking van ontvreemding die toen bijzonder sterk was bij de opkomende sociale klassen. Voor haar was europeanisering het ideaal en tevens de ladder naar hogere ambten en grotere welvaart. Een speciaal bemoedigende belangstelling had de inspecteur voor het kleine seminarie van Bokuma waar het ideaal van diepe intellectuele en morele vorming op eigenlandse basis en langs inheemse lijn sterk benadrukt werd.

Bij al die gewone dagelijkse activiteiten voegde zich in Pater Vertentens optiek de noodzaak zich in te leven in een gans nieuwe omgeving (klimaat, cultuur, taal, maatschappij). Op de studie van de volkstaal (Iomongo) legde hij zich bijzonder toe zoals blijkt uit de vele nagelaten aantekeningen en publikaties over de gesproken woordkunst. Zijn jarenlang moeizaam zwoegen om de tot dan toe onbekende en niet eenvoudige taal van de Marind

onder de knie te krijgen (cf. het Marindeesch Woordenboek, in samenwerking met zijn confrater, J. van de Kolk, Weltevreden, 1922) was een goede voorbereiding op de studie van de niet gemakkelijker en tevens gans verschillende taal van de Nkundo. Toch schrok de 43-jarige niet terug voor hetgeen hij beschouwde als een elementaire plicht: zich met dezelfde overtuiging en toelag die hij in Oceanië had getoond, ten volle in te leven in de taal en de gewoonten van het volk waarheen hij nu gezonden was in Afrika. Dit belette hem nochtans niet met voorliefde terug te denken aan de Papoea zoals het dikwijls tot uiting kwam in zijn gesprekken.

Een van de belangrijkste opdrachten van een religieus missie-overste is het regelmatig bezoeken van de confraters op ver uit elkaar gelegen missieposten. Pater Vertenten was er steeds een welkome gast: blijmoedig, optimistisch, eenvoudig, vredelievend, steeds bereid dienst te bewijzen, te bemoedigen, leed te verzachten, onenigheden uit de weg te ruimen, zwaar wegende benoemingen te helpen aanvaarden. Omdat hij door het doorhakken van de knoop de pijn niet wilde verergeren, werd hem wel eens verweten dat hij de moeilijkheden niet oploste maar liet aanslepen. Zijn verlangen om uiteenlopende meningen en verschillend gerichte gevoeligheden te sparen, kon hem wel eens in botsing brengen met andere overheden. De soms uiterst pijnlijke situaties die daaruit voortvloeiden wist hij als vredelievend mens en diep gelovig priester blijmoedig en geduldig te verdragen.

Ook buiten de missie bleef zijn hartelijkheid contacten onderhouden in België, Nederland en Oost-Indië waar men zijn vroegere missieactiviteit niet vergeten was. Zo kon hij o.a. de proeftuin van Eala aan planten helpen dank zij zijn relaties met Buitenzorg op Java.

Na het verstrijken van zijn derde ambtsperiode in 1936 werd Pater Vertenten benoemd tot directeur van de school der H.C.B. te Flandria (nu P.L.Z. Boteka). Het leven werd nu rustiger wat ook wel mocht na de drukte van een lange ambtsperiode als missie-overste en bij het stijgen van de levensjaren. In zijn nu ruimere vrije tijd kon hij door het schilderen van een kruisweg op cement (kopie Fugel), verder werken aan de verfraaiing van de kerk waarvan hij vroeger het koor met grote fresco's had versierd. Ook andere kerken hier en in Papoea heeft hij door zijn kunst verfraaid. Zijn aanleg voor tekenen en schilderen had hij in zijn missieleven nooit ten volle kunnen ontwikkelen. In Congo en nog meer in Papoea heeft hij een groot aantal types geschilderd en getekend. Zijn schilderijen echter waren vooral kopiewerk.

Ondertussen ging Pater Vertentens gezondheid snel achteruit. Steeds meer leed hij onder een slechte bloedsomloop die hem ook erg hinderde in zijn bewegingen. Daarom stuurde de dokter hem in 1939 op rust naar Europa. Daar verging mede door de oorlog zijn hoop op terugkeer naar Congo. Ondanks alles vond hij in Borgerhout nog een vrij drukke werkkring als biechtvader en graag aanhorende predikant of als spreker over de missie. Totdat de ziekte hem dwong tot twintig lange maanden bed in de St.-Augustinuskliniek waar hij nog de zenuwslopende weken van de VW beschietingen moest meemaken.

De Nederlandse dichteres Henriëtte Roland Holst-Van der Schalk, die met August van Cauwelaert, Mej. Belpaire, beeldhouwer Poels en schilder Ost tot zijn vriendenkring behoorde, vatte in een afscheidsbriefje op 25.1.1946 zeer mooi het leven van de priester-missionaris samen:

Ik dank u zeer voor de vriendschap die u mij in de laatste jaren bewezen hebt en voor de warme belangstelling in mijn lichamelijk en geestelijk welzijn. U hebt er velen ten zegen kunnen zijn in uw leven, eerst door uw werkzaamheid en daarna door de heldhaftige wijze waarop gij uw leed droegt. En ik weet dat gij dat ook verder zult zijn en mij uw bescherming niet zult onttrekken.

Eretekens: Officier in de Koninklijke Orde van de Leeuw; Ridder in de Kroonorde; Ridder in de Orde van Leopold II; Ridder in de Nederlandse orde van Oranje-Nassau; Pauselijke medaille «Pro Ecclesia».

Bibliografie: Oond-a-Oond en Omapi. *Annalen*, Borgerhout, 29 (1914): 196-199. — Nieuw-Guineesche typer Kandiwo. *Annalen*, 29 (1914): 212-213. — Brief van Pater P. Vertenten aan de studenten van het klein Liefdewerk te Assche. *Annalen*, Borgerhout, 29 (1914): 228-231. *Annalen*, Tilburg, 32 (1914): 281-285. — IJzer, *Almanak*, Borgerhout, 24 (1914): 59-62. *Almanak*, Tilburg, 24 (1914): 59-62. — Der Hunger nach Eisen, *Monatshefte*, Hiltrup, 32 (1915): 19-21. — Uit een brief van den E.P.P. Vertenten, *Almanak*, Tilburg, 25 (1915): 41-48. — Mewi-feest, *Annalen*, Tilburg, 33 (1915): 148-152, 164-166, 181-184. — To Kinong: an Innocent Abroad, *Annales*, Cork, 33 (1915): 361-365. — «Kenda» (Bij de tekening), *Annalen*, Tilburg, 34 (1916): 117-118. *Monatshefte*, Hiltrup, 33 (1916): 496-498. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 220-223. — De kleine Li (bij de tekening), *Annalen*, Tilburg, 34 (1916): 119-120. *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 59-64. — La petite Li, *Almanach*, Borgerhout, 27 (1921): 61-66. — Gari. *Annalen*, Tilburg, 34 (1916): 4-7. *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 63-68. — Jawiw en Manilla, *Annalen*, Tilburg, 34 (1916): 182-184. *Annalen*, Borgerhout, 32 (1921): 20-21, 32. — Woliw, de verrezene, *Annalen*, Tilburg, 34 (1916): 148-149. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 200. — Op reis naar Ati-Milah, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 4-8, 20-24. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 126-132. — Van kleine Kadiem, die werd opgegraven, *Almanak*, Tilburg, 27 (1917): 57-60. *Annalen*, Borgerhout, 30 (1919): 106-108. — Jolem. Nog een droeve geschiedenis, *Almanak*, Tilburg, 27 (1917): 61-64. — Uit Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 103-104. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 57-58. — Meraukeesche Kaja-Kaja-kopel, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 190. — Wingro. *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 228-230. — Godelieve. *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 101-104. — Oorsprong-legende der Marindineezen, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 300-304. — Een afkomst-legende, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 252-254. — Feestelijkheden op de Zuidkust van Ned. Nieuw-Guinea, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 330-333. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 272-274. — Bezoek van binnenlanders aan Merauke, *Annalen*, Tilburg, 35 (1917): 344-346. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 220-222. — Een uistervend volk, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 7-8. — Ein aussterbendes Naturvolk, *Monatshefte*, Hiltrup, 35 (1918): 102-103. — Tooverij in Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 34-36, 56-60, 79-81. — Kaja-kaja fantasie, *Almanak*, Tilburg, 28 (1918): 37-44. *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 8-11. — Ehambee, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918):

100-101. *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 200-202. — Typen uit Nieuw-Guinea. Jangre. Wangeike, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 152-153. — Skizzen aus holländische Neuguinea. Jangre. Der kleine wangei, *Monatshefte*, Hiltpur, 37 (1920): 14-15. — Schetsen uit Zuid-Nieuw-Guinea. Een De Camp, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 198-199, *Monatshefte*, Hiltpur, 37 (1920): 13-14. — Schetsen uit Zuid-Nieuw-Guinea. Judas, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 197-198, *Monatshefte*, Hiltpur, 37 (1920): 12-13, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 153-154. — Judas à l'école, *Annales*, Borgerhout, 31 (1920): 178. — My Schools Verdict on Judas, *Annals*, Cork, 39 (1921): 32-33. — De maan bij de Marindineezers, *Annalen*, Tilburg, 36 (1918): 173-175. — De naam bij de Papoea's, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 150-153. — De spaanse ziekte in onze Oost, *Annalen*, Tilburg, 37: (1919): 108-110, *Annalen*, Borgerhout, 30 (1919): 29-30. — Een spokenstoet, *Annalen*, Borgerhout, 30 (1919): 173-174, *Annalen*, Tilburg, 37 (1919): 246-248. — De Dongam-Anim of dondermakers, *Annalen*, Borgerhout, 30 (1919): 174-176, *Annales*, Borgerhout, 32 (1921): 5-6, *Annalen*, Tilburg, 37 (1919): 248-250. — Marindineesche kiekjes. Sedoja; Moloe, *Annalen*, Tilburg, 37 (1919): 200-202. — Zuid-Nieuw-Guinea sterft uit, *Annalen*, Tilburg, 37 (1919): 202-205. — Uit Kaja-Kaja mond, *Almanak*, Tilburg, 29 (1919): 57-64. — Het koppen-snelen in Nieuw-Guinea, *Almanak*, Borgerhout, 26 (1920): 43-50. — Wat een Kaja-Kaja vertelt, *Almanak*, Borgerhout, 29 (1923): 73-80. — Schetsen uit Nieuw-Guinea, Het spook er nog, *Annalen*, Tilburg, 37 (1919): 270-271, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 4-5. — Typen van Nieuw-Guinea. I Oond-a-oond. II Miz, *Almanak*, Borgerhout, 31 (1920): 35-42, *Almanak*, Tilburg, 30: (1920): 51-56. — Een zonne-legende, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 78-80, *Annalen*, Tilburg, 38 (1920): 25-27, *Almanak*, Borgerhout, 29 (1923): 69-72. — Over de internaat-jongens, *Java-post*, 1920, p. 153. — De Koembe op, *Het nieuws van den dag voor Ned. Indië*, 26 oktober 1920. — De Marind-Anim. *Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde van Ned. Indië*, 78 (1921-1): 182-193. Headhunting in southern New-Guinea, *Sluiter's monthly East Indian Magazine*, (Batavia-Java) 2 (1917): 42-52. — Naar klein en groot Kei, *Almanak*, Tilburg, 31 (1921): 34-83. — Een rondreis op Klein- en groot Kei, *Almanak*, Borgerhout, 28 (1922): 35-68. — Over oude Kaja-Kaja-vrouwjes, *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 67-72. Sur quelques vieilles femmes Kaja-Kaja, *Almanach*, Borgerhout, 27 (1921): 66-68. — Ndoond, *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 71-74, *Almanach*, Borgerhout, 27 (1921): 67-71. — Levend begraven, *Annalen*, Borgerhout, 32 (1921): 150-152, *Annalen*, Tilburg 39 (1921): 22. — Sepolite vive, *Annali*, Roma, 53, (1924): 213-214. — Chez les Marind-Anin, *Annales*, Borgerhout, 32 (1921): 128-130. — With the Marind-Anin, *Annals*, Cork, 39 (1921): 194-195. — Croquis Guinéens, *Annales*, Borgerhout, 32 (1921): 199-200, 222-224. Usi e costumi canachi, *Annali*, Roma, 50 (1921): 230-232. Excellentes nouvelles, *Almanach*, Borgerhout, 28 (1922): 43-46. — En Nouvelle Guinée. Un peuple agonisant renaît à la vie, *Annales*, Borgerhout, 33 (1922): 197. — Met missiewerk op Merauke. De eerste biechtelingen, *Annalen*, Borgerhout, 33 (1922): 244, *Annalen*, Tilburg, 40 (1922): 217-218. — Marindeesch woordenboek (i.s.m. J. VAN DE KOUK). Deel I, Nederlandsch-Marindeesch. Weltevreden, 1922, 160 pp. — Vendetta, *Sluiter's Monthly East Indian Magazine*, 3 (9): 187-188 (1922). — Het koppensnelen in Nederlandsch Zuid-Nieuw-Guinea. *Tijdschrift van het Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, Tilburg, 1923, 32 pp. — De Kaja-Kaja's en de malaise, *Annalen*, Tilburg, 41 (1923): 127-128. — Een kijkje in de herenpan van den Kaja-Kaja, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 5-7. — Kermis in Jewati, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 81-83. — Kaja-Kaja neuzen, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 130-132. La beauté chez nos Kaia-Kaia, *Annales*, Borgerhout, 34 (1923): 196-198. — Boedeiam van Okaba, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 172-176. — Boedeiam d'Okaba, *Annales*, Borgerhout, 35 (1924): 10-13. — Regen op Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 167 (1923): 202-203. — La pluie en Nouvelle-Guinée méridionale, *Annales*, Borgerhout, 34 (1923): 250-252. — Drie schetsen uit Kaja-Kajaland. Jomoon. Doema. wepib, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 221-224. — Het tweede groote doopfeest van volwassenen op Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Borgerhout, 34 (1923): 270-272. — Die erste grosse Tauffeier bei den Kopfigern von holländisch Neuguinea, *Monatshefte*, Hiltpur, 43 (1926): 201-204. — De legende van de klapperboom bij de Kaja-Kaja, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924): 7-11. — Sejrman. Een Kaja-Kaja roman, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924): 128-130. — De Kaja-Kaja's. Schetsen uit het album van P. Vertenten, *Almanak*, Borgerhout, 30 (1924): 13-14, 21-22, 29-30, 37-38, 45-46, 53-54. — Katoer, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924): 102-104. — Een merkwaardig paartje, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924): 223-225, *Annalen*, Tilburg, 43 (1925): 7-8. — Zazoe, *Annalen*, Borgerhout, 35 (1924): 274-277. — Naar de menscheneters van de Boven-Digoel, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 53-58, 82-88, *Ons Volk Ontwaakt*, 12 (1926): 370-373, 398. — Verkenningstocht langs

de Digoel, *Annalen*, Tilburg, 42 (1924): 77-81, 104-110. — Au pays des Cannibales, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 54-58, 77-82, *Almanach*, Issoudun, 9 (1927), 81-82. — Schipbreukelingen op het Vleermuizeneiland, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 181-182, *Annalen*, Tilburg, 43 (1925): 199-200. — De eerste vliegmaschine in Kaja-Kajaland, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 273-275. — Le premier avion au pays des Kaja-Kajas, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 268-271. — Il primo aeroplano sul cielo delle Nuova Guinea. Il comandante De Pinedo tre i mostri cannibali, *Annali*, Roma, 55 (1926): 6-8. — De watiplant. Haar gebruik op Zuid-Nieuw-Guinea, werking op de ongeboren vrucht, *R.K. Artsenblad*, 9 (3): 268-275 (1925). — Venerische ziekten op Zuid-Nieuw-Guinea en hun bestrijding, *R.K. Artsenblad*, 10 (3): 294-307 (1925). — Menoe. Een verhaal uit het leven der Koppensnellers op Zuid-Nieuw-Guinea, *Almanak*, Borgerhout, 32 (1926): 61-74. — Menoe. Un récit de la vie de coupeurs de tête, *Almanach*, Borgerhout, 31 (1926): 64-74. — Peerken. Jeugdherinneringen. Antwerpen, Centrale Boekhandel „Neerlandia“, 1926, 72 pp., met tekeningen van de schrijver. Vijftien jaar onder de Koppensnellers, *Ons Volk Ontwaakt*, 12 (1926): (23): 359-363. — De bekering der Papoea's, *Pro Apostolis*, 1927. — Bij de Koppensnellers van Zuid-Nieuw-Guinea, *Indië*, 12 (5): 143-149 (1927), met tekening van de schrijver. — Brief van den E. Pater P. Vertenten, overste der Congo-missie aan de studenten der Apostolische school, *Annalen*, Borgerhout, 38 (1927): 150-156. — Extraits d'une lettre du R. Père P. Vertenten, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 7-11. — Laatste berichten over het afsterven van E.P. Van Houte, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 29-32. — Congoleesche vertelsels, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 79-81, 100-102. — Congoleesche vertelsels der Nkundo-negers, *Congo*, 10 (1): 409-418. — (1929). — Fables Congolaises, *Annales*, Borgerhout, 39 (1928): 148-153. — Favole congolési, *Annali*, Roma, 60 (1931): 109-111. — Van uit Boende, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 35-38, 82-84. — Mission du Congo belge, *Annales*, Issoudun, 63 (1928): 173-177. — Pierre Mbokio, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 148-148, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 84-85, *Almanach*, Borgerhout, 36 (1930): 47-52. — Uit brieven aan de studenten der Apostolische school te Assche, *Annalen*, Borgerhout, 39 (1928): 219-223, 267-277. — Extraits de lettres du R. P. Vertenten aux élèves de l'école apostolique à Assche, *Annales*, Borgerhout, 39 (1929): 8-12. — Antoon Esango, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929) 8-9. — Antoine Esango, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 57-58. — Van Coquilhatstad naar de Boven-Tshuapa, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929): 33-38, 55-61, 78-81. — De Coquilhatville à la Tshuapa supérieure, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 102-109, 125-130, 152-154. — De twee gezusters, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929): 106-109. — Les deux sœurs, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 148-152. — Een doopplechtigheid in Congo, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929): 246-249. — Une cérémonie de baptême au Congo, *Annales*, Borgerhout, 40 (1929): 269-271. — Met de Theresita de Momboyo op naar Wafanya, *Annalen*, Borgerhout, 40 (1929): 269-277. — Mon premier voyage sur le Theresita, *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 7-14, 29-32. — Het laatste nieuws van Wafanya, *Annalen*, Borgerhout, 41 (1930): 174-177. — Les dernières nouvelles de Wafanya, *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 200-224. — Noticias del Congo, *Annales*, Barcelona, 60 (1930): 360-364. — De matten van Pater Edmond, *Annalen*, Borgerhout, 41 (1930): 35-38. — Les tapis du Père Edmond, *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 101-104. — Lonkundo spreekwoorden, *Congo*, 11 (2): 507-514 (1930), *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 107-110. — Proverbes de Lonkundo, *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 176-180. — Visite du délégué apostolique, son Exc. Dellepiane à la mission de Bokote, *Annales*, Borgerhout, 41 (1930): 269-270. — Visita del delegado apostolico S.E. Mgr Dellepiane, *Annali*, Roma, 60 (1931): 15-17. — Fabels en legenden der Nkundo-negers, *Congo*, 12 (1): 197-215, 388-396, 534-548, 687-693 (1931). — Uit het missieland: De ulu in de fabels. Legendes en vertelsels der Nkundo-negers, *Hooger Leven*, 5 (20): 766-768, (25): 966-967, (33): 1288-1290, (35): 1366-1367 (1931). — De schildpad en de congolesche fabels, *Annalen*, Borgerhout, 42 (1931): 10-13, 33-38. — La tortue dans les fables congolaises, *Annales*, Borgerhout, 42 (1931): 56-59, 84-88. — La tortuga en las fabulas congolases, *Annales*, Barcelona, 6 (1931): 143-148. — Missieleven, *Annalen*, Borgerhout, 42 (1931): 76-79. — Bei den Kongonegern. Missionsleben auf der station Mondombe St. Theresia, *Monatshefte*, Hiltpur, 48 (1931): 273-276, *Monatshefte*, Salzburg, 49 (1932): 114-117. — Wafanya vooruit, *Annalen*, Borgerhout, 42 (1931): 149-152. — Wafanya-Expansion, *Annales*, Borgerhout, 42 (1931): 149-152. — Nieuws uit Bamanya bij Coquilhatstad, *Annalen*, Borgerhout, 43 (1932): 78-81. — Des nouvelles de Bamanya près de Coquilhatville, *Annales*, Borgerhout, 43 (1932): 78-81. — Onze missie. Apostolische zegen, *Annalen*, Borgerhout, 43 (1932): 246. — Bénédiction apostolique, *Annales*, Borgerhout, 43 (1932): 247. — Enkele Lonkundospreuken, *Hooger Leven*, 7 (1933): 846, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 177. — Quelques proverbes Lonkundo, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 270. — De gelukkige natuur-

mensch, naar een onvervalscht getuigenis, *Hooger Leven*, 7 (1933): 1030-1031, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 82-85. — Le grand bonheur de l'homme primitif, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 172-175. — La gran dicha del hombre primitivo, *Anales*, Barcelona, 63 (1933): 338-343. — La felicità dell'uomo primitivo, *Annali*, Roma, 62 (1933): 198-200. — Uit de missielanden: Negerwelsprekendheid, *Hooger Leven*, 7 (1933): 1158, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 129-130. — Eloquence nègre, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 200-201. — Onze negers en de biecht, *Hooger Leven*, 7 (1933): 1255-1256, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 244-247. — Les nègres et la confession, *Annales*, Borgerhout, 44 (1933): 248-251. Los negros y la confesion, *Anales*, Barcelona, 44 (1934): 48-52. — Z.E.P. P. Vertenten aan de studenten der Apostolische school, *Annalen*, Borgerhout, 44 (1933): 268-269. — Een missiebrief, *Hooger Leven*, 8 (1934): 966-968. — Uit de missielanden, *Hooger Leven*, 8 (1934): 1254-1255. — Kerstfeest te Bamanya, *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 77. — Van uit Wafanya, *Annalen*, Borgerhout, 43 (1934): 125-127. — Nouvelles de Wafanya, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 124-126. — Masoka van Jobar. (Souvenir de Nouvelle-Guinée Hollandaise), *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 183. Herinneringen aan twee Pinksterdag 1934, *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 221-222. Souvenir du lundi de Pentecôte, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 221-222. — Welsprekendheid of brutaal? *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 247-248. — Eloquence ou grossièreté? *Annalen*, Borgerhout, 45 (1934): 245-246. — Add. S. Exc. Mgr. Van Goethem à Coquilhatville, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 7-8. — Au petit séminaire de Bokuma, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 100-103. — Uit de missielanden: Anim-ha ke nok. Wij zijn echte mensen, *Hooger Leven*, 8 (1934): 1382-1384, *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 29-35. — Anim-ha ke nok. Nous sommes de vrais hommes, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 29-35. — Anim-ha ke nok. Nosotros somos verdaderos hombres, *Anales*, Barcelona, 65 (1935): 206-209. — Nkundovertelsels, *Kongo-Overzee*, 1 (1934-35 1): 65-74. — Vijftien jaar bij de Koppen-snellers van Nederlands Zuid-Nieuw-Guinea, Leuven, Davidsfonds, 1935, 184 pp. — Katekismo ea Nkundo-Mongo (i.s.m. G. HULSTAERT & BOELAERT). Coquilhatstad, Katholieke Missie, 1935, 49 pp. — Uit de Missielanden: Een blijvend Looftuftenfeest, *Hooger Leven*, 9 (1935): 876-877. — *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 221-224. — Uit de missielanden, *Hooger Leven*, 9 (1935): 922-923. — Brokkelbrieven, *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 11-12. — Lettre de Bamanya, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 11. — Van de vrouw met de vier kinderen, *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 152-153. — Naar Bolima, *Annalen*, Borgerhout, 46 (1935): 172-175. — Vers Bolima, *Annales*, Borgerhout, 46: (1935) 173-177. — Ngoya Malia. Moeder Maria, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 81-82. — Ngoya Malia. Marie Notre mère, *Annales*, Borgerhout, 47 (1936): 81-82. — Bij het afsterven van E.P. Louis Vertenten in de missie van Coquilhatstad, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 173-175. — In memoriam R.P. Louis Vertenten, *Annales*, Borgerhout, 47 (1936): 173-175. — Al varende op onze Theresia, *Annalen*, Borgerhout, 47 (1936): 179-182. — Van twee negerbrieven, *Annalen*, Borgerhout, 48 (1937): 36-38. — Deux petites lettres de nos indigènes, *Annales*, Borgerhout, 48 (1937): 37-39. — Due letterine dei nostri indigeni, *Annali*, Roma, 66 (1937): 102-104. — Paschen te Flandria, *Annalen*, Borgerhout, 49 (1938): 150-152. — Les Pâques à Flandria, *Annales*, Borgerhout, 49 (1938): 150-152. — Mengelingen uit Flandria, *Annalen*, Borgerhout, 49 (1938): 224-225. — De la mission de Flandria, *Mélanges*, *Annales*, Borgerhout, 49 (1938): 224-225. — Retraite, *Annales*, Borgerhout, 50 (1939): 15. — Maniok, maniok, maniok!, *Annales*, Borgerhout, 50 (1939): 30-31. — Manioc, manioc, manioc!, *Annales*, Borgerhout, 50 (1939): 30-31. — Oude herinneringen. Optimisme, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 130-131. — Mirakelen in onzen modernen tijd, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 159-160. — Van het missiefront, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 222-223. — Lettre du R.P. P. Vertenten à une de nos bienfaitrices, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 222-223. — Het vertelsel van Hoor, Zoek en Plak-aan-een, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 224-225. — Petite histoire. Mpat'ca moke, moke, *Annales*, Borgerhout, 50 (1939): 253. — Quelques proverbes des Nkundo, *Annales*, Borgerhout, 50 (1939): 246-248. — Louise, *Annalen*, Borgerhout, 51 (1940): 8-9. — A la mémoire de Mgr. De Clercq, missionnaire de Scheut, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 15. — Un sermon à Flandria, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 84-85. — Njakomba onjokelisei (Dieu ayez pitié de moi), *Annalen*, Borgerhout, 51 (1940): 154-157. — Notre bétail au Congo, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 178-179. — Ovom, l'étoile du matin, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 180-181. — Zonder medelijden, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 40-44, 54-57. — Sans pitié, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 39-43, 54-58. — Hoc ik in Kongo beboet werd, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 70-72. — Comment j'attrapai une amende au Congo, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 70-72. — Maria Digoel, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 86-89. — Als Robin-

son Crusoe, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 101-104. — De Decma's, de afgoden der Marin-Anim van Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 118-122. — Arme Siki, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 135-137. — Pauvre Siki, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 135-136. — Hoogerw. Pater Doctor Mathias Neyens, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 188. — De echte mensen, *Annalen*, Tilburg, 59 (1941): 121-123. — Die met zijn piep, *Annalen*, Tilburg, 59 (1941): 123-126. — De Vikings van de Oetembowee-rivier (Zuid-Nieuw-Guinea), *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 22-24. — Les Vikings de l'Outoombowé (Nouvelle-Guinée), *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 22-24. — Piep-ti, *Annalen*, Borgerhout, 52 (1941): 24-27. — Piep-ti, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 24-27. — Varkenskermis, *Annalen*, Borgerhout, 53 (1942): 11. — Sterrekunde bij de Kajakaja's, *Almanak*, Borgerhout, 48 (1942): 17-23. — L'astronomie chez les Kajakaja, *Almanak*, Borgerhout, 48 (1942): 17-23. — Over het mondmuziekske Haoupa en Kajakaja-poëzie, *Annalen*, Borgerhout, 53 (1942): 56-59. — Begrafenis- en rouwplechtigheden bij de Nkundo-negers, *Annalen*, Borgerhout, 53 (1942): 170-172, 188-190. — Deuil et funérailles chez les Nkundos, *Almanak*, Borgerhout, 47 (1943): 5-9. — Herinneringen uit Zuid-Nieuw-Guinea, *Annalen*, Borgerhout, 53 (1942): 27-29, 104-105, 54 (1943): 187-188. — Souvenirs de la Nouvelle-Guinée néerlandaise, *Annales*, Borgerhout, 53 (1942): 27-29. — Samoei. (Postuum), *Annalen*, Borgerhout, 58 (1947): 37. — Uit de M.S.C. — Kongo-Missie. (Postuum) *Annalen*, Tilburg, 62 (1948): 68. — Mijn vriend, de communist. (Postuum) *Annalen*, Borgerhout, 60 (1949): 26-27. — Piepti, Gespräch mit einem Kind, das von uns ging, *Monatshefte*, Hiltrup, 66 (1958): 249-250; *Monatshefte*, Salzberg, 67 (1958): 101-102. — Mandi (Postuum) *Annals*, Aurora, 12 (1958), (10): 37-39.

9 september 1981.

[A.L.]

J. Vlamynck.

BOELAERT, E. 1930. De redding der Kaia-Kaia's, *Xaveriana* (Leuven), 7 (84): 28. — M.S.C. 1954. Vertenten Petrus, *Lectuur Repertorium*, 2^e uitg., deel 3, p. 2985. — M.S.C., s.d., *Analecta*, 8: 169. — Vlamynck, J. 1949. Pater Petrus Vertenten, de redder der Kaja-Kaja's. Davidsfonds, Leuven, 32 pp. — Vlamynck, J., 1949. De redder der Kaja-Kaja's. Lannoo, Tielst (Excelsiorreeks), nr. 5), 228 pp.

VLEMINCX (*Henri Albert Joseph*), Officier du génie (Charleroi, 16.3.1818 - Bas-Oha, 13.8.1883). Fils de Louis et de Recq, Sabine.

Après ses études secondaires, Henri Vlemincx entra à l'Ecole militaire et il fut nommé sous-lieutenant du Génie le 25 juillet 1837, puis il passa dans le corps des sapeurs mineurs le 16 avril 1840. Attaché à l'Etat-Major du Génie, il devint inspecteur des études à l'Ecole militaire le 21 février 1850.

Le 10 mars 1856, il fut autorisé à partir pour six ans au Pérou comme ingénieur militaire; le roi, qui avait à cœur l'expansion belge outre-mer, nota les avantages que le pays pouvait tirer du séjour de ce capitaine du Génie à l'étranger.

Embarqué le 2 mai 1856 à Southampton, Vlemincx était à Colon le 27 mai, traversait l'isthme de Panama en chemin de fer et arrivait à Callao par bateau le 10 juin 1856. Il se mit au travail, mais la guerre civile éclata dans le pays; ne pouvant accepter d'y participer activement, il démissionna le 31 janvier 1857, mais ne quitta pas immédiatement le Pérou. Pendant les deux années qui suivirent, il dressa le 15 octobre 1856 les plans de la frégate *Amazonas*, du vapeur *Ucayali* et les minutes d'au-

tres navires. On en fit également l'inspecteur du chemin de fer de Callao.

En 1857, il fut nommé professeur à l'Ecole militaire de Lima ; consulté par le gouvernement belge sur le point de savoir s'il était opportun de créer une marine militaire belge et de faire séjourner au large de Callao et de Valparaíso, en permanence, une corvette de 12 canons, en vue d'accroître le mouvement commercial avec le Pérou et le Chili, il exprima son avis dans une lettre datée du 12 juin 1857 adressée au consul général, Monsieur Derote.

Vlemincx était tout à fait favorable à l'établissement d'une marine militaire pour la protection de l'embouchure de l'Escaut et de la côte belge. Cependant, la Belgique était une trop petite puissance pour protéger les différentes lignes parcourues par la marine marchande belge qui n'en avait d'ailleurs pas besoin.

Le séjour d'une corvette en permanence à Callao ou à Valparaíso pouvait, à son avis, provoquer l'effet inverse de celui recherché, car cette présence pouvait être considérée comme une marque de méfiance. Il préconisait la création de maisons de représentation des produits belges en certaines villes judicieusement choisies pour convaincre les pays lointains de la bonne qualité des produits belges. Vlemincx signala, notamment, que les Anglais avaient acheté en 1855 pour 1 439 000 F et en 1856 pour 2 398 000 F d'armes belges qui avaient été vendues comme de provenance anglaise, ce qui enlevait une bonne part du bénéfice de nos fabricants.

Il estima également que la meilleure façon d'activer le courant commercial consisterait en l'envoi de jeunes gens achevant leurs études commerciales sous la direction des consuls belges qui leur confieraient l'étude d'une question particulière. Il s'agirait d'une école d'application très utile ; c'était d'ailleurs ce que faisaient les architectes, les peintres et les sculpteurs qui parachevaient leurs études en Italie.

Vlemincx fut autorisé à quitter le Pérou le 26 septembre 1858.

Le 25 juin 1859, le Ministre des Affaires étrangères envoya au Ministre de la Guerre un rapport élogieux sur la façon dont Vlemincx s'était occupé des intérêts belges pendant son séjour à l'étranger.

L'officier reprit son service à l'armée belge le 30 mai 1859. Cependant, il avait pris goût à la vie en Amérique Latine et, le 3 novembre 1859, il demandait à nouveau l'autorisation de partir au Brésil, cette fois, pour s'occuper d'exploitation et de construction de chemins de fer, pendant trois années.

Après de laborieuses discussions, il fut autorisé à partir pour un an au Brésil, où il fut nommé inspecteur du chemin de fer « Don Pedro II », avec résidence à Rio de Janeiro. Huit autres Belges, dont des

chefs de service, furent engagés par lui dans cette société et furent placés sous ses ordres. En avril 1860, le Ministre Chazal lui accordait une première prolongation de congé de deux ans et, en 1862, il obtenait une deuxième prolongation de congé de trois ans. Comme le gouvernement brésilien avait conclu avec l'intéressé un nouveau contrat de trois ans prenant cours le 5 novembre 1862, il demanda et obtint, en juillet 1865, un prolongement de congé à l'armée belge d'une année supplémentaire pour assurer le transfert à l'Etat du chemin de fer « Don Pedro II » ; en effet les propriétaires avaient été ruinés par les travaux entrepris en direction de la province de Minas Gerais et l'Etat racheta cette ligne. Pendant cette mission, il s'occupa de l'exploitation et de la poursuite de la construction du chemin de fer.

Il rentra définitivement en Europe en 1866 et reprit du service à l'armée belge le 1^{er} octobre 1866 en qualité de commandant du génie à Anvers. Nommé major le 4 mars 1877, il quitta l'armée quinze jours plus tard.

Au cours de ses séjours à l'étranger, il a envisagé divers moyens de jonction des Océans Atlantique et Pacifique par voie d'eau et les embarcations à y mettre en ligne. Il étudia également un chemin de fer de Santa Marta à Carthagène, ces deux voies de communication étant situées en Colombie.

Il mourut à Bas-Oha le 13 août 1883.

17 septembre 1980.

[E.S.]

A. Lederer.

Sources : Dossier Henri Vlemincx, Musée de l'Armée, Bruxelles. — Dossier Min. Aff. étrang., Bruxelles, n° CB64-Marine marchande belge, lettre de Vlemincx à Derote, 12 juin 1857. — LECONTE, J.-R. 1963. Un officier belge au Pérou et au Brésil. Le major honoraire Vlemincx, *Carnet de Fourragère*, 15 (3) : 187-193. — LEDERER, A. 1980. Le rôle des Belges dans le développement des moyens de transport Outre-Mer. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 26 (suppl. n° 1) : 65-110. — STOLS, E. 1979. L'expansion belge en Amérique latine vers 1900, *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, 25 (2) : 100-134.

W

WAUTERS (*Gustaaf*), Missionaris (Hamont, 16.8.1898 - Borgerhout, 18.9.1950). Zoon van Eugenius en van Hendrix, Maria.

De «vuurvreter» Gust onderbrak zijn humaniora te Asse om als jongste vrijwilliger dienst te nemen in het leger in het begin van de eerste wereldoorlog.

Vier zware jaren heeft hij gestaan als gewoon soldaat van 2^e klas aan het front in de modder van de IJzer met al wat dat inhoudt aan lijden, doch altijd moedig bereid tot elke opdracht. Gewond en gevangen genomen in de slag van Langemark tijdens het laatste groot en zegenrijk offensief, verdroeg hij de krijgsgevangenschap niet en ontsnapte in volle winter in Duitsland om toch na weinige dagen terug gevangen te worden.

In het kamp vernam hij dat een zijner oudere broers, scholastiek, M.S.C. en brankardier aan het front in diezelfde slag gesneuveld was. Hij besloot daarop met zijn gewone edelmoedigheid de plaats van zijn broer in te nemen als missionaris van het H. Hart.

Zodra het na de bevrijding en de demobilisatie mogelijk werd ging Gust weer aankloppen aan het missieseminarie te Asse, om de humaniora af te maken tussen jonge snaken en onderworpen aan de tucht van een internaat. Men kan zich voorstellen wat zulks aan verbeteren moed en geduld eiste van een volwassen mens met de ervaring van vier dulle oorlogsjaren. Na voleinding van het noviciaat te Marseille en de hogere studies te Leuven werd hij priester gewijd op 1.8.1926.

In Kongo (vertrokken op 28.2.1928) kon P. Wauters ten volle zijn grote gaven van ijver, edelmoedigheid, vurige werkzaamheid, enz. ontplooiën, te Bامanya, Bokuma, Bolima, Flandria en als stichter en organisator (de materiële uitbouw van Boteka en Bolima zijn hoofdzakelijk zijn werk) en als reispartner.

Deze laatste opdracht bracht hem vanuit Botaka-Flandria in nauw contact met de Batswa-pygmeëen, waarvoor hij dan ook weldra van de bisschop een speciale opdracht kreeg, zodat hij algemeen bekend werd als «Vader der Batswa».

Als bijlage van zijn apostolaat onder die bevolking kwam een pak aantekeningen over hun leven, dat de basis geworden is van een (jammer niet uitgegeven) monografie.

Zijn uitgebreide persoonlijke kennis van dat volk door dagelijks en jarenlang contact bracht hem wel in opspraak bij het koloniaal bestuur, dat over sommige zaken andere meningen had, en vooral op het gebied van demografie en toestanden tegensproken vond in hetgeen Pater Wauters vertelde en schreef.

Op dat punt waren die heren vlug op de tenen getrapt, vooral de agenten die er meer rechtstreeks bij betrokken waren.

De laatste jaren in de missie had hij groeiende last met het hart. Dit was niet verwonderlijk na de vier zware jaren aan de IJzer en de nooit te temmen vurigheid in allerlei werkzaamheden in Kongo, met zware lichamelijke inspanningen en soms niet mindere zorgen op financieel en administratief vlak.

De toestand verbeterde niet onder zijn laatste verlof. In Leuven was ik meermalen getuige van beginnende krisissen, vooral bij plotse overgang van warme op koude temperatuur.

De laatste dagen in Borgerhout met de voorbereidingen en bezoeken in het vooruitzicht van de aanstaande terugreis naar Kongo waren ook voor het hart geen rustperiode. Op een morgen kreeg hij een kleine aanval in de sakristie maar kon nog de H. Mis lezen. In de voormiddag wilde hij nog even een dringend afscheidsbezoek brengen in de stad. Pater Overste trachte hem te weerhouden wegens de waarschuwing in de vroege morgen. Doch Pater Gust wees op de noodzaak van dat bezoek en ging naar de nabije tramhalte. Voor hij zover was stortte hij op de hoek van de straat in elkaar. Het hart had het definitief begeven.

Eretkens: Ridder in de Orde van Leopold II, van de Leeuw, van de Kroon. Hij was ook drager van het Oorlogskruis 1914-18, het Vuurkruis met de Herinneringsmedaille, de Overwinningsmedaille en de «Médaille du Congo de 2^e classe».

Bibliogr.: Negerpsychologie, *Ons Volk Ontwaakt*, 16: 86 (1930). — Op zoek naar Pygmeeën, *Ons Volk Ontwaakt*, 16 (1930); 17 (1931): 480; 18 (1932): 491; 19 (1933): 512. — Ngonji, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 52-77. — Mort et enterrement, *Annales*, Borgerhout, 45 (1934): 270. — Maya, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 197. — Protection des biens, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 125-145. — Jeunesse batswa, *Annales*, Borgerhout, 46 (1935): 53. — Au pays des pygmées, *Annales*, Borgerhout, 48 (1937): 12. — L'institution du Nkum, *Annales*, Borgerhout, 48 (1937): 152. — De Pygmeeën van den Evenaar, *Ons Volk Ontwaakt*, 23 (1937): 258, 274, 294, 310, 330. — La chasse des Batoa, *Almanach*, Borgerhout, 44 (1938): 8. — Les Pygmées du Moyen Congo, *Annales*, Borgerhout, 52 (1941): 86, 102-117. — Het Familieleven der halfdwergen, *Annalen*, Borgerhout, 50 (1939): 208-248. — De Bilima van de Batswa, *Kongo-Overzee*, 6 (1940): 95. — Esquisse congolaise, *Annales*, Borgerhout, 61 (1950): & 1952, 62.

7 september 1981.

[M.S.]

G. Hulstaert.

Provinciaal MSC Archief, Borgerhout. — *Analecta MSC* 9: 141. — *Annalen*, Borgerhout, 61 (1950): 129 bis. — *Annales*, Borgerhout, 61 (1950): 156-157. — *Provincialia MSC*, Borgerhout, septembre 1950. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie, 1921-1971, Borgerhout 1971, 234-235. — Bibliografie

van de Missionarissen van het H. Hart, Borgerhout, 1981, 86. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Borgerhout, 1982: 11. — 50 jaar in Zaire. Extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975, 14: 42-44.

Y

YERNAUX (Joseph), Missionnaire (Marbisoux, 17.7.1882 - Marbais, 27.11.1956). Fils de Charles et de Stenier, Marie-Adrienne.

Entré dans la congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur le 4 octobre 1902 et ordonné prêtre le 4 août 1907, le P. Yernaux partit le 26 octobre 1907 pour les îles Kei dans le diocèse actuel d'Ambon, Indonésie. Il s'y dévoua totalement au service pastoral de la population rurale dans la grande île montagnueuse de l'archipel.

Lorsqu'il fut revenu pour son premier congé en Belgique (1923), ses supérieurs firent appel à son dévouement pour la jeune mission du Congo. Le P. Yernaux imposa silence à son cœur plein d'affection pour ses paroissiens de Kei.

Bien reposé, il prit donc le chemin de l'Afrique le 10 mars 1925. Il y commença sa nouvelle carrière missionnaire avec une ardeur vraiment juvénile que son tempérament affectueux, aimable, courageux fit durer au-delà de l'âge habituel.

La première tâche qui lui fut confiée fut l'abattage de la grosse forêt au-delà du marais Imongo à Boende et la construction d'une habitation provisoire, pendant qu'il logeait sous la tente.

A l'arrivée d'une nouvelle caravane de missionnaires en octobre 1925, il recommença le même travail de pionnier à Bondombe. Les difficultés y étaient moindres, tant à cause de la déforestation partielle du terrain abandonné par la population locale que grâce à l'aide gracieuse des fonctionnaires coloniaux Maquet et De Ryck.

Pendant de longues années, le P. Yernaux dirigea la mission de Bondombe, veillant au bien-être spirituel et matériel de la population. En même temps, il construisait l'église, les habitations pour les confrères, pour les sœurs, pour le personnel indigène, les écoles, le dispensaire, etc., tout en aménageant le terrain accidenté et l'accostage, ce qui nécessitait l'établissement de remblais et de murs de soutènement.

Pour donner une base matérielle solide à la mission en vue de l'autofinancement qu'il jugeait deve-

nir un jour indispensable, il songeait à l'établissement de plantations de rapport, en partie de palmiers à huile, mais principalement de caféiers, dont le traitement serait fait sur place mais dont la commercialisation serait confiée aux sociétés compétentes. C'est là que la Forescom de Yalosaka lui rendait de grands services, tandis qu'elle appréciait le produit réputé un des meilleurs cafés de la région. D'autre part, cette collaboration renforçait les liens d'amitié et d'entraide entre les diverses instances intéressées au développement économique de la contrée. Mais le P. Yernaux y voyait un moyen de donner à ses chrétiens et catéchumènes un travail à la fois rémunérateur et éducatif.

Ame d'artiste, le P. Joseph aimait prendre un moment de loisir en exerçant son talent de dessinateur et de peintre. De quelques traits de crayon bien placés il vous couchait sur le papier un portrait expressif. A mon avis, c'est surtout dans la peinture que se manifestait sa maîtrise. Il apercevait les fines nuances de couleur qui m'échappaient totalement, comme je l'ai expérimenté plus d'une fois. Il ne lui fallait que peu de temps pour peindre un tableau réussi. Il m'avouait que s'il lui fallait plus d'une demi-heure il considérerait le tableau comme raté. Son goût le portait aux portraits et aux paysages, par exemple une hutte à la toiture en feuilles bien enfumée ou adossée à la forêt ou à une plantation.

Tous ceux qui ont approché le P. Yernaux ont conservé de lui le souvenir affectueux d'un homme extrêmement affable, accueillant, hospitalier, libéral, généreux, pacifique: un cœur d'or.

Pendant un certain temps, le P. Joseph, comme il était communément appelé dans la Tshuapa, a eu la charge de la mission de Boende.

A la fin d'un congé réglementaire, ne croyant pas à l'imminence du danger, il ne voulut pas partir par le dernier bateau quittant Anvers. Aussi fut-il surpris par l'invasion de 1940.

Passant ces années tantôt au couvent de Louvain, tantôt chez son frère Louis et sa sœur Marie-Thérèse à Marbais, il rendit des services appréciables aux patriotes menacés et aux résistants, non seulement

par ses encouragements, ses conseils, son affabilité, mais par des actes qui auraient pu lui être fatals.

La guerre terminée, il reprit le chemin de l'Equateur congolais le 20 juillet 1945 pour y poursuivre sa vocation missionnaire comme recteur de la mission de Boende, jusqu'à sa rentrée définitive en Belgique le 18 août 1950, fatigué, vieillissant, affaibli, mais conscient de la « mission accomplie ».

Retiré à Marbais chez les siens, il pouvait y jouir de l'amour et du dévouement assidu de son frère et de sa sœur. Malgré sa santé défaillante il demeurait l'homme aimable et accueillant qu'il avait toujours été, rendant service à la paroisse et à tous ceux qui avaient recours à lui.

Distinction honorifique: nos archives ne signalent que la Médaille d'Or Royal du Lion.

Bibliographie: Lettre du Rév. P. Yernaux, en route pour la mission, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 8.11. — Extraits d'une lettre du R.P. Yernaux, de la dernière caravane, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 145-148. — Uittreksel uit een brief van den Eerw. Pater Yernaux, van de jongste karavaan, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 147-149. — Lettre du R.P. Yernaux aux élèves de l'école apostolique de Borgerhout, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 270-273, 289-296. — Brief van den Eerw. Pater Yernaux aan de studenten van 't missiehuis te Borgerhout, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 271-275, 291-298, *Annalen*, Tilburg, 26 (1908): 263-266, 284-287. — Un curé à l'île Grande Kei. D'après une lettre du R.P. Yernaux, *Annales*, Borgerhout, 23 (1908): 466-474. — Lettre du R.P. J. Yernaux aux bienfaiteurs de nos missions, *Annales*, Borgerhout, 24 (1909): 196-198, 212-213. — Lettre du R.P. Yernaux de Marbisoux, *Annales*, Borgerhout, 24 (1909): 240-342. — Uit een brief van den E.P. J. Yernaux, *Annalen*, Borgerhout, 24 (1909): 4-5. — Notizie in fascio, *Annali*, Roma, 38 (1910): 79-81. — Un curé à l'île Grande Kei, *Almanach*, Borgerhout, 20 (1910): 47-52. — Une petite litanie apostolique, *Annales*, Borgerhout, 25 (1910): 68-69. — Naufrage du voilier de la mission, *Annales*, Borgerhout, 25 (1910): 180-182. — A quelque chose malheur est bon, *Annales*, Borgerhout, 25 (1910): 244-246. — Brief van den E.P. Jos Yernaux, *Annalen*, Borgerhout, 25 (1910): 244-246; *Annalen*, Tilburg, 29 (1911): 279-280. — Uit een

brief van den E.P. Jos Yernaux, missionaris op Groot-Kei, *Annalen*, Borgerhout, 26 (1911): 338-341. — Le choléra à l'île Kei, *Annales*, Borgerhout, 26 (1911): 276-278. — Petite causerie sur l'art kciais, *Almanach*, Borgerhout, 23 (1912): 35-42. — Kunstenaars op de Kei-eilanden, *Almanak*, Borgerhout, 23 (1912): 47-54. — Brief van den E.P. Jos Yernaux, *Annalen*, Tilburg, 30 (1912): 136-139. — Bernardus en zijn kind, *Annalen*, Borgerhout, 27 (1912): 357-358. — Bernard et son enfant, *Annales*, Borgerhout, 28 (1913): 20-21. — Bernardus en zijn kind, *Annalen*, Tilburg, 30 (1912): 341-142. — Bernard und sein Kind, *Monatshefte*, Hiltrup, 30 (1913): 122. — Aux prises avec l'erreur, *Annales*, Borgerhout, 28 (1913): 228-230. — Alle presse con l'errore, *Annali*, Roma, 42 (1913): 303-305. — Een gelukige ommekeer, *Annalen*, Tilburg, 32 (1914): 184, *Annalen*, Borgerhout, 32 (1921): 45. — Brief van den E.P. Yernaux, missionaris op de Kei-eilanden, aan den E.P. Masure, op verlof in België, *Annalen*, Borgerhout, 30 (1919): 4-6. — Mon église, *Annales*, Borgerhout, 31 (1920): 270-274. — Mijn kerkje, *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 172-174. — Uit de brieven van den E.P. Yernaux, *Annalen*, Tilburg, 38 (1920): 9-12. — Brief van den E.P. J. Yernaux, missionaris op Groot-Kei, *Annalen*, Tilburg, 38 (1920): 123-126. — *Annalen*, Borgerhout, 31 (1920): 196-199. — Lettre, *Almanach*, Borgerhout, 27 (1921): 50-55. — Dierbare missievrienden, *Almanak*, Borgerhout, 27 (1921): 35-42. — Van 'n missiemandje en van missiekerkjes, *Almanak*, Tilburg, 32 (1922): 57-62. — Een zilveren jubilé op Kei, *Annalen*, Tilburg, 40 (1922): 241-242. — Lettre de Rome, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 8-9. — Missietoonstelling in het Vaticaan, *Annalen*, Borgerhout, 36 (1925): 7-8. — Lettre du R.P. Yernaux, missionnaire du Congo, *Annales*, Borgerhout, 36 (1925): 173-174, 197-199, 221-222, 271-273. — Lettere dal Congo, *Annali*, Roma, 55 (1926): 147-148. — Lettre du R.P. Yernaux, *Annales*, Borgerhout, 37 (1926): 29-32, 150-152, 247-250. — Una nuova stazione nel Congo, *Annali*, Roma, 55 (1926): 185-186. — Atraves de las selvas africanas, *Annales*, Barcelona, 56 (1927): 175-179. — Le R.P. Yernaux et la mort du R.P. Van Houte, *Annales*, 39 (1928): 31-33. — Lettre du R.P. Jos Yernaux, *Annales*, Borgerhout, 43 (1932): 125-128. — Lettre, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 56-60. — Choses de Dinant, *Annales*, Borgerhout, 51 (1940): 86-89. — Nos missions au jour le jour à Boende, *Annales*, Borgerhout, 57 (1946): 40-42, 55-56. — 1925 Boende 1946, *Annales*, Borgerhout, 57 (1946): 101-103.

27 novembre 1980.

G. Hulstaert.

[M.S.]

Provinciaal M.S.C. Archief, Borgerhout. — *Analecta*, 14: 176-177. *Annales*, Borgerhout, 68: (1957): 13. — *Annalen*, Borgerhout, 68 (1957): 16. — Bibliografie van de Missionarissen van het H. Hart, Belgische Provincie 1921-1971, Borgerhout, 1971, pp. 238-240. — 50 jaar in Zaïre. Extra-editie van M.S.C. Kring, aug. 1975, pp. 12-14.

**LISTE ALPHABÉTIQUE
DES NOTICES DES TOMES
I, II, III, IV, V, VI ET
VII (A, B, C)**

**ALFABETISCHE LIJST
VAN DE NOTA'S VAN
DE BOEKDELEN
I, II, III, IV, V, VI EN
VII (A, B, C)**

A	Tom.	Col.
Abbadie (d'), A. (1810-1897)	II	1;
	IV	1
Abbeville (d'), S. (?)	II	2
Abd Er Raman Abougouroun (1825-1870)	I	1
Abd Es Samate (1830-1874)	I	3
Abel, A. (1903-1973)	VII B	1
Abetti, A. (1880-1964)	VII A	1
Abrassart, M.-A. (1872-1951)	VI	1
Abrassart, Th.-H.-M. (1876-1911)	I	5
Abreu de Brito (d'), voir Brito		
Absil, F. (1890-1965)	VII A	3
Accarain, A.-J.-T. (1865-1922)	I	6
Acerbi, L. (1870-1938)	V	1
Achte, Aug. (1861-1905)	I	7
Achten, M.-L. (1883-1933)	III	1
Achten, V. (1893-1930)	III	3
Achter (Van), V. (1862-1913)	II	3
Acker (Van), A. (1867-1939)	III	4
Acker (Van), E. (1874-1941)	IV	1
Acker (Van), G. (1868-1904)	III	5
Ackere (Van), J. (1892-1956)	VI	3
Adam, A.-J. (1865-1940)	III	5
Adam, J.-J. (1852-1889)	I	8
Adam, J.-J.-Fr. (1868-1900)	I	9
Adam, J.-C.-Gr. (1874-1925)	I	10
Adamson, J.-A. (?-1886)	I	11
Adant, O. (1867-1894)	I	11
Addor, S. (1855-1900)	I	11
Adehm, F. (1864-1893)	I	12
Adipanga, J. (1895-1939)	VI	4
Admirallic, A. (1851-?)	I	12
Adriaensen, H. (1909-1957)	VII C	1
Adriaensen, J.-F. (1882-1931)	VI	5
Aelgoet, J. (1875-1897)	V	3
Aelst (Van), A. (1885-1941)	V	3

	Tom.	Col.
Aerde (Van), L. (1883-1941)	V	4
Aernouts, M.-Th. (1879-1907)	I	13
Aerts, A. (1851-1922)	V	4
Aerts, A.-J. (1872-1898)	V	5
Aerts, L. (1877-1942)	VI	5
Aertselaer (Van), J.-J. (1845-1924) ...	I	13
Affonso I (1455-?)	II	3
Affonso (?)	II	4
Affonso (±1561)	II	4
Affonso II Affonso (±1667)	II	4
Affonso III Affonso (±1669)	II	5
Affonso V (?-1788)	II	5
Affonso (Dom) (±1697)	II	5
Africain (Léon I'), voir Léon l'Afri- cain		
Aguiar (d'), R. (±1516)	II	5
Aguzzi, P. (1878-1908)	III	7
Ahearn, P. (±1884)	III	8
Ahmed (Faki), voir Faki Ahmed.		
Airoidi, Ch. (±1672)	II	5
Aiuti, G. (1860-1913)	III	8
Akeley, C. (1865-1926)	I	15
Aker (Van den) (1882-1951)	VI	6
Albert 1 ^{er} (1875-1934)	III	IX
Alcock (Sir), R. (1809-1897)	I	16
Alençon (Edouard d'), voir d'Alen- çon, Ed.		
Alenstein (de Stein d'), voir Stein d'Alenstein (de).		
Alexanderson, N. (1867-1893)	I	17
Alexandre, A.-A. (1860-R.I.)	VII A	4
Alexandre, A.-L. (1861-1918)	I	18
Alexandre VI (±1500)	II	6
Alexandre VII (±1660)	II	6
Algoet, C. (1871-1898)	V	5
Algrain, F. (1870-1939)	V	6

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Algrain, P.L. (1880-1958)	VII A	5	André II (Ndondele Beya) (±1842) ..	II	19
Alhenius, J.-E. (1877-1910)	I	18	André, N. (1863-1937)	IV	3
Alikobbo (1845-?)	III	9	André, O. (1899-1950)	VI	13
Allan (Mac), A. (1860-?)	V	7	Andrieu, Ch. (1874-1950)	VI	14
Allard, Ch. (1852-1891)	I	19	Andrianne, A. (1874-1897)	II	19
Allard, E. (1883-1950)	VI	7	Andrieux, A. (1856-1890)	III	13
Allard, F. (1878-1947)	VI	8	Andrimont (d'), R. (1878-1953)	VI	16
Allard, L.-B. (1875-1903)	I	19	Andrimont (d'), V. (1836-1905)	IV	3
Allard L'Olivier, F.-J. (1883-1933) ...	III	10	Anelli, L. (1870-1899)	III	13
Allart, J.-B. (1832-1906)	I	20;	Anes, P. (±1500)	II	20
	V	7;	Anet, H. (1875-1952)	VII A	9
	VII A	9	Anet, K. (1848-1934)	IV	3
Allemans, F. (1867-1942)	V	7	Anethan (d'), J.-J. (1803-1888)	III	13
Almado de Silva (d'), voir Silva			Angela, C. (1875-1949)	VII A	15
Alstein (Van), P. (1733-1793)	VII C	3	Ansleme de Castel Vetrano (±1730) .	II	21
Altorfer, Ch. (1879-1922)	VI	10	Ansiau, J.-B. (1871-1893)	I	26
Alvare I (±1570)	II	6	Ansiaux, A. (1875-1899)	IV	5
Alvare II (1648-?)	II	7	Anspach-Puissant, A. (1856-1937)	III	14
Alvare III (±1620)	II	8	Antam, Antão (±1488)	II	21
Alvare IV (±1635)	II	9	Anten, P.-J. (1852-1895)	I	27
Alvare V (±1635)	II	10	Antin, K. (1873-R.I.)	VII C	8
Alvare VI Affonso (±1640)	II	10	Antoine, J.-M. (1865-1909)	I	27
Alvare (±1665)	II	10	Antoine, V. (1883-1972)	VII C	9
Alvare VII (±1665)	II	10	Antoine Affonso (±1666)	II	21
Alvare VIII (±1666)	II	11	Antoine I Affonso (±1661)	II	22
Alvare IX (±1669)	II	11	Antoine de Gaete (Laudati) (1614-?) .	II	22
Alvare Affonso (±1620)	II	11	Antoine de Gradisca (Zuchelli)		
Alvare X (Agua Rosada) (±1690)	II	12	(±1700)	II	23
Alvare Affonso (±1697)	II	12	Antoine de St.-Etienne (?-1608)	II	25
Alvare (±1700)	II	12	Antoine du St.-Esprit (Tarraca)		
Alvare (Ndongo Kiambu) (±1858) ...	II	13	(?-1674)	II	24
Alvare Affonso (±1654)	II	13	Antoine Marie de Florence (Turchi)		
Alvarez, G. (±1488)	II	13	(?-1713)	II	25
Alves, João (?-1488)	II	13	Antonetti, R. (1872-1938)	III	15
Alvin, E. (1873-1963)	VI	11	Antonissen, J.-F. (1891-1945)	VI	17
Alvres, G. (?-1623)	II	14	Anvers (Egide d'), voir Egide d'An-		
Amador (±1708)	II	14	vers		
Ambroise, C. (1868-1897)	V	8	Anville (d'), J.-B.-B. (1697-1782)	II	25;
Ambroise, F. (1860-1914)	V	9		IV	5
Ambroise I (±1626)	II	14	Ara, A. (1872-1904)	V	12
Amelot, L.-G. (1857-1884)	I	22	Ardevel, A.-F. (1874-1898)	I	28
Amerlinck, J.-M. (1863-?)	II	15	Arenberg (Van), P. (1900-1944)	VII B	11
Amphill, O. (1829-1884)	V	9	Arend, N. (1867-1953)	VII C	10
Anagnostopoulos, E. (1890-1943)	VII C	6	Arens, A. (1872-1939)	III	15
Anciaux, L. (1893-1972)	VII B	10	Arents, J. (1853-1929)	I	29
Anciaux, M.-J. (1873-1912)	I	24	Arickx, E.-L. (1867-1919)	I	30
Anckers, voir Andersson.			Arickx, J.-C. (1869-1921)	I	30
Andersen, J. (1875-1902)	VI	12	Arietti, G.-L. (1872-1906)	I	32
Andersen, U. (1848-?)	V	10	Armandville (Le Cocq d'), R. (1868-		
Andersen, W. (1855-1892)	I	25	1928)	III	17
Anderson, A. (1855-1884)	II	15	Armani, L. (1845-?)	V	13
Anderson, B. (1872-1899)	V	11	Armor, S.-G. (1867-1896)	I	32
Anderson, C. (1871-1898)	V	11	Armstrong, J. (1870-1919)	V	14
Andersson, A.-G. (1870-1893)	I	26	Armstrong, W. (1867-1946)	VI	18
Andersson, A.-J. (1865-1898)	I	25	Arnold (Sir), E. (1832-1904)	III	18
Andersson, J.-G. (1865-1898)	I	26	Arnold, N. (1860-1940)	IV	5
Andersson, N. (1858-1921)	V	12	Arnold, R. (1876-1930)	III	19
Andrale (de), J.-B. (1819-1902)	II	18	Arnot, Fr. (1860-1914)	II	25
André, G.-J. (1875-1929)	II	18	Arnould, V. (1838-1894)	III	22
André I (±1789)	II	19	Arntz, E.-R.-N. (1812-1884)	I	33

	Tom.	Col.
Arrhenius, K.-J. (1883-1923)	II	28
Arthur, Ch.-A. (1830-1886)	I	37
Artus, G. (1883-1955)	VI	19
Asbroeck (Van), A. (1894-1935)	VI	19
Aspremont-Lynden (d'), H. (1914-1967)	VII A	15
Asselbergh, M. (1869-1896)	I	38
Asselberghs, E. (1889-1959)	VI	20
Astrand, J. (1864-?)	I	38
Astrid (reine) (1905-1935)	IV	IX
Atiman, A. (1866-1956)	VII C	12
Attard, N.A.M. (1869-1922)	I	40
Aubert, V.-M. (1868-1908)	I	41
Aubinet, Th. (1886-1937)	III	23
Audenaert, Fl. (1883-1943)	VI	22
Augier, J. (1851-1881)	I	41
Augouard, P.P. (1852-1921)	I	42;
	V	14
Augustin, G. (1860-1895)	I	45
Augustin de Bologne (±1705)	II	30
Aupiais, F. (1877-1945)	V	15
Ausloos, A. (1872-1951)	VI	22
Ausloos (Van), R.-J. (1874-1901)	I	47
Aussy (d'), J. (1899-1940)	VI	24
Autique, A. (1875-1926)	I	47
Autrique, E. (1883-1946)	V	17
Auwermeulen (Van der), A. (1882-1947)	V	19
Avaert, H. (1851-1923)	V	20
Avelot, R. (?)	II	30
Avezza, C.-L. (1863-1924)	I	48
Azanga (1840-?)	I	49
Azurare (de), Comes (?)	II	30

B

Baar (Van), J. (1881-1941)	VI	23
Backer (De), A. (1851-1892)	I	51
Backer (De), E. (1887-1970)	VII A	19
Backer (De), F. (1861-1928)	I	52
Backer (De), H. (1873-1915)	II	31
Backman, H.-A. (1875-1912)	I	53
Badart, J. (1871-1898)	II	32
Badjoko, J. (1878-1950)	VI	25
Badrihayé (de), L. (1863-1917)	V	25
Baekelmans, S.-L. (1862-1925)	II	33
Baert, A. (1863-1907)	II	34
Baert, E. (1860-1894)	I	54
Baerts, A. (1859-1940)	IV	9
Baerts, R. (1883-1924)	IV	11
Baeten, A. (1886-1951)	VI	28
Baetens, M.-R. (1863-1906)	VII C	15
Baetens, M.-V.-J. (1868-1896)	I	57
Baeyens, F. (1837-1914)	IV	11
Baeyens, L. (1877-1919)	V	25
Bafuka (1860-?)	I	58
Bailleur, C. (1866-1892)	V	27
Bailleur, H. (1885-1969)	VII B	13
Baillien, P. (1881-1905)	V	27

	Tom.	Col.
Bailliu, A.-I. (1890-1918)	I	59
Bailliy, M. (1882-1920)	V	28
Baker (Sir), S.-W. (1821-1893)	I	59
Bakutu, B. (1880-1967)	VII C	15
Bal, F.-A. (1882-1961)	VII A	20
Balat, G.-A. (1853-1893)	I	65
Balberghe (Van), L. (1871-1893)	III	25
Baldi, A. (1873-1948)	VI	29
Ball, Ch.-G. (1871-1897)	I	66
Ballay, N. (1847-1902)	II	35;
	V	28
Balot, M. (1890-1931)	III	25
Balser, Ch. (1842-1914)	V	29
Baltus, N. (1866-1898)	II	38
Baltus, P. (1869-1917)	V	29
Baltussen, J. (1883-1936)	VI	30
Bamps, J. (1898-1931)	V	30
Bancaert, J. (1847-1924)	III	26
Bangasso (1850-1907)	I	67
Banks, Ch. (?-1900)	IV	12
Banning, E.-Th.-J.-H. (1836-1898) ...	I	68;
Bara, J. (1835-1900)	IV	12
Baras, E.-A.-J. (1864-1902)	I	86
Barbera, S. (1860-1932)	VII C	17
Barberini, Ant. (1607-1671)	II	39
Barbier, L. (1877-1899)	V	31
Barbot, J. (±1700)	II	39
Barclay, Th. (1853-1941)	V	32
Bareau, L. (1876-1947)	VI	31
Barfoth, M. (1862-1884)	V	34
Bargash (Said) (1840-1888)	I	87;
	V	34
Barker, Fr. (1850-1875)	III	30
Barman, S. (1884-1930)	IV	14
Barns, A. (1881-1930)	III	31
Barrat, A. (1848-?)	V	34
Barros (de), J. (1496-1570)	II	40
Barroso (de Sousa), A. (±1881)	II	40
Bartels, E. (1850-1901)	V	34
Barth, J. (1871-1907)	V	36
Barthélemy, A.-A. (1876-1902)	III	32
Barthélemy, F.-P. (1869-1894)	III	33
Barthélemy, P. (1872-1943)	VI	34
Barthels, J. (1867-1894)	V	36
Bartholi, L.-M. (1872-1898)	II	40
Barttelot, E. (1859-1888)	V	37
Barzin, H. (1884-1971)	VII C	18
Baschwitz, A. (1882-1948)	VI	35
Basseghem (van Caloen de), voir Caloen.		
Bastelica, J. (1869-1924)	V	42
Bastian, A. (1826-1905)	V	43
Bastien, A. (1873-1915)	VI	36
Bastien, J.-E. (1865-1914)	III	33
Bastin, A. (1850-1926)	V	44
Bastin, E. Ch. (1878-1911)	III	35
Bastin, J.-E. (1879-1938)	III	36
Bastin, P.-F.-J. (1839-1891)	I	91
Bataille, L. (1857-1891)	II	41
Bataille, Léop. (1867-1958)	VI	38

	Tom.	Col.
Bateman, Ch. (±1887)	V	44;
	VI	41
Baten, H. (1868-1918)	V	45
Baten, L. (1869-1897)	V	46
Batjoens, Ch. (1886-1978)	VII C	26
Bataille, F. (1883-1949)	VI	42
Battell, A. (±1589)	II	41
Batz, J. (1891-1920)	V	47
Baudelet, O. (1873-1912)	V	47
Baudenance (De), V. (1871-1899)	II	42
Baudine, J. (1893-1949)	VI	43
Baudot, A. (1865-1895)	V	48
Baudouin, L. (1861-1898)	V	48
Bauduin, V. (1861-1896)	II	43
Bauer (de), R. (1843-1916)	VII C	28
Baumann, O. (1864-1899)	II	44
Baumeister, K. (1831-1898)	IV	16
Baur, E. (1835-1913)	IV	25
Bauw (De), A. (1887-1961)	VII A	30;
	VII C	31
Bauw (De), G. (1865-1914)	II	46
Bauw (De), J.-F. (1852-?)	III	37
Bauw (De), L. (1861-1891)	II	47
Bauw (De), O. (1857-1922)	I	91
Bauwens, J. (1865-1892)	V	49
Bauwerlinck, M. (1896-1916)	V	50
Bavicchi, F. (1866-1925)	III	37
Bayer, G.-J. (1885-1940)	III	38
Bayot, C. (1869-1899)	V	50
Beatse, P. (1883-1917)	VI	45
Beaumont, J. (1863-1896)	III	39
Beaune (De), A. (1870-1896)	III	40
Beck, H. (1874-1897)	I	92
Becker, J. (1850-1912)	I	93
Becker (De), F. (1886-1918)	II	48
Becker Remy (De), A. (1862-1930) ..	IV	27
Beckers, E. (1856-1892)	IV	28
Beckers, H.-E. (1887-1968)	VII A	32
Becquet, A. (1899-1974)	VII B	19
Becquet, J. (1889-1946)	V	50
Beeckman, Th. (1853-1919)	V	52
Beeckmans de West-Meerbeek, P. (1904-1955)	VII C	34
Beel, O. (1876-1934)	VI	45
Beels, J. (1870-1946)	V	52
Beernaert, A. (1829-1912)	I	98
Beers (Van), M. (1871-1900)	II	49
Beerst (De), G. (1865-1896)	IV	29
Behaeghe, A. (1890-1916)	I	112
Behaim, M. (±1480)	II	49
Behiels, E. (1868-1935)	III	40
Beirlaen, E. (1868-1926)	V	53
Beirnaert, A. (1903-1941)	IV	33
Beissel, Fr. (1871-1929)	III	41
Beka, J. (1899-1935)	IV	36;
	VI	46
Beken, P. (1884-1951)	VI	47
Beken (Van der), L. (1905-1969)	VII C	36
Belanger, A. (1862-1948)	VI	48
Belchior de S. Anna (±1657)	II	49

	Tom.	Col.
Bélie, L. (1861-1923)	III	42
Bell, M. (1872-1899)	III	43
Bellefroid, F. (1869-1897)	IV	36
Bellefroid (de), V. (1886-1964)	VII C	36
Bellevaux, J. (1877-1940)	IV	37
Bellingen (Van), P. (1858-1931)	III	43
Bellis, Th. (1869-1905)	II	49
Belmans, J.-E. (1880-1905)	I	113
Belvaux (de), A. (1875-1944)	V	54
Belym, J. (1874-1926)	IV	37
Bemelmans, A. (1881-1952)	VI	49
Bemelmans, G. (1871-1945)	V	56
Benaets, H. (1875-1916)	IV	38
Bendixen, O. (1871-1898)	IV	39
Benedetti, E. (1872-1919)	IV	39
Benett, Ph. (1863-1898)	III	44
Benevides (S.C. de Save) (±1648) ...	II	50
Bengtsson, J. (1868-1894)	III	45
Bennett, J.-G. (1841-1918)	I	114;
	IV	40
Bennie, A. (1860-1884)	II	50
Bentley, W.-H. (1855-1905)	I	115
Bequaert, M. (1892-1973)	VII C	38
Béraud, M. (1837-1910)	IV	40
Béraud, P. (1841-1923)	IV	41
Berckmans, C. (1867-1895)	V	57
Berg (Van den), J.-B. (1873-1898) ...	III	45
Berge, O. (1868-1915)	V	57
Berger, A. (1868-1934)	V	58
Berger, Z. (1871-1894)	II	53
Bergh, W. (1868-1898)	V	58
Bergh (De), H. (1861-1898)	II	54
Bergh (Van den), L. (1905-1957)	VI	50
Bergh (Van den), M. Th. (1865-1930)	III	46
Bergh (Van den), R. (1873-1899)	III	46
Bergh (von Irgens), voir Irgens Bergh (von).		
Berghe (Van den), O. (1834-1894) ...	V	59
Bergier, Ch.-M. (1860-1894)	I	120
Bergius, C. (1860-1894)	II	54
Berleur, E. (1871-1911)	III	46
Berlo (Van), M. (1863-1898)	V	59
Bernaerts, E. (1867-1898)	V	60
Bernard, A. (1882-1932)	VI	51
Bernard, G. (1867-1896)	V	60
Bernard, J.-J. (1871-1905)	VI	52
Bernard, J.-M. (1874-1896)	II	55
Bernard, L. (1862-1928)	IV	41
Bernard, Th.-H. (1874-1902)	IV	42
Bernard, Th.-L. (1865-1907)	I	122
Bernard de Burgio, voir Burgio (de).		
Bernard de Cutigliano, voir Cutigliano (de).		
Bernard de Gallo, voir Gallo (Ber- nard de).		
Bernard Marie de Canicatti, voir Ca- nicatti (de).		
Bernardo I (±1561)	II	55
Bernardo II (?-1615)	II	55

	Tom.	Col.
Bert, A. (1869-1953)	VI	54
Bert (Chailley), voir Chailley-Bert.		
Berten, H. (1878-1897)	IV	42
Berthelius, C. (1865-1897)	IV	43
Berton, J. (1869-1895)	II	56
Bertram, O. (1874-1901)	III	47
Bertrand, E. (1836-1899)	IV	43
Bertrand, E. (1872-1907)	V	61
Bertrand, E.-J. (1896-1964)	VI	54
Bertrand, L. (1856-1943)	V	62
Bertrand, L.-R. (1869-1948)	VI	57
Besche-Jurgens (De), L. (1870-1901) .	II	56
Besien (Van), O. (1876-1941)	VI	60
Besso, G. (1875-1901)	V	63
Best, J. (1832-1898)	III	48;
	VII A	36
Bethune (de), L. (1864-1907)	III	48
Bethune (de), P. (1830-1901)	V	64
Betou (In De), J. (1869-1896)	II	57
Bette, R.-A. (1876-1969)	VII A	36
Beuckers, J. (1866-1925)	V	65
Beughem de Houtem (de), Ch.-H. (1895-1916)	I	123
Beurden (Van), A. (1893-1966)	VI	61
Bève (de), F. (1899-1943)	V	65
Bey (Fatel Moulah), voir Fatel Mou- lah Bey.		
Beyaert, J. (1890-1937)	V	67
Beynen, Ch. (1877-1938)	III	50
Bia, L. (1852-1892)	II	58
Bialkowski, S. (1859-1899)	V	68
Bianchi, A. (1867-1915)	VI	61
Bicheroux, F. (1866-1896)	V	68
Bidart, A. (1869-1909)	V	69
Biddle, H. (1872-1898)	IV	44
Bielier, S. (1870-1906)	V	69
Bienaimé, L. (1874-1898)	V	70
Bienfait, L. (1913-1970)	VII C	43
Biervliet (Van), J. (1876-1920)	V	70
Biesemans, Ch. (1874-1898)	V	71
Biesen (Van Den), J. (1869-1898)	II	62
Bièvre (De), C. (1888-1971)	VII B	26
Biggelaar (Van den), Ch. (1888-1938)	VI	62
Bignami, G. (1876-1969)	VII A	38
Bili (1830-1898)	I	124
Billen, A. (1892-1942)	VI	63
Billen, R. (1888-1915)	II	62
Billiau, J. (1858-1911)	I	124
Billington, A. (1856-1915)	VI	64
Binet, E. (1861-1891)	II	63
Binnig, M. (1874-1911)	I	127
Biondo de Montalto, F. (±1594)	II	64
Birrolli, J. (1929-1963)	VII B	31
Biron, L. (1887-1931)	III	52
Birraux, J. (1883-1947)	V	71
Bisschop, A. (1863-1897)	III	53
Bisschops, G. (1853-1932)	V	77
Bisteau, E. (1872-1927)	V	78
Bitsche (Borel de), voir Borel de Bit- sche.		

	Tom.	Col.
Bittremieux, L. (1881-1946)	V	79;
	VI	64
Bivort, C. (1874-?)	VI	66
Bizet, J. (1864-1937)	V	80
Blackburn, K. (±1907)	V	81
Blaen, G. (±1644)	II	64
Blaise, G. (1880-1964)	VII A	39
Blaise, I. (1864-1892)	V	81
Blanc, L. (1851-1886)	V	81
Blanchard, E. (1874-1903)	V	82
Blandre, E. (1876-1902)	I	128
Blaude, C. (1865-1892)	V	83
Blessing, F.-M. (1886-1962)	VII A	47
Bleyenbergh (Van), D. (1881-1956) .	VII A	48
Bloc, R. (1891-1965)	VII A	49
Bloch, E. (1883-1928)	V	83
Blocteur, E.-C. (1864-1896)	I	12
Bloeme (De), A. (1853-1915)	III	53
Blom, C. (1873-1901)	VI	67
Blom, H. (1878-1901)	VI	67
Blomgren, A.-S. (1879-1953)	VII A	51
Blommaert, M. (1889-1946)	V	84
Blommaert, U. (1887-1956)	VII B	31
Blomquist, G. (1868-1905)	VII C	44
Blondeel, M. (1879-1955)	VI	68
Blondeel van Cuelebroeck, F. (1809- 1872)	VI	70
Blondiau, R. (1887-1916)	V	85
Bock, E.-C. (1894-1952)	VII A	52
Bock (De), A. (1869-1895)	II	64
Bock (De), F.-Alb. (1877-1918)	V	86
Bock (De), F.-Alph. (1853-?)	IV	45
Bocklandt, F. (1905-1959)	VI	73
Bodart, H. (1859-1931)	II	67
Bodson, O.-P. (1856-1891)	I	129
Body, L.-A. (1861-1898)	I	132
Boeck (De), A. (1852-1890)	II	69
Boeck (De), A. (1882-1938)	V	87
Boeck (De), E. (1875-1944)	V	87;
	VI	74
Boelaert, E.-E. (1899-1966)	VII A	53
Boelens, R. (1884-1938)	IV	45
Boelpaep (De), J. (1887-1926)	I	133
Boerhave, H. (1862-?)	I	135
Boëtz, P. (1860-1898)	IV	47
Bœuf (Le), H. (1874-1935)	IV	47
Bœuf (Le), P. (1901-1950)	VI	77
Boeykens, E. (1868-1899)	I	135
Bogaerde (Van Den), J.-P. (1857- 1890)	I	135
Bogaert (Vanden), P. (1829-1909)	IV	48
Boghemans, O. (1872-1953)	VI	78
Bohm, A.-F. (1864-1898)	I	139
Böhm (De), R. (1854-1884)	II	69
Bohndorff, F. (1849-?)	I	140;
	IV	50
Boigelot, A. (1865-1929)	V	89
Boine, J.-P.-B. (1868-1898)	I	140
Bokovo, voir Djabir		
Boland, E. (1868-1933)	III	54

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Bolle, A. (1862-1944)	V	91	Bossolo, P. (1875-1909)	IV	55
Bollen, H. (1895-1943)	VI	80	Bostyn, L. (1871-1897)	III	63
Bollen, J.-L. (1862-1895)	I	141	Boterdacle, J. (1878-1940)	V	97
Bollen, L. (1874-1961)	VI	80	Bottalico, Fr. (1878-1911)	II	75
Bollengier, K. (1885-1959)	VI	82	Botty, A. (1875-1919)	II	76;
Bollens, Fr. (1857-1935)	III	55		VII B	32
Bollmann, G.-A. (1872-1896)	I	142	Bouchaute (Van), L. (1871-1898)	III	64
Bologne (Augustin de), voir Augustin			Bouche, E. (1882-1954)	VI	100
Bologne (Colomban de), voir Colomban.			Boucherie, N. (1873-?)	VI	101
Bologne (Fortuné de), voir Fortuné			Bouchout (Moretus de), D. (1875-1919)	II	77
Bologne (Gabriel de), voir Gabriel.			Bouckaert, D. (1891-1916)	V	98
Bologne (Hyacinthe de), voir Hyacinthe.			Bouckenaere, E. (1877-1904)	II	78
Bolster (de), T. (1861-1935)	IV	50	Bougnat, P. (1885-1961)	VII C	50
Bon (Van den), L. (1892-1934)	V	92;	Bouillot, V. (1869-1949)	VI	102
	VI	85	Boulangé (Le), P. (1866-1903)	IV	56
Bonaventure d'Alessano (?-1651)	II	71	Boulanger, A. (1846-?)	II	79;
Bonaventure Dalle Grotte (±1715) ...	II	72		VI	102
Bonaventure de Ceriano (±1779)	II	72	Boulanger, D. (1866-1929)	II	80
Bonchamps (de), Chr. (1860-1918) ...	III	56	Boulanger, G.-E. (1837-1891)	I	151
Bonchill, R. (1873-1916)	V	93	Boulard, C. (1877-1941)	IV	56
Bonfanti, voir Buonfanti.			Boulenger, G. (1858-1937)	IV	57
Bonnelycke, L.-N. (1852-?)	I	142	Boumans, J. (1876-1939)	IV	61
Bonte, E. (1880-1910)	II	73	Bourdau, E. (1866-1937)	III	64
Bonvalet, G.-F. (1856-1894)	I	143	Bourdau, F., voir Allemans.		
Boone, Ach. (1884-1937)	V	94	Bourdeaud'huy, N. (1853-1891)	VI	103
Boone, Alb.-Ch. (1869-1908)	I	145	Bourgaud, Ch. (1877-1950)	VI	104
Borchgrave (de), E. (1837-1917)	III	58	Bourgau, E.-F. (1878-1903)	II	81
Borchgrave d'Altena (de), P. (1827-1901)	IV	50	Bourg de Bozas (Vicomte du), R. (1871-1902)	I	152
Bordet, J. (1870-1961)	VI	86	Bourguignon, A. (1862-1935)	IV	62
Borel de Bitsche, J. (1865-1939)	III	60	Bourguignon, G. (1899-1944)	V	99
Borgerhoff, L. (1878-1939)	III	60	Bouriez, D.-E. (1859-1939)	II	82
Borglum, S.-A. (1868-1894)	I	145	Bourlier, P. (1875-1920)	II	82
Borgniez, G. (1901-1965)	VII A	58	Bourmonville (de), G. (1885-1942) ...	VI	104
Borloo, G. (1890-1951)	VI	89	Bousin, G. (1882-1953)	VI	106
Borm, E. (1892-1936)	VI	90	Bouton, A. (1870-1908)	II	83
Borms, A.-A.-F. (1869-1907)	I	146	Bouvez, P. (1886-1952)	VI	107
Borms, F. (1870-1952)	VI	90	Bouvier, A. (1877-1935)	IV	63
Borre (Van den), A. (1864-1910)	IV	52	Bove, A. (1885-1915)	II	84
Borrens, E.-E.-J. (1873-1918)	I	146	Bove, G. (1852-1887)	II	84
Borsootto, E. (1856-1936)	IV	53	Boventer, L.-F. (1861-1898)	I	152
Borsu, E.-J. (1860-1907)	I	147	Bovone, E.-A.-R. (1880-1922)	I	153
Borsut, C. (1869-1895)	II	74	Bovy, G.-C. (1857-1897)	I	154
Bortzell, A.-J. (1868-1894)	II	74	Bovy, J. (1864-1895)	I	153
Borzini, P. (1873-1918)	III	61	Boxelaer (Van), P. (1877-1914)	III	65
Bosch (Van den), A. (1866-1940)	V	95	Boye, H. (1848-?)	II	85;
Bosch (Van den), E. (1871-1955)	VI	91		VI	108
Bosch (Van den), G. (1870-1933)	VI	92	Boyhan, H. (1871-1901)	I	154
Bosch (van den), R. (1864-1949)	VII C	45	Boyhan, J. (1876-1901)	I	155
Bosco, G. (1863-1919)	III	62	Bozas (Bourg de), voir Bourg de Bozas.		
Bosco, J.-M. (1815-1888)	I	47	Braancamp, A. (±1488)	II	86
Boshart, A.-Ch. (1847-?)	I	150	Brabander (De), J. (1872-1940)	IV	64
Bosoni, T. (1879-1928)	IV	54	Brabant (De), E. (1864-1891)	II	86
Bosquet, H. (1889-1961)	VI	94	Brabant (De), F. (1863-1932)	III	66
Bosschaert, F. (1873-1902)	III	63	Bracke, L. (1872-?)	VI	110
Bossche (Van den), A. (1876-1900) ..	VI	99	Braconnier, Ch.-M. (1849-1917)	I	155
Bossche (Van Den), Fr. (1875-1899) ..	II	75	Braconnier, L. (1850-1935)	III	67
Bosseaux, E.-L. (1861-1889)	I	151	Bracq, Alf. (1879-1936)	III	68

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Bracq, J.-A. (1864-1890)	III	69;	Brodier, A. (1873-1911)	II	110
Bracq, O. (1869-1919)	VI	111	Broeck (Van Den), F. (1871-1927) ...	II	111
Bracq, R. (1881-1962)	VI	111	Broeck (Van den), L. (1863-1921) ...	IV	77
Bradfer, J. (1873-1945)	V	100	Broeck (Van den), V. (1862-1894) ...	III	75
Braeckman, A. (1871-1940)	IV	66	Broecke (Van den), A. (1843-?)	III	75
Braeckman, C.-L. (1864-1895)	I	160	Broecke (Van den), G. (1807-1862) ...	VII B	36
Braeckman, Ch. (1878-1915)	II	86	Broecke (Van den), P. (1585-1640) ...	II	111
Braeckman, Ch.-L.-L. (1860-1939) ...	IV	67	Broek (Van den), H. (1892-1925)	VI	123
Braeckman, G. (1877-1937)	III	70	Broerman, E. (1860-1933)	VI	123
Braet, H. (1882-1952)	VII A	63	Brognez, N. (1869-1939)	V	104
Braive, E. (1860-1936)	III	71	Brohée, E.-G.-L. (1869-1909)	I	175
Brak, J. (1856-1891)	I	161	Brohez, Ch.-J.-A. (1876-1897)	I	176
Brakel (Van Den), O. (1879-1919) ...	II	87	Brohez, M. (1873-1950)	VII C	51
Brandel, H. (1871-1938)	III	72	Broks, J. (1892-1966)	VI	124
Brande (Van den), Fr. (1869-1943) ...	V	101	Broman, C. (1859-1897)	III	76
Brandt (Vanden), P. (1896-1957)	VI	112	Broomans, L. (1872-1935)	III	76
Branden (Van den), J. (1885-1942) ...	IV	67	Brosens, J. (1909-1965)	VI	125
Brandt (De), L. (1887-?)	VI	114	Brotherton, R. (1856-1934)	V	105
Brard, A. (1858-1918)	VI	115	Broucke (Van den), J. (1933-1965) ...	VI	125
Bras Correa (1576-?)	I	161	Brouwer (De), A. (1878-1947)	V	105
Brasseur, Cl. (1863-1897)	I	162	Brouwer (De), G. (1873-1910)	I	176
Brasseur, L. (1861-1919)	I	164	Brouwet, E. (1862-1892)	III	77
Brasseur, M. (1874-1898)	II	88	Brown, J. (1857-1884)	I	177
Brassine, J. (1830-1899)	IV	70	Browne de Tiège (de), A. (1841-1910)		
Brassinne, A. (1871-1944)	V	103		III	78
Braun, C. (1846-1935)	IV	70	Broyon, Ph. (1850-?)	III	85
Brausch, G. (1915-1964)	VII B	35	Brucker (±1878)	II	113
Brauwer (De), P. (1867-1898)	II	88	Bruggeman, J. (1858-1892)	III	86
Braye, E. (1871-1937)	V	104	Bruggen (Van der), M. (1852-1919) ..	IV	79
Brazza (de), J.-C.-S. (1859-1888) ...	I	89	Brugmann, G. (1829-1900)	I	177
Brazza (de), P.-P.-F.-C. (1852-1905) .	I	165	Brumpt, E. (1877-1951)	VI	126
Brecx, Fr. (1869-1898)	II	93	Bruneel, A. (1865-1922)	I	178
Bredael (Van), Ch. (1863-1926)	III	73	Bruneel, A.-C. (1863-1914)	III	87
Bree (Van), F. (1880-1960)	VII A	64	Bruneel, C.-J. (1874-1925)	I	178
Brempt (Van Der), U. (1873-1906) ...	II	93	Bruneel, L. (1890-1969)	VII C	53
Brenetz, A. (1887-1961)	VII A	71	Brunfaut, E. (1856-1898)	III	88
Breugelmans, Fr. (1866-1894)	I	94	Brunhes, J. (1869-1930)	VII A	75
Briart, P. (1860-1920)	I	171	Bruninx, L. (1871-1896)	V	106
Brichet, J. (1899-1949)	VI	121	Brunner (M. François de Sales) (1795-1859)	II	113
Bricourt, G. (1869-1898)	II	94	Brusa, S. (1877-1903)	I	179
Bricteux, J. (1865-1929)	II	95	Brusselaers, J. (1897-1927)	VI	128
Bricusse, G.-H.-A. (1866-1896)	I	173	Brusselaers, L. (1870-1930)	VI	128
Bridoux, L. (1852-1890)	II	95	Brutsaert, P. (1890-1960)	VI	129
Brielman, A. (1872-1942)	IV	72	Bruun, F. (1863-1902)	V	107
Briers, P. (1877-1899)	III	74	Bruylants, H. (1883-?)	VI	130
Briey (Comte de), J.-A.-Ch. (1885-1914)	I	174	Bruyne (De), E. (1898-1959)	VI	130
Briey (de), R. (1880-?)	VII A	72	Bruyne (De), F. (1864-1904)	V	107
Brisbois, D. (1890-1933)	IV	73	Bruyne (De), H. (1868-1892)	II	113
Brisson, J. (1857-1894)	II	100	Bruynoghe, R. (1881-1957)	VI	134
Brisson, Th. (1859-1889)	III	74	Bruyns, P. (1879-1935)	V	109
Brissoni, E. (1875-1941)	IV	74	Bruyr, A. (1861-?)	V	110
Brito (Capello de), voir Capello de Brito.			Brys, A. (1900-1973)	VII B	40
Brito (d'Abreu de), G. (±1592)	II	101	Büchner, M. (1846-1921)	V	110
Brixhe, A. (1884-1913)	IV	77	Bucquoy, Fr. (1869-1891)	I	179
Brochard, A. (1883-1914)	II	101	Buelens, J.-B. (1860-1895)	I	180
Brodén, A. (1875-1929)	II	102	Bugslag (1855-1891)	III	91
Brodhéoux, E. (1873-1915)	II	110	Buisseret, A. (1888-1965)	VI	136
			Buisson, E. (1896-1923)	V	111
			Buisson, J. (1867-1933)	V	112

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Bulck (Van), G. (1903-1966)	VII C	55	Caisley, W. (1856-1898)	III	112
Bull, A. (1875-1914)	IV	79	Cajot, J.-J. (1871-1897)	I	202
Buls, Ch. (1837-1914)	III	92	Callens, A. (1877-1952)	VI	156
Bultot, E. (1865-1897)	III	97	Callewaert, Ch. (1855-1945)	V	115
Bunge, E.-G. (1851-1927)	I	180	Callewaert, E. (1856-1938)	III	112
Buonfanti, M. (?-1885)	I	183	Callewaert, R. (1875-1959)	VI	157
Burch (Van der), R. (1877-1903)	V	113	Callier, A. (1846-1920)	IV	89
Burdo, A. (1849-?)	II	117	Caloen (Van), G. (1853-1932)	IV	90
Bure, H. (1867-1935)	IV	80	Caloen de Basseghem (van), V.-E. (1869-1918)	I	201
Bureau, E. (1864-1932)	III	98	Calon, E. (1861-1939)	III	115
Bureau, L. (1869-1954)	VI	145	Calonne, O. (1869-1923)	II	130
Buret, P.-J. (1859-1894)	I	184	Calonne Beaufaict (de), A. (1881- 1915)	IV	91
Burgeon, L. (1884-1949)	VI	147	Calster (Van), A. (1862-1899)	II	130
Burght (Van der), J. (1863-1923)	II	121	Calsyde (Van de), H. (1871-1906)	I	204
Burgio (de), B. (±1822)	II	122	Caltanissetta (de), L. (1645-1702)	I	205
Burke, L. (1870-1897)	II	122	Calwaert (De), E. (1877-1899)	VI	158
Burlet, J.-F. (1860-1899)	II	123	Cambier, Ed. (1880-1946)	VI	158
Burlet (De), C. (1846-1925)	VI	149	Cambier, Em. (1865-1943)	V	117
Burlet (de), J. (1844-1897)	IV	81	Cambier, Ern. (1844-1909)	III	116
Burnham, E. (1833-1916)	IV	83	Cambier, H. (1866-1898)	III	126
Burniaux, R. (1905-1970)	VII C	60	Cambier, M. (1874-1942)	V	126
Burns, E. (?-1885)	II	123	Cambier, R. (1878-1956)	VI	160
Burrows, G. (1861-?)	I	185	Cambier, R. (1895-1972)	VII B	43
Burton (Sir), A. (1821-1890)	I	186;	Cambron, L. (1882-1943)	VI	164
	V	114	Camerlynck, R.-P. (1902-1934)	VII A	81
Burton, S. (1862-?)	III	99	Cameron, V.-L. (1844-1894)	I	206
Busbecq, O. (1522-1592)	VII C	64	Cammaert, E. (1868-1894)	III	127
Busch, M. (1821-1899)	II	124	Cammaert, E.-M. (1874-1933)	IV	95
Busine, L. (1865-1916)	III	100;	Cammermeyer, J. (1872-1949)	VI	165
	VII A	77	Camoens (de), L. (1524-1580)	II	132
Busschaert, E. (1872-1901)	II	126	Campenhout (Van), J. (1865-1956)	VI	167
Busso, E. (1877-1955)	VI	151	Campenhout (Van), L. (1886-1914)	II	132
Butaye, A. (1873-1904)	II	126;	Campill, J.-E. (1887-1956)	VII A	83
	IV	83	Camus, C. (1883-1940)	IV	96
Butaye, J. (1877-1927)	I	193	Camus, C.P. (1884-1968)	VII A	84
Butaye, R. (1858-1929)	I	195	Candeilh, E. (1874-1896)	III	128
Butes, A. (1865-?)	III	100	Canicatti (de), B. (1746-?)	II	132
Butscha, Ch. (1860-1894)	II	126	Canisius, E. (1865-?)	I	211
Buttgenbach, H.-J. (1874-1964)	VII A	77	Canonica, P. (1876-1943)	VI	171
Buttner, R. (1858-?)	III	101	Cant (Van), G. (1878-1899)	II	134
Buxten, Th. (1837-1915)	III	101	Cantineau, L. (1861-1899)	III	128
Buyens, E. (1851-?)	III	103	Cantino (±1502)	II	134
Buyle, Fr. (1861-1897)	I	197	Canzani, L. (1659-1717)	I	212
Buysschaert, H. (1869-1907)	II	127	Cão ou Cam (Diogo) (1440-1485)	II	134
Buyse, A. (1845-1933)	III	103	Cão, G. (?-1574)	II	138
Buyssens, S. (1869-1946)	V	114	Cap, G.-J.-L. (1878-1902)	I	212
Buytaert, R. (1878-1919)	VI	151	Capart, Gh. (1879-1925)	IV	99
Buzon, E.-M. (1869-1892)	I	197	Capelle, E.-M. (1905-1953)	VII A	91
Buzon, J. (1872-1949)	VI	152	Capelle, E. (1869-1951)	VII C	00
Bwatara, voir Engwettra.			Capelle, (Van de), E. (1881-1937)	III	128
Byl, J. (1873-1928)	II	127	Capelli, U. (1882-1913)	III	129
			Capello de Brito, H.-C. (1841-1917)	II	138
C			Capilla (de), L. (±1671)	II	140
Cabra, A. (1862-1932)	III	105	Caporali, Fr. (±1608)	II	141
Cadenhead, T. (1840-1880)	I	199	Cappugi, E. (1876-1955)	VII A	92
Cadornega (de), A.-O. (?-1690)	II	129	Cappuyns, L.-E. (1874-1897)	I	213
Caeneghem (Van), R. (1891-1958)	VI	153	Caprasse, G. (1904-1959)	VII B	44
Cafmeyer, A. (1869-1902)	IV	87	Caravaggi, A. (1862-1902)	III	130
Cahun, L. (?)	II	129			
Caïmo, H. (1856-1896)	III	111			

	Tom.	Col.
Cardoso, J. (±1666)	II	141
Cardozo, M. (1584-1625)	II	141
Carion, A. (1846-1893)	VII C	70
Carlberg, J. (1873-1899)	IV	100
Carlier, C. (1902-1957)	VII A	93
Carlier, F. (1883-1948)	VI	173
Carlier, J. (1851-1930)	IV	101
Carlier, P. (1888-1950)	VI	175
Carlsen, C. (1869-1941)	V	127
Carlsson, A.-V. (1863-1895)	I	213
Carnarvon, H. (1831-1890)	II	142
Carnonckel, R. (1879-1930)	IV	103
Caroli, R. (1879-1946)	V	128
Carolus (de), E. (1878-1936)	III	130
Carpiaux, A. (1874-1898)	III	131
Carré, L.-E.-R. (1860-1928)	I	213
Carreiro, J.-R. (1574-?)	II	143
Carrie, A. (1842-1904)	V	129
Carrière, H. (1884-1943)	VII A	95
Carter, F.-F. (1841-1880)	I	215
Carton, J. (1861-1934)	III	131;
	VII B	47
Carton de Tournai, H. (1878-1969) ...	VII A	97;
	VII C	00
Carton de Wiart, E. (1876-1959)	VII B	48
Carton de Wiart, H. (1869-1951)	VI	175
Cartuyvels, M.	VI	185
Carvalho (de), H. (1843-1909)	II	143
Casalini, O. (1862-1908)	V	133
Casati, G. (1838-1902)	I	219
Casement, R. (1864-1916)	I	220
Casier, M. (1893-1943)	VI	186
Casier, Méd. (1908-1963)	VI	187
Casman, G. (1854-1885)	II	143
Cassart, F.-C. (1869-1913)	I	222
Cassart, G. (1884-1950)	VI	187
Cassart, P. (1867-1922)	V	134
Casse, V.-L. (1871-1898)	I	226
Cassieman, V. (1869-1895)	II	147
Castellani, C. (1871-1899)	II	148
Castelletto (Etienne de), voir Etienne de Castelletto		
Castellote, R. (1870-1899)	II	148
Castel Vetrano (Anselme de), voir Anselme		
Castilhon, J. (±1769)	II	149
Castille, A. (1898-1973)	VII C	72
Castreul, G. (1870-1916)	III	133
Castro (da Silva Leitão e), Ant. (±1883)	II	149
Castro (de), B. (±1516)	II	149
Castro (de), M. (±1645)	II	150
Cat (De), F. (1904-1965)	VI	189
Cattendyck (Van), H. (1871-1892) ...	II	150
Cattier, F. (1869-1946)	VI	189
Caulaert (Van), B. (1864-1924)	V	134
Cauteren (Van), W. (1878-1933)	III	134
Cauwenberg, C. (1862-1904)	V	135
Cauwenberghe (Van), G. (1867-1893)	I	227
Cavalli, C. (1876-1955)	VII A	113

	Tom.	Col.
Cayatte, P. (1861-1894)	II	150
Cayen, A. (1885-1943)	V	136
Cazenave (de), L. (1843-1894)	III	137
Cederstrom (baron de), R. (?-1891) ..	II	151
Célestin (Frère) (1644-1684)	VII A	114
Cenni, J. (1860-1896)	II	151
Cerckel, E. (1866-1957)	VII C	75
Cerckel, L.-L. (1871-1940)	III	137
Cerckel, P.-E. (1867-1923)	III	139
Cerri, U. (±1675)	II	152
Ceulemans, E. (1869-1896)	II	152
Ceulemans, J. (1859-1893)	I	227
Ceulemans, L. (1876-1949)	VI	201
Ceuninck (De), V. (1842-1891)	II	153
Chagas (Pinheiro) (±1890)	II	153
Chaidron, E. (1893-1936)	VII A	115
Chailley-Bert, J. (1854-1928)	II	154
Chainaye, Ach. (1862-1915)	I	228
Chaltin, L.-N. (1857-1933)	I	229
Champal, voir Chainaye.		
Chanal, L. (1884-1918)	III	140
Chantraine, A. (1885-1916)	V	139
Chapelié, P. (1840-1922)	III	140
Chapin, J.-P. (1889-1964)	VII A	117
Chapman, H. (1868-1949)	VII A	125
Chappel, G. (1878-1901)	I	232
Charbonneau, L. (1865-1951)	VI	202
Charbonnel, P. (1873-1898)	II	155
Charbonnier, A.-J. (1866-1894)	I	232;
	IV	108
Charbonnier, F. (1842-1888)	IV	109
Chardome, E. (1879-1954)	VI	206
Chardome, P. (1885-1974)	VII B	61
Chargois, R. (1879-1917)	III	141
Charles, P. (1885-1954)	VI	208
Charles, P. (1883-1954)	VII A	128
Charlier, C.-A.-M. (1870-1896)	I	133
Charmanne, H. (1855-1934)	III	142;
	VII C	81
Charmanne, X. (1853-1903)	II	155
Chaudoir, G. (1873-1931)	III	143
Chaudoir, L. (1886-1945)	VI	209
Chaumont, P. (1865-1892)	II	156
Chaumont, P.-J.-A. (1870-1896)	I	233
Chavanne, J. (1846-1902)	IV	122
Chenot, P. (1874-1906)	II	157
Chenuz, V. (1883-1929)	II	158
Chéruvier, A.-G. (1858-1902)	I	234
Chevalier, A. (1873-1956)	VI	210
Chichorro (De Sousa), L. (?-1658) ...	II	159
Chielens, W. (1889-1960)	VI	212
Chièvre (De), Fr. (1863-1897)	II	159
Chimay (de), M. (1836-1892)	V	140
Choquet, L. (1891-1945)	V	141
Christensen, N. (1852-1893)	V	142
Christaens, A. (1882-1942)	V	143
Christiaens, B. (1844-1931)	III	144
Christiaens, E. (1863-1922)	I	234
Christiaens, P.-E.-F. (1858-1909)	I	134
Christian, G. (1867-1921)	V	144

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Christophe de Lisbonne (?-1652)	II	160	Coeckx, J.-F. (1858-1905)	II	172
Christophersen, A. (1859-1937)	II	162	Coenen, L.-M. (1861-1903)	II	173
Christy, C. (1863-1932)	III	145	Coens, J.-B. (1878-1928)	II	174
Chrysostome de Gênes ou de Diano (1610-?)	II	161	Coeymans, M. (1880-1939)	III	157
Churchill, J. (±1752)	II	165	Coget, A. (1884-1961)	VI	221
Cibour, Fl. (1881-1920)	III	146	Colas, J.-B.-A. (1867-1892)	I	247
Cipont, C. (1892-1916)	V	144	Colback, H. (1898-1966)	VI	223;
Cito, N. (1866-1949)	VII C	83		VII A	146
Ckiandi, A.-T. (1866-1925)	I	237	Coleaux, V. (1878-1926)	IV	151
Claassen, H. (1873-1938)	III	147	Colen, A. (1887-1953)	VI	224
Clabecq, L. (1868-1893)	II	166	Colfs, H. (1864-1936)	III	159
Claes, F. (1859-?)	VII B	66	Colignon, C. (1856-1895)	II	175
Claes, T. (1865-1949)	VII A	141	Colignon, L.-F.-J. (1891-1918)	I	247
Claessens, J. (1911-1943)	VI	213	Colin, F. (1854-1891)	I	248
Claeys, A. (1869-1900)	IV	124	Colin, J. (1889-1941)	IV	151
Claeys, A.-G. (1872-1894)	II	166	Colin, L.-E. (1873-1926)	II	176
Claeys, J. (1893-1942)	VI	213	Collard, J. (1850-1891)	II	177
Claeys-Bouúaert, A. (1844-1936)	IV	128	Collet, E. (1875-1900)	II	178
Claeysens, J. (1884-1966)	VII A	144	Collet, G. (1871-1895)	II	178
Clairbois, A. (1888-1931)	IV	129	Collet, O. (1864-1929)	IV	153
Clapperton, H. (1788-1827)	IV	131	Collette, A. (1859-1897)	II	180
Clark, J. (1856-1930)	III	148	Collier, P. (1876-1907)	II	181
Clarke, E. (1841-1931)	V	145	Collin, A. (1906-1933)	V	159
Clarke, J. (1876-1960)	VII C	88	Collin, I. (1879-1931)	IV	155
Clarke, R. (1899-1935)	V	146	Collinet, M. (1888-1918)	V	160
Clarkson, H.-J. (1860-?)	II	166	Collyns, J. (1860-1930)	III	160
Classe, L. (1874-1945)	V	146	Colmant, P. (1872-1896)	II	181
Claus, E. (1874-1897)	II	167	Colomban de Bologne (?-1712)	II	182
Clausen, E. (1865-1896)	II	167	Comber, Th.-J. (1852-1887)	I	248
Cleemput (Van), J. (1866-1942)	IV	137	Comblez, A. (1873-1898)	II	182
Cleene (De), N. (1870-1942)	VI	216	Comhaire, E. (1881-1954)	VI	225
Clémenceau, G. (1841-1929)	IV	137	Comhaire, L. (1854-1939)	VII C	95
Clément IX (±1667)	II	168	Compiègne (Marquis de Dupont), L. (1846-1877)	II	183;
Clément X (±1670)	II	168		V	160
Clément de Saint-Marcq (Le), Ph. (1860-1907)	III	523	Comptdaer, E. (1868-1899)	III	161
Clercq (De), A. (1870-1939)	III	151	Coninck (De), J. (1874-1898)	II	184
Clercq (De), H. (1877-1927)	V	158	Coninck (De), J.-J. (1882-1948)	VI	232
Clerk (de), R. (1875-1944)	IV	146	Coninck de Merckem, Ch. (1836-1906)	V	161
Clipperton, H.-J. (1852-1899)	I	239	Conrad, J., voir Korzeniowski, T.		
Cloesen, J.-H. (1859-1896)	I	139	Constant, C. (1851-1894)	II	185
Cloetens, L. (1857-1899)	II	168	Conterio, B. (1871-1900)	II	186
Closet, E.-J. (1874-1897)	I	240	Conzemius, E. (1876-1949)	VI	233
Closet, P. (1881-1944)	V	159	Cookson, E. (1837-1922)	III	162
Clozel, Fr. (1860-1918)	III	155	Cools, F. (1881-1945)	VI	235
Cneut, C. (1868-1902)	I	244	Cooman (De), D. (1863-1897)	II	187
Cneut, C. (1865-1902)	II	170	Coomans, E. (1878-1907)	II	187
Coart, E.-J.-B. (1859-1924)	I	245	Coomans, Fr. (1857-1895)	II	188
Cock, E. (1882-1947)	VI	220	Coomans, J.-B. (1813-1896)	III	162
Cock (de), A. (1867-1912)	IV	148	Coopman, P. (1875-1908)	IV	157
Cock (de), J. (1871-1943)	IV	148	Cooreman, G. (1852-1926)	IV	157
Cocq d'Armandville (Le), voir Ar- mandville.			Coosemans, M. (1856-1969)	VII A	149
Cockerill, J. (1790-1840)	III	156	Coote, A. (1864-1899)	II	188
Cocquyt, P. (1900-1954)	VI	221	Copette, L. (1877-1911)	V	162
Cocu, F. (1866-1918)	II	171	Coppee, L. (1862-1893)	II	188
Codant, J.-L. (1845-1890)	I	246	Coppejans, C. (1871-1898)	II	190
Codrons, Ch. (1873-1896)	II	172	Coppens, L. (1875-1898)	II	191
Coeckelberghs, C. (1862-1895)	I	246	Coppens, M. (1862-1919)	II	191
			Coppens, P. (1892-1969)	VII B	67
			Coppin, G. (1871-1897)	II	192

	Tom.	Col.
Coquelet, L. (1860-1914)	II	192
Coquilhat, C.-A. (1853-1891)	I	250
Corbisier-Baland, A. (1881-1950)	VII A	150
Cordeiro de Sousa, L.-B. (?-1894)	I	261
Cordella, E. (1864-1905)	II	192
Cordier, A. (1873-1945)	V	162
Corin, S. (1884-1916)	IV	159
Corman, A. (1874-1951)	VI	235
Cornelis, H. (1872-1903)	I	264;
	II	193
Cornelis, J. (1875-1919)	I	265
Cornelissen, J. (1905-1961)	VI	237
Cornesse, J. (1881-1916)	I	193
Cornet, J. (1865-1929)	II	265;
	V	163
Cornet, O. (1891-1956)	VII C	100
Cornet, V. (1887-1913)	V	164
Cornette, H. (1847-?)	IV	160
Coronizio, A. (1875-1910)	II	194
Correvon, F. (1870-1942)	V	165
Corselis, J. (1860-1933)	V	165
Corswarem (de), J. (1893-1938)	VII C	101
Cort (De), H. (1872-1911)	II	195
Corte (De), E. (1869-1895)	II	196
Corte (De), J. (1874-1900)	II	197
Cortebeecq, J. (1881-1959)	VII C	102
Costa, (da), J. (±1484)	II	198
Costa, (da), P. (±1488)	II	198
Costa Faro (da), voir Faro (da Costa)		
Costantinidi, C. (1875-1937)	IV	160
Costermans, J. (1903-1957)	VII A	151
Costermans, P.-M.-A. (1860-1905)	I	268
Cosyns, G. (1879-1945)	V	166
Cote, Z.-R.-J. (1862-1900)	I	271
Cottin, J. (1867-1899)	V	167
Cotton, A. (1878-1896)	II	198
Coucto (De), A. (?)	II	199
Coulbois, F. (1851-1920)	V	168
Coulon, E. (1866-1935)	V	186
Coumont, F. (1866-1899)	II	199
Couplet, E. (1881-1909)	II	199
Courboin, J. (1848-1936)	V	187
Courcel (de), A., (1835-1919)	V	187
Courcelles, J. (1884-1945)	VI	238
Courouble, L. (1861-1937)	III	163
Court (De le), Ch. (1872-1897)	II	200
Courteille, L. (1863-1942)	V	189
Courtin, V. (1879-1911)	III	167
Courtois, E.-S. (1856-1884)	I	272
Cousin, J. (1884-1965)	VI	241
Cousin, L. (1839-1913)	V	189;
	VII C	103
Cousot, M. (1857-1927)	IV	161
Coussement, K. (1895-1957)	VII C	112
Couturicaux, A. (1886-1926)	III	168;
	IV	162
Couvreur, A. (1827-1894)	IV	163
Couvreur, E. (1872-1904)	II	201
Cowé, Fl. (1866-1893)	II	202
Crahay, H. (1867-1891)	II	202

	Tom.	Col.
Crahay, J. (1867-1898)	II	202
Crahay, Ph. (1863-1897)	II	203
Crampel, P. (1864-1891)	I	274
Cranshoff, G. (1875-1922)	II	203
Cranshoff, H. (1854-1922)	II	204
Crauwels, G. (1923-1962)	VII B	86
Crauwels, J. (1873-1904)	IV	163
Crauwels, L. (1927-1962)	VII B	86
Crawford, D. (1870-1926)	IV	164
Craybex, H. (1879-1933)	III	168
Creplet, J. (1881-1909)	II	205
Crespel, L. (1838-1878)	III	171
Crèveœur, Ch. (1866-1897)	III	173
Crèveœur, L. (1871-1939)	III	173
Crèveœur, M. (1886-1953)	VI	246
Crick, D. (1867-1921)	V	190
Crippa, R. (1860-1894)	II	206
Crispiels, E. (1886-1949)	VI	247
Croes, J. (1869-1895)	II	206
Croisier, L. (1886-1970)	VII B	87
Crombe, R. (1878-1955)	VI	248
Crombez, L. (1876-1937)	III	174
Crombrugge de Looringe (de), V. (1866-1928)	V	190
Crombrugge de Looringhe (de), J. (1891-1953)	VI	249
Crombrughe (Van), J. (1878-1935) ..	V	191
Crone, O. (1870-1905)	II	206;
	V	193
Croneborg, H. (1867-1897)	II	207
Cronstedt, N. (1854-1890)	II	208
Croonenberghs, E. (1872-1941)	V	193
Crouquet, C. (1871-1891)	II	209
Crowlez, Th. (1873-1898)	II	210
Crudgington, H.-E. (1852-1931)	II	210
Cruyce (Van Den), J.-B. (1859-1887) ..	II	213
Cruyen, A. (1877-1956)	VI	250
Cruysen (Van der), L. (1869-1892)	II	213
Cruysen (Van der), M. (1871-1914) ..	II	213
Cruz (da), B. (±1541)	II	215
Cucciniello, M. (1857-1911)	III	174
Cudell, A. (1875-1908)	II	215
Culot, P. (1866-1905)	III	175
Culot, Z. (1866-1894)	III	176
Cunha (da), B. (1862-1938)	III	176
Cunha (da), L. (?-1610)	II	216
Cureau, Ad. (±1909)	II	218
Cursters, G. (1881-1911)	III	177
Curzon de Kedleston, G. (1839-1925)	III	177
Cus, A. (1846-1910)	I	276
Cutigliano (Bernard de) (1664-?)	I	278
Cuvelier (de), A. (1860-1931)	V	194
Cuylits, P. (1881-1939)	V	200
Cuyper (de), A. (1876-1914)	V	201
Cuypers, J. (1886-1934)	III	178
Cuypers, J. (1870-1907)	V	202
Cuypers, J.-F. (1867-1899)	V	202
Cuyvers, M. (1894-1954)	VI	251

	Tom.	Col.
D		
d'Abbadie, voir Abbadie (d').		
d'Abbeville, voir Abbeville (d').		
d'Albreu de Brito, voir Brito.		
Daco, V.-J. (1882-1954)	VII A	153
da Costa, voir Costa (da).		
da Costa Faro, voir Faro (da Costa).		
da Cruz, voir Cruz (da).		
da Cunha, voir Cunha (da).		
Dale (Van), A. (1863-1892)	II	217
Daelman, A. (1870-1895)	II	217
Daelman, F. (1836-1918)	V	203
Daelman, J. (1875-1946)	V	203
Daelman, L. (1880-1951)	VII B	87
Daems, C. (1872-1934)	V	207
Daenen, A.-M.-G. (1853-1930)	I	277
Daens, A. (1839-1907)	IV	167
Daens, P. (1842-1918)	IV	170
d'Aguir, voir Aguir (d')		
Dahlstein, J. (1875-1898)	II	218
da Jesus (François), voir Jésus (François da).		
d'Alençon (Edouard), voir Edouard.		
d'Alenstein (de Stein), voir Stein		
d'Alenstein (de).		
dal Fabbro, voir Fabbro (dal).		
Dalhgren, C. (?-1883)	II	219
Dalle, H. (1874-1934)	VI	251
Dallons, Ch. (1876-1897)	II	219
d'Almada de Silva, voir Silva.		
Dalmas (±1884)	II	219
Daly, E. (1865-?)	VI	253
Damiaens, P. (1876-1961)	VI	254
Damme (Van), J. (1860-1897)	II	219
Damme (Van), M. (1865-1935)	IV	170
Damme (Van), P. (1887-1917)	IV	172
Damme (Van), P.-A. (1898-1942)	IV	171;
	VI	254
da Mota, voir Mota (da).		
Dandoy, A. (1877-1901)	II	220
Dandrea, Th. (1868-1899)	V	207
d'Andrimont, voir Andrimont (d')		
Daneels, L. (1901-1944)	V	208
Daneels, M. (1905-1944)	V	209
d'Anethan, J., voir Anethan (d').		
Danhier, G. (1885-1960)	VII B	90
Daniel, I. (?-1678)	II	221
Danna, H. (1871-1902)	II	221
Danneels, V. (1876-1912)	II	222
Dannfelt, J. (1859-1897)	II	223
Dans, P. (1890-1950)	VI	255
d'Anvers (Egide), voir Egide d'Anvers.		
da Pias, voir Pias (da).		
Dapper, O. (1636-1689)	II	226;
	IV	173
Dardenne (Mme), voir Alvin.		
Dardenne, J. (1894-1928)	I	281
Dardenne, L.-L.-A.-E. (1865-1912) ..	I	282

	Tom.	Col.
d'Armandville Le Cocq, voir Armandville (d').		
Daron, L. (1857-1888)	V	210
Darteville, E. (1907-1956)	VII A	154
da Silva, voir Silva (da).		
Dasnoy, R. (1893-1934)	V	211
d'Aspremont-Lynden, voir Aspremont-Lynden (d')		
Dasset, A. (1868-1894)	III	179
Dassonville, J. (1870-1899)	II	226
Dassy, A. (1865-1893)	V	212
Daumas, M. (1830-1894)	II	227
d'Aussy, voir Aussy (d')		
Dautzenberg, J.-L. (1871-1918)	I	284
Dauvin, Ch. (1910-1948)	VI	256
Dauwe, R. (1889-1978)	VII C	00
David, A. (1868-1894)	II	230
David, J. (1878-1929)	VI	257
Davidts, K. (1884-1952)	VI	257
Davies, Ph. (1860-1895)	II	230
Davignon, H. (1854-1916)	IV	174
Davister, E. (1878-1936)	III	178
Davré, Y. (1866-1928)	IV	178
Davreux, B. (1875-1953)	VII A	155
de Andrade, voir Andrade (de).		
Deane (?-1888)	I	285
Deanes (?-1880)	I	287
de Azurara, voir Azurara (de).		
De Backer, E., voir Backer (De), E.		
De Backer, F., voir Backer (De), F.		
de Badrihayé, voir Badrihayé (de).		
Debaize (?-1879)	I	288
Debaize, M. (1845-1879)	IV	180
de Barros, voir Barros (de).		
de Basseghem (van Caloen), voir Caloen.		
De Baudenance, voir Baudenance (De).		
de Bauer, voir Bauer (de).		
De Bauw, voir Bauw (De).		
De Beaune, voir Beaune (De).		
De Becker, voir Becker (De).		
De Becker-Remy voir Becker-Remy (De).		
De Beerst, voir Beerst (De).		
de Bellefroid, voir Bellefroid (de).		
de Belvaux, voir Belvaux (de).		
De Bergh, voir Bergh (De).		
De Besche-Jurgens, voir Besche-Jurgens (De).		
de Béthune, voir Béthune (de).		
de Betou (In), voir Betou (In de).		
de Beughem de Houtem, voir Beughem de Houtem (de).		
de Bève, voir Bève (de).		
De Bièvre, voir Bièvre (De).		
de Bitsche (Borel), voir Borel de Bitsche.		
Deblock, Th. (1866-1892)	II	230
De Bloeme, voir Bloeme (De).		
De Bock, voir Bock (De).		

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
De Boeck, voir Boeck (De).			de Castelletto (Etienne), voir Etienne de Castelletto.		
De Boelpaepe, voir Boelpaepe (De).			Decastiaux, C. (1872-1901)	II	234
De Boever, voir Boever (De).			de Castro, voir Castro (de).		
Debois, O. (1895-1917)	II	231	De Cat, voir Cat (De).		
de Bologne (Augustin), voir Augustin.			de Cazenave, voir Cazenave (de).		
de Bologne (Colomban), voir Colomban.			de Cederstrom, voir Cederstrom (de).		
de Bologne (Fortuné), voir Fortuné.			De Ceuninck, voir Ceuninck (De).		
de Bologne (Gabriel), voir Gabriel.			Dechainé, J. (1855-1899)	II	234
de Bologne (Hyacinthe), voir Hyacinthe.			Dechamps, F. (1887-1948)	VII A	160
de Bolster, voir Bolster (de).			Dechamps, L. (1881-1947)	VI	258
de Bonchamps, voir Bonchamps (de).			Dechange, C.-H. (1815-1892)	VII A	161
Debonnaire, J. (1862-1898)	II	231	Dechaume, Th. (1879-1947)	VI	259
de Borchgrave, voir Borchgrave (de).			De Chièvre, voir Chièvre (De).		
de Borchgrave d'Altena, voir Borchgrave d'Altena (de).			de Chimay, voir Chimay (de).		
de Bouchout (Moretus), voir Bouchout (Moretus de).			Deckers, C. (1847-1915)	III	180
de Bournonville, voir Bournonville (de).			Deckers, J. (1896-1966)	VI	260
de Bozas (Bourg), voir Bourg de Bozas.			Deckers, M. (1912-1962)	VII C	115
De Brabander, voir Brabander (De).			Declairfayt, L. (1856-1915)	II	235
De Brabant, voir Brabant (De).			Declerck, A.-F. (1867-1895)	II	236
De Brandt, voir Brandt (De).			Declerck, G. (1878-1919)	II	237
De Brauwere, voir Brauwere (De).			de Clerck, voir Clerck (de).		
de Brazza, voir Brazza (de).			De Clercq, voir Clercq (De).		
Debrichit, C. (1846-1889)	II	232	Declercq, A. (1864-1924)	IV	183
de Brie, voir Briey (de).			Declercq, F. (1861-1893)	II	239
de Brito (Capello), voir Capello de Brito.			Declercq, J.-F. (1878-1919)	IV	184
de Brito (d'Abreu), voir Brito.			Declercq, V. (1880-1917)	II	240
De Brouwer, voir Brouwer (De).			Decock, A. (1872-1926)	II	241
Debroux, J.B. (1880-1914)	II	233	de Cock, voir Cock (de).		
de Browne de Tiège, voir Browne de Tiège (de).			de Compiègne, voir Compiègne (de).		
de Bruyne, voir Bruyne (de).			De Coninck, voir Coninck (De).		
de Burgio (Bernard), voir Burgio (de).			De Cooman, voir Cooman (De).		
de Burlet, voir Burlet (de).			de Corswarem, voir Corswarem (de).		
Debus, E. (1873-1897)	II	233	De Cort, voir Cort (De).		
Deby, H. (1867-1897)	II	233	Decorte, C. (1876-1944)	VI	261
de Cadornega, voir Cadornega (de).			Decorte, H. (1882-1948)	VI	261
de Calonne Beaufaict, voir Calonne Beaufaict (de).			De Corte, voir Corte (De).		
de Calsyde (Van), voir Calsyde (Van de).			De Coucto, voir Coucto (De).		
de Caltanissetta, voir Caltanissetta (de).			de Cutigliano (Bernard), voir Cutigliano (de).		
de Camoens, voir Camoens (de).			de Cuvelier, voir Cuvelier (de).		
de Canicatti (Bernard Marie), voir Canicatti (de).			de Cuyper, voir Cuyper (de).		
de Capelle (Van), voir Capelle (Van de).			De Deken, voir Deken (De).		
de Capilla, voir Capilla (de).			de Diano (Chrysostome), voir Chrysostome.		
de Carolis, voir Carolis (de).			de Dixmude (Jacques), voir Jacques de Dixmude.		
de Carvalho, voir Carvalho (de).			de Donceel (Donckier), voir Donckier de Donceel.		
de Castel Vetrano (Anselme), voir Anselme.			De Doncker, voir Doncker (De).		
			de Dorlodot, voir Dorlodot (de).		
			de Dupont Compiègne, voir Compiègne.		
			De Duve, voir Duve (De).		
			De Dycker, voir Dycker (De).		
			Defaux, A. (1876-1897)	IV	185
			de Favereau, voir Favereau (de).		
			Defawe, O. (1891-1952)	VII A	163
			Defeld, M. (1886-1925)	IV	185
			Deffense, M. (1870-1944)	V	212

	Tom.	Col.
Deflines, E. (1902-1946)	VI	263
Defoin, L. (1883-1915)	II	241
Defrère, H. (1865-1894)	II	242
de Fuisseaux, voir Fuisseaux (de).		
Defuisseaux, A. (1843-1901)	III	181
Defuisseaux, L. (1841-1906)	III	181
de Furnes (Erasme), voir Erasme de Furnes.		
de Gaete (Antoine), voir Antoine.		
De Gallaix, voir Gallaix (De).		
de Gallese (Phillippe), voir Gallese (Phillippe de).		
De Gallic, voir Gallic (De).		
De Gallo, voir Gallo (De).		
de Gand (Pierre de Mura, dit), voir Gand (Pierre de Mura, dit de)		
de Gazoldo (François), voir François de Gazoldo.		
De Geest, voir Geest (De).		
de Gênes (Chrysostome), voir Chrysostome.		
Degeyter, A. (1881-1934)	IV	186
de Gheel, voir Willems, A.		
Deghilage, F. (1858-1909)	II	243
de Ghinste (Van), voir Ghinste (Van de).		
de Giorgi, voir Giorgi (de).		
de Gobineau, voir Gobineau (de).		
De Goes, voir Goes (De).		
Degossely, E. (1866-1892)	IV	187
de Gradisca (Antoine), voir Antoine		
De Graer, voir Graer (De).		
De Graeve, voir Graeve (De).		
Degrandpré, L. (±1786)	II	244;
	IV	187
de Grelle-Rogier, voir Grelle-Rogier (de).		
Degreny, F. (1859-1900)	II	244
Degrève, E. (1878-1946)	V	214
De Gruchy, voir Gruchy (De).		
de Grume (de Hemricourt), voir Hemricourt.		
de Gryse, voir Gryse (de).		
de Gubernatis, voir Gubernatis (de).		
De Haec, M. (1893-1958)	VI	264
de Haerne, voir Haerne (de).		
De Haese, voir Haese (De).		
De Hailes, voir Hailes (De).		
Dehalu, M. (1873-1960)	VI	265
De Harinck, voir Harinck (De).		
De Haspe, voir Haspe (De).		
De Haut, voir Haut (De).		
de Hays de Gassart, voir Hays de Gassart (de).		
de Hemptinne, voir Hemptinne (de).		
de Hemricourt de Grunne, voir Hemricourt (de).		
De Henau, voir Henau (De).		
De Herder, voir Herder (De).		
De Hert, voir Hert (De).		

	Tom.	Col.
de Heusch, voir Heusch (de).		
Dehoepere, A. (1868-1934)	V	214
Dehon, L. (1843-1925)	IV	188
Dehouck, L.-M. (1869-1902)	II	245
Dehousse, G. (1880-1918)	II	245
de Houtem (de Beughem), voir Beughem.		
Deisser, J. (1870-1896)	II	246
De Jacobis, voir Jacobis (De).		
De Jaeger, voir Jaeger (De).		
De Jaegher, voir Jaegher (De).		
De Jarric, voir Jarric (De).		
De Joncker, voir Joncker (De).		
de Jonge, voir Jonge (de).		
De Jonghe, voir Jonghe (De).		
Dejosez, L. (1842-1908)	II	247
de Kedleston (Curzon), voir Curzon		
De Kemmeter, voir Kemmeter (De).		
Dekempeneer, F. (1871-1938)	IV	190
Deken (De), C. (1852-1896)	I	289
Dekens, E. (1881-1916)	IV	192
de Kerckhove, voir Kerckhove (de).		
Dekeyser, E. (1876-1918)	II	248
de Keyzer, voir Keyzer (de).		
Dekimpe, L. (1867-1892)	II	248
Dekkers, H. (1907-1941)	VI	275
De Koninck, voir Koninck (De).		
De Kuyper, voir Kuyper (De).		
de Labarre, voir Labarre (de).		
Delaby, G. (1879-1918)	II	249
de Lacerda E almeida, voir Lacerda (de).		
Deladrier, E. (1878-1938)	IV	192
De Laet, voir Laet (De).		
Delafaille, H. (1899-1954)	VII C	117
de Lagos (Etienne), voir Etienne de Lagos.		
de la Harpe, voir Harpe (de la).		
de la Kethulle, voir Kethulle (de la).		
de Lalaing, voir Lalaing (de).		
de la Nativité (Emmanuel), voir Emmanuel.		
De Lancker, voir Lancker (De).		
Delandsheere, H. (1868-1895)	III	182
Delange, A. (1869-1899)	V	215
Delanghe, Fl. (1861-1895)	II	250
de Langhe, voir Langhe (de).		
de Lanier, voir Lanier (de).		
de Lannoy, voir Lannoy (de).		
de Lantsheere, voir Lantsheere (de).		
Delarge, L. (1860-1926)	V	216
de La Roncière Le Noury, voir La Roncière (de).		
de la Rue, voir Rue (de la).		
Delatte, E. (?-1886)	II	254
Delattre, A. (1881-1932)	III	183
Delaunay, H. (1849-1885)	IV	194
Delaunoy, A. (1871-1892)	III	184
Delava, L. (1867-1895)	II	254
de Laveleye, voir Laveleye (de).		

	Tom.	Col.
Delavignette, L. (1870-1898)	IV	197
Delbeke, A. (1853-1921)	IV	197
Delbruyère, L.-F.-F. (1860-1894)	I	290
Delcassé, Th. (1852-1923)	II	256
Delcommune, A. (1855-1922)	II	257
Delcommune, C. (1859-1892)	III	184
Delcommune, E. (1878-1919)	III	185
Delcommune, L. (1884-1912)	II	263
Delcourt, G. (1825-1898)	VII A	165
Delcuve, J. (1895-1963)	VI	277
Delcuve, Jos. (1900-1951)	VI	281
de Leao, voir Leao (de).		
Delecloz, H. (1870-1898)	II	263
De le Court, voir Court (De le).		
de Leersnyder, voir Leersnyder (de).		
De Leeuw, voir Leeuw (De).		
Delefortrie, A. (1887-1957)	VII B	92
de Lehaie (Houzeau), voir Houzeau.		
de l'Epine d'Hulst, voir Epine d'Hulst (de l').		
de Lesseps, voir Lesseps (de).		
Deleu, A. (1866-1902)	V	217
Deleval, H. (1873-1953)	VI	283
Delevoy, G. (1884-1950)	VI	284
Delforge, J. (1867-1911)	V	218
Delforge, M. (1890-1936)	V	219
Delhaise, Ch. (1872-1932)	II	264
Delhaise, R. (1870-1918)	V	219
Delhayé, E. (1863-1902)	V	221
Delhayé, F. (1880-1946)	VI	285
Delhayé, P. (1866-1943)	IV	205
Delhey, J. (1864-1892)	IV	206
de Lhoneux, voir Lhoneux (de).		
Delhove, L. (1870-1898)	V	225
de Lichtervelde, voir Lichtervelde (de).		
de Ligne, voir Ligne (de).		
De Lil, voir Lil (De).		
de Lima (Lopes), voir Lopes de Lima.		
de Limburg Stirum, voir Limburg Stirum (de).		
Delimoy, J. (1863-1892)	II	267
de l'Incarnation (Diego), voir Incarnation)		
de Lisbonne (Christophe), voir Christophe.		
de l'Isle, voir Isle (de l').		
Dellepiane, G. (1889-1961)	VII C	118
Dellicour, F. (1881-1968)	VII B	93
Delmartino, P. (1878-1918)	II	268
Delmée, A. (1885-1925)	III	186
Delmée, E. (1856-1888)	II	268
Delmelle, A. (1900-1937)	VI	300
Delmotte, D. (1864-1894)	V	225
Delmotte, L. (1870-1893)	V	225
Delobbe, J. (1889-1946)	V	226
Delobe, M. (1891-1931)	V	227
Delobelle, F. (1857-1919)	I	292
De Lobelle, voir Lobelle (De).		
de Lodder, voir Lodder (de).		

	Tom.	Col.
Delongueville, L. (1881-1923)	II	269
Delos, V. (1883-1914)	VI	301
Delparte, E. (1861-?)	V	228
Delpierre, A. (1876-1952)	VII B	99
Delporte, A. (1844-1891)	III	188
Delrock, A. (1860-1932)	IV	207
Delvaux, E. (1901-1948)	VI	301
Delvaux, F. (1834-1916)	IV	207
Delvaux, H. (1873-1966)	VII A	175
Delvaux, M. (1882-1943)	VI	303
Delvigne, M. (1862-1901)	II	270
Delvin, L. (1871-1907)	II	270
Delvoie, L. (1877-1902)	III	202
Delwart, P. (1874-1900)	II	271
de Macar, voir Macar (de).		
De Magnée, voir Magnée (De).		
De Maleingreau d'Hembise, voir Maleingreau d'Hembise (De).		
De Malzac, voir Malzac (De).		
de Man, voir Man (de).		
Demanet, V. (1895-1964)	VII B	100
Demanez, Ch. (1864-1903)	II	272
De Marbaix, voir Marbaix (De).		
Demarez, F. (1885-1965)	VI	304
de Marneffe, voir Marneffe (de).		
de Martens, voir Martens (de).		
Demasy, P. (1884-1942)	V	229
de Mathelin de Papigny, voir Mathelin de Papigny (de).		
Demblon, C. (1859-1924)	IV	208
de Mérode, H., voir Mérode (de).		
De Merten, voir Merten (De).		
De Meulemeester, voir Meulemeester (De).		
De Meulenaer, voir Meulenaer (De).		
Demeuse, F. (1863-1915)	V	230
Demeuse, R. (1852-?)	VI	304
Demey, A. (1878-1901)	II	272
Demeyer, L. (1863-1893)	V	232
De Meyere, voir Meyere (De).		
de Miomandre, voir Miomandre (de).		
de Miskwitz, voir Miskwitz (de).		
de Modène (Joseph), voir Joseph de Modène.		
Demol, A. (1878-1954)	VI	306
Demol, H. (1866-1896)	II	273
de Monforte, voir Monforte (de).		
de Montalto (Biondo), voir Biondo.		
de Montblanc, voir Montblanc (de).		
de Montpellier d'Annevoie, voir Montpellier d'Annevoie (de).		
de Moor, voir Moor (de).		
de Moortele (Van), voir Moortele (Van de).		
de Moreau, voir Moreau (de).		
Demoulin, G. (1853-1889)	II	274
Demoustier, D. (1865-1895)	II	274
Demptinne, A. (1875-1927)	II	275
de Muelenaere, voir Muelenaere (de).		
Demuenynck, A. (1876-1942)	IV	209

	Tom.	Col.
De Munster, voir Munster (De).		
Demuth, N. (1875-1899)	II	277
De Muylder, voir Muylder (De).		
De Myttenaere, voir Myttenaere (De).		
de Nachttegaël, voir Nachttegaël (de).		
den Berg (Van), voir Berg (Van den).		
den Bergh (Van), voir Bergh (Van den).		
den Berghe (Van), voir Berghe (Van den).		
den Biesen (Van), voir Biesen (Van den).		
den Bogaerde (Van), voir Bogaerde (Van den).		
den Borre (Van), voir Borre (Van den).		
den Bon (Van), voir Bon (Van den).		
den Bosch (Van), voir Bosch (Van den).		
den Bossche (Van), voir Bossche (Van den).		
den Brakel (Van), voir Brakel (Van den).		
den Branden (Van), voir Branden (Van den).		
den Broeck (Van), voir Broeck (Van den).		
den Broecke (Van), voir Broecke (Van den).		
den Cruyce (Van), voir Cruyce (Van den).		
Dendoncker, G. (1873-1945)	V	233
den Dijck (Van), voir Dijck (Van den).		
de Necessidades, voir Necessidades (de).		
De Neef, voir Neef (De).		
de Negri, voir Negri (de).		
Deneus, A. (1871-1908)	II	277
De Neuter, voir Neuter (De).		
Den Heuvel (Van), voir Heuvel (Van Den).		
den Hove (Van), voir Hove (Van den).		
Deniaud, T. (1847-1881)	II	278;
	IV	112
Denies, Th. (1861-1894)	V	233
Denis, A. (1873-1936)	III	203
Denis, F. (1875-1899)	II	279
Denis, H. (1842-1913)	V	234
Denis, J. (1881-1960)	VI	307
Denis, S. (1862-1900)	II	280
Denis de Plaisance, C. (?-1694)	II	280
Denolf, P. (1889-1951)	VI	308
Denyn, V. (1867-1924)	I	294
de Paepe, voir Paepe (de).		
Depaepe, M. (1883-1965)	VII B	100
Depage, H. (1900-1960)	VI	310
de Paiva, voir Paiva (de).		
de Pauw, voir Pauw (de).		

	Tom.	Col.
De Permentier, voir Permentier (De).		
De Peuter, voir Peuter (De).		
de Pimentaroposso, voir Pimentaroposso (de).		
de Pina, voir Pina (de).		
de Pierpont, voir Pierpont (de).		
de Plaisance (Denis), voir Denis.		
Depluet, L. (1896-1947)	VI	313
de Pourtalès, voir Pourtalès (de).		
De Potter, voir Potter (De).		
Depret, V. (1869-1902)	III	204
De Preter, voir Preter (De).		
Deprez, G. (1886-1946)	V	235
Deprez, O. (1854-1921)	V	236
de Pruyssenare de la Wostine, voir Pruyssenare (de).		
de Quatrefages, voir Quatrefages (de).		
Dequesne, P. (1868-1952)	VII B	101
De Rache, voir Rache (De).		
De Raeve, voir Raeve (De).		
Derauw, F. (1867-1924)	III	204
Deravin, Th. (1861-1909)	VI	314
Der Brempt (Van), voir Brempt (Van Der).		
der Burch (Van), voir Burch (Van der).		
der Burght (Van), voir Burght (Van der).		
Derche, E. (1867-1941)	V	237
Derclaye, F.-A. (1867-1904)	I	301
der Cruycen (Van), voir Cruycen (Van der).		
De Rechter, voir Rechter (De).		
de Regny, voir Regny (de).		
der Elst (Van), voir Elst (Van der).		
De Reus, voir Reus (De).		
der Felsen (von), voir Felsen (von der).		
der Grinten (Van), voir Grinten (Van der).		
De Ridder, voir Ridder (De).		
De Reyghere, voir Reyghere (De).		
Der Haeghen (Van), voir Haeghen (Van Der).		
De Rie, voir Rie (De).		
De Riemaecker, voir Riemaecker (De).		
Derikx, L. (1866-1933)	III	205
Deroché, Th. (1868-1943)	IV	218
de Rochehouart, voir Rochehouart (de).		
de Roisin, voir Roisin (de).		
De Roover, voir Roover (De).		
De Rosen, voir Rosen (De).		
De Rouck, voir Rouck (De).		
De Roubaix, voir Roubaix (De).		
De Ronne, voir Ronne (De).		
de Rossi, voir Rossi (de).		
De Roy, voir Roy (De).		
de Roy Eucher, voir Eucher (de Roy).		

	Tom.	Col.
Derriks (Mme) voir Hamoir, E.		
Derriks, J. (1873-1935)	III	208
Derriks, J.-G. (1901-1961)	VI	314
Derscheid, J. (1858-1902)	VI	316
Derscheid, J. (1862-1896)	V	242
Derscheid, J.-M. (1901-1944)	V	238
Derscheid, V. (1869-1922)	V	243
der Schelden (Van), voir Schelden (Van der).		
der Snickt (Van), voir Snickt (Van der).		
de Rubruquis, voir Rubruquis (de).		
De Ruyck, voir Ruyck (De).		
De Ruysser, voir Ruysser (De).		
Dervaux, A. (1884-1914)	III	210
De Rycke, voir Rycke (De).		
de Ryhove (de la Kethulle), voir Ke- thulle.		
de Sa, voir Sa (de).		
De Sadeleer, voir Sadeleer (De).		
De Saegher, voir Saegher (De).		
De Sagers, voir Sagers (De).		
de Sainte-Marie (François), voir Fran- çois.		
de Saint-Marcq (Le Clément), voir Clément.		
de Saint Mares, voir Saint Mares (de).		
De Salmuth, voir Salmuth (De).		
de San, voir San (de).		
de San Jose, voir San Jose (de).		
de San Lorenzo (François Xavier), voir François.		
de Santa Maria (Francisco), voir Fran- cisco.		
de Santiago, voir Santiago (de).		
de Sart Tilman (Gillis), voir Gillis.		
de Savoie, voir Savoie (de).		
Desbrosses, E. (1878-1938)	VI	317
Descamps, E.-G. (1862-1903)	III	211
Descamps, E.-P. (1875-1913)	III	210
Descamps, F.-E. (1847-1933)	IV	219
Descamps, G.-R. (1855-1938)	III	212
Descans, H. (1883-1944)	V	243
Descans, L. (1880-1962)	VI	319
Deschacht, J. (1877-1943)	VI	320
De Schepper, voir Schepper (De).		
De Schietere, voir Schietere (De).		
de Schumacher, voir Schumacher (de).		
Descoville, C. (1872-1934)	V	245
de Sequeira, voir Sequeira (de).		
Deses, Ch.-E.-M. (1869-1894)	I	303
Desgain, E. (1912-1977)	VII C	119
de Silva, voir Silva (de).		
de Silva (d'Almado), voir Silva.		
de Simony, voir Simony (de).		
de Sinçai (Saint Paul), voir Saint Paul de Sinçai		
De Sloovere, voir Sloovere (De).		
De Smedt, voir Smedt (De).		
Desmedt, P.-F. (1865-1898)	III	217

	Tom.	Col.
Desmet, A. (1861-1893)	III	218
Desmet, L. (1870-1926)	VII B	103
De Smet, voir Smet (De).		
de Smet de Nayer, voir Smet de Nayer (de).		
de Smeth, voir Smeth (de).		
Desmyter, R. (1868-1925)	IV	230
Desneux, O. (1864-1898)	II	281
De Soete, voir Soete (De).		
Desoignies, Ch. (1857-1916)	VI	323
de Soledad, voir Soledad (de).		
de Sousa, voir Sousa (de).		
de Sousa Barroso, voir Barroso.		
De Sousa Chichorro, voir Chichorro.		
de Sousa Cordeiro, voir Cordeiro.		
de Souza, voir Souza (de).		
de Soveral, voir Soveral (de).		
Despas, P. (1875-1944)	IV	231
Despiegeleer, H. (1852-1916)	III	218
Desplenter, M. (1890-1941)	VI	327
Despret, E. (1833-1906)	IV	232
Desruelles, A. (1881-1921)	III	219
Dessy, E. (1892-1958)	VII B	101
Dest (Van), A. (1885-1926)	II	282
de Stein d'Alenstein voir Stein d'Alenstein (de).		
Destrail, L. (1864-1894)	II	283
Destrain, E. (1854-1890)	II	284
Destrain, G. (1861-1885)	II	286
Destrée, J. (1863-1936)	III	220
Deswert, G. (1861-1918)	III	229
Desy, L. (1899-1938)	IV	234
De Taeye, voir Taeye (De).		
Detail, A. (1862-?)	V	246
De Thibault, voir Thibault (De).		
Dethier, Ch. (1866-1933)	V	246
Dethier, L. (1879-1915)	III	229
Detiège, M. (1867-1940)	V	247
de Tiège (de Browne), voir Browne de Tiège (de).		
Detienne, A. (1873-1919)	III	230
Detierre, E. (1843-1903)	V	248
Detierre, G. (1874-1922)	VI	328
de Trooz, voir Trooz (de).		
Detry, A. (1871-1918)	III	230
Detry, R. (1881-1945)	V	249
Dettweiler, L. (1871-1898)	III	232
de Ulloa, voir Ulloa (de).		
Deuster, F. (1858-1916)	II	287
Devadder, G. (1872-1895)	III	232
De Valeriola, voir Valeriola (De).		
de Valkeneer, voir Valkeneer (de).		
Devalkeneer, C. (1868-1945)	V	250
Devalkeneer, O. (1875-1944)	VI	329
de Varebeke (Janssens), voir Janssens de Varebeke.		
Devaux, P. (1801-1880)	IV	234
De Vel, voir Vel (De).		
Deventer (Van), J. (1874-1922)	V	251

	Tom.	Col.
Devenyns, L. (1867-1943)	V	252
Devenyns, Th. (1867-1901)	III	233
Devers, A. (1858-1930)	III	233
de Vetralla (Hyacinthe), voir Hyacinthe de Vetralla.		
de Villanova (François), voir François de Villanova.		
Devolder, J. (1842-1919)	IV	238
Devolder, J. (1886-1915)	V	254
de Volsberghe (Surmon), voir Surmon de Volsberghe.		
Devos, A.-O. (1869-1894)	I	304
Devos, H. (1873-1937)	III	234
Devos, H. (1847-1887)	VII B	104
De Vos, voir Vos (De).		
de Vrieze, voir Vrieze (de).		
Devroey, E. (1894-1972)	VII B	105
Devroey (Mme), voir Dardenne, J.		
Devroye, R. (1863-1938)	III	235
De Vulder, voir Vulder (De).		
Dewaet, Ch. (1875-1948)	VI	330
de Waleffe, voir Cartuyvels, M.		
Dewalque, A. (1869-1898)	III	236
Dewatines, J. (1874-1928)	III	236
De Weck, voir Weck (De).		
De Wenckstern, voir Wenckstern (De).		
Dewert, J. (1904-1967)	VII A	188
Dewèvre, A.-P. (1866-1897)	I	307
de Wèvre, voir Wèvre (de).		
Dewez, L. (1877-1961)	VII A	189
De Wilde, voir Wilde (De).		
De Wildeman, voir Wildeman (De).		
De Windt, voir Windt (De).		
Dewinter, J. (1885-1963)	VI	330
De Winter, voir Winter (De).		
de Winton, voir Winton (de).		
De Witte, voir Witte (De).		
De Wolf, voir Wolf (De).		
de Wouters d'Oplinter, voir Wouters (de).		
Dewulf, P. (1869-1904)	II	288
de Wyels, voir Wyels (de).		
de Xivry (Orban), voir Orban de Xivry.		
Dezitter, A. (1868-1893)	II	290
De Zitter, voir Zitter (De).		
Dezutter, J. (1873-1935)	III	238
D'Haese, voir Haese (D').		
Dhanis, A. (1870-1906)	V	255
Dhanis, F.-E. (1862-1909)	I	311
Dhanis, L. (1866-1897)	II	291
D'Heygere, C. (1863-1930)	V	256
D'Hondt, voir Hondt (D').		
D'Hooghe, voir Hooghe (D').		
d'Hoop, voir Hoop (d').		
d'Hulst (de l'Epine), voir Epine d'Hulst (de l').		
Diano (Chrysostome de), voir Chrysostome.		

	Tom.	Col.
Diderrich, N. (1867-1925)	III	239
Diego de l'Incarnation, voir Incarnation.		
Dielman, G. (1853-1926)	III	244
Diels, L. (1887-1959)	VI	331
Dierickx, A. (1861-1936)	IV	241
Dierkes, B. (1856-1902)	II	292;
	VI	332
Diesel, R. (1858-1913)	I	326
Diest (Van), F. (1872-1928)	II	292
Dieupart, A. (1869-1899)	II	293
Dijk (Van den), L. (1878-1941)	V	257
Dilke, Ch.-X. (1843-1911)	I	327
Dineur, L. (1867-1945)	V	258
di Nucci, voir Nucci (di).		
Diogo I (?-1561)	II	293
Diogo (Cão ou Cam), voir Cão.		
Di Paola, voir Paola (Di).		
d'Ipatieff, voir Ipatieff (d').		
Dislins, N. (1855-1938)	III	245
Ditleff, B. (1875-1899)	V	259
Divoire, E. (1889-1958)	VII A	191
Dixmude (Jacques de), voir Jacques de Dixmude.		
Djabir (1855-?)	I	329
Dochen, J.-L. (1870-1897)	III	246
Docquier, H. (1865-1896)	II	294
Dodernier, J.-H. (1862-1895)	I	331
Dohet, A. (1868-1908)	VI	333
Dohogne, L. (1894-1954)	VII A	193
Doke, W. (1859-1883)	II	297
Dolez, H. (1834-1898)	III	246
Dolisie, A. (1856-1899)	I	332
Dollo, L. (1857-1931)	VI	334
Dominique (Dom) (?-1700)	II	299
Dominique (Duc) (±1700)	II	299
Dona Flaira, voir Flaira (Dona).		
Dona Hippolita, voir Hippolita (Dona).		
Doncker (De), J.-H. (1880-1930)	V	259
Doncker (De), J.-P. (1891-1919)	I	336
Donckier de Donceel, X. (1871-1898)	I	338
Donckt (Van der), G. (1885-1949) ...	VI	340
Doneux, Fr.-J. (1857-1892)	III	248
Doniol, A. (1828-1912)	I	340
Donnay, G.-A. (1873-1899)	III	249
Donnay, J.-M. (1866-1896)	III	249
Donnay, L. (1903-1960)	VI	341
Donny, A. (1841-1923)	V	260
Donny, L. (1865-1944)	V	263
Donsen, M. (1866-1907)	V	264
Doolaege, G. (1887-1938)	V	264
Dooms, A. (1879-1904)	III	251
Doorme, A.-J.-O. (1863-1905)	I	341
Dorchain, G. (1880-1926)	III	251
Dore, J. (1861-1929)	III	252
Dorlodot (de), L. (1879-1932)	III	254
Dormal, V. (1902-1956)	VII A	194
Dorpe (Van), J. (1856-1902)	III	255
Dorsinfang, V. (1876-1904)	III	257

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Dortu, G. (1863-1893)	III	258	Dufranc-Friart, J. (1848-1935)	IV	256
Doruma ou Ndoruma (1845-1903)	II	300	Dufranne, A. (1864-1914)	III	275
Dory, E. (1897-1958)	VI	342	Dufresni, E. (1869-1896)	VI	352
Douhard, J. (1887-1954)	VII A	195	Duhaut, H. (1881-1937)	IV	257
d'Oultremont, voir Oultremont (d').			Duhst, S. (1859-1941)	V	285
Dourver, H. (1855-1935)	VI	344	Du Jarric, voir Jarric (Du).		
Douville, J.-B. (1794-1835)	I	346	Dulieu, E.-J.-B. (1870-1895)	I	350
Doyle, C. (1859-1930)	III	258	Dullaert, E. (1824-1907)	VII C	132
Drapier, A. (1852-1903)	III	259	Dumon, E. (1899-1935)	V	280
Drapier, F. (1868-1894)	II	301	Dumont, Alb. (1885-1946)	V	287
Drapier, N. (1869-1941)	V	264	Dumont, Alex.-Ch. (1859-1916)	V	288
Drees, F. (±1881)	V	267	Dumont, G. (1884-1950)	VI	353
Driesch (Vanden), J. (1883-1962)	VI	346	Dumont, J.-B. (1843-1893)	I	351
Driesmans, P. (1841-1891)	III	260	Dumont, J.-E. (1873-1932)	IV	259
Driessen, P. (1897-1930)	VI	346	Dumont, L. (1847-1920)	V	289
Drissé, E. (1866-1899)	III	260	Dumont, R. (1895-1945)	V	290
Droeven, Fl. (1872-1910)	III	261	du Mont, voir Mont (du).		
Dromaux, Th. (1849-1909)	V	268	Dumoulin, A. (1861-1894)	II	309
Dromme (Van), P. (1888-1951)	VI	347	Dun (Van), J.-B. (1873-1945)	VII C	133
Droogmans, H. (1858-1938)	IV	242	Dupagne, A. (1895-1961)	VII B	126
Drossens, G. (1892-1962)	VI	348	Duparquet (±1876)	II	310
Drousie, P. (1873-1933)	III	262	Dupéroux, A. (1898-1952)	VII A	214
Druart, C. (1876-1937)	IV	247	Dupont, A. (1839-?)	V	295
Druart, P. (1862-1898)	V	271	Dupont, C.-P. (1875-1898)	III	276
Drunen (Van), J. (1855-1932)	III	263	Dupont, Ch. (1889-1938)	IV	260
Dryepondt, G. (1866-1932)	III	265	Dupont, E. (1841-1911)	II	310
Dua, A. (1874-1898)	III	268	Dupont, E.-M. (1866-1919)	IV	262
Dualla, S. (±1883)	IV	249	Dupont, Fr. (1879-1929)	V	296
Dubois, A. (1888-1977)	VII C	120	Dupont, G. (1878-1925)	V	297
Dubois, E.-L. (1871-1897)	III	268	Dupont, H. (1864-1922)	II	317
Dubois, F. (1857-1928)	IV	250	Dupont, J.-E. (1834-1912)	V	299
Dubois, G. (1902-1976)	VII C	122	Dupont, J.-M. (1850-1930)	III	276
Dubois, J.-Gh.-J. (1861-1909)	III	270	Dupont, L. (1867-1930)	II	320
Dubois, J.-J.-Gh. (1856-1886)	III	271	Dupont Compiègne (de), voir Com- piègne.		
Dubois, J.-M. (1868-1899)	III	269	Dupret, M. (1883-1971)	VII A	215
Dubois, M. (1868-1935)	IV	251	Dupriez, L. (1863-1942)	IV	263
du Bourg de Bozas, voir Bourg de Bozas (du).			Dupuis, H. (1886-1947)	VI	354
Dubreucq, F. (1874-1929)	II	302	Dupuis, L.-E. (1873-1898)	III	279
Dubreucq, R.-E. (1869-1914)	I	346	Dupuis, P.-E. (1869-1931)	III	279
Dubrulle, M. (1880-1949)	VII A	197	Dupuy, L. (1887-1964)	VII C	134
Dubuisson, H. (1873-1905)	IV	253	Durand, J. (1880-1918)	IV	267
Dubuisson, M. (1904-1974)	VII C	125	Durand, Th. (1855-1912)	IV	267
Ducarmois, H. (1875-1905)	I	349	Durant, F. (1805-?)	VII B	128
Duchaine, P. (1872-1952)	VI	348	Duren, A. (1891-1971)	VII C	136
Duchemin, E. (1874-1939)	IV	254	Durme (Van), C. (1867-1945)	V	299
Duchemin, R. (1909-1948)	VI	350	Durme (Van), J. (1883-1954)	VII B	132
Duchesne, Ch. (1881-1945)	V	272	Durme (Van), M. (1888-1920)	VII B	133
Duchesne, J. (1865-1894)	II	303	d'Ursel, voir Ursel (d')		
Duclerc, Ch. (1812-1888)	III	274	Durutte, A. (1853-1914)	III	280
Ducolombier, O. (1820-1890)	VII A	198	Dasart, Ch. (1860-1914)	III	282
Ducolombier, T. (1818-1892)	VII A	202	Dutalis, O. (1839-1907)	II	321
Ducoulombier, Ch. (1871-1895)	II	305	Du Thoy, voir Thoy (Du).		
Dufays, E. (1887-1963)	VII B	122	Dutoit, L. (1857-1894)	III	383
du Fief, voir Fief (du).			Dutrieux, Ch. (1873-1943)	V	301
Duflou, A. (1877-1940)	VI	351	Dutrieux, J. (1885-1943)	V	301
Dufour, A. (1819-1894)	VII A	207	Dutrieux, P. (1848-1889)	IV	270
Dufour, E. (1870-1907)	II	307	Dutrieux, P. (?-1889)	I	352
Dufour, G. (1899-1975)	VII B	123	Dutton, E.-S. (?-1905)	I	354
Dufourny, A. (1852-1922)	IV	254	Duve, (De), L. (1869-1907)	I	354

	Tom.	Col.
Du Vergé, voir Vergé (Du).		
Duveyrier, H. (1840-1892)	II	322;
	IV	271
Duvivier, J. (1867-1894)	I	355
Duvivier, L. (1862-1932)	IV	271
Duvivier, M. (1891-1937)	IV	272
d'Uzès, voir Uzès (d').		
Dybowski, J. (1856-1928)	II	323
Dyck (Van), L. (1862-1937)	VII B	133
Dyck (Van den), I. (1882-1943)	V	303
Dycker (De), P. (1903-1947)	V	304
Dyckmans, L. (1876-1899)	III	283
Dyk (Van), A. (1879-1911)	III	284

E

Eboué, F. (1884-1944)	IV	273
Ectors, A. (1869-1931)	IV	280
Ectors, C. (1870-1929)	III	285
Edling, W. (1852-1896)	IV	280
Edouard (Dom Duarte) (±1700)	II	325
Edouard d'Alençon (?)	II	325
Edwards, E. (?-1885)	III	286
Eede (Van den), E. (1888-1947)	VI	353
Eeghem (Van), K. (1876-1954)	VI	355
Eelen, J. (1884-1915)	II	325
Eeman, A. (1852-1920)	V	307
Een, Th. (1837-1883)	III	286
Eerebout, A. (1866-1940)	V	307
Eerebout, V. (1876-1899)	III	287
Eetvelde (van), E. (1852-1925)	II	327
Effendi (Hawash Montasser), voir Hawash.		
Egide (Gilles) d'Anvers (?-1653)	II	353
Egroo (Van), A. (1885-1915)	V	308
Eich, A. (1857-1901)	V	309
Eicke, Ch. (1861-1894)	III	287
Eindhoven (Van), L. (1873-1962)	VI	356
Eklblom, C. (1842-?)	V	309
Ekibondo (1870-1952)	VII B	135
Ekström, F. (1874-1912)	VII B	135
Elfstrom, Fr. (1860-1897)	III	287
Elg, L. (1866-1894)	III	288
Eliard, O. (1871-1898)	II	353
Elisabeth (reine)	VI	X
Elliot, J.-G. (1837-?)	I	357
El Majo (1840-1897)	III	289
Eloin, E. (1819-1888)	VI	356
Eloot, J. (1884-1945)	VI	358
Eloy, A.-J. (1862-1896)	III	290
Eloy, F.-O. (1868-1902)	III	290
Elsen (Van), A. (1890-1943)	VI	359
Elskens, O. (1879-1935)	IV	280
Elsocht, J. (1876-1898)	II	355
Elst (Van Der), F. (1860-1889)	II	355
Elst (Van der), J. (1853-1885)	V	310
Elter, R. (1873-1931)	III	291
Embil, L. (1875-1938)	VI	359
Emin Pasha, voir Schnitzer, E.		

	Tom.	Col.
Emmanuel (±1491)	II	356
Emmanuel Affonso (±1648)	II	356
Emmanuel I Affonso (?-1693)	II	356
Emmanuel de la Nativité (?-1685)	II	356
Empain, E. (1852-1929)	II	357
Empain, J. (1902-1946)	V	311
Empain, L. (1862-1935)	VI	360
Engels, A. (1858-1937)	IV	282
Engels, A. (1880-?)	VI	364
Engels, A.-L. (1880-1962)	VI	361
Engels, Fr. (1865-1891)	III	293
Engels, J. (1850-?)	II	365
Engh, M. (1874-1942)	IV	287
Englebert, J.-H. (1875-1934)	III	293
Englebert, N. (1886-1958)	VI	365
Englebert, X. (1869-1893)	III	293
Engwettara ou Bwatara (1851-1904) ...	II	366
Epine d'Hulst, I.-H. (de l')		
(1879-1914)	II	368
Erasmus de Furnes (1595-1651)	II	369
Ercolani, A. (1866-1948)	VI	366
Erichsen, I. (1857-1893)	III	294
Ericksen, H. (1874-1903)	V	312
Ericksson, K. (1876-1930)	V	313
Ermens, P. (1884-1957)	VII A	217
Ernst, F. (1850-1893)	V	314
Erp (Van), H. (1887-1924)	VI	367
Errera, G. (1879-1913)	V	315
Erzberger, M. (1875-1921)	IV	288
Esch, E. (1866-1902)	III	294
Escobar ou Escolar, P. (±1488)	II	369
Esnard, A. (1879-1947)	VI	367
Espanet, G. (1856-1914)	I	362
Etienne, E.-J. (1855-1920)	I	370
Etienne de Castelletto (?-1777)	II	372
Etienne de Lagos (±1557)	II	373
Eucher (de Roy), Père (±1894)	II	373
Evely, J. (1881-1933)	III	295
Everaert, M. (±1596)	II	373
Everaerts, E. (1903-1968)	VII A	222
Everett (?-1911)	I	364
Eycken, Ch. (1859-1886)	III	296
Eyckermans, J. (1871-1899)	II	373
Eyckholt, F. (1806-1854)	VII B	136
Eygenraam, L. (1901-1936)	IV	290
Eymar, S.-L.-J. (1854-1894)	I	365
Eynde (Van den), E. (1872-1947)	VI	368
Eynde (Van den), F. (1874-1958)	VII A	226
Eysackers, J. (1870-1896)	IV	292

F

Fabbro (dal), A. (1875-1906)	II	375
Fabry, E.-P.-V. (1845-1917)	I	365
Facy, J. (1854-1879)	VI	369
Faes, J. (1874-1905)	V	315
Faey, H. (1864-1944)	VI	370
Fagerstroem, F. (1878-1928)	I	368
Fagerstrom, C.-A. (±1881)	I	368

	Tom.	Col.
Fagnani, Pr. (1588-1678)	II	375
Fahlander, Fr. (1878-1898)	III	297
Faider, A. (1844-1917)	VI	371
Faki Ahmed (1865-?)	III	297
Falcetti, M. (1867-1906)	I	367
Farinelle, J. (1874-1909)	IV	291
Farmer, A. (?-1899)	VI	372
Faro (da Costa), J. (1862-1891)	III	300
Fatel Moulah Bey (1850-1894)	I	369
Faucon, L. (1862-1893)	III	300
Fauconnet, J. (1882-?)	V	317
Faverau (de), P. (1856-1922)	IV	292
Favre, M. (1871-1901)	III	300
Feddersen, A. (1862-1890)	III	301
Félix, G. (1848-1888)	V	318
Felsen (von der), A. (1848-?)	II	376
Fenasse, Ch. (1866-1899)	III	301
Fernandez, A. (±1506)	II	378
Féron, E. (1841-1918)	V	318
Féroumont, P. (1865-1899)	III	302
Ferraris, P. (1873-1946)	V	319
Ferreira, A. (1874-1953)	VI	374
Festiens, J. (1864-1913)	I	371
Festraets, F. (1898-1939)	V	320
Feyerick, G. (1903-1965)	VII B	139
Feys, M.-Y.-M. (1891-1928)	I	371
Fichefet, A. (1856-1933)	III	302
Fichefet, C.-L.-J. (1874-1900)	I	372
Fichefet, E. (1854-1908)	V	321
Ficq, A. (1884-1955)	VII A	229
Fief (Du), J.-B.-A.-L. (1829-1908) ...	I	372
Fiers, H. (1866-1933)	III	303
Fiévez, A. (1860-1904)	I	374
Fiévez, V.-L. (1855-1939)	III	304
Finant, J.-P. (1922-1961)	VII B	141
Firket, Ch. (1852-1928)	I	375
Firket, J. (1890-1958)	VII A	233
Firmin, C. (1870-1921)	V	322
Fisch, C. (1871-1895)	III	307
Fischer, E.-G. (1865-1894)	III	308
Fisette, M. (1889-1915)	V	323
Fitzmaurice, E. (1846-1935)	IV	295
Fitzmaurice, G. (?-1886)	I	377
Fivé, G.-E. (1849-1909)	I	377
Flamend, E.-F. (1876-1907)	I	383
Flament, L. (1877-1930)	V	323
Flamini, F. (?-1884)	I	383
Flamme, F. (1863-1896)	III	308
Flamme, J. (1866-1943)	V	324
Flandre, Ch. (1837-1905)	IV	296
Flapper, L. (1864-1897)	IV	301
Flavia (Dona) (±1693)	II	378
Flechet, J. (1842-1915)	IV	303
Fleuren, G. (1883-1948)	VII C	139
Flood, C. (1884-1916)	V	325
Florquin, F. (1878-1934)	V	327
Foa, E. (1862-1901)	III	309
Focquet, R. (1889-1925)	IV	303
Foncé, A. (1863-1921)	II	378
Fondard, J. (1862-1897)	III	311

	Tom.	Col.
Fondère, A. (1865-1928)	III	311
Fontainas, P. (1881-1964)	VII A	236
Fontana, J. (1889-1957)	VI	375
Fonteyn, R. (1893-1970)	VII C	140
Fontier, Ch.-E. (1876-1920)	I	385
Forbes, J. (1864-1926)	IV	304
Foret, J.-B. (1878-1908)	I	385
Forfeitt, J. (1859-1928)	IV	307
Forget, J. (1852-1933)	III	313
Forgeur, A. (1917-1961)	VII B	142
Forssell, J. (1854-1897)	III	320
Forteguerri, N. (±1730)	II	379
Fortemaison, E. (1899-1940)	VI	376
Fortuné de Bologne (?)	II	379
Foster, R. (1846-?)	IV	308
Fostroy, A. (1864-1896)	III	320
Foulon, F. (1864-1937)	III	321
Fouquet, Ch. (1870-1899)	II	379
Fourche, J. (1889-1942)	IV	309
Fourdin, L. (1839-?)	III	324
Fourmarier, P. (1877-1970)	VII C	141
Fourneau, A. (1860-1930)	III	324
Fourneau, L. (1867-1930)	IV	309
Fraesem (Van), A. (1858-1894)	II	380
Fraipont, C.-J. (1878-1908)	I	386
Francis, P. (1913-1962)	VII B	143
Francisco de Santa Maria (±1644) ...	II	380
Franck, L. (1868-1937)	III	325
Francken, E. (±1895)	I	386
Franco (1662-1732)	II	380
François, E. (1859-1937)	IV	310
François, J.-A. (1877-1941)	VI	377
François, J.-B. (±1885)	I	387
François, M. (1888-1962)	VII C	153
François (von), C. (1852-1932)	II	381
François da Jesus, voir Jesus (François da).		
François de Gazoldo (?-1746)	II	383
François de Sainte Marie (±1697)	II	384
François de Villanova (?-1602)	II	384
François Xavier de San Lorenzo (±1912)	II	385
Francqui, E. (1862-1935)	IV	311
Franken, E. (1886-1895)	II	385
Franssen, G. (1885-1913)	III	344
Franssen, H. (1873-1915)	III	345
Frässle, J. (1878-1929)	IV	319
Frateur, J. (1877-1946)	VI	378
Frechkop, S. (1894-1967)	VII B	144
Fredelius, E. (1876-1899)	III	345
Frédéric III (1831-1888)	IV	320
Frédérix, A. (1861-1936)	IV	320
Frees, A. (1870-?)	II	387
Freitag, E. (1865-1909)	III	346
Frenay, E. (1901-1967)	VII A	242
Frenay, J. (1872-1918)	III	347
Frennet, V.-A. (1868-1895)	I	387
Frère, H. (1815-1884)	II	388
Freson, J. (1850-1891)	II	390
Friart, F. (1870-1902)	II	390

	Tom.	Col.
Fries, V. (1858-1891)	III	348
Fris, V. (1843-1913)	IV	321
Frisell, T. (1866-1894)	II	393
Fristrom, C. (1867-1900)	IV	322
Frobenius, L. (1873-1938)	III	348
Froment, A. (1887-1905)	IV	323
Fromont, E. (1867-1939)	VI	381
Fromont, J. (1873-1899)	II	394
Fronville, G. (1888-1968)	VII A	246
Fuchs, F.-A. (1858-1928)	I	389
Fugger (?-1885)	I	394
Fuisseaux (de), B. (1875-1898)	III	350
Fumière, E. (1859-1907)	V	328
Fumière, F. (1889-1922)	IV	324
Furnes (Erasmus de), voir Erasmus de Furnes.		
Furst, G. (1885-1925)	IV	325

G

Gabriel de Bologne (±1704)	II	385
Gaete (Antoine de), voir Antoine.		
Gahide, L. (1871-1897)	III	351
Gaillard, M. (1892-1947)	VI	381
Gailly, D. (1864-1897)	III	351
Galezot, A. (1835-1886)	IV	327
Gaillaix (De), L. (1870-1922)	II	395
Gallèse (Philippe de) (1684-?)	I	395
Gallo (Bernard de) (1715-?)	I	395
Galopin, A. (1879-1944)	VI	383
Galopin, G. (1849-1921)	IV	328
Galvano, G. (1865-1920)	VI	385
Gambali (1835-1886)	V	329
Gamble Keys (?-1884)	II	396
Gamitto, A. (1806-1866)	V	332
Gand (Pierre de Mura, dit de) (±1480-1572)	VII C	155
Gangler, F. (1898-1944)	V	335;
	VI	386
Ganty, J. (1877-1947)	V	335
Garcia (±1656)	II	398
Garcia I Affonso (?-1626)	II	398
Garcia (Dom) (±1697)	II	398
Garcia II Affonso (?-1661)	II	398
Garcia III (±1670)	II	399
Garcia V (1794-?)	II	400
Gardiner, Ch. (1865-1953)	VII C	161
Garmijn, J. (1861-1926)	II	401
Garmyn, F. (1862-1892)	II	401
Gaspard, H. (1856-1889)	III	351
Gaston, A. (1875-1897)	III	352
Gatchi, J. (1865?-1912)	VII C	161
Gauthier, A.-V. (1871-1893)	I	396
Gautier, E. (1827-1917)	IV	331
Gazoldo (François de), voir François de Gazoldo.		
Geelen, P. (1883-1953)	VI	387
Geelhand, E. (1880-1913)	V	336
Geene, Th. (1883-1963)	VI	387

Geens, P. (1872-1952)	VI	388
Geeraerts, J. (1864-1943)	VI	390
Geerts, H. (1865-?)	VI	391
Geest (De), P. (1884-1958)	VI	391
Gehot, G. (1869-1932)	II	402
Geldhof, B. (1897-1945)	V	337
Geling, J. (1903-1939)	VI	392
Genard, Ch. (1874-1899)	II	404
Gendarme, F. (1884-1957)	VII C	163
Gendarme, L. (1883-1951)	VII C	169
Genechten (Van), E. (1867-1935)	III	352
Gènes (Chrysostome de), voir Chry- sostome.		
Genesse, Fr. (1851-1887)	III	354
Gentil, E. (1866-1914)	III	355
Gentil, Th. (1874-1958)	VII A	247
Genval, voir Thiers, E.		
Geoffroy, Th. (?-1880)	I	396
George, E. (1858-1893)	III	358
Georgeadis, Ch. (1875-1951)	VI	393
Gerain, J. (1866-1891)	III	358
Geraki, J. (1869-1953)	VII B	145
Gérard, A.-G.-A. (1871-1914)	I	396
Gérard, A.-S. (1904-1967)	VII A	250
Gérard, Ch. (1878-1922)	I	401
Gérard, Edm. (1867-1899)	VI	393
Gérard, Eric (1856-1916)	V	338
Gérard, Lamb. (±1879)	I	402
Gérard, P. (1886-1961)	VI	395
Gerboin, F. (1897-1912)	V	339;
	VI	397
Gerven (Van), A. (1903-1931)	I	402
Gerven (Van), E. (1867-1893)	III	358
Gessi, R. (1831-1881)	I	403;
	V	340
Gestel (Van), Ch. (1880-1925)	II	405
Getteman, J.-B. (1879-1902)	III	359
Getteman, L.-A. (1875-1899)	III	359
Geurts, G. (1873-1902)	VI	402
Gevaert, E. (1859-1941)	V	340
Gevaert, F. (1828-1908)	IV	332
Gervais, E. (1870-1954)	VII C	171
Geysen, M. (1856-1894)	III	359
Gheude, B. (1864-1947)	VI	403
Gheur, L. (1866-1932)	IV	334
Ghilain, A. (1866-1894)	III	360
Ghilain, J. (1893-1968)	VII A	253
Ghinste (Van de), R. (1885-1963)	VII C	173
Ghiot, L. (1881-1943)	VI	406
Ghislain, L. (1856-1917)	II	406
Ghist, J. (1862-1897)	III	360
Ghysen, J. (1867-1899)	IV	335
Gianpietri, Ch. (1860-1917)	II	408
Giertsen, E. (1873-1899)	III	361
Giezov, P. (±1881)	I	405
Giletti, G. (1851-1933)	IV	336
Gilis, J. (1862-1919)	VI	407
Gill (±1883)	I	405
Gillain, A. (1900-1934)	IV	336
Gillain, C. (1857-1931)	III	361

	Tom.	Col.
Gillard, H. (1861-1915)	III	366
Gillard, R. (1872-1898)	II	410
Gille, G. (1876-1920)	IV	337
Gille, P. (1869-1917)	VI	407
Gilles, A. (1880-1925)	I	405
Gilles, P. (1924-1962)	VII B	147
Gillet, E. (1872-1901)	VI	408
Gillet, H. (1887-1961)	VI	409
Gillet, J. (1866-1943)	IV	337
Gillet, P. (1891-1964)	VII A	258
Gilliaert, A. (1894-1973)	VII B	148
Gilliard, A. (1899-1956)	VII A	268
Gillijns, W. (1932-1962)	VII B	152
Gillis, A. (1845-1884)	I	406
Gillis, H. (1862-1940)	II	410
Gillis de Sart Tilman, L. (1856-1936) .	III	367
Gillon, G. (1874-1966)	VII A	271
Gilmont, A. (1845-1888)	I	408
Gilmont, M. (1868-1896)	III	368
Gilson, F. (1861-1912)	V	342
Gilsoul, J. (1866-1894)	III	369
Giorgi (de), S. (1879-?)	VII A	274
Giral (1855-?)	II	311
Girard, C.-H.-A.-C. (1865-1889)	I	409
Giraud, V. (1858-1898)	II	411
Girault, Ch. (1851-1933)	III	369
Gisseleire, A. (1871-1944)	V	343
Givin (±1883)	I	410
Glaesener, J.-B. (1859-1892)	I	410
Glave, E. (1863-1895)	II	415
Gleerup, P.-E. (1860-?)	I	412
Glennie, R. (1867-1942)	VI	410
Glorie, Ch. (1872-1901)	II	417
Glund, P.-C.-R. (1857-?)	I	413
Gobila (±1882)	I	414
Gobineau (Comte de), J.-A. (1816-1882)	I	416
Goblet d'Alviella, E. (1846-1925)	V	344
Gochet, J. (1835-1910)	V	345
Gochet, L. (1887-1937)	VII B	153
Godding, R. (1883-1953)	VII C	174
Godefroid, J.-M. (1931-1962)	VII B	154
Godineau, G. (1879-1949)	VI	411
Godts, H. (1878-1945)	V	345
Goebel, C. (1890-1959)	VI	413
Goebel, J. (1872-1910)	II	420
Goedleven, I. (1865-1919)	I	417
Goedseels, J. (1869-1892)	II	422
Goeman, R. (1899-1961)	VI	414
Goes (De), D. (1502-1574)	II	423
Goetgeluck, J. (1867-1894)	II	423
Goetgeluck, L. (1862-1919)	II	424
Goethals, L. (1873-1896)	III	370
Goethem (Van), E. (1873-1949)	VII C	181
Goethem (Van), R. (1925-1952)	VII A	275
Goetzen (Comte von), G.-A. (1860- 1910)	I	420
Goeyens, E. (1887-1954)	VI	415
Goffart, F.-J.-L. (1874-1917)	I	423
Goffette, N. (1874-1896)	III	370
Goffin, A. (1870-1944)	V	347

	Tom.	Col.
Goffin, Cl. (1826-1906)	III	371
Goffin, P.-L. (1861-1927)	I	429
Goffinet, A. (1857-1927)	IV	342
Goffinet, C. (1857-1931)	IV	342
Goffinet, J. (1881-1928)	VII A	277
Gohr, A. (1871-1936)	III	372
Goidsenhoven (Van), C. (1881-1969) .	VII A	277
Goidsenhoven (Van), Th. (1877-1929) ..	IV	347
Goidtsenhoven (Van), P. (1873-1944) ..	VI	416
Goldschmidt, R. (1877-1935)	V	348
Goldschmith, F.-J. (1818-1908)	I	431
Gomes, D.-C. (±1550)	II	425
Gomins, J. (1859-1909)	II	426
Gomrée, M. (1880-1959)	VI	418
Gondry, H. (1845-1889)	II	426
Gongo Lutete (1860-1892)	II	427
Gonze, A.-J. (1867-1894)	I	433
Goossens, F. (1866-1906)	I	434
Goossens, G. (1858-1906)	VII B	154
Goossens, J. (1881-1950)	VI	419
Goossens, P. (1868-1898)	V	350
Göransson, G. (1872-?)	VII B	155
Gordon, Ch. (1833-1885)	IV	348
Gorin, Fl. (1864-1899)	III	376; V 351
Gorlia, E. (1887-1966)	VI	420
Gorp (Van), J. (1878-1951)	VII C	193
Gosme, E. (1871-1920)	IV	353
Gosse, J. (1860-1891)	V	351
Gottfried, J.-L. (±1706)	II	432
Gottigny, R. (1876-1918)	I	436
Goubau, A. (1895-1935)	VI	421
Gourdinne, F. (1885-1919)	III	379
Graça, J. (±1845)	II	432
Gradisca (Antoine de), voir Antoine.		
Graefly, H. (1872-1896)	III	380
Graefly, J. (1861-?)	VI	422
Graer (De), M. (1869-1947)	VI	423
Graeve (De), H. (1871-1941)	V	352
Graeve (De), M. (1883-1940)	V	353
Graffaux, H. (1874-1899)	III	380
Graham, W. (1852-1895)	I	436
Graindorge, F. (1867-1896)	III	380
Granat, B. (1888-1952)	VII A	280
Grandprez, J. (1900-1932)	VI	424
Grang, N. (1854-1883)	I	437
Grant, J.-A. (1827-1892)	I	440; V 353
Granville, G. (1815-1891)	V	354
Grard, L. (1860-1922)	III	381
Grauwet, R. (1883-1968)	VII A	280
Graux, Ch. (1837-1910)	V	356
Gravelin, E. (1870-1897)	III	381
Gray (±1885)	I	441
Graziani, U. (1872-1911)	III	382
Greasley, G. (1860-1886)	III	383
Grebain de Saint-Germain, C. (1887- 1965)	VII A	285
Grégoire, G.-F. (1886-1915)	I	442
Grégoire XVI (±1831)	II	436

	Tom.	Col.
Greindl, G. (1916-1948)	VII A	286
Greindl, J. (1835-1917)	III	383
Grelle-Rogier (de), E. (1842-1911) ...	III	385
Gremling, L. (1865-1942)	V	357
Grenade, H. (1876-1913)	V	359
Grenade, I. (1873-1932)	II	436
Grenfell, G. (1849-1906)	I	442
Greshoff, A. (1855-1905)	II	439
Grévisse, E. (1859-1933)	II	441
Grey, E. (1862-1933)	IV	354
Grieken (Van), E. (1904-1966)	VII B	163
Grietens, H. (1900-1929)	V	359
Griffoy, J.-A. (1880-1913)	I	458
Grillet, M. (1867-1911)	V	360
Grinten (Van der), E. (1852-1912) ...	V	361
Grisar, H. (1881-1923)	V	361
Grisard, C. (1870-1903)	V	362
Grison, E. (1860-1942)	IV	360
Groenewoud, A. (1885-1957)	VI	425
Groot (De), A. (1895-1961)	VI	426
Grosse, E. (1880-1953)	VII A	164
Grossiels, M. (1888-1945)	VI	426
Grossule, V. (1871-1924)	III	389
GROUTARS, G. (1868-1902)	IV	363
GROVEN, J. (1863-1895)	III	390
Gruchy (De), J. (1844-?)	III	390
Grün, Ch. (1873-1928)	V	363
Grunne (de Hemricourt de), voir Hemricourt.		
Gruyters, P. (1889-1928)	VI	428
Gryse (de), J. (1866-1925)	IV	364
Guasco, A. (1875-1937)	V	364
Gubernatis (Sospitella de), D. (±1689)	II	442
Gucht (Van der), G. (1881-1912) ...	V	365
Guébels, L. (1889-1966)	VII B	165
Gueluy, A. (1849-1924)	I	458
Guéquier, R. (1873-1897)	VI	429
Guérin, A. (1853-1925)	III	391
Guerreiro, F. (1550-?)	II	442
Guffens, J. (1867-1892)	III	392
Guffens, J. (1895-1973)	VII C	193
Guillaume, H. (1914-1964)	VI	430
Guillemé, M. (1859-1942)	V	365
Guillerm, N.-J. (1846-1888)	I	462
Guillet, A. (1846-1884)	III	392
Guilmin, M. (1888-1966)	VI	432
Guinness, F. (?-1898)	III	405
Guinness, G. (±1890)	I	463
Guissart, J. (1888-1936)	III	405
Gustafson, G. (1862-1893)	II	443
Gustin, A. (1869-1952)	VI	433
Gustin, F. (1870-1892)	I	464
Gustin, G. (1867-1911)	I	465
Gustin, O. (1859-1925)	III	407
Guyot (?-1883)	I	468
Gysel (Van), J. (1885-1956)	VI	434
Gysels, P. (1869-1898)	III	408
Gyssels, M. (1862-1950)	VI	437

	Tom.	Col.
H		
Haage, C. (1860-1898)	III	409
Haak, A. (1883-1936)	III	409
Haas, Ch.-A. (1864-1906)	IV	365
Haas, Ch.-J. (1888-1947)	V	389
Hachel, A. (1880-1945)	VI	437
Hackars, H. (1881-1940)	IV	366
Hacklin, A. (1857-1896)	III	410
Haecht (Van), G. (1843-1926)	VII C	195
Haeghe (Van der), J., voir Vander Haeghe, J.		
Haeghen (Van Der), V. (1862-1895) .	I	471
Haerne (de), D. (1804-1890)	III	410
Haese (D'), J. (1869-1946)	V	392
Haese (De), J.-T. (1869-1929)	I	472
Haczaert, G. (1883-1957)	VI	439
Hagberg, E. (1860-1898)	IV	371
Hagens, Y. (1876-1898)	III	413
Haggblad, A. (±1881)	I	472
Hagström, B. (1871-1912)	V	394
Hailes (De), L. (1864-1943)	IV	371
Haines, H. (?-1883)	I	473
Hakansson, C. (1854-1891)	II	445
Hakluyt, R. (1553-1616)	II	447
Halet, O. (1869-1907)	VII C	196
Halewyck, E. (1866-1940)	IV	372
Halewyck de Heusch, H. (1876-1950)	VI	440
Halin, T. (1866-?)	VII A	287
Hallet, A. (1867-1925)	I	473
Hallet, A.-J. (1890-1959)	VI	447
Hallet, O. (1869-1907)	IV	373
Hallet, R. (1900-1947)	VI	450
Halme (Van), C. (1865-1898)	II	447
Halot-Gevaert, A. (1868-1927)	V	397
Hamberg, N. (1850-?)	IV	374
Hambursin, F.-J.-A. (1863-1897)	I	475
Hamelryck, P. (1911-1943)	VII B	167
Hammarqvist, H. (1879-1903)	IV	374
Hammar skjöld, D. (1905-1961)	VI	452
Hammoir, E. (1874-1961)	VI	455
Hamoir, D. (1856-1931)	I	478
Handekijn, E. (1874-1936)	IV	375
Handekijn, M. (1866-1901)	V	400
Haneuse, L. (1853-1938)	IV	376
Haneuse, O. (1885-1930)	V	400
Hankenke, L. (1880-1930)	III	413
Hanlet, G. (1884-1951)	VII B	172
Hannotte, J. (±1903)	I	479
Hanolet, L. (1859-1908)	II	448
Hanquet, H. (1858-1894)	II	452
Hanquet, J. (1875-1951)	VI	456
Hansen, F. (1871-1899)	III	414
Hansen, H. (1857-?)	III	415
Hanssen, Chr. (1869-1899)	III	416
Hanssens, Em. (1891-1946)	V	402
Hanssens, E.-G. (1865-1922)	IV	377
Hanssens, E.-W.-V. (1843-1884)	I	479
Hap, L. (1872-1898)	III	417
Hardy, L. (1874-1899)	III	417

	Tom.	Col.
Hardy de Beaulieu (Le), L. (1782-1870)	VII C	197
Haren (Van), J. (1873-1899)	II	453
Harinck (De), A. (1873-1900)	II	453
Harleman, L. (1874-1898)	III	418
Harou, P. (1855-1893)	III	418
Harou, V.-E.-J. (1851-1923)	I	493
Harpe (de la), J. (1739-1803)	II	454
Harper, E.-J. (1852-?)	I	496
Harper, F. (1876-1945)	VI	458
Harris, Th. (1860-?)	IV	377
Harroy, F. (1870-1958)	VI	458
Harroy (Mme), voir Sigel, E.		
Harry, G. (1856-1931)	II	419;
	V	403
Hartland, (1856-1883)	I	496
Hartman, G. (1880-1915)	VI	460
Hartzheim, J. (1864-1923)	III	425
Haspe (De), L. (1867-1895)	II	454
Hatton, voir Mackinnon		
Haubroe, J. (1872-1908)	IV	378;
	V	404
Hauman, L. (1880-1965)	VII C	199
Haustrate, J. (1877-1961)	VI	460
Haut, A. (1870-1910)	I	497
Haut (De), E. (1872-1898)	II	454
Hauzeur, P. (1868-1939)	IV	378
Haverbeke (Van), J. (1812-1907)	VII B	173
Havermaet (Van), Fr. (1874-1895)	II	455
Hawash Montasser Effendi (1850-1895)	II	455
Haxthausen, J. (1862-1897)	III	426
Haye (La), J.-J. (1869-1902)	I	497
Hayen, J. (1876-1947)	VI	462
Hays de Gassart (de), A. (1875-1941)	IV	380
Hazart, C. (?-1688)	II	459
Heath, L. (1817-1907)	V	404
Hebrans, L. (?-1880)	I	459
Heck (Van), G. (1866-1960)	VI	463
Hecke (Van), A. (1855-1931)	V	405
Hecke (Van), Ph. (1886-1912)	II	459
Hecq, C. (1859-1910)	II	460
Hee (Van), E. (1867-1911)	I	500
Hee (Van), I. (1877-1919)	II	462
Hee (Van), S. (1875-1960)	VI	473
Heemskerk, A. (1900-1962)	VII B	184
Heenen, G. (1880-1963)	VI	463
Heer, Ch. (1868-1922)	V	406
Heeren (S'), L. (1880-1948)	VI	470
Heffen (Van), R. (1880-1949)	VI	470
Heggen, H. (1867-1926)	VI	471
Hegh, J. (1877-1950)	VI	472
Heiberg, I. (1861-1920)	II	463
Heide, G. (1885-1939)	V	407
Heim, J. (1858-1888)	I	501
Heintz, J. (1865-1940)	IV	381
Heirbeek (Van), L. (1880-1939)	IV	384
Heiremans, A. (1887-1965)	VII B	184
Heirman, A. (1867-1897)	III	426
Helaers, F.-H.-A. (1866-?)	I	502;
	VI	474

	Tom.	Col.
Helbo, A. (1871-1899)	III	426
Hellebaut, A. (1865-1898)	III	427
Hellebaut, Cl. (1868-1917)	III	427
Hellemans, R. (1878-1914)	III	248
Helleputte, J. (1852-1925)	IV	385
Hellsten, F. (1878-?)	VII C	203
Helman, A. (1870-1955)	VII A	287
Hemelrijck (Van), A. (1881-1908)	II	464
Hemelrijck (Van), M. (1901-1964)	VII B	186
Hemelryck, A. (1887-1929)	VI	474
Hemerijckx, F. (1902-1969)	VII A	288
Hemlin, J. (1877-1957)	VII C	203
Hemptinne (de), J. (1861-1934)	IV	387
Hemptinne (de), J. (1876-1958)	VII A	291
Hemricourt de Grunne (Comte de), F. (1881-1914)	II	464
Henau (De), P. (1871-1901)	V	408
Henckels, A. (1922-1962)	VII B	190
Hencxthoven (Van), E. (1852-1906)	II	403
Hende (Van), P. (1876-1940)	V	409
Hendrickx, F. (1862-1905)	I	503
Hendrickx, H. (1883-1951)	VI	475
Hendrix, G. (1875-1902)	I	504
Henin, A. (1869-1896)	III	428
Hennebert, Ch. (1882-1896)	V	410
Hennebert, G. (1865-1941)	V	410
Hennebicq, J. (1870-1941)	IV	388
Hennebicq, L. (1871-1940)	III	429
Henneman, J. (1884-1959)	VI	476
Hennequin, E. (1838-1902)	III	431
Henneuse, J. (1856-1930)	III	432
Henning, B. (1870-1898)	III	433
Henrard, A.-J. (1865-1894)	I	504
Henrard, J. (1899-1961)	VI	476
Henri (prince de Portugal) (1434-1460)	II	471
Henricot, E. (1838-1910)	V	413
Henricy, M. (1866-1895)	I	505
Henrion, A. (1874-1915)	V	413
Henrique (1495-?)	II	471
Henrique II (?-1858)	II	471
Henrotte, Ch. (1884-1938)	V	414
Henrotte, Fr. (1860-1906)	V	416
Henry, E. (1881-1938)	V	416
Henry, E. (1862-1930)	IV	390
Henry, G. (1878-1935)	IV	394
Henry de la Lindi, J. (1869-1957)	VI	479
Hens, J. (1856-1928)	III	434
Hens, J. (1910-1962)	VII B	190
Herder (Van), J. (± 1641)	III	436
Hérion, G. (1869-1903)	V	417
Hérion, L. (1882-1945)	V	418
Hérissey, E. (1873-1959)	VI	487
Herlow, P. (1856-1943)	V	420
Herman, E. (1906-1953)	VII A	299
Hermans, G. (1861-1898)	III	437
Hernotte, D.-J. (1862-1891)	I	506
Herquelle, C.-F. (1885-1952)	VII A	301
Herrebaut, E. (1862-1902)	IV	395
Herry, G. (1851-1903)	IV	401

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Hert (De), F. (1857-1909)	I	507	Holm, Ch. (1876-1905)	III	445;
Hert (De), J. (1907-1962)	VII B	191		V	453
Hertecant, J. (1901-1936)	IV	403	Holmquist, I. (1871-1916)	III	446
Hertveldt, G. (1883-1960)	VI	488	Holmsten, A. (1870-?)	VII C	204
Hertwig, F. (±1880)	I	508;	Hols, E. (1866-1893)	II	480
	VI	489	Holsbeek (Van), L.-V. (1868-1895) ..	I	519
Hessing, G. (1884-1946)	VI	491	Homblé, H. (1883-1921)	IV	406
Hessling, C. (1851-?)	IV	403	Hommelen, J. (1878-1927)	V	454
Heste (Van), P. (1853-?)	V	420	Hompesch-Rurich, Th. (1800-1853) ...	VI	497
Heusch (de), O. (1869-1893)	III	438	Hondt (D'), A. (1872-1899)	III	447
Heusden (Van), R. (1888-1958)	VI	492	Honoré, J. (1893-1968)	VII C	205
Heuvel (Van den), G. (1870-1901) ...	V	421	Hoof (Van), H. (1884-1958)	VI	501
Heuvel (Van den), J. (1854-1926) ...	V	421	Hoof (Van), J. (1871-1901)	II	481
Heuvel (Van Den), Th. (1846-1902) ..	II	472	Hoof (Van), L. (1890-1948)	VI	503
Heuze, G. (1849-?)	V	424	Hoofter, Fr. (1869-1898)	II	482
Heyerick, F. (1890-1939)	III	439	Hooghe (D'), O. (1857-1899)	III	447
Heygere (D'), voir D'Heygere.			Hoop (D'), F. (1839-1881)	II	482
Heylen, R. (1856-1911)	V	425	Hoorebeke (Van), D. (1878-1932) ...	VI	506
Heylen, Th. (1856-1941)	V	425	Hoornaert, A. (1869-1895)	III	449
Heymans, Fl. (1862-?)	V	427	Hoornaert, A. (1884-1953)	VII B	196
Heymans, H. (1883-1936)	III	440	Hoornaert, M. (1873-1936)	V	455
Heyn, R. (1860-1892)	I	508	Hooteghem (Van), H. (1871-1923) ...	II	484
Heyse, Pr. (1869-1895)	II	473	Hoppenrath, A. (1865-1932)	III	449
Heyse, Th. (1884-1963)	VII A	304	Horbach, F. (1869-1900)	III	450
Heyvaert, J.-B. (1867-1893)	III	440	Hormess, J. E. (1862-1897)	III	451
Heyvaert, P. (1874-1898)	III	441	Horn, M. (1882-1953)	VI	507
Hilger, E. (1867-1892)	III	441	Horn, N. (1845-?)	III	452
Hill, W. (?-1882)	II	474	Horneman, Chr. (1887-1928)	III	452
Hillebrandt, H. (1850-1896)	V	428	Horner, A. (1827-1880)	III	453;
Hinck, E.-E. (1867-1927)	IV	403		IV	407
Hinck, E.-F. (1860-1917)	V	474	Horstmans, E. (1869-1923)	IV	408
Hinde, S.-L. (1863-1930)	I	509	Hosselet, Z. (1873-1929)	III	455
Hingot, J. (1868-1892)	II	476	Hostelet, G. (1875-1960)	VI	509
Hinthel, G. (1871-1921)	II	477	Hoton, G. (1861-1894)	III	456
Hintje, P. (1855-1885)	III	442	Houben, J.-H. (1868-1906)	III	456
Hippolita (Dona) (?-1666)	II	478	Houben, J.-L. (1867-1892)	III	457
Hirth, J. (1854-1931)	V	428	Houcke (Van), Ch. (1873-1904)	II	485
Hjerten, J. (1868-1898)	III	442	Housiaux, W. (1865-1934)	IV	408
Hochstetter (von), F. (1829-1884)	V	446	Houte (Van), E. (1890-1927)	II	485
Hochstras, L. (1869-1891)	III	443	Houtrique, G. (1888-1956)	VI	512
Hock, O. (1858-1929)	V	448	Houttekier, M. (1902-1943)	V	455
Hode (L'), R. (1871-1924)	II	478	Houtem (de Beughem de), voir Beug-		
Hodister, A.-E.-C. (1847-1892)	I	514	hem.		
Hoebaers, M. (1878-1902)	III	443	Houtte (Van), A. (1868-1946)	I	522
Hoeck (Van), E. (1869-1890)	II	479	Houtte (Van), E. (1865-1896)	II	486
Hoef (Van), W. (1882-1946)	V	450	Houzeau de Lehaie, Ch. (1832-1922) .	III	458
Hoesen (Van), G. (1871-1900)	II	479	Hove (Van), E. (1873-1897)	II	486
Hoesen (Van), M. (1869-1938)	V	452	Hove (Van), Fl. (1872-1902)	II	487
Hoestenberghc (Van), E. (1872-1897) ..	II	480;	Hove (Van), L.-H. (1863-1905)	I	525
	IV	405	Hove (Van), R. (1878-1946)	V	456
Hoet, P. (1895-1950)	VI	494	Hove (Van den), J. (1872-1897)	III	459
Hoeydonck (Van), L. (1869-1905)	I	518	Hove d'Estenryck (van den), A.		
Hofkens, L. (1894-1972)	VII B	192	(1879-1935)	IV	409
Hofman, M. (1876-1909)	III	444	Howell, J. (1861-1928)	V	457
Hoier, R. (1885-1955)	VI	495	Hoyois, J. (1861-1918)	IV	410
Holemans, V. (1872-1932)	IV	406	Huart, N. (1892-1947)	VI	513
Hollants, M. (1887-1968)	VII B	195	Huberlant, F. (1853-1893)	I	526
Hollay, L. (1871-1893)	III	444	Hubert, E. (1890-1967)	VII B	203
Hollebeke, L. (1874-1913)	V	452	Hubert, F. (1889-1947)	VI	514
Holm, A. (1875-1898)	III	445	Hubrechtsen, A. (1881-1946)	V	457

	Tom.	Col.
Huet, L. (1911-1962)	VI	515
Huet, M. (1911-1976)	VII B	206
Huet, O. (1852-1914)	VII C	207
Huguët, L. (1869-1893)	III	460
Huleu, H.-M. (1870-1892)	I	528
Hulse (Van), H. (1868-1939)	V	458
Hulse (Van), M. (1871-1899)	III	460
Hulst (de l'Epine d'), voir Epine d'Hulst (de l').		
Humblet, P. (1872-1898)	III	461
Hunstadt, E. (1883-1935)	V	459
Hupin, R. (1884-1938)	V	460
Hurel, E. (1878-1936)	VI	516
Hurlburt, E. (1884-1923)	V	461
Hurt, J. (?-1923)	V	462
Husson, J. (1854-1923)	II	487
Hutereau, J. (1875-1914)	III	461
Hutsebaut, J. (1884-1954)	VI	518
Hutton, J.-F. (1826-1890)	I	528;
	IV	411
Huygelen, F. (1878-1940)	IV	411
Huygens, J. (1875-1899)	III	463
Huyghé, E. (1864-1900)	IV	413
Huyghe, P. (1876-1919)	IV	414
Huyghé de Mahenge, A. (1871-1944) .	IV	415
Huys, M. (1867-1899)	III	463
Huyskens, J. (1878-1943)	VI	518
Huysman, A. (1873-1905)	III	464
Huysmans, J. (1844-1915)	IV	422
Hyacinthe de Bologne (Triboli) (?- 1759)	II	490
Hyacinthe de Vetralla, B. (1601-1659)	II	491
Hypersiel, G.-A.-H. (1875-1898)	I	530

I

Iacovleff, A. (1887-1938)	IV	423
Ibanga, M. (1888-1906)	IV	424
Iersel (Van), P. (1875-1949)	VI	521
Ihro, O. (1874-1935)	V	463
Illingworth, W. (?-1883)	II	493
Imbo, R. (1876-1899)	III	465
Immers, V. (1875-1899)	III	465
Impens, A. (1875-1898)	II	493
Incarnation (Diego de l') (?-1618)	I	531
In de Betou, voir Betou (In de).		
Indekeu, E. (1913-1948)	VI	521
Indencleef, J. (1886-1963)	VI	523
Ingoli, Fr. (±1622)	II	493
Innes, R.-S. (1883-1917)	I	533
Innocent X (±1644)	II	494
Inver, J. (1872-1897)	I	533
Ipatieff (d'), N. (1896-1935)	IV	424
Irgens Bergh (von), Th. (1864-1899) .	III	466;
	V	463
Iseghem (Van), A. (1865-1944)	V	464
Isle (de l'), G. (?)	II	494
Itten, G. (1876-1950)	VI	523
Ivens, R. (1850-1898)	II	494

J

	Tom.	Col.
Jacmart, C. (1827-1894)	IV	425
Jacobis (De), I. (1874-1905)	II	497
Jacobs, F. (1836-1920)	IV	426
Jacobs, H. (1881-1919)	I	535
Jacobs, J. (1865-1908)	IV	427
Jacobs, Ph. (1838-1891)	V	467
Jacobs, V. (1881-1953)	VII A	311
Jacoby, M. (1871-1939)	III	467
Jacquelin, E. (1879-1924)	VI	525
Jacquemain, J. (1871-1902)	I	541
Jacquemin, E. (1862-1894)	III	467
Jacques, A. (1872-1928)	V	469
Jacques, J. (1879-1953)	VII A	313
Jacques, V. (1885-1939)	V	470
Jacques, V.-Ch. (1858-1925)	V	471
Jacques de Dixmude, J. (1858-1928) ..	II	497
Jacquet, A.-G.-J. (1865-1891)	I	542
Jacquot, A. (1857-1897)	III	468
Jadin, L. (1903-1972)	VII B	213
Jadot, A. (1885-1943)	IV	427
Jadot, E. (1862-1895)	III	469
Jadot, J. (1862-1932)	V	472
Jadoul, J. (1874-1902)	II	504
Jaeger (De), E. (1858-1898)	III	469
Jaegher (De), L. (1908-1973)	VII C	211
Jamar, E. (1879-1944)	IV	429
Jamar, P. (1858-1918)	IV	433
Jameson, J. (1856-1888)	IV	433
Jameson, Leander Starr (1853-1917) ..	III	470
Jammes, J. (1877-1932)	III	470
Jamotte, A. (1903-1951)	VI	527
Janot, N. (1870-1932)	III	471
Jans, J. (1865-1900)	VI	532
Jans, P. (1886-1962)	VII C	216
Jansen, Ch. (1865-1895)	III	474
Jansen, E. (1905-1964)	VI	533
Janssen, C. (1837-1926)	IV	437
Janssen, Ch. (1866-1960)	VI	533
Janssen, E.-L.-H.-J. (1858-1883)	I	543
Janssen, F. (1873-1948)	VI	534
Janssens, Al. (1887-1941)	V	476
Janssens, Al.-J. (1903-1939)	VI	537
Janssens, André (1875-1899)	III	474
Janssens, Aug. (1871-1942)	V	477
Janssens, G.-A. (1859-1895)	I	549
Janssens, J.-F. (1834-1889)	V	478
Janssens, J.-F. (1877-1945)	VI	538
Janssens, J.-M. (1862-1919)	V	481
Janssens, L. (1876-1950)	VII B	216
Janssens, M. (1869-1894)	IV	440
Janssens, Paul-E. (1882-1938)	IV	441
Janssens, Ph. (1868-1919)	IV	441
Janssens, Pierre-J.-L. (1863-1891)	III	475
Janssens de Varebeke, H. (1886- 1924)	III	476
Janssens van der Maelen, C. (1884- 1962)	VII B	218
Janvier de Nole (Nappa) (1600-1653) .	II	505

	Tom.	Col.
Jarric (Du), P. (±1611)	II	505
Jaspar, H. (1870-1939)	VI	539
Javaux, A. (1863-1902)	V	482
Jean (Prêtre) (±1490)	II	506
Jean II (±1481)	II	506
Jean III (±1521)	II	506
Jean IV (±1640)	II	507
Jean-Antoine de Montecucculo (Cavazzi, 1621-1678)	II	507
Jean-Baptiste (±1540)	II	508
Jean-François de Rome (?-1656)	II	508
Jean-Marie de Pavic (Mandelli) (1606-1667)	II	509
Jean de Romano (Belotti) (?-1685)	II	510
Jean de Santiago (?-1648)	II	510
Jeanroy, E. (1851-1925)	V	482
Jenoel, G. (1872-1900)	IV	443
Jensen, E. (1870-1900)	V	483
Jensen, O. (1895-1958)	VII B	221
Jenssen-Tusch, E. (1853-1898)	II	511;
	V	484
Jentgen, J. (1884-1959)	VI	547
Jephson, A. (1863-1908)	V	484
Jespers, A. (1876-1898)	III	476
Jespersen, K. (1873-1941)	V	486
Jessen, G. (1861-1935)	IV	443
Jessen (Von), W. (1864-1891)	III	477
Jesus (François da) (1529-1601)	I	553
Jeunhomme, V. (1864-1930)	III	477
Jeuniaux, L. (1867-1929)	II	511
Joao (Frei) (?-1491)	II	512
Joao (?-1622)	II	512
Joao II (Nzuzi a Ntamba) (±1700)	II	513
Joao de Santa Maria (?-1518)	II	513
Joassart, E. (1881-1915)	II	513
Jobe Akeley, M. (±1900)	VII A	313
Johansen, F. (1877-1947)	VI	550
Johanson, C. (1852-1893)	II	514
Johansson, H. (1863-1892)	II	514
Johansson, J. (1869-1896)	II	514
Johnen, L. (1862-1891)	II	515
Johnson, M. (?-1937)	V	488
Johnston, H.-H. (1858-1927)	I	553
Johnston, K. (1844-1879)	V	489
Joliet, F. (1848-1894)	II	515
Jolly, F. (1825-1893)	IV	444
Jomini, O. (1878-1951)	VII A	316
Joncker (De), G. (1860-1894)	III	478
Jones, A.-L. (1845-1909)	I	557
Jones, L. (1914-1975)	VII B	222
Jonge (de), L. (1852-1925)	IV	445
Jonghe (De), E. (1878-1950)	VI	551
Jonghe d'Ardoye, F. (1850-1925)	V	490
Joole, C. (1873-1931)	V	490
Joos, F. (1873-1895)	VI	560
Joos, L. (1865-1949)	VI	560
Joostens, A. (1862-1910)	IV	448
Jorgensen, B. (1865-1902)	IV	450
Joris, J. (1898-1943)	VI	561
José I (?-1783)	II	516

	Tom.	Col.
Jose (de San), voir San Jose (de).		
Joseph (Dom) (?)	II	516
Joseph de Modène (Monati) (1676-1725)	II	517
Josset, J. (1855-1891)	V	491
Joubert, L. (1842-1927)	II	517
Jouret, G. (1861-1892)	II	521
Jules II (?-1513)	II	524
Julien, L. (1859-1897)	II	524
Jullien, A. (1865-1935)	IV	451
Jungers, E. (1888-1958)	VI	562
Jungers, Fr. (1851-1904)	II	525
Junker, G. (1840-1892)	I	559;
	IV	452
Junod, E. (1877-1906)	II	526
Jurgens (De Besche), voir Besche Jurgens (De).		
Jurgensen, J. (1864-1898)	II	527
Jurion, F. (1904-1977)	VII C	219
K		
Kadaner, M. (1891-1969)	VII A	315
Kaiba, Fr. (?-1945)	V	495
Kaiser (Dr), (1850-1882)	II	527
Kaisin, F. (1907-1979)	VII C	225
Kalhauge, S. (1862-1931)	IV	453;
	V	496
Kallina, E. (1852-1883)	I	563;
	IV	453;
	VII A	318
Kandt, R. (1867-1918)	III	479
Kaoze, S. (1890-1951)	VI	565
Kappel, P. (1878-1938)	VI	567
Karlsson, A. (1866-1898)	II	528
Kasson, J. (±1884)	II	528
Kasteren (Van), J. (1887-1936)	IV	454
Kayijuka (1881-1967)	VII B	225
Keesen, E. (1841-1923)	IV	455
Kedleston (Curzon de), voir Curzon.		
Keilen (Van der), P. (1913-1962)	VII B	226
Kelder (Van de), C. (1878-1940)	IV	456
Kelecom (Van), Ed. (1881-1914)	II	529
Kelecom (Van), Em. (1877-1899)	II	530
Kellens, A. (1876-1902)	IV	457
Keller, L. (1863-1894)	V	497
Kemmeter (De), Ch. (1861-1904)	II	530
Kempen (Van), M. (1906-1942)	VI	567
Kemp, H. (1882-1968)	VII C	228
Kemps, E. (1848-1888)	II	531
Kénis, A. (1870-1921)	V	497
Kerckhove (de), F. (1884-1937)	V	498
Kerckhove (Van de), D. (1859-1894)	III	481
Kerckhove (Van den), Ch. (1876-1899)	II	531
Kerckhoven (Van), E. (1870-?)	VI	568
Kerckhoven (Van), G.-F. (1853-1892)	I	566
Kerckhoven (Van), J. (1909-1974)	VII C	228
Kerckove (Van de), P. (1847-1917) ..	IV	457

	Tom.	Col.
Kerken (Van der), G. (1888-1953) . . .	VI	568
Kerssemaker, P. (1865-1940)	IV	458
Kervyn, E. (1858-1930)	V	499
Kervyn de Meerendré, E. (1925-1960)		
	VI	570
Kesler, J. (1882-1918)	II	532
Kessels, E.-G.-C. (1864-1898)	I	573
Kesteleyn, A. (1865-1936)	V	500
Kestemont, L. (1866-1948)	VI	571
Kestens, H. (1878-1954)	VI	572
Kethulle de Ryhove (de la), C. (1865-1903)	I	573
Kethulle de Ryhove (de la), R. (1890-1956)	VI	573
Kever, A. (1868-1894)	III	481
Keyper, Fr. (1875-1902)	II	534
Keys (Gamble) voir Gamble Keys.		
Keyser, A. (1874-1914)	V	500
Keyzer (de), E. (1856-1938)	IV	461
Keyzer (de), H. (1861-1941)	V	501
Keyzer (De), M. (1856-1935)	V	502
Kielland, W. (1867-1894)	II	534
Killesse, L. (1861-1918)	II	535
Kiliwoto, voir Nenzima.		
Kimbangu, S. (1889-1951)	VI	576
Kimpe, A. (1873-1904)	V	502
Kimpe, O. (1881-1902)	II	535
Kinderen (Van Der), E. (1888-1958) . .	VII C	230
Kinds, R. (1872-1934)	V	503
Kindt, J. (1868-1921)	II	536
Kinet, M. (1860-?)	I	577
Kingsley, M. (1862-1900)	V	506
Kinschoot (Van den), M. (1877-1905) . .	II	536
Kipanga-Panga (1845-?)	II	537
Kirk, J. (1832-1922)	III	482
Kirkbright, J. (?-1880)	I	578
Kisseleff, C. (1893-1935)	V	508
Kistnir, K. (1861-1894)	II	539
Kitchener, H.-H. (1850-1915)	I	578
Kittrick (Mac), J. (?-1891)	I	580
Kiwele, J. (1912-1961)	VII B	227
Kleine, F. (1869-1951)	VII B	228
Klinckaert, C. (1886-1958)	VI	579
Klinkenberg, L. (1872-1898)	II	540
Klobb, J. (1857-1899)	III	483
Kloekers, H. (1855-1938)	II	540
Kluppels, J. (1868-1897)	III	484
Knauer, Ch. (1876-?)	VI	580
Knegtel, H. (1880-1919)	VI	582
Knudsen, G.-F. (1874-1907)	II	541
Koch, G. (1861-1898)	II	541
Koch, J. (1861-1892)	II	542
Kock, Ch. (1876-1897)	V	508
Koeckx, J. (1896-1976)	VII C	231
Koenig, H. (1892-1934)	V	509
Koerperich, L. (1894-1955)	VI	583
Koetsen (Van), P. (1886-1929)	II	542
Koettlitz, E. (1870-1946)	V	509
Koht, R. (1877-1906)	V	510
Kollek, A. (1871-1898)	II	542

	Tom.	Col.
Kollen, O. (1858-?)	II	543
Kollenburg (Van), J. (1883-1961)	VII C	232
Koller, H. (1866-1944)	V	511
Kondrup, Chr. (1845-1934)	II	543
Koninck (De), J.-M. (1872-1915)	II	544
Koninck (De), L. (1874-1957)	VI	584
Konings, G. (1869-1942)	IV	464
Konings, J. (1870-1929)	V	513
Koolen, P. (1875-1917)	II	544
Kops, J. (1864-1900)	II	546
Korhonen, O. (1870-1907)	VII C	232
Korting, M. (1883-1918)	II	547
Korzeniowski, T. ou Conrad (1857-1924)	II	547
Koskinen, G. (1869-?)	VII C	232
Kotska, R. (1874-1936)	III	484
Kotz, L. (1867-1896)	II	552
Kremer, voir Mercator.		
Kroman, E. (1852-1886)	II	553
Kroon, B. (1871-1907)	III	485
Kruse, P. (1856-1891)	II	554
Krusenstjerna (von), E. (1853-1941) . .	II	554
Kund (?-1904)	II	555
Kurtzhals, H. (1865-1914)	V	516
Kuyper (De), J. (1844-?)	II	555
Kwete-Mabindji, L. (1885-1939)	IV	465

L

Laane, J. (1869-1941)	VI	585
Labarre (de), A. (1879-1911)	IV	465
Labat, J. (1663-1738)	II	554
Lacerda E Almeida (de), Fr. (?-1798) . .	III	485;
	V	517
Lacomblez, M.-L. (1888-?)	VII A	319
Lacourt, L. (1869-1911)	IV	467
Lacourt, V. (1861-1922)	IV	467
Lacroix, E. (1859-1935)	III	490
Lacroix, F. (1869-1898)	II	558
Lacroix, Fr. (1863-1948)	VI	588
Lacrosse, V. (1856-1894)	II	559
Ladam, F. (1864-1892)	II	559
Ladeuze, P. (1870-1940)	VII A	319
Ladrière, U. (1906-1970)	VII A	321
Laemont, V. (1885-1963)	VI	595
Laere (Van), A. (1868-1901)	II	560
Laere (Van), R. (1894-1960)	VII A	327
Laet (De), J. (1870-1914)	II	560
Laffut, F. (1895-1934)	IV	472
Lafitau, J.-F. (?-1740)	II	561
l'Africain (Léon), voir Léon l'Afri- cain.		
Lagache, V. (1875-1928)	II	561
Lagae, R. (1882-1966)	VII B	229
Lagneau, E. (1862-1899)	II	563
Lagneaux, O. (1879-1947)	V	521
Lagos (Etienne de), voir Etienne de Lagos.		
Lagouge, A. (1885-1921)	IV	473

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Lagye, J. (1874-1898)	III	490	Lardinoy, R. (1878-1899)	II	593
la Harpe (de), voir Harpe (de la).			Lardy, A. (1859-1899)	II	592
La Haye, voir Haye (La).			Larielle, E. (1890-1953)	VI	611
Lahure, A. (1835-1891)	V	522	Laroche, A. (1877-1899)	II	593
la Kethulle de Ryhove (de), voir Kethulle.			La Roncière Le Nourry (de), Cl. (1813-1881)	III	501
Lalaing (de), Ph. (1866-1916)	III	490	Larsen, E. (1883-1932)	IV	481
Lalieux, E. (1866-1919)	II	563	Larsson, A. (1853-1894)	II	593
Lalieux, J. (1892-1954)	VII C	233	Laschet, A. (1865-1895)	II	593
Lallemant, A. (1855-1896)	II	563	Laseure, E. (1867-1909)	VI	612
Lallement, G. (1887-1915)	II	565	Lathouwers, V. (1880-1952)	VII B	234
Laman, K. (1867-1944)	VII B	232	Laurent, A.-J. (1843-1910)	IV	483
Lambermont, C. (1862-1899)	III	491	Laurent, A.-L.-G. (1876-1911)	II	594
Lambermont, F.-A. (1819-1905)	II	565	Laurent, E. (1858-1905)	II	594
Lambert, H. (1887-1933)	IV	474	Laurent, E.-G. (1861-1904)	I	587
Lambert, L. (1841-1919)	I	581	Laurent, M. (1879-1924)	III	502
Lambert, Th. (1867-1953)	VII C	235	Laurent, O. (1860-1899)	V	530
Lambin, F. (1868-1941)	V	523	Laurent, V. (1865-1897)	III	503
Lambiotte, A. (1862-1920)	V	525	Lauterbach, G. (1870-1900)	II	595
Lamboray, O. (1884-1947)	VI	596	Lauwens, J. (1877-1900)	III	504
Lambot, A. (1875-1905)	II	581	Lauwers, A. (1867-1911)	I	591
Lambotte, A. (1860-1920)	II	581	Laveleye (de), E. (1822-1892)	IV	484
Lambotte, H. (1884-1918)	V	526	Laveleye (de), G. (1847-1921)	IV	497
Lambrechts, L. (1878-1919)	VI	597	Lavigerie, Ch. (1825-1892)	III	504
Lambrette, F. (1884-1920)	III	491	Lavrinowski (de), F. (1869-1934)	IV	499
Lambrette, J. (1876-1949)	VI	598	Lawarée, Fr. (1861-1894)	III	518
Lamers, M.-F. (1869-1897)	I	583	Lazard, Z. (1860-?)	V	531
Lamoline, M. (1862-1908)	V	527	Leao (de), Anna Affonso (1625-?)	II	595
Lamquet, F. (1882-1952)	VI	599	Lebbe, F. (1877-1940)	VI	613
Lamquet, R. (1875-1899)	III	492	Lebègue, A.-E.-V. (1872-1896)	I	592
Lamy, F. (1857-1892)	III	493	Le Bœuf, voir Bœuf (Le).		
la Nativité (Emmanuel de), voir Emmanuel.			Lebon, J. (1885-1913)	V	531
Lancaster, A. (1849-1908)	V	527	Lebon, M. (1872-1902)	III	518
Lanciers, A. (1874-1896)	II	582	Le Boulangé, voir Boulangé (Le).		
Lancker (De), J. (1866-1896)	III	493	Leboutte, A. (1875-1917)	III	518
Lancker (Van), A. (1876-1907)	I	583	Lebrun, Alb. (1854-1922)	V	532
Lancsweert, P. (1879-1962)	VI	601	Lebrun, Alf. (1894-1947)	V	532
Landeau, P. (1857-1940)	V	528	Lebrune, Ch. (1884-1911)	III	520
Landeghem, A. (1876-1943)	V	529	Lecat, Ch. (1872-1896)	III	521
Lange, A. (1865-1897)	II	583	Lechaptois, A. (1852-1917)	IV	499
Langerock, A. (1873-1895)	II	585	Lecherf, E. (1858-1936)	III	522
Langhans, A. (1859-1898)	II	586	Leclaire, L. (1881-1913)	III	523
Langhe (de), H. (1867-1920)	IV	475	Le Clément de Saint-Marcq, Ph. (1860-1907)	III	523
Langhe (De), H. (1890-1947)	VI	603	Leclercq, A.-E. (1863-1916)	III	525
Langhe (De), J. (1875-1947)	VI	607	Leclercq, I.-A. (1863-1896)	III	526
Lanier (de), J. (1855-1939)	IV	476	Leclercq, J.-J. (1848-1928)	I	583
Lanis, L. (1859-1899)	III	493	Leclercq, L. (1866-1945)	VII A	329
Lannoy, L. (1860-1913)	II	586	Leclercq, V. (1855-1933)	IV	503
Lannoy (de), Ch. (1868-1941)	IV	476	Lecocq, H. (1873-1946)	VI	619
Lannoy (De), J. (1876-1937)	VI	608	Lecocq, R. (1882-1937)	IV	504
Lannoy (De), L. (1892-1950)	VI	609	Le Cocq d'Armandville, voir Armandville.		
Lansberg, J. (1865-1898)	II	587	Lecomte, E. (1874-1908)	III	526
Lanser, Ch. (1874-1906)	II	588	Lecomte, P. (1856-1934)	VI	620
Lantonnois van Rode, A. (1852-1934)	III	494	le Court (De), voir Court (De le).		
Lantsheere (de), L. (1862-1912)	III	494	Ledeganck, H. (1841-1908)	II	596
Lantsheere (de), Th. (1833-1918)	IV	479	Ledent, A. (1910-1947)	V	535
Lanuvio, J. (±1650)	II	589	Ledien, Fr. (1859-?)	II	597
Lapière, A. (1873-1910)	II	589	Ledoux, M. (1881-1914)	V	537
Laplume, J.-H. (1866-1929)	I	584			

	Tom.	Col.
Leemans, F. (1898-1952)	VII C	237
Leemputten (Van der), M. (1882-1941)	IV	505
Leers, J. (1863-1892)	III	527
Leersnyder (de), A. (1877-1943)	IV	506
Leeseman, Fr. (1856-?)	II	597
Leeters, E. (1870-1893)	III	528
Leeuw (De), E. (1890-1952)	VI	624
Leeuw (Van), L. (1886-1947)	V	538
Lefèbvre, E. (1870-1892)	III	528
Lefèbvre, F. (1821-1902)	V	539
Lefebvre, J. (1917-1963)	VII C	242
Lefèbvre, L. (1872-1896)	VI	626
Lefèvre, G. (1873-1943)	V	539
Lefèvre, J. (1860-1897)	V	541
Leflot, Ch. (1889-1939)	III	528
Lefranc, M. (1889-1959)	VI	626
Lega, G. (1863-1887)	III	529
Legat, A. (1860-1898)	II	598
Léger, Th. (1826-1912)	IV	508
Legrand, L. (1870-1929)	I	595
Legrave, M. (1895-1959)	VI	629
Legros, A. (1872-1913)	III	529
Lehaie (Houzeau de), voir Houzeau.		
Lehane, D. (1879-1907)	IV	508
Lehane, G. (1871-1893)	II	600
Le Hardy de Beaulieu, voir Hardy de Beaulieu (Le).		
Lehrman, D. (1862-1918)	IV	509
Lejean, G. (1824-1871)	V	541
Lejeune, A. (1870-1895)	II	601
Lejeune, A.-L. (1876-1934)	III	530
Lejeune, C. (1878-1959)	VII C	245
Lejeune, Ch. (1860-1892)	III	531
Lejeune, E. (1886-1962)	VI	635
Lejeune, F.-J. (1871-1893)	III	532
Lejeune, F.-T. (1871-1897)	III	532
Lejeune, H. (1869-1894)	II	601
Lejeune, J. (1870-1909)	III	533
Lejeune, L. (1896-1959)	VI	635
Lekens, A. (1885-1963)	VI	640
Lekens, Fr. (1880-1909)	III	534
Lekens, M. (1871-1941)	V	543
Lekeu, J.-V. (1870-1919)	I	596
Leloir, L. (1907-1947)	VI	643
Lelong, A. (1869-1896)	II	601
Lelubre, V. (1859-1892)	III	535
Lemaire, B.	V	545
Lemaire, Ch. (1863-1925)	II	603
Lemaire, L. (1877-1935)	III	536
Lemaire, M. (1858-1928)	III	537
Lemaître, P. (1864-1898)	III	538
Le Marinel, voir Marinel (Le).		
Lemery, E. (1866-1908)	III	539
Lemoine, F. (1866-1896)	V	546
Lemonnier, A. (1844-1913)	IV	510
Lenaerts, P. (1863-1936)	III	541
Lenchantin, E. (1862-1896)	IV	513
Lengema, C. (1893-1951)	VII C	248
Lenger, A. (1862-1900)	II	609

	Tom.	Col.
Lengrand, E. (1874-1899)	III	542
Lenoir, C. (1863-1892)	III	542
Lens, A. (1869-1929)	III	542
Lenselaer, J. (1923-1962)	VII B	236
Lentz, L. (1863-1908)	V	547
Lenz, O. (1848-1925)	II	609
Léon l'Africain (1483-1526)	II	614;
	V	551
Léon X (?-1521)	II	614
Léonard, E. (1891-1926)	II	614
Léonard, H. (1884-1945)	V	548
Léonard, N. (1891-1926)	VI	646
Léonard, P. (1861-1898)	III	544
Leontovitch, C. (1893-1965)	VII B	237
Léopold I ^{er} (1790-1865)	V	XI
Léopold II (1835-1909)	I	V
Léopold III	VII C	VII
Lepez, G. (1872-1937)	IV	514
Lepez, H. (1852-1896)	III	545
Lepez, Th. (1867-1897)	III	545
l'Epine d'Hulst (de), voir Epine d'Hulst (de l').		
Lepinois, G. (1874-1918)	III	546
Leplae, E. (1868-1941)	IV	515
Lepreux, A. (1872-1950)	VII B	238
Lepreux, O. (1856-1927)	VI	647
Lequeux, A. (1866-1914)	III	547
Lercangée, E. (1867-1931)	III	548
Leroi, G. (1858-1897)	II	615
Le Roy, voir Roy (le).		
Leroy, F. (1871-1896)	II	617
Leroy, H. (1874-1899)	III	549
Leroy-Beaulieu, P. (1843-1916)	IV	518
Lescrauwaet, E. (1868-1907)	III	550
Leslie, R. (1860-1894)	II	617
Lespagnard, E. (1887-1938)	III	551
Lespagnard, F.-J. (1863-1893)	II	619
Lesseps (de), F. (1805-1894)	II	620
Lestaeghe, J. (1885-1945)	V	552
Leu (De), A. (1852-1881)	II	622
Leuridan, K. (1882-1942)	IV	519;
	VI	648
Leuven (Van), W. (1871-1904)	VI	649
Lever, W. (1851-1925)	VI	650
Leverhulme, W.H. (1851-1925)	I	597
Levieux, F. (1870-1896)	IV	520
Lewis, Th. (1859-1929)	IV	521
Leynen, C. (1881-1964)	VII B	239
Leynen, L. (1876-1951)	VI	653
Leys, E. (1889-1945)	V	553
L'Hode, voir Hode (L').		
Lhoneux (de), G. (1839-1901)	IV	521
Lhoest, A. (1863-1895)	III	552
Liagre, E. (1853-1899)	I	599
Liagre, J.-B. (1815-1891)	III	552
Liard, E. (1876-1903)	IV	522
Liard, G. (1880-1919)	III	555
Libert, A. (1884-1934)	IV	523
Libiouille, M. (1851-1925)	IV	524
Libois, J. (1869-1939)	II	623

	Tom.	Col.
Mac Allan, voir Allan (Mac).		
Macau, E. (1833-1895)	V	568
Macbey, P. (±1882)	V	568
Mackinnon, W. (1823-1893)	I	627;
	IV	551
Mac Kittrick, voir Kittrick (Mac).		
Macoir, E. (1869-1899)	III	567
Macquyn, P. (1872-1894)	III	576
Maddens, Th. (1879-1910)	I	630
Madou, M. (1890-1941)	IV	553
Madoux, A. (1870-1928)	IV	553
Madsen, H. (1859-?)	V	569
Maele (Van), G. (1867-1939)	III	577
Maertens, Ch. (1875-1942)	V	570
Maes, A.-H. (1854-1878)	III	578
Maes, A.-J. (1874-1897)	III	582
Maes, J. (1876-1930)	III	582
Maes, K. (1877-1920)	I	631
Maesen (Van der), P. (1876-1906)	III	584
Maeyaert, C. (1870-1946)	V	571
Maeyaert, L. (1866-1893)	III	595
Maffei, J. (1535-1603)	II	655
Maffei, J.-M. (1869-1910)	II	655
Maffei, L. (1898-1947)	VII B	247
Magery, J. (1866-1892)	II	656
Magery, L. (1861-1893)	I	634
Magis, H. (1867-1922)	V	573
Magis, L. (1879-1930)	V	574
Magnée (de), A. (1884-1902)	II	658
Magnette, Ch. (1863-1937)	V	575
Magniette, L. (1872-1903)	VI	683
Magnuson, A. (1867-1899)	III	586
Magotte, J. (1884-1957)	VII B	249
Maguire, P. (1858-1919)	III	586
Magyar, L. (1817-1854)	II	658
Mahieu, A.-A. (1853-1929)	I	635
Mahieu, L. (1899-1940)	V	577
Mahutte, E. (1863-1891)	III	587
Mailier, V. (1878-1921)	V	578
Mainferme, J. (1876-1906)	IV	554
Majo (El) (1840-1897)	III	289
Makoko (1825-?)	I	640;
	IV	555
Malamine (1850-1886)	I	644
Malchair, L. (1883-1933)	IV	556
Malcorps, G. (1910-1965)	VI	684
Maldegheem (Van), A. (1841-1912)	IV	556
Malderen (Van), E. (1860-1903)	II	663
Maleingreau d'Hembise (de), C. (1898-1974)	VII B	250
Malengreau, F. (1880-1958)	VI	685
Malfait, A. (1883-1912)	I	649
Malfait, A. (1875-1949)	VI	687
Malfeyt, J. (1862-1924)	III	588
Malherbe, L.-J.-M. (1864-1921)	I	650
Malinginda (?-1892)	II	664
Malis, H. (1873-1938)	V	578
Malleghem (Van), E. (1881-1946)	VII B	251
Mallmann, H. (1853-?)	IV	561
Malmström, A. (1865-1944)	V	579

	Tom.	Col.
Malou, J. (1810-1886)	IV	561
Maluin, E. (1855-1935)	III	592
Malzac (de) (1800-1860)	I	625;
	IV	566
Mambanga (1850-1883)	I	654
Man (de), J. (1859-?)	IV	566
Manders, Fl. (1871-1896)	III	592
Mandauu, E. (1855-1937)	II	664
Mangen, J.-P. (1877-1902)	IV	567
Mangin, A. (1876-1899)	III	593
Manning, P. (?-1883)	III	593
Manso (Vicomte de Paiva) (?-1875) ..	II	666
Mantovani, H. (1864-1902)	VI	688
Manuel I (?-1571)	II	666
Maquet, M. (1891-1964)	VI	688
Marbaix (De), H. (1868-1897)	III	594
Marbaix (de), Th. (1864-1917)	IV	567
Marcellino da Vivezza (±1778)	II	666
Marchal, A. (1879-1963)	VI	690
Marchal, E. (1871-1954)	VII C	283
Marchand, J.-B. (1863-1934)	III	596
Marchant, A. (1863-1923)	III	601
Marchi, F. (1901-1956)	VII A	333
Marck, Fr. (1858-1894)	II	667
Marcke (Van), Ch. (1843-1928)	IV	568
Marcke (Van), J. (1876-1941)	V	579
Marcke de Lummen (Van), L. (1868- 1943)	IV	569
Marcussen, M. (1871-1898)	II	670
Mardulier, H. (1864-1910)	II	671
Maréchal, E. (1866-1939)	V	580
Maria (Dona Maria Mpanzu) (±1717)	II	672
Marie de Canicatti (Bernard), voir Canicatti (de).		
Marigny (de) (±1784)	II	672
Marillus, C.-L. (1866-1902)	I	659
Marin, A. (1883-1927)	V	581
Marinel (Le), G.-E. (1860-1914)	I	659
Marinel (Le), P.-A. (1858-1912)	I	664
Markiewicz, J. (1865-1908)	I	670
Marle, H. (1861-1906)	V	583
Marmitte, J. (1868-1942)	V	583
Marneffe (De), J. (1868-1893)	II	673
Marno, E. (1844-1883)	V	584
Maron, A. (1891-1948)	VI	692
Marques, L. (1863-1892)	IV	570
Marrevée, A. (1889-1941)	III	601
Martens, Ch. (1866-1933)	V	586
Marents (de), F. (1845-1909)	IV	574
Marthoz, A. (1894-1962)	VII A	337
Martin, A. (1855-1885)	II	673
Martin, C. (1860-?)	II	673
Martin, L.-J.-B. (1869-1898)	III	602
Martin, L.-J.-J. (1880-1914)	III	602
Martin, P. (1883-1931)	V	587
Martinet, M. (1906-1929)	II	674
Martini, J. (1848-?)	V	588
Martins, J. (1888-1947)	VI	694
Martinson ou Martensen (?-1880)	II	675
Marcx, B. (1885-1923)	III	603

	Tom.	Col.
Marzorati, A. (1881-1955)	VI	694
Mascarenhas, S. (1575-1624)	II	676
Mascart, M. (1880-1937)	III	603
Massari, A. (1854-1949)	VI	704
Massart, Ch. (1855-1890)	III	604
Massart, J. (1871-1893)	I	671
Massart, J. (1865-1925)	II	677
Massart, Jos. (1860-?)	VI	709
Massmann, L. (1874-1918)	V	589
Masson, E. (1867-1900)	VI	710
Masson, F. (1854-1942)	V	590
Masson, J. (1863-1948)	VI	710
Masson, P. (1874-1898)	II	679
Massy, F. (1890-1936)	V	591
Mata-Boike (±1810-1886)	VII B	252
Mathelin de Papigny (de), H. (1882-1941)	IV	579
Mathieu, E. (1865-1897)	II	680
Mathieu, F. (1886-1958)	VI	711
Mathieu, J. (1887-1943)	IV	582
Mathieu, P. (1872-1932)	III	605
Mathieu d'Anguiano (±1704)	II	682
Mathot, O. (1901-1964)	VI	712
Matten, A. (1887-1962)	VI	713
Mattheys, V. (1869-1896)	III	607
Matthyssen, A. (1890-1963)	VII A	341
Matton, H. (1872-1910)	VI	714
Maubacq, E. (1862-1894)	II	682
Maunoir, Ch. (1830-1901)	III	607
Mauritzen, J. (1879-1957)	VI	714
Mauroy, F. (1873-1910)	IV	583
Maury, H. (1880-1913)	I	671
Maus, A. (1902-1961)	VII B	255
Max, A. (1869-1939)	IV	584
Max, Ch. (1869-1894)	III	608
Mayaudon, J. (1895-1934)	III	608
Mayen, M. (1880-1942)	VI	717
Mayer, J. (1875-1898)	III	610
Mazy, J. (1875-1936)	III	610
Mbaka, P. (1876-1944)	IV	585
Mbili, voir Bil.		
Mbittima (1850-1890)	II	682
Mbunza (1830-1874)	I	672
Meckow (von), A. (1840-?)	II	683
Medaets, G. (1896-1976)	VII C	296
Meerbeck (Van), A. (1866-1926)	II	686
Meert, A. (1866-1897)	III	612
Meeus, G. (1870-1937)	II	687
Meganck, B. (1855-1892)	III	612
Meij (De), H. (1874-1924)	VI	717
Meiser, R. (1889-1926)	IV	586
Melaen, J. (1868-1895)	II	687
Melaerts, A. (1871-1897)	II	688
Meldert (Van), A. (1872-1939)	V	592
Melen, N. (1864-1897)	II	689
Melis, L. (1853-1932)	V	593
Melsen, A. (1868-1935)	V	594
Menard, F. (1862-1927)	VI	718
Menard, M. (1851-1882)	VI	719
Mendoza (De), L. (±1697)	II	690

	Tom.	Col.
Mennicken-Adams, P. (1869-1903)	III	612
Mensbrughe (Van Der), L. (1852-1913)	II	690
Mense, C. (1861-?)	II	690
Mente, Fr. (1879-1938)	V	595
Menten, J. (1872-1944)	IV	587
Menzio, M. (1866-1905)	VI	720
Mercator (Kremer) (1512-1594)	II	693
Mercelis, L. (1901-1959)	VI	720
Mercenier, M.-G.-J. (1886-1917)	I	675
Merchter, P. (1873-1897)	III	617
Mercier, A. (1869-1934)	III	613
Mercier, D. (1851-1926)	III	615
Mercier, G. (1861-1893)	III	617
Merendonk (Van den), J. (1881-1965)	VI	721
Merkus, P. (1874-1894)	II	693
Merlin, M. (1860-1935)	IV	589
Mérode (de), H. (1856-1908)	III	618
Merolla, voir Sorrento.		
Merris (Van), P. (1885-1943)	VI	722
Merten (De), J. (1901-1966)	VI	723
Mertens, C. (1900-1964)	VI	726
Mertens, F. (1895-1961)	VI	726
Mertens, J. (1863-1897)	III	623
Metz, G. (1850-1909)	IV	590
Meuleman, E. (1865-1932)	III	623
Meuleman, J. (1874-1938)	IV	591
Meulemeester (De), A. (1870-1944) ..	VI	727
Meulemeester (De), E. (1868-1952) ..	VI	732
Meulemeester (De), R. (1874-1959) ..	VII B	258
Meulenaer (de), Ch. (1873-1920)	II	694
Meunier, G. (1864-1899)	III	625
Meurice, E. (1867-1922)	IV	592
Meuwissen, J. (1871-1952)	VII A	343
Meyer (?-1884)	III	625
Meyer, Ch. (1853-1885)	III	625
Meyer (De), L. (1863-1893)	II	596
Meyer, M. (1853-1885)	I	677
Meyere (De), J. (1882-1950)	VI	733
Meyers, J. (1870-1963)	VI	734
Meylen (Vander), G. (1871-1935)	IV	593
Meynen, J. (1880-1939)	IV	594
Miani, G. (1810-1872)	I	678;
	IV	595
Michaux, Ed. (1880-1924)	I	685
Michaux, J. (1864-1939)	IV	595
Michaux, L. (1865-1914)	II	696
Michaux, O.-I.-J. (1860-1918)	I	685
Michiels, J.-P. (1865-1895)	III	626
Michel, A. (1880-1914)	IV	596
Michel, F. (1885-1932)	IV	596;
	VI	739
Michel, J. (1821-1911)	VII A	346
Michel, M. (?-1640)	II	697
Michel, V. (1851-1918)	III	626
Michel de Zug (Wilkart) (±1707)	II	698
Michiels, I.-J.-J. (1869-1892)	I	693
Michiels, J. (1870-1892)	III	628
Michiels, J. (1900-1951)	VI	739
Michiels, L. (1886-1936)	IV	598

	Tom.	Col.
Michiels, P. (1873-1896)	III	628
Michielsen, J. (1911-1958)	VII C	297
Michotte, J. (1870-1896)	III	628
Middagh, F. (1866-?)	III	629
Middelfart, G. (1873-1944)	V	596
Mieroo, H. (1872-1937)	III	630
Mies, Fr. (1873-1938)	III	632
Mighem, L. (1862-1908)	IV	599
Miglione (Isidore de) (?-1655)	I	695
Migliore, A. (XVI ^e s.)	II	698
Mikic (1856-?)	II	698
Mikoszewski, E. (1853-?)	IV	600
Milants, E. (1875-1899)	III	633
Millard, A.-L. (1860-1896)	I	695
Milne, W. (?-1883)	III	633
Milner, A. (1854-1925)	IV	600
Milz, J.-A. (1861-1902)	I	697
Minckwitz (de), L.-J. (1876-1899)	II	700
Minette d'Oulhay, M. (1875-1959) ..	VI	740
Minne, C. (1873-1936)	V	597
Minne, J. (1903-1963)	VII A	351
Minne, L. (1861-1915)	V	597
Miny, P. (1883-1958)	VI	741
Miomandre (de), Ch. (1882-1940)	V	598
Miot, F. (1854-1941)	V	599
Mirambo (1840-1885)	I	701
Mirambo (1860-?)	II	700
Miroult, M. (1858-?)	V	601
Misonne, A. (1877-1937)	III	633
Misonne, R. (1883-1918)	III	634
Misson, Ch. (1866-1895)	III	634
Misson, J. (1882-1960)	VII A	352
Mizon, L. (1853-1899)	III	635;
	V	602
Moberg, W. (1866-1935)	V	602
Modène (Joseph de), voir Joseph de Modène.		
Moere (Van De), Ph. (1883-1911)	II	702
Moerman, P. (1872-1944)	VI	742
Moers, L. (1838-1890)	III	636
Moesieke (Van), D. (1899-1943)	V	602
Moeyens, J. (1899-1955)	VII C	207
Mohammed Ahmed ibn Seyid Abdul- lah (le Mahdi) (1848-1885)	II	703
Mohara (1845-1893)	II	708
Mohun, R. (1864-1935)	II	710
Moinet, I. (1849-1908)	III	637;
	IV	606
Mol (Van), M. (1875-1947)	VI	743
Molen (Van Der), L. (1869-1924)	II	713
Molina, L. (1535-1600)	II	714
Molitor, A. (1866-1951)	VI	744
Molitor, Ph. (1869-1952)	VII C	301
Moller, P. (1858-?)	II	714
Moloney, J. (1858-1896)	II	715
Mols, A. (1853-1923)	IV	625
Mols, I. (1880-1963)	VI	745
Mols, J. (1885-1961)	VI	746
Mols, R. (1913-1957)	VII A	355
Mommens, J. (1890-1955)	VI	748

	Tom.	Col.
Moncet, A. (1849-1889)	IV	625
Mondaini, G. (1874-1948)	VI	749
Monet, H. (1851-1925)	V	603
Monforte (de), M. (±1751)	II	716
Monhoval, A. (1873-1901)	II	717
Moniz (de Freytas), J.-C. (?)	II	717
Mönkemeyer, A. (1862-?)	V	604
Monnens, Th. (1891-1956)	VI	753
Monnier, G. (1867-1899)	III	638
Monreal, Ph. (1875-1898)	II	717
Mont (du), O. (1870-1916)	V	605
Montalto (Biondo de), voir Biondo.		
Montangie, A.-J. (1869-1892)	I	705
Montasser Effendi (Hawash), voir Hawash.		
Montblanc (de), A. (1834-1914)	V	606
Montechi, G. (1870-1900)	VI	755
Montefiore-Levi, G. (1832-1906)	V	606
Montemartini, G. (1865-1928)	III	638
Monteprandore (de), A.-M. (1607- 1687)	I	707
Montesarchio (Jérôme de) (?-1669) ..	I	707
Montfort (Van), G. (1855-1891)	I	714
Montgomery, J. (1851-?)	II	717
Monthaye, E. (1855-1912)	IV	627
Monti, R. (1886-1940)	IV	627
Monto, A. (1876-1906)	VII C	306
Montpellier d'Annevoie (de) (1873- 1931)	V	607
Monville, A. (1857-1914)	V	608
Moody, voir Wilkie.		
Moor (de), E. (1857-1921)	V	610
Moore, M. (1850-?)	V	610
Moorhem (Van), J. (1879-1921)	VI	757
Moortele (Van de), A. (1878-1931) ..	V	611
Moortgat, M. (1889-1941)	V	615
Mopoie Bangezegino (1845-?)	II	718
Moppe (Van), R. (1889-1936)	V	616
Moreau (de), A. (1840-1911)	V	616
Moreau (de), Edm.-A.-M. (1876-1900)	III	639
Moreau, Edouard-A.-J. (1876-1915) ..	III	639
Moretus de Bouchout, voir Bouchout de Moretus.		
Morgan, D. (?)	I	715
Morgan, J.-P. (1837-1913)	I	716
Morgan, J.-T. (1824-1907)	I	717
Moriamé, J. (1863-1907)	V	617
Moriondo, M. (1868-?)	III	640
Moris, H. (1879-1937)	IV	628
Morisseau, J. (1859-1929)	III	641
Morissens, G. (1872-1930)	IV	630
Morrachini, P. (1888-1938)	IV	631
Morrison, W. (1867-1918)	IV	631
Morrisseaux, Ch. (1854-1945)	V	618
Morse, E. (1884-1923)	V	620
Mortel (Van de), P. (1883-1952)	VI	757
Mortier, Fl. (1877-1963)	VII A	357
Mossiat, L. (1866-1897)	III	641
Mota (da), S. (±1548)	II	720
Mottard, A. (1878-1899)	III	642

	Tom.	Col.
Mottoulle, L. (1884-1964)	VII B	262
Mouchet, R. (1884-1967)	VII A	361
Mouchon, A. (1876-1912)	V	620
Moulaert, G. (1875-1958)	VI	758
Moulaert, J. (1880-1904)	I	718
Moulaert, M.-T.-M. (1881-1918)	I	719
Moulah Bey (Fatel), voir Fatel Mou- lah Bey.		
Moulin, H. (1867-1895)	III	642
Mousel, L. (1891-1931)	V	621
Moyaert, J. (1892-1947)	VI	762
Moynier, G. (1826-1910)	V	622
Moyson, A. (1874-1898)	III	643
Mserera, M. (1855-1894)	V	624
Msiri (1835-1892)	II	720
Mucanzio, J.-P. (?)	II	725
Mudzaert, D. (±1622)	II	725
Muelenaere (de), F. (1872-1904)	IV	636
Muelenaere (De), F.-A. (1882-1956)	VI	762
Muhemedi, P. (1856-1965)	VI	765
Mukanda-Bantu, K. (1850-1900)	IV	640
Mulder, J. (1868-1925)	IV	643
Mulders, G. (1860-1903)	II	725;
	VI	765
Muller, Fr. (1855-1885)	III	643
Muller, H. (1855-?)	III	644
Muller, M. (1872-1897)	IV	643
Muller, N.-E. (1872-1896)	II	726
Munaut, L. (1868-1942)	IV	646
Mundele, M. (1914-1948)	VI	766
Mungo (Park), voir Park Mungo.		
Munongo, voir Luhinda Shyalo.		
Munster (De), A. (1880-1950)	VI	766
Muratori, A. (1874-1904)	III	644
Musinga Yuhi (1883-1944)	V	626
Mussche, A. (1865-1892)	II	726
Mutara III, Ch. (1911-1959)	VI	768
Muylder (De), J. (1879-1951)	VII B	264
Muylle, J. (1886-1945)	V	629
Muysers, L. (1874-1899)	III	646
Mwenda Kitanika wa Mabumba, A. (?-1940)	VII C	307
Myttenaere (de), M. (1839-?)	II	727

N

Nachstheim, L. (1873-1899)	III	645
Nachtegaël (de), C. (1870-1896)	V	631
Nachtergaele, A. (1867-1898)	V	631
Nachtigal, G. (1834-1885)	I	721
Naemen (Van), L. (1878-1943)	V	632
Naessens, V. (1872-1898)	III	645
Naets, L. (1844-1918)	III	646
Nagels, G. (1871-1937)	III	647
Nahan, P. (1867-1930)	II	729
Nahon, Fr. (1867-1892)	III	649
Nativité (Emmanuel de la), voir Em- manuel.		
Nauwelaert, P. (1903-1969)	VII B	267

Ndoruma, voir Doruma.		
Necessidades (de), A. (1795-1858) ...	II	731
Neef (De), J.-B. (1875-1920)	III	650
Neef-Orban, O. (1836-1910)	V	633
V	633;	
Neelemans, A. (1864-1913)	VII C	00
Neelemans, E. (1863-1923)	V	634
Negri (de), A. (1858-1889)	II	731
Negri, G. (1838-1902)	III	651
Nélis, L. (1873-1919)	III	651
Nenquin, A. (1852-1920)	V	634
Nenzima (1850-1923) (= Kiliwoto) ...	V	635;
	VI	773
Nepper, A. (1879-1951)	VI	773
Nerinx, E. (1846-1917)	V	637
Nest (Van den), A. (1843-1913)	V	637
Neuberg, L. (1896-1961)	VII A	363
Neuhaus, G. (1875-1898)	III	652
Neuhausen, V. (1876-1901)	V	639
Neujean, A. (1865-1894)	III	652
Neujean, L. (1840-1914)	V	639
Neuray, H. (1874-1934)	IV	647
Neuss (Van), H. (1839-1904)	III	653
Neutens, M. (1864-1937)	IV	632
Neuter (De), C. (1881-?)	VII B	268
Neve, J.-B. (1879-1963)	VII B	269
Nève, P. (1851-1881)	I	725
Nevelsteen, H. (1874-1906)	III	656
Neveu, J. (1865-1894)	III	657
Newcomb, G. (1860-?)	IV	653
Ney, J.-B. (1869-1892)	III	657
Neyens, L. (1924-1965)	VI	776
Neys, J. (1888-1961)	VI	776
Neys, L. (1890-1949)	VI	777
Neyt, E. (1869-1892)	III	658
Ngankabi (?-1892)	IV	654
Ngoma Mpasi, D. (±1697)	II	732
Niangara (1825-1894)	II	732
Nicaire, A. (1827-1902)	IV	655
Nicholls, J. (?-1885)	II	734
Niclot, C.-A. (1869-1895)	IV	656
Niclot, J. (1864-1911)	II	734
Nieberding, V. (1881-1949)	VI	778
Nielsen, C. (1855-?)	IV	657
Nieveler, J. (1871-1895)	II	737
Nihoul, M. (1856-1935)	IV	657
Nikitin, P. (1876-1915)	IV	658
Nilis, J. (1849-1903)	III	658
Nilis, Th.-V. (1851-1905)	I	732
Nillson, H. (1856-1896)	III	659
Nilsen, E. (±1882)	IV	658
Nilsson, R. (1851-1897)	III	659;
	VI	779
Nimmen (Van), F. (1879-1907)	VI	779
Nimptsch (von), G. (1853-?)	IV	659
Nisco, G. (1860-1942)	IV	660
Nisot, J. (1875-1923)	II	737
Nitsen (Van), R. (1886-1941)	IV	661
Noblesse, A.-F.-Ch. (1869-1892)	I	736
Nobrega (De), S. (1611-?)	II	738

	Tom.	Col.
Noci (dalle), M.-A. (?)	I	738
Noë, O. (1876-1948)	VI	780
Nogueira, A. (1886-1943)	VI	780
Noirfalise, G. (1873-1896)	II	738
Nokerman, E. (1891-1960)	VII A	365
Nolf, P. (1873-1953)	VI	782
Nonnon, F. (1875-1899)	III	660
North, J. (1842-1896)	IV	663
Not (Van), L. (1888-1932)	IV	666
Notebaert, A. (1858-1928)	V	640
Nottet, J. (1865-1922)	V	641
Novais Dias (de), Paul (?-1589)	II	739
Nsaku (João da Silva) (?-1491)	II	740
Nsaku Lau (±1697)	II	740
Ntidendereza, J.-B. (1926-1963)	VII B	272
Nucci (di), V. (1878-1933)	V	642
Nuyens, H. (1883-1946)	V	643
Nyholm, Th. (1861-1891)	II	740
Nypels, Ch. (1876-1898)	III	660
Nys, F. (1865-1915)	V	645
Nys, J.-B. (1865-1892)	III	660
Nzinga (1582-1663)	II	740
Nzinga Nkuwu (?-1506)	II	742
Nzundu, P. (±1697)	II	742

O

Oddon, A. (1863-1906)	I	739
Oehlerich, L. (1869-1898)	III	661
Offerman, P. (1897-1970)	VII B	273
Ogg, J. (1879-1908)	V	647
O'grady, M. (1876-1905)	V	647
Olin, A. (1879-1906)	III	661
Olin, X. (1836-1899)	III	662
Olivet, G. (1927-1961)	VII B	277
Olivier, A. (1877-1918)	V	649
Olivier, L. (1885-1926)	V	649
Olsen, Ch. (1854-1888)	II	743
Olsen, F. (1877-1962)	VI	783
Olyff, J. (1873-1944)	V	650
Ombredane, A. (1898-1958)	VI	790
Omlloo, H. (1873-1899)	III	662
Omval, R. (1889-1918)	V	657
Oomen, G. (1864-1892)	II	745
Oost (Van), J. (1842-1880)	III	663
Opbrouck, J. (1870-1900)	III	663
Opstal (Van), A. (1874-1936)	VI	793
Oram, Fr. (?-1894)	II	745
Orban, F. (1857-1883)	II	745
Orban de Xivry, A. (1857-1922)	V	659
Orban (Neef-), voir Neef-Orban.		
Orlandini, N. (1554-1606)	II	748
Orquevaux, H. (1881-1917)	III	664
Orta, T. (1888-1950)	VI	796
Ortelius (1527-1598)	II	748
Orth, H. (1860-1904)	V	659
Ortiz de Vilhegas, D. (?-1544)	II	748
Orts, P. (1872-1958)	VII A	367;
	VII B	287

	Tom.	Col.
Osorio, J. (±1571)	II	748
Osseman, L. (1903-1947)	VI	797
Ost, W. (1863-1890)	III	664
Ostberg, J. (1867-1894)	III	665
Oste, A. (1889-1947)	VI	798
Oste, D. (1862-1898)	III	666
Oste, J. (1893-1971)	VII B	287
Otto, H. (1870-1947)	VI	798
Otto, K. (1860-1923)	V	660
Oultremont (d'), A. (1843-1907)	V	661
Oultremont (d'), Ch. (1848-1917)	IV	667
Oushoorn, P. (1881-1951)	VI	799
Overman, F. (1873-1917)	VI	800
Overman, H. (1870-1919)	VI	800
Overschelde (Van), J. (1869-1899)	II	749

P

Pacheco, E. (?-1557)	II	749
Pacheco Pereira (Duarte) (?-1533)	II	749
Paelinck, J. (1906-1961)	VI	801
Paepé (de), P. (1824-1907)	V	663
Page, A. (1855-1909)	II	749
Pagels, G. (1855-1897)	IV	671
Pages, A. (1883-1951)	VI	803
Paggi, E. (1863-1926)	III	665
Pahaut, L. (1874-1924)	IV	674
Paiva (de), M.-F. (±1697)	II	751
Palate, D. (1868-1895)	II	751
Palermé (B. de) (?-1694)	I	739
Palmarts, J. (1855-1885)	II	753
Palmen, F. (1871-1896)	III	667
Palmers, M. (1872-1896)	III	667
Paludanus (ten Broecke) (±1596)	II	753
Panda Farnana (1888-1930)	III	668
Panduro-Hansen, A. (1881-1925)	IV	674;
	V	668
Panier, E. (1902-1971)	VII C	311
Paola (Di), P. (1873-1907)	III	669
Paquay, S. (1842-1916)	I	740
Paradis, J. (1905-1955)	VII C	312
Pardoën, A. (1872-1895)	V	668
Parfonry, E.-D. (1857-1883)	I	741;
	IV	676
Paris, V. (1850-1896)	I	744
Park, M. (1771-1806)	IV	676
Parke, Th. (1858-1893)	IV	679
Parmentier, A. (1886-1925)	IV	686
Parminter, W.-G. (1850-1894)	I	746
Pascal, J. (1847-1878)	IV	686
Pasha (Emin), voir Schnitzer.		
Pasmans, A. (1866-1936)	III	670
Pastijn, C. (1882-1948)	VI	806
Paternoster, F. (1873-1904)	III	670
Paternoster, G. (1843-1906)	IV	688
Paternoster, L. (1854-1907)	III	671
Paternotte, J. (1856-1910)	IV	688
Patte, Fr. (1869-1897)	III	671
Paul III (?-1550)	II	753

	Tom.	Col.
Paul V (?-1621)	II	754
Paul-Antoine de Varazze (±1778)	II	754
Paul de Singai (Saint), voir Saint Paul de Singai		
Paul François de Port Maurice (1620-?)	II	755
Pauling, G. (1854-1919)	IV	689
Paulis, A. (1876-1933)	VII B	289
Paulissen, E.-M.-G. (1854-1921)	I	748
Paulo Affonso (?-1622)	II	755
Pauly, F. (1871-1919)	IV	689
Pauly, J. (1840-1898)	III	672
Pauw (de), H. (1889-1943)	IV	690
Pavic (Fr. De) (1650-?)	I	748
Pearson, A. (1876-1923)	I	749
Pécher, E. (1885-1926)	IV	692
Pechuel-Loesche, M. (1840-1913)	II	756
Pedro (±1648)	II	758
Pedro (de Sousa) (?-1538)	II	762
Pedro (Dom) (±1553)	II	759
Pedro I (Nkanga Mvemba) (±1550) ..	II	759
Pedro II Affonso (1575-1624)	II	759
Pedro III (Nsimbantamba) (?-1683) ..	II	760
Pedro IV (Agua Rosada) (1672-1717) ..	II	760
Pedro V (?-1891)	II	761
Pedro Constantino (da Silva Kibenga) (?-1709)	II	762
Peene, K. (1873-1913)	VI	806
Peereboom (Van de), F. (1888-1914) ..	I	751
Peereboom (Van den), X. (1888-1914) ..	II	763
Peeters, A. (1884-1934)	VI	807
Peeters, G. (1874-1901)	VI	809
Peeters, J. (1891-1966)	VI	809
Peeters, M. (1906-1948)	VI	810
Peeters, N. (1851-1899)	III	672
Peeters, P. (1887-1961)	VI	811
Peeters, V. (1888-1941)	VI	812
Peetroons, F. (1889-1930)	V	669
Peleman, A. (1861-1892)	IV	694
Pellens, D. (1920-1962)	VII B	303
Pellicer de Tovar, J. (±1649)	II	765
Pelzer, M. (1856-1895)	II	765
Pene, Ph. (1863-1894)	III	673
Percher, H. (1857-1895)	III	673
Périer, G. (1875-1946)	V	670
Périer, G. (1902-1968)	VII A	381
Périer, R. (1886-1938)	V	672
Périer, V. (1879-1935)	V	673
Périer, W. (1872-1931)	III	675
Perignon, P. (1881-1914)	IV	694
Permentier (De), R.-E. (1873-1928) ..	I	752
Permentier (De), R.-E.-E. (1875-1898)	III	675
Permentiers, J. (1865-1895)	III	676
Perneel, C. (1858-1900)	VI	815
Perpète, G. (1881-1944)	V	674
Perrier, G. (1872-1946)	V	675
Persyn, A. (1860-1883)	II	766
Pesci, D. (1871-1942)	III	676
Pestana (Diogo Rodriguez) (±1590) ..	II	767

	Tom.	Col.
Peters, C. (1867-1893)	III	677
Peters, G. (1868-1940)	III	679
Petersen, O. (1868-1951)	VII A	383
Peterson, O. (1854-1913)	III	681
Peterson, P. (?-1885)	III	682
Petherick, J.-F.-R. (1820-?)	I	752;
	IV	695
Petillon, A. (1855-1909)	II	767
Petit, A. (1866-1890)	III	682
Petit, Ch. (1870-1896)	III	682
Petit, H. (?-1879)	II	768
Petit, J. (1888-1916)	IV	696
Petit-Bois, G. (1838-1918)	III	683
Petrachich, E. (1839-1911)	IV	696
Petterson, G. (1864-1895)	IV	697
Peuter (De), J. (1848-1875)	VII B	304
Peuter (De), L. (1870-1901)	III	684
Peuter (De), P. (1878-1912)	III	686
Peyrani, F. (1882-1908)	III	687
Philippart, G. (1874-1899)	III	687
Philippart, J. (1881-1945)	V	690
Philippart, Jul. (1861-1895)	III	688
Philippe II (±1580)	II	768
Philippe III (±1600)	II	768
Philippe IV (±1640)	II	768
Philippe de Gallese, voir Gallese (Philippe de).		
Philipps, E. (?-1883)	III	688
Philippson, Fr. (1851-1929)	III	688
Philippson, M. (1877-1938)	VI	816
Philips, F. (1901-1950)	VI	818
Pholien, J. (1892-1933)	V	691
Piaggia, C. (1822-1882)	I	755;
	IV	698
Pias (da), R. (±1565)	II	769
Picard, E. (1836-1924)	III	689
Picha, L. (1856-1897)	III	698
Pie XI (1857-1939)	IV	698
Piedbœuf, J.-F. (1865-1896)	II	769
Piedbœuf, J.-Th. (1858-1893)	II	769
Pieraerts, J. (1868-1931)	VI	818
Pieren, H. (1887-1938)	IV	699
Pierpont (de), I. (1879-1937)	III	698
Pierre, J. (1907-1971)	VII B	304
Pierre de la Mère de Dieu (1565-?) ..	II	770
Pierret, J. (1858-1892)	II	770
Piers de Raveschot, A. (1890-1916) ..	IV	703
Piessens, A. (1861-1896)	III	702
Pietkin, L. (1876-1898)	III	702
Piette, G. (1869-1919)	IV	703
Piette, J. (1879-1926)	I	756
Piette, J.-F. (1870-1900)	III	702
Pigafetta, Ph. (1533-1604)	II	771
Pigeolet, A. (1862-?)	V	692
Pilette, A. (1866-1927)	IV	704
Pimentaraposso (de), B. (±1662)	II	771
Pimpurniaux, A.-F.-J. (1866-1929) ..	I	756
Pina (de), R. (1440-?)	II	771
Pinguet, J. (1875-1899)	III	703
Pinheiro, D. (±1488)	II	772

	Tom.	Col.
Pinheiro Chagas, voir Chagas (Pinheiro).		
Piola, E. (1865-1930)	VI	822
Pirenne, H. (1862-1935)	IV	704
Piret, A. (1869-1895)	III	703
Piret, G. (1872-1895)	III	704
Pirmez, E. (1830-1890)	IV	705
Piron, F. (1870-1892)	II	772
Piron, J. (1869-1894)	II	772
Piron, J.-J. (1855-1898)	II	773
Piron, L. (1870-1905)	IV	708
Piron, P. (1911-1973)	VII B	305
Pirot, J. (1879-1917)	III	705
Pirotte, A. (1868-1893)	III	710
Pirsch, E. (1886-1937)	IV	708
Pirson, C. (1889-1942)	VI	823
Pirsoul, L. (1873-1947)	V	692
Plaisance (de), D., voir Denis de Plaisance.		
Plancke (Van der), J. (1890-1943)	VI	823
Plancq, H. (1869-1893)	III	706
Plas, J. (1868-1942)	IV	709
Plas (Van De), V. (1873-1912)	I	761
Plas (Van Den), A. (1868-1894)	II	773
Plas (Van Den), C.-Th.-J. (1850-1902)	I	758
Plas (Van Den), J. (1868-1922)	II	773
Plas (Vanden), J. (1891-1946)	VI	824
Plas (Vanden), P. (1880-1924)	I	760
Plas (Van Den), V. (1884-1922)	I	760
Plasschaert, Ch. (1849-1891)	III	706
Platbroot, Ph. (1858-1892)	III	707
Plunkett, F. (1835-1907)	IV	711
Pochez, Ch. (1872-1924)	IV	712
Pochez, H. (1840-1925)	IV	713
Pocock, E. (1848-1875)	II	775
Pocock, F. (1850-1877)	II	776
Poelemans, Ch. (1875-1936)	III	707
Poelmans, E. (1866-1891)	III	708
Pogge, P. (1838-1884)	I	762
Poignard, F. (1886-1918)	IV	713
Poils, L. (1870-1942)	IV	715
Polanco, J.-A. (?-1577)	II	778
Polet, N. (1875-1907)	II	778
Polfliet, G. (1885-1962)	VI	824
Polidori, G. (1872-1924)	III	709
Polinard, E. (1891-1954)	VI	825
Polis, Ch. (1885-1943)	VI	826
Polle, A. (1881-1962)	VI	828
Pollet, M. (1901-1934)	VI	829
Pollini, A. (1866-1931)	VI	830
Pollok (1833-?)	IV	716
Pombeiros (XIX ^e s.)	II	779
Ponce, P. (1864-1897)	III	710
Poncelet, A. (1863-1894)	III	710
Poncelet, P. (1865-1896)	III	711
Poncet, J. (?)	I	765
Poncin, E. (1851-?)	IV	717
Ponsart, A. (1882-1938)	IV	717
Ponthier, N. (1867-1932)	IV	717
Ponthier, P.-J. (1858-1893)	I	766

	Tom.	Col.
Poorten (Van der), A. (1849-?)	IV	719
Poorten (Van Der), G. (1867-1896) ..	II	779
Poortmans, E. (1863-1943)	IV	719
Popelier, N. (1906-1961)	VI	831
Popelin, E. (1847-1881)	II	780
Poskin, A. (1856-1923)	IV	720
Poskin, E. (1879-1905)	IV	721
Posse, C.-L. (1858-1886)	II	783
Possoz, E. (1895-1969)	VII B	307
Postelmans, J. (1905-1962)	VII B	308
Postiaux, L. (1882-1948)	VI	831
Pot, F. (1913-1954)	VII A	384
Potagos, P. (1839-?)	I	771
Potie, M. (1891-1942)	VII B	309
Pottelsberghe de la Potterie (van), A. (1879-1904)	II	784
Pottelsberghe de la Potterie (van), L. (1874-1907)	II	785
Potter (De), L. (1868-1912)	III	712
Potters, E. (1877-1947)	V	694
Pouget, J. (1858-1937)	V	694
Pougin, E. (1819-?)	VII A	385
Pouillet, A. (1870-1896)	III	713
Poulsen, M. (1880-1947)	V	696
Pourbaix, F. (1872-1904)	III	714
Pourbaix, V. (1867-1906)	IV	722
Pourtalès (Comte de), M. (1845-1933)	II	786
Praag (Van), J. (1876-1945)	V	698
Praet (Van), J. (1806-1887)	IV	722
Prégaldien, P. (1863-1893)	II	787
Prentice, J. (1869-1939)	IV	724
Preter (De), F. (1875-1957)	VII B	311
Preud'homme, L. (1871-1936)	III	714
Prevers, J. (1862-1901)	I	773
Prévost, E. (1863-1934)	IV	724
Prevost d'Exiles (Abbé) (1697-1763) ..	II	789
Prévot, G. (1867-1941)	IV	725
Prickartz, F. (1887-1956)	VI	833
Priem, J. (1859-1937)	III	716
Prinz, Fr. (1858-1900)	III	717
Prokaska, D. (1875-1899)	III	717
Prop, J. (1868-1895)	III	717
Protin, A. (1864-1900)	V	698
Proyart, L.-B. (1748-1808)	II	789
Pruyssenare de la Wostine (de), E. (1826-1864)	I	774
Puissant, Ph. (1862-1925)	IV	726
Pujol, M. (1858-?)	II	789
Pulier, C. (1875-?)	VII B	313
Puls, E.-P.-E. (1866-1895)	I	778
Puraye, J. (1878-1924)	IV	727
Putnam, P. (1904-1953)	VII B	314
Putte (Van de), L. (1847-1934)	III	718
Puttemans, A. (1885-1912)	II	790
Puttemans, Ch. (1889-1918)	II	790
Puttevils, E. (1866-1889)	III	719
Putz, H. (1877-1961)	VI	833
Pynaert, L. (1876-1968)	VII B	316
Pyrez, A. (±1488)	II	792

	Tom.	Col.
Q		
Quadra (de), Gr. (±1520)	II	791
Quatrefages de Breau (de), J.-L.-A. (1810-1892)	I	779
Querbach (?-1882)	II	791
Questiaux, L. (1869-1945)	V	699
Quets, J. (1891-1964)	VI	835
Quievreux, L. (1858-1906)	IV	727
Quintanadoine (de), J. (1555-1634) ...	II	791
Quix, J.-P. (1900-1948)	VII B	319

R		
Rabe, H. (1871-1900)	IV	729
Rabinek, G. (1863-1901)	IV	729
Rache (De), G. (1862-1918)	III	719
Rachid Ben Mohammed (1855-?)	II	793
Raë, M. (1902-1969)	VII B	321
Raemdonck (van), R. (1903-1961) ...	VII B	325
Raepenbusch (Van), F. (1887-1941) ..	IV	733
Raes, J. (1884-1961)	VI	837
Raes (Van), L. (1884-1922)	IV	735
Raeve (De), J. (1867-1954)	VI	840
Raeymaekers, G. (1899-1960)	VI	841
Rafai Aga (1850-1883)	II	796
Rafay (1855-?)	I	779
Raguet, A. (1873-1906)	III	719
Rahbeck, A. (1874-1898)	II	796;
	V	701
Rahier, L. (1865-1899)	III	720
Raikem, L. (1872-1934)	III	721
Rainieri, B. (1881-1937)	III	721
Ramackers, P. (1874-1913)	IV	735
Ramaeckers, J.-G. (1848-1882)	II	798
Randabel, J. (1852-1905)	IV	736
Rangel, S.-R. (1554-?)	II	800
Rangel Homem, M. (1540-1602)	II	800
Raphael I (?-1674)	II	801
Raphael de Castello de Vide (±1779) ..	II	801
Rasmussen, N. (1837-?)	IV	742
Rasselet, J. (1857-1894)	III	722
Rasson, L. (1875-1932)	III	722
Raus, R. (1874-1904)	III	723
Ravaillon, J. (1877-1908)	III	724
Ravestein (Van), A. (1891-1929)	VI	841
Rawlinson, H. (1810-1895)	III	724
Raynaud, E. (1870-1897)	I	782
Raynaud, H. (1867-1891)	II	802
Rechter (De), E. (1859-1891)	I	783
Reclercq, M. (1888-1938)	IV	743
Reding, L. (1866-1898)	III	725
Reelick, J. (1847-1931)	III	726
Reeth (Van), B. (1891-1965)	VI	842
Regiori, L. (1872-1899)	III	729
Régny (de), H. (1889-1939)	IV	744
Regondi, M. (1861-1919)	III	729
Reichard, P. (1855-?)	II	803

Reichlin Meldegg (von), W. (1864- 1887)	III	729
Reis, J. (1847-1935)	V	701
Reisdorff, R. (1885-1949)	VI	843
Relin, C. (1857-1895)	IV	745
Remont, E. (1872-1901)	IV	745
Remy, A. (1883-1920)	III	730
Renard, L. (1868-1917)	III	731
Renard, R. (1852-1932)	IV	746
Renard, R. (1913-1962)	VII B	326
Renery, V. (1886-1947)	VI	847
Renier, A. (1869-1924)	II	806
Renier, A. (1876-1951)	VII A	389
Renier, G.-F.-J. (1867-1914)	I	785
Renier, H. (1855-1892)	III	731
Renkin, J. (1862-1934)	IV	747
Renoy, A. (1901-1932)	IV	753
Renquin, A. (1852-1920)	III	732
Renzi (1855-?)	II	807
Reuliaux, F. (1886-1919)	I	787
Reus (De), A. (1853-1919)	III	732
Reusens, G. (1866-1919)	II	808
Reyghere (De), A. (1858-1895)	III	733
Reytter, E. (1860-1912)	IV	753
Rezette, J. (1857-1940)	IV	755
Rhodes, C. (1853-1902)	II	809
Rhodius, L. (1888-1938)	III	733
Ricevuti, P. (1861-1918)	VI	848
Richard, E. (1862-1925)	IV	756
Richelot, Ch. (1897-1977)	VII C	313
Richet, E. (1884-1938)	IV	757
Richir, O. (1872-1932)	IV	758
Richoux, O. (1878-1928)	V	702
Richthofen (von), F. (1833-1905)	III	734
Ridder (De), P. (?-1921)	II	812
Rie (De), L. (1876-1901)	III	735
Riemaeker (De), A. (1850-1893)	III	735
Riemaeker (De), J. (1886-1949)	VI	848
Riga, A. (1875-1905)	III	736
Riga, F. (1855-1887)	III	736
Riga, J. (1848-1887)	III	737
Rikir, G. (1862-1898)	III	737
Rinquet, E. (1876-1943)	IV	759
Risch, A. (1881-1954)	VII B	327
Risseghem (Van), Ch. (1869-1949) ...	VII A	399
Rivier, A. (1835-1898)	II	812
Robbe, P. (1860-?)	IV	760
Robbens, V. (1871-1898)	III	738
Robert, E. (1839-1911)	IV	761
Robert, J. (1870-1890)	III	738
Robert, M. (1880-1958)	VI	850
Robertson, J. (1893-1923)	V	702
Robiliart, H. (1895-1963)	VI	855
Roboredo, F. (?-1665)	II	815
Roch de Cesinale (±1867)	II	815
Rochechouart (de), A. (1847-1933) ...	III	738
Rochet, E. (1869-1895)	II	916
Rock, Fr. (1871-1894)	II	817
Rode (Lantonnois van), voir Lanton- nois.		

	Tom.	Col.
Rodembourg, L. (1867-1892)	III	739
Roderes, A. (1863-1892)	III	740
Rodhain, A. (1876-1956)	VI	858
Rodigas, E. (1879-1936)	III	740
Rodrigues, D. (±1550)	II	817
Roechoudt (Van), Ph. (1864-1892) ...	III	743
Roelandts, F. (1872-1932)	IV	761
Roelandts, L. (1887-1954)	VII B	328
Roelens, V. (1858-1947)	VI	861
Roels, V. (1890-1948)	VII C	318
Roest d'Alkemade (de), M. (1861-1924)	V	703
Roex, J. (1873-1900)	VI	864
Roey (Van), E. (1874-1946)	V	704
Roger, E. (1885-1953)	VII B	328
Roger, L. (1902-1930)	IV	762
Roger, O. (1851-1907)	II	817
Roget, L. (1858-1909)	I	788
Rogge, E. (1873-1898)	III	743
Rogier (de Grelle-), voir Grelle- Rogier (de).		
Rogissart, J. (1885-1947)	VI	865
Rohlfs, G. (1831-1896)	I	792
Roi, S. (1869-1899)	III	744
Roisin (de), A. (1857-1899)	III	744
Rolin, H. (1874-1946)	VI	869
Rolin, P. (1867-1933)	III	745
Rolin Jacquemyns, G.-H. (1835-1902)	I	795;
	IV	763
Rollin, E. (1866-1907)	IV	768
Rom, L. (1860-1924)	II	822
Romain, J.-B. (1856-1892)	III	746
Rombaut, Ch. (1880-1907)	IV	768
Romberg, E. (1866-1910)	IV	769
Rombouts, J. (1873-1939)	VI	881
Rommel, E. (1868-1893)	III	746
Rommel, E.-M. (1887-1952)	VI	882
Roncière Le Noury (de la) (1813-1881)	III	501
Ronday, F. (1867-1930)	IV	770
Ronne (De), E. (1867-1933)	III	747
Ronning, J. (1884-1908)	V	705
Ronslé (Van), C. (1862-1938)	III	747
Ronsse, A. (1912-1975)	VII C	318
Ronsse, C. (1908-1968)	VII A	400
Ronvaux, L. (1836-1911)	IV	770
Roosels, P. (1871-1895)	III	750
Roosendans, J. (1874-1948)	VI	882
Roover (De), M. (1890-1971)	VII A	402
Rorcourt, A. (1860-1898)	IV	771
Rosario dal Parco (±1758)	II	826
Rosazza, S. (1866-1937)	V	706
Rosen (de), Ch. (1862-1897)	II	826
Rosen (de), G. (1856-1900)	II	827
Rosenblad, N. (1867-1897)	III	750
Rosendael (Van), J. (1877-1922)	IV	771
Roskam, J. (1873-1922)	IV	772
Ross, R. (1857-1932)	III	750
Rosscel, J. (1875-1906)	V	706
Rossetti, J.-M. (±1815)	II	828
Rossi, L. (1872-1916)	V	709
Rossi (de), A. (1870-1941)	V	710

	Tom.	Col.
Rossignon, A. (1870-1907)	I	802
Rossignon, Ch. (1872-1902)	IV	773
Rossignon, E. (1858-1936)	III	751
Ross-Philips, H. (1862-1938)	IV	774
Rothkirch, F. (1852-?)	IV	774
Rotsaert, K. (1873-1904)	IV	775
Rouard, P. (1896-1954)	VI	883
Roubaix (De), A.-J. (1826-1893)	I	804
Roubaix (De), E. (1875-1910)	III	752
Roubinet, J. (?-1883)	II	828
Rouck (De), J. (1882-1973)	VII C	323
Rouffart, A. (1852-1909)	IV	776
Rouling, J. (1869-1939)	IV	776
Rouma, G. (1881-1976)	VII C	326
Roumache, L. (1876-1917)	IV	777
Rousez, Ch. (1869-1897)	III	753
Rousseau, A. (1854-1893)	III	753
Rousseau, L.-E. (1862-1920)	I	807
Rousseaux, V. (1860-1892)	III	754
Roussilhe, H. (1879-1945)	V	711
Rouvier, P. (1842-1911)	III	754
Rowlands, voir Stanley.		
Roy (de), P.-F. (1863-1901)	III	754;
	IV	778
Roy Eucher (de), voir Eucher (de Roy).		
Roy (le), A. (1854-1938)	IV	778
Roy (Van), E. (1878-1940)	IV	884
Royaux, L. (1866-1936)	III	756
Rubbens, E. (1894-1938)	IV	781
Rubruquis (de), W. (XIII ^e siècle)	VII C	330
Rucquoi, L. (1900-1962)	VII B	329
Rucquoy, H. (1894-1927)	V	713
Rue (de la), P. (1867-1944)	VII B	332
Ruellan, E. (1853-1879)	VI	885
Ruen, J. (1843-1906)	IV	792
Rumaliza (1850-?)	IV	793
Rumbeke (Van), L. (1865-1945)	V	714
Ruscart, D. (1891-1955)	VII A	408
Ruskin, E. (1871-1943)	IV	796
Rutten, M. (1876-1944)	V	714
Ruubroek (van), voir Rubruquis.		
Ruwet, A. (1882-1953)	VII A	411
Ruwette, G. (1879-1905)	IV	797
Ruyck (De), L. (1873-1947)	VI	886
Ruys, H. (1879-1938)	VII C	335
Ruysser (De), A. (1862-1930)	V	721
Ruyteghem (Van), Th. (1887-1949) ..	VI	887
Ryan, Th.-F. (1851-1928)	I	808
Rycke (De), J. (1872-1904)	VI	889
Ryckebusch, M.-L. (1871-1896)	III	758
Ryckmans, A. (1929-1960)	VI	889
Ryckmans, P. (1891-1959)	VII A	415
Ryhove (de la Kethulle de), voir Ke- thulle.		

S

Sa (de), E. (±1687)	II	829
Sabatier, G. (1819-1894)	III	759
Sabatini, G. (1872-1905)	III	761

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Sabatini, A. (1872-1905)	III	761	Sarrazijn, J. (1864-1915)	II	834
Saceghem (Van), R. (1884-1965)	VII A	425	Sart Tilmán (Gillis de), voir Gillis.		
Sacré, H. (1887-±1916)	IV	799	Sasa (1835-1917)	II	835
Sa da Bandeira (1795-1876)	I	829	Saul, E. (1867-1918)	V	732
Sadeleer (De), F. (1844-1922)	I	809;	Sauber, J.-D. (1869-1921)	III	784
	IV	799	Sauber, J.-V. (1876-1909)	III	786
Sadeleer (De), J. (1869-1899)	V	721	Saut, J. (1862-1931)	V	732
Sadin, J. (1879-1933)	V	722	Sauvenier, F. (1863-?)	IV	811
Sadoine, E. (1820-1904)	IV	803	Savaïde, M. (1864-1897)	III	786
Saegher (De), M. (1858-1896)	III	761	Savelkoul, H. (1885-1954)	VI	896
Saenen, J. (1899-1963)	VI	891	Savels, J. (1876-1946)	VI	897
Sagers (De), J. (1870-1935)	III	763	Savoie (de), L. (1873-1933)	III	786
Saibene, A. (1875-1899)	V	723	Scaëtta, H. (1894-1941)	IV	812
Said, W. (1925-1954)	VI	892	Scagliosi, C. (1878-1939)	III	788
Saillez, J. (1920-1952)	VI	893	Scailquin, A. (1867-1898)	III	789
Sainctelette, Ch. (1825-1898)	V	723	Scalonî, F. (1861-1926)	V	733
Sainte-Marie (François de), voir François.			Scarsez de Locqueneuille, A. (1846-1902)	IV	814
Saint-Marcq (Le Clément de), voir Clément.			Schaak, J. (1867-1891)	III	789
Saint-Mares (de), Ch. (1847-1899) ..	III	765	Schack, H. (1861-1942)	V	733
Saint Paul de Sinçai, L. (1815-1890) ..	V	725	Schaefer, G. (1861-1893)	IV	815
Sak, J. (1875-1945)	V	726	Scharff, J. (1882-1940)	V	734
Salcher, A. (1855-1908)	V	729	Schaumann (von), (?-1883)	II	837
Salée, A. (1883-1932)	III	765	Schebesta, P. (1887-1967)	VI	897
Salembier, A. (1857-1903)	II	830	Scheepers, F. (1889-?)	VI	904
Salgado, V. (?)	II	831	Scheerlinck, J.-D. (1864-1910)	I	816
Salisbury, P.-H.-B. (1855-?)	I	811	Scheers, M. (1895-1930)	V	735
Salisbury, R. (1830-1903)	IV	805	Schelden (Van der), M. (1874-1946) ..	V	736
Salkin, P. (1869-1932)	IV	806	Schellekens, A. (1880-1900)	III	790
Sallaerts, A. (1885-1957)	VI	894	Schellemans, F. (1909-1946)	VI	904
Sallin, L. (1877-1929)	V	729	Schendel (Van), Th. (1852-1942)	V	737
Salmon, H. (1861-1940)	IV	808	Schepers, J. (1905-1950)	VII C	338
Salmuth (de), A. (1868-1895)	III	776	Schepper (De), P. (1880-1917)	I	823
Salpetier, P. (1865-1891)	III	777	Schepper (De), R. (1869-1913)	III	791
Samain, A. (1879-1952)	VI	894	Scheymans, J. (1872-1904)	IV	816
Samijn, N. (1877-1899)	III	777	Scheyven, J. (1901-1933)	VI	905
Samuel, G. (1858-1913)	V	730	Schietere (De), L. (1873-1896)	III	791
Samyn, A. (1865-1917)	II	831	Schildermans, J. (1933-1962)	VII B	336
San (de), A. (1883-1963)	VII B	333	Schillebeeckx, F. (1897-1930)	V	738
Sanchez, P. (?-1671)	II	831	Schingen (Van), E.-H. (1881-1930) ..	I	823
Sandelin, K. (1871-1918)	IV	809	Schingen (Van), H. (1888-1954)	VI	905
Sandart, G.-V. (1899-1973)	VII B	335	Schiorn, J. (1871-1898)	II	838
Sandart, V. (1869-1895)	II	832	Schiöt, G. (1871-1941)	V	739
San Felice, (H. de) (?-1653)	I	812	Schlessor, E. (1906-1953)	VII C	339
Sanford, H. (1823-1891)	III	778	Schmiedte, E. (1854-1885)	III	792
San Jose (de), D. (±1703)	II	833	Schmit, A. (1882-1935)	V	740
San Lorenzo (François Xavier de), voir François.			Schmitt, M. (1852-1882)	I	824
Sannaes, Th.-A. (1867-1929)	I	812	Schmitz, A. (1868-1892)	II	838
Santa Maria (Francisco de), voir Francisco.			Schmitz, B. (1872-1905)	IV	817;
Santiago (de), J. (?-1688)	II	834		V	741
Santkin, J. (1867-1898)	II	834	Schmitz, L. (1883-1939)	V	746
Sapin, A. (1869-1914)	V	731	Schneider, R. (1855-?)	II	838
Sariot, J. (1863-1901)	IV	811	Schnitzer, E. (Emin Pasha) (1840-1892)	I	826
Sarolea, H.-E.-F. (1872-1897)	I	813	Schockaert, R. (1895-1942)	IV	818
Sarolea, J. (1866-1937)	VII C	337	Schockel, F. (1800-?)	VII B	337
Sarolea, L. (1874-1914)	III	783;	Schollaert, F. (1851-1917)	IV	819
	VII B	336	Schönberg, Chr. (1855-?)	II	840
			Schoonbroodt, J. (1902-1935)	IV	822
			Schoonheydt, J. (1877-1954)	VII A	428

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Schoor (Van den), A. (1900-1962) . . .	VI	906	Sessing, H. (1885-1936)	IV	832
Schoote (Van), R.-A. (1858-1936) . . .	I	835	Severeins, L. (1892-1920)	I	846
Schoü, A. (1863-1897)	III	792	Severeins, R. (1864-1891)	III	803
Schoup, N. (1833-1907)	VI	907	Severin, G. (1862-1938)	IV	833
Schouteden, H. (1881-1972)	VII C	340	Seydel, Ch. (1873-1960)	VI	919
Schouten, H. (1865-1942)	V	748	Seyl, H. (1892-1949)	VII C	346
Schrama, W. (1878-1955)	VI	908	Seynhave, C. (1881-1923)	I	847
Schrijvers, E. (1913-1965)	VI	909	Seys, J. (1886-1965)	VII B	342
Schuilng, H. (1892-1966)	VII C	345	Shagerström, K. (1863-1896)	III	804
Schulte, E. (1861-1895)	III	793	Shaler, M. (1880-1942)	IV	835
Schultz, J. (1871-1947)	V	749	Shanu, H. (1858-1905)	IV	838
Schulze, E. (1855-1885)	III	793	Sharpe, A. (1853-1935)	II	850
Schumacher (de), E. (1859-1908)	III	793	Shaw, Ch. (1870-1929)	II	853
Schumacher, J. (1882-1939)	III	797	Shaw, E. (1860-?)	II	855
Schurvey, G. (1852-1911)	IV	822	S'Heeren, voir Heeren (S').		
Schweimer, M. (1865-1899)	IV	823	Sieben, L. (1886-1932)	III	805
Schweinfurth, G.-A. (1836-1925)	I	837;	Sienne (Phillippe de) (?-1671)	I	848
	V	751	Sieron, L.-E.-A. (1868-1895)	I	848
Schweisthal, E. (1894-1936)	V	751	Siewers, A. (1873-1895)	V	756
Schweitzer, D. (1859-1894)	V	752	Sigel, E. (1873-1961)	VI	919
Schwerin (von), H. (1853-1912)	III	797	Sillye, A. (1867-1929)	II	856
Schwetz, J. (1874-1957)	VI	913	Silva (da), P. (?-1674)	II	864
Schyse, A. (1857-1891)	IV	823	Silva (d'Almada de), J. (±1709)	II	863
Scius, E. (1865-1914)	III	800	Silva (de), A. (?-1620)	II	860
Scott, Ch. (1868-1897)	V	752	Silva de (Antoine I Baretto) (?-1691) .	II	861
Scraeyen, L. (1882-1959)	VI	914	Silva de (Antoine II Baretto) (?-1708) .	II	861
Scrivener, A.-E. (1864-1916)	I	842	Silva (de), D. (?-1650)	II	862
Scursoni, A. (1862-1918)	VI	916	Silva (de), El.-A. (XVIII ^e s.)	II	862
Sébastien (±1697)	II	842	Silva (de), Etienne I (?-1672)	II	862
Sébastien (±1581)	II	842	Silva (de), Etienne II (?-1683)	II	863
Sébastien I (?-1578)	II	842	Silva (De), M. (?-1658)	II	864
Sébastien de Taggia (1725-?)	II	843	Silva (de), P. (?-1668)	II	864
Sebire, A. (1863-1936)	IV	829	Silva (de), P. (?-1676)	II	864
Sefu (1860-1893)	II	843	Silva (de), Paul Generoso (?-1709) . . .	II	863
Seghers, Ch. (1868-1939)	III	801	Silva (de), R. (1862-1898)	II	865
Seghers, F. (1854-1898)	II	847	Silva (de), S. (?-1512)	II	865
Seghers, J. (1882-1928)	I	842	Silva (de Baretto), J. (?-1697)	II	863
Seghers, J. (1895-1958)	VI	917	Silva Porto (Ferreira da), A. (1817-		
Seghin, J. (1865-1892)	III	802	1890)	II	865;
Segvelt (Van), A. (1826-1867)	VII B	339		IV	839
Selchau-Hansen, L. (1878-1898)	III	803	Simar, E. (1869-1893)	II	865
Selys-Longchamps (de), M. (1813-			Simar, M. (1885-1971)	VII B	343
1900)	V	752	Simar, Th. (1883-1930)	V	756
Semenov (de), P. (1827-1914)	V	753	Simenon, P. (1895-1950)	VI	921
Semio (1840-1912)	I	843	Simon, Fr. (1864-1895)	III	806
Senden, A. (1857-1906)	V	754	Simon, H. (1874-1899)	III	806
Senden, M. (1869-1896)	III	803	Simon, J.-B. (1863-?)	IV	840
Sengier, E. (1879-1963)	VII A	429	Simon, J.-J. (1870-1895)	III	866
Sent, H. (1896-1926)	VI	918	Simon, J.-J.-L. (1864-1894)	II	866
Sepulchre, J. (1894-1969)	VII B	340	Simon, M. (1892-1960)	VII B	345
Sequeira (Lopez de), L. (?-1681)	II	848	Simon, Th. (1870-1896)	II	866
Séraphin d'Acqui (±1794)	II	848	Simon, V. (1885-1923)	V	758
Séraphin de Cortone (Vagnucci) (?-1660)	II	849	Simons, A. (1875-1905)	V	759
Sercu, F. (1899-1961)	VII A	437	Simons, L. (1874-1931)	VI	921
Seret, F. (1875-1910)	V	755	Simons, P. (1797-1843)	VI	922
Serexhe, H. (1869-1934)	II	849	Simony (de), E. (1866-1900)	III	807
Serruys, M. (1887-1939)	IV	830	Simpelaere, A. (1859-1904)	I	849
Servais, L. (1865-1906)	I	845	Sinave, J. (1866-1896)	III	808
Serveyt (Van), J. (1890-1966)	VI	918	Sinçai (Saint Paul de), voir Saint Paul de Sinçai.		

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Siret, O. (1863-1896)	II	867	Sospitella de Gubernatis, voir Gubernatis.		
Siron, D. (1876-1897)	II	867	Sousa (de), L. (±1767)	II	873
Six, H. (1887-1952)	VI	923	Sousa (de), M. (±1725)	II	873
Sixte, V. (?-1590)	II	868	Sousa (de), R. (?-1498)	II	873
Sixte de Pise (±1906)	II	868	Sousa Barroso (de), voir Barroso.		
Sjoblom (1862-1903)	I	851	Souza (de), Fr. (±1673)	II	874
Sjocrona, C. (1859-1947)	V	761	Soveral (de), Fr. (?-1642)	II	874
Sjostrom, Fr. (1866-1898)	III	808	Spandre, A. (1886-1965)	VII B	347
Sladden, G. (1904-1972)	VII C	347	Sparano, F. (1880-1936)	III	815
Slangen, H. (1888-1951)	VI	927	Sparhawk, A. (±1880)	I	859
Sleeckx, Ch. (1862-1894)	III	808	Spedener, P. (1890-1968)	VII A	441
Slijen (Van Der), V. (1873-1922)	II	868	Spee, J. (1863-1907)	VI	938
Slimbroeck, L. (1877-1903)	III	809	Speke, J.-H. (1827-1864)	I	860
Sloovere (De), A. (1880-1958)	VII C	351	Speleers, J. (1877-1932)	VI	940
Slosse, E. (1866-1940)	IV	841	Spélier, A. (1868-1904)	II	875
Sluysmans, J. (1851-1932)	V	763	Speyer, H. (1870-1942)	VI	941
Sluiter, H. (1870-1959)	VII C	352	Spilliaert, G. (1873-1901)	III	816
Smal, A. (1876-1950)	VI	927	Spinnoek, P. (1854-1888)	III	817
Small, E. (1855-1896)	I	852	Splingaerd, P. (1842-1906)	VII B	348
Smedt (De), J.-B. (1853-1892)	III	809	Spreutels, Th. (1870-1892)	III	818
Smedt (De), O. (1876-1904)	II	869	Springham, J. (1855-1883)	III	818
Smeets, J. (1882-1952)	VI	930	Springuel, A. (1865-1906)	VI	942
Smet (De), D. (1867-1900)	III	811	Spuhler, Ch. (1870-1938)	V	775
Smet (De), G. (1865-1900)	III	811	Squilbin, C. (1871-1906)	IV	846
Smet de Nayer (Comte P. de) (1843-1913)	I	852	Staberg, J. (1847-1892)	III	818
Smeth (de), A. (1865-1904)	V	763	Stache, E. (1856-1897)	IV	847
Smets, Ch. (1881-1941)	V	764	Staelens, P. (1869-1920)	III	819
Smets, Ch. (1890-1917)	I	856	Staes, F. (?-1881)	II	876
Smets, G. (1881-1961)	VII C	353	Stairs, W. (1863-1892)	II	877
Smets, V. (1873-1905)	V	765	Stanley, J.-R.-H.-M. (1840-1904)	I	864;
Smeyers, J. (1879-1932)	IV	845		V	776
Smissen (Van der), A. (1911-1962)	VII B	346	Stannard, E.-W. (1872-1922)	I	893
Smits, D. (1866-1892)	II	870	Stapleton, W. (1864-1906)	I	894
Smolders, L. (1899-1972)	VII C	356	Stappen (Van Der), G. (1870-1901)	II	880
Snellings, L. (1874-1897)	III	812	Stappers, C. (1885-1963)	VII B	351
Sneyers, J. (1845-1908)	II	870	Stas, J. (1871-1898)	II	881
Snickt (Van der), G. (1869-1899)	V	766	Stas, J.-B.-P. (1900-1930)	III	819
Soares, E. (1560-?)	II	871	Stassart, P. (1869-1897)	III	820
Soboul, A. (1843-1880)	VI	931	Stassin, F. (1859-1927)	V	775
Söderhäll, A. (1857-1895)	V	766	Staybano, Fr. (±1768)	II	881
Soelberg, K. (1866-1894)	III	812	Stecman, L. (1871-1936)	II	882
Soete (De), Fl. (1869-1895)	II	872	Steen (Van), A. (1864-1938)	VI	942
Soete, H. (1903-1942)	VI	932	Steenhault de Waerbeck, L. (1870-1939)	IV	847
Sohier, J. (1913-1965)	VI	933	Steenwinckel (Van), L. (1876-1941)	V	777
Sohier, O. (1891-1942)	V	767	Stegen (Van Der), M.-J. (1852-1913)	II	838
Soledade (da), F. (XVIII ^e s.)	II	873	Stein d'Altenstein (de), A. (1856-1933)	III	820
Soliman, J. (1866-1894)	I	857	Steiner Huusher (von), J. (1871-1894)	II	884
Solon, A. (1875-1897)	III	813	Steleman, G. (1861-?)	IV	848
Solvay, E. (1838-1922)	V	768	Stenfelt, G. (1858-?)	II	884;
Solvyns, A. (1888-1960)	VI	935		V	778
Solvyns, H. (1817-1894)	V	769	Stephany, L. (1866-1892)	III	821
Somerén (Van), P. (1884-1960)	VI	936	Sterckmans, Ch. (1860-1937)	III	821
Sooghen, F. (1884-1941)	VI	937	Sterckx, A. (1866-1898)	III	822
Sorensen, R. (1858-1900)	III	813	Sterckx, Th. (1903-1956)	VI	943
Sörensen, S. (1873-1933)	III	814;	Sterpin, A. (1865-1914)	II	885
	V	773	Sterpin, J. (1882-1937)	IV	849
Sorrento (Bonaventure de) (±1650) ..	I	859	Stewart, L. (1846-1884)	II	886
Sorrento (Merolla de) (?-1697)	I	859;			
	IV	846			

	Tom.	Col.
Stevelinck, C. (1864-1896)	II	886
Stevenart, M. (1848-1891)	III	823
Stevens, G.-E. (1866-1928)	III	824
Steyaert, C. (1878-1941)	V	778
Stiénon, L. (1879-1937)	III	827
Stiers, L. (1886-1944)	IV	849
Stillemans, A. (1832-1916)	IV	852
Stinglhamber, G. (1870-1952)	VI	944
Stirum (Limburg-), voir Limburg-Stirum.		
Stjernborg, K. (1872-1902)	IV	854
Stock, A. (1877-1905)	VI	948
Stockel, J. (1867-?)	VI	949
Stockhausen (von), Cl. (1875-1914) ..	III	829
Stoffels, E. (1899-1973)	VII B	353
Stokes, Ch.-H. (?-1895)	I	895
Storme, A. (1872-1909)	I	898
Stormoen, H. (1870-1894)	III	830
Storms, E.-P.-J. (1846-1918)	I	899
Straelen (Van), V. (1889-1964)	VII A	444
Straeten (Van Der), C. (1854-1891) ..	II	887
Straeten (Van Der), E. (1855-1890) ..	II	887
Straeten (Van Der), Fr. (1864-1901) ..	II	888
Straeten (Van Der), H. (1868-1900) ..	I	904
Strand, K. (1861-1899)	III	830
Straten (Van Der), H. (1870-1896) ...	II	889
Straten Pontoz (Van der), G. (1812-1900)	V	779
Strauch, M. (1829-1911)	III	831
Straven, T. (1879-1949)	VI	952
Streitz, E. (1871-1919)	IV	855
Streitz, P. (1870-1914)	III	833
Stroebelt, O. (1858-1884)	II	889
Stroo, C. (1871-1916)	V	780
Stroobant, R.-J.-C. (1868-1895)	I	904
Strouvens, L. (1897-1952)	VI	953
Struyf, Y. (1876-1950)	VI	959
Struyven, M.-R. (1908-1946)	VII C	357
Stubbe, L. (1874-1914)	I	907
Stuckens, M. (1862-1893)	III	834
Studd, Ch. (1860-1931)	V	781
Stuhlmann, F. (1863-1928)	V	781
Stuyck, J. (1868-1893)	III	834
Stuyvers, H. (1873-1895)	II	890
Stuczinski, M. (1886-1916)	V	785
Suardo, A. (1855-1910)	IV	855
Sulzer, E. (1859-1892)	II	890
Sumbu, P. (?-1927)	V	786
Summers (?-1888)	III	835
Summers, Ch. (±1883)	III	835
Sundt, H.-Fr. (1859-1906)	II	890
Sundvallson, E. (1855-?)	II	893
Surmont de Volsberghe, A. (1837-1906)	V	786
Sury, L. (1873-1925)	V	787
Sütinen, A. (1880-?)	VII C	358
Svihus, O. (1885-1943)	V	787
Svinhufvud, A. (1867-1939)	IV	859
Swalue, L. (1857-1926)	V	790
Swan, Ch. (1861-1934)	V	791

	Tom.	Col.
Swannet, J. (1866-1949)	VI	960
Sweerts, A. (1868-1926)	V	798
Swelsen, A. (1870-1896)	II	893
Swensson (1860-1898)	II	893
Swerts, L. (1921-1964)	VII A	456
Swinburne, A.-B. (1859-1889)	I	907
Sybers, J. (1896-1925)	VI	961

T

Tack, J. (1885-1960)	VI	961
Tack, Th. (1843-1891)	III	835
Tacq, L. (1886-1948)	VI	962
Tacquin, A. (1869-1966)	VI	963
Tadini, G. (1868-1939)	III	837
Taelen (Van der), J. (1871-1930)	V	799
Taeve (De), J. (1870-1892)	III	838
Tagon, J. (1871-1897)	II	897
Taillieu, A. (1845-1883)	III	838
Talamas, S. (1865-1896)	II	898
Talbot, J. (1868-1896)	III	838
Talmasse, O. (1872-1899)	II	898
Tamboise, E. (1862-1941)	V	799
Tamine, H. (1863-1904)	III	839
Tandrup, S. (1872-1899)	II	899
Tanghe, O. (1879-1947)	VI	969
Tappenbeck, K. (?-1889)	II	900
Tardieu, Ch. (1838-1909)	V	801
Tasch, J. (1889-1950)	VI	976
Taunt, E. (?-1891)	VI	976
Taverne, Fr. (1872-1897)	III	840
Taymans, F. (1867-1902)	IV	865
Teixeira, J. (?)	II	902
Tellez, B. (1595-1675)	II	902;
	IV	865
Terlinden, R. (1886-1914)	V	801
Ter Maat, G. (1873-1904)	IV	866
Termolle, L. (1860-1893)	III	840
Terneus, F. (1876-1943)	IV	870
Teruel (Antoine de) (±1650)	I	909
Tessaroli, L. (1878-1919)	IV	871
Tessitore, C. (1896-1939)	IV	872
Teusz, E. (1850-?)	II	903
Théate, S. (1886-1933)	V	802
Theeuwes, R. (1871-1950)	VI	977
Theiler, A. (1867-1936)	VI	982
Thèves, M. (1896-1970)	VII A	457
Theys, A. (1886-1934)	V	803
Thibault (De), L. (1894-1954)	VI	984
Thibaut (1795-1865)	I	909
Thibaut, E. (1873-1941)	IV	873
Thibaut, H. (1873-1929)	I	911
Thibaut, X. (1817-1892)	V	803
Thieffry, E. (1892-1929)	II	904
Thielen (Van), J. (1876-1940)	VI	985
Thierry, L. (1867-1923)	III	841
Thiers, E. (1884-1945)	VI	986
Thilmans, P. (1900-1937)	IV	873
Thiriar, J. (1889-1965)	VI	989

	Tom.	Col.
Thirlonet, Fr. (1871-1893)	III	842
Thiry, Ch. (1867-1899)	III	843
Thiry, Th. (1869-1914)	II	908
Thiry, V. (1873-1937)	VI	993
Thomas, A. (1899-1963)	VI	993
Thomas, D. (1870-1936)	V	804
Thomas, H. (1869-1903)	IV	874
Thomas, J. (1894-1973)	VII C	359
Thomas, L.-M. (1863-1890)	I	911
Thomas de Sestola (?-1689)	II	909
Thomassen, J. (1870-1897)	III	843
Thomsen, V. (1853-1927)	IV	874
Thomson, J. (1858-1895)	II	910
Thornton, F. (1845-1901)	V	805
Thornton, W. (1872-1903)	V	806
Thornycroft, J. (1843-1928)	VI	995
Thorup, C. (1866-1890)	III	844
Thoy (Du), A. (1865-1891)	III	844
Thys, A. (1849-1915)	IV	875
Thys, A.-M. (1915-1968)	VII B	359
Tibbaut, E. (1862-1935)	V	807
Tibbaut, G. (1892-1936)	VI	1000
Tiège (de Browne de), voir Browne de Tiège (de)		
Tielemans, A. (1885-1938)	V	809
Tilborgh (Van), A. (1808-1847)	VII B	361
Tilemans, E. (1886-1948)	VI	1002
Tilho, J. (1875-1956)	VI	1002
Tilis, E. (1866-1899)	III	844
Tilkens, A. (1869-1949)	VI	1004
Tilkens, E.-Fr. (1866-1894)	III	845
Tilkens, E.-L. (1872-1935)	III	846
Tillaart (Van den), J. (1881-1948)	VI	1011
Tillart (Van den), Ch. (1884-1924)	VI	1013
Tillart (Van den), J. (1895-1965)	VI	1013
Tilman, H. (1862-1901)	V	810
Tilman (Gillis de Sart), voir Gillis		
Tilmant, J. (1877-1936)	VI	1014
Tilmont, G. (1869-1899)	III	848
Tils, J. (1874-1904)	V	811
Tilt (Van), P. (1859-1894)	III	848
Timmermans, J.-F. (1848-1928)	I	913
Timmermans, J.-P. (1882-1955)	VI	1016
Tinant, J. (1877-1928)	IV	881
Tinat, A. (1901-1940)	V	812
Tinel, G. (1885-1957)	VII B	365
Tippo Tip (1837-1905)	I	912
Tirpie, E. (1871-1898)	III	849
Tison, A. (1854-1923)	II	914
Titeca, L. (1883-1917)	III	849
Titeux, E. (1864-1938)	III	850
T'Jaekens, R. (1927-1962)	VII B	365
T'Kint de Roodenbeke, A. (1816-1878)	VI	1017
T'Kint de Roodenbeke, A. (1853-1928)	V	507
Tobback, L. (1882-1953)	VII A	460
Tobback, N. (1859-1905)	II	915
Todt, E. (1895-1916)	IV	882
Tollstam, S. (1862-1903)	VII C	361
Tombeur, Ch. (1867-1947)	VI	1022
Tondeur, A. (1871-1902)	III	851

	Tom.	Col.
Tonglet, E. (1865-1944)	V	812
Tonneau, L. (1863-1919)	III	853
Tonneau, R. (1870-1910)	VI	1026
Top, H. (1871-1900)	VI	1027
Torday, E. (1875-1931)	IV	883
Torrens, R.R. (1814-1884)	I	920
Torres (de Castelo Branco e), J. (±1575)	II	918
Touchard, G. (1874-1948)	V	813
Toulmond, L. (1893-1954)	VI	1028
Tournay, R. (1929-1962)	VII B	366
Tournay-Dutilleux, J. (1851-1911)	V	815
Toussaint, H. (1871-1921)	III	857
Tratsaert, P.-J. (1813-?)	VII B	367
Trefois, H. (1864-1939)	V	815
Trejo-Paniaqua (±1620)	II	918
Tremmery, L. (1906-1948)	V	816;
	VI	1028
Trenay, L. (1860-1895)	III	858
Trentels, H. (1863-1910)	IV	885
Trimpont (Van), J. (1869-1903)	V	817
Trivier, E. (1842-1910)	III	858
Trivière, A. (1865-1898)	III	861
Troch, Fr. (1872-1896)	III	861
Trochain, J.-L. (1903-1976)	VII C	362
Trodoux, L. (1866-1893)	III	861
Trolli, G. (1876-1942)	IV	885
Trooz (de), J. (1857-1907)	V	817
Trouet, L. (1861-1912)	VI	1029
Troup, J. (1849-?)	V	818
Tschoffen, M. (1868-1936)	IV	887
Tshombe, M. (1919-1969)	VII A	462
Tuckey, J. (1776-1816)	IV	889
Tulippe, O. (1896-1968)	VII B	370
Tummers, J. (1866-1943)	V	823
Tvermoes, G. (1872-1898)	III	862
Twiss, Tr. (1809-1897)	III	862;
	IV	894
	V	825

U

Uden (Van), C. (1889-1946)	VI	1031
Uden (Van), J. (1882-1947)	VI	1033
Uden (Van), L. (1887-1950)	VI	1034
Uden (Van), P. (1886-1961)	VI	1035
Ukwa (1855-1896)	I	923
Uliff, Fr. (1857-1896)	III	863
Ulloa, M. (±1584)	II	917
Urbain VIII (?-1644)	II	918
Urban, J. (1826-1901)	III	865
Ursel (d'), E. (1866-1892)	III	866
Ursel (d'), H. (1850-1937)	IV	895
Uyttenhove, J. (1873-1931)	IV	897
Uytterbroeck, J. (1880-1914)	III	919
Uzès (J. de Crussol, duc d'), (1868-1893)	I	924

V

Vaillant, J.-B. (1870-1895)	III	871
Valasna (Ignace de) (XVII ^e s.)	I	927
Valcke, G. (1884-1963)	VII A	475

	Tom.	Col.
Valcke, L. (1857-1940)	V	825
Valkeneer (de), A. (1898-1973)	VII B	373
Valence (Gabriel de) (1694-1750)	I	927
Valent, M. (1851-1898)	III	871
Valeriola (De), Th. (1866-1931)	III	871
Valet, E. (1873-1947)	IV	1035
Valle de Lagrimas, P. (±1691)	II	919
Valle de Lagrimas, R. (±1655)	II	219
Vallentin, S. (1846-?)	V	836
Valsassina, voir Valasna.		
Van Achter, voir Achter (Van).		
Van Acker, voir Acker (Van).		
Van Ackere, voir Ackere (Van).		
Van Aelst, voir Aelst (Van).		
Van Aerde, voir Aerde (Van).		
Van Aertselaer, voir Aertselaer (Van).		
Van Alstein, voir Alstein (Van).		
Van Arenberg, voir Arenberg (Van).		
Van Asbroeck, voir Asbroeck (Van).		
Van Ausloos, voir Ausloos (Van).		
Van Baar, voir Baar (Van).		
Van Balberghe, voir Balberghe (Van).		
Van Beers, voir Beers (Van).		
Van Bellingen, voir Bellingen (Van).		
Van Berlo, voir Berlo (Van).		
Van Besien, voir Besien (Van).		
Van Beurden, voir Beurden (Van).		
Van Biervliet, voir Biervliet (Van).		
Van Bleyenbergh, voir Bleyenbergh (Van).		
Van Bouchaute, voir Bouchaute (Van).		
Van Boxelaer, voir Boxelaer (Van).		
Van Bredael, voir Bredael (Van).		
Van Bulck, voir Bulck (Van).		
Van Bree, voir Bree (Van).		
Van Caeneghem, voir Caeneghem (Van).		
van Caloen de Basseghem, voir Caloen (van).		
Van Calster, voir Calster (Van).		
Van de Calsyde, voir Calsyde (Van de).		
Van Campenhout, voir Campenhout (Van).		
Van Cant, voir Cant (Van).		
Van Cattendijck, voir Cattendijck (Van).		
Van Caulaert, voir Caulaert (Van).		
Van Cauteren, voir Cauteren (Van).		
Van Cauwenbergh, voir Cauwenbergh (Van).		
Van Cleemput, voir Cleemput (Van).		
Vancoillie, L. (1878-1957)	VI	1037
Van Crombrughe, voir Crombrughe (Van).		
Van Daele, voir Daele (Van).		
Van Damme, voir Damme (Van).		
Vandamme, J. (1928-1962)	VII B	374

	Tom.	Col.
Van De Calsyde, voir Calsyde (Van De).		
Van de Capelle, voir Capelle (Van de).		
Van de Ghinste, voir Ghinste (Van de).		
Van de Kelder, voir Kelder (Van de).		
Vandekerckhove, J. (1869-1948)	VI	1038
Van de Kerckhove, voir Kerchove (Van de).		
Van de Leemputten, voir Leemputten (Van de).		
Van De Moere, voir Moere (Van De).		
Van de Moortele, voir Moortele (Van de).		
Van de Mortel, voir Mortel (Van de).		
Van den Aker, voir Aker (Van den).		
Van den Berg, voir Berg (Van den).		
Van den Bergh, voir Bergh (Van den).		
Van den Berghe, voir Berghe (Van den).		
Van Den Biesen, voir Biesen (Van Den).		
Van den Biggelaar, voir Biggelaar (Van den).		
Van Den Bogaerde, voir Bogaerde (Van Den).		
Van den Bon, voir Bon (Van den).		
Van den Borre, voir Borre (Van den).		
van den Bosch, voir Bosch (van den).		
Van Den Bossche, voir Bossche (Van Den).		
Van den Brakel, voir Brakel (Van den).		
Van den Brande, voir Brande (Van den).		
Vanden Brande, voir Brande (Van den).		
Van den Branden, voir Branden (Van den).		
Vandenbroeck, J. (1893-1959)	VI	1038
Vanden Broeck, voir Broeck (Van den).		
Van den Broecke, voir Broecke (Van den).		
Van den Broek, voir Broek (Van den).		
Vandenbulcke, G. (1890-1940)	V	837
Vandenbussche, M. (1888-1959)	VI	1039
Van Den Cruyce, voir Cruyce (Van Den).		
Van den Dijck, voir Dijck (Van den).		
Vanden Driesch, voir Driesch (Van den).		
Van den Eede, voir Eede (Van den).		
Van den Eynde, voir Eynde (Van den).		
Van Den Heuvel, voir Heuvel (Van Den).		

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Van den Hove, voir Hove (Van den).			Van Der Looek, voir Looek (Van Der).		
van den Hove d'Estenryck, voir Hove d'Estenryck (van den).			Vandermaelen, A. (1878-1915)	II	923
Vandenkerchove, C. (1841-1897)	II	920	Van der Maessen, voir Maessen (Van der).		
Van Den Kerckhove, voir Kerckhove (Van Den).			Vandermeersch, E. (1889-1934)	V	838
Van Den Kinschoot, voir Kinschoot (Van Den).			Vandermeiren, J. (1873-1936)	IV	899
Van den Merendonk, voir Merendonk (Van den).			Van Der Mensbrugge, voir Mensbrugge (Van Der).		
Van den Nest, voir Nest (Van den).			Vandermeulen, J. (1874-1899)	II	923
Vandenpeereboom, J. (1843-1917) . . .	IV	897	Van der Meylen, voir Meylen (Van der).		
Van Den Plas, voir Plas (Van Den).			Vanderminnen, A. (1858-1928)	II	924
Van den Schoor, voir Schoor (Van den).			Van Der Molen, voir Molen (Van Der).		
Van den Tillaart, voir Tillaart (Van den).			Van der Plancken, voir Plancken (Van der).		
Van den Tillart, voir Tillart (Van den).			Van Der Poorten, voir Poorten (Van Der).		
Van De Peereboom, voir Peereboom (Van de).			Vandersande, L. (1861-?)	II	925
Van de Plas, voir Plas (Van de).			Van der Schelden, voir Schelden (Van der).		
Van de Putte, voir Putte (Van de).			Van Der Slijen, voir Slijen (Van Der).		
Van der Auwermeulen, voir Auwermeulen (Van der).			Vandersloten, Ch. (1822-1920)	II	925
Van Der Beken, voir Beken (Van Der).			Van der Smissen, voir Smissen (Van der).		
Van Der Brempt, voir Brempt (Van Der).			Van der Snickt, voir Snickt (Van der).		
Van der Bruggen, voir Bruggen (Van der).			Van Der Stappen, voir Stappen (Van Der).		
Van der Burch, voir Burch (Van der).			Vandersteen, G. (1888-1965)	VI	1042
Vanderburg, C. (1854-?)	II	921	Van Der Stegen, voir Stegen (Van Der).		
Van Der Burght, voir Burght (Van Der).			Van Der Straeten, voir Straeten (Van Der).		
Van Der Cruysen, voir Cruysen (Van Der).			Van der Straten Pontoz, voir Straten Pontoz (Van der).		
Van der Donckt, voir Donckt (Van der).			Van der Taelen, voir Taelen (Van der).		
Vanderelst, E. (1885-1913)	II	922	Vandervaeren, G. (1871-1898)	II	926
Van Der Elst, voir Elst (Van Der).			Vandervelde, E. (1866-1938)	V	839
Van der Grinten, voir Grinten (Van der).			Van der Voort, voir Voort (Van der).		
Van der Gucht, voir Gucht (Van der).			Van der Wee, voir Wee (Van der).		
Vanderhaeghe, H. (1885-1949)	VI	1040	VanDer Wegen, voir Wegen (VanDer).		
Vanderhaeghe, J. (1874-1906)	II	922;	Van Der Weyden, voir Weyden (Van Der).		
	V	390	Van Der Wielen, voir Wielen (Van Der).		
Van Der Haeghen, voir Haeghen (Van Der).			Vanderyst, H. (1860-1934)	III	872
Vanderhoven, J. (1888-1949)	VI	1041	Van Dest, voir Dest (Van).		
Vanderkam, V. (1866-1932)	V	838	Van de Velde, voir Velde (Van de).		
Van der Keilen, voir Keilen (Van der).			Vandevelde, Fr. (1852-1891)	III	875
Van der Kerken, voir Kerken (Van der).			Vandevelde, G. (1863-1937)	II	926
Van Der Kinderen, voir Kinderen (Van Der).			Vandevelde, J. (1855-1882)	I	927
Vanderlinden, J. (1869-?)	II	923	Vandevelde, V. (1868-1894)	II	927
Vanderlinden, R. (1901-1971)	VII A	476	Van Deventer, voir Deventer (Van).		
Van der Linden, voir Linden (Van der).			Van de Vin, voir Vin (Van de).		
			Van De Vliet, voir Vliet (Van De).		
			Vandewalle, P. (1850-1916)	IV	902
			Van de Wiele, voir Wiele (Van de).		
			Van de Wouw, voir Wouw (Van de).		

	Tom.	Col.
Van Diest, voir Diest (Van).		
Van Dorpe, voir Dorpe (Van).		
Van Dromme, voir Dromme (Van).		
Van Drunen, voir Drunen (Van).		
Vanduffel, M. (1921-1962)	VII B	375
Van Dun, voir Dun (Van).		
Van Durme, voir Durme (Van).		
Van Dyck, voir Dyck (Van).		
Van Dyk, voir Dyk (Van).		
Van Eeghem, voir Eeghem (Van).		
van Eetvelde, voir Eetvelde (van).		
Van Egroo, voir Egroo (Van).		
Van Eindhoven, voir Eindhoven (Van).		
Van Elsen, voir Elsen (Van).		
Van Erp, voir Erp (Van).		
Van Fraesem, voir Fraesem (Van).		
Vangele, A. (1848-1939)	II	928
Van Genechten, voir Genechten (Van).		
Van Gerven, voir Gerven (Van).		
Van Gestel, voir Gestel (Van).		
Van Goethem, voir Goethem (Van).		
Van Goidsenhoven, voir Goidsenhoven (Van).		
Van Goidtsenhoven, voir Goidtsenhoven (Van).		
Van Gorp, voir Gorp (Van).		
Van Grieken, voir Grieken (Van).		
Van Haecht, voir Haecht (Van).		
Van Halme, voir Halme (Van).		
Van Haren, voir Haren (Van).		
Van Haverbeke, voir Haverbeke (Van).		
Vanhaverbeke, L. (1889-1961)	VI	1043
Van Havermaet, voir Havermaet (Van).		
Van Heck, voir Heck (Van).		
Van Hecke, voir Hecke (Van).		
Van Hee, voir Hee (Van).		
Van Heffen, voir Heffen (Van).		
Van Heirbeek, voir Heirbeek (Van).		
Van Hemelrijck, voir Hemelrijck (Van).		
Van Hencxtenhoven, voir Hencxtenhoven (Van).		
Van Hende, voir Hende (Van).		
Van Herder, voir Herder (Van).		
Vanherweck, J. (1859-1945)	VI	1044
Vanherzeele, R. (1878-1913)	IV	903
Van Heusden, voir Heusden (Van).		
Van Hoeck, voir Hoeck (Van).		
Van Hoef, voir Hoef (Van).		
Van Hoesen, voir Hoesen (Van).		
Van Hoestenbergh, voir Hoestenbergh (Van).		
Van Hoeydonck, voir Hoeydonck (Van).		
Van Holsbeek, voir Holsbeek (Van).		
Van Hoof, voir Hoof (Van).		
Van Hoorebeke, voir Hoorebeke (Van).		

	Tom.	Col.
Van Hooteghem, voir Hooteghem (Van).		
Van Houte, voir Houte (Van).		
Vanhouteghem, A. (1903-1956)	VI	1045
Vanhouteghem, G. (1900-1941)	VI	1046
Vanhouteghem, L. (1868-1960)	VI	1046
Vanhoutte, C. (1874-1903)	VI	1047
Van Houtte, voir Houtte (Van).		
Vanhove, J. (1880-1908)	VI	1048
Van Hove, voir Hove (Van).		
Van Hulse, voir Hulse (Van).		
Van Iersel, voir Iersel (Van).		
Van Iseghem, voir Iseghem (Van).		
Van Kasteren, voir Kasteren (Van).		
Van Kelecom, voir Kelecom (Van).		
Van Kempen, voir Kempen (Van).		
Van Kerkhoven, voir Kerckhoven (Van).		
Van Koetsen, voir Koetsen (Van).		
Van Kollenburg, voir Kollenburg (Van).		
Van Laere, voir Laere (Van).		
Van Lancker, voir Lancker (Van).		
Van Leeuw, voir Leeuw (Van).		
Van Leuven, voir Leuven (Van).		
Van Linschoten, voir Linschoten (Van).		
Van Lint, voir Lint (Van).		
Van Linth, voir Linth (Van).		
Van Luppens, voir Luppens (Van).		
Van Maele, voir Maele (Van).		
Van Maldeghem, voir Maldeghem (Van).		
Van Malderen, voir Malderen (Van).		
Van Malleghem, voir Malleghem (Van).		
Van Marcke, voir Marcke (Van).		
Van Marcke de Lummen, voir Marcke de Lummen (Van).		
Van Meerbeek, voir Meerbeek (Van).		
Van Meerbeke, voir Meerbeke (Van).		
Van Meldert, voir Meldert (Van).		
Van Merris, voir Merris (Van).		
Van Moesieke, voir Moesieke (Van).		
Van Mol, voir Mol (Van).		
Van Montfort, voir Montfort (Van).		
Van Moorhem, voir Moorhem (Van).		
Van Moppe, voir Moppe (Van).		
Van Naemen, voir Naemen (Van).		
Vanneste, P. (1887-1938)	IV	903
Van Neuss, voir Neuss (Van).		
Van Nimmen, voir Nimmen (Van).		
Van Nimptsch, voir Nimptsch (Van).		
Van Nitsen, voir Nitsen (Van).		
Van Not, voir Not (Van).		
Van Oost, voir Oost (Van).		
Van Opstal, voir Opstal (Van).		
Van Overschelde, voir Overschelde (Van).		
van Pottelsberghe de la Potterie, voir Pottelsberghe (van).		

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Van Praag, voir Praag (Van).			Vaz, G. (?-1551)	II	937
Van Praet, voir Praet (Van).			Vedy, L. (1871-1907)	III	876
van Raemdonck, voir Raemdonck (van).			Veerdeghe (Van), H. (1867-1896) ..	II	938
Van Raepenbusch, voir Raepenbusch (Van).			Vékens, Th. (1887-1941)	IV	907
Van Raes, voir Raes (Van).			Vel (De), R. (1901-1973)	VII B	376
Van Ravestein, voir Ravestein (Van).			Velde (Van de), L. (1850-1888)	III	878
Van Reeth, voir Reeth (Van).			Velde (Vande), M. (1877-1908)	V	856
Van Risseghem, voir Risseghem (Van).			Velghe, A.-H.-P.-C. (1870-1895)	I	931
van Rode (Lantonnois), voir Lantonnois.			Velthoven (Van), J. (1875-1902)	VI	1049
Van Roecchoudt, voir Roecchoudt (Van).			Venas, P. (1888-1916)	II	938
Van Roey, voir Roey (Van).			Vendelmans, A. (1885-1936)	IV	908
Van Ronslé, voir Ronslé (Van).			Venegoni, G. (1874-1906)	VI	1050
Van Rosendael, voir Rosendael (Van).			Veramme, Ch. (1848-1938)	IV	908
Van Roy, voir Roy (Van).			Verbaeys, E. (1869-1899)	II	939
van Ruubroek, voir Rubruquis.			Verbauwhede, J. (1884-1908)	II	940
Van Ruyteghem, voir Ruyteghem (Van).			Verbeeck, L. (1872-1901)	II	940
Van Sacceghem, voir Sacceghem (Van).			Verbeke, C. (1883-1928)	V	856
Van Schendel, voir Schendel (Van).			Verbeken, A. (1887-1965)	VI	1050
Van Schingen, voir Schingen (Van).			Verbeuken, E. (1877-1903)	II	941
Van Schoote, voir Schoote (Van).			Verbist, Th. (1823-1868)	IV	909
Van Segvelt, voir Segvelt (Van).			Verboeckhoven, Fr. (1862-1908)	III	882
Van Serveyt, voir Serveyt (Van).			Verbruggen, P. (1908-1947)	VII C	363
Van Someren, voir Someren (Van).			Verbrugge, G. (1866-1914)	II	941
Van Steen, voir Steen (Van).			Verburgh, P. (1876-1903)	II	942
Van Steenwinckel, voir Steenwinckel (Van).			Vercken, G. (1865-1895)	III	883
Van Straelen, voir Straelen (Van).			Vercruysse, A. (1834-1921)	IV	910
Van Thielen, voir Thielen (Van).			Verd'hurt, S. (1871-1940)	V	858
Van Tilt, voir Tilt (Van).			Verdick, E. (1868-1927)	III	883
Van Tilborgh, voir Tilborgh (Van).			Verdonck, C. (1899-1932)	VI	1054
Vantol, J. (1893-1937)	V	854	Verdonck, R. (1870-1950)	VI	1053
Van Trimpont, voir Trimpont (Van).			Verdussen, F. (1866-1894)	II	942
Van Uden, voir Uden (Van).			Verdussen, J. (1868-1905)	II	943
Van Veerdeghe, voir Veerdeghe (Van).			Vereecken, E. (1886-1938)	III	886
Van Velthoven, voir Velthoven (Van).			Vereycken, E. (1864-1894)	II	944
Van Vrekom, voir Vrekom (Van).			Vereycken, J. (1866-1926)	II	945
Van Wayenberghe, voir Wayenberghe (Van).			Vergé (Du) (±1880)	I	931
Van Wert, voir Wert (Van).			Vergeynst, R. (1878-1914)	II	946
Van Wynsberghe, voir Wynsberghe (Van).			Verhaeghe, A. (1875-1904)	II	947
Van Zeeland, voir Zeeland (Van).			Verhaeghe, A. (1897-1913)	VI	1054
Varebeke (Janssens de), voir Janssens de Varebeke.			Verhaeghe, R. (1894-1942)	VI	1055
Vaucamps, M. (1837-1900)	V	854	Verhaeren, L.-V.-E. (1872-1898)	I	932
Vaughan, H. (1832-1903)	V	855	Verhaert, H. (1848-1913)	II	947
Vaume, R. (1886-1918)	VI	1048	Verhaert, J. (1876-1949)	VII B	377
Vauthier, A. (1835-1916)	IV	904	Verhavert, A. (1871-1934)	IV	911
Vauthier, G. (1861-1923)	IV	905	Verhees, J. (1856-?)	IV	912
Vauthier, R. (1864-1921)	IV	906	Verhellen, N. (1870-1902)	II	948
Vayssières, A. (?-1860)	I	929	Verheyden, J. (1812-1885)	VI	1056
Vaz, E. (?-1636)	II	937	Verheyen, A. (1874-1909)	VI	1058
			Verhoeven, J. (1879-1922)	VI	1059
			Verhoeven, R.-A. (1888-1910)	I	932
			Verhulst, L. (1869-1905)	V	859
			Veriter, G. (1879-1932)	IV	912
			Verkens, E. (1853-1928)	II	950
			Verkest, K. (1884-1962)	VI	1060
			Verlaine, L. (1889-1939)	VII B	378
			Verlooy, J. (1876-1899)	II	950
			Vermaesen, J. (1869-1940)	V	860
			Vermeersch, A. (1858-1936)	IV	913
			Vermeersch, J. (1877-1959)	VI	1061
			Vermeire, U. (1881-1920)	IV	917

	Tom.	Col.
Vermeiren, H. (1889-1967)	VII C	365
Vermeiren, L. (1873-1938)	IV	918
Vermeulen, E.-A. (1871-1899)	III	887
Vermeulen, I. (1873-1899)	V	862
Vermeulen, J. (1862-1944)	VI	1062
Vermeulen, J. (1874-1899)	II	951
Vermeulen, J. (1892-1962)	VI	1064
Vermoesen, Fr. (1882-1922)	II	952
Verney, H. (1801-1894)	V	863
Veroni, N. (1874-1934)	IV	920
Verreet, A. (1894-1950)	VI	1065
Verschave, J. (1884-1958)	VI	1066
Verschelde, A. (1866-1895)	II	954
Verschelden, J.-B. (1866-1931)	III	888
Verschueren, J. (1889-1915)	II	955
Verseput, M. (1869-1896)	II	956
Verset, D. (1869-1893)	III	889
Versluys, A. (1873-1916)	II	957
Verslype, J. (1874-1909)	II	958
Verstraete, A. (1866-1892)	II	959
Verstraete, E. (1835-1910)	VI	1067
Verstraete, L. (1878-1937)	IV	921;
	VI	1070
Verstraete; M. (1891-1961)	VI	1073
Verstraeten, A.-L.-M.-C. (1863-1919)	I	932
Vertenten, L. (1889-1936)	VII C	368
Vertenten, P. (1884-1946)	V	865;
	VII C	369
Vervaeke, P. (1877-1932)	VI	1074
Vervloet, C. (1867-1940)	IV	921
Vervloet, J. (1866-1931)	III	889
Vervoort, L. (1883-1928)	I	934
Verwimp, A. (1885-1964)	VI	1075
Vetralla (Hyacinthe de), voir Hyacinthe.		
Vetrano (Anselme de Castel), voir Anselme.		
Veys L. (1865-1903)	I	934
Vial, P. (1852-1890)	II	960
Vidick, J. (1890-1945)	V	866
Vieira, A. (±1516)	II	960
Viera, A. (±1594)	II	960
Vilain, P. (1902-1954)	VI	1077
Vilain XIV (1838-1926)	IV	923
Vileyn, F. (1890-1965)	VI	1079
Villa, H. (1863-1916)	IV	924
Villanova (François de), voir François.		
Villers, J. (1866-1898)	III	891
Villers, S. (1868-1899)	II	961
Vin (Van de), L. (1848-1914)	V	868
Vincart, L. (1873-1914)	III	891
Vincart, P. (1874-1904)	III	893
Vincke, G. (1879-1924)	III	893
Viroux, E. (1854-1923)	III	894
Visart de Bocarmé (de), A. (1835-1924)	V	868
Vischer, H. (1876-1945)	VI	1080
Visser, P. (1897-1964)	VI	1084
Vitry, E. (1875-1943)	V	869
Vitta, G. (1863-1934)	III	895
Vivès, J.-B. (1542-?)	II	961

	Tom.	Col.
Vlamynck, G. (1895-1947)	VI	1085
Vleminckx, J. (1862-1898)	III	896
Vleminckx, H. (1818-1883)	VII C	376
Vleurinck, T. (1903-1962)	VII A	480
Vliegen, M. (1862-1895)	IV	925
Vliet (Van de), C.-F. (1866-1892)	I	936
Voet, F. (1903-1962)	VI	1086
Voet, J. (1909-1943)	VI	1086
Vogt, J. (1868-1922)	III	897
Vohsen, E. (1853-1919)	VI	1087
Voisin, Ch. (1887-1942)	V	869
Volchaert, V. (1872-1939)	V	874
Volders, J. (1904-1929)	V	874
Volont, J.-J. (1863-1894)	I	938
Volsberghe (Surmon de), voir Surmon de Volsberghe.		
Volterra (Fr. Marie de) (?-1662)	I	939
von der Felsen, voir Felsen (von der).		
von François, voir François (von).		
von Goetzen, voir Goetzen (von).		
von Hochstetter, voir Hochstetter (von).		
von Irgens Bergh, voir Irgens Bergh (von).		
von Krusenstjerna, voir Krusenstjerna (von).		
von Meckow, voir Meckow (von).		
Vonnèche, E. (1875-1896)	III	898
von Schaumann, voir Schaumann (von).		
von Steiner Huuscher, voir Steiner Huuscher (von).		
von Stockhausen, voir Stockhausen (von).		
von Wissmann, voir Wissmann (von).		
Voort (Van der), J. (1863-1939)	V	874
Vos (De), A. (1836-1922)	V	875
Vos (De), S. (1859-1932)	VI	1090
Vottero, G. (1865-1917)	VI	1095
Vouëts, R. (1885-1913)	III	898
Vourloud, P. (1856-?)	II	962
Vranckx, A. (1885-1941)	IV	926
Vranckx, R. (1881-1907)	V	875
Vrebos, J. (1877-1904)	III	899
Vreckom (Van), L. (1872-1931)	V	876
Vrielynck, A. (1858-1898)	I	940
Vrieze (de), Th. (1883-1932)	IV	926
Vrieze (De), P. (1881-1940)	V	876
Vrijdagh, J.-M. (1905-1962)	VII A	482
Vrithoff, A. (1867-1892)	II	962
Vuagniaux, L. (1875-1918)	III	900
Vulder (De), G. (1871-1935)	VI	1096
Vunda (ne), Ant. (?-1608)	II	964
Vunda (Nsaku ne) (?)	II	965
Vuylsteke, A. (1864-1900)	II	965
Vuylsteke, P. (1878-1947)	V	877
Vyncke, A. (1850-1888)	IV	927

W

Wacquez, Fl. (1870-1914)	III	901
Waegeneer, G. (1875-1907)	III	902

	Tom.	Col.		Tom.	Col.
Waelbroeck, G. (1854-1922)	IV	931	Weissenbruch, P. (1851-1908)	V	887
Waersegers, Ch. (1860-1934)	III	903	Wellens, F. (1891-1924)	IV	940;
Waeterinckx, H. (1845-1902)	III	903		VI	1113
Wagenaar, J. (1869-1941)	V	879	Welsch, A. (1875-1899)	III	916
Wagener, H. (1861-1893)	III	904	Wenckstern (de), C. (1877-1899)	III	916
Wahis, Th.-J.-A. (1844-1921)	I	939	Wene (± XIII ^e s.)	II	975
Walckenaer, Ch. (1771-1852)	II	965	Wensel, H. (?-1884)	III	916
Waleffe, F. (1870-1954)	VI	1099	Wentrup, K. (1875-1899)	III	917
Waleffe (de) Cartuyvels, M.			Wert (Van), J. (1869-1935)	IV	941
Walford, G. (1847-1936)	III	905	Wéry, E. (1862-1901)	III	917
Walhin, V. (1884-1933)	VI	1101	Wéry, I. (1885-1913)	III	918
Walhousen, F.-O. (1866-1898)	I	946	Wessels, J. (1876-1920)	III	918
Walker, J. (1854-?)	V	880	Westcott, L. (1859-1929)	IV	942
Wall, J. (1860-1931)	II	966	Wester, A. (1856-?)	II	975
Wallace, E. (1875-1932)	III	907	Westlake, J. (1828-1913)	V	887
Wallef, L. (1901-1971)	VII A	483	Westmark, Th. (1857-?)	II	977
Wallez, M. (1885-1917)	III	908	Wèvre (de), Ch. (1869-1901)	V	887
Walmagh, G. (1863-1894)	III	908	Weyden (Van der), F. (1869-1909) ...	I	968
Walrant, L. (1867-1893)	V	881	Weymeersch, J. (1879-1941)	VI	1114
Walravens, Fr. (1873-1914)	III	909	Weynants, J. (1869-1900)	III	919
Walravens, J. (1871-1931)	IV	932	Weyns, A. (1854-1944)	IV	943
Walschap, A. (1903-1938)	IV	933	White (1865-1897)	I	969
Wando (1820-1892)	I	948	Wiehmann, K. (1854-?)	V	889
Wangermée, E. (1855-1924)	I	951	Wiele (Van de), Fr. (1867-1899)	III	920
Wanson, M. (1905-1954)	VI	1101	Wielen (Van Der), H. (1870-1897) ...	II	979
Wantenaar, G. (1886-1951)	VI	1102	Wiemeersch, J. (1895-1934)	VI	1116
Ward, H.-F.-E. (1863-1919)	I	956	Wiener, L. (1879-1940)	IV	947
Warlomont, Ch.-L.-W. (1857-1888) ..	I	962	Wiener, S. (1851-1914)	IV	948;
Warnant, E. (1855-1926)	V	882		VI	1116
Warnier, P.-A. (1872-1933)	I	965	Wijnsberghe (Van), J. (1864-1893) ...	V	890
Warocqué, R. (1870-1917)	IV	936	Wilde (De), J. (1858-1896)	II	980
Waroux, L. (1860-1897)	I	967	Wildeman (De), E. (1866-1947)	VI	1117
Wassenberg, M. (1906-1946)	VI	1104	Wilkie, E. (Mrs Moody) (1867-1933) .	III	920
Wattecamps, L. (1874-1896)	III	910	Wilkman, C. (1868-1899)	III	921
Wauters, A. (1890-1950)	VI	1104	Willact, M. (1878-1910)	III	921
Wauters, A.-J. (1845-1916)	II	969	Wille, R. (1882-1935)	IV	954
Wauters, E. (1862-1892)	III	910	Willemoës d'Obry, V. (1870-1939) ...	III	922
Wauters, G. (1898-1950)	VII C	379	Willems, A. (1617-1652)	I	969
Wauthier, O. (1875-1898)	III	910	Willems, E. (1869-1949)	VII B	383
Wautier, J. (1844-1878)	II	972	Willems, R. (1905-1952)	VI	1122
Wauwermans, H. (1825-1902)	III	911	Willemsens, E. (1855-1925)	V	890
Waver, J. (1873-1924)	VI	1106	Williaeme, V. (1873-1897)	II	980
Wayenberghe (Van), R. (1871-1900) .	V	882	Williams (?-1891)	III	925
Wayland, E. (1888-1966)	VII A	487	Williams, R. (1860-1938)	IV	956
Webb, S. (1867-1895)	IV	938	Wilmin, F. (1878-1931)	III	926
Weber, A. (1853-1929)	V	883	Wilrycx, J. (1842-1892)	VII B	387
Weber, Ch. (1885-1927)	V	884	Wilverth, E. (1866-1916)	III	926
Weber, Ch. (1875-1952)	VII B	381	Windt (De), J. (1876-1898)	III	928
Weber, H. (1864-1938)	III	912	Winterbotham, H. (1879-1946)	VI	1122
Weber de Treuenfels, L. (1836-1909) .	IV	938	Winnerstrand, J. (1871-1895)	V	891
Weberg, E. (1895-1963)	VII B	382	Winter (De), J. (1831-1913)	V	892
Weck (de), E. (1869-1899)	III	914	Winton (de), F. (1853-1901)	II	981
Wee (Van der), A. (1871-1943)	VI	1108	Winz, J. (1867-1899)	III	930
Weeks, J. (1861-1924)	I	967;	Wisc, G. (1860-1884)	III	930
	IV	939	Wissmann, H.-A. (1862-1895)	III	931
Weens, J. (1884-1913)	V	885	Wissmann (von), H.-W. (1853-1905) .	I	973
Weerts, A. (1875-1898)	III	914	Witlox, C. (1898-1945)	VI	1124
Wegen (Van Der), L. (1873-1903) ...	II	974	Wittamer, M. (1854-1939)	VII B	388
Weiler, M. (1884-1941)	VI	1113	Witte (De), D. (1879-1936)	I	992
Weinthal, L. (1865-1930)	III	915	Wittmann, I. (1867-1916)	IV	962

	Tom.	Col.
Witvrouwen, J. (1888-1947)	VI	1125
Woermann, A. (1847-1911)	V	892
Woeste, Ch. (1837-1922)	I	993
Wolf (De), J. (1878-1958)	VII B	398
Wolff, L. (1850-1889)	III	931;
	VI	1126
Wolter, G. (1870-1937)	IV	963
Wolters, A. (1866-1896)	III	934
Wolters, M. (1867-1903)	V	894
Wouters, C. (±1673)	II	984
Wouters d'Oplinter (de), A. (1877-1914)	V	894
Wouters d'Oplinter (de), Ch. (1866-1894)	II	984
Wouw (Van de), F. (1878-1949)	VI	1126
Wright, V. (1856-1907)	V	895
Witterwulghe, G.-F. (1871-1904)	I	1003
Wuidart, C. (1874-1921)	IV	964
Wulfers, L. (1871-1908)	V	896
Wuyts, D. (1894-1964)	VI	1127
Wyckaert, A. (1888-1948)	VI	1128
Wyels (de), C. (1871-1933)	VII B	399
Wynant, D. (1884-1950)	VI	1129
Wynsberghe (Van), A. (1879-1937) ..	V	897
	X	
Xavier de San Lorenzo (François), voir François.		
Xhignesse, J. (1881-1937)	IV	965
Xivry (Orban de), voir Orban de Xivry.		

	Tom.	Col.
Y		
Yarrow, A. (1842-1932)	VI	1131
Yde, J. (1861-1893)	III	935
Yernaux, J. (1882-1956)	VII C	381
Yperman, K. (1882-1942)	VI	1134
Yves, G. (1881-1917)	IV	965
Z		
Zalane (±1765)	II	993
Zanetti, V. (1902-1948)	VI	1135
Zappo-Zappo (?-1894)	III	937
Zappo-Zappo, fils (?-1914)	III	938
Zboinsky, C.-H.-T. (1839-1901)	I	1005
Zeeland (Van), A. (1877-1916)	I	1008
Zelis, V. (1870-1913)	VI	1137
Zemoi, voir Semoi.		
Zenobe de Florence (±1815)	II	993
Zerbini, U. (1872-1945)	V	899
Zickwolff, E. (1872-1926)	V	900
Zimmer, E. (1889-1917)	V	900
Zinta (±1649)	II	994
Zintgraff, E. (1858-1897)	III	939
Zitter (De), A. (1881-1916)	III	941

TABLE DES AUTEURS DU TOME VII (A, B, C)

- † ADERCA, B.: Buttgenbach, H.-J.; Gilliard, A.; Straelen (Van), V.
ADERCA, J.: Minne, J.
- BASILEWSKY, P.: Verlaine, L.
BENOIT, P.: Darteville, E.; Vrijdag, J.-M.
BERLEMONT, F.: Bock, E.-C. (en coll. avec M. VAN DEN ABEELE); Brennez, A.
BERTRAND, Dr: Spedener, P. (en coll. avec R. RANSY).
BURLION, J.: Quix, J.-P.
- † CALEMBERT, L.: Fourmarier, P.; Renier, A.
COMHAIRE, J.: Alstein (Van), P.; Bosch (van den), R.; Busbecq, O.; Gand (Pierre de Mura, dit de); Hardy de Beaulieu (Le), L.; Rouma, G.; Rubruquis (de), W.
CORNET, R.-J.: Allart, J.-B.; Bleyenbergh (Van), D.; Kallina, E.
† CORNEVIN, R.: Célestin (Frère).
- DE BAUW, J.: Bauw (De), A. (en coll. avec R. De Bauw & M. Van den Abeele)
DE BAUW, R.: Bauw (De), A. (en coll. avec J. De Bauw & M. Van den Abeele)
- † DE BRIEY, P.: Brie (de), R.
DE LICHTERVELDE, L.: Ligne (de), A.
DE LIGNE, A.: Ligne (de), E.
DENIS, J.: Bulck (Van), G.; Deckers, M.; Guffens, J.
DERKINDEREN, G.: Defawe, O.
- † DE ROSENBAUM, G.: Hollants, M.; Lil (De), E.; Mottoulle, L.; Roger, E.; Valkeneer (de), A.; Weber, Ch.; Weberg, E.
DERRIKS, J.: Bette, R.-A.; François, M.; Schuiling, H.; Thomas, J.
DEVAUX, V.: Carton de Tournai, H.
- † DEVROEY, E.-J.: Algrain, P.-L.; Vanderlinden, R.
† DE WITTE, G.-F.: Chapin, J.-P.
- † DUBOIS, A.: Alexandre, A.-A.; Angela, C.; Bignami, G.; Cappugi, E.; Daco, V.-J.; Dormal, V.; Hemerijckx, F.; Kadaner, M.; Mouchet, R.; Swerts, L.; Valcke, G.
DUPRET, R.: Dupret, M.
- † DURIEUX, A.: Campill, J.-E.; Jomini, O.; Malleghem (Van), E.; San (de), A.

LIJST VAN DE AUTEURS VAN BOEKDEEL VII (A, B, C)

- FAIN, A.: Pulieri, C.
- GANSHOF VAN DER MEERSCH, W.: Orts, P.
- † GEULETTE, P.: Dewert, J.
- GILLAIN, J.: Abetti, A.; Cavalli, C.; Colback, H.; Goidsenhoven (Van), C.; Herman, E.; Jacobs, V.; Marchi, F.; Nokerman, E.; Saceghem (Van), R.; Tobback, L.; Vleurinck, T.
- GILLE, A.: Arenberg (Van), P.; Caprasse, G.; Hofkens, L.; Nauwelaert, P.; Ryckmans, P. (en coll. avec M. VAN DEN ABEELE); Sandrart, G.-V.
- GODDING, J.: Godding, R.
- GOUROU, P.: Brunhes, J.; Tulippe, O.
- † GRÉVISSE, F.: Luhinda Shyalo Munongo, A.; Mwenda Kitanika wa Mabumba.
- GROSJEAN, J.: Atiman, A.; Beeckmans de West-Meerbeek, P.; Capelle, E.
- HALAIN, C.-P.: Huet, M.
- HARROY, J.-P.: Brausch, G.; Burniaux, R.; Feyerick, G.; Frechkop, S.; Hubert, E.; Jobe Akeley, M.; Maus, A.; Offerman, P.; Putnam, P.; Simon, M.
- † HENDRICKX, F.-L.: Lathouwers, V.; Marchal, E.; Stoffels, E.
- HEREMANS, R.: Gatchi, J.
- HONTOY, P.: Divoire, E.
- HULSTAERT, G.: Adriaensen, H.; Bakutu, B.; Beken (Van der), L.; Boelaert, E.-E.; Cortebeek, J.; Delafaille, H.; Dun (Van), J.-B.; Fleuren, G.; Fonteyn, R.; Goethem (Van), E.; Gorp (Van), J.; Jans, P.; Kemp, H.; Kerckhoven (Van), J.; Kinderen (Van Der), E.; Kollenburg (Van), J.; Michielsens, J.; Moeyens, J.; Ruys, H.; Sluiter, H.; Smolders, L.; Vermeiren, H.; Vertenten, L.; Wauters, G.; Yernaux, J.
- HUMBLET, P.: Dubois, G.
- HUYBRECHTS, A.: Birolli, J.; Lefebvre, J.; Ntindereza, J.-B.
- JADIN, J.-B.: Bienfait, L.; Dubois, A.; Liégeois, P.; Panier, E.; Schlessler, E.
- † JURION, F.: Becquet, A.; Dohogne, L.; Everaerts, E.; Leontovitch, C.

- KIVITS, M.: Cornet, O.; Dupuy, L.; Duren, A.; Limbor, J.
- LACROIX, A.: Busine, L.; Coosemans, M.; Leclercq, L.; Petersen, O.
- LAMBRECHTS, A.: Firket, J.
- LEDERER, A.: Anagnostopoulos, E.; Anciaux, L.; Antin, K.; Bailleux, H.; Bal, F.-A.; Barbera, S.; Bauer (de), R.; Best, J.; Bièvre (De), C.; Blomgren, A.-S.; Blomquist, G.; Borgnietz, G.; Broecke (Van den), G.; Bruneel, L.; Camus, C.-P.; Carion, A.; Carton, J.; Cerckel, E.; Chardome, P.; Charmanne, H.; Cito, N.; Claes, T.; Claeysens, J.; Comhaire, L.; Cousin, L.; Croisier, L.; Danhier, G.; Dauwe, R.; Dechange, C.; Delcourt, G.; Dequesne, P.; Desgain, E.; Ducolombier, O.; Ducolombier, T.; Dufour, A.; Dufour, G.; Durant, F.; Eyckholt, F.; Ficq, A.; Fontainas, P.; Gendarme, F.; Gendarme, L.; Geraki, J.; Gervais, E.; Ghilain, J.; Gillon, G.; Goethem (Van), R.; Göransson, G.; Halet, O.; Haverbeke (Van), J.; Heiremans, A.; Hellsten, F.; Helman, A.; Hemlin, J.; Holmsten, A.; Huet, O.; Janssens van der Maelen, C.; Jensen, O.; Kaisin, F.; Korhonen, O.; Koskinen, G.; Ladeuze, P.; Ladrrière, U.; Lalieux, J.; Leemans, F.; Limbor, Ch.; Medaets, G.; Meuwissen, J.; Michel, J.; Monto, A.; Paulis, A.; Potie, M.; Pougin, E.; Richelet, Ch.; Ronse, A.; Roover (De), M.; Rouck (De), J.; Rue (de la), P.; Sarolea, J.; Sarolea, L.; Schockeel, F.; Splingard, P.; Sütinen, A.; Tilborgh (Van), A.; Tollstam, S.; Tratsaert, P.-J.; Tshombe, M.; Vlemincx, H.; Wittamer, M.
- LE DOCTE, J.: Docte (Le), E.
- LEMBORELLE, A.: Carlier, C.; Jaegher (De), L.; Schepers, J.
- LEPERSONNE, J.: Wayland, E.
- LESTRADE, A.: Anet, H.; Chapman, H.; Clarke, J.; Honoré, J.; Kayijuka; Laman, K.
- LEYNEN, P.: Barzin, H.
- LOZET, N.: Pierre, J.
- LUWEL, M.: Lindner, O.
- MALENGREAU, G.: Ronse, C.
- MARÉCHAL, P.: Molitor, Ph.
- MEESSEN, J.-M.-Th.: Beckers, H.-E.; Chaidron, E.; Dewez, L.; Ruscart, D.
- MUMBANZA, J.-E.: Mata-Boike.
- NÈVE DE MÉVERGNIES, J.: Greindl, G.
- OPSOMER, J.: Antoine, V.; Castille, A.; Struyven, M.-R.
- ORTS, J.: Carrière, H.
- † PAUWEN, L.-J.: Frenay, E.
- PEETERS, J.-B.: Camerlynck, R.-P.; Schoonheydt, J.
- PÉTILLON, L.-A.: Demanet, V.; Dupagne, A.; Ermens, P.; Hemptinne (de), J.
- † PIRON, P.: Dessy, E.; Maffei, L.; Raë, M.
- PRIGOGINE, A.: Schouteden, H.
- RANSY, R.: Bloc, R.; Spedener, P. (en coll. avec le Dr BERTRAND).
- † ROBYNS, W.: Claes, F.; Gentil, Th.; Giorgi (de), S.; Neuter (De), C.; Pynaert, L.
- † ROEYKENS, A.: Douhard, J.
- RUBBENS, A.: Grieken (Van), E.; Guébels, L.; Hemelrijck (Van), M.; Jadin, L.; Kiwele, J.; Neve, J.-B.; Piron, P.; Possoz, E.; Sepulchre, J.; Spandre, A.; Stappers, C.; Tinel, G.
- RUCQUOI, F.: Rucquoi, L.
- SALMON, P.: Abel, A.; Batjoens, Ch.; Brohez, M.; Gardiner, Ch.; Haecht (Van), G.; Smets, G.
- SCHÖLLER, A.: Carton de Wiart, E.
- SIMONET, M.: Jones, L.
- SOHIER, J.: Arend, N.; Dechamps, F.; Dellicour, F.; Greban de Saint-Germain, C.; Halin, T.; Hoornaert, A.; Jacques, J.; Keilen (Van der), P.; Lejeune, C.; Leynen, C.; Meulemeester (De), R.; Muylder (De), J.; Olivet, G.; Raemdonck (van), R.; Verbruggen, P.
- † STANER, P.: Bellefroid (de), V.; Blommaert, U.; Corbisier-Baland, A.; Goffinet, J.; Granat, B.; Jurion, F.; Lacomblez, M.-L.; Léopold III; Sladden, G.; Sloovere (De), A.; Trochain, J.-L.
- STENMANS, A.: Coppens, P.
- † STORME, M.: Baetens, M.-R.; Blessing, F.-M.; Braet, H.; Brys, A.; Corswarem (de), J.; Costermans, J.; Coussement, K.; Crauwels, G.; Crauwels, L.; Depaepe, M.; Dubrulle, M.; Dullaert, E.; Ekström, F.; Forgeur, A.; Francis, P.; Gilles, P.; Gillijns, W.; Godfroid, J.-M.; Goossens, G.; Hanlet, G.; Heemskerck, A.; Henckels, A.; Hens, J.; Hert (De), J.; Lagae, R.; Lambert, Th.; Lenselaer, J.; Neelemans, A.; Pellens, D.; Postelmans, J.; Pot, F.; Renard, R.; Roelandts, L.; Roels, V.; Schildermans, J.; Smissen (Van der), A.; T'Jaecens, R.; Tournay, R.; Vandamme, J.; Vanduffel, M.; Wyels (de), C.
- SYMOENS, J.J.: Hauman, L.
- VANBREUSEGHEM, R.: Thys, A.-M.
- VAN COOLS, G.: Gilliaert, A.
- VAN DE CASTEELE, J.: Charles, P.; Misson, J.; Mols, R.; Neuberg, L.
- † VAN DEN ABEELE, M.: Absil, F.; Backer (de), E.; Bauw (De), A. (en coll. avec J. De Bauw & R. De Bauw); Bock, E.-C. (en coll. avec F. BERLEMONT); Dellepiane, G.; Delpierre, A.; Dufays, E.; Laere (Van), R.; Lepreux, A.; Matthysen, A.; Risch, A.; Risseghem (Van), Ch.; Ryckmans, P. (en coll. avec A. GILLE); Sparano, A.; Thèves, M.
- VAN DEN STEENE, M.: Hamelryck, P.
- VAN DER PLANCKE, Ph.: Seyl, H.
- † VAN DER STRAETEN, E.: Blaise, G.; Bree (van), F.; Cambier, R.; Delefortrie, A.; Dupéroux, A.; Gérard, A.-S.; Gillet, P.; Koeckx, J.; Marthoz, A.; Périer, G.; Ruwet, A.; Sengier, E.; Wallef, L.
- † VAN HECKEN, J.: Botty, A.; Daelman, L.; Desmet, L.; Devos, H.; Durme (Van), J.; Durme (Van), M.; Dyck (Van), L.; Gochet, L.; Grosse, E.; Janssens, L.; Mortier, Fl.; Oste, J.; Peuter (De), J.; Preter (De), F.;

- Segvelt (Van), A.; Sercu, F.; Seys, J.; Verhaert, J.; Wilrycx, J.; Wolf (De), J.
 † VANHOVE, J.: Aspremont-Lynden (d'), H.; Capelle, E.-M.; Eynde (Van den), F.; Magotte, J.; Simar, M.; Vel (De), R.
 † VANLANGENHOVE, F.: Willems, E.
 VAN NOTEN, F.: Bequaert, M.
 VAN RIEL, J.: Kleine, F.
 VERHAEGEN, B.: Ekibondo; Finant, J.-P.; Lengema, C.

- VLAMYNCK, J.: Vertenten, P.
 WALEFFE, S.: Davreux, B.
 † WALRAET, M.: Delvaux, H.; Devroey, E.; Fronville, G.; Grauwet, R.; Herquelle, C.-F.; Heyse, Th.
 † WELSCH, M.: Dubuisson, M.
 WILLAERT, M.: Bougnet, P.; Ghinste (Van de), R.; Maleingreau d'Hembise (de), C.; Paradis, J.